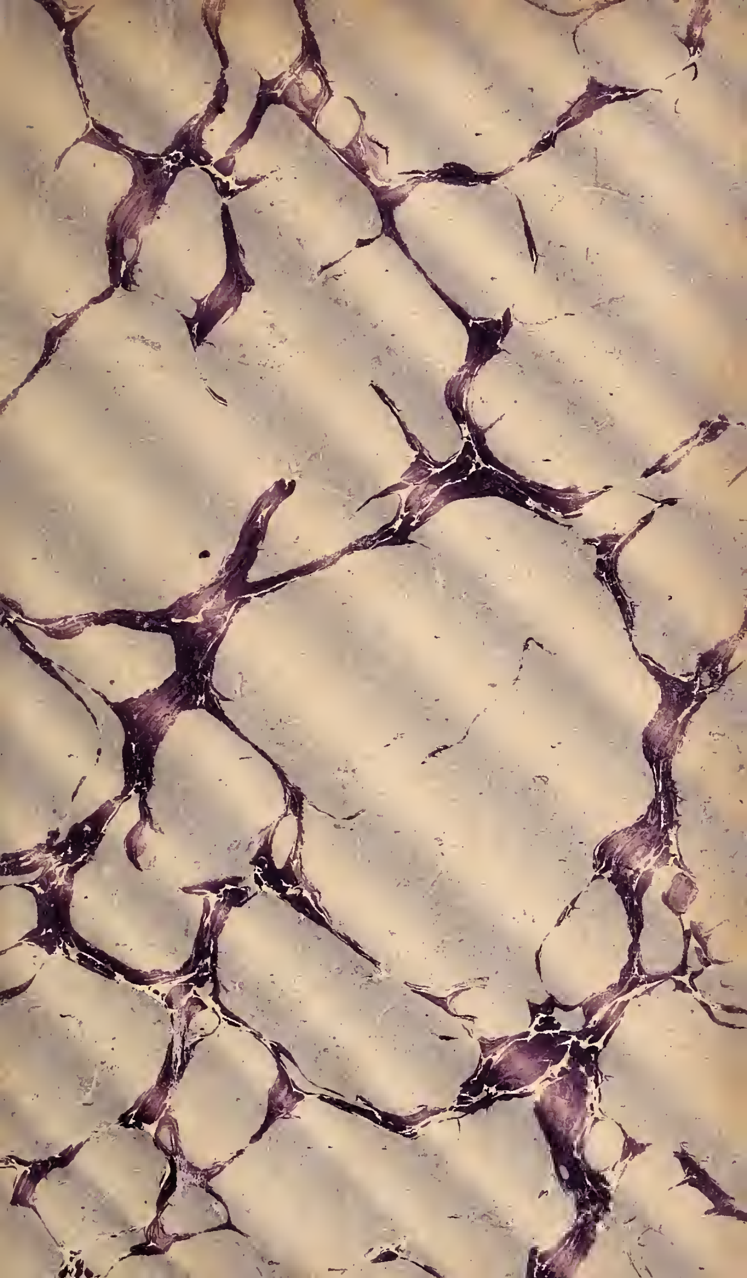




LES AFRICAINS

ÉTUDE

SUR

LA LITTÉRATURE LATINE D'AFRIQUE

LES PAÏENS

DU MÊME AUTEUR

EN VENTE

Apulée, *roman et magie*, 1 vol. in-16 br. (Maison Quantin) 3 fr.50

La Grèce avant Alexandre, *étude sur la Société grecque du VIe au IVe siècle*, 1 volume in-8° broché. (Maison Quantin) . . . . 4 fr. »

La Restauration d'Olympie, *l'Histoire, les Monuments, le Culte et les Fêtes* (en collaboration avec M. Laloux), 1 vol. grand in-4° colombier, avec nombreuses planches. (Maison Quantin) . . . . 120 fr. »

Les Proxénies grecques, 1 vol. in-8° br. (Thorin). 8 fr. »

Racine, 1 vol. in-8° br., dans la collection des *Classiques populaires*. (Lecène et Oudin) 1 fr.50

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

PAUL MONCEAUX

LES AFRICAINS

ÉTUDE

SUR

LA LITTÉRATURE LATINE D'AFRIQUE

LES PAÏENS

LE GÉNIE AFRICAIN ET L'ÉDUCATION CLASSIQUE
MANILIUS — FLORUS — FRONTON
AULU-GELLE — APULÉE — NÉMÉSIEN
MACROBE — CAPELLA
LA VIE LITTÉRAIRE A CARTHAGE

PARIS
LECÈNE, OUDIN ET Cie, ÉDITEURS
15, RUE DE CLUNY, 15

1894

PRÉFACE

L'Afrique romaine, en grande partie, est devenue terre française. Tout ce qui touche à l'histoire de ce pays nous intéresse au même titre que nos antiquités nationales. On connaît aujourd'hui l'organisation politique de la région de l'Atlas sous les Romains. A ce grand corps administratif si bien reconstruit, que manque-t-il encore ? Une âme. Dans tous ces cadres on cherche les figures.

Nous avons voulu reconstituer la galerie des écrivains, retrouver l'histoire de la pensée et de l'art littéraires dans l'Afrique romaine.

L'entreprise est-elle légitime ? Autrement dit, les auteurs nés au pied de l'Atlas ont-ils une physionomie à part dans la grande famille latine ? Existe-t-il une littérature africaine ?

La réponse différera suivant le point de vue.

Pour l'historien de Rome, les Africains risquent de rester toujours des Italiens émigrés au delà

des mers, des colons grossiers, capables sans doute de beaux mouvements d'éloquence, mais étrangers aux délicatesses du goût classique; pour tout dire enfin, des provinciaux mal dégrossis qui s'étudient de loin à copier la capitale. D'après cette conception, le lettré de Carthage ou de Cirta n'est qu'un lettré de province ; il parle mal le latin, mais comme un Italien mal éduqué ; et l'on ne doit pas plus distinguer une littérature africaine qu'une littérature des bourgades du Latium.

Mais passez les mers, visitez Carthage, Théveste, Hippone, Madaura, Cæsarea. Etudiez sur place les auteurs qui y sont nés, qui y ont vécu, qui y sont morts. Relisez dans les livres, sur les monuments, dans les musées, toute l'histoire de la contrée. Regardez le ciel, et la montagne, et la mer. Alors vous sentirez une harmonie secrète entre le sol et les auteurs de ce pays. Vous comprendrez mieux les bizarreries de leur langue, l'étrangeté de leur style. Vous ne songerez plus à vous étonner de leurs apparentes incorrections. Vous cesserez d'appliquer à leur talent la mesure du goût classique italien. Les défauts vous choqueront moins : c'est la rançon nécessaire des qualités puissantes, d'une originalité native. Ce que vous auriez condamné à Rome, vous l'excuserez, vous l'admirerez peut-être à Carthage. Vous reconnaîtrez que ces colons

au sang mêlé, ces descendants de Phéniciens, de Numides ou de Maures ont écrit surtout pour leurs compatriotes et parlé la langue de leur contrée. La plupart passaient toute leur vie dans l'Afrique romaine et se sentaient dépaysés ailleurs. Ils ont raconté, loué, combattu ce qu'ils voyaient autour d'eux. Rompant avec la tradition classique, ils goûtaient peu les idées générales, ils recherchaient le détail pittoresque et faisaient volontiers les honneurs de leur personne. Souvent ils ont laissé dans leurs œuvres la preuve d'une forte individualité. Mais, entre eux tous, vous saisirez certainement un air de famille, un lien de parenté : vous reconnaîtrez en eux des Africains. Vous verrez se développer logiquement la littérature de cette contrée et défiler devant vous, en long cortège, des auteurs de puissance inégale, mais de tempérament analogue. Que vous considériez leur pays, leur race, leur langue, leur style, leur tour d'esprit, vous verrez qu'ils forment une nation dans le domaine des lettres latines. Vous retrouverez enfin dans l'Afrique romaine tout ce qui constitue proprement une littérature : une série d'écrivains considérables parlant la même langue avec des caractères communs, la persistance des goûts et des aptitudes de la race, l'unité dans la diversité des talents individuels.

C'est donc de Carthage, et non de Rome, qu'il faut étudier l'évolution intellectuelle de l'Afrique romaine. Ainsi s'explique la méthode suivie dans cet ouvrage. La région de l'Atlas y est considérée comme vivant d'une vie indépendante dans un coin de l'empire. La littérature générale y interviendra seulement quand il faudra analyser les influences réciproques de l'Afrique et des autres provinces. Nous chercherons surtout à marquer le développement original du pays, la parenté des œuvres, la physionomie des auteurs. Nous voudrions présenter de chacun d'eux un portrait ressemblant, dégager en lui l'Africain, analyser le rôle qu'il a joué dans sa patrie, l'influence qu'il y a exercée, les rapports de l'homme avec le pays et la race.

Retrouver les traits essentiels de tous ces gens de lettres, des chrétiens comme des païens, mettre chacun à son rang, montrer de profil et rapidement les auteurs secondaires, de face et en pleine lumière les écrivains qui ont agi puissamment sur l'esprit de leurs compatriotes, présenter enfin dans un tableau d'ensemble la littérature de l'Afrique romaine : telle a été notre ambition. Nous serons payé de notre peine, si nous avons pu contribuer à faire mieux connaître un pays que jamais personne n'a vu sans l'aimer.

Un mot encore, sur le plan adopté dans cet ou-

vrage. Bien que la littérature chrétienne d'Afrique apparaisse dès la fin du IIe siècle, bien que Tertullien et Minucius Félix soient presque contemporains d'Apulée, Cyprien de Némésien, et Augustin de Capella, il nous a paru nécessaire de mener jusqu'au bout l'étude des auteurs païens avant de commencer celle des chrétiens. C'est que, malgré les analogies de style et les influences réciproques, il est impossible de confondre ces deux classes d'écrivains. Ils forment deux séries parallèles, irréductibles, tournées l'une vers le passé, l'autre vers le présent et vers l'avenir ; et chacune d'elles a ses traditions propres. Quoique les chrétiens doivent beaucoup à l'école, ils se séparent absolument des rhéteurs païens leurs maîtres par l'usage qu'ils font de leur talent ; ils ont une idée fixe, agir, défendre leur foi, gagner des âmes ; ils dédaignent tout le reste ; et c'est justement par ce mépris de la gloire littéraire qu'ils ont renouvelé la littérature africaine. Que tel ouvrage chrétien du IIIe siècle soit contemporain de tel autre ouvrage païen, c'est une considération secondaire ; l'important est de bien établir de part et d'autre la filiation des œuvres. Voilà pourquoi nous laissons provisoirement de côté toute la littérature chrétienne, et pourquoi le présent volume porte comme sous-titre : *Les Païens*.

LIVRE PREMIER

LE GÉNIE AFRICAIN ET L'ÉDUCATION CLASSIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

LA RÉGION DE L'ATLAS SOUS LA DOMINATION ROMAINE. — LES ÉLÉMENTS DU GÉNIE AFRICAIN.

L'Afrique romaine présentait un spectacle analogue à celui de l'Afrique française. Comme aujourd'hui, au pays de l'Atlas, se mêlaient ou se juxtaposaient l'Orient et l'Occident, le Nord et le Midi. Les Arabes ont remplacé les Phéniciens de Carthage et du Tell, les Français remplacent les Italiens de Rome : voilà tout. Autour de ces deux groupes de populations étrangères, la race indigène, les vieux Berbères de la montagne ou du désert, les Numides, les Maures et les Gétules de l'antiquité, n'ont pas cessé de cueillir leurs olives près des gourbis de Kabylie ou de l'Aurès, de pousser leurs moutons sur les landes du Chélif, d'exercer les petits métiers dans les villes, ou de dérouler leurs longues caravanes sur les mamelons violets du Sahara.

Ces trois races si diverses, Italiens, Phéniciens, Berbères, ont vécu côte à côte, en paix ou en guerre, ici se pénétrant et se mélangeant, là s'isolant, pendant les six siècles qu'a duré la domination romaine. La littérature, comme tout le reste, n'a pu échapper à l'action de ce milieu complexe et original. Le latin étant la langue officielle, la seule d'ailleurs qui avec le grec eût pris une forme artistique, les auteurs de la région ont d'ordinaire écrit en latin. Mais, pour la plupart d'entre

eux, la langue maternelle était l'un des vieux idiomes indigènes; et tous, à des degrés divers, même les fils de colons, ont subi l'influence de ce pays où ils étaient nés, où souvent ils passaient toute leur vie, et de ces races indigènes, partout répandues, auxquelles eux-mêmes se rattachaient presque toujours par les liens du sang. Dans l'histoire des lettres latines, le génie africain, ses créations originales comme ses bizarreries, s'expliquent par la combinaison de la culture gréco-romaine et de l'imagination orientale sous l'action toujours persistante du libre tempérament indigène et du climat.

I

Au premier aspect, dans cette Afrique romaine, on ne voit que Rome, son armée, ses colons, et les glorieux souvenirs de sa longue occupation : il semble que cette vaste contrée de l'Atlas n'ait été pendant cinq siècles qu'un prolongement de l'Italie. C'est là une illusion, qui s'explique aisément, mais qui ne résiste pas à l'étude attentive des faits. Pour se convaincre que, malgré les apparences, il n'y a jamais eu assimilation complète, il suffit de suivre les Romains en Afrique, de marquer les étapes de la conquête, les grands traits de l'organisation administrative et de la colonisation.

Et d'abord, la conquête.

Là comme ailleurs, les Romains ont mené fort habilement leurs affaires. Mais, à l'origine, ils furent entraînés comme malgré eux vers l'Afrique, et toujours les événements les poussèrent plus loin qu'ils ne voulaient : ils ne firent que se prêter à leur fortune. Ils venaient d'occuper toute l'Italie méridionale : de l'autre côté du détroit, la Sicile les tenta. Ils ne se firent pas prier pour

intervenir dans les querelles des Siciliens ; mais là, en face d'eux, ils trouvèrent les Carthaginois, depuis longtemps établis dans la partie sud-ouest de la grande île (1). Carthage était alors l'une des reines du monde : par ses flottes, ses comptoirs et ses marchands, elle tenait la côte africaine depuis les Syrtes jusqu'aux colonnes d'Hercule ; fondée par le commerce et pour le commerce, elle dominait dans toute la Méditerranée occidentale. Du jour où ils se rencontrèrent, une sorte de fatalité mit aux prises les deux Etats conquérants (2). La première guerre punique dura plus de vingt ans et ne se termina que par une lassitude commune. Déjà, pourtant, Carthage reculait; elle dut abandonner la Sicile ; et bientôt, déchirée par les factions, ébranlée par la révolte de ses mercenaires, elle se vit enlever la Sardaigne (3). Elle voulut se dédommager d'un autre côté et entreprit de conquérir l'Espagne ; mais, là encore, Rome prétendit l'arrêter (4). Décidément, il n'y avait point place en Occident pour ces deux grandes ambitieuses ; et la lutte allait recommencer, une lutte à mort. Carthage, à son tour, prit résolument l'offensive ; Hannibal se jeta sur l'Italie, et peu s'en fallut qu'il ne lui portât un coup mortel. Mais, pendant qu'il y usait ses forces, Rome profitait de ses leçons, l'isolait en occupant l'Espagne, osait enfin autoriser Scipion à passer en Afrique. Alors on vit combien était fragile cet

(1) Hérodote, VII, 165-167 ; Thucydide, VI, 2 ; 34 ; Xénophon, *Hell.*, I, 1 ; Tite Live, IV, 29 : « Carthaginienses, tanti hostes futuri, tum primum per seditiones Siculorum ad partis alterius auxilium in Siciliam exercitum trajecere. » Sur la domination carthaginoise en Sicile, voyez : Movers, *Die Phönizier*, 1841-1856.

(2) On connaît le mot de Pyrrhus quittant la Sicile : « Quel beau champ de bataille nous laissons là aux Carthaginois et aux Romains ! » (Plutarque, *Pyrrh.*, 23.)

(3) Polybe, I, 62-88 ; II, 1 ; III, 28-29 ; Appien, *Punic.*, 5 ; Zonaras, VIII, 17 ; Tite Live, XXI, 1 et 41.

(4) Polybe, II, 1 ; 13-14 ; 36 ; Appien, *Punic.*, 6 ; *Iberic.*, 4-11 ; Tite Live, XXI, 1-18.

empire fondé sur l'argent; les sujets et les vassaux de Carthage ou se tournèrent contre elle ou la défendirent mollement; Hannibal même ne put relever sa fortune; tout croula sur le champ de bataille de Zama (1). Les Romains, pourtant, s'effrayèrent de leur succès (2). Ils n'osèrent s'établir dans ce rude et mystérieux pays qu'ils venaient de découvrir en le conquérant. Ils laissèrent donc subsister Carthage, mais Carthage mutilée, impuissante, sans armée, sans vaisseaux, réduite à une large banlieue et surveillée de près par ses plus implacables ennemis, ses anciens sujets agrandis à ses dépens. Pour l'achever, s'il en était besoin, on laissa faire le voisin numide, Masinissa, qui pendant cinquante ans, sûr de la complicité du sénat, s'acharna contre elle, viola ses frontières, piétina son orgueil, et qui enfin, le jour venu, se chargea de la pousser à bout (3). Depuis Zama, un demi-siècle s'était écoulé, sans que Rome eût pu oublier Hannibal et ses terreurs d'autrefois. Pour en finir, on se résolut à détruire la cité maudite. On inventa des griefs; on fit partir un autre Scipion, un second Africain; et l'on commença la curée, ce qu'on nomma la troisième guerre punique. La pauvre Carthage fut prise aisément; on y mit le feu, et elle brûla pendant seize jours; puis on la rasa, et sur le sol on fit passer la charrue. Pour être sûr qu'elle ne sortît point de terre, on s'établit à demeure sur ses ruines: ce qui restait du territoire de Carthage devint une province, que les traitants purent à leur aise pressurer sous le regard bienveillant d'un propréteur ou d'un proconsul (4). Uniquement préoccupée d'exploiter cette

(1) Polybe, XV, 5-18; Appien, *Punic.*, 33-56; Tite Live, XXX, 29-37.

(2) Cela résulte nettement des curieuses discussions qui eurent lieu au sénat de Rome à ce moment (Appien, *Punic.*, 61).

(3) Tite Live, XXXIV, 62; XL, 17 et 34; XLII, 23.

(4) Appien, *Punic.*, 129-135; Salluste, *Jugurtha*, 19.

grande ferme au delà des mers, Rome ne se souciait guère de s'aventurer dans l'intérieur du pays (1) ; mais la fatalité de la conquête mit en déroute la prudence des politiques. Bon gré mal gré, pour se maintenir dans ce coin de l'Afrique, il fallait regarder plus loin que la frontière; comme autrefois Carthage, on dut exercer une surveillance attentive, une sorte de protectorat sur la contrée voisine. Cette partie de l'héritage de sa rivale ne laissa pas que d'embarrasser Rome : de ce côté allaient surgir bien des difficultés. Au temps des guerres puniques, pour prendre l'ennemi à revers, on avait accepté ou recherché l'alliance des rois numides ; après la victoire, on leur avait abandonné une bonne part des dépouilles ; et maintenant l'héritier de Masinissa régnait sur un immense territoire, plus vaste que l'Algérie actuelle (2). Pour le moment, le roi de Numidie, Micipsa, se conduisait en docile vassal ; mais il suffirait de l'avènement d'un prince ambitieux et hardi pour soulever de nouveau la question africaine. Jugurtha parut : brave et sans scrupule, aimé de ses peuples et vrai Numide, il connaissait bien toutes les ressources de son pays, l'indomptable âpreté de ses tribus nomades, de ses montagnes, de son désert : de plus, il connaissait Rome et tout ce qu'il y fermentait, en haut, de corruption, en bas, de haines sociales. Longtemps il se joua d'elle et de ses ordres, acheta ses ambassadeurs et ses hommes d'Etat, tint en échec ses armées, toujours insaisissable et prêt à recommencer ; pour venir à bout de lui, il fallut toute l'énergie d'un Marius, et surtout la trahison des Maures. Jugurtha supprimé, les Romains, de nouveau, eurent à disposer d'un large territoire africain ; mais ils craignirent encore de trop s'en-

(1) Scipion Emilien avait fait entourer d'un fossé le territoire romain d'Afrique (Pline, *Hist Nat.*, V, 25 (édition Teubner). — Cf. Tissot, *Géogr. comparée de la prov. rom. d'Afrique*, II, p. 3 sqq.
(2) Appien, *Punic.*, 106 ; Salluste, *Jugurtha*, 5 et 19.

gager dans le pays. Ils se contentèrent d'affaiblir la Numidie en la morcelant : pour eux-mêmes ils prirent seulement la Tripolitaine, simple annexe de leur Province ; ils payèrent la trahison du roi Maure en lui cédant toute la partie occidentale du royaume de Jugurtha; et ils laissèrent le reste à un prince imbécile (1). Ainsi divisé. tout le Tell fut à leur discrétion. Par la force des choses, ce protectorat devait les entraîner peu à peu à l'occupation directe de la contrée entière. Du moins n'y mirent-ils guère d'empressement ; car l'évolution ne se termina qu'au bout d'un siècle et demi. A la mort de Juba Ier, l'ami des Pompéiens, César fit de la Numidie une province ; mais l'empereur Auguste la rendit à un prince indigène, Juba II, fils du vaincu de Thapsus (2). Bientôt après, Bocchus, roi de Maurétanie, vint à mourir sans héritier ; de nouveau, il fallut intervenir. On donna toute la Maurétanie au roi Juba ; car on le savait ami de Rome, et plus occupé de grammaire ou d'histoire que de politique. Mais en même temps on craignit de le rendre trop puissant ; car on lui reprit la Numidie, que l'on réunit définitivement à la Province (3). Le pays Maure ne fut englobé dans l'empire que longtemps après, par suite d'un caprice de Caligula, qui fit tuer Ptolémée, fils de Juba (4).

On voit avec quelle prudence et quelle lenteur calculée les Romains s'étaient avancés en Afrique. Deux siècles et demi s'écoulèrent depuis la bataille de Zama jusqu'à l'annexion complète. Pendant cette longue période, Rome a exercé un véritable protectorat sur toute

(1) Salluste, *Jugurtha*, 65 ; 77-78 ; 102-111 ; Pline, *Hist. Nat.*, V, 19 et 29 : Dion Cassius, *Fragm.* 89.
(2) *Bell. Afric.*, 97 : Appien, *Bell. civ.*, II, 100 ; IV, 53 ; Dion Cassius, XLIII, 9 : LI, 15 : Pline, *Hist. Nat.*, V, 16.
(3) Dion Cassius, LIII, 26 ; Strabon, XVII, p. 828 et 840 ; Tacite, *Annal.*, IV, 5.
(4) Dion Cassius, LIX, 25; LX, 9 ; Suétone, *Calig.*, 26 ; Sénèque, *De tranquill. anim.*, 11 ; Pline, *Hist. Nat.*, V, 11.

la contrée; elle assurait sa souveraineté en opposant les indigènes les uns aux autres, en s'appuyant sur les Numides contre Carthage, sur les Maures contre les Numides. Mais elle a montré une sorte de répugnance à se tailler dans la région un domaine propre; elle s'y est établie surtout pour ne pas livrer à un prince indigène le magnifique emplacement de Carthage; et, cette première province une fois créée, elle ne l'a agrandie que comme malgré elle, poussée par les circonstances, et pour éviter des dangers plus graves. Il est visible qu'elle a craint longtemps de s'engager trop à fond dans ce pays mal connu, hérissé de montagnes, peut-être facile à entamer, mais difficile à occuper complètement et à contenir.

Si les Romains montrèrent tant de circonspection dans la conquête, c'est aussi qu'ils se souciaient peu d'avoir à intervenir trop directement dans les affaires des indigènes de l'Atlas. D'instinct ils sentaient que ces populations, trop différentes d'eux, seraient toujours en partie rebelles à leur action administrative; et ils devaient en faire l'expérience après l'annexion définitive. Ici encore il ne faut pas être dupe des apparences. Si l'on s'en tient aux grands cadres politiques, il semble que Rome ait simplement appliqué ici ses principes ordinaires de gouvernement. Depuis le milieu du Ier siècle de notre ère, trois provinces, la Proconsulaire, les deux Maurétanies, la Césarienne et la Tingitane, administrées chacune par un procurateur; pendant deux siècles, un seul changement de quelque importance, la constitution d'une province de Numidie par Septime Sévère; vers le temps de Dioclétien, dédoublement des anciennes circonscriptions, comme dans le reste de l'empire; au IVe siècle, sept provinces, la Zeugitane ou banlieue de Carthage étant toujours gouvernée par un proconsul, la Tingitane étant rattachée au diocèse d'Espagne, et les cinq autres, Byzacène,

Numidie de Cirta, Tripolitaine, Maurétanie Sitifienne et Maurétanie Césarienne, formant le diocèse d'Afrique ; enfin, dans l'intérieur de chaque province, différentes catégories de villes, comme partout, des villes libres, des municipes, des colonies : voilà les grandes lignes de l'administration romaine en Afrique, et dans tout cela l'on ne remarque en effet rien de particulier (1). Mais, dans ces cadres, voici des traits caractéristiques : l'importance extraordinaire de l'armée d'occupation ; la situation exceptionnelle faite au commandant de la légion de Lambèse, au légat de Numidie, qui depuis Caligula releva directement de l'empereur et se trouva être plus puissant que le gouverneur de la province (2); les deux Maurétanies placées sous la surveillance directe de l'empereur, et souvent, en cas de danger, réunies sous le commandement d'un seul légat (3); plus tard même, pour mieux protéger les côtes de Bétique contre les incursions des corsaires Maures, la nécessité de rattacher la Tingitane au diocèse d'Espagne; enfin, dans le régime intérieur des provinces africaines, une foule d'anomalies, des grands chefs indigènes à peu près indépendants (4), des révoltes périodiques, des officiers délégués auprès des tribus ou chargés de les surveiller (5), quelque chose d'analogue à nos *bureaux arabes*. En réalité, l'administration romaine n'agit directement et ne produisit ses effets accoutumés que sur le littoral et dans la partie orientale du Tell. Partout ailleurs, au centre, à l'ouest et au sud, on dut renoncer

(1) Pline, *Hist. Nat.*, V, 1 sqq.; Strabon, XVII, p. 828 sqq.; *Corpus inscr. lat.*, I, p. 75 sqq. — Cf. la *Notitia dignitatum* et le *Laterculus Veronensis*, ed. Seeck, Berlin, 1876 ; Marquardt, *Röm. Staatsverw.*, I, 466-488.

(2) Tacite, *Hist.*, IV, 48 ; Dion Cassius, LIX, 20.

(3) *Corpus inscr. lat.*, VIII, 9366 ; 9371.

(4) *Ibid.* 5306 ; 5369 ; 7041 ; *Ephem. epigr.*, V, 303 ; 521-523.

(5) *Corpus inscr. lat.*, V, 5267 ; VI, 3720 ; VIII, 5351 ; 9195 ; 9327 ; 10500.

à faire entrer dans les cadres ordinaires la plupart des groupes de populations indigènes. Il fallut leur appliquer un régime spécial, et bien souvent se contenter d'une souveraineté nominale.

La colonisation fournit un moyen sûr de mesurer les progrès et les limites de la civilisation romaine en Afrique. Vu de loin et d'ensemble, le tableau en est très brillant. L'œuvre de colonisation commence, assez timidement, il est vrai, dès le second siècle avant notre ère. Après la troisième guerre punique, toutes les villes qui étaient restées fidèles à Carthage eurent le sort de la capitale et furent rasées ; leurs habitants furent vendus. Du vaste territoire confisqué l'on fit trois lots (1). Le premier resta domaine de l'Etat : ici, la terre fut laissée aux indigènes moyennant redevance ; là, elle fut affermée par les censeurs. Le second fut vendu à des particuliers : c'est l'origine de ces énormes *latifundia* d'Afrique, dont parlent Horace, Frontin et Pline (2), et où se donnait carrière la rapacité des publicains. Le troisième lot, d'abord gardé par l'Etat, fut bientôt divisé entre les colons de C. Gracchus. Pendant le premier siècle de la domination romaine, la Province eut pour capitale Utique, ville de fonctionnaires et de marchands, le principal, presque le seul entrepôt du pays depuis la ruine de Carthage (3). Jusqu'alors les Romains ne s'étaient guère montrés en Afrique que pour s'y enrichir vite et dépouiller l'indigène. La colonisation ne

(1) Appien, *Punic.*, 135 ; *Corpus inscr. lat.*, I, 200 (p. 75 sqq.).

(2) Horace, *Carmin.*, I, 1, 10; III, 16, 31; Frontin, *Gromat.*, p. 53 L; Pline, *Hist. Nat.*, XVIII, 35.

(3) César, *Bell. civ.*, I, 31 ; II, 36 ; [Hirtius], *Bell. Afric.*, 87-88 ; Dion Cassius, XLIX, 16 ; Pline, *Hist. Nat.*, V, 24. — Pendant cette période, ce qui retarda surtout le progrès de la colonisation, ce fut le manque absolu de sécurité ; toutes les villes de la Province romaine étaient alors protégées, non seulement par les travaux ordinaires de fortification, mais encore par des fortins qui surveillaient les approches. (Cf. Cagnat, *L'armée romaine d'Afrique*, 1892, *Introd.*, p. xv sqq.).

se développa sérieusement que sous l'empire. César avait donné l'exemple ; Auguste l'imita, puis Claude, Nerva et Trajan, Hadrien et Septime Sévère. Avant tout l'on voulut rebâtir Carthage. Déjà C. Gracchus l'avait tenté ; mais le bourg de *Junonia*, qu'il avait voulu fonder en 122 sur les ruines de la vieille cité punique, était mort en naissant ; dès l'année suivante, un tribun s'était souvenu fort à propos que l'emplacement avait été consacré aux dieux, et, par une loi, il avait fait suspendre les constructions ; on s'était donc contenté de partager les terrains entre les 6,000 colons (1). César reprit l'idée de C. Gracchus : en 44, il envoya des citoyens pauvres, auxquels on adjoignit des habitants du pays (2). Auguste en grossit encore le nombre, et, en 29, il organisa définitivement la colonie sous le nom de *Karthago Veneris* ou de *Colonia Julia Karthago*. Devenue capitale de la province, la nouvelle Carthage grandit vite. Au bout d'une ou deux générations, elle passait pour l'une des premières cités de l'empire (3). C'était un beau succès pour la colonisation romaine, qui, de là, rayonna dans toutes les directions. Le progrès fut assez lent, mais sûr et méthodique : sur les principaux points du littoral, et, peu à peu, le long des grandes voies militaires, on établit des colonies de vétérans ; on fonda des villages, des fermes ; on repeupla en par-

(1) Plutarque, *C. Gracch.*, 10-14 ; Appien, *Bell. civ.*, I, 24 ; *Punic.*, 135-136 ; Fronton, *Epist. ad Verum*, II, 1, p. 125 (Naber).

(2) Strabon, XVII, p. 833 ; Plutarque, *Caesar*, 57 ; Appien, *Punic.*, 136 ; Dion Cassius, XLIII, 50.

(3) Tertullien, *De pallio*, 1 ; Strabon, XVII, p. 833 ; Pomponius Mela, I, 7, 2 ; Appien, *Punic.*, 136 ; Dion Cassius, LII, 43 ; Hérodien, VII, 6, 1. — Sur la consécration et sur les monnaies de la nouvelle Carthage, voyez : Tissot, *Fastes de la province romaine d'Afrique*, p. 40 ; Müller, *Numismatique de l'ancienne Afrique*, II, p. 149-153. — Virgile, décrivant la fondation de la cité de Didon, songeait évidemment à la nouvelle Carthage qui s'élevait de son temps : « Surgentemque novæ Carthaginis arcem » (*Æneid.*, I, 366 ; cf. 419-429).

tie les vieilles cités indigènes, dont beaucoup reçurent le titre de municipe ou de colonie. Rien que dans l'Afrique propre et en Numidie, sans parler des municipes et des bourgs, nous connaissons près de cinquante villes dites colonies (1). Et beaucoup étaient d'importantes cités : sur la côte, Leptis, Œa, Hadrumète, Utique, Hippo Diarrhytus, Hippo Regius, Rusicada ; dans l'intérieur, Sicca Veneria, Thagaste, Calama, Madaure, Théveste, Cirta, Lambèse, Thamugas. Plus à l'ouest, l'empereur Auguste, puis Claude, avaient fondé plusieurs établissements sur la côte de Maurétanie : Saldæ, Rusgunia, Igilgili, Cartenna, Cæsarea, Tingis (2). Mais dans les profondeurs du pays maure, la colonisation n'a pénétré qu'assez tard, et toujours avec une certaine timidité. Cependant l'empereur Nerva fonda Sétif (3), et des vétérans s'établirent à Auzia, à Pomarium, à Volubilis (4). On s'enhardit au temps des Sévères et des Gordiens, et l'on s'aventura sur les Hauts-Plateaux de Maurétanie (5). C'est aussi le moment où, au sud de la Numidie, des soldats romains et avec eux peut-être quelques colons se risquèrent dans les gorges de l'Aurès jusqu'au pays des Musulans, à Biskra et sur les bords de l'Oued-Djedi (6). Mais ce sont là des faits exceptionnels. La colonisation s'est montrée ordinairement timide et presque stérile dans l'intérieur de la

(1) Cf. Marquardt, *Röm. Staatsverw.*, I, p. 477-482.
(2) *Ibid.*, p. 487-488.
(3) *Corpus inscr. lat.*, VIII, 8441 ; 8467 ; 8473 ; 10342 ; 10365-10366.
(4) *Id.*, 9062-9063 ; 9993-9996 ; 10465 ; 10470.
(5) *Id.*, 9229-9232 ; 9727-9739 (inscriptions de *Tiaret*, de *Boghâr*, de *Géryville*). — Cf. de la Blanchère, *Voyage d'étude dans la Maurétanie Césarienne*, 1883 (*Archiv. des missions*, 3e série, X).
(6) *Corpus inscr. lat.*, VIII, 2478-2515 : Calceus Herculis (*El Kantara*), Bescera (*Biskra*), Gemellæ (*Mlîli*), Ad Majores (*Besseriani-Negrîn*). — On fonda aussi quelques établissements dans la région du lac Triton (*ibid.*, 83-150) : Turris Tamalleni (*Telmin*) ; Thiges (*Thadschus*), Civitas Tusuritana (*Tozer*), Nepte (*Nefta*), Capsa (*Gafsa*), etc. — Enfin l'on s'aventura un moment jusqu'à *Ghadamès*, *Bonjem* et *Gharia-el-Gharbia* (*ibid.*, 1-6).

Maurétanie et au sud du Tell. Au contraire, elle a été hardie et féconde dans l'Afrique propre et en Numidie. C'est là qu'il faut la voir à l'œuvre; et toutes ces ruines, toujours instructives et souvent grandioses, qu'on visite encore en tant de localités de la Tunisie et de la province de Constantine, ces temples, ces portiques, ces théâtres, ces aqueducs, ces villas et ces fermes, disent assez ce qu'a produit dans le Tell oriental l'action puissante de Rome. Au second siècle de notre ère, l'Afrique proconsulaire était devenue l'une des provinces les plus prospères de l'empire ; sa richesse était légendaire (1) ; et elle a souvent joué un rôle décisif dans les destinées du monde romain,

Mais ces brillants souvenirs ne doivent pas faire illusion sur l'étendue réelle de la colonisation et sur la place qu'a occupée en Afrique l'élément romain. Il faut remarquer d'abord combien a été lente cette prise de possession d'une partie du sol africain par les colons; de la période républicaine et du règne d'Auguste nous ne possédons que très peu d'inscriptions ; les documents épigraphiques sont rares encore au premier siècle de notre ère ; ils ne se multiplient qu'au second siècle et au troisième. C'est seulement à l'époque des Antonins, c'est-à-dire près de trois cents ans après la destruction de Carthage, que la colonisation commence à jouer en Afrique un rôle important. De plus, il est visible que la rapidité et la force de l'expansion diminuent à mesure qu'on s'éloigne vers l'ouest ou vers le midi. L'occupation passagère du pays des Musulans, et d'une partie des Hauts-Plateaux de Maurétanie, au commencement du IIIe siècle, est un épisode mémorable, mais un simple épisode dans les annales de l'A-

(1) Polybe, XII, 3; Pline, *Hist. Nat.*, V, 6 et 24 ; Diodore, XX, 8. — Dès le règne d'Auguste, l'Afrique fournissait les deux tiers du blé qui se consommait à Rome (Josèphe, *Bell. Jud.*, II, 16, 4. — Cf. Marquardt, *Röm. Staatsverw.*, II, p. 126).

frique romaine : en réalité, presque tout le sud échappait à la race conquérante. Dans beaucoup de massifs montagneux du Tell, la colonisation n'a jamais pénétré; en Maurétanie, sauf dans quelques districts du littoral, elle n'a jamais été ni développée ni solide. Même dans l'Est, en Proconsulaire et en Numidie, il faut faire la part des indigènes ; le pays n'était point occupé par des barbares quand arrivèrent les Romains, et la civilisation carthaginoise avait eu des jours brillants ; la plupart des villes qui sous l'empire se sont appelées *colonies romaines* étaient de vieilles cités puniques ou numides dont on avait seulement changé le titre. La grande habileté de Rome en ces régions a été de s'associer les populations indigènes et de les faire concourir à l'œuvre commune. Encore n'a-t-on pu les assimiler entièrement ; en Numidie, et jusqu'aux environs de Carthage, la civilisation latine n'a jamais pu entamer bien des îlots de langue punique ou berbère.

Ainsi toute l'histoire de l'Afrique romaine, la colonisation comme la conquête ou le régime politique, trahit à toutes les époques une sourde résistance du pays qu'il s'agissait de conquérir, d'administrer, de coloniser. Et, de fait, il a fallu une très forte organisation militaire pour y soutenir jusqu'au temps des Vandales le fragile échafaudage de la domination romaine.

Rome a dû toujours entretenir en Afrique des armées permanentes, et d'un effectif considérable. La Numidie a eu sa légion particulière, dont l'histoire, pendant cinq siècles, est inséparable de celle du pays. Créée par Auguste, placée d'abord à Théveste, transportée sous Trajan dans quelque autre ville voisine, sans doute à Thamugas, installée enfin, depuis Hadrien, dans le vaste camp retranché de Lambèse, la *troisième* légion était destinée surtout à couvrir la Numidie et la Proconsulaire contre les incursions des Gétules et des Maures ; elle était prête d'ailleurs, au besoin, à faire volte-face

contre les indigènes du Tell. Elle constituait, à elle seule, une véritable armée ; avec ses nombreux corps auxiliaires, elle comptait au moins quinze mille hommes. La légion de Lambèse était, à la fois, une pépinière de colons et l'unique sauvegarde des établissements romains dans le Tell. Sans elle, pas de colonisation possible : en 238, pour la punir du rôle qu'elle avait joué dans des guerres civiles, Gordien III eut l'imprudence de la licencier ; on eut beau envoyer en Afrique des troupes d'Europe, la sécurité du pays fut gravement compromise ; et, quinze ans plus tard, Valérien dut reconstituer la légion de Numidie (1). Une autre armée, tout aussi considérable, mais moins homogène, occupait les provinces occidentales (2). En 69 de notre ère, Lucceius Albinus, gouverneur de Maurétanie, se sentait si puissant qu'il songeait à se tailler une principauté sur les deux rives du détroit de Gibraltar : de fait, il commandait à 19 cohortes, 5 *ailes* de cavalerie et de nombreuses troupes auxiliaires, soit environ 15,000 soldats (3). Voilà donc deux armées permanentes, comprenant ensemble au moins 30,000 hommes. Il y faut joindre toutes les milices municipales, les vétérans, les *goums* qu'on pouvait appeler en cas d'insurrection, la flotte de Carthage, les escadres de Cherchel et de Numidie, toujours prêtes à donner la chasse aux corsaires maures (4). Enfin, il fallut souvent faire venir des renforts des autres provinces de l'empire ; contre Tacfarinas, Tibère envoya de Pannonie la *neuvième*

(1) Sur l'histoire de la *legio III Augusta* et de l'armée de Numidie, voyez : Cagnat, *L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs*, 1892, p. 97-266 ; Wilmanns, *Die röm. Lagerstadt Africas*, 1877 (trad. dans le *Bull. des antiq. afric.*, 1884).

(2) Cagnat, *o. c.*, p. 267-324 ; Cat, *Essai sur la prov. rom. de Maurétanie Césarienne*, 1891.

(3) Tacite, *Hist.*, II, 58-59.

(4) Cagnat, p. 325-376 : Ferrero, *La marine militaire de l'Afrique romaine* (*Bull. des antiq. afric.*, 1884).

légion, qui resta plusieurs années dans l'Atlas ; et divers documents attestent la présence de contingents étrangers à l'armée régulière d'Afrique, détachements fournis par les légions d'Espagne, même de Syrie et d'Arabie (1). L'armée de Numidie, d'abord laissée à la disposition du proconsul de Carthage, dépendit ensuite directement de l'empereur, qui déléguait ses pouvoirs à un légat (2). Les troupes de Maurétanie étaient commandées par les procurateurs des deux provinces ou par un légat unique. Au IVe siècle, le commandement militaire était ordinairement séparé du commandement civil ; la défense du Tell était confiée à des officiers-généraux, investis de pouvoirs étendus, les comtes d'Afrique et de Tingitane, les ducs de Césarienne et de Tripolitaine, qui, outre l'armée mobile de l'intérieur, disposaient d'une armée sédentaire, échelonnée tout le long de la frontière, sous la direction de chefs régionaux (*præpositi limitum*) (3). A toutes les époques, l'organisation du commandement et l'importance des effectifs prouvent qu'il n'était pas aisé de faire respecter le territoire romain et de maintenir en paix les populations.

Du côté du sud, toujours quelque danger menaçait le Tell. Pourtant, l'on avait tout fait pour protéger la frontière. On essaya d'abord de soumettre les nomades, de les terrifier au moins par de hardies expéditions en plein désert. A l'est, l'an 19 avant notre ère, Cornelius Balbus poussa jusqu'au Fezzan (4). A l'ouest, l'an 42

(1) Tacite, *Annal.*, III, 9 ; IV, 5 et 23 ; *Corpus inscr. lat.*, III, 5212 sqq. ; VIII, 10230. — Cf. Cagnat, p. 270 sqq.

(2) Tacite, *Hist.*, IV, 48 ; Dion Cassius, LIX, 20.

(3) Cf. La *Notitia dignitatum* et Cagnat, p. 700-749.

(4) Pline, *Hist. Nat.*, V, 36 ; Virgile, *Æneid.*, VI, 794 ; *Corpus inscr. lat.*, I, p. 461. — Un siècle plus tard, d'autres expéditions, conduites par Septimius Flaccus et par Julius Maternus, s'avancèrent encore plus loin, au delà du pays des Garamantes (Ptolémée, I, 8, 4).

de notre ère, Suetonius Paullinus franchit l'Atlas et s'avança jusqu'à l'Oued-Guir (1). Un siècle plus tard, sous Marc-Aurèle, quelques détachements romains se montrèrent dans le Djebel-Amour et la région des Ksour; à diverses reprises, des colonnes volantes visitèrent les chotts et les premières oasis (2). Quelque temps même, au début du IIIe siècle, on espéra pouvoir occuper tout le massif de l'Atlas jusqu'à l'entrée du Sahara; on bâtit quelques fortins à la limite du Fezzan et sur les bords du lac Triton ; on construisit une voie militaire qui contournait l'Aurès par Biskra et le pays des Musulans ; on établit des postes le long de l'Oued-Djedi, dans la région de Djelfa, enfin dans la partie septentrionale des Hauts-Plateaux maurétaniens, surtout près des routes de caravanes qui menaient au Chott-el-Chergui et aux montagnes des Ksour. Mais la nature seule des constructions, pauvres, hâtives, inachevées ou vite abandonnées, prouve que ce furent là des succès éphémères. Au lendemain de ces triomphes, les nomades revenaient à la charge, plus nombreux, plus hardis, et jetaient l'épouvante jusque dans le Tell (3). Il fallut se résigner à la défensive, et l'on se cantonna bien plus au nord. La véritable frontière de l'occupation romaine est marquée, à la lisière du Tell, par une série presque ininterrompue de fortins et de redoutes, commencée à l'est dès le temps d'Auguste, prolongée à l'ouest au temps de Sévère. La ligne de défense, soutenue en arrière par une foule de petites forteresses échelonnées du sud au nord le long des rivières, contournait

(1) Pline, *Hist. Nat.*, V, 14 ; Dion Cassius, LX, 9.

(2) C'est ce que prouve, par exemple, l'inscription trouvée près de Géryville et qui date de l'année 174 (*Eph. epigr.*, V, 1043 ; *Corpus inscr. lat.*, VIII, 9739).

(3) Les Romains avaient une expression caractéristique pour désigner ces brusques invasions, qui se compliquaient presque toujours de quelque soulèvement dans le Tell : c'était le *tumultus gaetulicus* (*Corpus inscr. lat.*, VIII, 6958).

les pentes septentrionales de l'Aurès, les marais du Hodna et le bord des Hauts-Plateaux. Les colonies de vétérans, en temps ordinaire, suffisaient à la protection de leurs villes et de leurs bourgs fortifiés ; à la frontière, les garnisons des postes étaient fournies par la légion de Lambèse ou les corps d'occupation de la Maurétanie (1).

Ce qui est plus caractéristique encore, c'est que les Romains durent prendre tout un ensemble de mesures pour assurer leur domination même sur le Tell. Un admirable réseau de routes militaires enserrait toute la contrée. De Carthage partaient trois grandes voies : deux suivaient à peu près la direction du littoral, à l'est et à l'ouest, jusqu'à l'extrémité de la Tripolitaine et de la Maurétanie Tingitane ; la troisième reliait la capitale aux plateaux de Numidie. A leur tour, Théveste et Lambèse devinrent des centres importants de communications militaires : de là, des routes se dirigeaient vers Capsa et la petite Syrte, vers les défilés de l'Aurès, vers Hippo Regius, vers différents points du littoral maurétanien (2). Ces grandes voies, généralement construites par les troupes, fournissaient des points d'attache à d'innombrables chemins établis aux frais des cités. Le long de ces routes, les colonies de vétérans, campées dans des villes ou des villages fortifiés, étaient toujours prêtes à reprendre les armes ; on les exemptait d'impôts, on leur concédait divers privilèges ; mais ces vieux soldats devaient entretenir les ouvrages de défense et faire le service de place. Ce n'est pas tout. La troisième légion et les corps d'armée de Maurétanie fournissaient

(1) Cf. Cagnat, p. 549-700.

(2) Sur ce riche réseau de routes stratégiques, voyez : *Corpus inscr. lat.*, VIII, 10016-10473 ; la *Table de Peutinger* et l'*Itinéraire d'Antonin* ; Tissot, *Rech. sur la géog. comparée de la Maurétanie Tingitane*, 1877 ; *Géogr. comparée de la prov. rom. d'Afrique*, 1884-1888 ; Cosneau, *De romanis viis in Numidia*, 1886 ; Cagnat, *L'armée romaine d'Afrique*, 1892, p. 684-700.

des garnisons à beaucoup de cités et détachaient des postes dans une foule de fortins disposés au bord des routes : on visite des redoutes de ce genre jusque dans les régions qui semblaient les mieux conquises par la colonisation, par exemple sur la voie de Théveste à Lambèse, et aux environs de Cirta. Enfin, certaines contrées montagneuses, où ne se risquaient guère les Romains, étaient enveloppées par une ligne de forts : par exemple, le *Mons Ferratus* (Grande-Kabylie) était surveillé par une zone de postes établis à une altitude de trois cents à quatre cents mètres (1).

Voilà, certes, d'habiles mesures, qui font grand honneur aux officiers et aux ingénieurs de Rome. Elles permirent à la colonisation de se développer et assurèrent une tranquillité relative. Mais ces précautions mêmes démontrent que les Romains en Afrique ne se sentaient pas tout à fait chez eux. Les postes de la frontière laissent en dehors une portion considérable du pays. Dans le Tell même il y eut toujours un territoire civil et un territoire militaire ; le second n'a jamais été conquis définitivement ; et jusque dans le premier, on trouve des enclaves indépendantes ou nominalement soumises. Pour tenir la contrée, l'empereur voulut avoir partout la haute main ; il ne laissait au proconsul que la banlieue de Carthage, tandis que lui seul dirigeait les chefs réels de ces provinces, le légat de Numidie comme les gouverneurs de Maurétanie. Le rôle prépondérant de ces officiers, l'effectif considérable des armées, l'importance des fortifications, les précautions de toutes sortes prises à la frontière ou dans le Tell, tout cela trahit bien la situation réelle du pays. Rome a colonisé à peu près la région orientale du Tell ; partout ailleurs sa domination a tous les caractères d'une simple occupation militaire.

(1) Cf. Cagnat, p. 601 sqq.

II

C'est qu'à côté et au-dessous de cette Afrique officielle dont nous parlent les inscriptions latines et les historiens, il y avait une autre Afrique : l'Afrique des indigènes, les uns ouvertement hostiles. les autres politiquement ralliés et en apparence à demi gagnés, mais au fond, par un instinct de race, tous rebelles à l'action civilisatrice de Rome, obstinés dans le souvenir de leurs vieilles traditions, de leurs coutumes, de leurs dieux, de leur langue, et d'ailleurs défendus dans leur farouche indépendance ou tout au moins préservés d'une absorption complète par la structure du sol natal.

La fameuse théorie de la *paix romaine*, si on l'applique à l'Afrique, est vite démentie par bien des faits. A toutes les époques, au contraire, ce que nous trouvons ici, c'est la guerre, le mauvais vouloir, et un esprit d'opposition qui entraîne parfois jusqu'aux colons. Le sentiment vrai des populations de l'Atlas se traduit en toute circonstance, mais de façons très diverses : dans le pays berbère, par de formidables insurrections, sans cesse renaissantes ; dans le pays à demi romain, par de fréquentes émeutes, par des jacqueries, par les velléités d'indépendance de chefs ambitieux et populaires, par l'attitude de l'Eglise de Carthage en face de Rome, et par le caractère des hérésies locales.

Dans toute la région berbère, l'histoire de la domination romaine n'a été qu'un long et sanglant drame : cinq siècles de révoltes et de guerres acharnées ; seulement quelques courts entr'actes d'une paix douteuse, acceptée par lassitude après d'épouvantables massacres. A peine la conquête s'achève, au temps de César, par la constitution d'une province de Numidie ; et déjà couve

l'insurrection, le mal chronique de l'Atlas. Pendant les guerres civiles du second triumvirat, le gouverneur romain de Numidie entre en lutte ouverte avec le proconsul : aussitôt les indigènes profitent de l'occasion, des bandes numides courent le pays, pillant et brûlant (1). Puis éclatent des révoltes, qui troublent l'Afrique pendant seize ans ; depuis 35 jusqu'en 19 avant notre ère, les gouverneurs de Carthage trouvent matière à cinq triomphes, et, pour couvrir la Proconsulaire, on pousse jusqu'au Fezzan (2). En vain l'empereur Auguste croit se concilier les Maures et les Gétules en leur laissant un roi de leur race ; il faudra sans cesse intervenir pour défendre le pauvre Juba, trop ami de Rome, contre ses sujets indociles. L'an 3 et l'an 6 de notre ère, les Fastes mentionnent deux nouveaux triomphes de proconsuls (3). Au commencement du règne de Tibère, deux grands-chefs indigènes, le Numide Tacfarinas et le Maure Mazippa, soulèvent tout l'Atlas : la lutte est longtemps indécise, plusieurs armées romaines s'y font battre, plusieurs proconsuls s'y usent ; et, malgré tous les renforts envoyés d'Europe, il faut huit ans pour réprimer ce mouvement national (4). Bientôt après, pour venger leur dernier roi assassiné par Caligula, toutes les tribus maures prennent les armes ; les généraux de Rome doivent les poursuivre jusque dans le désert ; et la paix n'est rétablie qu'au bout de plusieurs années (5). Même la Proconsulaire est souvent mena-

(1) Appien, *Bell. civ.*, IV, 53-55 ; Dion Cassius, XLVIII, 21-23.
(2) Ces cinq triomphes sont mentionnés par les *Acta triumphorum* (*Corpus inscr. lat.*, I, p. 461 et 478). — Cf. Pline, *Hist. Nat.*, V, 36 ; Tissot, *Fastes de la prov. romaine d'Afrique*, p. 32-39.
(3) Dion Cassius, LV, 28 ; Florus, II, 31 ; Velleius Paterculus, II, 116 ; Orose, VI, 21 ; *Ephem. epigr.*, V, 640. — Cf. Tissot, p. 44-46.
(4) Tacite, *Annal.*, II, 52 ; III, 20-21 ; 32-35 ; 73-74 ; IV, 5 ; 23-26 ; Velleius Paterculus, II, 125 ; Aurelius Victor, *Epitom.*, 11 ; *Corpus inscr. lat.*, X, 7257.
(5) Dion Cassius, LIX, 25 ; LX, 9 ; Suétone, *Calig.*, 26 ; Pline, *Hist. Nat.*, V, 11 et 14 ; Aurelius Victor, *Caesar.*, 4.

cée : sous Claude, incursions des nomades ; sous Vespasien, invasion des Garamantes ; sous Domitien, révolte des Nasamons (1). Au siècle des Antonins, la paix règne dans le Tell oriental ; mais tout l'Ouest, tout le Sud est en feu. En 123, soulèvement général des Maures, avec la complicité de leur gouverneur Lusius Quietus, un grand-chef indigène ; l'empereur Hadrien vient lui-même en Afrique pour organiser la défense et inaugurer le camp retranché de Lambèse (2). En 139, nouvelle insurrection : elle dure trente-quatre ans, presque sans trêve, pendant tout le règne d'Antonin et la plus grande partie du règne de Marc-Aurèle. Enhardis par le succès, les Maures descendent de leurs montagnes, menacent la Numidie, se jettent sur les villes de la côte. Même ils envahissent et dévastent le sud de l'Espagne : on doit envoyer un corps d'armée en Bétique pour arrêter les bandes d'Africains (3). A la fin du règne de Marc-Aurèle, les Maures semblent domptés ; mais des révoltes éclatent de nouveau sous Commode (4). Puis, pendant vingt ans, les tribus de l'Atlas ne bougent pas (5) : c'est qu'à Rome règne un compatriote, très populaire par toute l'Afrique, Septime Sévère de Leptis. Mais bientôt recommencent les insurrections. En 233, au moment de la campagne contre les Parthes, la Tingitane se soulève (6). Sous les

(1) Tacite, *Hist.*, IV, 49-50 ; Pline, *Hist. Nat.*, V, 38 ; Suétone, *Galb.*, 7 ; Dion Cassius, LX, 9 ; Aurelius Victor, *Caesar*, 4 ; Zonaras, XI, 19.

(2) Spartien, *Hadr.*, 5 et 12 ; *Corpus inscr. lat.*, VIII, 2532.

(3) Capitolin, *Antonin. Pius*, 5 ; *Marc.*, 21 ; Spartien, *Sever.*, 2 ; Pausanias, VIII, 43, 3 ; *Corpus inscr. lat.*, II, 1120 ; 2015 ; III, 5212 sqq. ; VIII, 10230.

(4) Lampride, *Commod.*, 13.

(5) Du moins ne trouve-t-on à mentionner alors que des troubles sans importance, surtout vers la fin du règne, en Tripolitaine et en Maurétanie (Spartien, *Sever.*, 18 ; *Corpus inscr. lat.*, VIII, 6 ; 9366 ; 9371 ; 9663).

(6) Lampride, *Alex. Sever.*, 58.

Gordiens, pendant qu'on se dispute l'empire en Afrique, des bandes d'indigènes se ruent sur les colons et les propriétaires romains (1). En 253, sous Valérien, les Maures envahissent la Numidie et la Proconsulaire, saccagent les bourgs, massacrent les hommes, enlèvent les femmes; et Cyprien, évêque de Carthage, ouvre une souscription pour le rachat des prisonniers (2). Pendant toute cette période de confusion politique, dite des Trente tyrans, l'insurrection s'étend à toute la Maurétanie et à une grande partie de la Numidie; les cheiks du Djurjura et des Babors donnent la main au grand-chef Faraxen; des bandes pénètrent jusque dans la Proconsulaire, presque en vue de Carthage; c'est seulement au Kef que Probus, le futur empereur, réussit à arrêter et tue de sa main le cheik Aradion (3). Les révoltes continuent sous Aurélien et deviennent plus graves encore sous Dioclétien ; pendant huit ans, depuis 289 jusqu'en 297, les Berbères du Djurjura, des Babors, de la région des Chotts, tiennent en échec les troupes romaines, attaquent les villes, brûlent les fermes; l'empereur Maximien doit se rendre lui-même en Afrique avec toute son armée; après d'héroïques campagnes, il dompte les rebelles, et, pour prévenir de nouveaux dangers, il les massacre ou les déporte en masse bien loin du pays natal (4). Pour quelque temps cette terrible exécution réduit à l'impuissance les

(1) Hérodien, VII, 4-6 et 9; Capitolin, *Maximin.*, 14 et 19; *Gordian.*, 7; 15-16; 23

(2) Saint Cyprien, *Epist.* 62; *Corpus inscr. lat.*, VIII, 9045; *Ephem. epigr.*, V, 953.

(3) *Corpus inscr. lat.*, VIII, 2615; 9047; *Ephem. epigr.*, V, 752; Trebellius Pollion, *Trig. tyr.*, 23 et 29; Vopiscus, *Prob.*, 9; *Saturnin.*, 9.

(4) Eusèbe, *Chronic. ad ann.* 291; Aurelius Victor, *Caesar.*, 39; Eutrope, IX, 23; Orose, VII, 25; Corippus, *Johann.*, I, 480; Eumène, *Or. pro restaurandis scholis*, 21; Mamertin, *Panegyr. Genethl. Maximian.*, 16-17; Incerti, *Panegyr. Maximian. et Constant.*, 8; *Corpus inscr. lat.*, VIII, 8924; 9041; 9324.

tribus de l'Atlas. Mais il reste encore en Afrique trop de Berbères; à la faveur des guerres religieuses, ils continuent à piller et à tuer (1). En même temps recommencent les incursions des nomades, qui pendant vingt ans dévastent à leur aise la Tripolitaine (2). Et de nouveau, dans l'Ouest et le Sud, Rome doit combattre de redoutables insurrections. Un grand-chef indigène, Firmus, fils du Maure Nabal, soulève le Djurjura, l'Aurès, l'Afrique presque entière; soutenu par les paysans donatistes, même par des colons et des officiers romains, il se fait proclamer roi, s'empare d'Icosium, de Cæsarea; il résiste trois ans aux légions du comte Théodose et ne succombe qu'à la trahison (3). Vingt ans après, l'Afrique se soulève encore; naguère l'allié des Romains contre son frère Firmus, Gildon en récompense avait été nommé par eux gouverneur de Maurétanie, puis comte d'Afrique; à son tour, il donne le signal de la révolte et réussit presque à se tailler aux dépens de Rome un royaume indépendant; on ne peut le vaincre qu'en semant encore la trahison autour de lui, en lui opposant son frère Mascezel (4). Ainsi, depuis le temps de César jusqu'à la veille de l'invasion Vandale, la domination romaine a été menacée périodiquement, à chaque génération, par les tribus berbères, montagnards du Tell ou nomades du sud, également irréconciliables, toujours prêts à la révolte et au massacre. A plusieurs reprises, sous Tibère, sous Caligula, sous les Antonins, sous Dioclétien, sous Valentinien, sous Honorius, l'insurrection a été maîtresse de presque tout l'Atlas, et cela

(1) Optat, *De schismo Donat.*, III, 1, 51; 4, 60-62; 10, 67.
(2) Ammien Marcellin, XXVI, 4, 5; XXVII, 9, 1-2; XXVIII, 6, 1-21.
(3) Ammien Marcellin, XXVIII, 6, 26; XXIX, 5, 2 sqq.; XXX, 7, 10; Zosime, IV, 16; Orose, VII, 33; Aurelius Victor, *Epitom.*, 45; Symmaque, *Epist.*, I, 64 (58): saint Augustin, *Epist.*, 87 (164).
(4) Ammien Marcellin, XXIX, 5, 6 et 21-24; Orose, VII, 36: Zosime, V, 11; Claudien, *De bello Gildonico* *Cod. Theod.*, IX, 7, 91; *Corpus inscr. lat.*, VI, 1187.

pendant des années. Encore les historiens ne mentionnent-ils que les grandes guerres ; le tableau se complète à l'aide de ces innombrables épitaphes qui nous parlent de soldats, d'obscurs colons, tués dans des révoltes locales, ou surpris en pleine paix par les indigènes (1). Campés en Maurétanie, les Romains ne s'y sont maintenus que par la supériorité de leur organisation militaire et grâce aux discordes des Berbères.

Dans l'Est, en Proconsulaire et en Numidie, les Romains étaient assez fortement établis, et en assez grand nombre, pour n'avoir pas à redouter de révoltes générales. Pourtant, là encore, bien des symptômes trahissent des dispositions hostiles. Quand les Maures envahissaient le pays, ils étaient sûrs d'y trouver des alliés parmi les Numides des campagnes et les serfs des grands domaines : les indigènes se faisaient brigands et prenaient part à la curée. Les villes mêmes, et souvent en pleine paix, sans motif apparent, étaient ensanglantées par des émeutes. Un jour que Vespasien, alors proconsul d'Afrique, passait à Hadrumète, la populace lui jeta des raves à la tête et voulut le tuer (2). A Carthage, autour des temples de Tanit et de Baal-Hammon, le moindre incident déchaînait le fanatisme punique et amenait des troubles (3). Enfin l'esprit de révolte gagnait jusqu'aux colons. Les Africains étaient toujours prêts à soutenir tout prétendant de leur race ou de leur pays, qui se déclarait contre l'empereur de Rome ou voulait se rendre indépendant : au IIe siècle, Albinus et Septime Sévère, dont ses compatriotes firent un dieu (4) ; au IIIe siècle, les Gordiens, puis Me-

(1) *Corpus inscr. lat.*, VIII, 2728 ; 9047 ; 9158 ; 9292 ; 9865, etc. *Ephem. epigr.*, V, 490 et 1062 ; VII, 549-551, etc.
(2) Suétone, *Vespas.*, 4. — Cf. Tacite, *Hist.*, II, 97.
(3) Capitolin, *Pertinax*, 4.
(4) Capitolin, *Clod. Albin.*, 12 ; Spartien, *Sever.*, 13. — Déjà en 68, à l'avènement de Galba, Macer avait tenté de se rendre indépendant à Carthage (Tacite, *Hist.*, I, 7 ; 37 ; 73 ; II, 97 ; Suétone,

mor et Celsus, puis Julianus (1) ; au IVe siècle, Alexandre, puis Firmus, le comte Théodose et Gildon ; au début du Ve siècle, les comtes Héraclien et Boniface (2). C'est encore par cet esprit d'hostilité à Rome que s'explique, en grande partie, l'histoire du christianisme local. D'abord, les cultes indigènes, puniques ou libyques, se défendirent obstinément ; nul pays peut-être n'a compté tant de martyrs, et souvent les néophytes ont été massacrés en foule par la populace. Dans les montagnes, surtout en Maurétanie, beaucoup de tribus étaient encore païennes à l'arrivée des Arabes. Mais dans les plaines du Tell oriental, où se porta le principal effort de la prédication, la plupart des indigènes se convertirent : du jour où ils l'eurent comprise, ils accueillirent avec enthousiasme cette religion des déshérités et des opprimés, qui parlait d'égalité et de justice sociale. Il ne faut pas être dupe des protestations de loyalisme qu'on lit dans les Apologistes : à côté de ces phrases commandées par les circonstances, il ne faut pas oublier les anathèmes. Le christianisme africain s'est constitué et développé dans un esprit de haine contre l'état social, c'est-à-dire contre la domi-

Galba, 11 ; Müller, *Numismatique de l'anc. Afrique*, II, p. 170) ; et Lucceius Albinus, quelques mois plus tard, avait renouvelé la même tentative en Maurétanie, où on l'accusait de prétendre à la succession des rois indigènes (Tacite, *Hist.*, II, 58-59).

(1) Capitolin, *Maximin.*, 13 sqq. ; Trebellius Pollion, *Trig. tyr.*, 29 ; Aurelius Victor, *Caesar.*, 39.

(2) De 308 à 311, sous l'autorité de Domitius Alexandre, l'Afrique forma un Etat autonome (Aurelius Victor, *Caesar.*, 40 ; Zosime, II, 12-14 ; *Ephem. epigr.*, V, 257). — Sur Firmus et Gildon, ces deux chefs indigènes qui tous deux se firent proclamer rois et se défendirent si longtemps contre Rome, voyez plus haut. — Le comte Théodose, vainqueur de Firmus, se préparait à l'imiter, quand il fut décapité à Carthage en 376 (saint Jérôme, *Chronic. ad annum* 379). — Le comte Héraclien se révolta et fut tué à Carthage en 413 (Orose, VII, 42, 10-14). — Enfin la révolte du comte Boniface en 427 fut cause de la conquête vandale (Prosper, *Chronic. ad annum* 431 ; Cassiodore, *id.* ; saint Augustin, *Epist.*, 185 ; 189 ; 220 ; Procope, *Bell. Vandal.*, I, 3).

nation de Rome. Les évêques mêmes durent céder au mouvement ; et saint Cyprien n'a cessé de lutter contre le pape Etienne pour maintenir l'indépendance du siège de Carthage. Puis vint la déception. A mesure que s'organisait le christianisme et que s'étendait la suprématie religieuse de Rome, les Africains en masse se détachèrent de l'Eglise officielle. Plutôt que d'accepter un nouveau joug, ils se jetèrent dans l'hérésie ; ils se firent montanistes, marcionites, manichéens, ariens, donatistes, circoncellions. Sous le voile de la religion s'est continuée en Afrique la lutte engagée depuis plusieurs siècles entre le conquérant et l'indigène. Le donatisme, pour les gens du peuple, n'a jamais été qu'une occasion d'émeutes, de révoltes et de pillages. Si l'on veut savoir ce que pensaient de Rome les paysans numides, il suffit de suivre les hordes de circoncellions : sous prétexte de défendre Dieu contre le diable, ils déclaraient la guerre à la société, ils allaient par les champs, attaquant les villages, dévastant les faubourgs des villes, brûlant les fermes, massacrant tout. Et cela a duré cent cinquante ans, jusqu'à l'invasion vandale (1). La persistance de cette secte de sauvages montre combien la masse des populations indigènes, même en Numidie, était restée rebelle à la civilisation des conquérants.

Longtemps Rome fut assez forte pour contenir toutes ces misères et toutes ces haines. Mais, dès que le pouvoir central s'affaiblit, l'édifice menaça ruine. Les Vandales parurent, et avec eux toute l'Afrique indigène se rua sur l'Afrique officielle : les Gétules au Sud, les Maures à l'Ouest, les paysans donatistes et les circoncellions en Numidie. La brillante façade s'écroula, et l'on vit bien alors qu'après six siècles d'occupation presque rien n'était changé. Comme au temps de Ju-

(1) Optat, *De schismo Donat.*, III, 1, 51 ; 4, 60 ; 10, 67 ; saint Augustin, *Epist.* 134.

gurtha, les tribus berbères restaient maîtresses de l'Atlas, toujours pareilles à elles-mêmes et dédaigneuses de l'étranger, prêtes encore à défendre leurs montagnes et leur désert contre les conquérants à venir. Déchaîné maintenant, le flot de la vieille race indigène engloutit vite les îlots de race latine, comme plus tard y disparurent tour à tour les Vandales, les Byzantins et les premières bandes d'Arabes. Pendant plusieurs siècles et jusqu'à la formidable invasion du XIe siècle qui jeta sur la contrée un million de Bédouins, les tribus berbères, indépendantes et groupées autour de dynasties nationales, couvrirent tout l'Atlas depuis les Syrtes jusqu'à Tanger (1).

Ainsi, quelques générations après l'arrivée des Vandales, il ne restait plus rien de l'œuvre entreprise par les Romains au pays de l'Atlas. Supprimez les six siècles de leur domination, et l'Afrique serait aujourd'hui exactement ce qu'elle est. Vraiment la matière était rebelle. En cette âpre contrée, les vainqueurs et les vaincus, trop différents de race et d'instincts, n'ont jamais réussi à se comprendre tout à fait. Dans l'Ouest et dans le Sud, ce fut presque toujours la guerre ouverte ; même dans l'Est, Rome n'a pu gagner entièrement la bourgeoisie punique et encore moins les paysans berbères. Cette Afrique indigène, là contenue par la force, ici ralliée en apparence, mais nulle part complètement assimilée, a toujours enveloppé et menacé l'Afrique officielle, qu'elle a fini par étouffer.

(1) Sur ces royautés berbères du moyen âge, voyez : Ibn-Khaldoun, *Histoire des Berbères*, traduite de l'arabe par de Slane, Alger, 1855-1858. — Cf. Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, 1888, tome I.

III

Pour les Romains, comme pour tous les peuples qui ont voulu occuper le nord de l'Afrique, le principal obstacle à l'assimilation des indigènes a toujours été dans la configuration même du pays. Il ne semble appeler la conquête que pour se jouer ensuite des conquérants. Il se compose de trois zones absolument distinctes, séparées par de hautes montagnes, presque sans communication naturelle, et comme juxtaposées par un caprice du hasard. Au Nord, le Tell, tourné vers la Méditerranée, vers l'Espagne, la France et l'Italie, même vers l'Egypte et l'Asie : rocs nus du littoral, sombres forêts d'oliviers, de chênes-liège ou de pins, bois d'orangers, vignes et céréales, larges vallées fécondes et lumineuses, gorges profondes, hautes plaines cultivées, le Tell est à lui seul comme un résumé des divers aspects de l'Europe méridionale, un composé de Sicile et de Morée, de Naples et de Lombardie, de Provence et de Languedoc, de Valence et d'Andalousie, mais avec une sorte d'exubérance grimaçante dans la faune et dans la flore, un soleil plus chaud, implacable en été, des bananiers et des ficus, des palmiers au bord des flots, des lions dans la montagne, des hyènes et des singes, des chameaux et des nègres. Derrière le Tell, entre deux longues crêtes, les vastes régions des Hauts-Plateaux, sur un point seulement reliées au littoral par la trouée du Chélif ; partout des étendues mornes, des champs d'halfa, des lacs salés qu'on traverse à pied sec, un sol riche souvent, mais durci et torturé par le soleil ; çà et là, quelques bourgades autour de sources trop rares, surtout des tribus nomades obligées sans cesse de plier leurs tentes à la recherche

de maigres pâturages : le steppe enfin, comme dans l'Asie centrale. Au Sud, une immense région sans limite, tournée vers l'intérieur de l'Afrique, des montagnes pelées, un sol rouge, violet ou jaune, dur comme la pierre, mais semé de riantes oasis et sillonné de caravanes : le *pays de la soif*. Du Nord au Sud, il semble qu'on traverse trois mondes distincts. Et cependant ces trois régions, malgré tous les remparts naturels, n'ont jamais pu s'isoler entièrement l'une de l'autre ; les Sahariens et les nomades des Hauts-Plateaux ne sauraient vivre sans aller chercher dans le Tell ce qui leur manque ; aussi tout le nord africain a-t-il toujours eu une histoire commune, la même en tout temps. Cette contrée de l'Atlas, coupée en trois bandes parallèles si différentes, d'ailleurs trop large pour sa profondeur, et même, dans chacune des zones, hérissée de crêtes et morcelée, n'a évidemment point d'unité physique : elle n'a jamais eu non plus d'unité politique, jamais les populations indigènes n'ont réussi à s'y constituer en corps de nation. De plus, la richesse du Tell a tenté bien des conquérants ; il en est venu de tous les points que regarde son immense côte. Si haut qu'on remonte dans l'histoire, on y voit dominer quelque peuple étranger. Aux Carthaginois venus de Phénicie succèdent les Romains ; aux Vandales, les Byzantins ; aux Arabes les Espagnols, puis les Turcs, puis les Français. La structure de la contrée a toujours empêché les indigènes de s'unir contre les envahisseurs. Mais si le sol, au début, facilite la conquête, il se tourne vite contre le conquérant. Le littoral est rude, bordé de rocs, presque sans ports naturels ; et, s'il est aisé de s'établir au débouché des rivières, il est presque impossible de relier ces points d'attache par une ligne continue. Le Tell ne présente point, comme nos pays d'Europe, de ces vastes bassins qu'on puisse dominer sûrement par quelques postes stratégiques bien choisis ; c'est un réseau

inextricable de montagnes, de vallées, de plateaux, de défilés dangereux, presque impraticables, comme les gorges du Chabet, des Portes de Fer, de Palestro, du Chélif ou de la Chiffa. Que l'on s'avance du Nord au Sud, comme les Français, ou de l'Est à l'Ouest, comme les Romains, ce sont autant de compartiments distincts qu'il faut conquérir pied à pied et où l'on a toujours à redouter quelque surprise. Puis, pour rester maître du Tell, il faut s'aventurer souvent sur les Hauts-Plateaux, même dans le désert, au risque d'y mourir de faim et de soif, à la poursuite d'ennemis insaisissables, ordinairement invisibles et toujours aux aguets. Et toutes ces expéditions sans fin ne serviront de rien ; jamais l'on ne pourra établir au Sud une frontière solide ; une invincible nécessité ramènera vers le Nord les nomades du steppe et du Sahara ; toujours la colonisation sera menacée par le désert, et les indigènes du Tell, soumis à grand'peine, resteront en communications constantes avec les populations de même race, Gétules d'autrefois, Touaregs d'aujourd'hui, qui d'oasis en oasis, de caravane en caravane, vont rejoindre le mystérieux Soudan. En cette indomptable contrée les conquérants ont passé, occupant tour à tour une portion plus ou moins considérable du sol : les uns, comme les Carthaginois, les Vandales, les Byzantins, les Espagnols et les Turcs, ne s'établissant guère que dans les villes du littoral ; les autres, comme les Romains, les Arabes et les Français, étendant leur domination sur tout le Tell, ou même au delà. Mais aucun des peuples envahisseurs n'a pu domptèr la nature ni rendre la conquête définitive en s'assimilant les indigènes. Et l'Afrique romaine, bien moins encore que l'Afrique française, n'a pu échapper à cette impérieuse loi géographique. Après trois mille ans de dominations étrangères, la race indigène subsiste encore dans tout l'Atlas, presque intacte, irréconciliable et toujours menaçante.

D'où venaient ces tribus si vivaces, ces Numides, ces Maures, ces Gétules, tous ces ancêtres de nos Berbères ? On l'ignore, et sans doute on l'ignorera toujours. Tout ce que l'on sait, c'est qu'ils appartiennent à l'antique race libyque, dont les descendants couvrent encore toute l'Afrique septentrionale jusqu'au Sénégal et au Soudan. On connaît la légende rapportée par Salluste (1), l'histoire de ces Perses, de ces Mèdes, de ces Arméniens, qui à la mort d'Hercule auraient envahi l'Atlas. Cette légende conservait le souvenir d'un fait réel : lors des grandes migrations qui se produisirent en Europe quinze ou vingt siècles avant notre ère, des hordes aryennes furent poussées d'Espagne en Afrique. Mais ces Aryens, comme plus tard tant d'autres conquérants, finirent par être absorbés dans la population primitive. Malgré ces mélanges de sang étranger, les tribus indigènes, sédentaires ou nomades, de la côte au désert et de l'Océan aux Syrtes, ont toujours présenté les mêmes traits généraux. Ordinairement brun, quelquefois blond ou roux, trapu et bien musclé, avec un nez busqué, un visage rond et rude, un corps infatigable, le Berbère est alerte et solide, laborieux, dur à la peine, économe, honnête et brave, mais violent, ombrageux, jaloux de ses droits, fier et entêté. A ces traits dominants de la race s'ajoutent souvent, chez les grands-chefs, la perfidie et la cruauté : dans un Masinissa, dans un Jugurtha, c'est la conséquence d'une ambition sans frein (2).

Tous les Berbères ont en commun la passion de l'indépendance. Mais, cette indépendance, ils n'ont

(1) *Jugurtha*, 18.

(2) Salluste, *Jugurtha*, 17 sqq. ; Tite Live, XXIX, 23-31 ; Virgile, *Georg.*, III, 339-348 ; *Æneid.*, I, 339 ; *Moret.*, 32 ; Strabon, XVII, p. 825 sqq. ; Pline, *Hist. Nat.*, V, 1 sqq. ; Apulée, *Apol.*, 10 ; 23-24. — Cf. Boissière, *L'Algérie romaine*, 1883, p. 90-113 ; Wahl, *L'Algérie*, 1889, p. 57-61 ; 195-209.

jamais pu l'assurer tout à fait, parce qu'ils ne savent point sacrifier la petite patrie à la grande. Avant tout soucieux d'égalité, ils s'organisent en petites républiques autonomes et en ligues régionales. Ils ne connaissent que leur tribu, ou leur municipalité, et les groupes politiques auxquels ils sont affiliés. Favorisé par la structure du sol, cet amour des libertés locales, cet instinct égalitaire, a toujours causé le partage de la contrée entre des confédérations plus ou moins durables, mais toujours rivales, au service de chefs ambitieux et jaloux. Pour leurs campagnes d'Afrique, les Romains ont trouvé des alliés dans le pays même, les Numides contre Carthage, et les Maures contre les Numides, Masinissa contre Syphax, Adherbal, puis Bocchus contre Jugurtha, Bogud et un autre Bocchus contre Juba. Plus tard, contre les grands-chefs rebelles, ils ont pu recruter des auxiliaires indigènes, enrôler des *goums*. La confédération, la coterie politique, le *çof* ont égaré le sentiment national et tué l'indépendance (1).

Mais les tribus berbères ont survécu, à peine effleurées par la conquête. Elles ont pu être refoulées sur certains points, et, sur d'autres, réduites à l'impuissance ; nulle part, elles n'ont été sérieusement entamées. Elles ont résisté à la civilisation de Rome, et souvent à ses armes. Jusqu'au bout, elles se sont maintenues sans mélange dans le désert, sur les Hauts-Plateaux, et dans toutes les régions montagneuses du Tell, d'où elles n'ont cessé de guetter, de serrer de près, souvent de mettre en péril les postes militaires et les rares colonies. La population berbère est restée fidèle, non seulement à sa langue, qui se

(1) Cf. Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie et les coutumes Kabyles*, 1872; Renan, *La Société Berbère* (*Revue des Deux-Mondes*, 1er sept. 1873); Boissière, *L'Algérie romaine*, p. 139-155 ; Masqueray, *Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie*, 1888.

parle encore (1), mais à ses mœurs et à ses dieux. Tandis que les mausolées des colons romains s'alignaient aux portes des villes le long des voies, les indigènes continuaient d'enterrer leurs morts à la mode libyque, dans des sépultures analogues aux *dolmens*, dans des grottes creusées à main d'homme (*haouanet)*, ou sous des pyramides (*djédar*) imitées du *Madrasen* des rois de Numidie (2). On adorait toujours les vieilles divinités nationales, les *dieux maures*, qui figurent sur tant d'ex-voto (3), et les anciens rois indigènes, surtout Juba, dont le culte était si populaire qu'il inquiéta les évêques chrétiens (4). Ce qui est plus caractéristique encore, c'est que les Romains, non seulement dans le Sud, mais en beaucoup d'endroits du Tell, durent toujours respecter l'organisation sociale des Berbères, leurs tribus, leurs confédérations. On se contentait de les faire surveiller par quelque officier, un *préfet*, un *procurateur* (5). Souvent même, on se résignait à donner l'investiture à des chefs élus par les tribus (6). C'étaient des vassaux bien dangereux ; et ces principautés

(1) Même l'ancienne écriture libyque, qu'on trouve sur tant d'inscriptions algériennes, s'est conservée et est usitée aujourd'hui encore chez beaucoup de populations berbères, surtout au Maroc, au Sahara et au Soudan ; c'est le *tefînagh* des Touareg. — Cf. Halévy, *Etudes berbères*, 1875 ; Letourneux, *Mémoire sur les inscriptions libyco-berbères*, 1878 ; Duveyrier, *Rech. des antiq. dans le nord de l'Afrique*, 1890, p. 45-62.

(2) Cf. Salomon Reinach, *Rech. des antiq.*, p, 41-42 ; de la Blanchère, *Voyage d'étude en Maurétanie*, 1883, p. 77-99.

(3) *Corpus inscr. lat.*, VIII, 2638-2641 ; 8435 ; 8926 ; 9327 ; 9906-9907 ; *Ephem. epigr.*, V, 1043.

(4) Tertullien, *Apolog.*, 24 ; Minucius Felix, 21 ; saint Cyprien, *Quod idola dii non sint*, 2 ; Lactance, *Instit. divin.*, I, 15 ; Isidore, *Orig.*, VIII, 11 ; *Corpus inscr. lat.*, VIII, 8834.

(5) *Corpus inscr. lat.*, V, 5267 ; VI, 3720 ; VIII, 5351 ; 8369 ; 9195 : 9327 ; 10500.

(6) *Id.* 4884 ; 5306 ; 5369 ; 7041 ; 8826-8828 ; 9005-9006 ; *Ephem. epigr.*, V, 303 ; 521-523. — Cf. Boissière, *L'Algérie romaine*, p. 619-634.

indigènes créèrent à Rome bien des difficultés, comme le prouve l'exemple de Tacfarinas, de Firmus ou de Gildon. Mais on dut accepter toujours ces compromis, parce qu'on ne pouvait soumettre au régime commun les indomptables tribus maures.

Même en Numidie, dans cette contrée pourtant si romaine en apparence, la plupart des indigènes, surtout ceux des campagnes, s'obstinaient dans leurs vieux souvenirs. Sur une foule de points de la province de Constantine, on a retrouvé en abondance des inscriptions libyques gravées sous l'empire romain (1). Les anciens cultes du pays étaient toujours bien vivants. Dans les villes, on associait volontiers les divinités nationales aux dieux italiens ; mais dans les campagnes on ne connaissait les dieux numides que sous leur nom antique. On adorait *Haos* autour de Thagaste, *Lilleus* à Madaura, *Jeru* aux environs de Cirta, *Medaurus* près de Lambèse, *Baldir* à Guelma, *Bacax* dans sa grotte voisine de Thibilis (2). Et bien des colons, entraînés par l'exemple, se mettaient eux-mêmes à honorer les vieilles divinités du Panthéon libyque.

En Proconsulaire et dans les villes du littoral, où les Berbères étaient moins nombreux, c'est surtout d'une autre race que vint la résistance à la civilisation romaine. L'élément punique y était prépondérant, et s'y défendit jusqu'à l'arrivée des Vandales. La plupart des cités de la côte étaient d'anciennes colonies, d'anciens comptoirs de Carthage. Dans toutes ces villes commerçantes, la bourgeoisie punique, préoccupée surtout de ses intérêts matériels, se rallia vite

(1) Faidherbe, *Collection complète des inscriptions numidiques*, 1870 ; Reboud, *Recueil d'inscriptions libyco-berbères*, 1870 ; *Annuaire de la Soc. arch. de Constantine*, 1871 sqq. — Ces inscriptions libyques sont nombreuses surtout en Kabylie et dans les nécropoles du cercle de La Calle.

(2) *Corpus inscr. lat.*, VIII, 2642; 4641; 4673; 5279; 5504-5518 ; 5673.

aux Romains. Mais elle conserva sa langue, sa religion, ses coutumes (1). Longtemps le punique resta, non seulement la langue du peuple, mais encore celle de la conversation entre gens de la classe moyenne. La plupart des écrivains du pays n'ont guère commencé à apprendre le latin que sur les bancs de l'école. Apulée cite des jeunes gens de bonne famille, élevés à la ville, qui ne savaient point la langue des Romains ; tel était aussi, nous dit-on, le cas d'une bourgeoise de Leptis, la propre sœur de l'empereur Septime Sévère (2). Aussi est-ce surtout en punique que se fit en Afrique la prédication chrétienne ; et au temps de saint Augustin, dans le diocèse d'Hippone, la connaissance de cette langue était encore indispensable aux prêtres (3). Le punique survécut à la domination romaine : il est encore mentionné par Arnobe le jeune à la fin du ve siècle, par Procope au vi^e siècle ; il ne s'est éteint qu'après la conquête arabe (4). Il était si vivant sous l'empire romain qu'on l'admettait officiellement dans les tribunaux (5). Sur ce rôle de l'élément punique dans les provinces africaines, les documents archéologiques confirment pleinement le témoignage des auteurs. A Leptis, Œa et Sabrata en Tripolitaine, à Thæna et Thysdrus en Byzacène, à Tingis en Mauré-

(1) Le nom même des anciennes magistratures se conserva en divers endroits. Comme l'ancienne Carthage, beaucoup de villes de l'Afrique romaine ont été gouvernées par des *sufètes* (*Corpus inscr. lat.*, V, 4922 ; VIII, 7 ; 10525 ; Müller, *Numism. de l'anc. Afrique*, II, p. 149). Il y a eu des sufètes même en Numidie, par exemple à Calama (*Corpus inscr. lat.*, VIII, 5306 ; 5369). A Thibica et Avitta Bibba, en Proconsulaire, ces magistrats sont mentionnés encore sous les Antonins (*ibid.*, 765 ; 797).

(2) Apulée, *Apol.*, 98 ; Spartien, *Sever.*, 15.

(3) Saint Augustin, *Epist.* 108, 14 et 209, 3 ; *Sermon.* 167, 3.

(4) Arnobe le jeune, *Comment. in Psalm.* 104 ; Procope, *Bell. Vandal.*, II, 10. — Cf. Movers, *Die Phönizier*, 1841-1846, tom. II, p. 476-478. En plein moyen âge, au xie siècle, le punique était parlé encore sur le littoral de la petite Syrte.

(5) *Digest.*, XXXII, 11, 1 ; XLV, 1, 1.

tanie, ont été frappées jusqu'au temps de Tibère des monnaies à légende punique (1). En Tunisie et dans la province de Constantine, beaucoup de tombeaux, qui datent de l'empire, reproduisent toutes les dispositions des anciennes sépultures phéniciennes (2). A Carthage, où les proconsuls eurent à réprimer tant d'émeutes religieuses, en Numidie, où saint Augustin atteste la persistance des cultes puniques, on a découvert en foule des ex-voto d'époque romaine consacrés à Baal-Hammon et à Tanit (3). On trouve des inscriptions *néo-puniques*, c'est-à-dire du temps des Romains, jusqu'en Maurétanie, par exemple à Cherchel; elles sont nombreuses surtout dans la province de Constantine et en Tunisie, non seulement près du littoral, mais dans tout l'intérieur du pays. Fait curieux, inattendu, mais aujourd'hui hors de doute : c'est après la ruine de Carthage que la civilisation carthaginoise a gagné le plus de terrain en Afrique ; sous la domination de Rome, elle s'est étendue peu à peu à toute la partie orientale du Tell (4).

(1) L. Müller, *Numismatique de l'ancienne Afrique*, 1860-1874 ; Babelon, *Rech. des antiq.*, p. 175-184.

(2) Saladin, *Rech. des antiq.*, p. 140-145. — Cf. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, tom. III.

(3) *Corpus inscr. semitic.*, pars I, cap. XIII, n. 184-906 ; *Corpus inscr. lat.*, VIII, 859 ; 993; 1008, etc. — Sur le culte de Tanit, la déesse Céleste, qui fut si populaire dans la Carthage romaine, voyez : Apulée, *Metam.*, VI, 4 ; Tertullien, *Apolog.*, 24 ; Capitolin, *Pertinax*, 4 ; *Macrin.*, 3 ; Trebellius Pollion, *Trig. tyr.*, 29 ; saint Augustin, *De civ. Dei*, II, 26 ; Salvien, *De Gub. Dei*, VIII, 9-13 ; Victor de Vita, *Persec. Vandal.*, I, 3.

(4) Ph. Berger, *Rech. des antiq.*, p. 62-88 ; Mommsen, *Röm. Geschichte*, V, p. 641-642. — Sous la domination romaine, les grands dieux nationaux de Carthage ont trouvé des adorateurs dans toute l'Afrique. Aux inscriptions néo-puniques, qui pour la plupart sont des ex-voto à Tanit et à Baal-Hammon, il faut joindre les innombrables inscriptions latines qui ont eu la même destination (Cf. l'*Index* du *Corpus*, aux mots *Saturnus* et *Caelestis*). Au Moloch carthaginois l'on immolait encore des victimes humaines (Tertullien, *Apolog.*, 9 ; Lactance, *Instit. divin.*, I, 21). Tanit avait des temples non seulement en Proconsulaire et en Numidie (*Corpus*

Au lieu de cette Afrique de convention que l'on nous peint d'ordinaire et où l'on ne nous montre que les colons et les soldats de Rome, voici donc la réalité : dans tout le Sud, les nomades indépendants ; dans l'intérieur de la Maurétanie, des postes militaires, quelques colonies au bord des routes, des bourgs fortifiés, véritables oasis au milieu du monde berbère toujours immuable ; sur le littoral et dans le Tell oriental, des fermes, des villas, de grandes cités à la romaine, mais dans ces cités, comme dans toute la campagne, une population en majorité punique, fidèle à sa langue et à ses dieux, presque indifférente à la civilisation des vainqueurs. Qu'on jette les yeux sur ces inscriptions bilingues, si nombreuses aujourd'hui dans les collections d'Algérie et les musées : inscriptions en partie double, latines et néo-puniques, ou bien berbères et latines, ou encore néo-puniques et berbères, ce sont autant de symboles qui figurent nettement la situation vraie et la physionomie complexe de l'Afrique romaine (1).

inscr. lat., VIII, 993 ; 1318 ; 8241, etc.), mais jusqu'au fond de la Maurétanie, à Safar, aujourd'hui Aïn-Temouchent, entre Oran et Tlemcen (*ibid.*, 9796). Parfois sont associés le Saturne africain et Cælestis, comme Baal et Tanit sur les documents puniques (*ibid.* 2226 ; 2666). Et ce n'était pas seulement les foules qui rendaient un culte aux dieux carthaginois : Apulée de Madaura avait une dévotion particulière pour Eschmoun, dont il fut prêtre (Apulée, *Florid.*, 18 ; *Apol.*, 55) ; et Fronton de Cirta, à la cour de Marc-Aurèle, invoquait Baal-Hammon (Fronton, *Epist. ad Verum*, II, 1).

(1) Inscriptions latino-puniques, dans le *Corpus inscr. lat.*, VIII, 7 ; 793 ; 1008 ; 4636 ; 4936, etc. — Inscriptions latino-libyques (*ibid.*, 4274 ; 5209 ; 5216 ; 5218 ; 5220 ; 5225, etc.). — On rencontre même en Afrique des inscriptions trilingues, par exemple celles de Leptis, où le grec se joint au latin et au punique (*ibid.*, 15-16).

IV

On voit maintenant ce qu'a pu être la littérature d'une telle contrée. La plupart des écrivains du pays, même les plus grands, resteraient toujours, par quelque côté, inintelligibles, si pour les lire on faisait abstraction de toutes ces circonstances historiques. La littérature africaine est bien une province des lettres latines, mais une province qui a sa physionomie à part, ses traditions et son génie propre, ses gloires à elle.

Trois races ennemies, trois langues distinctes et comme trois civilisations différentes, ont vécu côte à côte dans l'Afrique romaine. A l'Ouest, au Sud, et presque partout dans les campagnes, ces éléments divers ont été simplement juxtaposés : aussi n'ont-ils rien produit dans le domaine de la pensée. Mais de bonne heure dans la Proconsulaire et sur le littoral, depuis le second siècle de notre ère en Numidie, et depuis le troisième siècle dans les plaines de Maurétanie, de grandes villes se sont fondées ou reconstituées, qui ont concentré les forces vives des districts environnants. Là, fatalement, se sont rencontrés, mêlés, mieux connus et à demi réconciliés, Romains, Phéniciens et Berbères. Des mariages mixtes sortit peu à peu toute une bourgeoisie nouvelle, très complexe en ses origines, ambitieuse et influente, avide d'instruction et de places, fidèle à Rome et aux gouverneurs romains, mais, avant tout, fixée au pays natal, africaine de cœur, d'intérêts, d'habitude et de langage (1). Ces familles des municipes numides ou

(1) Telle était la famille de Sévère à Leptis, de Fronton à Cirta, d'Apulée à Madaura, d'Augustin à Thagaste (Spartien, *Sever.*, 15 ; Fronton, *Epist. ad amic.*, II, 10 ; Apulée, *Apol.*, 23-24 ; saint Augustin, *Confess.*, I, 6-12 ; II, 3 ; IX, 8-9).

maures comptaient parmi leurs ancêtres, à la fois, des colons ou soldats italiens, des commerçants carthaginois et des artisans berbères. Parfois tombait sur elles une étincelle de génie ou de talent : alors naissait un écrivain étrange, aussi passionné pour l'étude que rebelle à la culture classique, toujours l'air un peu emprunté sous le costume de la littérature officielle, mais ardent, audacieux et sincère, un Manilius, ou un Apulée, un Tertullien, un saint Augustin, curieux mélange d'Italie et d'Afrique, d'Orient et d'Occident.

Cet écrivain-là, il devra toujours beaucoup à Rome. Car c'est surtout par Rome que son pays natal s'est éveillé à la vie intellectuelle. D'ailleurs, le patois punique ou libyque, qu'il aura bégayé sur les genoux de sa mère, ne se prête guère à l'expression de sa pensée : il écrira donc en latin. Comme on est ambitieux pour lui, il aura appris tout jeune, chez un maître, la langue officielle ; et les auteurs latins, qui auront charmé ou rebuté son enfance, resteront pour lui les vrais modèles. Aussi l'on s'apercevra vite qu'il est passé par l'école. Qu'il s'exprime en vers ou en prose, il aura toujours un peu l'air d'un rhéteur.

Et pourtant il ne ressemblera jamais tout à fait à un rhéteur de Grèce ou de Rome. Quelque chose, en lui, résistera toujours à la culture classique. Il ne sera point si romain qu'il le voudrait. Jusqu'au bout traîneront dans sa pensée et dans son style des lambeaux de son idiome maternel, vague ressouvenir de ses années d'enfance, obsession du patois parlé chaque jour, hommage inconscient de reconnaissance pour les ancêtres carthaginois ou berbères.

Rhéteur, il le sera, mais rhéteur d'Afrique. Son origine, il la trahira toujours par une sorte de maladresse à copier Rome. D'ailleurs, il ne rougira point

des siens. Au contraire, il sera fier de son pays (1). Presque toujours, il y vivra sa vie entière ; si une ambition de jeune homme l'a conduit à Rome, presque sûrement il regrettera son Afrique ; il y reviendra, s'il le peut, non pas seulement pour y mourir, mais pour y vivre longtemps, pour y jouir de sa gloire. Par un secret instinct d'affinité, il préférera les auteurs africains aux grands classiques italiens. D'ailleurs, il aurait beau faire ; il serait toujours un peu dépaysé au milieu des Romains de Rome, surtout ceux de son temps. Il comprendra mieux les anciens, Ennius ou Caton, ceux qu'on admirait lors des guerres puniques et qu'emportèrent avec eux les premiers colons de la Proconsulaire.

Ce qui le distinguera et même l'écartera des Romains d'Italie, c'est surtout ce qu'il aura hérité des vieilles races africaines. A ses parents carthaginois il devra beaucoup, qualités ou défauts. D'abord, la richesse d'imagination, une sensibilité très vive, mais un peu maladive, l'intelligence suraiguë des grands spectacles de la nature. Puis, un tour d'esprit mystique, et souvent, avec cela, par un contraste surprenant mais facile à observer déjà dans l'ancienne Carthage, beaucoup de sens pratique, la préoccupation de l'utile, l'idée fixe d'enseigner quelque chose, de persuader, de convertir. Enfin, dans le style, beaucoup d'éclat, de relief, d'images, mais aussi beaucoup d'exagération, la manie de l'hyperbole et le mauvais goût. Par tous ces aspects de son talent, l'auteur africain se rapprochera évidemment plus des Orientaux que des classiques ; c'est par là qu'il relèvera des vieux Carthaginois. Et voici par où il tiendra de ses ancêtres berbères : l'entêtement, une ardeur de tempérament qui souvent ira jusqu'à la violence, la personnalité, l'esprit

(1) Apulée, *Apol.*, 24 ; *Florid.*, 18 et 20 ; Aurelius Victor, *Caesar.*, 40 ; Tertullien, *De pallio*, 1 ; etc.

d'indépendance, le goût des longs voyages avec un attachement obstiné au pays natal et l'idée bien arrêtée d'y revenir.

Ainsi, rien de plus complexe que ces auteurs latins d'Afrique. Chez eux, sous le Romain, on retrouve toujours quelque chose du Carthaginois et du Berbère. De là, tous les contrastes de leur vie ou de leur œuvre. Et cependant leur physionomie si mobile a une sorte d'unité : elle se précise, si on les compare aux écrivains des autres régions de l'empire. Ils ont tous ceci de commun qu'ils sont bien africains, que tous adorent leur pays, et que tous ont très fortement subi l'influence de ce climat si nettement caractérisé. L'action du sol natal a complété en eux ce qu'avait commencé la fusion des races. De ces colons au sang mêlé, héritiers d'Hannibal et de Jugurtha comme de Scipion, l'Afrique a fait, avant tout, des Africains.

C'est que ce pays d'Atlas, sur quiconque s'y aventure, a vite fait d'exercer sa puissante séduction. Intermédiaire entre le Soudan, l'Europe méridionale et l'Orient, il convient aux races les plus diverses : colons d'Italie ou d'Espagne, Français de Provence, Arabes, nègres, Grecs ou Turcs, en tout temps, tous s'y sont trouvés bien. Souvent conquise, l'Afrique du Nord a toujours fini par gagner et transformer ses conquérants ; et l'empire phénicien de Carthage n'a pas plus ressemblé à celui de Tyr, que les sultans de Tlemcen à ceux de Bagdad, ou l'Algérie à la France. Pour les envahisseurs, l'Atlas est vite devenu une seconde patrie, et, pour celle-là, ils ont d'ordinaire oublié la première. Le charme n'agit pas moins puissamment sur le plus grossier des soldats ou des colons, que sur les esprits les plus raffinés, sur un Symmaque ou un Fromentin. Il en a été autrefois comme aujourd'hui. Les fils des conquérants romains, eux aussi, ont été conquis.

Le sol africain est donc l'un des facteurs, et non des moindres, de la littérature africaine. Ici, pour comprendre l'homme de lettres, il faut regarder la nature. De Tripoli au fond du Maroc, le long d'une côte de cinq cents lieues, entre les flots bleus de la Méditerranée et les flots rouges de la mer des sables, s'étend cette contrée originale, d'un gris ardent, dont la chaîne de l'Atlas forme l'ossature et qui ne ressemble à aucune autre. Elle est toute en contrastes déconcertants. Tout y est violent et heurté. Ici, la côte sombre, bordée de courants perfides, ordinairement fouettée par une mer démontée ; là, le roc nu, fauve, et mangé par la vague ; ou bien de hardies montagnes, au profil sévère, vêtues de bois d'oliviers, coupées de gorges profondes, d'où tombent de maigres torrents à moitié bus par les lauriers-roses. On double un cap, et soudain l'on voit se dérouler un large terrain plat, morne et sec, comme le steppe désolé où se traîne le Chélif ; ou c'est une vaste plaine lumineuse, sans ondulations, d'une merveilleuse fécondité, comme la plaine du Sig ou la Métidja d'Alger, comme les belles vallées de la Seybouse ou de la Medjerda. Plus loin, vers le Sud, derrière d'âpres montagnes, ce sont de hautes plaines isolées, très riches encore malgré leur altitude, comme autour de Bel-Abbès, de Sétif et de Tébessa. Plus loin encore, le steppe, les lacs salés, et le désert morne, violet ou jaune, rayé de dunes ou fleuri d'oasis. Et partout, sur la montagne, comme sur la plaine, à la côte comme au désert, un soleil de feu, un immense rayonnement de lumière, un air vif et sec, des lignes tourmentées, un éblouissement de couleurs.

Sous ce climat, la passion s'allume vite, amour, haine ou colère. Les sens s'aiguisent dans une orgie de parfums, de rayons et de sons. Au pied de l'Atlas, le soleil exalte l'activité ou l'imagination de l'homme,

sans l'épuiser ni l'écraser ; le colon s'y trouve aussi bien pour travailler que le nomade pour rêver ; le Bédouin, d'ordinaire accroupi et somnolent, déploie une activité prodigieuse, quand sonne l'heure d agir. De tout temps, l'homme d Afrique s'est jeté alternativement, avec une égale fureur, dans le rêve et dans l'action. Ce qu'il a été, ce qu'il est encore dans la vie réelle, il l'a été en littérature, où il a su créer à son usage un style plus chaud, plus concret et plus vivant : il y a donné à l'imagination et à la passion plus qu'à la raison, à la fantaisie et à l'audace plus qu'à la logique ou à la tradition. Par ses ascendants, le lettré de Carthage ou d'Hippone tient à la fois du rhéteur gréco-romain, du prophète oriental et de l'artisan kabyle ; tout cela s'est fondu dans l'emportement de sa nature et la violence du climat, et il en est sorti cet être original et complexe : l'Africain.

CHAPITRE II.

L'ÉDUCATION CLASSIQUE : LES ÉCOLES AFRICAINES ET L'UNIVERSITÉ DE CARTHAGE.

Dans cette Afrique romaine, si pleine de vie et si ardente, les écoles, petites ou grandes, ont exercé une action décisive sur le développement de la littérature. Par tous pays, c'est bien souvent dans ces vénérables sanctuaires de l'étude, où fermentent les ambitions de la jeunesse, qu'on voit lever les idées ou les faits nouveaux. Dans les provinces romaines de l'Atlas, on ne sait pas trop comment un écrivain eût pu se former de lui-même, sans le secours d'aucun maître. Les guerres de conquête, la ruine de Carthage, l'immigration des colons italiens, avaient brisé les liens du passé et interrompu les traditions ; même une autre langue prenait peu à peu la place des vieux idiomes indigènes. Une littérature ne pouvait naître que si les vainqueurs en importaient dans le pays les principaux éléments. Aussi est-ce dans les écoles ouvertes par les Romains que se sont façonnés pour toujours les lettrés d'Afrique. C'est là qu'on peut espérer saisir dans toute leur fraîcheur les traits dominants de ces écrivains à physionomie fuyante, qui du deuxième au cinquième siècle de notre ère ont émerveillé le monde classique. Il importe donc de reconstituer le tableau de l'éducation d'un Africain au temps d'Apulée ou d'Augustin. Suivons les jeunes bourgeois de Carthage ou de Numidie pendant leurs

années d'études ; accompagnons-les à l'école primaire, au collège, à l'Université. Lisons leurs livres scolaires, écoutons leurs maîtres favoris. La vie du collégien et de l'étudiant éclairera les œuvres du lettré.

I

Toutes les villes, même les bourgades du Tell, avaient leurs écoles primaires, tenues par le *litterator* ou *primus magister*. On y apprenait à lire, à écrire et à compter (1). Le maître avait fort à faire dans ce pays où la plupart des enfants parlaient entre eux les patois indigènes. Sous sa haute direction, les petits Carthaginois ou les petits Numides répétaient en chœur : « Un et un font deux, deux et deux font quatre ». Dans tout le quartier se prolongeait l'écho de cette vérité incontestable. « Oh ! l'odieux refrain ! » pensait le petit Augustin, à qui son arithmétique paradoxale valut bien des coups de verge, mais qui plus tard au collège devait rêver de Troie, du cheval de bois, même de la pâle Créuse (2).

Les bambins d'alors étaient souvent distraits, ce qui attirait sur leur pauvre tête de terribles châtiments. Ecoutez la naïve confession de l'un d'eux : « Je fus donc

(1) Saint Augustin, *Confess.*, I, 13 : « Adamaveram enim latinas (litteras), non quas *primi magistri*, sed quas docent qui grammatici vocantur. Nam illas *primas* ubi *legere* et *scribere* et *numerare* discitur... » De même, Apulée distingue nettement l'enseignement élémentaire du maître d'école, de l'enseignement du grammairien et du rhéteur : « Prima cratera *litteratoris*, ruditatem eximit ; secunda grammatici, doctrina instruit ; tertia rhetoris, eloquentia armat. » (*Florid.*, 20.) — Sur l'histoire et l'organisation générale de l'enseignement dans l'empire romain, voyez l'excellent chapitre de M. Boissier, *L'instruction publique dans l'empire romain* (*Fin du paganisme*, I, p. 171-231).

(2) Saint Augustin, *Confess.*, I, 13 : « Unum et unum duo, duo et duo quatuor, odiosa cantio mihi erat... »

envoyé à l'école pour y apprendre à lire. Pour mon malheur je ne comprenais pas l'utilité de ce travail. Et cependant, si j'étais paresseux à apprendre, j'étais châtié. Les personnes d'expérience approuvaient cette sévérité. » Alors les petits scélérats joignaient les mains et appelaient à leur aide le bon Dieu. « Je commençai donc, tout enfant, à m'adresser à vous, mon Dieu, comme à mon appui, à mon refuge. Je déliais les nœuds de ma langue pour vous invoquer ; et, tout petit encore, mais avec une grande ardeur, je vous priais de ne pas me laisser châtier à l'école. Et, quand vous ne m'écoutiez pas, mes maîtres et même mes parents, qui cependant ne me voulaient pas de mal, se riaient de ces coups qui me paraissaient à moi le malheur le plus grand et le plus terrible... Et cependant je ne cessais de faire des fautes, soit dans la lecture, soit dans l'écriture, soit dans les leçons que l'on exigeait de moi (1). »

L'écolier qui s'accuse ainsi avait de la mémoire et de l'esprit, il l'a prouvé plus tard ; mais, comme tous ses semblables, il aimait le jeu, il songeait, nous dit-il, à une partie de balle ; il rêvait d'une revanche, car il entendait être toujours le premier dans ces combats d'enfants. Parfois même un écho des théâtres venait troubler cette société en miniature. « De mes oreilles ma curiosité passait jusqu'à mes yeux ; je brûlais de voir des spectacles et ces jeux réservés aux hommes faits (2). » Souvent la représentation se donnait aux frais ou sous la direction d'un parent d'élève ; alors tous les camarades trouvaient moyen de se glisser dans la foule sur un gradin de l'amphithéâtre, sinon, au coin du portique où l'on se tenait debout. L'esprit s'éveillait au plaisir des yeux, et l'école n'y perdait rien.

Les années passaient ; un jour on conduisait l'enfant

(1) Saint Augustin, *Confess.*, I, 9.
(2) *Ibid.*, 10. — Cf. 19.

chez un grammairien de la ville voisine pour y faire ses humanités. Dans tous les centres de quelque importance on trouvait un enseignement secondaire bien organisé. Sur ces rues ensoleillées on se contentait souvent de grands rideaux pour fermer l'entrée du collège et arrêter le regard importun des badauds (1). Un bon élève de notre vieil enseignement classique, qui serait passé par là et aurait soulevé le voile, n'eût point été trop dépaysé : il eût pu s'asseoir sur un banc, et répondre.

D'abord l'on récite les leçons. « J'étais forcé, dit un écolier africain, d'apprendre par cœur les aventures de je ne sais quel Enée, de pleurer sur Didon qui se tue par amour (2) ». Après les classiques latins, on répétait aussi des fragments d'auteurs grecs, et la langue du divin Platon avait déjà le privilège d'effaroucher les jeunes intelligences. « D'où venait donc mon aversion pour la langue grecque, où je trouvais cependant les mêmes fictions ? Car Homère sait admirablement tisser de semblables fables ; rien de plus doux que ses mensonges poétiques, et cependant il était amer à mon enfance (3). » Cette terreur du grec, elle s'expliquait alors, comme de tout temps, par une connaissance insuffisante du vocabulaire ; on aime à médire de ce qu'on sait mal. Notre Africain l'avoue lui-même : « Je crois que les enfants grecs forcés d'apprendre Virgile y trouvent autant de dégoût que moi dans Homère. Sans doute, ce qui répandait pour moi tant d'amertume sur la douceur des fables grecques, c'était la difficulté de savoir entièrement une langue étrangère. Je n'en connaissais vraiment pas un mot ; la terreur et le châtiment m'obligeaient seuls à l'étudier. » On en rejetait naturellement la faute

(1) *Ibid.*, 13 : « Vela pendent liminibus grammaticarum scholarum. » — Cf. Apulée, *Florid.*, 20

(2) Saint Augustin, *Confess.*, I, 13.

(3) *Ibid.*, 14.

sur les maîtres, et l'on prenait plaisir à déclamer sur la routine des collèges. On fulminait contre eux sur un ton apocalyptique : « Malheur à toi, torrent de la coutume ! Qui te résistera ? Quand seras-tu desséché ? Jusqu'à quand rouleras-tu les fils d'Eve dans une mer immense et formidable ? » Voilà de bien grands mots pour une petite chose, un écolier qui préfère au grec une partie de balle. Pourtant les plus éveillés parmi ces jeunes Africains aimaient les poètes, surtout les vers de leur compatriote Térence, et les épisodes de Virgile qui avaient Carthage pour théâtre. On savait par cœur l'histoire de Didon : « J'apprenais tout cela avec plaisir, nous dit-on ; j'en faisais mes délices ; et l'on m'appelait un enfant de belle espérance (1). »

Les leçons récitées, on expliquait les règles de la grammaire. Le savant mécanisme des conjugaisons et déclinaisons latines se faussait souvent, comme un instrument délicat, sur les lèvres de ces enfants habitués aux procédés plus simples de leurs patois sémitiques. Aussi l'on s'observait pour ne pas prêter le flanc aux moqueries des camarades : « Je craignais bien de pécher contre la grammaire ; et, quand je m'étais trompé, je regardais d'un œil jaloux ceux qui réussissaient mieux que moi (2). » Le maître veillait aussi beaucoup sur la prononciation. Il fallait empêcher les écoliers de transporter dans le latin les fortes articulations des dialectes carthaginois ou libyques, les sons gutturaux où se décolorent les voyelles. Ne point laisser échapper une note fausse était au barreau des villes africaines la grande préoccupation des avocats. C'était chez le grammairien qu'on apprenait la vraie prononciation des mots latins. Mais le maître était né lui-même dans le pays ; il n'avait

(1) Saint Augustin, *Confess.*, I, 14 ; 16.

(2) *Ibid.*, 19 : « Timebam barbarismum facere ». — Cf. 18 : « Si cum barbarismo aut solœcismo enuntiarent. »

pas toujours réussi à se délivrer des vieilles habitudes d'enfance, parfois on l'entendait articuler de travers. L'erreur ne passait pas inaperçue : « Même les hommes chargés de conserver et d'enseigner les antiques règles des sons, nous dit un collégien avisé, prononcent parfois, contre les lois de la grammaire, le mot homme, *hominem*, sans aspirer la première syllabe, *ominem* (1). » Cet *h* non aspiré, c'était la revanche des écoliers.

La classe était coupée de temps en temps par un intermède de musique et de chant. On entonnait, par exemple, l'hymne de Médée, un poème lyrique composé dans le pays sur les aventures de la magicienne et ses voyages aériens. Puis l'on étudiait les règles compliquées de la prosodie et de la métrique (2).

Le grammairien initiait ses élèves aux éléments des sciences. Mais il enseignait surtout ce qu'il connaissait le mieux, et ce qu'il aimait : la littérature. Il donnait beaucoup de temps à l'explication des auteurs. Pour la prose, on préférait les écrivains dits archaïques ; les descendants des colons italiens restèrent fidèles à Caton, aux classiques du temps de la conquête ou de l'immigration ; beaucoup de vieilles formes de langage, démodées en Italie, se conservaient dans le latin parlé à Carthage ou à Cirta : en Afrique, les primitifs semblaient plus vivants que les modernes. On aimait surtout Salluste, l'ancien gouverneur de Numidie, qui avait raconté dans son histoire de Jugurtha la dernière grande guerre pour l'indépendance du pays. En poésie, on montrait un goût moins exclusif. On étudiait encore les comiques, surtout l'Africain Térence ; mais l'on ne craignait pas de s'attaquer à des auteurs plus modernes.

(1) *Ibid.*, 18 : « Qui illa sonorum vetera placita teneat aut doceat, si contra disciplinam grammaticam sine aspiratione primæ syllabæ *ominem* dixerit... »

(2) *Ibid.*, III, 6 : « Versus et carmen et Medea volans... Medeam etsi cantabam... ; etsi cantari audiebam. »

Dans une curieuse Anthologie composée à Carthage et destinée surtout aux écoles de la contrée, on lit des extraits des poésies de Sénèque, de Pétrone, de Martial, de Pline le Jeune, d'Hadrien et d'autres empereurs. Mais l'on revenait toujours à Virgile, qui dut en partie cette popularité aux épisodes africains de ses poèmes, à l'histoire de Didon : ses œuvres ont fourni de nombreux morceaux au recueil carthaginois. Après le second siècle de notre ère, quand une véritable littérature se fut développée dans la région, on fit naturellement place dans l'enseignement aux auteurs nationaux. Apulée de Madaura devint le prosateur favori ; et toute la seconde partie de l'Anthologie de Carthage renferme des œuvres de poètes africains (1).

Outre les classiques proprement dits, les élèves avaient entre les mains de petits livres scolaires, spécialement écrits pour eux. Pour l'étude de Virgile, le grammairien Apollinaire de Carthage avait rédigé des couplets métriques, dont chacun résumait un livre du poète (2). C'est sans doute aussi pour les écoles de l'Afrique qu'Exuperantius écrivit son abrégé de Salluste. Dans la même intention, des grammairiens avaient composé des manuels de mythologie, des sommaires de la guerre de Troie, publiés souvent sous d'étranges pseudonymes, comme ceux qu'on mit au compte de Dictys de Crète et de Darès le Phrygien. Pour l'enseignement moral, les écoliers apprenaient par cœur les *Sentences des Douze Sages*, et surtout ces *Distiques de Caton*, qui furent si populaires au moyen âge, et qui, au témoignage de l'Africain Vindicianus, figuraient dans la bibliothèque de tous les gens instruits du pays (3). Pour la versification et la métrique,

(1) Saint Augustin, *Confess.*, I, 13-16 ; *Anthologie de Carthage*, dans Bährens, *Poetae latini minores*, IV.
(2) Bährens, *Poetae lat. minor.*, IV, p. 169-172.
(3) *Epistula Vindiciani ad Valentinianum*, dans le *De medicam.* de Marcellus (éd. Helmreich, Leipzig, 1889).

le manuel de Cæsius Bassus était si répandu dans les écoles qu'il a été souvent imité ou même copié par Térentien le Maure, par Juba et autres savants (1) Enfin, à la suite des œuvres de l'Africain Servius, sont conservés de petits lexiques gréco-latins. Mettons l'un à côté de l'autre ces dictionnaires, ces abrégés de métrique, de morale, de mythologie, d'histoire ; joignons-y l'Anthologie de Carthage, un Virgile, un Salluste, des morceaux choisis d'Apulée ; et nous pourrons nous figurer assez nettement la bibliothèque d'un collégien d'Afrique.

Les devoirs écrits ne différaient guère de ceux qui étaient en usage dans la vieille Université de France. On composait des discours latins, en tenant bien compte des circonstances historiques, du caractère des personnages. Souvent le sujet était emprunté à quelque épisode d'un poète. « Par exemple, dit un élève du temps, il me fallait exprimer la colère et la douleur de Junon, quand elle s'indigne de ne pouvoir éloigner d'Italie le roi des Troyens. Il fallait reproduire des paroles qu'elle n'avait jamais prononcées. Nous devions suivre en chancelant les traces des fictions de nos poètes, et dire en prose ce que Virgile avait dit en vers. Pour être complimenté, il fallait observer la dignité du personnage mis en scène, lui prêter les sentiments les plus vraisemblables dans sa colère, et revêtir ses pensées d'un langage convenable et approprié (2). » On exerçait aussi les élèves à composer des vers latins. On y poussait quelquefois les raffinements de métrique jusqu'à la puérilité. Toutes les variétés de l'acrostiche n'étaient qu'un jeu pour les plus habiles. L'on adorait aussi le pastiche. Tertullien s'est moqué des centons en usage dans les écoles de Carthage : « Voyez, dit-il, ce qu'on fait aujourd'hui ! On prend un passage

(1) Keil, *Grammat. lat.*, VI, p. 255-272.
(2) Saint Augustin, *Confess.*, I, 17.

de Virgile, on le met sens dessus dessous ; on traite le sujet du poète avec d'autres vers, ou avec ses vers un autre sujet. C'est au point qu'Hosidius Geta a rempli toute sa tragédie de Médée avec le suc de Virgile. Un de mes parents occupe ses loisirs à des ouvrages analogues. Par exemple, il coud des lambeaux du même poète de façon à former un tableau de Cébès (1) ». Là était évidemment l'écueil de cette éducation surtout formelle. Mais les exagérations ne prouvent rien contre un système. Nous voyons en somme que les grammairiens des écoles de l'Afrique savaient tenir en haleine l'esprit de leurs élèves, et c'est là l'essentiel. Les jeunes gens se piquaient au jeu : « On me proposait, dit l'un d'eux, des exercices qui jetaient mon âme dans l'anxiété. Je désirais le succès, je craignais la honte... ou les coups. » On n'attendait pas dans cette confidence le mot de la fin ; mais le collégien en corrige lui-même l'amertume et se reprend : « J'aimais à être plus applaudi que mes condisciples, quand venait mon tour de lire mon devoir » (2).

Tel était à peu près en Afrique l'enseignement des grammairiens. Leçons, exercices de langue, explication des auteurs, livres scolaires, discours et vers latins, tout cela rappelle singulièrement l'ancienne Université de France. A Carthage comme à Paris, cette méthode d'éducation formait surtout des lettrés, des artistes en style. Là-bas elle échappait plus aisément aux reproches qu'on a pu lui faire chez nous ; car dans ces pays de langues sémitiques, où l'usage même du latin était déjà un privilège, elle ne s'adressait qu'à une élite, aux jeunes gens que l'on préparait aux carrières libérales ou aux grandes fonctions publiques. Bonne pour éveiller et assouplir de jeunes esprits, elle produisait d'ail-

(1) Tertullien, *De praescr. haeretic.*, 39.
(2) Saint Augustin, *Confess.*, I, 17. — Cf. *Ibid.*, 10.

leurs des effets funestes, quand elle se prolongeait trop et n'était pas complétée à temps par la pratique de la vie réelle. En Afrique comme partout, bien des gens à barbe blanche restaient de bons et dociles écoliers, religieusement fidèles à la tradition et aux exercices du collège. Plusieurs poésies insérées dans l'Anthologie de Carthage ressemblent vraiment à des devoirs d'élèves. Nous citerons, par exemple, la *Lettre de Didon à Enée*, les *Paroles d'Achille*, *Médée* (peut-être celle dont se moquait Tertullien). Même des poètes africains de quelque notoriété, Reposianus dans ses *Amours de Mars et de Vénus*, Mavortius dans son *Hippodamie* ou son *Jugement de Pâris*, ne se sont guère élevés au-dessus de cette versification d'école (1). Dans ce cas, les leçons des grammairiens étaient stériles, comme l'esprit de leurs auditeurs. Mais souvent aussi sur cette chaude terre d'Afrique se rencontrèrent de riches natures : Dracontius après Apulée, Augustin après Tertullien. Entre les mains du maître se sont dégrossis et façonnés ces fils d'indigènes ou de colons, enfants pleins de sève, mais par leur naissance à demi barbares. En leur enseignant le latin et les procédés classiques, le grammairien leur remettait un puissant instrument d'expression, qu'ils n'auraient pu trouver dans leurs langues nationales. Souvent les écoliers apprirent du maître à faire mieux que lui. Mais toujours ils devaient traîner derrière eux des souvenirs d'école. Lisez, dans les *Florides* d'Apulée, l'éloge du perroquet, les fables, les descriptions ; dans les œuvres de Dracontius, ses poésies de jeunesse, la Fable d'Hylas, l'Enlèvement d'Hélène, les Distiques sur les roses ou les Hexamètres sur les mois (2) ; voyez les pamphlets de Tertullien et la *Cité de Dieu* d'Augustin : vous vous apercevrez que tous, chrétiens ou

(1) Voyez tous ces morceaux dans Bährens, *Poetae lat. minores*, IV, p. 198 ; 219 ; 271 ; 322 ; 348.
(2) *Ibid.*, V, p. 126-217 ; Apulée, *Florid.*, 2 ; 12 ; 23

païens, ont composé des vers et des discours dans les écoles des grammairiens.

Pour l'enseignement lui-même, nos collégiens auraient donc vite trouvé là-bas à qui parler. Mais il paraît qu'à Carthage et en Numidie les écoliers avaient bien des défauts ; on n'en saurait douter, c'est le meilleur d'entre eux qui l'avoue, un saint. On mentait volontiers, on était gourmand, on se querellait, on se battait, même l'on trichait au jeu. « Par mille mensonges, nous dit-on, je trompais et mon pédagogue et mes maîtres et mes parents, entraîné par l'amour du jeu, par le goût des vains spectacles, par le désir inquiet et puéril de les imiter. Il m'arrivait aussi de dérober à l'office ou à la table de mes parents quelques friandises ; j'agissais ainsi par gourmandise ou pour faire des cadeaux à d'autres enfants qui me vendaient le plaisir de leurs jeux. Souvent même dans ces jeux, vaincu par le désir de la supériorité, je triomphais par fraude. Je ne souffrais pas pour mon compte que l'on me trompât, et, si je découvrais un coupable, je l'accablais de reproches ; mais, si j'étais pris moi-même en flagrant délit, j'étais toujours prêt à en venir aux coups plutôt que de céder. » Ces méfaits pesaient lourd plus tard sur la conscience de l'évêque d'Hippone ; ses scrupules l'ont entraîné à un jugement bien sévère sur les écoliers de son temps : « Est-ce donc là, mon Dieu, disait-il, cette innocence des enfants ? Non, cette innocence n'existe pas. Ce qu'ils sont alors avec leurs maîtres et leurs pédagogues pour les noix, les balles, les oiseaux, ils le seront plus tard avec les rois et les magistrats pour de l'or, des terres, des esclaves. Les objets de la passion changent avec les années, comme de plus grands supplices succèdent aux châtiments de l'enfance : mais au fond c'est toujours la même chose. Vous avez voulu seulement nous donner une leçon d'humilité en nous comparant aux enfants, quand vous

avez dit : Le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent » (1). Hélas ! oui, l'homme est déja dans l'enfant, et la pauvre nature humaine n'attend pas que la barbe pousse pour revendiquer ses droits : mais vraiment c'est un peu trop hausser le ton pour des noix volées ou des coups de poing reçus.

II

La plupart des villes africaines possédaient de bonnes écoles de grammairiens, officielles ou libres. Chacun pouvait donc suivre ses humanités dans son coin de province. On trouvait même en beaucoup d'endroits des cours de rhéteurs, où l'on pouvait se débrouiller au sortir du collège. Mais il fallait aller chercher dans les cités principales le véritable enseignement supérieur. En général, les lettrés que nous connaissons ont passé dans leur ville natale leur première jeunesse ; vers dix-sept ou dix-huit ans, ils se sont mis en route pour l'Université.

Où allaient-ils d'ordinaire ? La réponse différera suivant les époques.

Les grands centres universitaires ne se créèrent pas en un jour. C'est deux siècles seulement après la dernière guerre punique que commence à se dégager la physionomie intellectuelle des provinces africaines. La Numidie jusqu'au règne d'Auguste, la Maurétanie jusqu'au temps de Caligula, restèrent, sous la suzeraineté de Rome, entre les mains de princes indigènes. Même dans l'Afrique proprement dite, sur le territoire de Carthage érigé en province par Scipion Emilien, les Romains semblent longtemps campés. C'est une colonie

(1) Saint Augustin, *Confess.*, I, 19.

de fonctionnaires, de marchands et de soldats, perdus au milieu d'une population indifférente qui garde l'usage de sa langue sémitique même sur les monnaies municipales. Encore au temps de César et d'Auguste, le latin tenait en Afrique moins de place que le punique, le libyque ou le grec. Pendant ces deux siècles où s'essaie et tâtonne le génie colonisateur des Romains, une seule ville de ce pays eut le goût des arts et le culte des lettres. C'est la capitale de la Maurétanie, Cæsarea, notre Cherchel, une cité grecque égarée chez les Maures. Là s'est réalisé le rêve de Platon, et l'on a vu sur le trône un philosophe, un helléniste. Rhéteurs, grammairiens, acteurs et cuisiniers, tous les talents arrivés de Grèce étaient les bien venus à Cæsarea. Juba II, citoyen d'Athènes, historien et critique d'art, roi de Maurétanie par passe-temps, appelait les sculpteurs et les architectes d'Orient pour embellir sa capitale, ouvrait dans son palais un musée classique, écrivait, discutait, pensait en grec, vivait en coquetterie réglée avec les villes célèbres qui à l'autre bout de la Méditerranée conservaient le privilège de dispenser la gloire. A Cæsarea, autour des maîtres grecs, se pressaient les jeunes indigènes que poussait l'ambition ou la curiosité. Puis Juba s'endormit dans son gigantesque tombeau de pierre, imité des sépultures d'Orient, qui couronne encore aujourd'hui une crête du Sahel algérien et rappelle le rêve chimérique du roi helléniste (1). Son fils Ptolémée fut vite assassiné par les soins de

(1) C'est le *Kbour-er-Roumia* des Arabes, appelé communément aujourd'hui *Tombeau de la chrétienne*, au sud-ouest de Kolea. — Sur Juba II et sa capitale, voyez : Strabon, XVII, p. 828 ; Tacite, *Annal.*, IV, 5 ; Pline, *Hist. Nat.*. V, 16 ; Quintilien, VI, 3, 90 ; Plutarque, *Sertor.*, 9 ; Athénée, III, p. 83 ; Aviénus, *Ora maritima*, 278 sqq. ; *Corpus inscr. graec.*, 360 ; 4269 *b* ; *Corpus inscr. lat.*, VIII, 8927 ; 9257 ; 9342 ; *Ephem. epigr.*, 1872, p. 278 ; C. Müller, *Fragm. histor. graecor.*, III, p. 465 sqq. ; de la Blanchère, *De rege Juba* ; et notre étude sur des *Statues de Cherchel provenant du musée grec des rois maures*, dans la *Gaz. archéol.* de 1886.

l'empereur Caligula. Cæsarea se transforma peu à peu en une ville romaine analogue aux autres cités de la région. Le grec cessa de régner officiellement en Afrique. Le latin conquit tous les esprits cultivés de Carthage à Tanger.

Vers le milieu du premier siècle de notre ère, l'Afrique commence à compter dans le domaine de la pensée. Les Romains n'y sont plus seulement campés; ils ont fondé de grandes villes, ils ont vraiment colonisé le littoral. De tous côtés s'ouvrent des écoles où affluent les étudiants. Dans les provinces occidentales, Cæsarea paraît être restée le seul centre intellectuel : quoique les Maurétanies aient vu naître beaucoup de gens de lettres, elles ont toujours été plus rebelles à la civilisation romaine et ont souvent donné le signal des insurrections. En Numidie, au contraire, les grandes villes tenaient à honneur d'ouvrir des cours municipaux et de garder ou d'attirer à elles les maîtres illustres. Les écoles de Cirta et de Théveste étaient célèbres. On voit par la correspondance de saint Augustin qu'à Hippone l'on goûtait fort les arts libéraux et que les jeunes gens y trouvaient un enseignement assez complet. Augustin lui-même appartint comme élève, puis comme maître, aux écoles de Thagaste, sa ville natale. Il avait complété ses études à Madaura, où l'un de ses camarades, le rhéteur Maxime, professa plus tard avec beaucoup de retentissement; c'est là que sont nés et se sont formés deux écrivains célèbres, Apulée et Capella. A Sicca, sous le règne de Dioclétien, Arnobe enseigna la rhétorique. Les étudiants de la Byzacène trouvaient de bons maîtres à Hadrumète ; ceux de la Tripolitaine se rencontraient dans Œa, où Apulée professa trois ans, et dans Leptis, d'où sortit le rhéteur Septime Sévère, ami de Stace et grand-père de l'empereur Sévère (1). Ainsi, dans cha-

(1) Saint Augustin, *Confess.*, II, 3; IV, 4 et 7; VI, 7; Fronton,

cune des provinces africaines, plusieurs grandes villes ont possédé d'importantes écoles : on y entendait des maîtres connus de tout le monde romain. Suivant Juvénal, il y avait à Rome pour un professeur de rhétorique un bon moyen de faire fortune : c'était de s'embarquer pour l'Afrique (1).

Toutes ces villes de la Numidie et de la Proconsulaire nous apparaissent comme singulièrement éveillées et curieuses de science. Les inscriptions en l'honneur des maîtres, les témoignages épars des auteurs anciens, le nom seul des orateurs qui ont parlé dans ces écoles, attestent un enseignement bien vivant et une ardente population d'étudiants. Il y avait dans ces provinces africaines les éléments d'une grande Université nationale, où l'on dispenserait largement les hautes sciences, où les jeunes gens de la contrée viendraient de toutes parts chercher une éducation supérieure. Cette Université, tout au moins de fait, a existé en Afrique, depuis le temps des Antonins jusque sous la domination des rois Vandales ; et, par l'autorité des maîtres, par l'affluence de la jeunesse, par leur rayonnement en tout sens, les écoles de Carthage ne le cédaient guère à celles d'Athènes ou de Rome.

Rebâtie, comme par enchantement, par la volonté d'Auguste, consacrée officiellement, dès l'année 14 avant notre ère, par le proconsul Sentius Saturninus, et bientôt reconnue comme la capitale de l'Afrique romaine, la nouvelle Carthage avait marché si vite, qu'au bout d'un siècle elle rivalisait avec Alexandrie, avec Antioche, même avec Rome, pour le nombre des habitants, le développement du commerce, les raffinements

Epist. ad amic., I, 7 ; II. 10, p. 179 et 200 (Naber) ; Apulée, *Apol.*, 55 et 73 ; Spartien, *Sever.*, 1 ; Saint Jérôme, *De vir. illustr.*, 79 ; *Chronic. ad ann.* 327 ; *Corpus inscr. lat.*, VIII, 7052.

(1) Juvénal, *Sat.*, VII, 147-149.

du luxe et le goût des lettres (1). Ce fut, pour toutes les provinces africaines, le centre des études. Carthage dans la région de l'Atlas, comme Paris dans la France moderne, comprenait seule le cycle complet de l'instruction supérieure. Les jeunes ambitieux de Numidie et de Maurétanie, après s'être débrouillés chez les grammairiens et les rhéteurs de leur municipe, accouraient aux écoles de Carthage où s'enseignaient avec autorité toutes les sciences et tous les arts. A cette grande Université ont appartenu, comme étudiants ou professeurs, les hommes les plus distingués de l'Afrique : le romancier Apulée, le poète Némésien, Tertullien et Lactance, Cyprien et Augustin, des hommes d'Etat, de futurs proconsuls, même de futurs empereurs. Les Carthaginois étaient fiers de leurs écoles. Apulée leur disait un jour au théâtre : « Est-il une gloire plus grande et plus certaine que de vanter Carthage ? Dans votre cité, tout le monde est savant. Toute science y est en honneur : les enfants l'apprennent, les jeunes gens en font parade, les vieux l'enseignent. Carthage, c'est la vénérable maîtresse de notre province. Carthage, c'est la Muse céleste de l'Afrique. Carthage, c'est l'inspiratrice de tous ceux qui portent une toge (2). »

Nous ne connaissons point en détail l'organisation de ces écoles. Il est probable qu'elles formaient plusieurs groupes différents, et qu'on y trouvait tous les modes d'enseignement public. Ce qui est certain, c'est que le programme des cours y était des plus variés ; il enveloppait tous les cadres de la pensée humaine, littérature et philologie, philosophie, droit, médecine, mathématiques, sciences naturelles et beaux-arts. Dans ces écoles, au temps d'Apulée et de Tertullien, on parlait également grec et latin ; nous possédons encore

(1) Tertullien, *de pallio*, 1 ; Strabon, XVII, p. 833 ; Pomponius Mela, I, 7, 1 ; Hérodien, VII, 6, 1.
(2) Apulée, *Florid.*, 20.

l'esquisse d'une leçon d'Apulée, qui fut commencée dans une langue et terminée dans l'autre; et c'est en suivant des cours à Carthage, en entendant vanter Athènes, qu'il résolut de visiter l'Orient. Augustin nous parle de son professeur de philosophie, qui commentait toujours avec emphase les Catégories d'Aristote. C'est encore à Carthage qu'Apulée et Augustin étudièrent le droit, la médecine, l'histoire naturelle, les mathématiques et la mécanique. On y enseignait même la peinture et l'architecture ; et plusieurs rescrits des empereurs concèdent des privilèges aux professeurs des ateliers officiels dans les cités d'Afrique (1).

Tous ces cours spéciaux s'adressaient naturellement à des catégories différentes d'étudiants et préparaient aux diverses carrières libérales. Mais ce qu'on venait surtout chercher à l'Université, c'étaient les cours d'éloquence et de poësie; on en retrouve le programme dans les ouvrages du pays, surtout dans les *Florides* d'Apulée, dans l'encyclopédie de Capella et dans les fragments des *Disciplines* d'Augustin. C'est là que les jeunes Africains venaient s'initier aux traditions classiques et entendre les rhéteurs fameux. Presque tous les écrivains de la contrée, les chrétiens comme les païens, ont professé à Carthage ou dans les autres grandes villes de l'Atlas. La rhétorique touchait alors à tous les sujets et semblait résumer en une puissante synthèse tout l'effort de la science humaine. Aussi, les grands personnages, dans le monde des écoles, c'étaient les rhéteurs : plus que tous les autres maîtres, ils savaient grouper autour d'eux une jeunesse enthousiaste qui ne leur marchandait ni les acclamations, ni la popularité, ni la fortune.

(1) Apulée, *Florid.*, 16 ; 18 ; 20 ; 24 ; saint Augustin, *Confess.*, II, 3 ; III, 1-4 ; IV, 1-2 ; 16 ; *Cod. Theod.*, XIII, 4, 1-4 ; Salvien, *De gub. Dei*, VII, 67 : « Illic (Carthagine) artium liberalium scholæ, illic philosophorum officinæ, cuncta denique vel linguarum gymnasia vel morum. »

Souvent des concours, des solennités présidées par le proconsul et attendues de toute la ville donnaient la fièvre à l'Université de Carthage (1). Mais ces fêtes n'étaient qu'un épisode, un entr'acte dans la vie des étudiants. Pour bien connaître ces jeunes gens, il faut les voir surtout dans leur négligé de tous les jours.

A Carthage, comme dans tous les pays du monde, on rencontrait deux sortes d'étudiants : ceux qui étudient, et ceux qui regardent étudier.

La seconde catégorie était naturellement la plus nombreuse. Mais quand les Africains tournaient vers la science la fougue de leur tempérament, ils se jetaient sur les livres avec une véritable furie. Pour comprendre de quelle activité ils étaient capables, il suffit de parcourir la liste des ouvrages d'Apulée ou d'Augustin, de Fronton ou de Tertullien, des rhéteurs et des grammairiens du pays. Apulée nous a raconté sa vie d'étudiant à l'Université de Carthage ; il se précipitait à tous les cours, dans les bibliothèques, avec une sorte de gloutonnerie ; il voulait tout voir, tout connaître ; il y travaillait au point d'user sa santé. Augustin ne s'y montra pas moins avide de s'instruire ; il cherchait à tout embrasser, grammaire, littérature, philosophie, musique, droit, théologie ; il écoutait avec recueillement ou interrogeait avec son effronterie de jeune homme curieux tous les gens qu'il rencontrait, même les astrologues. Quand, à son tour, il professe à Carthage, nous le voyons entouré d'élèves distingués et laborieux. Il déclare, et on l'en croit sans peine, qu'il les préférait aux autres. Plusieurs s'attachèrent à lui, et furent les compagnons de toute sa vie. Tel est Alype, compatriote d'Augustin, son auditeur à Thagaste, puis à Carthage, enfin à Rome et à Milan : il se convertit en même temps

(1) Apulée, *Florid.*, 9 ; 16-18 ; Vopiscus, *Car.*, 11 ; saint Augustin, *Confess.*, IV, 1-3.

que son ancien professeur, et, plus tard, fut élu évêque de sa ville natale (1). Un autre de ces fidèles disciples est Nébride, né aux environs de Carthage, envoyé comme élève à l'Université de cette ville; nous possédons une partie de sa correspondance avec le maître, qu'il suivit en Italie. « Nébride, dit Augustin, avait quitté sa ville natale, qui était proche de Carthage; il avait quitté Carthage même, sa résidence ordinaire; il avait abandonné les propriétés de son père, qui étaient considérables, sa maison et enfin sa mère elle-même; il était venu à Milan, dans la seule intention de vivre avec moi (2). » Voilà un attachement touchant, et qui pouvait consoler le maître de bien des ingratitudes. Alype et Nébride peuvent être pris comme types de l'étudiant laborieux à l'Université de Carthage. Joignez à leurs qualités un grand talent naturel, et vous aurez Apulée ou Augustin, l'étudiant d'avenir. Ceux-ci, cela va sans dire, furent toujours l'exception; mais les élèves appliqués ne manquèrent jamais aux écoles de Carthage, surtout depuis l'heureuse innovation d'un empereur d'une dynastie africaine, Alexandre Sévère, qui, pour venir en aide aux familles besogneuses, institua des bourses d'étude (3). Aussi l'Université de Carthage resta longtemps une pépinière, non seulement de lettrés et de savants, mais de fonctionnaires et d'hommes d'Etat. C'est d'ordinaire parmi les jeunes gens du pays que se recrutaient les administrations locales. Quelques ambitieux s'embarquaient, il est vrai, pour Rome, et y conquéraient une belle place dans la politique, le droit ou les lettres. Mais la plupart restaient en Afrique, sauf à tourner parfois les yeux du côté de l'Italie pour y chercher la consécration de leur talent : c'est ainsi que le jeune Augustin envoyait son

(1) Saint Augustin, *Confess.*, VI, 7.
(2) *Id.* VI, 10.
(3) Lampride, *Alex. Sever.*, 44.

premier grand ouvrage à Hierius, une des autorités du temps, un célèbre avocat de Rome (1).

Mais, pour beaucoup d'étudiants de Carthage, les cours de l'Université n'étaient qu'une occasion de gais rendez-vous. Bien des fils de famille appréciaient surtout dans ces hautes études leur cortège de joyeusetés, de folles distractions et de vie indépendante. Ecoutez les aveux d'Augustin lui-même : « Je vins à Carthage, où commença à bourdonner autour de moi l'essaim des amours infâmes. Je n'aimais pas encore, et je voulais aimer (2). » Augustin dut à sa délicatesse naturelle de s'arrêter du moins au milieu de la pente ; mais d'autres roulaient plus bas et résistaient encore moins que lui aux tentations de cette capitale. Tous, naturellement, raffolaient du théâtre; et les meilleurs d'entre eux n'étaient ni les moins ardents ni les moins assidus aux spectacles de tout genre dont les enveloppait Carthage (3). Souvent aussi les têtes folles de l'Université s'excitaient, s'entraînaient à ces escapades de jeunesse qui indignent de près et amusent de loin. Un jour, Alype, l'élève chéri d'Augustin, fut arrêté comme voleur, tout comme François Villon. Il est vrai que le pauvre Alype avait péché surtout par excès de naïveté. Il se promenait paisiblement, en plein midi, sur le forum de Carthage; il tenait à la main ses tablettes avec son poinçon, et repassait sa leçon du soir. Tout absorbé par son travail, il ne vit pas un autre étudiant se glisser mystérieusement sur une terrasse en plomb qui dominait la *rue des Orfèvres*, tirer une hache de dessous sa tunique, et commencer à couper les barreaux. A ce bruit insolite, les orfèvres lèvent le nez du fond de leurs boutiques, et chacun de crier *Au voleur*. Quand la garde arrive, on trouve un homme sur le lieu

(1) Saint Augustin, *Confess.*, IV, 14.
(2) *Id.* III, 1.
(3) *Id.* III, 2.

du délit : c'est Alype occupé à examiner la hache. On le saisit, tous les badauds du forum lui font cortège, on le conduit chez un commissaire de police. Heureusement, pendant le trajet, on croise l'architecte de la ville, qui connaissait Alype pour l'avoir souvent rencontré en visite chez un conseiller municipal ; l'architecte intervient, et fait relâcher le prisonnier (1). On voit que les étudiants de Carthage aimaient déjà à s'amuser aux dépens des bourgeois, même des camarades. Augustin lui-même commit une fois un vol qui pesa longtemps sur sa conscience. D'une vigne de son père on apercevait chez un voisin un poirier couvert de fruits. Par une belle nuit, on alla en bande secouer l'arbre et ramasser de mauvaises poires dont on régala les pourceaux. Augustin s'était associé à l'expédition par entraînement, dit-il, par méchanceté d'enfant. Ce ne fut pas la dernière fredaine du futur évêque. A Carthage, dans une basilique chrétienne, pendant les cérémonies saintes, il s'accuse lui-même d'avoir préparé une intrigue et donné un rendez-vous galant (2).

Malgré ces peccadilles, Augustin et Alype étaient certainement des garçons sérieux, de goûts tranquilles, de vie presque régulière. Augustin poursuivait à la fois des études de droit et de littérature. Il se souvint toujours qu'il avait bien tenu sa place à l'Université : « Alors, j'étais le premier dans les classes des rhéteurs ; j'étais plein d'une joie superbe, et mon cœur se gonflait d'orgueil. » Pour les jeunes gens qui lui ressemblaient, les folies de jeunesse n'étaient que la rançon du travail, le relâchement de nerfs utile au succès des études. Mais bon nombre de ses camarades, venus du fond des provinces, tout à la brutalité de la sève ascendante, ne rêvaient que coups de poing et

(1) *Id.* VI, 9.
(2) *Id.* II, 4 ; III, 3.

coups de pied. Ils prenaient plaisir à tout briser, régnaient à l'Université par la terreur, tourmentaient les nouveaux, dont ils abusaient méchamment la naïveté. Ils formaient une association redoutée, et s'appelaient eux-mêmes les *Brise-Tout.* Leur vulgarité révoltait toutes les délicatesses du jeune Augustin ; mais c'était une puissance à ménager ; et, pour vivre en bons termes avec ces camarades par trop turbulents, il fallait user d'une ingénieuse diplomatie : « Je vivais au milieu d'eux avec une sorte de honte impudente de ne pas leur ressembler. Je vivais donc avec eux et me plaisais à leur amitié, tout en ayant horreur de leurs actions. » Plus tard, quand il se rappelait cette époque de sa vie, Augustin avait encore peine à comprendre les mauvais instincts de ses camarades ; il laisse entendre qu'un diable authentique avait bien pu se cacher sous la peau de chaque *Brise-Tout* (1). Le pieux évêque aurait pu se rassurer : les Brise-Tout ont rajeuni le mobilier des écoles depuis qu'Eve a mangé la pomme.

D'ailleurs l'on serait injuste envers les étudiants de Carthage, si l'on ne rappelait qu'Augustin avait contre eux un grief personnel. On dirait que toute la charité de l'évêque n'a pu effacer la rancune de l'ancien professeur. La principale raison de son départ pour Rome fut l'indiscipline de ses auditeurs de Carthage. « Ces mœurs, dit-il, je n'avais pas voulu les partager quand j'étais étudiant ; mais j'étais obligé de les souffrir depuis que j'enseignais. » A l'Université de Carthage, les jeunes gens entraient librement dans les salles de cours, se poussaient en désordre dans une classe étrangère. « Rien n'égale la licence déréglée et honteuse des étudiants de Carthage. Ils se précipitent avec impudence, et leur audace furieuse trouble l'ordre que les maîtres ont introduit pour le progrès de leurs élèves.

(1) *Id.* III, 3.

Ils commettent toute sorte d'insolences avec une merveilleuse folie, que les lois condamneraient si elle n'était pas protégée par la coutume. » Les écoles de Rome avaient meilleure réputation ; les jeunes gens y étaient considérés comme plus paisibles, la discipline comme plus régulière ; on n'entrait pas dans une salle de cours sans la permission du professeur. Augustin avait pris peu à peu tous ces renseignements. Un beau jour, poussé à bout par la mauvaise tenue des Carthaginois, il s'embarqua, sans même prévenir sa mère. Une fois installé à Rome, Augustin voulut y fonder un cours de rhétorique et rassembla chez lui quelques jeunes gens. Les étudiants de Rome avaient réellement meilleures façons que ceux de Carthage, mais moins d'honnêteté. On prévint le nouveau venu : « Ici, lui dit-on, les jeunes gens s'entendent ensemble pour ne pas payer au maître l'argent qui lui est dû, et pour courir aux leçons d'un autre ; traîtres à la foi promise, ils manquent à la justice par amour de l'argent » Le renseignement était exact; Augustin s'en aperçut bientôt à ses dépens, et dans ses *Confessions* il a dit leur fait à tous ces honnêtes jeunes gens. La déloyauté des Romains le chassa de Rome, comme la brutalité des Africains l'avait chassé de Carthage (1).

Ces écoles d'Afrique nous apparaissent donc comme bien vivantes, presque trop vivantes, puisque l'indiscipline nuisait à l'enseignement et allait parfois jusqu'à inspirer aux maîtres les plus distingués le dégoût de leur métier. Les désordres se multiplièrent, si bien que les empereurs durent intervenir. C'est l'origine des règlements sévères qu'on imposa aux universités. Dès son arrivée, l'étudiant devait se présenter au magistrat chargé du recensement, montrer son passeport, donner son adresse exacte,

(1) *Id.* V, 8 ; 12.

indiquer la nature des cours qu'il allait suivre. Il restait expressément sous la surveillance de la police qui, en cas de mauvaise conduite, pouvait le faire fouetter publiquement et le renvoyer à sa famille. Quand il avait terminé ses études ou atteint la limite d'âge, le jeune homme devait retourner chez lui (1).

Voilà des mesures rigoureuses, et les documents officiels s'accordent trop bien avec les plaintes d'Augustin. Evidemment, la jeunesse remuante qui encombrait les écoles de l'Afrique avait souvent abusé de sa liberté. De tout temps, les rapins ont aimé le bruit, les drôleries, les grosses charges qui effarouchent le bourgeois. Seulement, les *Brise-Tout* de Carthage poussaient la plaisanterie un peu trop loin, jusqu'à la grossièreté, jusqu'aux coups et blessures, même jusqu'au vol : la police dut s'en mêler. Mais, après tout, ces désordres ne sont qu'un épisode dans l'histoire des écoles africaines. Les violences, les brutalités même attestent qu'un sang chaud coulait à gros bouillons dans les veines de tous ces endiablés. Tournons le dos aux *Brise-Tout* ; revenons à ceux de leurs compatriotes qui ont jeté sur l'étude leur tempérament passionné, et nous ne verrons plus dans l'Université de Carthage que de jeunes enthousiastes groupés autour de maîtres éloquents et respectés.

III

Ces maîtres de la jeunesse africaine, c'étaient souvent d'habiles lettrés ou d'ingénieux savants. Plusieurs d'entre eux, comme Fronton de Cirta, sont partis pour Rome, où leur science et leur talent devaient

(1) *Cod. Theod*, XIV, 9, 1.

trouver un théâtre plus retentissant. Mais presque tous ont professé longtemps dans les écoles de leur pays natal. Beaucoup n'ont jamais quitté l'Afrique, où ils se sentaient entourés de l'estime publique.

On peut se figurer nettement leur condition sociale. Les principales cités ont connu toutes les formes de l'instruction ; on y trouvait des cours libres, des chaires fondées par les particuliers et bien dotées, des chaires municipales, des chaires de l'Etat. L'empereur Vespasien avait inauguré l'enseignement officiel ; Hadrien et ses successeurs complétèrent son œuvre. Alexandre Sévère, à son tour, accorda des traitements réguliers à une foule de rhéteurs, de grammairiens, de médecins, d'haruspices, de mathématiciens, d'ingénieurs ou d'architectes ; il fit construire des salles de cours et assura aux professeurs une clientèle de boursiers (1). Ni Fronton de Cirta, tout-puissant à la cour de Marc-Aurèle, ni la dynastie africaine des Sévères n'avaient oublié leur patrie. Beaucoup de villes furent ainsi dotées de chaires officielles. Les municipalités suivirent l'impulsion donnée d'en haut. En général, les maîtres touchaient, à la fois, un traitement fixe, prélevé sur les fonds d'Etat ou sur une caisse municipale ou sur une fondation particulière, et une indemnité, plus ou moins importante, à la charge des élèves ou de leurs parents. C'est ainsi que les choses se passaient en Afrique, au témoignage de saint Augustin : « On paie, nous dit-il, pour apprendre les inventions d'Homère ; c'est là une grande affaire qui a lieu au forum, aux frais du public, en présence des lois qui accordent aux maîtres un salaire en sus de celui que leur paient déjà leurs élèves (2). » D'ailleurs, les représentants du pouvoir central, qui naturellement nommaient aux chaires de l'Etat, pouvaient

(1) Lampride, *Alex. Sever.*, 44.
(2) Saint Augustin, *Confess.*, I, 16 : « Hoc agitur publice in foro in conspectu legum supra mercedem salaria decernentium. »

intervenir même dans le choix des professeurs municipaux ; par exemple, Symmaque, en sa qualité de préfet de Rome, fit subir un examen à Augustin, qu'il envoya enseigner la rhétorique à Milan aux frais de la ville. Pour l'Afrique, c'était le gouverneur de la province qui choisissait entre les candidats, peut-être sur une liste de présentation : dans une lettre adressée au proconsul de Carthage, Fronton lui recommande son ami Antoninus Aquila pour une chaire de rhétorique (1). Plus tard, Julien décida que la nomination serait laissée aux curiales, sauf ratification de l'empereur (2). Ainsi se constituèrent, par la générosité des chefs de l'Etat, des autorités locales et des particuliers, ces écoles d'Afrique d'où sortirent la plupart des lettrés du pays. Il est probable qu'ici, comme à Autun, les professeurs de chaque école formaient une sorte de conseil sous l'autorité d'un doyen (*summus doctor*). Ils jouissaient de privilèges considérables, encore accrus sous Constantin. Comme les médecins publics, ils étaient dispensés des fonctions judiciaires, des sacerdoces, du service militaire, du décurionat, de l'obligation de loger les gens de guerre, de toutes ces charges qui semblaient si lourdes à la bourgeoisie provinciale (3). Ces faveurs montrent que les empereurs tenaient en haute estime tous ces maîtres, surtout les rhéteurs. Ces avantages matériels leur assuraient le respect de la foule : en lisant les inscriptions pompeuses gravées sur leurs tombeaux dans les nécropoles d'Afrique, on s'aperçoit qu'on a devant soi de gros personnages.

Là, comme ailleurs, il y eut des charlatans de science, dont quelques-uns nous sont connus par de piquantes anecdotes. Mais ceux-là, semble-t-il, étaient rares parmi

(1) Fronton, *Epist. ad amic.*, I, 7, p. 179 (Naber) ; saint Augustin, *Confess.*, V, 13.
(2) *Cod. Theod.*, XIII, 3, 5.
(3) *Digest.*, XXVII, 1, 6 ; *Cod. Theod.*, XIII, 3, 1-3.

les maîtres des écoles d'Afrique : d'ailleurs, les œuvres subsistent encore en partie, et suffisent à attester, chez la plupart d'entre eux, la conscience et le mérite. Les savants professeurs de Carthage, de la Numidie et de la Maurétanie, comme les lettrés et plus tard les évêques chrétiens de ces régions, ont souvent fait la leçon même aux Romains de Rome. Sans entrer ici dans le détail de ces ouvrages, qui relèvent de l'érudition pure, il importe de dégager au moins les grands traits.

Les maîtres africains étaient, avant tout, des orateurs. Il suffit de rappeler que dans les écoles du pays ont parlé Fronton et Apulée, Arnobe et Lactance, Tertullien, Cyprien et Augustin. Ces noms seuls donnent une haute idée de l'enseignement qu'on trouvait à Carthage et en Numidie. Mais tous, les illustres comme les obscurs, les savants comme les rhéteurs, voulaient tout faire entrer dans le moule du discours, l'histoire, l'érudition, la philosophie, même les sciences proprement dites. Tous aimaient le jeu de la parole, la pensée en mouvement qui se communique de l'homme à l'homme.

Pourtant ces pays d'imagination ardente ont produit un grand nombre de savants adonnés aux études précises : des grammairiens, des métriciens, des naturalistes, des juristes. Cette curiosité qui les emportait vers les religions mystiques, les Africains l'ont appliquée aussi à l'analyse des lois de la pensée, des conditions de l'éloquence, des rapports mystérieux des mots avec l'idée et des mots entre eux. Les sciences les plus abstraites ne paraissent arides que si elles sont traitées par des gens à l'esprit sec. Dans la contrée de l'Atlas, on y porta une véritable passion qui souleva dans les écoles bien des querelles orageuses. L'éloquence politique avait sombré avec la liberté au moment où l'Afrique commençait à prendre conscience d'elle-même. Les tribunaux du pays ne pouvaient satisfaire

les ambitions bavardes ; les grands procès se plaidaient à Rome ; quand l'assemblée provinciale voulait accuser Marius Priscus ou quelque autre gouverneur, elle confiait ses intérêts à Pline, à Tacite, à un sénateur influent (1). Restait l'éloquence d'apparat ; on sait, par les témoignages d'Apulée et d'Augustin, avec quel empressement l'on saisissait à Carthage l'occasion d'un discours dans l'assemblée provinciale, d'une harangue au proconsul, d'une conférence littéraire. Les leçons des rhéteurs et des grammairiens étaient aussi un prétexte pour étaler devant un nombreux auditoire le talent un peu théâtral du maître. On s'astreignait d'abord à un pénible travail de cabinet ; mais on voyait d'avance la foule attentive; on savourait les applaudissements d'une jeunesse frémissante. Plus tard, les chrétiens d'Afrique purent se tourner vers la prédication ; mais ces apôtres, ces évêques avaient d'abord professé dans quelque chaire d'Université ; au sortir de l'école, ils ne se sentaient pas dépaysés dans l'église. Les païens étaient réduits à leurs séances de littérature, de grammaire, de rhétorique ou de science. Il ne faut pas juger leur enseignement d'après les traités arides que nous possédons. Nous n'avons que le squelette de leurs leçons : pour les comprendre, il faut les revêtir de vie et d'éloquence.

C'est ainsi que l'ardent génie des Africains a pu se prêter également aux études de droit, de médecine, de métrique et de grammaire.

Des écoles de la Proconsulaire et de la Numidie sont sortis trois des jurisconsultes les plus célèbres à l'époque des Antonins : Pactumeius Clemens de Cirta, que mentionnent encore des inscriptions de Constantine (2) ;

(1) Pline le Jeune, *Epist.*, II, 11-12 ; Fronton, *Epist. ad amic.*, II, 10, p. 200 (Naber).

(2) *Corpus inscr. lat.*, VIII, 7059-7061. — Nous possédons beaucoup d'inscriptions relatives à des jurisconsultes ou à des avocats

Salvius Julianus d'Hadrumète, auteur de l'Edit Perpétuel, et son élève Cæcilius l'Africain. Tous trois tiennent une grande place dans l'histoire de la jurisprudence romaine et ont été souvent cités au temps de Justinien par les rédacteurs du Digeste.

Plus tard se constitua de même, dans les provinces africaines, une importante école médicale qui eut ses traditions et sa méthode. Beaucoup d'épitaphes pompeuses ou émues attestent que la profession de médecin était fort honorée dans le pays (1). Les recherches théoriques sur la cause des maladies nerveuses tenaient en éveil les savants de Carthage; les études physiologiques d'Apulée attiraient dans son laboratoire de nombreux visiteurs et sur sa personne l'attention inquiète de la foule (2). Au quatrième siècle, l'école carthaginoise avait pour principal représentant le médecin Vindicianus, qui fut proconsul de Carthage (3). Vindicianus eut des élèves distingués, surtout Théodore Priscien, qui devint médecin en chef de l'empire. En même temps, un autre Africain, Cælius Aurelianus de Sicca, s'illustrait en popularisant par la traduction et en interprétant les œuvres de Soranos d'Ephèse, le chef de l'école méthodiste; et son compatriote Cassius Felix de Cirta rédigeait un manuel de médecine, qui bien longtemps fut entre les mains de tous les praticiens de l'Atlas.

Un autre genre d'études où excellaient les professeurs africains, c'étaient les recherches de métrique. Cette science se développa dans le pays en raison même des dangers qu'y courait la prosodie classique. On voit par les œuvres de Commodien et par les ins-

d'Afrique (*ibid.* 2775; 3506; 4602-4604; 7059-7061; 8489; 10899, etc.).

(1) *Corpus inscr. lat.*, 15-16; 2834; 4896; 5211; 8498; 9618; 9693, etc.

(2) Apulée, *Apol.*, 40; 44; 48-51.

(3) Saint Augustin, *Confess.*, IV, 3; VII, 6; *Epist.*, 128.

criptions en vers des nécropoles de la Numidie et de la Proconsulaire, que l'habitude invétérée des patois indigènes minait sourdement la quantité des syllabes et altérait la physionomie des mots latins (1). La réaction n'en fut que plus forte dans les écoles, où les professeurs veillèrent avec un soin jaloux sur les traditions de la versification classique. La Maurétanie, où se défendirent toujours avec opiniâtreté les vieux idiomes libyques, a produit plus de grands métriciens latins qu'aucune autre région de l'empire. Au début du IIIe siècle, Térentien le Maure et Juba furent les chefs de deux écoles célèbres ; et ils eurent des successeurs comme Victorin et Servius. Si les poètes de la contrée épouvantent parfois le lecteur par leur versification barbare, il faut avouer pourtant qu'ils n'ont pas manqué de maîtres habiles : mais la nature et la race ont été plus fortes que l'école.

D'autres grammairiens s'appliquaient surtout à commenter les auteurs, à préciser le sens des mots, à démêler les lois du langage. L'exemple avait été donné par l'un des plus célèbres rois indigènes, Juba, l'ami d'Auguste. Mais c'est seulement au second siècle de notre ère que se dessine en Afrique une école originale de grammairiens. Les principaux représentants en furent, sous les Antonins, Apollinaire de Carthage et Aulu-Gelle ; au IIIe siècle, Nonius de Thubursicum et Porphyrion ; au IVe siècle, Servius le Maure et Macrobe ; plus tard, enfin, Capella et Fulgence, Pompée le Maure et Priscien de Cæsarea.

Dans le domaine de l'érudition, comme dans le domaine du droit, de la médecine ou des lettres, voilà bien des gens de mérite et d'intéressantes physionomies. Quoique leur renommée et leur influence se

(1) *Corpus inscr. lat.*, VIII, 152 ; 2401 ; 5352 ; 5834 ; 7427 ; 7759 ; 8234, etc.

soient répandues au loin, tous ces maîtres appartiennent bien à l'Afrique, non seulement parce qu'ils y sont nés et y ont enseigné, mais encore par la persistance des goûts et d'une longue tradition locale. Dans les diverses sciences tous portaient des préoccupations de lettrés. Ils ne se contentaient pas de relever des faits, ils voulaient encore les présenter dans un cadre ingénieux : à un manuel de métrique, à un traité de médecine ou de musique, à une encyclopédie d'école, ils donnaient la forme d'un poème, d'un dialogue ou d'un roman. De plus, ils lisaient et imitaient surtout leurs compatriotes : Victorin et Augustin se souviennent sans cesse de Térentien ou de Juba, Priscien de Nonius, et Nonius copie souvent Aulu-Gelle, qui eut pour maîtres Apollinaire de Carthage et Fronton de Cirta. De même, Apulée de Madaura et Tertullien ont exercé une influence considérable sur les écrivains de la région. Ainsi s'est transmise pendant des siècles la tradition africaine. Un enseignement donné par tant d'hommes éminents, renouvelé à chaque génération, mais toujours orienté vers un même idéal, ne pouvait demeurer stérile dans les écoles. Il tombait en Afrique sur une jeunesse ardente et ambitieuse. Les résultats ne furent pas toujours ceux que paraît annoncer cette forte organisation classique. Mais, ce qui importe, la parole et la science des maîtres n'ont cessé d'y éveiller les esprits et d'y préparer l'avenir.

CHAPITRE III.

LUTTE DU GÉNIE AFRICAIN ET DE L'ESPRIT CLASSIQUE. — PHYSIONOMIE DES LETTRÉS.

Nous avons vu les Africains à l'école, au collège, à l'Université. Nous avons interrogé la gaieté remuante et l'ambition des étudiants, admiré le savoir et l'éloquence des professeurs. En frappant à la porte du maître d'école, du grammairien et du rhéteur, nous avons constaté l'existence d'un cours complet d'éducation classique. Mais sommes-nous à Rome ou à Carthage ? Sous l'influence des colons, l'enseignement à tous les degrés s'est constitué dans l'Afrique du nord comme dans l'Italie impériale. Les Romains, comme aujourd'hui les Français, ont transporté dans la région de l'Atlas les cadres de leur organisation sociale. Vues du dehors, ces provinces africaines semblent une Italie jetée au delà des mers. Mais en ces pays de mirage on doit être en garde contre les apparences. En Afrique, dès qu'on pénètre dans le domaine des idées et des formes littéraires, on se heurte à l'imprévu, à l'excentrique. Les descendants des Phéniciens de Carthage, les Numides, les Maures, ont eu beau traverser les écoles officielles : ils y ont appris la langue des vainqueurs, plus souple et plus riche que leurs patois indigènes, mais le latin n'a été pour eux que l'instrument de leur originalité native. Dans les étrangetés de leur vocabulaire et de leur syntaxe, dans les au-

daces pittoresques de leur style, dans leur débauche de couleurs où l'image prédomine sur l'idée, on sent l'action latente des idiomes sémitiques et de la pensée orientale. Si vous les regardez de Rome, ce sont presque des barbares, ce sont des *demi-Numides*, des *demi-Gétules*, comme ils s'appellent eux-mêmes (1). Mais si pour les comprendre vous vous placez à Carthage dans un décor de *Salammbô*, vous ne songerez pas à leur appliquer la commune mesure des œuvres classiques, vous ne leur demanderez ni la grâce attique ni la gravité romaine ; vous les prendrez pour ce qu'ils sont, des Africains à demi-orientaux qui par accident ont parlé latin. Leur vraie physionomie, on ne la devinerait guère, à voir seulement le tableau des écoles du pays. C'est que, pendant toute la domination romaine, l'esprit national y a lutté contre l'influence et l'imitation classiques. L'antagonisme de ces deux éléments, de ces deux civilisations, voilà toute l'histoire de la littérature africaine. Par là s'explique le talent d'Apulée et de Dracontius, d'Augustin et de Tertullien. Les écoles représentent au pied de l'Atlas les traditions littéraires de la Grèce et de Rome. Tous les écrivains en ont subi l'empreinte, quoiqu'à des degrés différents. Voilà pourquoi il importe de dégager nettement l'action de l'enseignement sur la littérature.

I

Sur trois points, à notre avis, la littérature de l'Afrique, celle des chrétiens comme celle des païens, relève

(1) Apulée, *Apol.*, 24 : « Memet professus sum, cum Lolliano Avito C. V. præsente publice dissererem, *Seminumidam* et *Semigaetulam.* » — Cf Fronton, *Epist. graec.*, 1 (p. 242 Naber) : « κατὰ τὸ βάρβαρος ὁμοίως εἶναι .. ἐγὼ δὲ Λίβυς τῶν Λιβύων τῶν νομάδων » ; Macrobe, *Sat.*, *Praefat.*, 11 : « nos sub alio ortos cælo latinæ linguæ vena non adjuvet ».

de l'école. Pour les idées se reconnaît l'influence de l'hellénisme ; pour la disposition générale des ouvrages, celle de la rhétorique classique ; pour l'allure et la couleur du style, celle de l'historien Salluste.

Bien avant l'arrivée des Romains, l'hellénisme avait commencé la conquête pacifique du littoral africain. Si les Grecs n'y avaient guère fondé de colonies proprement dites, du moins bien des marchands d'Asie-Mineure, de Rhodes ou d'Athènes avaient abordé près des comptoirs de Carthage (1). En Sicile, les Phéniciens d'Afrique s'étaient trouvés directement en contact avec des populations ioniennes ou doriennes. Aussi, dans l'histoire de tous les arts puniques, architecture ou sculpture, numismatique ou céramique, on voit grandir sans cesse l'influence de la Grèce ; et les emprunts se multiplient à mesure qu'on approche des derniers temps de l'empire carthaginois (2). L'occupation romaine favorisa plutôt qu'elle n'enraya le progrès de l'hellénisme. Des relations commerciales se nouèrent entre la région de l'Atlas et l'Orient. Des marchands grecs s'établirent en Numidie ; Masinissa leur fit bon accueil, confia même à quelques-uns de leurs compatriotes l'éducation de son fils, et entra directement en rapport avec Rhodes et Délos, où on lui éleva des statues (3). Micipsa fit venir à Cirta des colons grecs, et ces étrangers, unis aux marchands romains, furent bientôt assez nombreux pour défendre la ville contre Jugurtha (4). D'ailleurs toutes les monnaies des derniers rois numides ou maures présentent des

(1) Sur ces relations de l'ancienne Carthage avec le monde grec, voyez : Polybe, XXII, 4. Tite Live, XLI, 22. *Corpus inscr. graecar.*, 1565 ; 2322 b.; 5365 ; 5496, etc.; Vivien de Saint-Martin, *Le nord de l'Afrique dans l'antiquité*, p. 326 sqq.; Lenormant, *Monnaies et médailles*, p. 141-144.

(2) Ph. Berger et Saladin, *Rech. des antiq. dans le nord de l'Afrique*, 1890, p. 76-93. — Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, tom. III.

(3) *Bulletin de corresp. hellén.*, II, p. 400 ; III, p. 469.

(4) Strabon, XVII, p. 832 ; Salluste, *Jugurtha*, 26.

types et même des légendes helléniques (1). Au temps d'Auguste, Juba II acclimate à Cæsarea les lettres et les arts de la Grèce. A l'exemple de leur roi, les bourgeois des cités numides ou maures accueillent avec empressement tout ce qui arrive d'Orient, les statues et les tableaux, les modes et les idées. Dès lors, l'hellénisme coule à plein flot sur l'Afrique. Au temps des Antonins, l'usage du grec était très répandu dans toute la région du littoral. Devant un tribunal, Apulée tournait en dérision l'ignorance de ses adversaires qui ne comprenaient pas la langue de Platon (2). A Cæsarea et dans les nécropoles de la Numidie ou de la Proconsulaire, le grec apparait sur les tombeaux, tantôt seul, tantôt joint au latin et au punique (3). A l'Université de Carthage, les professeurs employaient indifféremment les deux langues classiques. C'est en grec que furent rédigés les plus anciens Actes des martyrs africains ; et c'est aussi l'Afrique qui a vu naître les premières traductions du texte grec de la Bible. L'empereur Septime Sévère, originaire de Leptis, s'exprimait aisément en grec, plus aisément qu'en latin, dit son biographe (4) ; et, sous son règne, la cour impériale redevint ce qu'elle avait été déjà sous Marc-Aurèle, le salon de l'hellénisme. Pourtant, aux IIIe et IVe siècles, par suite des progrès de la colonisation romaine, le latin gagne de plus en plus en Afrique ; l'empereur Gordien, l'élu de Carthage, avait encore pour auteurs favoris Platon et Aristote ; mais Augustin

(1) L. Müller, *Numismatique de l'ancienne Afrique* ; Babelon, *Recherche des antiq. dans le nord de l'Afrique*, p. 174-195. — Cf. notre mémoire, *Grecs et Maures, d'après les monnaies grecques du musée d'Alger* (*Bull. de corresp. afric*, 1884).

(2) Apulée, *Apol.*, 10 ; 87 ; 98 : « Loquitur nunquam nisi punice, et si quid adhuc a matre græcissat. »

(3) *Corpus inscr. graecar.*, 5364 ; 5366 ; 5463, etc.: *Corpus inscr. lat.*, VIII, 15-16 ; 1003-1007 ; 1640 ; 7051 sqq.; 9596 sqq.; 10895, etc.; *Hermes*, IX (1884), p. 324 ; *Annuaire de la Soc. arch.* de Constantine, II, p. 98 ; IV, p. 211 ; X, p. 49, etc.

(4) Aurelius Victor, *Epitom.*, 20.

et le poète Dracontius ont fort mal su le grec (1). Plus tard, les relations de l Église de Carthage avec l'Orient et la domination byzantine réveilleront dans les villes de l'Atlas les traditions de l'hellénisme.

Le grec a donc été parlé assez couramment par les gens instruits de l'Afrique au premier, au deuxième et au sixième siècle. La littérature du pays en porte la marque. Plusieurs écrivains de la Proconsulaire ou de la Numidie ont écrit toujours en cette langue étrangère. Aux temps de Scipion Emilien, un certain Hasdrubal de Carthage était parti pour Athènes, y avait ouvert une école de philosophie au Palladion et enfin remplacé Carnéade dans la direction de la Nouvelle Académie. Il est vrai qu'il avait changé de nom pour ne pas effaroucher l'orgueil athénien ; il s'appelait Clitomachos en Attique, mais en Afrique il redevenait Hasdrubal, pour consoler ses compatriotes, lors de la chute de Carthage (2). Le roi Juba, à Cherchel, rédigeait en grec non seulement ses épigrammes et ses ouvrages sur le théâtre ou la peinture, mais encore son Histoire de Libye d'après des documents puniques ; il était bien placé en Maurétanie pour préparer et terminer son livre sur les altérations de la langue hellénique ; et cette préférence pour un dialecte étranger n'empêcha pas les Maures de diviniser leur bon roi Juba (3). C'est aussi en grec qu'écrivit le plus souvent Cornutus de Leptis, le maître de Perse ; et Fronton de Cirta, dans sa correspondance avec Marc-Aurèle, mêle les deux langues classiques jusqu'au ridicule du genre macaronique. Apulée, qui avait d'ailleurs voyagé en Orient, vécut toujours dans un commerce intime avec les grands écrivains d'Athènes. Même Tertul-

(1) Capitolin, *Gordian.*, 7 ; saint Augustin, *Confess.*, I, 14 ; *Contra Petilian.*, I, 91.

(2) Diogène Laërte, IV, 67.

(3) C. Müller, *Fragm. historic. graecor.*, III, p. 465 sqq.; Minucius Felix, *Octav.* 21 ; Lactance, *Instit. divin.*, I, 15.

lien, l'Africain endiablé, avait d'abord composé en grec plusieurs ouvrages. Au siècle suivant, Lactance professa sans difficulté dans une ville d'Asie-Mineure, et Jules l'Africain n'employait pas d'autre langue que celle de l'Orient. D'ailleurs, presque tous les auteurs des régions de l'Atlas se sont, au moins par accident, inspirés des Grecs. En son étrange poème des *Astronomiques*, Manilius n'a fait que transporter dans les planètes la mythologie classique. Apulée, Albinus, Septimius ont accommodé pour le plaisir de leurs compatriotes les contes milésiens et les fables du cycle troyen. Tous les grammairiens de l'Afrique déclarent eux-mêmes qu'ils marchent sur les traces des célèbres savants de l'Orient. Enfin, les premiers écrivains chrétiens du pays ont largement puisé aux sources grecques. Ce commerce constant avec les auteurs helléniques fit entrer dans le courant de la littérature africaine les idées philosophiques ou morales qu'avaient créées des siècles de haute culture. L'influence du grec se démêle même dans la formation de la langue ; au témoignage d'Aulu-Gelle, certains mots d'un usage courant en Afrique étaient venus de Grèce (1); et l'on arrive à la même conclusion, si l'on étudie de près le vocabulaire des auteurs et les inscriptions du pays. Les écoles, plus encore que les relations commerciales, ont favorisé cette action de l'hellénisme sur la langue et la littérature de l'Afrique romaine.

Ce n'est point la Grèce des vieux temps, la Grèce poétique de Sophocle et d'Aristophane, qui frappa l'imagination des Africains Désormais la rhétorique avait, d'un bout à l'autre de la Méditerranée, absorbé tous les genres littéraires. Le vrai lettré du temps, c'est le rhéteur à la parole sonore, aux gestes étudiés, à l'orgueil incommensurable, qui va de ville en ville, jonglant avec les

(1) Aulu-Gelle, VIII, 13.

mots, amusant la foule de ses subtilités paradoxales ; et, à côté de lui, c'est le grammairien consciencieux et pédant, blanchi dans la dissection des syllabes, et passionné pour les vaines disputes d'école. A Carthage, plus encore qu'à Rome, c'est sous cette apparence un peu creuse que se présenta l'hellénisme. De là, sans doute, l'abus du tour oratoire et de la chicane dans toute la littérature africaine. Quelques-uns, comme Fronton, n'ont guère eu que ce talent de forme et ne se sont pas élevés au-dessus des traditions d'école. Même les ouvrages d'inspiration originale, comme les traités de Tertullien, les Confessions d'Augustin, les Métamorphoses d'Apulée, les poèmes de Manilius ou de Dracontius, ont gardé l'empreinte de la rhétorique et de la grammaire à la mode ; on s'en aperçoit, à voir l'allure un peu emphatique du développement et le tour trop ingénieux de l'expression. Dans les universités d'Afrique, on se posait sérieusement d'étranges questions, comme celle-ci : « Virgile est-il un poète ou un orateur (1) » ? C'est que la bruyante éloquence des rhéteurs semblait alors résumer toutes les gloires littéraires, tandis que les grammairiens par leurs oracles prétendaient être seuls à dispenser la renommée. Etudiés de face et de près, les grands auteurs africains séduisent par leur entraînante personnalité; entrevus de profil, on les prendrait d'abord pour des sophistes drapés à la mode du temps.

Pour le détail du style, on peut constater à Carthage et en Numidie l'action des classiques romains. Là, comme dans le reste de l'empire, on étudiait naturellement Cicéron et Virgile ; c'est même un Maure, le grammairien Servius, qui a composé le meilleur commentaire de l'Enéide. Pourtant l'on préférait en Afrique les auteurs de la période républicaine, depuis Caton jusqu'à César.

(1) Florus, *Virgilius orator an poeta?* (édition Halm, p. 106 sqq.). Macrobe, *Sat.*, V, 1, 1 sqq.

Ce n'était pas, comme on l'a dit, affectation d'archaïsme : en littérature, les manies ne durent pas des siècles. Mais ces vieux auteurs avaient fait la loi à Rome au moment où fut colonisée la région de l'Atlas. Sur le latin de la république s'était greffé le latin d'Afrique ; et les petits-fils des émigrants restèrent fidèles aux classiques du temps de la conquête, comme aujourd'hui l'on parle au Canada ou à Bourbon le français du XVIIe siècle. Le développement de l'archaïsme littéraire dans l'Italie des Antonins s'explique précisément, à notre avis, par l'action prépondérante de Fronton de Cirta et des autres Africains établis à Rome. C'étaient des contemporains de Sylla qui rentraient dans leur première patrie après deux cents ans d'absence. Vers la même époque, à Carthage et en Numidie, l'on commençait à étudier les nouveaux classiques africains, surtout Apulée et les grammairiens de Maurétanie. L'autorité des écrivains nationaux grandit avec les progrès de la littérature du pays.

Parmi les classiques romains, il en est un sur qui s'est modelé surtout le style des Africains. C'est l'historien Salluste. La renommée de cet écrivain ne s'était pas établie sans lutte : dans la société d'Asinius Pollion et parmi les beaux esprits du Palatin, il était de bon goût de traiter avec dédain le *Catilina* et les *Histoires* ; Tite-Live même était parti en guerre contre son rival, et Quintilien lui reprochait encore d'aller emprunter ses mots au vieux Caton (1). Mais les Sénèques et les poètes d'origine espagnole, mus sans doute par une affinité secrète de leur talent, mirent Salluste à la mode ; on le proclama le premier historien de Rome, on le déclara supérieur à Thucydide (2). Nulle part,

(1) Suétone, *Grammat.*, 10 et 15 ; Aulu-Gelle, IV, 15 ; X, 26 ; Sénèque le Rhéteur, *Controvers.*, IX, 1, 14 ; Quintilien, VIII, 3, 29.
(2) Sénèque le Rhéteur, *Controvers.*, III, *praefat.* 8 ; IX, 1, 13 ; Martial, XIV, 191 : « Primus romana Crispus in historia. » — Cf. Quintilien, II, 5, 19 ; X, 1, 101-102 ; Tacite, *Annal.*, III, 30.

l'ami de César n'eut de plus chauds partisans qu'en Afrique. Dès le temps d'Auguste, Arruntius, dans son récit des guerres puniques, avait poussé jusqu'à la manie l'admiration pour Salluste et l'imitation de ses procédés de style (1). Sous Domitien, Æmilius Asper publie un grand commentaire des *Histoires*, bien connu de saint Augustin et de ses compatriotes; sous Hadrien, on traduit le même ouvrage en grec (2). Depuis le IIe jusqu'au Ve siècle, Salluste est le classique favori dans les écoles africaines. Deux historiens du pays, Florus et Aurelius Victor, l'imitent sans cesse ; Exuperantius l'abrège à l'usage des élèves ; le grammairien Septimius copie ses expressions presque à chaque page dans un précis de la guerre de Troie ; l'auteur africain qui s'est caché sous le pseudonyme de Darès le Phrygien, dédie à Salluste sa prétendue traduction. Pour préciser le sens et l'emploi des mots, les grammairiens de Numidie et de Maurétanie s'en rapportent constamment à Salluste ; parfois même ils ne le nomment pas expressément, ils le désignent par un pronom caractéristique, *Lui*, le Maître, comme Aristote au moyen âge (3). Tout aussi vif est l'engouement des lettrés du pays. Fronton de Cirta, dans sa correspondance, recommande souvent à Marc-Aurèle l'étude de Salluste ; il a communiqué ce goût à tous ses élèves (4). Aulu-Gelle l'appelle « notre Salluste », le défend vivement contre toutes les critiques, cite à tout moment ses expressions, ses maximes, ses aventures (5). Apulée,

(1) Sénèque, *Epist.* 114.
(2) Lydos, *De magistr.*, III, 8 ; Suidas, au mot Ζηνόβιος ; Charisius, dans les *Grammat. lat.* de Keil, I, p. 216 ; saint Augustin, *De utilit. cred.*, 17.
(3) Sur cette influence de Salluste, voyez : Vogel, *Acta sem. phil. Erlang.*, I, p. 313 sqq.; Wölfflin, *Hermes*, IX, p. 254 sqq.
(4) Fronton, *Epist.*, p. 36 ; 48 ; 62 ; 93 ; 105-108 ; 149 ; 162 (édition Naber).
(5) Aulu-Gelle, I, 15 ; II, 27 ; III, 1 ; IV, 15 ; VI, 17 ; X, 20-21 et 26 ; XVIII, 4. — Cf. Macrobe, *Sat.*, V, 1, 7.

dans son Apologie, mentionne l'historien comme un grand maître d'éloquence et de style (1). L'auteur du Jugurtha est resté l'écrivain préféré des chrétiens d'Afrique, comme des païens. Minucius Felix le connaît à merveille. Lactance le traite de coquin, mais l'imite sans cesse. Augustin se souvient de lui dans la Cité de Dieu (2) La popularité de Salluste dans ce pays et son influence sur la littérature n'ont disparu qu'avec l'Afrique romaine elle-même sous les coups des barbares. L'historien avait ses dévots, qui prétendaient être seuls à comprendre ses ouvrages ; ils parlaient toujours de lui avec un air de mystère et de condescendance dédaigneuse Un jour, chez un grand libraire, étaient réunis des gens de lettres. « Moi, disait un fanfaron, j'ai lu et analysé Salluste comme personne ne l'a fait ; je ne me suis pas arrêté à fleur de peau ; je ne m'en suis pas tenu au sens apparent des maximes; j'ai su tirer jusqu'au sang et à la moelle de ses expressions; je l'ai regardé jusqu'au fond. » Quand il eut dit, les badauds admiraient, bouche béante. Heureusement pour le bon sens, un homme d'esprit du temps, Sulpice Apollinaire de Carthage, se trouvait là : « J'admire et vénère ta science, dit-il au vantard. Eh bien! excellent maître, tu arrives fort à propos avec le sang et la moelle de Salluste. On me demandait hier ce qu'il a voulu dire dans un passage des *Histoires*. Explique-nous-le donc. » Le pauvre homme interpellé entr'ouvre la bouche, dilate ses lèvres, et en désespoir de cause : « Je ne daigne pas expliquer des mots si courants », s'écrie-t-il, et il s'esquive, malgré les instances railleuses d'Apollinaire (3). Cette anecdote montre à quel point les œuvres de Salluste préoccupaient tous les

(1) Apulée, *Apol.*, 95.
(2) Lactance, *Inst. divin* , I, 21 ; II, 12 ; III, 29; VI, 1 ; *De opif. Dei*, 8 ; saint Augustin, *De civit. Dei*, I, 5.
(3) Aulu-Gelle, XVIII, 4.

Africains. On discutait ses expressions jusque sur les places publiques. Beaucoup de gens du pays ont porté son nom. Pendant sa dernière maladie, l'empereur africain Septime Sévère, tourmenté par les querelles de ses deux fils, leur envoie pour testament une page de Salluste, le discours de Micipsa mourant (1).

A cette popularité de l'historien dans la région de l'Atlas on peut trouver plusieurs raisons. D'abord il avait vécu dans le pays ; il avait, comme lieutenant de César, gouverné la Numidie. Puis, dans son Histoire de Jugurtha, il avait raconté la dernière grande lutte des Africains pour l'indépendance nationale : par le sujet même de cet ouvrage, comme par sa vie politique, il semblait appartenir à la contrée. Enfin il avait écrit à l'époque où les immigrants italiens prirent définitivement possession des provinces conquises au sud-ouest de la Méditerranée ; et par les allures populaires de sa langue, même par son goût d'archaïsme, il était plus facilement intelligible aux colons. De là sans doute la séduction qu'il exerça sur la littérature de l'Afrique romaine. Comme Salluste, la plupart des auteurs du pays n'ont guère manié la période cicéronienne. D'ordinaire le développement est conduit d'après une sorte de procédé rayonnant. Ce n'est point une chaîne prolongée d'anneau en anneau ; mais autour des idées principales, comme autour de centres indépendants, jaillissent en tous sens de petites phrases vives, des traits aiguisés. Cette méthode jette parfois un peu d'obscurité sur la marche logique de la pensée. Mais elle prête à la surprise, au relief, au coloris, au pittoresque, toutes qualités fréquentes chez les auteurs africains. Ce procédé de style, dont Salluste avait donné le modèle, on l'observe à des degrés divers dans les œuvres d'Apulée, de Florus, de Tertullien, de

(1) Spartien, *Sever.*, 21.

Commodien, d'Augustin. Il convenait sans doute à l'imagination vive des Africains, plus sensibles aux couleurs qu'aux formes, aux images qu'aux idées, plus poètes que logiciens. Ils ont admiré et imité Salluste, parce qu'à certains égards ils se reconnaissaient en lui.

Salluste pour le détail du style, la rhétorique classique pour la physionomie extérieure des œuvres, l'hellénisme pour les idées générales, telles sont les influences principales de la Grèce et de l'Italie sur le développement de la littérature dans l'Afrique romaine. Le génie des grands auteurs de ces provinces se compose de bien d'autres éléments, propres à la race et au pays, sans parler même des dons individuels. Mais l'action des écoles se fait sentir dans le style comme dans la forme des ouvrages et la genèse des idées.

II

Seulement, ce qu'ils empruntaient, tous ces Africains le transformaient à leur usage. Ils prenaient aux écoles ce qui convenait le mieux à leur tempérament ; et cela même, par un instinct secret, ils l'accommodaient aux besoins de leur imagination. De là vient qu'ils ont souvent altéré ou faussé ce qu'ils imitaient.

Ils n'avaient pas l'esprit assez délié ou assez net pour saisir toutes les finesses des penseurs grecs, ni le goût assez sûr pour s'arrêter à temps. Même quand ils voulaient traduire, ils commettaient bien des méprises. Ils ne comprenaient rien à l'ironie d'un Platon, et acceptaient les yeux fermés ses ingénieuses inventions. D'ailleurs, ce qui leur plaisait surtout de la Grèce, c'étaient les monstrueuses excroissances des derniers temps, l'hellénisme obscurci et alourdi d'Egypte ou de Syrie, le néo-platonisme, le mysticisme philosophique

et religieux, les rêveries pédantes des Alexandrins. Tout cela les attirait, parce qu'eux-mêmes, de par leurs lointains ancêtres et de par leur pays, tenaient beaucoup de l'Orient. Ceux d'entre eux qui connaissaient le mieux la vraie Grèce ne la voyaient qu'à travers le prisme d'une pensée à demi asiatique. Il est vrai qu'ils se souciaient peu de la bien comprendre en elle-même; inconsciemment, ils y cherchaient avant tout de quoi repaître leur exigeante imagination, de quoi instruire, éblouir ou amuser leur public. En passant dans leurs livres ou dans leurs discours, les idées et les délicatesses helléniques se déformaient, en s'enveloppant de rêves ou d'images.

Doués comme ils l'étaient pour l'éloquence, passionnés pour le jeu de la parole, ils ont adopté avec empressement les procédés de la rhétorique à la mode dans tout l'empire. Mais cette influence est sensible seulement si l'on considère le ton de l'ensemble. Ils n'ont su dérober aux rhéteurs de Grèce ou de Rome presque aucun de leurs secrets, ni leur science de composition, ni la belle ordonnance des parties, ni la sévérité dans le choix des détails. Ils ont manqué presque entièrement des vraies qualités classiques, le sentiment des proportions, l'ordre, la mesure, le goût. Ils ont toujours écrit comme ils parlaient; et, quand ils parlaient, ils s'enivraient vite de leur parole, ils s'abandonnaient à tous les caprices d'une âme ardente toujours en mouvement.

Aussi la plupart d'entre eux n'ont-ils rien compris à l'art savant, trop savant même et un peu artificiel, de l'éloquence cicéronienne. Ils n'ont jamais su manier ni arrondir la période. Ils ont préféré Salluste et le style nouveau, rapide, hardi, mordant, tout en relief; mais ces façons de parler, ils s'y plaisaient si bien qu'ils en ont poussé tous les procédés jusqu'à l'outrance. Ils se sont fait une langue à eux, bizarre et chaude, incorrecte et vivante. Les grammairiens et les métriciens du pays,

malgré leur nombre, leur science et leur zèle, ont rarement réussi à faire respecter autour d'eux les lois de la grammaire et de la prosodie latine. On s'expose à de singuliers mécomptes, si l'on attend d'Augustin ou d'Apulée une exacte propriété dans les termes ou quelques égards pour la syntaxe traditionnelle. En général, les poètes ont manié assez habilement la versification classique; pourtant, presque chez tous, on relève bien des licences prosodiques et des bizarreries métriques; trop souvent, ils se sont moqués de la quantité des syllabes; même ils ont tenté les premiers de rythmer des vers d'après l'accent du mot (1).

De toute part nous arrivons donc à la même conclusion. Pour le fond comme pour la forme des ouvrages, pour la langue comme pour la versification, les Africains ont évidemment beaucoup appris à l'école, et beaucoup retenu; mais, en tout cela, ils se sont souvent écartés de la tradition classique. Le tempérament indigène les a emportés, bon gré mal gré, loin des voies battues.

Maintenant se dégage nettement, semble-t-il, la physionomie du lettré d'Afrique. C'est un Janus à double face : d'une part, le profil net, expressif, résolu de l'Européen; de l'autre, la mine ondoyante et rêveuse de l'Oriental.

D'abord, c'est un bon élève des universités. Il y a appris la grammaire, le droit, la philosophie, tout ce qui s'enseigne. Il a emmagasiné tout cela dans sa mémoire, sans beaucoup d'ordre; et souvent ce bagage alourdira sa démarche. A tout propos, il aimera faire étalage de son érudition; volontiers, il jouera au philosophe, au jurisconsulte, au grammairien. Il voudra

(1) Outre les œuvres de Commodien, voyez les pièces de vers analogues trouvées dans les nécropoles de Numidie et de Maurétanie, à Cirta, à Théveste, à Auzia, à Cæsarea, etc. (*Corpus inscr. lat.*, VIII, 2035 ; 7156 ; 9127 ; 9519, etc.).

que tout le monde profite de sa science ; car il entend être utile, même quand il se perd en frivoles discussions, même quand il se grise de mots. D'ailleurs, honnête homme, bon citoyen, dévoué à son pays natal, à ses amis, à ses parents ; excellent père de famille, très préoccupé de l'instruction de ses enfants ; fier aussi, et d'existence indépendante.

Avec cette honnêteté de vie, avec ce sens de l'utile et ce goût de la précision pédante, un esprit inquiet et mobile qui le pousse aux longs voyages, une grande curiosité des contrées lointaines et des choses de l'au-delà. Quoiqu'il adore son pays, pour un caprice il part, afin de voir du nouveau, quitte à regretter son Afrique et à y retourner vite. Dans sa piété mystique, il ne se contente pas d'observer ponctuellement les pratiques des religions officielles ; païen, il promène en tout sens son insatiable dévotion, se plaît aux petites confréries, se fait initier aux mystères des cultes secrets, prend au sérieux toutes les fantaisies du néo-platonisme ou de l'astrologie ou de la magie ; chrétien, il raffine sur sa foi, s'acharne aux dogmes les plus obscurs, poursuit l'incompréhensible, et souvent tombe dans l'hérésie

« Les citoyens des villes d'Afrique, dit Sidoine Apollinaire, ont l'imagination plus ardente comme leur climat » (1). En effet, l'Africain est un homme d'imagination neuve et impétueuse, un artiste nerveux, tout à l'impression du moment. Il aime et comprend la nature violente qui l'entoure ; d'un trait, il esquisse un paysage ou fixe une sensation fugitive. Il veut tout animer autour de lui, jusqu'aux abstractions, et se passionne pour des allégories. Il est l'homme du premier mouvement, il ne peut contenir sa rude franchise, il s'emporte à toutes les violences : Arnobe attaque et raille le chris-

(1) « Urbium cives africanarum, quibus ut est regio sic mens ardentior. » (Sidoine Apollinaire, *Epist.*, VIII, 11.)

tianisme, puis le défend avec furie ; à peine converti, Tertullien part en guerre contre le paganisme, puis dépasse l'orthodoxie pour se jeter dans les exagérations des sectaires. Jamais indifférent, l'Africain est à la merci d'une imagination forte, mais inconséquente et souvent dupe d'elle-même.

De plus, il est né orateur, comme on le remarquait dès le temps de Juvénal (1). Quand il sera chrétien, il se lancera à corps perdu dans la prédication, dans la polémique ; il convertira, il adressera des apologies aux empereurs et aux proconsuls, il combattra les hérésies, il se plaira aux discussions sans fin. S'il est païen, il se fera professeur, avocat, conférencier, rhéteur. Toujours il aimera la foule et le bruit. Car c'est un beau parleur à la mine fière, aux épaules larges, au verbe sonore, à la parole enflammée. Voyez-le, il est tout en feu, il s'emporte, il menace, il crie ; de quoi s'agit-il ? de quelque emploi singulier d'un mot, d'un détail de grammaire. Mais qu'une grande cause se présente, qu'un grand sentiment s'empare de lui, et la vérité qu'il défend s'échauffera du rayonnement de son éloquence. Souvent l'occasion lui manquera de déployer tous ses dons, mais toujours il sera fidèle à sa nature : quoi qu'il fasse, qu'il traite de philosophie, d'histoire ou de dogme, qu'il écrive en vers ou en prose, partout vous le verrez orateur, toujours emporté et sincère.

Non seulement sincère, mais encore personnel ; et ce n'est pas sa moindre originalité dans le monde antique. Il rompt inconsciemment avec les habitudes classiques. Vanité naïve ou impérieux besoin de sa nature, il se met toujours en scène. Qu'il parle dans une chaire ou dans un théâtre, qu'il compose un roman ou un poème, une préface ou un pamphlet, des mémoires ou un traité de grammaire, sûrement il parlera de lui-même. Il

(1) Juvénal, *Sat.*, VII, 147

n'entend point ou ne sait point se cacher derrière son œuvre; il y laisse voir, même il y étale sa personnalité. Cette manifestation de l'individuel, du subjectif, c'était en littérature une grande nouveauté. A cet instinct l'Afrique doit d'avoir produit un chef-d'œuvre unique, dans un genre qui a fait fortune depuis : les *Confessions* d'Augustin.

Tous ces traits des auteurs africains, leurs défauts comme leurs qualités, se retrouvent dans leur style. C'est un style de gens d'imagination et d'orateurs, un style très personnel, à la fois familier et recherché, inégal et vivant, qui veut forcer l'attention et frapper à tout prix. Les défauts abondent : négligences de toute sorte, inévitables quand on écrit trop vite et comme on parle; fautes innombrables contre la grammaire et la syntaxe officielles; maladresses de provinciaux et d'étrangers, inhabiles à saisir le génie du latin classique ou à prendre les façons de la capitale; concessions trop fréquentes au goût populaire et aux caprices d'un public très mêlé; avec cela, le désir d'étonner, trop d'érudition et un peu de pédantisme, la préoccupation de l'effet à produire, l'abus de l'antithèse, du trait, de la description, du mot abstrait comme ayant en lui-même une force mystérieuse; des jeux d'esprit baroques, des raffinements de forme et des bizarreries de tout genre; surtout, beaucoup de laisser-aller dans le développement, la redondance de l'homme qui se complaît à son idée et y revient sans cesse pour être sûr qu'on le suit. Mais voici les qualités ; beaucoup d'imagination dans l'invention du détail, beaucoup d'heureuses trouvailles; le trait vif et mordant; d'ingénieuses oppositions de mots qui mettent en pleine lumière l'opposition des idées; un sens aiguisé des beautés de la nature, le don de saisir et de rendre d'un mot le détail pittoresque; des images poétiques, relevées de précision réaliste; de la passion, de la verve, du relief, de la vie, de la cou-

leur; une langue originale enfin, et bien personnelle, brillante et chaude, habile à rendre le vif et l'exquis des sensations. D'ailleurs, aucune différence entre le style de la poésie et le style de la prose, comme en Orient.

On saisit bien cette physionomie du lettré d'Afrique, et l'on goûte ce style, où manque l'ordre, la mesure et souvent le bon sens, mais où tout est mouvement et couleur, quand on a vécu de cette vie d'Afrique, quand on a subi ce climat aux ardents contrastes et qu'on s'est mêlé à ces étranges foules où depuis trente siècles se rencontrent tant de races diverses, où se heurtent l'Europe, l'Asie et le Soudan. Pendant les six siècles que dura la domination de Rome, la chaude région de l'Atlas a vu s'agiter une population hybride, bigarrée de langage comme de costume. Au parler grossier des colons et des soldats faisaient écho le jargon des marchands grecs, les notes gutturales du dialecte carthaginois et des vieux patois libyques. Ce n'était point chose aisée que d'enseigner un latin correct à tous ces gosiers rebelles. Mais qui ne savait pas la langue des vainqueurs ne pouvait prétendre aux fonctions publiques, aux professions libérales, à la gloire des lettres. Aussi les familles de la classe moyenne s'imposaient de grands sacrifices pour envoyer leurs fils aux écoles et à l'Université (1). Avant tout, ces jeunes gens privilégiés, Carthaginois, Numides ou Maures, indigènes ou même Italiens d'origine, devaient s'assimiler les mots et les formes de la langue officielle. Tous ont dû passer

(1) C'est ce que montre bien l'exemple de saint Augustin (*Confess.*, II, 3 : longinquioris apud Carthaginem peregrinationis sumptus præparabantur, animositate magis quam opibus patris, municipis Thagastensis admodum tenuis), de Septime Sévère (Aurelius Victor, *Caesar.*, 20 : ortus medie humilis primo litteris, deinde imbutus foro), et d'Aurelius Victor (*ibid.* : rure ortus tenuique et indocto patre... vitam præstiti studiis tantum honestiorem).

par là. Aussi tous les gens de lettres du pays ont-ils conservé la marque de l'école. Sous leur vêtement d'emprunt, ils ont souvent malmené le vocabulaire et la syntaxe, souvent ils ont fait grimacer la gravité romaine; mais ils ne sont pas restés insensibles aux belles manières d'Athènes et du Latium. D'où cette lutte singulière entre l'éducation classique et le tempérament indocile de tous ces Africains costumés à la romaine, mais inhabiles à se draper dans leur toge.

Dans ce mélange d'instincts divers, tantôt l'élément classique l'emportait, et l'on avait alors un Fronton, un Némésien, un Minucius Felix, un Lactance ; tantôt prédominait l'élément indigène, chez un Commodien ou un Dracontius ; et, quand un hasard heureux établissait l'harmonie des deux éléments, l Afrique produisait ses chefs-d'œuvre, Manilius ou Apulée, Tertullien ou Augustin. Mais on peut dire que tous ces écrivains se sont façonnés dans les écoles, tous, non seulement les rhéteurs de profession, mais encore les poètes et les romanciers, même les évêques chrétiens, même les indépendants. La grammaire et la rhétorique du temps ont laissé leur empreinte sur les esprits les plus libres en apparence et les plus originaux. Aux leçons subtiles ou à la chaude éloquence des universités, les jeunes indigènes ou les fils de colons sentaient s'éveiller leur talent personnel. Les vieux maîtres de Carthage, de la Numidie et de la Maurétanie n'ont point prêché dans le désert ; ils ont pour une large part contribué à façonner l'esprit de tous ces étudiants ambitieux et turbulents que nous avons vus se presser dans les écoles.

Les auteurs africains, par leur tour d'esprit, leur tempérament original, leurs audaces de style et leurs bizarreries de langue, font souvent mine d'étrangers dans la littérature latine : on dirait des Orientaux égarés en Occident. En même temps, par un singulier

contraste, ils ont été comme fascinés par toutes les modes classiques ; ils se sont jetés avec un emportement de barbares curieux sur la défroque des écoles de Grèce et d'Italie ; ils en ont ajouté tous les oripeaux à leur costume national. Au fond, les races et les langues indigènes persistaient sous le vernis de la civilisation romaine. On restait Carthaginois, Maure ou Numide ; mais, de loin, l'on ressemblait à un Romain.

CHAPITRE IV.

LE LATIN D'AFRIQUE.

Ce style si curieux des lettrés de l'Afrique romaine s'explique non seulement par leur tour d'esprit et par les influences contradictoires qu'ils ont subies, mais encore par les caractères très particuliers du latin qui se parlait autour d'eux. S'ils l'ont facilement pliée aux caprices de leur imagination, c'est qu'au fond la langue s'y prêtait. Comme eux-mêmes, elle était la résultante de forces et d'instincts très différents ; comme eux, elle résumait en sa complexité l'histoire du pays. Pour bien suivre l'évolution de cette littérature et préciser la part d'originalité de chaque auteur, il importe de bien connaître l'instrument que tous devaient manier. Essayons donc d'analyser le plus nettement possible : 1° les divers éléments dont s'était formé le latin d'Afrique ; — 2° les caractères généraux et les tendances de cette langue ; — 3° les modifications partielles qui s'y introduisirent successivement sous l'action même de la littérature du pays.

I

« Le latin, dit saint Jérôme, se transforme sans cesse, suivant les contrées et l'époque » (1). Cette

(1) « Latinitas et regionibus cotidie mutatur et tempore. » (Saint Jérôme, *Comm. in Epist. ad Galat.*, II, 3.)

observation d'un homme qui avait couru le monde, et qui connaissait bien son temps, se confirme de plus en plus, à mesure que l'on pénètre plus avant dans le détail des variations de la langue des Romains. Et il n'en est pas d'exemple plus frappant que celui du latin d'Afrique.

Ce ne furent point naturellement les beaux esprits de Rome qui au lendemain de la conquête partirent pour Utique et s'établirent dans les comptoirs de la côte ou dans les plaines de l'intérieur. Ce furent de pauvres gens, anciens soldats, métayers ou marchands ruinés, aventuriers en quête de la fortune. Ils emportèrent avec eux et répandirent autour d'eux la langue qu'ils avaient toujours parlée, le patois des carrefours ou des municipes italiens, comme aujourd'hui nos zouaves et nos tirailleurs acclimatent dans nos colonies l'argot de nos faubourgs. Au bout de deux ou trois générations, un Romain d'Afrique, si bien éduqué qu'on le suppose, se trouvait déjà quelque peu dépaysé à Rome (1). C'est que dans la capitale la langue s'était vite transformée et polie entre les mains d'habiles lettrés, tandis que le vieil idiome populaire avait poursuivi son évolution indépendante dans la bouche des colons de Numidie ou des négociants de Maurétanie, tous perdus en pays lointain, ignorants des élégances italiennes, uniquement voués à la terre ou à l'argent. Voilà pourquoi tant de formes du temps des guerres puniques se conservèrent toujours dans le dialecte d'Afrique : la langue, le vocabulaire, la syntaxe, et, plus tard, les préférences littéraires, tout y était natu-

(1) Par exemple, Apulée, qui avait pourtant fait de très fortes études à Carthage, avait à Rome l'air d'un étranger. Voulant plaider dans la capitale, il dut se mettre à etudier le latin classique, et il s'excuse de le si mal connaître : « In urbe Latia *advena*... Quiritium indigenam sermonem ærumnabili labore... aggressus excolui. En ecce præfamur veniam, si quid *exotici* ac *forensis* sermonis *rudis locutor* offendero. » (*Metam.*, I. 1.)

rellement archaïque. Ce vieux latin populaire, voilà l'essentiel et le fond permanent du latin d'Afrique (1).

Cependant le pays d'Atlas marchait vite. Dès les premières années de notre ère, certains cantons du littoral étaient déjà prospères ; et bientôt tout le Tell oriental devint l'un des greniers de Rome. Avec la richesse grandit, chez beaucoup, la curiosité des choses de l'esprit. Des écoles s'ouvrirent en foule ; on en créa jusque dans les moindres bourgs. On se porta vers l'étude avec d'autant plus d'ardeur qu'on en avait été sevré plus longtemps : par une sorte d atavisme, les fils profitèrent des réserves d'enthousiasme accumulées par des générations de grossiers colons. Naturellement, ce qu'on apprit dans les écoles, c'était le latin nouveau, enrichi de toutes les inventions d'un Cicéron ou d'un Virgile. On admira fort ces merveilles d'art littéraire, on dévora les grands classiques. Même on voulut les imiter, ce à quoi l'on réussit peu : deux ou trois cents ans d'Afrique séparaient le disciple du maître. Et la langue des lettrés de l'Atlas n'a jamais été qu'un compromis entre le latin littéraire perfectionné à Rome et le latin parlé autour d'eux, latin vulgaire apporté par les premiers colons et déformé au contact de plusieurs idiomes étrangers.

C'est qu'en aucun pays la langue d'un peuple conquérant ne se fait accepter et ne se répand sans beaucoup de concessions au parler traditionnel des peuples conquis. Or, dans l'Afrique romaine, où se mêlaient tant de races, le latin a subi la pression et l'infiltration plus ou moins profonde de quatre idiomes, l'un aryen, les trois autres de famille sémitique.

Au temps de César, le latin était encore en Afrique

(1) Sur cette physionomie à la fois archaïque et populaire de tout le latin d'Afrique, voyez tous les curieux détails relevés par M. Sittl, *Die lokalen Verschiedenheiten der latein. Sprache*, Erlangen, 1882, p. 120-140.

une langue étrangère, moins répandue que le grec. Des inscriptions, des monnaies, sans compter le témoignage des auteurs, prouvent que le grec était couramment employé en Tripolitaine, à Utique, puis à Carthage, sur le littoral de Numidie, même dans l'intérieur du pays, par exemple à Cirta (1). Leptis et les villes voisines étaient à demi hellénisées ; il en fut de même pour Cæsarea, en Maurétanie, sous les règnes de Juba II et de son fils Ptolémée. Sous les Antonins, bien des cours se faisaient en grec dans les écoles d'Afrique ; et beaucoup d'auteurs du pays ont écrit des ouvrages en cette langue, Fronton, Apulée et l'empereur Sévère, comme autrefois Clitomachos ou Cornutus. Le grec profita encore des progrès du christianisme : c'était la langue du Nouveau Testament, si souvent traduit en Afrique, et des Églises d'Orient, si intimement liées à l'Église de Carthage ; ce fut aussi la langue des premiers Actes des martyrs africains, même celle de Tertullien à ses débuts. Si le grec perdit ensuite du terrain, il le regagna vite, au VIe siècle, après la conquête byzantine. Presque à toutes les époques de la civilisation africaine, cette influence hellénique se marque, non seulement dans la littérature, mais jusque dans la langue (2).

Ce qui altéra bien plus encore le latin, c'est le voisinage et la défense obstinée des idiomes purement africains : le punique sur la côte et dans le Tell oriental, le libyque dans tout l'intérieur. Le temps n'était plus, où le *Pœnulus* de Plaute amusait un public romain en bredouillant quelques tirades d'un carthaginois de fan-

(1) Apulée, *Florid.*, 24 ; *Apol.*, 82 ; 87 ; 98 ; Varron, *De re rust.*, I, 1, 10 ; Aurelius Victor, *Epitom.*, 20 ; *Corpus inscr. graec.*, 5364 ; 5463, etc. ; *Corpus inscr. lat.*, VIII, 15-16 ; 1003 sqq. ; 1640 ; 7051 sqq. ; 9596-9598, etc. ; L. Müller, *Numismatique de l'anc. Afrique*, 1860-1874 ; Babelon, *Recherche des antiq. dans le nord de l'Afrique*, p. 183.

(2) Cf. Sittl, *ibid.*, p. 110-120.

taisie, qui rappelle un peu le turc de Molière (1). Maintenant l'on ne riait plus du punique, parce qu'on l'avait entendu de près et que tous les gouverneurs des provinces africaines n'avaient pu en venir à bout. Bon gré mal gré, il avait fallu le reconnaître officiellement, même l'accepter dans les testaments et devant les tribunaux (2). Au second siècle de notre ère, Apulée, plaidant devant un proconsul, nous peint ainsi un jeune bourgeois d'une ville de la Proconsulaire : « Il ne parle jamais qu'en punique ; à peine quelques mots de grec, qu'il tient de sa mère. Quant à parler latin, il ne le veut ni ne le peut (3). » A plus forte raison en était-il ainsi de la plupart des gens du peuple. Pour être compris de tous, il fallait s'exprimer en punique ou en libyque ; peu de temps avant l'invasion vandale, après cinq siècles de domination romaine, on nous dit que Macrobe, évêque des donatistes d'Hippone, voulant haranguer une bande de circoncellions, dut se servir d'un interprète (4). Ces deux idiomes indigènes avaient fini par s'imposer même aux fils de colons nés en Afrique. Tous les écrivains du pays ont dans leur enfance, et plus tard même dans les relations ordinaires de la vie, parlé l'un ou l'autre. Il serait bien surprenant que leur latin ne s'en fût pas ressenti. Cette action des patois indigènes, que tous ont subie, est plus sensible encore chez les chrétiens, contraints par la nécessité et habitués à prêcher en libyque ou en punique, comme nos prêtres aujourd'hui encore se servent du flamand dans les campagnes du Nord, du celtique en Bretagne et du provençal dans le Midi.

(1) Plaute, *Pœnulus*, act. V, sc. 1 et 2. — Cf. Derenbourg, *Journal asiatique*, 1869, p. 84 ; Malmström, *De punicis plaut.*, 1871 ; Hennen, *De Hannonis in Pœn. precationis recensione punica*, 1882.
(2) *Digest.*, XXXII, 11, 1 ; XLV, 1, 1.
(3) Apulée, *Apol.*, 98. — Cf. Spartien, *Sever.*, 15.
(4) Saint Augustin, *Epist.* 108, 14. — Cf. *Epist.* 209, 3; *Sermon* 167, 3.

Enfin, l'hébreu même a, dans une certaine mesure, laissé son empreinte sur le latin d'Afrique. Dès longtemps, il était assez répandu dans la contrée : car la plupart des villes de l'Atlas renfermaient d'importantes colonies juives, groupées autour de synagogues (1). Leur langue, de famille sémitique comme le punique, était facilement accessible à des fils de Phéniciens. Aussi, les polémistes chrétiens d'Afrique ont ordinairement su lire et interpréter le texte original de l'Ancien Testament : par les commentaires, par les ouvrages d'exégèse et les efforts de traduction, bien des mots et des tournures hébraïques se sont glissés dans la langue ordinaire (2).

On voit combien d'éléments divers ont concouru à la formation de ce latin d'Afrique. Comme dans ces inscriptions bilingues ou trilingues qu'on rencontre assez souvent en Algérie ou en Tunisie, des langues très différentes, de génie opposé, se juxtaposent ici ou se pénètrent : d'une part, des langues aryennes, le latin vulgaire, le latin littéraire et le grec ; d'autre part, des langues sémitiques, le punique, le libyque et l'hébreu. Tout cela s'est mêlé dans des proportions très différentes, assurément ; mais de tout cela s'est façonné le latin qu'on parlait dans les cités de l'Afrique romaine.

(1) Par exemple, à Cirta et à Sitifis (*Corpus inscr. lat.*, VIII, 7150 ; 7155 ; 7710 ; 8423 ; 8499 : *pater sinagogae*). — La prospérité de ces colonies juives est attestée par l'importance même des synagogues. Dans celle d'Hammam-Lif, qui a été fouillée récemment, on a trouvé de riches mosaïques (*Revue arch.*, 1883, I, p. 157 sqq ; 1884, I, p. 273). Sur les inscriptions hébraïques d'Afrique, voyez : Ph. Berger, *Rech. des antiq. dans le nord de l'Afrique*, p. 164 sqq. — Cf. Isaac Bloch, *Inscriptions tumulaires des anciens cimetières israélites d'Alger* ; Wahl, *L'Algérie*, 2e édition, p. 214.

(2) Sur ces éléments sémitiques du latin d'Afrique, cf. Sittl, *o. l.*, p. 92-109.

II

Avant tout, l'on doit s'attendre à trouver ici, et l'on y trouve en effet, les caractères généraux du latin vulgaire en tout pays romain (1). Dans ce milieu punico-libyque, la langue courante des colons italiens échappa presque complètement à l'action de l'idiome littéraire : d'abord, elle garda beaucoup de vieilles formes démodées à Rome ; puis, elle suivit plus librement son évolution naturelle et s'altéra plus vite que partout ailleurs. De bonne heure, dans le latin d'Afrique, on voit s'affaiblir des voyelles, disparaître des consonnes ; l'usure rapide des mots amène une riche floraison de composés et de dérivés, beaucoup d'emprunts à l'argot des métiers, le redoublement des pronoms, des prépositions et des adverbes. L'analogie entraîne bien des confusions, tend à réduire tous les substantifs et tous les verbes à un seul type de flexions. La syllabe accentuée, de plus en plus tyrannique, assourdit, abrège ou supprime les autres, affaiblit les finales. De là, beaucoup d'erreurs dans l'emploi des cas, des genres et des temps, et, par conséquent, une tendance à simplifier la déclinaison comme la conjugaison ; puis, la nécessité de recourir aux prépositions, aux conjonctions et aux verbes auxiliaires pour préciser le rapport des mots ; enfin, dans la syntaxe, une préférence marquée pour l'ordre analytique.

(1) Sur le latin vulgaire en général, voyez : Schuchart, *Vocalismus des Vulgarlateins*, Leipzig, 1866-1868 ; Berblinger, *De lingua romana rustica*, Glückstadt, 1865 ; Böhmer, *Die latein. Vulgärsprache*, Oels, 1866-1869 ; Edon, *Écriture et prononciation du latin savant et du latin populaire*, Paris, 1882 ; Osthoff, *Schriftsprache und Volksmundart*, Berlin, 1883 ; et notre étude sur *Le latin vulgaire*, dans la *Rev. des Deux-Mondes* du 15 juillet 1891.

Nous n'insisterons pas sur ces traits communs au latin vulgaire de toutes les provinces. Mais il importait d'observer qu'en Afrique, pendant longtemps, rien n'a contrarié cette évolution : aussi la dislocation y a été plus prompte et plus générale, et, par suite, le parler populaire y tient une bien plus grande place dans la langue écrite.

Arrivons aux altérations et aux innovations particulières à l'Afrique. On y relève des singularités de tout genre, dans le vocabulaire, dans la prononciation et l'orthographe, dans les flexions, dans la syntaxe (1).

Pour le vocabulaire, on doit signaler d'abord l'emploi de termes d'origine punique, libyque ou grecque : tels sont, entre cent autres, les mots *aturbis*, *quopsones*, dont la provenance est expressément indiquée par deux auteurs du pays, Aulu-Gelle et Cassius Felix de Cirta (2) ; tels sont encore beaucoup de noms à terminaison *icus*, *ica*, qui manquent au latin classique, et qui ont été façonnés sous l'influence du grec (3). Rien de plus naturel que ces emprunts aux idiomes qui se parlaient dans le pays. Ce qui est plus caractéristique, c'est que les Africains ont enrichi le fonds commun

(1) Voyez surtout : le tome VIII du *Corpus inscr. lat.*, ; Hoffmann, *Index gramm. ad Africae provinciarum titulos latinos*, Strasbourg, 1878 ; Sittl. *Die lokalen Verschiedenheiten der lat. Sprache*. Erlangen. 1882. — Cf. Möller. *Titulorum africanorum orthographia*. Greifswald. 1875 ; Klussmann. *Curae Africanae*, 1883 ; Vogel. *Afrikanisches Latein* (*Jahrbüch.*, 1883).

(2) Aulu-Gelle. VIII. 13 ; Cassius Felix. *De medicina*. p. 32. — Certains mots puniques. comme *magalia*. *magaria*. *mapalia*. ont passé dans le latin classique. et se trouvent déjà dans Salluste et Virgile, même dans Caton et Plaute. Quant aux mots grecs simplement transcrits en latin, ils abondent dans tous les auteurs du pays.

(3) Par exemple : *garicus*. *mannica*, *mapalica*. etc. (*Corpus inscr. lat.*, VIII. 3224 ; 4978 ; 9951). D'autres mots sont composés avec des éléments purement latins. mais sont l'équivalent exact de mots grecs : *imbonitas*, *involuntas* (Tertullien, *Ad martyr.*, 3 ; *Apol.*, 45).

de la langue latine en créant une foule de mots dérivés, régulièrement tirés d'un radical de verbe ou de nom, avec addition d'un suffixe que les Romains d'Italie n'avaient point coutume d'accoler à ce radical. Par exemple, Apulée dira *dissimulamentum* (1), au lieu de la forme ordinaire *dissimulatio* ; et chez le même Apulée ou chez ses compatriotes, pour ne prendre qu'une seule racine, on trouve des mots comme *crucialilis*, *cruciabundus*, *cruciarium*, *cruciator*, *cruciatorius* (2). C'est par centaines qu'on pourrait citer ces dérivés, bien latins d'apparence, mais inconnus hors d'Afrique : la plupart sont des verbes en *sco*, des noms en *men*, en *mentum*, en *arium*, en *tor*, ou *trix*, en *tas*, en *osus*, en *bundus*, en *bilis*, etc. (3). Beaucoup de termes révèlent même l'existence de suffixes particuliers à la contrée de l'Atlas : tels sont les mots terminés en *itta*, en *ita*, en *uta* (4). Dans ces créations instinctives des Africains se trahit souvent la sourde influence de leurs patois indigènes. On sait le rôle considérable que joue le *nom d'action* dans toutes les langues sémitiques ; or la plupart de ces mots singuliers qu'on rencontre chez un Apulée ou un Tertullien sont justement des noms d'action. Le latin étant pauvre en termes de ce genre, les Africains en ont créé à leur usage. C'était un impérieux besoin de leur pensée ; ce qui le prouve, c'est que souvent ils donnent à l'infinitif du verbe exactement la même valeur et l'emploient comme nom d'action ; au besoin, ils accumulent à plaisir les infinitifs ; il y en a jusqu'à douze de file chez Apulée, dix-sept à la suite chez

(1) Apulée, *Apol.*, 87 ; *Florid.*, 3.

(2) Apulée, *Metam.*, VII, 21 ; Tertullien, *De praescr. haeret.*, 2; Saint Cyprien, *Epist.*, 59, 3 ; Arnobe, I, 40, etc.

(3) Cf. Sittl, *o. l.*, p. 140-142.

(4) *Bonitta, pollita, credduta (Corpus inscr. lat.,* VIII, 1700 ; 2906 ; 5244).

Fronton (1). C'est sans doute aussi par l'usage quotidien de leurs patois sémitiques que s'explique, chez les Africains, le goût ou la manie du terme abstrait ; ils aimaient tant cette classe de mots, à l'allure mystérieuse et à l'harmonie enveloppante, que souvent ils y allaient chercher pour leurs filles des noms comme *Æternitas* ou *Januaritas* (2). Enfin il est à remarquer que bien des termes de la langue ordinaire sont couramment employés en Afrique avec une signification très différente de l'usage classique ; c'est le cas de bien des noms, pronoms, verbes, conjonctions, prépositions et adverbes (3) ; ces modifications de sens ont leur origine soit dans l'influence du grec, soit dans une sorte de maladresse persistante à s'assimiler tous les procédés de langage importés d'Italie, soit dans le développement indépendant de ce latin d'Afrique.

Ce n'était pas seulement le sens des mots romains qui s'altérait en ce pays, c'était souvent encore leur physionomie. Rien de plus barbare que l'orthographe des inscriptions populaires de Numidie et de Maurétanie. C'est que l'on tendait à écrire comme l'on parlait. Or tous ces gens d'Afrique prononçaient fort mal le latin : sur ce point, nos documents épigraphiques justifient abondamment les plaintes des grammairiens d'autrefois. Involontairement, ces descendants de Phéniciens et de Libyens transportaient dans le latin, qu'ils apprenaient à l'école, les notes gutturales et les lourdes articulations de leurs patois. Comme aujourd'hui les Arabes et les Kabyles, ils exagéraient la valeur

(1) Fronton, *Epist.*, p. 207 (édition Naber) ; Apulée, *Metam.*, VIII, 7.

(2) *Corpus inscr. lat.*, VIII, 3244 ; 3699 ; 4158, etc. — D'autres Africaines s'appelaient *Felicitas*, ou *Volvptas*, ou *Pietas*, ou *Hilaritas* (cf. l'Index du *Corpus*).

(3) Cf. Sittl. p. 135 sqq.

des consonnes et laissaient presque entièrement tomber les voyelles. Ils oubliaient les aspirations, et nous savons par saint Augustin que même des grammairiens de profession n'évitaient pas ce défaut (1). Ne pouvant prononcer l'*Y*, ils le remplaçaient d'ordinaire par la diphtongue *EU* (2). Ils substituaient une lettre à une autre, surtout le *B* au *V*, ou le *C* au *T*, disaient *Birtus*, *Boluntas*, *Bita*, au lieu de *Virtus*, *Voluntas*, *Vita*, ou *Macri* au lieu de *Matri* (3). Quand deux consonnes se rencontraient dans un mot composé, c'est souvent la seconde qu'ils assimilaient à la première, contrairement aux habitudes du latin classique : pour eux, *MN* devenait non pas *NN*, mais *MM* ou simplement *M* (4). Ils tendaient à conserver partout des sons durs et des consonnes fortes : ils n'adoucissaient jamais le *C*, et rarement le *T*. Par contre, ils faisaient siffler, hors de propos, différentes lettres ; c'est le défaut que saint Jérôme appelle *stridor punicus* (5), et qui s'explique par l'existence de plusieurs sifflantes dans le punique. Un autre vice de prononciation, souvent reproché aux Africains, était le *labdacisme* : « Le labdacisme, nous dit Isidore de Séville, consiste à faire entendre deux *L* au lieu d'un seul, comme c'est l'habitude en Afrique : par exemple, *colloquium* au lieu de *coloquium*. » C'est ce que remarque aussi un grammairien de l'Atlas, Pompée le Maure : « En cela, dit-il, nous reconnaissons les défauts indigènes ; les labdacismes fourmillent en Afrique ; il est rare d'y entendre quelqu'un bien prononcer

(1) Saint Augustin, *Confess.*, I, 18.

(2) *Corpus inscr. lat.*, VIII, 133 ; 1168.

(3) *Ibid.* 373 ; 654. — « *Birtus, boluntas, bita* vel his similia, quæ Afri scribendo vitiant... » (Isidore de Séville, *App. ad Orig.*, p. 732 du tome LXXXII de la *Patrologie* de Migne).

(4) *Corpus inscr. lat.*, VIII, 2482 ; 6929.

(5) Saint Jérôme, *Epist.* 130, 5 (*Patrologie* de Migne, tome XXII, p. 1109).

un *L* (1). » Enfin, à tous ces vices de langage il faut joindre une cause plus générale d'altération : c'est qu'en Afrique, plus que partout, la quantité était incertaine. On accentuait si fortement les mots que les syllabes longues atones tendaient à s'abréger. « C'est là un défaut spécial aux Africains », nous dit-on (2). Ils avaient surtout une disposition à allonger la première syllabe du mot (3), même à y reporter l'accent tonique, sous l'influence encore de leurs langues sémitiques où dominait la racine toujours monosyllabique et placée en tête. Ces altérations prosodiques et ces variations d'accent avaient fini par défigurer bien des mots ; et, du langage courant, quelque chose de tout cela est passé jusque dans les ouvrages les plus soignés.

La grammaire était plus maltraitée encore que la prononciation et l'orthographe. D'abord l'on continuait d'employer certaines flexions archaïques depuis longtemps oubliées en Italie ; le génitif en *ai* ou en *as* (4), l'infinitif en *ier* (5), l'imparfait en *ibam* (6), des formes comme *civeis* pour *cives*, *itiner* pour *iter* (7). Puis l'on ne comprenait pas grand'chose aux finesses de la déclinaison classique. On ne saisissait pas nettement le rôle spécial de chacun des cas. On confondait les idées de repos et de mouvement : on disait *Romæ accessit* ; on

(1) Isidore, *Origin.*, I, 31, 8 ; Pompée le Maure, *Comm. art. Donat.*, p. 286 (dans les *Grammat. lat.* de Keil, V, 95 sqq.).

(2) « Correpta priore syllaba, quod ipsum vitium Afrorum speciale est » (Consentius, dans Keil, V, p. 392). — Cf. saint Augustin, *Enarrat. in Psalm.* 138, 20.

(3) « Producta priore syllaba, cum sit brevis, quod vitium Afrorum familiare est. » (Consentius, *l. l.*)

(4) *Corpus inscr. lat.*, VIII, 6235 ; 7219 ; 9273 ; 9430, etc.

(5) *Portendier* chez Fronton (p. 220 Naber) ; *probarier*, *jugarier*, *vertier*, etc., chez Martianus Capella (p. 25 ; 26 ; 99, édition Eyssenhardt), etc.

(6) *Impertibant* chez Fronton (p. 228) ; Apulée, *Metam.*, IV, 6 ; VII, 4, etc.

(7) *Corpus inscr. lat.*, VIII, 2391 ; Martianus Capella, p. 335.

employait *ubi* pour *quo*, *ibi* pour *eo*, *foras* pour *foris* (1). Pour trancher la difficulté, on s'en tenait volontiers aux procédés du latin populaire ; les meilleurs écrivains du pays rendaient fréquemment l'idée du génitif ou de l'instrumental à l'aide de la préposition *de*, l'idée du datif par *ad* et l'accusatif (2). De bonne heure, chez les Africains, on tendit à réduire toute la déclinaison latine, non pas à deux cas, comme dans le latin vulgaire de Gaule, mais à trois cas, comme dans les langues sémitiques : un cas sujet, un cas direct, et un cas indirect. De même on s'embrouillait dans les degrés de comparaison, et l'on rendait souvent l'idée du superlatif par une tournure analytique, par le positif précédé d'un adverbe tel que *plurimum*, *egregie*, *eximie*, *longe*, *omnino*, même *horribiliter* chez Fronton (3). Enfin, dans la conjugaison, on employait à contre-sens, et comme au hasard, les temps et les modes, qui d'ailleurs sont bien moins nettement caractérisés dans les langues sémitiques qu'en grec ou en latin. On mettait l'indicatif au lieu du subjonctif, le plus-que-parfait au lieu de l'imparfait. Pour exprimer l'idée du futur, on se servait fréquemment de l'infinitif accompagné d'un auxiliaire, tantôt le verbe *habeo*, comme dans le latin vulgaire d'Italie ou de Gaule, tantôt le verbe *volo*, dont on trouve l'équivalent dans le futur du grec moderne ou de l'anglais (4). On voit que sur beaucoup de points, soit maladresse, soit tradition du latin archaïque, soit réminiscence de

(1) Apulée, *Metam.*, IX, 39 : « *Ubi* ducis asinum istum ? » ; Tertullien, *Apol.*, 40 : « Christianos esse *in causam* ». — *Corpus inscr. lat.*, VIII, 4380 (*ob* meritis), 3933 (*cum filios suos*), etc.

(2) Tertullien, *Apol.*, 5 : « portio Neronis de crudelitate » ; *De patient.*, 1 : « Confiteor ad Dominum Deum » ; Apulée, *Metam.*, III, 8 : « De vindicta solatium date ».

(3) Fronton, *Epist.*, p. 29 : « horribiliter scripta oratio ».

(4) Tertullien, *Scorp.*, 13 ; *Marc.*, IV, 39 ; saint Cyprien, *Epist.* 52, 3 ; 57, 3 ; 63, 6 ; Corippus, *Johann.*, VI, 89 : *servire volunt* pour *servient*.

leurs patois, les Africains s'étaient fait une grammaire à eux.

Dans la structure de la phrase, on observe des contrastes surprenants, et comme deux instincts opposés : d'une part, les procédés communs au latin vulgaire de toutes les provinces romaines, une syntaxe élémentaire, la tendance à tout simplifier, à remplacer les tournures infinitives par des conjonctions, à marquer par des prépositions le rapport des mots, à se rapprocher par là du grec et des langues analytiques ; et, d'autre part, des façons hardies, bizarres, des tournures compliquées, des constructions incohérentes ou enchevêtrées, de l'obscurité, des accumulations et de violentes oppositions de mots ou d'images, de la redondance, de l'emphase. Les anciens savaient bien qu'on ne parlait point en Afrique comme ailleurs ; et cette emphase particulière aux gens de l'Atlas, ce *tumor africus*, comme on disait, avant d'être dans le style, il était déjà dans la langue elle-même, et on le retrouve jusque dans les inscriptions populaires. Cette boursouflure de la pensée, et, par suite, du langage, on l'observe dans tous les idiomes d'Orient, en arabe comme en hébreu : les Africains avaient simplement transporté dans leur latin les procédés du punique et du libyque. Pour s'en convaincre, il suffit de décomposer en ses éléments le *tumor africus*. D'abord, on abuse du pluriel, pour rendre l'idée du singulier : *populi*, le peuple, comme dans la Bible (1). Puis, l'on juxtapose des expressions équivalentes : *furens irata — de fonte piscina* (2). A un substantif l'on joint un synonyme au

(1) Apulée, *Metam.*, XI, 13 : « *populi* mirantur » ; ibid. 16 : « omnes in me *populi* fabulabantur. » — Cf. Tertullien, *De pallio*, 2, etc.

(2) *Orestis trag.*, 703 ; Ps. Fulgence, *Sermon.*, 63. — Cf. Apulée, *Metam.*, VII, 5 : « universi omnes » ; Fronton, p. 186 : « antiqui veteres », etc.

génitif : *sævitas temporis* — *cupiditates libidinum* ; ou le même mot au génitif : *vita vitæ meæ* — *nugæ nugarum* ; ou un adjectif ayant le même sens : *munifica liberalitate* ; ou un adjectif de même signification que le complément : *in continua serie perpetuitatis* (1). Souvent encore, comme en hébreu, l'on remplace l'adjectif par le génitif du mot abstrait correspondant : *gladium crudelitatis* — *errorem pravitatis* (2). Au positif on joint le superlatif : *ægre atque ægerrime* — *inanes et vanissimos* ; ou au verbe simple le verbe composé : *ducit ac perducit* (3). On renforce le comparatif, comme les Grecs de Syrie, et l'on arrive à des formes barbares telles que *magis aptior* — *magis irritatiores* — *novissimiora* (4). On forge des verbes avec le radical du superlatif : *infimare* dans Apulée, — *postumare* dans Tertullien (5). Comme dans les langues sémitiques, où l'adverbe est inconnu, on en exprime l'idée par un substantif ou par un verbe : *inutilitate* — *addo* dans le sens de *præterea* (6). Enfin la pensée, même chez les gens du peuple, s'enveloppe presque toujours d'expressions poétiques, d'abstractions, d'antithèses, d'images, de comparaisons. Tous ces éléments du *tumor africus* sont des procédés familiers aux Sémites. Par là on voit que la langue romaine en Afrique, comme en Syrie le grec, a payé son tribut aux idiomes indigènes.

Le latin des gens de l'Atlas avait donc une physionomie singulière. C'est d'abord une grande richesse de vocabulaire : termes archaïques et populaires, romains ou grecs, puniques ou libyques, composés ou dérivés.

(1) Arnobe, *Adv. nat.*, I, 44 ; II, 1 et 22 ; III, 29 ; saint Augustin, *Confess.*, VII, 1 ; VIII, 11.
(2) Minucius Felix, 26, 8 ; Ps. Fulgence, *Sermon.*, 4.
(3) Arnobe, III, 11 ; Fulgence, *Epist.* 3 ; *Vita Fulgent.*, 61.
(4) Apulée, *Metam.*, IX, 36 ; XI, 10 ; *Passio Perpetuae et Felic.*, 1.
(5) Apulée, *Metam.*, I, 8 ; Tertullien, *Apol.*, 19.
(6) Arnobe, II, 61 ; Victor de Vita, *Persec. Vandal.*, II, 10 ; III, 21.

Avec cela, quelque incertitude dans le sens des mots et dans le jeu des flexions, et une pauvreté réelle en particules, conjonctions, pronoms et adverbes : ce qui fut toujours une cause de confusion et d'obscurité. Puis, une certaine emphase, faite de répétitions, de surcharge, d'exagération, d'abus de l'abstraction et de l'image. Par contre, une grande liberté d'allure, presque tous les avantages de l'ordre analytique, avec un surcroît de tournures vives et hardies ; une phrase sonore, imagée, poétique et colorée, où dominent le nom toujours expressif et le verbe toujours plein de sens. En un mot, les qualités et les défauts qu'on pouvait attendre de cette rencontre originale qui mit en présence des langues aryennes et des langues sémitiques.

III

Il ne suffit pas de connaître les éléments constitutifs, les caractères généraux et les tendances de ce latin des provinces africaines ; il faut encore en suivre l'histoire, les modifications successives sous l'action du temps et de la littérature. En effet, cette langue n'a pas été créée tout d'un coup ; elle a mis longtemps à naître, et longtemps à se façonner ; elle a vécu huit siècles environ, depuis la destruction de la Carthage phénicienne jusqu'à la conquête arabe. Suivant les circonstances historiques, on y voit tel ou tel élément prédominer, tel autre reculer à l'arrière-plan. De plus, chez un peuple si avide d'instruction et, plus tard, si curieux des choses de la pensée, il ne pouvait se faire que l'idéal des classes lettrées ne se reflétât dans le parler de tous : il faut donc étudier encore la réaction de la littérature sur la langue, la transformation de l'instrument entre les mains de l'ouvrier.

Par une sorte d'ironie, l'Afrique, qui a produit la plupart des meilleurs grammairiens du temps de l'empire, est précisément la contrée où la langue romaine s'est le plus promptement et le plus profondément altérée. Apporté d'abord dans la banlieue d'Utique par des bandes de soldats, de laboureurs et de marchands, puis vite acclimaté autour des villes du littoral depuis Leptis jusqu'à Tingis, enfin répandu peu à peu dans les vallées et sur les plateaux de l'intérieur autour des centres de colonisation, le latin populaire s'y est partout développé ou déformé suivant ses lois internes ; mais, selon la région ou l'époque, son évolution a été tantôt contrariée, tantôt précipitée par les idiomes avec lesquels il s'est trouvé en contact.

Pendant un siècle et demi ou deux siècles, jusqu'aux premières années de l'ère chrétienne, l'influence prépondérante fut celle du grec. En dehors d'Utique, qui resta longtemps la capitale, les Romains alors ne se montraient en nombre que dans les principaux ports de la Proconsulaire et dans quelques cités numides voisines de la mer : or, toutes ces villes, Hadrumète et Cirta comme Utique ou Leptis, depuis plusieurs générations, étaient à demi conquises par la civilisation hellénique. Auguste et ses successeurs, usant des prérogatives de leur protectorat, fondèrent quelques colonies romaines sur le littoral du royaume de Maurétanie; mais là encore, surtout à Cæsarea la capitale, nous rencontrons l'hellénisme, si cher aux derniers rois indigènes, Juba et Ptolémée. Pendant cette période de l'histoire des provinces africaines, le grec était la langue littéraire préférée par les écrivains du pays (1), et c'est alors

(1) Ce fut même la seule jusqu'au temps d'Auguste ; pendant les cent cinquante ans qui ont suivi la destruction de Carthage et la création d'une province d'Afrique, nous ne connaissons pas un seul auteur du pays qui ait écrit en latin. — Voyez plus loin, *chapitre* v.

surtout que le latin de l'Atlas s'enrichit d'expressions, de formes et de tournures helléniques.

Dès le temps de Tibère, la langue des conquérants fut exposée à des altérations bien plus graves : elle dut compter avec les idiomes sémitiques de la contrée, et elle ne put les refouler un peu qu'en faisant bien des concessions aux habitudes enracinées des populations indigènes. On venait de relever Carthage ; et à la colonie naissante il avait suffi d'attribuer le nom glorieux de la patrie d'Hannibal, pour lui assurer d'éclatantes destinées. De tous les cantons de l'Atlas on accourut avec enthousiasme ; Phéniciens, Maures et Numides se fixèrent en foule dans la nouvelle capitale. D'autres colonies se fondaient dans l'intérieur du pays et se peuplaient d'indigènes. En même temps, d'aventureux colons s'établissaient dans les hautes vallées de la Proconsulaire et de la Numidie ; des marchands couraient les campagnes ; des soldats tenaient garnison dans les forts ou campaient sur les plateaux. Dans cet incessant va-et-vient, dans ce double mouvement qui poussait les indigènes dans les villes et les Romains dans les campagnes, forcément les vainqueurs et les vaincus se mêlèrent ; et, pour les besoins de la vie, il se forma, comme aujourd'hui dans l'Afrique française, une langue hybride, où le latin dominait, mais un latin tout infiltré de punique et de libyque. A mesure qu'avança la colonisation romaine, l'élément sémitique se fit une place plus large dans le vocabulaire et les procédés d'expression (1).

(1) A cet égard, il est fort curieux de comparer entre elles les différentes inscriptions trouvées dans le pays. On y voit le latin se déformer de plus en plus, au contact des idiomes indigènes, à mesure que s'étend son domaine géographique : il s'altère progressivement, non seulement d'un siècle à l'autre, mais encore de l'Est à l'Ouest et du Nord au Sud. C'est qu'à chaque étape de la colonisation augmentait dans l'ensemble du pays la proportion d'indigènes parlant ou essayant de parler latin. Nous ne pouvons

Pourtant, dès cette même période, dès le règne de Tibère, une influence opposée vint contre-balancer celle-là, et préserver le latin d'une altération complète. Dans les centres de colonisation, dont beaucoup déjà prospéraient, les Romains étaient assez nombreux et assez riches pour sentir le besoin et se payer le luxe de l'instruction. On fit venir des maîtres d'Italie, puis on en forma dans le pays. Partout l'on ouvrit des écoles, d'abord de modestes hangars où l'on apprenait à lire, à écrire, à compter, et plus tard, dans les villes, de vrais collèges où professaient des grammairiens et des rhéteurs. Les petits bourgeois indigènes, envoyés là par l'ambition de leur famille, et d'ailleurs curieux, d'esprit vif, s'y rencontrèrent avec les fils de colons, d'officiers ou de soldats. Et tous, les pauvres maîtres d'école désireux de gagner honnêtement leur argent, les bons grammairiens convaincus et un peu pédants, les rhéteurs fascinés par le beau langage de la capitale et très disposés à prendre au sérieux, en ce pays barbare, leur rôle d'ambassadeurs de l'éloquence romaine, tous s'acharnèrent d'autant mieux à leur tâche que la matière était plus rebelle. On fit une guerre sans trêve aux vices de prononciation, aux expressions qui sentaient la caserne, la boutique ou la ferme, aux termes populaires, aux libysmes, aux punismes : on n'eut d'indulgence que pour les hellénismes. Le résultat ne répondit guère à la bonne volonté des maîtres. Et cependant ils firent beaucoup : ils arrêtèrent, ou du moins retardèrent le latin sur la pente où il glissait. Ils conservèrent fidèlement le dépôt des traditions classiques ; et c'est d'eux que viennent en partie, dans toute la littérature africaine, ce tour oratoire, ce goût des minuties

entreprendre ici cette démonstration qui exigerait de très longs développements. Nous ne pouvons que renvoyer aux articles *Grammatica* et *Carmina*, compris dans l'*Index* du *Corpus inscr lat.*, tom. VIII.

grammaticales, ces réminiscences, cette ambition de rivaliser avec les gloires italiennes. Enfin, eux seuls, ils ont rendu possible la naissance d'une langue littéraire africaine.

Cette langue littéraire, particulière aux écrivains de l'Atlas, commence à se dessiner pendant le premier siècle de notre ère : elle se précise vers le milieu du second siècle. Florus, Fronton, surtout Apulée, la créèrent en appliquant à ce parler d'Afrique — mélange de latin populaire, de grec, de punique et de latin d'école — les procédés du stylisme.

Le stylisme, d'ailleurs, bien que sous des formes un peu différentes, datait de loin. Déjà Salluste avait ouvert la voie, en brisant la période, en procédant par petites phrases acérées et rayonnantes. Sénèque et Tacite avaient suivi, toujours visant à l'effet, au pittoresque, usant de tournures poétiques, toujours à l'affût du nouveau, de l'imprévu. Cette façon d'écrire avait séduit surtout les auteurs originaires d'Espagne, gens à l'imagination boursouflée et capricieuse. Les Africains, plus ardents encore, se jetèrent à leur suite, et poussèrent tout jusqu'à l'outrance. Non seulement leur tempérament les y portait, mais encore la langue même qu'on parlait autour d'eux, cette langue si mêlée, si barbare et si riche, inhabile aux élégances et aux harmonies de la période, mais colorée, vivante et brusque. Dès lors, en Afrique, quiconque se mêla d'écrire, bon gré mal gré, fut un styliste. On voulut toujours du nouveau ; on mêla le néologisme à l'archaïsme ; on raffola de l'argot, des termes poétiques, des abstractions ; sans cesse on renouvela le vocabulaire en empruntant de tous côtés, en redoublant les particules, en substituant les composés aux mots simples ; on voulut donner du vif et du mordant à la phrase, on la hérissa de traits d'esprit, d'antithèses, de réalisme, de pittoresque et de précieux ; on sup-

prima les liaisons, on abusa du participe absolu, si complaisant et si bref, on donna du relief à l'adjectif, on ne recula devant aucune hardiesse de construction, devant aucune violence à la syntaxe, pour obtenir l'effet cherché. Ce stylisme renforcé, à la fois baroque et puissant, ravit et conquit pour toujours les imaginations africaines. Apulée en trouva la formule définitive qu'adoptèrent tous ses compatriotes, païens et chrétiens (1). Ce qui à l'origine était en partie affectation, à la longue devint nature : et à leur tour, les lettrés contribuèrent à façonner le parler commun.

Par Tertullien, qui a été beaucoup lu et souvent imité dans les églises locales, les écrivains chrétiens d'Afrique relèvent du stylisme d'Apulée. A vrai dire, ils n'ont rien apporté de tout à fait nouveau dans la langue; ils l'ont seulement rajeunie et fortifiée en puisant à leur tour et directement aux sources multiples d'où elle était sortie. Dans leur ardeur de prosélytisme, dans leur préoccupation d'être compris de tous, ils méprisaient ou négligeaient la forme ; et par là, s'écartant de l'école, ils ouvraient la porte plus grande au latin vulgaire. Par les nécessités de la prédication, ils étaient contraints de parler couramment les idiomes indigènes ; ce qui forcément, dans leur vocabulaire et leur syntaxe, facilita l'intrusion de l'élément punique ou libyque. Ils firent bien des emprunts au grec, la langue du Nouveau Testament ; mais nous

(1) Sur la langue et le style d'Apulée, voyez plus loin (livre II, ch. v, § 5). — A chaque génération de lettrés, cette influence d'Apulée et de ses imitateurs se combina tout naturellement avec l'influence toujours présente du latin vulgaire local, toujours plus déformé. Aussi la langue littéraire du pays s'éloigne-t-elle de plus en plus de la formule classique. A ne considérer que le vocabulaire et la syntaxe, Capella ou saint Augustin sont encore moins romains, plus africains, qu'Apulée ou Tertullien. L'évolution se poursuit sous les Vandales, avec Fulgence, Aurelianus de Sicca, Cassius Felix de Cirta et Victor de Vita ; sous les Byzantins, avec Victor de Tunis, et jusqu'à l'arrivée des Arabes.

avons vu que le grec n'avait jamais été un étranger dans le pays. Et s'ils durent quelque chose à l'hébreu, la langue de l'Ancien Testament, si même on en constate l'influence jusque dans la versification populaire, il ne faut pas oublier que l'hébreu était proche parent du punique. Donc, rien de tout cela n'était absolument nouveau en Afrique: mais, par ce retour offensif du parler populaire, du grec et des idiomes sémitiques, il est certain que le christianisme affaiblit la résistance de l'école et contribua beaucoup à pousser le latin local dans le sens de son évolution naturelle. Nous en avons la preuve dans l'*Itala*, cette vieille traduction africaine des Livres Saints, qui remonte au temps des Antonins et qu'Augustin s'obstinait encore à défendre contre la version de Jérôme : cette Bible des Eglises de l'Atlas, qui a été le répertoire et le bréviaire des chrétiens de la contrée, abonde en formes populaires et analytiques, en fautes de grammaire, en hellénismes, en tournures sémitiques (1). Par l'*Itala*, le latin d'Afrique s'était retrempé à ses sources vives ; par Tertullien, la langue ecclésiastique du pays hérita de toutes les inventions d'Apulée.

Plus tard, l'invasion des Vandales, en rompant tout lien politique avec Rome et en réveillant la nationalité berbère, renversa ce qui restait des digues opposées par l'école : malmené par ces nouveaux barbares, mêlé de mots germaniques, et plus que jamais miné par les idiomes indigènes, le latin de l'Atlas s'altéra plus profondément encore. Un siècle de domination byzantine y accrut la proportion de grec, mais sans

(1) Saint Augustin, *De doctr. Christ.*, II, 15 ; *Epist.* 82. — Cf. Rönsch, *Itala und Vulgata*, 1869 et 1875 ; *Das neue Testament Tertullians*, Leipzig, 1871 ; Ziegler, *Die latein. Bibelübersetzungen vor Hieronymus*, Münich, 1879 ; Wunderer, *Bruchstücke einer afrikan. Bibelübersetzung* (*Archiv für latein. Lexikogr.*, 1889) ; Linke, *Studien zur Itala*, Breslau, 1889.

l'arrêter sur la pente. Du ve au viie siècle, dans tout le nord de l'Afrique, on voit en formation une curieuse langue romane, à demi sémitique : on en trouve des spécimens soit dans les chroniques du temps, soit dans le traité du médecin Aurelianus de Sicca, soit dans l'étrange préface de l'Anthologie de Carthage (1). Cette langue romane de Berbérie, au moment où elle naissait, a été tuée par l'immigration arabe. Pourtant le latin de ces régions n'est pas mort tout entier. Par la grande Eglise de Carthage, par l'*Itala*, dont plusieurs parties ont été insérées dans la Vulgate, enfin par Tertullien et saint Augustin, l'Afrique a exercé une action puissante sur les écrivains chrétiens d'Italie et d'Espagne : du latin de l'Atlas, quelque chose est passé dans tout le latin ecclésiastique, et même, par là, dans nos langues modernes.

(1) Bährens, *Poetae lat. minor.*, IV, p. 241.

CHAPITRE V.

LES ÉPOQUES LITTÉRAIRES EN AFRIQUE.

L'histoire littéraire de l'ancienne Afrique, si l'on tient compte de ce qui a précédé et de ce qui a suivi la domination romaine, présente huit époques nettement caractérisées. Aux deux premières nous ne nous arrêterons guère, parce que nous les connaissons mal, et parce qu'elles ne se rattachent pas directement à l'objet de cette étude : c'est d'abord la littérature punique de la Carthage indépendante, et c'est ensuite, pendant les deux derniers siècles avant notre ère, une littérature de langue grecque. Notre tâche commence vraiment du jour où le latin devient l'idiome littéraire de l'Afrique. Pendant cette longue période purement romaine, il faut distinguer l'âge des origines (de Tibère à Trajan), le siècle des Antonins où se précise la figure originale des auteurs du pays, le siècle des empereurs africains qui a été particulièrement fécond en écrivains, et le siècle de saint Augustin qu'interrompt brusquement la prise de Carthage par les barbares. Enfin, une période vandale et une période byzantine annoncent et préparent en Afrique la ruine complète de la civilisation antique. Avant d'étudier en détail les auteurs et les œuvres de langue latine, il ne sera pas inutile d'esquisser la physionomie de l'ensemble, en indiquant tout au moins les grands traits et les grands noms de chaque époque.

1° *Epoque punique.* — Au moment où Scipion Emilien assiégeait Carthage pour la brûler et la raser, nous savons que cette ville renfermait des bibliothèques remplies d'ouvrages puniques. Tous ces livres n'étaient guère intelligibles aux Romains ; aussi le sénat en fit don aux princes numides ses alliés, surtout à Micipsa (1). Bien des siècles après, et jusqu'aux derniers jours de la domination romaine, on conservait pieusement et on lisait encore en Afrique ces vieux témoins de la littérature carthaginoise. Beaucoup d'auteurs alors les ont maniés et en ont tiré d'utiles indications : Salluste, le roi Juba, les géographes et les historiens grecs, Apulée, Aviénus, saint Augustin. Ce qu'a été cette littérature punique, on ne saurait aujourd'hui s'en faire une idée nette : nous n'avons de renseignements précis que sur quelques ouvrages isolés. Le plus ancien, à notre connaissance, était une relation du roi Hannon. Vers la fin du VIe siècle avant notre ère, ce vaillant homme avait exploré la côte occidentale d'Afrique jusqu'au delà du Sénégal ; au retour, naturellement, il raconta son voyage et il en consigna les principaux résultats dans une inscription lapidaire qu'on vit pendant plusieurs siècles à Carthage, au temple de Baal Plus tard, ce long document fut abrégé et inséré dans une collection d'ouvrages puniques mise sous le nom du roi Hannon; puis on le traduisit en grec, et c'est sous cette forme qu'il nous est parvenu (2). C'était sans doute encore une relation de voyage, ce livre d'Himilcon que cite et copie souvent Aviénus (3). Le genre historique paraît avoir été aussi en grand honneur : c'est dans les chroniques

(1) Pline, *Hist. Nat.*, XVIII, 22.
(2) *Hannonis Periplus*, dans les *Geog. graec. minores* de C. Müller, I, p. 1-14. — Cf. Pline, *Hist. Nat.*, V, 8.
(3) Aviénus, *Ora maritima*, aux vers 117, 383, 412. — Cf. Pline, II, 169.

locales que Juba trouva les éléments de son Histoire de Libye (1) ; et c'est aux ouvrages du roi Hiempsal que Salluste emprunta toutes les traditions relatives aux origines africaines (2). Enfin il est un chef-d'œuvre qui eut la bonne fortune d'échapper au naufrage de la littérature punique et de devenir populaire même à Rome et en Grèce. Après le sac de Carthage, tandis qu'on abandonnait dédaigneusement aux princes indigènes tout le fonds des bibliothèques locales, on réserva formellement, pour l'envoyer en Italie, le traité de Magon, en vingt-huit livres, sur l'agriculture. En vertu d'un sénatus-consulte, on ouvrit une sorte de concours pour la traduction de cet ouvrage en latin ; le prix fut remporté par un citoyen d'une grande famille romaine, D. Silanus. Un demi-siècle plus tard, au temps de Sylla, l'encyclopédie de Magon fut mise en grec par un habitant d'Utique, Cassius Dionysius, qui dédia son œuvre au proconsul Sextilius ; et bientôt après, en Bithynie, elle était abrégée en six livres et présentée au roi Déjotarus. Rien ne devait manquer à la gloire de Magon ; Varron et Pline célébraient à l'envi ses mérites ; on le préférait même au vieux Caton ; et Columelle écrivait : « C'est le Carthaginois Magon que nous vénérons le plus ; car il est le père de l'économie rurale » (3). D'après les fragments de cette encyclopédie de Magon, il serait téméraire de vouloir juger ce qu'a pu être la littérature punique ; pourtant, si l'on en rapproche ce que nous savons des chroniques d'Hiempsal, des relations d'Hannon et d'Himilcon, des cultes et des ex-voto de Carthage, on entrevoit, chez les auteurs phéniciens d'Afrique, un

(1) Plutarque, *Parall. min.*, 23 : Ammien Marcellin, XXII, 15, 8 : « Juba punicorum confisus textu librorum. »

(2) Salluste, *Jugurtha*, 17 : « ex libris punicis, qui regis Hiempsalis dicebantur, interpretatum nobis est. »

(3) Columelle, I, 1, 12-14. — Cf. Varron, *De re rust.*, I, 1, 10 ; 17, 3 ; 38, 1 ; II, 1, 27 ; III, 2, 13 ; Cicéron, *De orat.*, I, 58 ; Pline, *Hist. Nat.*, XVII, 63 ; 80 ; 93 ; 128 ; XVIII, 22 ; 35 ; 97 ; XXI, 110.

mélange d'effusions religieuses et de préoccupations techniques, de mysticisme et de sens pratique.

2° *Epoque grecque.* — Carthage vaincue, puis détruite, sa langue nationale perdit son rang et devint un patois ; le latin, dont les progrès furent lents en Afrique, et qui même à Rome était encore dédaigné par bien des lettrés, n'était pas prêt alors à remplacer le punique : c'est le grec qui remplit l'interrègne. Quelques Africains quittèrent leur pays pour aller vivre en Orient : tel fut cet Hasdrubal de Carthage, qui, dès le temps de la troisième guerre punique, à l'âge de vingt-quatre ans, abandonna sa patrie pour aller entendre les philosophes d'Athènes, surtout Carnéade ; bientôt il professa pour son compte et devint l'un des chefs de l'école académique ; il écrivit plus de quatre cents ouvrages, tous en grec (1). Après lui, tous ses compatriotes lettrés adoptèrent la même langue, ceux qui restèrent au pays natal comme ceux qui tentèrent fortune à Rome, Dionysius d'Utique, le traducteur de Magon (2), comme le roi Juba, le *Varron des Africains*, ce *puits de science* au témoignage d'Athénée, le plus grand historien parmi les rois, si l'on en croit Plutarque (3). Juba avait écrit sur tous les sujets ; on citait de lui des épigrammes, des traités de géographie et de grammaire, des livres sur le théâtre et la peinture, sur les altérations du langage, sur les antiquités de Rome, sur l'Assyrie, sur l'Arabie, sur la Libye ; c'était un bon écrivain, et un savant universel, dont l'opinion n'était jamais négligeable ; Pline, Appien et Dion Cassius,

(1) Diogène Laërte, IV, 67 ; Cicéron, *Acad.*, II, 31-32 ; *Tusc.*, III, 22 ; Etienne de Byzance, au mot Καρχηδών.

(2) Varron, *De re rust.*, I, 1, 10 : « hos nobilitate Mago Karthaginiensis præteriit punica lingua, quod res dispersas comprehendit libris XXVIII, quos Cassius Dionysius Uticensis vertit libris XX ac græca lingua Sextilio prætori misit. »

(3) Athénée, III, p. 83 ; Plutarque, *Sertor.*, 9. — Voyez les fragments des ouvrages de Juba dans les *Fragm. histor. græc.* de C. Müller, III, p. 465 sqq.

Athénée, Plutarque et bien d'autres lui ont beaucoup emprunté et ont toujours parlé de lui en termes flatteurs. C'est pour nous le plus glorieux représentant de cette littérature grecque d'Afrique, dont les principaux caractères, à en juger par les fragments conservés, paraissent avoir été la curiosité dévote, le tour spirituel, le goût de la précision, le sens de l'utile et une érudition de bon aloi. Après Juba, d'autres écrivains nés en Proconsulaire ou en Numidie, Cornutus, Fronton, Apulée, Tertullien, l'empereur Sévère et d'autres, ont encore composé des ouvrages en langue grecque. Mais désormais ce sera surtout fantaisie et manie érudite, ou question de mode : depuis le milieu du premier siècle de notre ère, la vraie langue littéraire de l'Afrique est le latin.

3° *Époque latine. — Les origines.* — Il y avait longtemps déjà, plus de deux cents ans, qu'un Carthaginois s'était taillé une belle place dans la littérature romaine. Né à Carthage quelques années avant la mort d'Hannibal, Térence fut sans doute enlevé, puis transporté à Rome par un marchand d'esclaves ; affranchi par le sénateur Terentius Lucanus, il fut admis tout jeune, peut-être en sa qualité d'Africain, dans le cercle des Scipions et des Lélius, cercle aristocratique et à demi grec, où se façonna son talent. Il avait tout l'extérieur des gens de son pays natal : les cheveux crépus, le corps sec, le teint bronzé (1). Ses pièces élégantes, tout en finesses et en nuances, œuvre délicate, trop délicate même, d'un lettré formé à l'école des Grecs, ne répondaient guère à ce qu'on pouvait attendre d'un Carthaginois authentique. Aussi beaucoup de gens à Rome ne voulaient voir en lui que le prête-nom de ses amis Lélius et Scipion (2). Sans doute il y avait un peu de vrai dans ces bruits méchants ; et, bien que les auteurs de l'Afrique romaine se soient mon-

(1) Suétone, *Vita Terent.*, p. 1 et 5.
(2) *Ibid.*, p. 2-4. — Cf. Cicéron, *Ad Atticum*, VII, 3, 10 ; Quintilien, X, I, 99.

trés plus tard très fiers de leur ancêtre, il est certain qu'il n'y avait rien d'africain dans l'œuvre attribuée à Térence : c'était seulement un nom fameux dont on se réclamait pour démontrer qu'il pouvait naître à Carthage de grands écrivains romains. En réalité, il faut attendre le premier siècle de notre ère pour voir se dessiner les traits originaux de la littérature latine d'Afrique. En poésie, elle débute par un ouvrage inégal, mais puissant, les *Astronomiques* de Manilius. En prose, elle cherche sa voie avec Cornutus ou Sévère de Leptis ; et déjà même, avec Florus, elle prélude à ses audaces futures.

4° *Epoque d'Apulée et de Tertullien.* Au siècle des Antonins, aucun doute n'est plus possible : c'est bien une nouvelle race d'écrivains qui vient d'apparaître dans l'empire. Désormais, à Rome comme à Carthage, les Africains forment des groupes distincts, aisément reconnaissables à leur langage et à leur allure. Souvent déjà, même dans la capitale, ils donnent le ton. Car ils ont du talent, et ils sont nombreux : il en arrive, non plus seulement de la Proconsulaire ou des villes du littoral, comme dans l'âge précédent, mais encore du fond de la Numidie. A la cour d'Hadrien, Salvius Julianus d'Hadrumète passe pour le plus autorisé des jurisconsultes. Sous Antonin et Marc-Aurèle, le rhéteur Fronton de Cirta éclipse tous ses rivaux et rend des oracles, tandis qu'Apollinaire de Carthage est le plus respecté des grammairiens. Plus avisé encore, Apulée de Madaura se fixe dans son pays natal, et devient l'idole de ses compatriotes, dont il restera toujours le grand classique. En même temps, le christianisme, qui peu à peu s'avance, ouvre des voies nouvelles à l'activité littéraire des Africains. Tertullien de Carthage, grand admirateur et disciple d'Apulée, mais original entre tous, donne au christianisme local ses premiers chefs-d'œuvre, qui serviront de modèles à beaucoup d'autres.

5° *Epoque des empereurs africains.* — Au IIIe siècle,

l'Afrique, où la sève déborde, semble partir pour la conquête de Rome; du moins, elle y envoie des empereurs, les Sévères après Albinus, les Gordiens après Macrin, tous passionnés pour les lettres. Elle produit beaucoup d'écrivains habiles, en vers ou en prose, les poètes Némésien et Reposianus, les deux Sammonicus, l'auteur anonyme des *Distiques de Caton*, les grammairiens Porphyrion et Nonius Marcellus, les métriciens Juba et Térentien le Maure : car la Maurétanie, à son tour, fournit son contingent. Plus intéressants encore que les païens, et plus célèbres, sont leurs compatriotes chrétiens : Minucius Felix, apologiste ingénieux et fin lettré ; l'évêque de Carthage, saint Cyprien, dont nous possédons tant de curieux ouvrages ; le rhéteur Arnobe, au style violent et heurté ; l'élégant Lactance, si admiré de ses contemporains ; Jules l'Africain, l'un des fondateurs de la chronologie ; et Commodien, le poète original aux rythmes hardis. Dès ce temps, la littérature chrétienne de l'Atlas, pleine d'audace et de vie, commence à rayonner sur tout l'Occident.

6° *Epoque de saint Augustin.* — Au IVe siècle et au début du Ve, l'Afrique compte encore nombre d'écrivains ou de savants distingués : le rhéteur Victorin ; l'historien Aurelius Victor ; le grammairien Charisius ; Servius le Maure, le célèbre commentateur de Virgile ; Macrobe, l'auteur des *Saturnales* ; Martianus Capella, qui dans sa bizarre et curieuse encyclopédie condensa toute la science des écoles. D'autre part, les Eglises locales, orthodoxes ou hérétiques, sont fécondes en orateurs et en polémistes : mais tous disparaissent derrière le grand nom de saint Augustin, en qui l'Afrique romaine, à la veille de sa ruine, résuma toutes ses gloires et tous ses talents.

7° *Epoque vandale.* — Brusquement, l'invasion vandale vint remettre tout en question. Ce fut un coup terrible pour la civilisation latine en ce pays. Pourtant le

goût des lettres y était si bien enraciné, qu'il survécut au désastre. On se rattacha désespérément au passé ; et parfois même les écrivains trouvèrent des protecteurs inattendus parmi ces rois barbares. On pouvait vivre encore et aimer la littérature ou la science, puisqu'alors vécurent les médecins Cassius Felix et Cælius Aurelianus, et les auteurs des romans troyens, et l'érudit Pompée le Maure, et Fulgence qui voulut égayer la grammaire en y mêlant l'allégorie. Alors aussi continuaient les polémiques des évêques et des docteurs ; et un intéressant chroniqueur, Victor de Vita, se consolait des misères du temps et des persécutions religieuses, en les racontant. La poésie elle-même n'était pas morte. Luxorius et toute une pléiade de versificateurs chantaient leurs disgrâces ou les fêtes des rois vandales. On rédigeait le recueil de l'*Anthologie de Carthage*, qui nous a conservé tant de morceaux curieux. L'Afrique eut même alors un vrai poète, Dracontius.

8° *Epoque byzantine.* — Violemment séparée de l'Italie et de l'Europe par l'immigration vandale, la région de l'Atlas vivait presque entièrement isolée depuis trois ou quatre générations, quand elle fut rattachée à l'empire d'Orient par les victoires des généraux de Justinien. Mais la restauration byzantine n'a vraiment atteint que le Tell oriental et la côte maurétanienne ; à l'Ouest, tout l'intérieur du pays, où s'étaient reconstituées des principautés indigènes, était à jamais perdu pour la civilisation romaine. Malgré toutes les misères et les guerres incessantes, au milieu de toutes les querelles religieuses, le goût de l'étude se conserva quelque peu dans les cités du littoral. Des lettrés, des savants y naissaient encore, dont les uns demeuraient au pays, tandis que d'autres cherchaient fortune à Constantinople. A l'Afrique byzantine appartiennent, entre autres, et Priscien de Cæsarea, si célèbre au moyen âge, et Junilius, l'auteur d'un précieux traité

d'exégèse, et le chroniqueur Victor de Tunis, et le poète Corippus qui chanta, souvent en beaux vers, la guerre contre les Maures. Ce sont là, pour nous, les derniers Africains. Depuis longtemps, dans toute cette contrée, on voyait diminuer la force de résistance de l'élément européen et se rétrécir le cercle de la civilisation gréco-romaine. L'administration byzantine, molle et compliquée, plus faible encore dans cette province si éloignée de la capitale, ne sut défendre Carthage et Constantine ni contre les Maures à l'Ouest, ni contre les Bédouins à l'Est : et vers la fin du VIIe siècle, dans l'Afrique désormais arabe et berbère, il ne restait déjà plus, des Byzantins comme des Romains, qu'un vague souvenir et des ruines.

Depuis les premières œuvres latines d'Afrique jusqu'à l'invasion musulmane, il s'était écoulé six cents ans ; à chaque génération se sont présentées des figures intéressantes, et dans cette rapide esquisse nous avons eu à mentionner plusieurs des plus grands noms de l'antiquité romaine. Assurément, dans aucune autre contrée de l'empire, on ne trouverait une littérature aussi riche, surtout aussi originale et aussi logique en son évolution. Dans le domaine de la pensée et du style, l'Afrique succède à l'Espagne sous les premiers Antonins, et dès le siècle suivant elle commence à réagir sur toute l'Europe occidentale : avec Apulée et Fronton, elle impose longtemps ses goûts aux païens de Rome ; par Tertullien et Augustin, elle entraîne à sa suite la plupart des auteurs chrétiens. Ce qui est frappant surtout, c'est la persistance des mêmes goûts, des mêmes instincts et des mêmes aptitudes dans toute cette littérature africaine. Evidemment, il y a bien des différences à établir entre Manilius et Florus, entre Apollinaire et Fronton, entre Apulée et Tertullien, entre Cyprien et Arnobe, entre Augustin et Capella, entre

Dracontius et Victor de Vita, entre Priscien et Corippus ; et cependant, malgré la diversité des dons individuels, tous ont un air de famille. Ils sont bien du même pays, de la même race ; ils parlent la même langue, et y portent un même tour d'esprit. Quel que soit l'objet de leurs études, tous sont orateurs, grammairiens et dévots ; ils ont une syntaxe à eux, un style à eux, emphatique et capricieux, pittoresque et réaliste, précieux et négligé, à la merci d'une imagination violente et mystique ; et jamais ils ne peuvent faire abstraction de leur personnalité, qu'ils étalent naïvement même dans un traité de grammaire ou de théologie. Matériellement, il est visible que la tradition africaine se transmet, dans le pays, d'une génération à l'autre ; tous admirent et imitent Salluste, puis leurs devanciers de Carthage ou de Numidie ; savants ou lettrés, ils connaissent avant tout leurs compatriotes ; grammairiens ou métriciens, ils relèvent d'Apollinaire ou de Térentien ; païens, ils sont les héritiers d'Apulée ; chrétiens, ils savent par cœur ou ils ont sous les yeux les traités de Tertullien ; et, des premiers Africains, l'héritage passe, toujours grossi, jusqu'aux érudits et aux poètes contemporains des rois vandales ou des gouverneurs byzantins. Ainsi, d'une part, persistauce du tempérament national, et, d'autre part, tradition locale ininterrompue : voilà qui explique l'unité de cette littérature latine d'Afrique, qui se dessine sous les derniers Césars, qui se précise et grandit sous les Antonins, qui se répand dans tous les sens sous les empereurs africains, qui arrive à son apogée avec saint Augustin, et qui, sous les Vandales et les Byzantins, survit même deux siècles à l'écroulement de l'empire romain.

LIVRE SECOND

LES PAÏENS

CHAPITRE PREMIER.

LES ORIGINES DE LA POÉSIE AFRICAINE. — LE POÈME DE MANILIUS.

Au seuil de la poésie latine d'Afrique, trente ans après la consécration de la nouvelle Carthage, nous trouvons une œuvre singulière, heurtée, obscure par endroits, mais unique en son genre, pleine de vie, de hardiesses et de beautés originales. C'est le poème des *Astronomiques*. Aux siècles derniers, on l'attribuait sans hésiter à un certain Manilius, d'ailleurs inconnu. Mais les critiques modernes ont engagé tant de polémiques autour de ce nom, qu'avant d'étudier le livre en lui-même, nous devons expliquer pourquoi il doit figurer ici.

I

Sur la vie, sur la personne même du poète, nous ne savons absolument rien.

S'appelait-il seulement Manilius ? On n'en doutait pas autrefois. On n'en est plus sûr aujourd'hui. Voici les faits. Bien que plusieurs écrivains anciens aient évidemment eu entre les mains et aient même imité quelquefois les *Astronomiques*, aucun d'eux ne nomme expressément le poète. Sur les plus vieux manuscrits

conservés, qui datent des xe et xie siècles, l'ouvrage est anonyme, ou rattaché à celui d'Aratos. C'est seulement sur les manuscrits plus récents qu'est mentionné l'auteur ; il y est appelé tantôt Mallius, tantôt Manlius, le plus souvent Manilius. Pline, dans son Histoire naturelle, cite deux personnages qui ont porté ce dernier nom et qui tous deux s'étaient passionnés pour l'étude des astres, le sénateur Manilius, et Manilius Antiochus, le fondateur de l'astrologie romaine, qui était venu d'Orient à Rome vers le temps de Sylla (1) ; mais du premier nous ne savons rien du tout, et le second doit être écarté, car il était certainement mort depuis bien longtemps à l'époque où furent composées les *Astronomiques*. Ainsi le témoignage de Pline ne peut en rien faciliter la solution du problème. Pourtant les érudits de la Renaissance n'ont pas hésité à rétablir ou conserver en tête du poème le nom de Manilius ; et pour cela ils avaient au moins une bonne raison, que nous connaissons. Sans doute, au temps des Mérovingiens et des Carolingiens, on était mieux renseigné que nous sur ce point, et dans les couvents devaient circuler des manuscrits que nous avons perdus : car le célèbre Gerbert, devenu pape sous le nom de Sylvestre II, écrivait à un ami pour lui demander une copie des « livres de M. Manilius sur l'astrologie (2). » On ne peut guère douter que dans cette lettre il ne soit fait allusion à notre poème. Il est donc tout au moins vraisemblable que l'auteur s'appelait réellement Manilius : jusqu'à preuve du contraire, et pour la clarté de l'exposition, c'est le nom que nous lui conserverons.

(1) Pline. *Hist. Nat.*. X, 4 ; XXXV, 199. — Les anciennes éditions de Pline mentionnaient encore (XXXVI. 72) un « Manilius mathematicus » qui aurait vécu au temps d'Auguste. Mais c'était une interpolation : aucun des manuscrits de Pline ne porte ce nom à cet endroit.

(2) *Epist.* 78, p. 45 (Olleris).

Sur le temps où il écrivait, il ne peut s'engager que des discussions de détail. Le poème, qui est rempli d'allusions à des événements historiques (1), porte en lui-même sa date. On ne saurait hésiter, et l'on n'a fait osciller la composition de l'ouvrage, qu'entre les dernières années d'Auguste et les premières de Tibère. Sans nous arrêter aux hypothèses, souvent un peu fantaisistes, dont on a obscurci la question, nous donnerons brièvement ici nos conclusions et nos raisons (2). A notre avis, les quatre premiers livres ont été entièrement composés pendant les cinq dernières années du règne d'Auguste, à qui est dédié le poème. Tout est clair, si l'on admet qu'ils ont été écrits de l'an 9 à l'an 14 de notre ère : la mention du désastre de Varus au livre I, et, au livre IV, l'allusion au prochain avènement de Tibère, y marquent les

(1) *Astronom.*, I, 7-14 ; 384 sqq. ; 798-804 ; 899-900 ; 907 sqq. ; II, 507-509 ; IV, 764 ; 935 (édition Jacob, Berlin, 1846).

(2) Trois théories sont depuis longtemps en présence : suivant Scaliger et Bentley, le poème aurait été entièrement composé sous Auguste ; suivant Lachmann, il aurait été écrit sous Tibère; suivant Jacob et Merkel, les premiers livres appartiendraient au règne d'Auguste, et les derniers au règne de Tibère. — De nos jours, le système de Lachmann a été repris par M. Freier (*De Manilii Astronomicon aetate*, Göttingen, 1880), par M. Cramer (*De Manilii qui dicitur elocutione*, Strasbourg, 1882), et, avec d'ingénieuses variantes, par M. Cartault (*Revue critique*, 1888, I, p. 283 sqq.). M. Lanson, qui a étudié la question avec beaucoup de soin (*De Manilio poeta*, Paris, 1887, p. 11-26), hésite pour les derniers livres entre l'explication de Bentley et celle de Jacob. Nos conclusions se rapprochent beaucoup des siennes, sauf pour le livre IV, que nous ne séparons pas des trois premiers, et pour le livre V, que nous croyons ajouté après coup. — Au fond, ce qui fait l'objet du débat, c'est le sens que l'on doit donner aux passages relatifs à Auguste. Or la difficulté disparaît, si l'on tient compte des travaux récents sur les origines du culte impérial (voyez surtout : Guiraud, *Les assemblées provinciales dans l'empire romain*, Paris, 1887 ; Beurlier, *Essai sur le culte rendu aux empereurs romains*, Paris, 1890 ; et notre thèse latine : *De Communi Asiae provinciae*, Paris, 1885). Il n'est pas un seul vers des quatre premiers livres des *Astronomiques*, qui ne puisse s'appliquer à Auguste vivant.

deux dates extrêmes ; et si Manilius y parle souvent d'Auguste comme d'un dieu, il n'y a rien là de surprenant, puisqu'au lendemain de la bataille d'Actium les poètes comme la foule avaient commencé de diviniser l'empereur, et les provinces de lui élever des temples. Seul, le cinquième livre, qui semble avoir été ajouté après coup, pourrait être du temps de Tibère.

Quant à la patrie de Manilius, c'est sûrement l'Afrique. Tel a été l'avis du savant moderne qui a le mieux étudié le poème et qui en a donné la meilleure, même la seule édition critique (1). Et nous sommes amené à la même conclusion par des raisons de toute sorte.

D'abord, l'auteur des *Astronomiques* n'était pas un Romain de Rome ni d'Italie. Sur ce point, tout le monde est d'accord. Les bizarreries, les maladresses de son langage, la couleur étrangère de son style, ne permettent à cet égard aucun doute : ce n'est pas ainsi que pouvait écrire à Rome un contemporain d'Auguste.

On a voulu rattacher Manilius à l'Orient hellénique. Mais les mêmes raisons de grammaire et de goût s'y opposent. Et s'il connaît bien la littérature grecque, s'il en imite les lieux communs, si même les hellénismes abondent dans son vocabulaire et sa syntaxe, tout cela ne prouve rien : vous trouverez la même chose dans tous les poètes latins du temps, et nous avons vu que dans l'Afrique romaine, surtout chez des contemporains du roi Juba, l'hellénisme était fort à la mode. D'ailleurs, pour traiter d'astronomie et d'astrologie, c'est naturellement vers la littérature alexandrine que dut se tourner Manilius : là seulement étaient les sources scientifiques, la terminologie et les modèles.

(1) Jacob, dans la *Préface* de son édition des *Astronomiques* (Berlin, 1846), p. XVI.

Ce qui est caractéristique, au contraire, et tout à fait décisif, c'est que notre poète parle du grec comme d'une langue étrangère. Faisant allusion aux termes helléniques dont il ne pourra se passer pour l'exposition de sa doctrine : « Si je dois, dit-il, emprunter des mots à une langue étrangère, c'est la faute du sujet, non du poète » (1).

Ni Grec ni Romain d'Italie, Manilius appartient donc à l'une des provinces occidentales de l'empire. A laquelle ? Ici les manuscrits mêmes nous répondent ; quand ils mentionnent la patrie de l'auteur, ils font de lui un Carthaginois (*Pœnus*). C'était donc la tradition du moyen âge, et tout la confirme. Pour la contester, on a voulu alléguer ces vers des *Astronomiques* (2) : « Hannibal, qu'on s'attendait à voir tomber dans *nos* chaînes, s'affranchit de l'exil par une mort furtive comme celle d'un accusé. » Mais qu'y a-t-il là de surprenant ? Un citoyen romain, un colon d'Afrique, dans un poème dédié à l'empereur, pouvait-il ne pas considérer Hannibal comme un ennemi, et les Français d'Algérie parlent-ils autrement d'Abd-el-Kader ? Ce qui est frappant, au contraire, c'est de voir la place considérable que tient l'Afrique dans le poème. Evidemment Manilius la connaît bien, et se plaît à en parler. Il y revient sans cesse dans ses explications astronomiques. S'agit-il de la Petite Ourse ? C'est sur elle que les Carthaginois règlent la marche de leurs navires : « La Petite Ourse tourne dans un cercle étroit ; elle est moins étendue et moins brillante, mais elle l'emporte sur la Grande Ourse, de l'avis des marins phéniciens ; pour les Carthaginois, c'est le guide le plus sûr, quand ils cherchent sur la mer un rivage qui se dérobe (3) ». Est-il question du commandant de

(1) III, 40-42. — Cf. II. 888.
(2) IV. 41-42.
(3) I, 297-300.

navire ? Sans lui, « les vaisseaux carthaginois vogueraient au hasard sur la mer (1) ». Et c'est, avant tout, le ciel d'Afrique que décrit le poète astronome ; parmi les bévues qu'on lui a reprochées, il en est de bien étonnantes et de bien imprévues ; on a prétendu, par exemple, qu'il s'était trompé dans ses calculs sur la durée variable des jours et des nuits ; c'est pourtant là un fait d'observation courante, et il est difficile de croire ici à une méprise du poète : mais lisez ses *Astronomiques* sous la latitude de Carthage, et vous verrez qu'il a raison. Outre le ciel d'Afrique, il décrit volontiers la terre d Afrique, avec des traits précis et pittoresques ; et c'était là, dans la littérature latine, en poésie du moins, une nouveauté. Il nous montre les plaines voilées d'une poussière de sable, les habitants brûlés et desséchés par le soleil, et le teint bronzé du Maure (2). Il peint très exactement la côte où « un courant venu de l'ouest creuse des golfes, baigne à droite le rivage de Numidie, la chaude Libye, les collines de Carthage autrefois si grande, puis s'arrondit autour des Syrtes semées de bas-fonds (3) ». Même il se plaît à rappeler les gloires de Carthage : « Autrefois, dit-il, Carthage régna par les armes, alors qu'Hannibal porta le feu sur les cimes des Alpes, alors qu'il immortalisa la Trébie et peupla de tombeaux les campagnes de Cannes, alors qu'il déchaîna la Libye sur les cités d'Italie (4) ». Et il aime à montrer Marius partant d'Afrique pour vaincre Rome : « Marius s'est assis là, semblable à ces ruines de Libye : des quais de Carthage, il est allé conquérir le monde (5). »

Tout nous ramène donc vers l'Afrique. Et l'on n'est

(1) V, 51.
(2) IV, 728-730.
(3) IV, 597-600.
(4) IV, 658-661.
(5) IV, 47-48.

pas surpris de constater que plus tard les *Astronomiques*, à peu près inconnues en Italie, restèrent toujours entre les mains des lettrés de Carthage : des passages de ce poème ont été imités par Némésien au IIIe siècle, par Dracontius sous les Vandales (1). C'est là un nouvel indice qui trahit l'origine de l'œuvre. Et l'on s'explique aisément que Manilius ait été compris et goûté dans l'Afrique romaine. Par les inégalités et les bizarreries de sa langue, par l'allure oratoire, par le relief et le coloris de son style, par son réalisme pittoresque, il annonce Apulée et Tertullien ; par la date, il est le premier des Africains.

II

Arrivons à l'œuvre même. Le sujet en est facile à définir. Manilius prend le mot *astronomie* dans le sens particulier qu'on lui donnait souvent à Rome : la divination par l'étude des signes célestes. Les *Astronomiques* sont tout simplement un traité d'astrologie en vers.

En effet, malgré les obscurités, les longueurs et certaines incohérences dont il faut rendre responsables les copistes et non l'auteur, ce poème procède méthodiquement, et par déduction, comme un ouvrage technique. Les épisodes mêmes, en général, se rattachent étroitement à la démonstration, dont ils marquent le progrès ou tirent la conclusion morale. Tel est, par exemple, le caractère des quatre grands morceaux qui ouvrent les quatre premiers livres ; le poète y célèbre tour à tour les conquêtes de l'astro-

(1) *Astronom.*, I. 760-761. Cf. Némésien, *Eclog.*, I, 39-40. — *Astronom.*, I, 800. Cf. Dracontius. *De Deo*, V, 326.

nomie, la puissance des astres, la divination, la souveraineté du destin ; or, dans chacun de ces exordes, il annonce et précise la question qu'il va traiter dans le reste du livre. Lui-même insiste sur la nécessité d'une méthode rigoureuse : avant de rien conclure, il doit réunir les matériaux, exposer les faits (1).

« Tout d'abord, dit-il, il me faut chanter l'ordre de la nature et peindre la vraie physionomie de l'univers (2). » C'est l'objet du premier livre, où il coordonne les observations astronomiques. Il y raconte l'origine du monde. Il y étudie la forme de la terre, qui est sphérique comme tous les astres, et immobile au milieu de l'espace. Il décrit le zodiaque et les constellations extrazodiacales, l'axe et les cercles de la sphère céleste, l'équateur, les tropiques, le méridien, l'horizon, l'écliptique, la voie lactée, les comètes.

Le second livre est consacré à l'exposition de la théorie astrologique. Le poète y passe en revue les signes du zodiaque : il dit leur forme, leurs instincts, leur aspect, leurs divinités protectrices, puis les relations des signes entre eux. Chacune de ces constellations est divisée en douze parties égales, de deux degrés et demi, et chacune de ces parties subit elle-même l'influence d'un signe étranger ; encore la valeur en est-elle modifiée, si dans le voisinage se trouve ou le soleil ou la lune ou quelque planète. Enfin le ciel tout entier est partagé en douze secteurs ou *maisons* déterminées par l'horizon et le méridien ; et l'action de chaque maison se combine avec celle du signe qui y est contenu.

Il s'agit maintenant de tirer l'horoscope, et le troisième livre nous explique comment on s'y prend. La

(1) II. 750-787.
(2) I. 120-121.

destinée d'un homme dépend de l'état du ciel au moment de sa naissance. Elle est fixée par un groupe de *sorts*, et l'on compte douze de ces groupes, dont chacun correspond à l'un des signes du zodiaque. L'astrologue doit avoir calculé le temps que chaque constellation met à se lever sous la latitude où l'on se trouve, et les variations des jours et des nuits. Pour tirer l'horoscope, il faut se tourner vers l'Orient et déterminer le point de l'écliptique qui est à l'horizon, puis la position du soleil, des planètes et de la lune, enfin l'astre qui se lève à la minute précise où naît l'enfant. Cet astre dominera la vie entière, mais beaucoup d'autres agissent sur celui-là, dans l'ordre de leur succession, et en vertu de réactions très compliquées. Chaque année, chaque mois, chaque jour, chaque heure, chaque instant de l'existence d'un individu sera sous l'influence de l'astre correspondant.

Après la théorie, les applications. « Il reste maintenant, nous dit le poète, à construire avec précision l'échelle des degrés célestes, qui par une route sûre puisse guider vers les astres la science du devin (1). » C'est ce que nous trouvons dans le quatrième livre, où est analysée en détail l'action de chaque constellation zodiacale sur la destinée humaine. Le caractère, les aptitudes, le métier, le bonheur ou le malheur, tout dépend du signe, ou plutôt de la partie de signe, qui a présidé à la naissance, et des relations qui existent entre cet astre et tous les autres. De plus, chacune des constellations zodiacales est investie d'une autorité prépondérante sur certaines régions terrestres, ce qui explique toutes les différences de climat, de race et de civilisation.

A ce moment, le sujet semble épuisé ; et sans doute, dans le plan primitif du poète, les *Astronomiques* se

(1) IV, 119-121.

terminaient ici, par cet admirable épilogue du quatrième livre où sont exaltées les conquêtes de l'intelligence humaine. Mais il semble que l'auteur ait été pris de scrupule. « Ici un autre se fût arrêté, sans pousser plus loin son œuvre », nous dit le poète en reprenant sa tâche (1). Lui, il n'avait pas cru pouvoir s'en tenir là ; il ajouta un livre, peut-être deux (2) : car le cinquième livre, tel qu'il se présente aujourd'hui, est incomplet, plus court, et finit brusquement sur une description des six grandeurs d'étoiles. Que manquait-il donc aux conclusions du quatrième chant ? C'est qu'on y avait négligé les constellations extrazodiacales dont le lever coïncide avec celui des différents signes du zodiaque, et qui par là modifient les inclinations, les professions et les goûts. De là ce cinquième chant, qui ne le cède point aux autres pour le talent, mais qui compromet l'harmonie de l'ensemble en contraignant l'auteur à des contradictions ou à des redites.

Ainsi cette astrologie, qui est la raison d'être du poème, en fournit aussi la charpente et supporte tout le reste. Il semble vraiment que, dans ces théories mathématiques et mystiques, il n'y eût pas matière à poésie. Mais c'est justement cette difficulté qui avait séduit Manilius. Il était fier d'avoir trouvé un sujet si original. « Je suis le premier, dit-il, à faire entendre ces chants nouveaux dans les bosquets verdoyants et sur les cimes de l'Hélicon ; pieux pèlerin, j'y apporte des offrandes telles qu'on n'en vit jamais... Cette œuvre que j'entreprends n'a été tentée jusqu'ici par aucun poète. Que la Fortune me vienne en aide dans cette tâche immense ! que la vie me soit douce et la vieillesse longue, pour que je puisse venir à bout d'une

(1) V, 1-2.
(2) Telle est aussi l'opinion de Béchert, *De Manilii emendandi ratione* (dans les *Leipziger Studien*, I, 17).

si lourde besogne (1) ! » A cette idée, qui lui est chère, il donne souvent un tour très poétique : « Dans la rosée des hautes herbes cherchons une prairie vierge encore, une source qui dérobe son murmure dans le mystère d'une grotte, et que n'ait effleurée ni le bec des oiseaux ni le feu du soleil. Ce que je dirai est à moi ; je ne devrai rien à aucun poète ; ce ne sera pas un larcin, mais mon œuvre à moi ; c'est sur mon propre char que je m'élèverai vers le ciel, sur ma barque que je fendrai l'onde (2). » Tous les autres grands sujets sont désormais épuisés : on ne peut toujours parler des géants, des Argonautes, de Troie ou de Thèbes, de Thyeste ou d'Œdipe, des guerres médiques, des conquêtes d'Alexandre ou des origines de Rome. Tout cela est connu, banal, et d'ailleurs trop facile à traiter. D'autres poètes, il est vrai, « ont décrit les figures des constellations et les signes épars dans l'étendue des cieux (3). » Mais ceux-là encore ont commis une erreur fondamentale. Ils n'ont fait que conter des légendes et chercher dans la fable l'origine des noms donnés aux astres ; dans leurs vers, le ciel n'est qu'un tableau historique. Ils nous montrent la terre peuplant le monde sidéral. En réalité, c'est la terre qui dépend des cieux : voilà ce que veut démontrer notre poète ; voilà, suivant lui, ce qui fait la nouveauté de son sujet, ce qui lui donne le droit de dire : « O Muses, je vais étendre votre domaine (4). »

On n'est pas forcé de croire un poète sur parole. Et, à notre tour, nous devons nous demander : qu'y a-t-il de vrai dans ces fières déclarations, et quelle est la part de nouveauté ou d'intérêt ?

Tout d'abord, il est trop évident que Manilius n'avait

(1) I. 4-6 ; 113-116.
(2) II, 53-59.
(3) II. 25-26.
(4) III, 1-4. — Cf. II, 1-51 ; III, 5-25 ; V, 460-469.

pas réinventé ni importé en Afrique l'astrologie. Un de ses mérites, au contraire, est d'avoir choisi un sujet bien en rapport avec les préoccupations de son public. Si l'astrologie était aussi vieille que la civilisation, elle était alors à la mode plus que jamais, et en Afrique plus encore qu'ailleurs. Le poète connaissait bien l'histoire de la science qu'il a chantée, et il en a raconté avec précision les origines (1). Dans cette belle introduction du premier livre où il peint le progrès de la pensée humaine, il nous montre la nature se révélant aux rois-prophètes des bords de l'Euphrate et du Nil, puis la divination par les astres se régularisant dans les collèges de prêtres, et se répandant sous le couvert de la religion, surtout du culte de Mercure-Hermès. En Chaldée, en Egypte, l'astrologie était née dans les temples avec l'astronomie, et avait profité de toutes ses découvertes; enveloppant ses rêveries sous des apparences de précision et de rigueur, logique en ses déductions, et féconde en conseils pratiques, elle avait promptement conquis la faveur des foules. Elle était arrivée dans la Grèce au VIe siècle, à la suite de la science orientale; elle avait glissé quelque chose d'elle-même jusque dans les hardis systèmes des physiciens d'Ionie, dans les mystères orphiques, dans les *Nombres* de Pythagore, dans les imaginations de Platon, dans les théories des astronomes alexandrins; surtout elle avait séduit les ignorants et entretenu l'industrie de nombreux charlatans. Mais en Grèce, du moins, où il y eut tant de vrais savants, le sens de la vérité exacte empêchait les esprits cultivés d'accepter aveuglément toutes les inventions chaldéennes. A Rome, où les savants ne furent que des érudits et des compilateurs, cet utile contrepoids manqua tout à fait; les âmes y furent livrées sans défense aux superstitions et aux terreurs. Trait signifi-

(1) I, 1-117.

catif, c'est par le mot *mathematici* que l'on désigna généralement les astrologues. Déjà les Romains, très anciennement, avaient appris des Etrusques à chercher dans les étoiles le secret du destin. Mais la divination par l'étude des astres devint populaire surtout après la seconde guerre punique, quand des Grecs de Syrie eurent apporté en Italie tout le système chaldéen, élaboré et perfectionné depuis deux ou trois mille ans. Le succès fut très prompt, et la plupart même des philosophes y contribuèrent : on nous dit que Panétius, l'ami de Scipion Emilien, était le seul parmi les stoïciens à ne pas admettre les prédictions des astrologues ; et encore, il doutait de leur science, plutôt qu'il ne la repoussait absolument, et il se plaisait beaucoup dans la société d'un des plus célèbres d'entre eux, Scylax d'Halicarnasse (1). Deux générations plus tard, arriva de Syrie à Rome ce Manilius Antiochus que Pline appelle le fondateur de l'astrologie (2), mais dont le rôle se borna sans doute à donner plus de cohésion au système. Désormais, dans tout le monde romain, s'établit sans contestation la croyance à la divination par les astres. Bien souvent l'on traqua les charlatans, mais justement parce qu'on avait foi dans leur science et qu'on en avait peur. L'exemple, d'ailleurs, venait de haut : Tibère, à Caprée, tremblait en regardant les étoiles ; Auguste lui-même, qui avait vu se réaliser pour son compte les prédictions d'un certain Théogène, faisait publier son horoscope et frapper une monnaie d'argent à l'empreinte du Capricorne, le signe sous lequel il était né (3). A Carthage, surtout, ces idées étaient fortement enracinées, à cause de la persistance et du caractère mystique des cultes phéniciens. Autour du temple de

(1) Cicéron, *De divinat.*, I, 3, 6 ; II, 42, 88.
(2) Pline, *Hist. Nat.*, XXXV, 199.
(3) Suétone, *Octavian.*, 94 ; *Tiber.*, 69.

Tanit s'agitait un monde interlope de devins et de prophétesses, que l'on méprisait un peu, mais que l'on redoutait et que l'on consultait : c'est là qu'on prédit l'avènement de Macrin et le meurtre de Caracalla (1). Dans cette Afrique où les superstitions pullulaient à l'ombre de religions bizarres, où bientôt Apulée allait être solennellement accusé de magie, où plus tard l'on devait arrêter un proconsul convaincu de coupables pratiques (2), où saint Augustin lui-même crut si longtemps à l'astrologie (3), on voit que le sujet traité par Manilius dans les *Astronomiques* était familier ou accessible à tous.

D'autre part, il est certain que Manilius empruntait aux écrivains spécialistes le fonds de sa doctrine. Il y avait eu en Grèce, puis à Rome, toute une littérature du monde sidéral. Nous ne voulons pas parler seulement des grands astronomes, qui avaient exposé eux-mêmes leurs systèmes ou dont les idées avaient été recueillies par des disciples : Thalès et Anaximandre de Milet, Pythagore, Méton, Eudoxe de Cnide et Aristote, Eratosthène et Hipparque. Mais dès la période alexandrine plusieurs écrivains avaient imaginé de mettre en vers ces théories scientifiques ou les rêveries qui s'étaient développées parallèlement : c'est ce qu'avaient fait, par exemple, Eratosthène lui-même dans un *Hermès*, Aratos de Soles dans ses *Phénomènes* et ses *Pronostics*, Cleostratos de Tenedos dans une *Astrologie*. A Rome, dès le second siècle avant notre ère, Sulpicius Gallus avait composé des ouvrages d'astronomie. Cicéron dans sa jeunesse, comme plus tard Germanicus, avait traduit les poèmes d'Aratos ; et, dans le *Songe de Scipion*, il s'était plu à décrire la sphère céleste. Varron, dans le

(1) Capitolin, *Pertinax*, 4 ; *Macrin.*, 3.
(2) Ammien Marcellin, XXVIII, 1, 17 sqq.
(3) Saint Augustin, *Confess.*, IV, 3 ; VII, 6.

sixième livre de ses *Disciplines*, avait eondensé tout ee que ses leetures lui avaient appris sur les astres; et son contemporain Nigidius Figulus, qui tira l'horoseope d'Auguste et qui passait pour magicien, avait exposé dans de gros ouvrages toute sa seienee astrologique. Enfin, sous le règne d'Auguste, Hygin résumait bien des travaux alexandrins dans ses quatre livres *Sur l'astronomie*, que nous possédons encore. Pour réunir les matériaux de son poème, Manilius n'avait done que l'embarras du ehoix : familier comme il l'était avec les deux littératures classiques, il pouvait puiser également aux sourees latines et aux sources greeques. On ne peut douter d'abord qu'il n'ait eu sous les yeux le sixième livre, aujourd'hui perdu, des *Disciplines* de Varron ; car ses théories astronomiques présentent des rapports frappants avec celles de son eompatriote Martianus Capella qui plus tard ne se gêna pas, nous le savons, pour eopier Varron. Peut-être aussi Manilius a-t-il eonnu les œuvres de Nigidius Figulus et d'Hygin. Mais e'est surtout de l'Orient grec que paraît lui être venue l'idée de ses *Astronomiques* ; il a imité très probablement plusieurs passages des *Phénomènes* d'Aratos; il a dû eonsulter les traités seientifiques d'Eudoxe de Cnide, d'Eratosthène et d'Hipparque, et sans doute aussi quelqu'un de ees poèmes astrologiques en langue grecque, que nous n'avons plus. On ne saurait dire au juste ce qu'il doit à ses devanciers ; mais nous avons du moins quelques preuves indirectes de ses emprunts. Non seulement il eite fréquemment le nom grec des astres ou des phénomènes eélestes, en déelarant qu'il n'en trouve pas l'équivalent latin ; mais eneore il lui arrive d'exposer suceessivement des théories contradietoires, évidemment prises dans différents écrivains, par exemple en ee passage : « Quelques-uns placent eette foree dans la huitième partie ; d'autres préfèrent la dîxième; un auteur s'est rencontré pour attribuer ee

rôle à la première (1). » Souvent il ne se donne pas la peine de choisir entre des systèmes inconciliables ; même il paraît n'avoir pas toujours nettement compris les théories compliquées des savants grecs, et il traite un peu trop les mathématiques en poète. En tout cas, il est bien clair que le fonds des *Astronomiques* n'a rien d'original.

Si Manilius en astrologie n'a rien inventé, si même il brouille et parfois défigure ce qu'il emprunte, où donc est l'intérêt du poème et la nouveauté ? Matériellement, elle est dans ce petit fait : jusqu'alors, si l'on avait parlé d'astrologie en vers, c'était en vers grecs, et, si l'on en avait parlé en latin, c'était en prose ; Manilius fut le premier qui traita ce sujet pour son compte en vers latins. Mais hâtons-nous d'ajouter que ce n'est pas tout : la vraie nouveauté, celle dont il pouvait être fier, c'est d'avoir su exposer presque toujours en poète, et assez souvent en grand poète, ces théories bizarres, hérissées de formules mathématiques. Nous étudierons en détail les ressources et les moyens de cette démonstration originale ; ce que nous voulons seulement marquer ici, c'est que les *Astronomiques* sont non pas un manuel versifié, mais une œuvre personnelle et un véritable poème. Pour renouveler, animer et féconder son sujet, Manilius possédait le vrai secret : il y croyait. Il manquait de critique et se complaisait trop à des fantaisies de rhéteur ; mais il avait la foi. De là, cet entrain, cette chaleur du style, ce grand mouvement qui emporte et vivifie les explications les plus abstraites. Comme Lucrèce, il déclare qu'il a cherché uniquement la vérité ; il est sûr de l'avoir trouvée, et il défend l'astrologie avec une ardente conviction : « Est-il étonnant, dit-il, que les hommes puissent connaître le monde, puisque le monde lui-même est en eux et que chaque

(1) III, 680-682. — Cf. III, 510 sqq. et 537 sqq.

homme est une image amoindrie de la divinité ?... Cette foi que nous demandons pour notre science souveraine, on l'accorde aux augures et aux entrailles frémissantes des victimes. Y a-t-il moins de raison à consulter les pronostics divins des astres, qu'à interroger les cadavres des bêtes ou le chant des oiseaux ? Dieu lui-même laisse voir aú monde la face du ciel, il se montre à nous sous cette forme matérielle de l'univers toujours en mouvement, il s'offre et s'impose à nos regards pour nous forcer à le bien connaître, à suivre sa marche et à démêler ses lois. Le monde lui-même appelle nos âmes vers les astres; puisqu'il ne le cache pas, c'est qu'il veut nous révéler son domaine Serait-ce un crime d'étudier ce qu'on a le droit de voir (1) ? » Mais à l'apôtre il ne suffit pas de croire; il doit encore justifier sa foi et convertir. Aussi notre poète n'exposera pas froidement sa doctrine; il ne s'en tiendra pas aux arguments consacrés, il sera à l'affût de tout ce qui peut forcer la conviction, il imaginera des preuves nouvelles et des exemples, et, de tout son système, il tirera des conclusions morales. Il veut instruire et persuader, il espère y réussir; et pourtant, malgré tout son enthousiasme, il redoute l'ignorance et les préventions et surtout la frivolité du commun des hommes. D'ailleurs, cette inéluctable sottise humaine est un argument de plus en faveur de sa doctrine : « Un souffle divin, dit-il, m'entraîne vers les astres. Je ne ramperai point au ras du sol; je n'écrirai point pour la foule. Seul sur mon char, je roulerai librement dans l'espace, où je ne crains aucune rencontre, où personne ne m'accompagnera ou ne secondera ma course. Mes chants seront écoutés du ciel, admirés des astres; le monde se réjouira d'avoir trouvé un poète digne de lui, et, avec le monde, ces sages, bien peu nombreux ici-bas, à qui est

(1) IV, 893-922.

réservé le privilège de connaître les saintes révolutions des astres. Quant à la foule, laissons-la passer; elle ne rêve que richesses, or, dignités et faisceaux, luxe et molle oisiveté, concerts et musique; elle est incapable d'un effort pour étudier l'univers. Il faut encore être prédestiné, pour s'appliquer à connaître les lois du destin » (1).

D'après le sujet même qu'il traite et la façon dont il l'annonce, on devine ce que peuvent être les idées de Manilius et sa conception du monde. Au fond, si nous laissons de côté les digressions et les détails ajoutés par le poète, ce que nous trouvons ici, c'est l'astrologie traditionnelle, plus ou moins bien interprétée. Mais il ne faut point juger de cette science bizarre d'après telle ou telle conclusion puérile; en réalité, elle choquait moins la raison et le bon sens que la plupart des autres modes de divination généralement admis dans l'antiquité. A la base de l'astrologie, on trouve du moins un ensemble d'observations parfaitement justes. On ne saurait nier l'action de certains astres sur la terre. « Cette vérité, remarque notre poète, n'exige pas de longs raisonnements. Le ciel agit sur nos campagnes. Il fait lever ou ruine les moissons. Il soulève la mer, la jette sur nos côtes, puis la retire. Ces deux mouvements opposés sont dus à la lune, qui alternativement pousse et ramène les flots, et au soleil, qui dans l'espace d'une année rétablit l'ordre primitif (2). » Cette influence exercée par certains astres sur la terre, sur les marées, sur les saisons, sur les plantes, sur les migrations des oiseaux, sur l'évolution ou les habitudes des animaux, et même, indirectement, sur la civilisation humaine : voilà une vérité scientifique incontestable. Or c'est précisément le point de départ de l'as-

(1) II, 136-149.
(2) II, 84-92. — Cf. 93-105.

trologie. Par analogie avec le soleil, la lune et les planètes, on a conclu à l'action des étoiles ; et de quelques observations éparses on a fait un système méthodique. C'est par les dieux que l'humanité fut rattachée aux astres. Partout les grandes divinités n'avaient été, à l'origine, que la personnification des phénomènes naturels, surtout des corps célestes. A ces dieux, façonnés peu à peu sur le modèle de l'homme, on avait prêté, comme à des hommes, une foule d'aventures : à leur tour, les astres héritèrent des attributs et des aventures des divinités homonymes, qui en revanche participèrent à l'inflexibilité des lois du monde sidéral. Ainsi se construisit cette échelle mystique, qui des étoiles fixes, et à travers les dieux, descendait jusqu'à l'homme et aux derniers des êtres. Le Destin immuable détermine tout : au ciel, la marche des astres ; sur l'Olympe, les rapports des divinités ; sur la terre, le sort des peuples, le caractère des individus, les professions et tous les événements de la vie. Même chaque partie du corps est sous l'autorité d'une constellation distincte (1). Sous cette théorie étrange se cache un sentiment profond de la dépendance mutuelle où sont entre eux tous les atomes de l'univers. L'astrologie est la conclusion précipitée de mathématiciens-poètes, ou l'expression populaire, exagérée jusqu'à l'absurde, d'une grande hypothèse scientifique qu'on pressentait déjà dans l'antiquité : la gravitation universelle.

Ce système aboutit forcément au déterminisme. En effet, la philosophie de Manilius se réduit à une sorte de panthéisme mystique. Il croit à un souffle divin qui vivifie et entraîne le monde ; l'univers se confond avec Dieu. « Je chanterai, dit-il, la nature douée d'une secrète intelligence ; la divinité toute-puissante qui pénètre le ciel, la terre et la mer, pour soumettre l'ensemble des

(1) II, 453-465.

choses à des lois communes; ce tout qui subsiste par le concert des parties, et que met en mouvement la raison suprême : car un seul et même souffle circule partout et féconde tout (1). » Rien de l'homme n'échappe à la nécessité : tout est réglé, tout est prévu le jour de sa naissance. « Aux signes célestes la nature a confié la direction des choses humaines, et à chacun d'eux une fonction particulière, mais de façon à établir un seul total de nos destinées. Tout ce qu'on peut imaginer, travaux, métier, arts, événements quelconques qui peuvent se présenter dans la vie, tout cela y est compris... Toutes les circonstances de la carrière d'un homme sont déterminées par les astres dans un ordre invariable (2). » Manilius a souvent célébré la souveraineté du Destin. Il est si logique dans sa foi qu'il n'hésite pas à condamner la magie (3) : car c'est folie aux hommes de prétendre agir sur les astres et changer l'ordre établi.

Il transporte la fatalité jusque dans la vie morale. Même la vertu et le vice sont un don du Destin : l'homme n'y peut rien. Mais le poète ajoute que cette conclusion ne tend point à détruire toute société. « Ma doctrine, nous dit-il, n'entend pas excuser le crime ni enlever son prix à la vertu... Au contraire, nous devons d'autant plus estimer la vertu, qu'elle est une grâce du ciel; et d'autant plus détester les criminels, qu'ils sont nés pour le crime et doivent l'expier. Peu importe d'où vient le crime : c'est le crime, voilà tout. Le Destin, qui y pousse, veut aussi qu'on l'expie (4). » Cette philosophie ne change donc rien à l'ordre social; mais ce n'en est pas moins, et sous sa forme la plus absolue, le déterminisme moral.

(1) II, 60-66. — Cf. I, 247-254 ; 456-538 ; II, 80-82
(2) III, 64-73. — Cf. IV, 1-107.
(3) II. 109-110.
(4) IV, 108-118.

Pourtant, voici qui semble s'accorder mal avec les théories fatalistes du poète. A plusieurs reprises, et avec éloquence, il célèbre les conquêtes de l'intelligence et de la volonté humaine. Il trace de magnifiques tableaux des progrès de la civilisation et de la science. Il explique comment le génie est né de l'effort. Il montre l'homme inventant le langage, l'agriculture, la navigation, le commerce, les arts, la divination. Et il conclut : « Par l'effort, l'observation et l'adresse, l'homme a tout vaincu. Il ne s'est pas arrêté dans sa tâche, avant d'avoir par le raisonnement escaladé le ciel, renversé les barrières qui cachaient les mystères de la nature, et vu tout ce qui existe (1). » Bien plus, le poète accorde à l'humanité une place d'honneur dans le monde : « Peut-on croire que l'origine de l'homme ne soit pas au ciel ? Tous les animaux sont courbés vers la terre, plongés dans les eaux, ou suspendus dans les airs ; ils ne songent qu'au repos, à leur ventre et aux plaisirs des sens ; ils n'ont ni la raison ni le don de la parole. Seul, l'homme naît pour contempler la nature ; seul, il parle et raisonne et cultive les arts. Il gouverne tout, il a bâti des villes, il a forcé la terre à produire, les animaux à le servir. Il s'est ouvert un chemin sur les eaux. Seul, il porte la tête droite ; en vainqueur qu'il est, il dirige vers les astres son regard plein de feu, il regarde de plus près le ciel et y interroge la divinité ; non content des apparences, il veut connaître à fond l'univers ; il sent qu'il a la même origine, et il se cherche dans les astres (2). » Voilà, sans doute, une belle inspiration de poète ; mais cette apothéose de l'humanité étonne quelque peu chez un écrivain fataliste.

Y a-t-il, au fond, contradiction ? Et les deux idées ne peuvent-elles se concilier ici, du moins en principe,

(1) I. 95-98.
(2) IV, 897-910.

comme chez beaucoup de stoïciens ? On a voulu faire de Manilius un adepte des doctrines du Portique : c'est exagérer, car il puise des deux mains dans tous les systèmes ; mais il arrive souvent aux mêmes conclusions que Zénon ou Marc-Aurèle. Il était d'ailleurs inévitable que sur plusieurs points l'astrologie se rencontrât avec le stoïcisme ; et l'on sait que la plupart des penseurs de cette école admettaient la divination par les astres. En tout cas, c'est par un compromis analogue à celui de ces philosophes que se fait, chez Manilius, une sorte de conciliation entre le déterminisme et le libre arbitre. L'homme est soumis au destin ; il est une partie d'un tout régi par des lois fixes. Mais il a l'intelligence ; il comprend l'ordre universel ; il s'affranchit en s'y soumettant de bon gré, même en utilisant à son profit les forces aveugles. C'est bien ce que nous dit Manilius : « L'homme est le seul être en qui descende la divinité; elle habite en lui, et s'y étudie »; ou encore : « Nous sommes une partie de cet univers qui nous a donné l'être; mais nous savons ce qu'il est ; enfants des astres, nous nous élevons jusqu'à eux (1) ». Et pourtant il reste ici, comme dans le stoïcisme et les philosophies analogues, une dernière contradiction inévitable : car enfin, dans leur hypothèse, il ne dépend pas de l'homme d'avoir l'intelligence ni de la développer, ni d'orienter la volonté ; pour comprendre et accepter l'ordre universel, il faut encore être prédestiné.

III

D'un sujet si sec en apparence et si abstrait, de cette astrologie un peu rébarbative et du froid déterminisme

(1) II. 107-108 ; IV, 884-885.

qui en est la conséquence, comment Manilius a-t-il pu faire sortir de la poésie ? et quelle espèce de poésie ? La sincérité de sa conviction et l'ardeur de son prosélytisme expliquent bien qu'il ait pu mettre de la vie et du mouvement dans l'exposition de sa doctrine : mais, pour qu'il y fît vraiment œuvre de poète, encore fallait-il qu'il sût féconder la matière elle-même et y découvrir des sources d'émotion ou d'intérêt.

Les *Astronomiques* renferment d'abord un certain nombre d'épisodes, où intervient soit la mythologie, soit l'histoire romaine. Dans ces morceaux brillants, on relève aisément des longueurs, et en plusieurs endroits il est clair que l'auteur a saisi l'occasion d'y montrer son talent. Mais il ne serait pas juste de ne voir là que des hors-d'œuvre ou des airs de bravoure. En réalité, ces épisodes se relient étroitement à la démonstration; ils y figurent à titre d'arguments ou d'exemples.

La mythologie était le complément nécessaire, et, dans beaucoup de cas, la seule explication de l'astrologie. Les Grecs avaient si bien acclimaté au ciel leurs fables, qu'elles y règnent encore, au moins dans la nomenclature; et les vieux astronomes d'Ionie pourraient encore apercevoir leurs dieux par les lunettes de nos Observatoires. Mais pour nous ces noms des planètes ou des étoiles sont vides de sens. Pour les anciens, ces astres étaient les mêmes dieux qu'on venait d'adorer dans leurs temples ; on ne savait pas distinguer Diane de la lune, ou Phœbus du soleil; et chaque divinité possédait une partie du ciel (*templum*), comme elle avait sur terre des sanctuaires et des domaines. Aussi Manilius ne pouvait décrire une constellation sans rappeler les aventures du dieu ou du héros correspondant ; c'est de la terre que le ciel avait reçu son navire Argo, son Centaure, sa Léda, sa Cassiopée, son Andromède, ses Ourses ; le Cocher ou la Chèvre qu'ob-

servaient les astronomes était exactement le cocher enlevé par Jupiter avec son char, ou la chèvre qui en Crète avait nourri Jupiter; et la lyre d'Orphée, après avoir ici-bas entraîné les bêtes, là-haut désormais entraînait les étoiles. Supprimez ces légendes, et toute la théorie astrologique disparaît du coup; seules, les aventures terrestres des héros ou des dieux expliquent les instincts ou les affinités des constellations, et ces tableaux étranges où se complaît l'imagination hallucinée de Manilius (1). Il voit dans le monde sidéral un fourmillement de vie : là-haut, tout se passe comme ici-bas; il y a des signes mâles ou femelles, à figure d'homme ou d'animal, solitaires ou accouplés, fertiles ou stériles, diurnes ou nocturnes, maritimes, terrestres ou amphibies, debout, assis ou couchés; ces astres, entre eux, se regardent, s'écoutent, s'admirent, se détestent ou s'adorent, se battent et se réconcilient. Ces descriptions bizarres ne sont point, chez Manilius, des fantaisies de mauvais goût : c'est le fond même de la doctrine. Les astres portaient des noms de divinités, de héros, d'animaux; on avait fini par prendre au sérieux cette terminologie; après avoir attribué aux dieux les passions humaines, par une conséquence naturelle, on les attribua aux astres correspondants; et, à leur tour, ces dieux, ces héros, ces animaux célestes décidèrent du sort des hommes qui naissaien sous leur influence. On avait transporté au ciel la mythologie; l'astrologie l'en fit redescendre, mais cristallisée, raidie de formules mathématiques; et à ces astres mêlés de dieu, de héros ou d'animal, on soumit la destinée humaine. La connaissance des légendes était donc indispensable aux tireurs d'horoscope; et, par là, tout le domaine de la fable s'ouvre devant Manilius.

(1) I,255-274 ; II, 150-269 ; 466-692.

L'histoire aussi avait sa place marquée dans le poème : car elle fournissait, ou semblait fournir, une preuve décisive de l'exactitude des théories astrologiques. Tous les grands hommes n'ont-ils pas cru à leur étoile ? Et, de beaucoup d'entre eux, n'a-t-on pas dit souvent qu'ils étaient les jouets du Destin ? De fait, il y avait quelque chose d'extraordinaire et de déconcertant dans les aventures d'un Marius ou d'un Sylla, d'un César ou d'un Pompée. Tout devenait clair et simple pour qui croyait à la prédestination sidérale, si facile à admettre dans ce monde antique où l'on vivait enveloppé de mystère, où la science même était pénétrée de surnaturel. Aussi Manilius ne se fait pas faute d'invoquer le témoignage de l'histoire. Veut-il démontrer que l'apparition d'une comète annonce des événements graves? Il n'a qu'à alléguer la croyance populaire, acceptée avant lui par Virgile comme par Lucrèce, et ces météores, encore présents à l'imagination de la foule, qui avaient présagé tant de malheurs et de guerres civiles, la mort de César, la bataille de Philippes ou celle d'Actium (1). Faut-il prouver que chaque homme est sous la dépendance d'un astre ? C'est ce qu'avaient pensé, et dit d'eux-mêmes, les maîtres du monde, Auguste et César après Sylla. A-t-on quelque doute sur la puissance du Destin et l'incertitude de la vie humaine ? Qu'on se rappelle les aventures de Marius et la triste fin de Pompée ; et, si ces exemples ne suffisent pas, que l'on songe à Priam et à Crésus, à Xerxès, aux Tarquins, à l'invasion gauloise, à la bataille de Cannes, à la fuite d'Hannibal et à l'écroulement de Carthage (2). Il est même un coin de son poème et une région du ciel où Manilius a réuni la plupart des grands noms historiques. Pour expliquer l'aspect de la voie lactée, on avait imaginé bien des hypo-

(1) I, 906-921.
(2) IV, 23-90.

thèses, et, parmi beaucoup d'idées fantaisistes, se cachait la vraie. Manilius, consciencieusement, les passe toutes en revue ; mais, en bon astrologue, il s'arrête surtout à la théorie qui faisait de la voie lactée le rendez-vous des âmes héroïques. Explication bizarre, sans doute, mais qui ne choquait personne en un temps où les Césars, à peine morts, devenaient des astres. A coup sûr, la conception était poétique, et Manilius en a tiré un merveilleux profit : rien de plus beau que ce grandiose et radieux cortège où défilent tour à tour les héros fameux de la Grèce et de l'Italie, Achille et les Atrides, Ulysse et Nestor, Thémistocle et Alexandre, Solon, Socrate et Platon, puis les vieux Romains, et, derrière eux, Cicéron et Caton, Pompée, Agrippa, César (1). Ici se rencontrent tous les grands hommes ; dans le reste du poème, ce sont les plus récents, ceux des dernières générations, qui sont le plus souvent appelés en témoignage ; car les exemples tirés de leur vie devaient frapper davantage l'imagination du lecteur. Rien d'ailleurs n'est plus décisif, aux yeux de Manilius, que l'histoire même de Rome : il en rappelle complaisamment les humbles origines, les progrès rapides, les victoires, les défaites toujours suivies de nombreux triomphes ; et, à chaque moment de cette longue évolution, il montre l'action toujours présente du Destin.

Ces épisodes historiques ou mythologiques contribuent sans doute à l'intérêt des *Astronomiques* ; mais ce n'en est pas l'élément le plus original. Ce qui est surtout remarquable chez Manilius, et ce qui lui appartient en propre, c'est ce qu'il tire de sa doctrine même. Entre les mains des théoriciens et des devins de profession, l'astrologie n'était qu'une froide abstraction mathématique : Manilius en a fait sortir un large courant de vie et de poésie. Considérée d'un certain point de vue, cette con-

(1) I, 758-804.

ception du monde avait sa grandeur ; en soumettant tout à la domination des signes célestes, elle affirmait la solidarité de tous les êtres, et elle exprimait sous une forme saisissante le sentiment de l'harmonie universelle. Ainsi comprise, l'étude des astres implique l'étude de la nature et de l'homme. C'est l'infini de l'espace et du temps qui se déroule devant le poète : le ciel, la terre, l'humanité.

Les phénomènes astronomiques ont inspiré à Manilius d'admirables descriptions, très originales, et dont on ne trouve l'équivalent dans aucun poète ancien, pas même chez Lucrèce. En quelques traits précis, et relevés d'heureuses comparaisons, il dessine la voie lactée : « On n'a pas à la chercher ; d'elle-même, elle attire les regards, se révèle et force l'attention. Bande blanche dans l'azur du ciel, on dirait une aurore d'où va poindre le jour, ou une route, incessamment battue par la roue des chars, qui se détache nettement sur le fond vert des campagnes... ; ou encore le blanc sillage creusé par un navire qui entraîne derrière lui les vagues écumantes soulevées en tourbillons des profondeurs de la mer. Telle, cette route céleste, éclatante de blancheur, brille dans le ciel obscur, et de ses reflets illumine l'azur (1). » Quant au zodiaque, c'est un immense baudrier, émaillé d'étoiles et ciselé de lumière (2). Si dans ces constellations on veut distinguer les différentes grandeurs d'astres, il suffit de suivre la lune du regard : « Quand elle est dans son plein et au milieu de sa course, les plus belles étoiles conservent leur éclat, mais le vulgaire se cache, et l'on voit fuir la foule anonyme ; dans le ciel ainsi déblayé, on peut alors reconnaître et compter les principaux astres ; car ils ne se confondent plus avec les petits (3) ». Le poète n'est pas moins heu-

(1) I, 701-712.
(2) I, 679-680.
(3) I, 469-473.

reux quand il peint la brusque apparition des météores. Par exemple, les étoiles filantes : « Par un temps serein, quand brillent de toutes parts les flambeaux célestes, on en voit qui se précipitent et volent çà et là ; ils laissent derrière eux une longue traînée de flamme et s'élancent au loin comme une flèche (1) ». Ou les comètes, aux formes capricieuses et bizarres : chevelure éparse, barbe enflammée, poutre, cylindre, lampe, tonneau embrasé, menton de chèvre (2). Enfin, voyez comme Manilius a su rendre la poésie pénétrante d'un beau soir lumineux : « Les étoiles percent les ténèbres et s'allument dans la nuit noire. Alors se peuplent les temples du ciel, qui étincellent de feux sans nombre. La foule des astres se reflète dans l'espace infini. Il n'y en a pas moins que de fleurs sur la terre, ou de grains de sable sur les plages de l'Océan. Comptez, si vous pouvez, les flots qui se succèdent sans trêve à la surface de la mer, ou les feuilles qui se détachent et tombent par milliers dans les forêts : vous n'approcherez pas du nombre des feux qui circulent dans l'espace (3) ». Les descriptions de ce genre abondent dans Manilius, et aucun poète n'a eu un sentiment plus vif des magnificences du ciel étoilé.

Quand il nous ramène sur la terre, il aime à y suivre le contre-coup des révolutions astronomiques, à y peindre les aspects changeants du paysage. S'il doit décrire les saisons, il renouvelle ce lieu-commun par quelques détails exacts et pittoresques. En été, « le moissonneur sépare les épis des tiges frêles du chaume ; on se frotte le corps avec du sable pour les divers exercices de la palestre ; et la mer, dont la surface tremblote, semble dormir et faire taire ses vagues. » En hiver, « la campagne est raidie de froid, la mer est fermée, les soldats restent au camp, les rochers s'imprègnent de frimas et

(1) I. 846-850.
(2) I. 833-846.
(3) V, 726-735.

éclatent ; la nature est immobile et se repose. » Au printemps, « la mer s'apaise, les vagues s'adoucissent ; la terre ose enfin s'ouvrir et laisse échapper les fleurs ; dans les gras pâturages, les troupeaux et les oiseaux se hâtent de répondre à l'appel de Vénus ; le bois parle en sa profondeur, où retentissent les chants ; et la forêt déploie tout ce qu'elle a de verdure. » En automne, « les grappes de Bacchus, gonflées de jus, se détachent de l'ormeau ; dans les cuves, où s'écrase le raisin, on voit écumer le vin doux ; et déjà le laboureur ouvre ses sillons, il sème le grain dans la terre qu'a fécondée la tiédeur de l'automne (1). » Par ce choix et cette précision du détail, le poète donne du relief et de la vie à presque tout ce qu'il peint. Voyez encore cet écrasement de la nature et de tous les êtres sous la lourdeur d'un été d'Afrique : « La Canicule secoue son flambeau sur le globe et lance ses rayons. La terre lutte en vain ; presque réduite en cendres, elle semble agoniser. La mer languit et se cache en ses profondeurs. La sève se retire des arbres et des plantes. Les êtres vivants émigrent vers un climat étranger (2) ». Parmi ces descriptions, il en est de très neuves par le sujet même, et de fort curieuses, comme ces vers sur les antipodes : « Sous les constellations australes est une autre partie de la terre, où nous ne pouvons pénétrer. Là vivent des peuples inconnus, en des royaumes qu'on n'a point visités encore. Ils sont éclairés par le même soleil que nous. Mais pour eux c'est en sens inverse que les ombres se dessinent et que se présente le monde sidéral. Les astres se couchent à leur gauche et se lèvent à leur droite. Pour eux le ciel est aussi étendu que pour nous, aussi lumineux, et, le soir, aussi constellé (3) ». Plus caractéristique encore est cette magni-

(1) III, 629-665.
(2) V, 207-213.
(3) I, 377-383.

fique description des régions du pôle nord : « Si la nature permet à l'homme d'habiter sous le pôle..., malgré les neiges éternelles et les glaces..., le ciel lui paraîtra se tenir debout, et sans jamais incliner ses flancs, tournera droit sur lui-même, comme une toupie. Placé au pôle, on ne verra que six des signes du zodiaque, qui formeront un demi-cercle oblique ; mais ces signes seront toujours visibles, car ils seront toujours au-dessus de l'horizon. Il n'y aura là qu'un seul jour, mais un jour de six mois, qui, sans jamais s'obscurcir, remplira la moitié de l'année. Pendant tout ce temps, jamais ne se couchera le soleil ; tant qu'il parcourra dans sa course ces six constellations, il aura l'air de voltiger autour de l'axe du monde. Mais, dès qu'il aura atteint l'équateur et se mettra à descendre vers les signes placés au-dessous de l'horizon, alors commencera au pôle une longue nuit qui durera six mois... Ainsi l'année n'y comprend qu'un seul jour et une seule nuit (1) ». Voilà certainement une note bien originale dans la poésie antique ; et l'on voit qu'ici la hardiesse de l'imagination n'enlève rien à la rigueur d'une démonstration scientifique.

Sur la terre, ce qui doit intéresser le plus un poète astrologue, c'est encore l'humanité : car après tout, l'objet principal de la science qu'il prêche est de connaître et de prédire notre destinée. De là ces peintures de mœurs, où se complaît et s'égaie évidemment l'esprit de l'auteur, mais où l'exposition de sa doctrine le poussait fatalement. Tout d'abord, chaque région du globe est sous l'influence particulière d'un des signes du zodiaque : ce qui amène le poète à tracer un large tableau du monde connu de son temps (2). Il y passe en revue les divers pays et les divers peuples ; il esquisse à

(1) III, 356-384.
(2) IV, 585-817.

grands traits pittoresques la physionomie et le rôle de chacun d'eux ; et dans beaucoup de ces portraits, dans celui de l'Africain, de l'Espagnol, du Grec, du Gaulois ou du Germain, on relève des observations curieuses et justes : au fond, et abstraction faite de l'explication astrologique, nous retrouvons ici la théorie des climats et des races, qu'avaient exposée Hippocrate et Aristote avant Montesquieu. Mais ce ne sont là que des indications générales, et d'une utilité relative : or Manilius, comme tous ses confrères en divination astrale, se pique de sens pratique, et cherche les applications immédiates. Ce qui importe avant tout, c'est l'individu. Etant donné telles ou telles conditions astronomiques, que deviendra l'homme né à ce moment ? Il faut donc examiner tous les cas, et en tirer au moins les principales conséquences. Voilà pourquoi la dernière partie de ce poème astrologique est une vaste fresque, où se dessinent tous les aspects de la vie humaine, professions et caractères.

On y trouve d'abord une galerie de portraits, joliment enlevés, qui par la vivacité du tour rappellent Théophraste. Par exemple, c'est le grondeur : il a horreur du jeu ; il a le front grave, un visage où se peint l'austérité du caractère ; il se nourrit d'inquiétude ; il ne cite que les exemples du vieux temps, surtout Caton ; il a l'air sourcilleux d'un tuteur de comédie ou la morgue d'un oncle sévère (1). A côté de lui passent le timide, l'homme inquiet, l'homme emporté, l'ivrogne, le fourbe. Arrêtons-nous devant l'intrigant : il a l'esprit souple, toujours en mouvement ; il se mêle des affaires d'autrui, surtout de celles de l'Etat ; on le rencontre à toute heure chez les magistrats, dans les tribunaux, aux ventes publiques, aux adjudications ; il surveille, et est toujours prêt à dénoncer quelqu'un ;

(1) V, 451-456.

il est l'agent de toute la ville ; d'ailleurs il aime le plaisir et la bonne chère, on le voit souvent à la danse et au théâtre (1). Derrière l'exploiteur de tout le monde, voici l'ami de tout le monde, l'homme aimable et gênant qui toujours veut se rendre utile : il a l'esprit vif, le corps alerte, et ne connaît pas la fatigue ; c'est l'obligeance même ; un tel homme vaut tout un peuple ; on dirait qu'il habite tous les quartiers ; on l'aperçoit à toutes les portes ; toujours affable, dès l'aube il est à son poste pour saluer les passants (2). Cet autre ne rêve que voyages ; il n'est pas rentré encore, qu'il songe à repartir ; il ne reste au pays que juste le temps de raconter ce qu'il a vu. Son voisin, lui, ne s'absente guère, car toujours il est retenu par des occupations absorbantes, il est l'homme à bonnes fortunes : il n'admet que deux divinités, Bacchus et Vénus ; à table, il se livre volontiers, plaisante, et amuse les convives ; chez lui, il devient grave, car il s'agit de se parer, de disposer savamment les boucles de sa chevelure flottante, d'en fixer quelques-unes par des bandelettes pour former un haut toupet ; il vit au milieu de perruques, et se ruine en pierre-ponce pour adoucir sa peau ; il se prendrait en horreur, s'il apercevait un poil sur ses bras ; il s'habille comme une femme, emprisonne ses pieds dans des escarpins incommodes, ce qui lui donne une démarche molle et sautillante ; c'est peu pour lui d'aimer, il faut encore qu'on le sache (3). Mais écoutez, là-bas s'avance le mélomane : pour lui rien n'existe, hors la musique ; au milieu du repas il entonne une chanson, et il continuerait la nuit entière; au milieu des affaires les plus sérieuses, un air lui remontera en tête, et il fredonnera,

(1) V, 315-324.
(2) V, 61-66.
(3) V, 143-156.

il fredonnera toujours ; s'il est seul, il chantera pour ses oreilles. Ainsi le veut le Destin (1).

Du caractère dépendra le plus souvent la profession. Aussi Manilius va faire défiler tous les métiers qu'il avait observés dans les rues, les faubourgs ou les ports de Carthage. Chemin faisant, il nous dira comment l'on vivait autour de lui à la campagne, à la côte, en ville.

Aux champs, le paysan s'acharne contre la terre. Le laboureur, à force de peine et de patience, arrache au sol ces superbes moissons qui faisaient considérer l'Afrique comme un des greniers de l'empire romain. Le vigneron marie le pampre aux ormeaux et dispose les ceps en rangées symétriques, comme un chœur de danse ; ou bien il étend la vigne en treilles ; ou il préfère la culture en provins, et, entre les lignes des échalas qui soutiennent les plants nouveaux, il sème des céréales ; la méthode diffère suivant les lieux, mais partout le labeur est dur : en revanche, après la récolte, on ne ménage pas le vin : on le boit pur, et souvent on laisse sa raison dans son verre (2). Près des faubourgs des villes, ce ne sont que parterres émaillés de fleurs, bosquets et pelouses savamment décorées. L'horticulteur y produit toutes les variétés de violettes, de jacinthes, de lis, de pavots, de roses : de quoi satisfaire aux demandes des parfumeurs et des bouquetières (3). Les cantons sauvages appartiennent aux bergers, aux bouviers et aux chevriers. Le long des cours d'eau se rangent les moulins et les fermes. Sur les sentiers et les routes cheminent des bandes de voituriers et de muletiers, que guettent les brigands. Çà et là, dans la verdure, on entrevoit

(1) V, 333-337.
(2) V, 238-246.
(3) V, 256-267.

le château d'un gentilhomme campagnard : il ne rêve que chasse, filets et chausse-trapes; il vit au milieu de ses chiens, dont il surveille lui-même l'éducation ; il est la terreur des bois et de la plaine ; on le voit revenir chargé de gibier, et il suspend ou cloue à sa porte la peau des bêtes (1). Non loin de là, sur la pente de la montagne, grouille souvent une chétive population de carriers ou de mineurs : car en beaucoup d'endroits on fouille le sol dans l'espoir d'y découvrir des filons de métaux. Dans les mines d'or, les ouvriers vont chercher les pépites au fond de longues galeries souterraines; d'autres tamisent ou lavent le minerai ; quelques-uns remuent jusqu'à la vase des rivières pour en retirer des grains d'or ; et de cette précieuse poussière on façonne les lingots (2).

Les gens des côtes ne connaissent et ne regardent que les flots. Dans les grands ports, tous ceux qui vivent de la mer, constructeurs de navires, officiers de marine, pilotes, et le peuple des matelots, tous sont à la merci de l'armateur : si riche qu'il soit, il ne songe qu'à décupler sa fortune ; il est hardi dans ses entreprises et joue tout ce qu'il a sur un coup de vent ; il fait le grand commerce d'exportation, et ne cesse d'imaginer des spéculations nouvelles ; si l'on prévoit une disette, il profitera du renchérissement des denrées ; il s'ouvre de nouveaux marchés en nouant des relations avec des contrées barbares : acheter pour rien, revendre vite et cher, voilà son rêve, rêve d'usurier qui vend le temps pour doubler son capital (3). C'est seulement dans les ports importants que la population est vouée au commerce

(1) IV, 178-188.
(2) V, 523-532.
(3) IV, 165-174.

maritime ; partout ailleurs, dans tous ces villages qui s'alignent au fond des baies, on vit de la pêche. Pour tous, la guerre au poisson est le grand souci. Les uns vont dans des mers lointaines harponner les cétacés. D'autres poursuivent le phoque, qu'ils emprisonnent entre de larges barrières de filets. Tout le monde, d'ailleurs, guette l'époque des migrations des poissons. Quand on aperçoit sur l'eau une immense tache métallique, d'un vert foncé, c'est qu'un banc de maquereaux est là ; comme leur multitude même les immobilise, on a le temps de les envelopper d'une vaste seine ; et de tout ce butin on remplit des coques et des tonneaux (1). Mais le plus grand événement sur la côte est encore l'arrivée des thons : on les guettait depuis longtemps, et l'on a tout préparé pour les surprendre ; ils se débattent en vain contre les filets ; on les laisse s'agiter et s'épuiser, pendant que leurs rangs s'épaississent de plus en plus ; quand tout l'espace aménagé est plein, on frappe au hasard, et la mer se rougit de sang ; on jette sur la grève le produit de la pêche, et l'on commence à dépecer les thons ; telle partie doit être desséchée, telle autre se mange fraîche, avec le reste on fait une sorte de saumure, très appréciée des gourmets (2). Plus dangereux est le métier du plongeur ; il descend dans les profondeurs pour en rapporter des éponges, du corail ou des perles, mais quelquefois, avec les perles, on ramène le cadavre de l'homme (3). Les plus heureux parmi ces exploiteurs de la mer sont encore les ouvriers des salines : ils préparent, un peu en arrière du rivage, une aire assez vaste, qu'on entoure d'un rebord ; ils font entrer l'eau salée par une vanne qu'on referme aussitôt ; l'évaporation

(1) V, 677-682.
(2) V, 664-676.
(3) V, 398-405.

se produit peu à peu, et ne laisse subsister qu'une sorte d'écume solide, une matière blanche et sèche : c'est le sel, dont on emplira les greniers (1). Cette industrie des salines fait la prospérité de bien des villages.

Nous rentrons à la ville, et le poète ne manque pas de nous apprendre comment l'on s'y est pris pour la construire (2). Depuis qu'elle est grande et prospère, on y fait périodiquement le recensement de la population : on dresse quatre listes ; sur la première on inscrit les membres des familles sénatoriales, sur la seconde les chevaliers, sur la troisième les citoyens du dernier rang, sur la quatrième la plèbe, la foule des esclaves et des pauvres gens qui ne comptent point dans la cité (3). Sous nos yeux, d'ailleurs, Manilius fait défiler tous les types originaux de la ville. — D'abord ceux qui mènent les autres, hommes d'Etat et politiciens, les magistrats, les conseillers municipaux, les orateurs, le démagogue à l'esprit inquiet qui aime le bruit et le trouble (4). — Puis la garnison, depuis le général jusqu'au dernier des légionnaires, des frondeurs ou des archers. — Un peu à part, les prêtres, avec leur cortège de devins, de sacristains, de musiciens et de chantres (5). — La justice : les juges, les avocats dont les moindres paroles sont pieusement recueillies par un sténographe « à la main plus prompte que la langue » (6); les jurisconsultes ; le geôlier ; le bourreau ; et, à leur tête, le juge d'instruction « qui vient pour informer des crimes, pour en ordonner le châtiment, pour rassembler des preuves et produire au grand jour le secret des

(1) V, 683-693.
(2) II, 772-783.
(3) V, 734-738.
(4) V, 120-124.
(5) V, 345-348.
(6) IV, 197-199.

coupables (1) ». — Ensuite, une troupe de gens graves, voués à la science et à l'art : astronomes, mathématiciens, savants et professeurs de toute sorte, maîtres d'école, écrivains et artistes, médecins et vétérinaires. Près d'eux, les ingénieurs, personnages importants et respectés : car « ils devinent les veines d'eau cachées sous terre et les amènent au niveau du sol ; même ils les font jaillir au milieu des airs; esclaves du luxe d'autrui, ils insultent la mer en lui assignant de nouveaux rivages ; ils creusent des lacs et des fleuves artificiels ; ils font venir de loin et couler par-dessus le toit des maisons les ruisseaux des aqueducs (2) ». — A leur tour, passent les chefs d'industrie, avec leurs troupes d'ouvriers, cardeurs, fileuses, tisseurs, orfèvres, forgerons, ébénistes ; et, derrière eux, la foule des petits commerçants, le boucher « qui suspend les morceaux de viande à la façade de sa boutique » (3), le boulanger, le perruquier, le tailleur, le marchand d'habits, la fleuriste et le marchand d'oiseaux. — Quelques modestes rentiers, gens paisibles et amateurs de jardins. — Le cortège très mêlé des financiers : le traitant, dont tout le monde a peur ; le changeur ; l'homme d'affaires ; le spéculateur, l'usurier. — Enfin, les riches désœuvrés, nombreux à Carthage comme dans toutes les grandes villes ; ils s'ennuient, et ne vivent que pour le plaisir ou pour le luxe ; ils sont toujours en quête d'un bon cuisinier ; ils adorent les chevaux et sont habiles cochers ; ils ne manquent pas une fête, pas un concert, pas une course de chars, pas une représentation dramatique. Quand leur métier de mondains leur laisse quelque loisir, ils vont jouer à la paume ou au ballon : « La balle qui va fuir, ils la

(1) V, 411-413,
(2) IV, 261-265.
(3) IV, 184-185.

renvoient d'un pied agile, qui fait office de main ; ils sautent après elle ; et leurs bras, toujours en mouvement, multiplient les coups rapides » (1). — Et tous ces citadins, depuis le mondain millionnaire jusqu'au plus misérable esclave emprisonné dans l'usine, tout ce monde adore tous les genres de spectacles. Aussi le poète n'a garde d'oublier le théâtre, ou le cirque, ou la foire. Il nous présente au complet la troupe incohérente de ceux qui font profession d'amuser les autres. D'abord, l'aristocratie du métier : les auteurs dramatiques, qui fournissent au directeur de la scène tout ce qu'il désire, tragédie ou comédie, atellane ou mime ; les compositeurs de musique, les chanteurs, les danseurs, les acteurs « qui secondent les poètes dramatiques par la voix ou des gestes muets, et dont le visage représente toutes les passions » (2). Puis, tout le personnel du cirque ou des tréteaux : l'écuyer, « qui conduit deux chevaux accouplés, s'y tient solidement debout, saute de l'un à l'autre pendant qu'ils vont à fond de train, et accompagne cet exercice de mille tours d'adresse » (3) ; le gladiateur ; le pugiliste ; le coureur ; l'acrobate « qui traverse des cerceaux enflammés et retombe à terre aussi doucement qu'il tomberait dans l'eau » (4) ; le jongleur ; le danseur de corde « qui marche d'un pas assuré sur une corde tendue, ou qui s'élève dans les airs sans paraître s'appuyer à rien » (5) ; le dompteur « qui sait apprivoiser les grands lions, caresser les loups, jouer avec les panthères » (6) ; le cornac « qui, monté sur le dos de l'éléphant, le conduit à sa guise, et avec un léger

(1) V. 165-171.
(2) V. 479-486.
(3) V. 85-89.
(4) V. 443-446.
(5) V, 654-656.
(6) V. 702-710.

aiguillon se fait obéir de cette masse énorme » (1); le montreur de serpents « qui a rendu leurs morsures inoffensives, qui met les reptiles dans son sein, les cache sous les plis de sa robe, et se fait embrasser impunément par ces horribles bêtes » (2) ; l'éleveur de perroquets, de pigeons, ou de moineaux savants, « qui promène par toute la ville des cages d'où il fait sortir des oiseaux dressés à obéir » (3) ; enfin tous ces mendiants, aux industries bizarres, qui de tout temps ont exploité la curiosité ou la sottise des foules, et qui pullulaient sur les places et dans les faubourgs de Carthage.

C'est donc toute la société du temps qui passe dans le poème de Manilius. Rien de plus curieux assurément que ce large tableau de mœurs. Mais, s'il est vrai que l'auteur s'est souvent amusé dans cette partie de son sujet, il ne faut pas oublier pourtant que c'était la conclusion nécessaire de sa doctrine. Avant de décrire un caractère ou un métier, il indique toujours avec précision les conditions astronomiques correspondantes : et son livre reste bien ce qu'il a voulu en faire, un manuel pratique de divination astrale.

On a été frappé, sans doute, du tour satirique que Manilius donne à presque tous ses portraits. Ce n'est point là seulement le pessimisme ordinaire aux moralistes de profession ; c'était, de plus, la conséquence fatale de son système astrologique. En effet, dans tout le poème domine un grand sentiment, souvent exprimé en d'admirables vers, le sentiment de la petitesse et de la misère humaines en face du ciel immense et immuable. Hors la science du Destin, rien n'est sûr ici-bas. Chaque moment de notre vie

(1) V, 706-707.
(2) V, 392-394.
(3) V, 379-388.

est sous l'influence d'un astre différent, en vertu d'une série mathématique dont le point de départ a été fixé par l'instant de la naissance. « De là, cette incertitude de la vie humaine, cet enchaînement de biens et de maux, ces alternatives d'espérances et de larmes » (1). L'homme semble le jouet du Destin ; car la loi même de ce monde est le changement, changement prévu là-haut avec une précision scientifique, mais inconnu ici-bas et d'autant plus douloureux : « Du plus somptueux palais, la Fortune fait sortir un convoi funèbre ; si puissant que soit un homme, elle lui dresse un bûcher et lui prépare un tombeau. Quelle autorité, qui commande aux rois mêmes ! Bien plus, on voit la vertu malheureuse, tandis que le bonheur tombe sur des criminels ; des démarches inconsidérées réussissent, là où la sagesse échoue. La Fortune n'examine rien, ne tient nul compte du mérite » (2). La terre même n'échappe pas à cette fatalité du changement : « Dans le cours des temps, rien ne reste dans le même état ; toute fleur est bientôt flétrie. Tout varie chaque année, chaque jour. Le champ le plus fertile s'épuise à la longue et refuse de produire. D'autres, qui ne rendaient pas même la semence, fournissent maintenant, et sans culture, d'abondants tributs. Ici la terre s'ébranle malgré la solidité du roc, et se dérobe sous les pieds ; là, elle est inondée par l'Océan, qui vomit ses eaux sur elle, puis les reprend avec avidité... Tant sont grands les changements que tous les corps éprouvent avec le temps ; après quoi, tout rentre dans l'ordre » (3). En face de ces révolutions de la terre et de la vie humaine, le poète se plaît à montrer l'immu-

(1) III, 525-527.
(2) IV, 91-97.
(3) IV, 821-839.

tabilité du ciel : « Déjà, au temps où les Grecs ont renversé Pergame, l'Ourse et Orion étaient dans les attitudes opposées où nous les voyons... Déjà l'on distinguait les phases de la nuit par la position des étoiles, et les heures étaient déjà gravées au firmament... On voit changer tout ce qui a été créé pour finir ; d'un siècle à l'autre, les nations se transforment et ne se reconnaissent plus. Mais le ciel est invariable et conserve toujours sa physionomie. Le temps ne peut l'agrandir, ni la vieillesse l'amoindrir. Il ne dévie pas d'une ligne dans ses mouvements. Il sera toujours le même, parce qu'il a toujours été le même. Nos pères n'ont point connu d'autre ciel, et nos descendants n'en verront point d'autre (1). » Si faible, et sans défense contre la Fatalité, l'homme n'a qu'à se résigner à sa condition : « A quoi bon consumer notre vie dans l'inquiétude ? Pourquoi nous tourmenter de craintes et d'aveugles désirs ? Pourquoi hâter la vieillesse par nos éternels soucis ? A force de chercher le bonheur, nous le manquons. Jamais satisfaits, avec nos vœux incessants, nous avons toujours l'air de nous préparer à vivre, et nous ne vivons jamais... Allons, mortels, affranchissez vos âmes ; quittez-moi ces soucis ; renoncez à pleurer en vain sur vos misères. Le Destin mène le monde ; tout est fixé par des lois immuables... Du jour de notre naissance nous commençons à mourir, et notre premier moment décide de notre fin... Personne n'échappe au malheur ; personne n'obtiendra ce que le sort lui refuse ; tous vos vœux ne vous aideront ni à saisir la Fortune malgré elle, ni à éviter ses coups. Chacun doit supporter sa destinée » (2). L'homme, s'il le veut, peut avoir du moins une consolation. De tant de faiblesse et de tant de misère il peut se relever par

(1) I, 501-523.
(2) IV, 1-22.

la science. Le plus grand des maux est l'ignorance, cette ignorance qui pesait si lourdement sur les premières générations de l'humanité. Depuis, l'homme a pris sa revanche par l'intelligence et la raison. Et le poète conclut sur un cri de victoire : « N'allez pas mépriser votre force, parce qu'elle est enfermée dans un corps chétif : elle est immense... La raison vient à bout de tout » (1). Ce contraste entre la misère et la grandeur de l'homme a vivement frappé Manilius ; cette idée remplit son poème, et lui a inspiré des pages éloquentes, dignes d'un Marc-Aurèle ou d'un Pascal.

IV

Le style des *Astronomiques* est très inégal, comme l'œuvre elle-même. A côté de morceaux presque irréprochables et, pour la forme comme pour le fond, dignes des plus grands classiques, on trouve maint passage rebutant, négligé, confus, obscur, où l'auteur semble avoir méconnu toutes les lois de la langue. Il faut tenir compte évidemment des transpositions et des incorrections imputables aux copistes du moyen âge, qui ont assez malmené les manuscrits du poème. Et cependant, même après cette restriction, l'impression première subsiste : dans les plus belles pages, là où rien ne fait supposer une altération du texte primitif, on rencontre fréquemment ce mélange de bon et de mauvais. C'est toujours la conclusion où l'on arrive, pour peu qu'on analyse de près ce style

Manilius affectait de mépriser les beautés de forme : « N'attendez pas de moi, dit-il, des vers agréables ; mon sujet ne veut point d'ornements, il se contente

(1) IV, 923-932. — Cf. I, 483 sqq. ; II, 60 sqq. ; IV, 866 sqq.

d'instruire » (1). Pourtant, il ne faudrait pas le prendre au mot : on trouve chez lui, surtout au commencement et à la fin de chaque livre, bien des épisodes et des digressions qu'il a certainement beaucoup soignés. Même on peut lui reprocher souvent un excès de recherche dans l'expression. Il n'y en a pas moins quelque chose de vrai dans sa déclaration. Chez lui, comme chez presque tous les auteurs africains, on observe une singulière combinaison de négligence et de raffinement. Quand il a devant les yeux un objet, ou dans l'esprit une idée, il n'en saisit nettement qu'une des faces ; cette face-là, il la polit et l'enchâsse si bien qu'elle étincelle à plaisir ; mais tout le reste est laissé dans l'ombre, et à l'effet cherché il sacrifie tout. Défaut ou qualité, ce tour d'esprit devait entraîner ici d'autant plus d'inégalité dans le style, que le sujet présentait plus de difficultés.

Mettre l'astronomie et l'astrologie en vers n'était point une entreprise aisée. Il est surprenant que Manilius l'ait souvent menée à bien ; mais il est plus surprenant encore qu'il l'ait tentée. Il n'est pas le dernier à s'étonner de son audace : « Le feu sacré, dit-il au début, s'allume pour moi sur deux autels ; je prie à deux temples, parce que je me heurte à deux obstacles : le vers et le sujet » (2). Ailleurs il précise plus encore, et il énumère tous les dangers qu'il redoute : « Dans mon projet d'assujétir au rythme poétique des choses dont le nom même est souvent ignoré, le calcul des temps, les conditions de l'horoscope, les mouvements de l'univers, les fonctions des signes célestes, leurs divisions et subdivisions, j'ai beaucoup à lutter. Posséder toute cette science, c'est déjà malaisé ; l'exposer, c'est autrement difficile ; mais pour respecter

(1) III, 38-39.
(2) I, 20-22.

la propriété des termes, mais pour enfermer tout cela dans la mesure du vers, comment faire (1)? » Sans nul doute, les obstacles étaient grands, et il n'est que juste d'en tenir compte.

Quelques-uns des défauts du poète s'expliquent donc tout naturellement par le caractère même du sujet qu'il traitait, par la résistance d'une matière ingrate. C'est d'abord, en plusieurs passages, une certaine sécheresse dans l'exposé de la doctrine, dans l'analyse des théories abstraites. Puis, c'est l'abus des termes techniques et des mots grecs. Même bien des fautes contre la grammaire, bien des constructions incorrectes ou bizarres, étonnent moins, si on les laisse à leur place, au milieu d'un théorème astrologique. Enfin l'on pardonne assez aisément à l'auteur la redondance un peu fatigante de ses explications scientifiques: il sent que ses formules et ses calculs sont compliqués, il le sait par expérience, pour la peine qu'il a eue lui-même à les bien comprendre ; d'autre part, il veut instruire, il veut être sûr qu'on le suit ; il ne laisse donc passer aucun terme sans le définir, aucun lemme sans le justifier, aucune solution sans en montrer l'importance. De là, bien souvent, ces arrêts de la démonstration, ces retours sur les points acquis, ces longues parenthèses, ces périodes traînantes et enchevêtrées, cette confusion, et parfois cette obscurité du style. Evidemment c'est, avant tout, l'écrivain qu'il en faut rendre responsable ; mais le sujet y est bien pour quelque chose.

Sur d'autres défauts de Manilius il n'y a qu'à passer condamnation. Il s'oublie fréquemment dans de longues énumérations, dans d'interminables digressions historiques, ou géographiques, ou mythologiques, ou morales ; il ne sait s'arrêter à temps, il n'a

(1) III, 31-35.

point le sentiment des proportions, il manque de mesure. Il manque aussi de goût. Il abuse des apostrophes, de toutes les figures de pensée ou de mots. Il a la manie de l'antithèse ; il dira, par exemple, que Socrate, « en se laissant condamner, a condamné Athènes », ou que Caton « est invincible parce qu'il a vaincu la mort » (1). Il s'abandonne à de vaines recherches d'expression, comme à d'ampoulées déclamations. Il a de la préciosité, surtout dans l'épisode d'Andromède, où il écrit : « Persée, vainqueur de la Méduse, fut vaincu en contemplant Andromède ; maintenant il porte envie aux rochers eux-mêmes, il déclare heureuses les chaînes qui retiennent son corps » (2). Même il s'amuse à de mesquines allitérations (3). Ce sont là jeux de rhéteur : et, en effet, la rhétorique du temps est, en grande partie, cause de ce mauvais goût et de ces puérilités où s'égare le talent de Manilius.

Car il a du talent, et beaucoup. D'abord il manie fort habilement l'hexamètre ; sa prosodie et sa métrique sont d'ordinaire très correctes ; le vers est vigoureux, harmonieux et plein, expressif, et souvent très poétique ; la plupart des passages, où traîne quelque réminiscence de Lucrèce, de Virgile, d'Ovide, ne seraient point indignes de ces modèles. De même pour le style : dans ses bons moments, surtout là où la matière n'est point trop rebelle, Manilius est grand écrivain. Il a d'admirables morceaux, pleins de souffle et de verve, où se développe largement une belle idée

(1) I, 774 ; IV, 87.
(2) V, 572-574.
(3) En voici un exemple dans le vers IV, 212 :

*P*erpetuus *p*opuli *p*rivato in limine *p*rætor,

où quatre mots commencent par la même lettre *p*. L'allitération est même quelquefois redoublée, comme au vers III, 384 :

*P*er *d*uo *p*artitæ *d*irimit *d*ivortia terræ,

où les lettres *d* et *p* alternent au début des mots.

morale, où rien ne détonne dans la netteté et l'éclat de l'expression. Souvent sa pensée s'illumine de hardies métaphores, d'heureuses comparaisons. Presque toujours il a la poésie du détail : comme les maîtres, il sait d'un vers, d'un mot, mettre en branle l'imagination. Il a semé sans compter dans son poème les portraits et les paysages ; il a peint comme personne les grands spectacles astronomiques. Même dans cet épisode d'Andromède, que nous critiquions tout à l'heure, il a de bien belles descriptions, l'arrivée, la lutte, puis l'agonie du monstre (1). Et voyez ici comme en deux vers il dessine une toilette de femme : « Sur sa tête elle met ses brillants ; sur son cou, sur ses bras, sur ses pieds blancs scintillent les boucles d'or (2) »..

Cette poésie du détail est faite, avant tout, de précision. Par exemple, à force d'exactitude, l'auteur nous intéressera à la fabrication du pain : « On met le blé sous la meule qui doit le broyer, et l'on fait tourner la pierre circulaire autour de son axe ; la farine obtenue, on la détrempe, on fait cuire la pâte au four, et l'on en façonne soit du pain, soit des gâteaux de toute sorte » (3). C'est par cette justesse de l'observation et du rendu que Manilius donne tant de vie aux scènes de la vie familière. Il porte souvent les mêmes qualités jusque dans les questions les plus abstraites. Sans rien enlever à la propriété des termes, il saura rendre poétique une description de géométrie ou d'astronomie, l'étude du zodiaque, ou le théorème du triangle inscrit dans un cercle (4). Un des exemples les plus frappants de cette précision à la fois scientifique et poétique du style est ce curieux morceau

(1) V, 577-586 ; 596-612.
(2) V, 518-519.
(3) V, 282-285.
(4) II, 273 ; 307-357

sur les aspects différents que prend le ciel à mesure qu'on s'avance de l'équateur au pôle : « Eloignez-vous des régions équatoriales et dirigez-vous vers l'un des pôles... A mesure que vous arpenterez la surface de notre globe sphérique, vous monterez et descendrez en même temps ; une partie de la terre se dérobera, une autre apparaîtra. Cette inclinaison entraînera dans la position du ciel une inclinaison équivalente. Les astres qui auparavant montaient jusqu'au zénith ne s'élèveront plus qu'obliquement au-dessus de l'horizon. Vous verrez se pencher le zodiaque, qui naguère entourait également le ciel des deux côtés ; sa position est la même, c'est nous qui avons changé de place. Il résulte de là une variation sensible dans les saisons et dans la durée des jours... Le temps de la présence des signes sur l'horizon est proportionné à leur distance ; les plus voisins de nous décrivent de plus grands arcs visibles ; les plus éloignés reculent plus vite dans l'ombre. Plus on approchera des Ourses, plus les signes d'hiver se déroberont : à peine levés, ils se coucheront. Si l'on va plus loin, des signes entiers disparaîtront, et la disparition de chacun d'eux déterminera une série ininterrompue de trente nuits qui remplaceront autant de jours. C'est que la durée de ces jours décroît peu à peu : à force de perdre des heures, elle finit par être réduite à rien. Plusieurs signes, petit à petit, disparaîtront ainsi, cachés par la rondeur de la terre, en substituant des nuits aux jours, et cela pendant des mois » (1).

Appliqué à la peinture du paysage ou des mœurs, ce goût de la précision conduit souvent le poète au pittoresque. Il se plaît à chercher et à peindre, dans les objets ou les idées, le côté qui frappe l'œil ou l'imagination. De là, dans son œuvre, tant de fines et légères

(1) III, 323-355.

esquisses. Dans ses promenades en barque, il a observé le dauphin « qui, prompt comme l'oiseau, vole à travers la mer; tantôt il fend la surface, tantôt il plonge sous les vagues; et dans ses cabrioles il dessine toute sorte de figures sur les flots (1) ». Le poète s'est amusé aussi à regarder les jeux des enfants, il les a vus improviser une balançoire : « Sur une planche que supporte un solide tréteau, ils se démènent et bondissent, ils s'élèvent et retombent tour à tour; l'un redescend au niveau du sol, tandis qu'à l'autre bout son camarade est suspendu en l'air (2) ». Une autre fois, Manilius nous conduit aux bains de mer, et suit tous les mouvements d'un nageur : « Il semble voler sur les vagues. Tantôt on le voit étendre lentement ses bras l'un après l'autre et frapper l'onde avec bruit. Tantôt il plonge, et, sous l'eau, ses mains écartées lui servent de rames. Tantôt il est debout et semble marcher : il feint d'être sur un bas-fond et de s'avancer sur un terrain uni. Ou bien il s'allonge, immobile, sur le dos ou sur le côté, il flotte et repose à la surface; il reste suspendu à la cime des vagues : on dirait une nacelle sans rames (3) ». Les croquis de ce genre, comme les tableaux de mœurs, abondent dans les *Astronomiques :* et dans ces petites scènes pittoresques on peut admirer toutes les ressources d'un art savant et délicat, encore qu'un peu maniéré.

Tel est ce style, où le médiocre et le mauvais se mêlent souvent à l'exquis : singulier mélange de fausse rhétorique et de sincérité, de négligence et de recherche, d'emphase et de précision, d'obscurité et de netteté pittoresque, où les défauts, nombreux et choquants, disparaissent malgré tout dans le mouvement, la couleur et la vie de l'ensemble. Tel est aussi l'homme :

(1) V, 420-422.
(2) V, 440-442.
(3) V, 423-431.

astrologue enthousiaste, avec un tour d'esprit pratique dans un livre plein de chimères ; rhéteur ampoulé, avec une conviction émue et un remarquable don d'observation ; imagination vive, avec un grand besoin de vérité matérielle et morale ; écrivain très inégal, mais parfois grand poète, et très souvent habile artiste. Qualités et défauts, Manilius est le précurseur des célèbres Africains du second siècle, de Tertullien et d'Apulée.

CHAPITRE II

LES ORIGINES DE LA PROSE AFRICAINE. — CORNUTUS ET SÉVÈRE DE LEPTIS. — FLORUS.

Si avec Manilius la poésie originale de l'Afrique romaine apparaît toute constituée dès le règne de Tibère, la prose africaine fut bien plus longue à se dessiner. Elle ne présentera tous ses caractères distinctifs que sous Antonin et Marc-Aurèle. En attendant elle s'essaie avec les rhéteurs de Leptis ou de Carthage; et déjà elle prend conscience d'elle-même avec Florus.

I

Pendant le premier siècle de l'empire, les lettres et l'éloquence semblent avoir compté d'assez nombreux représentants dans les cités du littoral, surtout en Proconsulaire. Juvénal conseillait aux orateurs, qui végétaient à Rome, d'aller chercher fortune sur l'autre rive de la Méditerranée : « Pars donc, disait-il, pars pour l'Afrique, cette nourrice des avocats, si tu veux tirer profit de ton éloquence (1) ». Malheureusement, nous ne savons presque rien de ces premiers rhéteurs de l'Atlas. Toutes leurs œuvres sont perdues, sauf un traité

(1) Juvénal, *Sat.*, VII, 147-149.

en langue grecque; et, de la plupart des auteurs, le nom même n'a pas survécu. Deux hommes pourtant ont échappé à l'oubli, et restent pour nous les témoins de cette période de tâtonnements : Cornutus et Sévère, tous deux de Leptis en Tripolitaine.

On ne saurait dire à quelle époque ni à quel âge Cornutus avait quitté l'Afrique. Nous le trouvons à Rome sous les règnes de Claude et de Néron. Il passe alors pour l'un des chefs de l'école stoïcienne, et pour l'un des maîtres les plus distingués de la capitale. « Toi, Cornutus, lui dit un de ses disciples, tu aimes à pâlir, la nuit, sur les livres. Tu enseignes la jeunesse, et à son oreille épurée tu confies le germe des dogmes de Cléanthe. Venez, jeunes gens et vieillards, venez apprendre à ses leçons quel est l'objet de la vie, et faire votre provision de route pour la triste vieillesse (1). » C'est un poète qui parle ici, cela va sans dire. Perse, à l'âge de seize ans, était devenu l'élève de Cornutus; dès lors, et pour toute la vie, il s'attacha à lui, adopta avec ardeur ses idées philosophiques, fit de lui son conseil et son guide; il ne le quittait jamais, à ce qu'on rapporte (2). Chez son maître de prédilection, il rencontra un autre brillant élève qui devait être son rival en gloire poétique, un neveu des Sénèques, Lucain, avec qui il se lia d'amitié. Mais, plus que Lucain ou que tout autre, Perse subit l'ascendant de Cornutus; il lui voua un véritable culte, fait d'admiration enthousiaste, de respect et de confiance. Plus tard, il lui dédia l'une de ses satires, où il exprime noblement sa reconnaissance : « Je t'ouvre mon cœur tout entier : je veux te montrer, ô Cornutus, ô mon ami, quelle place tu tiens dans mon âme. Eprouve-moi, toi qui es habile à recon-

(1) Perse. *Sat.*, V. 62-65. — Cf. Dion Cassius, LXII, 29.
(2) Ces détails nous sont connus par la *Vita Persii*, qui est reproduite dans l'édition de Perse par O. Jahn (Berlin, 1868, p. 35 sqq.).

naître ce qui ne sonne pas le creux, toi qui sais dévoiler l'artifice d'une langue dorée. Si je voudrais avoir cent voix, c'est pour te dire plus clairement combien je te porte dans mon cœur (1) ». Puis il rappelle les leçons du maître, et leurs travaux communs : « J'étais à l'entrée des deux chemins de la vie, alors que l'âme ignorante se demande en tremblant où elle doit se diriger. Je te pris pour guide; tu te chargeas de conduire ma jeunesse, ô Cornutus, dans la voie de la philosophie... C'est avec toi, je m'en souviens, que je passais les journées entières, avec toi que je soupais à la tombée de la nuit. Nous travaillions et nous reposions ensemble, quand autour d'une table frugale nous nous délassions de nos sérieuses études (2) ». Cornutus, comme la plupart des stoïciens et comme son compatriote Manilius, croyait à la prédestination sidérale; aussi est-ce dans l'astrologie que le poète son élève trouve l'explication de leur ardente sympathie : « N'en doute pas, nos deux existences sont soumises à une même loi, à l'influence d'une même constellation. La Parque, qui protège les philosophes, a placé notre vie sous le signe toujours égal de la Balance; ou l'Heure, qui favorise l'amitié, a réparti sur les Gémeaux notre commune destinée, et Jupiter qui nous aime nous fait triompher ensemble des colères de Saturne. Je ne sais lequel, mais, à coup sûr, un astre préside à notre amitié (3) ». Cette affection ne se démentit jamais : Perse, en mourant, voulut léguer à son maître sa bibliothèque avec une partie de sa fortune; et Cornutus, soucieux de la gloire de son élève, décida la mère du poète à détruire ses ouvrages de première jeunesse, en même temps qu'il se chargeait de revoir pour la publication et de corriger légèrement le recueil des satires. Cette mort prématurée de Perse

(1) Perse, *Sat.*, V, 22-28.
(2) *Ibid.*, 34-44.
(3) *Ibid.*, 45-51.

fut un coup cruel pour Cornutus. Bientôt un autre malheur le frappa : par la noblesse de son caractère, par son indépendance d'esprit, par la liberté toute stoïque de son langage, et, sans doute aussi, à cause de sa réputation même, il déplut à Néron qui l'exila (1). A partir de ce jour, on perd sa trace.

Cornutus avait laissé de nombreux ouvrages, sur des sujets très divers. C'était un homme universel et un esprit très large : philosophe, poète, rhéteur, grammairien, habile écrivain en grec comme en latin. Comme philosophe, il réfuta, dans un traité spécial, les conclusions d'Athénodore et d'Aristote sur les Catégories ; dans son *Manuel de théologie hellénique*, il exposa, surtout d'après Chrysippe, la doctrine stoïcienne sur l'interprétation allégorique des mythes et des légendes divines. Comme poète, il écrivit, dit-on, des tragédies ; comme rhéteur, un *Traité de rhétorique* en grec ; comme grammairien, différents ouvrages en latin, un important *Commentaire* sur Virgile, que citent Aulu-Gelle et Charisius, une étude *Sur les figures de pensée*, et une autre *Sur l'orthographe* dont nous avons un abrégé du temps des Antonins (2). De tous ces livres, un seul est conservé, et il est en grec : c'est le *Manuel de théologie*, manuel peu original quant au fond, mais utile et de lecture intéressante. Aucun des ouvrages latins du même auteur n'est arrivé jusqu'à nous, au moins dans sa forme originale. Il est donc impossible de juger nettement du mérite de Cornutus et de son talent d'écrivain. Nous savons

(1) Saint Jérôme, *Chron. ad ann.* 68.

(2) Pour ces divers ouvrages de Cornutus, voyez : la *Vita Persii*; Aulu-Gelle, II, 6, 1 ; IX, 10, 5 ; Suidas, au mot Κορνοῦτος ; Keil, *Grammat. lat. vet.*, I, 127 ; VII, 147 ; Cornuti *Theologiae graecae compendium*, édition Lang. Leipzig, 1881. — Pour les œuvres apocryphes mises sous le nom de Cornutus, cf. O. Jahn, *Prolegom. ad Pers.*, Leipzig, 1843 ; Liebl. *Die Disticha Cornuti und der Scholiast Cornutus*, Straubing, 1888.

seulement que sa réputation fut grande de son vivant, et qu'elle lui survécut : longtemps après sa mort, il était encore assez connu et assez estimé, pour que l'on mît sous son nom des scholies sur Perse et sur Juvénal ; et bien plus tard, en plein moyen âge, circulait un recueil apocryphe intitulé *Distiques de Cornutus*. A coup sûr, le maître de Lucain, le guide et l'ami de Perse, fut un philosophe et un savant distingué, un noble caractère, un esprit ouvert et droit, curieux et précis : et déjà, par l'universalité de ses aptitudes comme de ses goûts, il fait songer aux Africains des siècles suivants.

Vers le temps où fut banni Cornutus, son jeune compatriote Septime Sévère débutait au barreau de Rome. Il conquit vite une brillante renommée d'avocat et de rhéteur. Il était né, lui aussi, à Leptis, dans cette vieille bourgeoisie punique à demi hellénisée qui dès les premiers temps de la conquête s'était franchement ralliée à Rome. Il paraît avoir été adopté par un riche chevalier qui séjournait en Afrique. Toujours est-il qu'il fut amené d'assez bonne heure en Italie : « Tu as eu de la chance, lui écrivait plus tard un poète de ses amis. Tu ignorais encore les perfidies de l'Afrique, quand tu abordas dans un port d'Ausonie. Grâce à ton adoption, tu as nagé enfant dans les eaux de Toscane. Tu as grandi au milieu des fils de sénateurs, satisfait d'ailleurs de ton rang de chevalier ; travailleur acharné, avec une âme de patricien » (1). Sévère termina donc ses études à Rome ; il s'y lia avec des jeunes gens d'avenir, qui restèrent toujours ses amis. Dans ce milieu d'élite, le jeune Africain se façonna si bien qu'on lui répétait : « Est-il possible que tu sois né si loin, au fond des Syrtes, à Leptis ?... Ne croirait-on pas que notre aimable Septimius s'est traîné enfant sur les

(1) Stace, *Silv.*, IV, 5 (*ad Septimium Severum*), 37-44.

collines de Romulus ? En quittant la mamelle, ne dirait-on pas qu'il a bu à la fontaine de Juturne » (1) ?

Riche, éloquent, spirituel, aimé et recherché de tous, le rhéteur Septime Sévère vécut surtout dans le cercle de gens de lettres où fréquentait Quintilien, où se formèrent Pline le jeune et Tacite. Il était lié avec les poètes Stace et Martial ; avec Julius Secundus, le célèbre avocat qui intervient comme arbitre dans le *Dialogue des Orateurs* et dont Quintilien déplore la fin prématurée ; avec Vitorius Marcellus, son ancien condisciple, devenu homme d'Etat et resté grand amateur de littérature, à qui Quintilien dédia son *Institution oratoire* et Stace le quatrième livre de ses *Silves* (2). C'est surtout par les poètes ses amis que nous connaissons le rhéteur de Leptis. Stace lui adressa une jolie pièce de vers, où il vante son éloquence, son caractère et son talent d'écrivain. Martial a dédié quatre de ses épigrammes « à son cher Sévère » (3) ; tantôt il raille un des esclaves de l'orateur, sans doute quelque nègre amené d'Afrique, un certain Polyphème, si grand, si fort et si laid qu'il ferait l'admiration du Cyclope lui-même (4) ; tantôt il prie Sévère à dîner et l'accable de compliments : « Tu t'étonnes que j'adresse des vers au docte Sévère et que je t'invite à souper, docte Sévère ? Jupiter est rassasié d'ambroisie et vit de nectar ; pourtant nous offrons à Jupiter de la viande crue et du vin pur. A toi les dieux ont accordé tous les dons : si tu refuses tout ce que tu as déjà, alors qu'accepteras-tu donc » (5) ? C'est que le rhéteur Septime Sévère était un personnage, qui recevait une société

(1) Stace, *Silv.* IV, 5 *(ad Septimium Severum)*, 29-36.
(2) Sur ces relations du rhéteur Sévère, voyez : Stace, *Silv.*, IV, *Proœm.* ; *id.*, IV, 4 et 5 ; Quintilien, *Instit. orat.*, I, *Proœm.*, 6 ; Martial, II, 6 ; V, 80 ; VII, 38 ; XI, 57.
(3) Martial, V, 80.
(4) Id., VII, 38.
(5) Id., XI, 57 *(ad Severum)*.

choisie et dont le jugement comptait. En lui envoyant un de ses livres, Martial s'excuse de lui faire perdre un temps si précieux pour lire des bagatelles ; mais il tient à avoir son opinion (1). Un jour, le poète reprocha spirituellement à son ami d'avoir un peu tardé à savourer son nouveau volume : « Va maintenant, presse-moi de publier mes petits livres. A peine en as-tu lu deux pages, que tu cherches la fin, ô Sévère, et que tu es pris de longs bâillements. Ce sont pourtant les mêmes épigrammes que tu me faisais relire, et que tu transcrivais furtivement sur tes tablettes vitelliennes. Ce sont les mêmes que tu emportais sur ton cœur à tous les festins et dans les théâtres. Ce sont les mêmes, ou de meilleures, s'il en est que tu ne connaisses pas. Mon livre est bien mince, si mince qu'on peut se passer d'un cylindre pour l'enrouler. A quoi cela me sert-il, si tu mets trois jours entiers à me lire ? Jamais plaisir ne fut goûté avec tant d'indolence. Voyageur paresseux, tu t'arrêtes bien vite : tu devais courir jusqu'à Bovilles, et tu songes à dételer en passant devant le temple des Muses. — Va maintenant, presse-moi de publier mes petits livres » (2) !

Nous n'avons plus rien de Septime Sévère ; mais sa physionomie se dessine assez nettement dans ces jolies pièces de Martial et de Stace. C'était un orateur distingué et respecté, plein de dignité dans son talent et dans sa vie : « Vaillant et éloquent Sévère, lui écrit Stace,... tu parles à merveille, on se presse au forum pour t'entendre ; mais tu ne vends pas ton éloquence ; et ton glaive repose au fourreau, à moins que tes amis ne t'invitent à le tirer » (3). Sa fortune et son rang de chevalier assuraient l'indépendance de sa vie. Il ne se prodiguait point dans les tribunaux. Il aimait à se

(1) Martial, V, 80.
(2) Id., II, 6.
(3) Stace, *Silv.*, IV, 5, 3 et 49-52.

ménager d'intelligents loisirs. Il causait littérature avec ses amis, tant qu'il était à Rome. Dès qu'il le pouvait, il s'enfuyait aux champs, en Etrurie ou dans la Sabine : là, il était tout à l'étude, mettait la main à divers ouvrages, par exemple à ce recueil d'*Observations* sur l'éloquence dont parle Quintilien (1) ; même il tourmentait la muse. « Ce qui te plaît surtout, lui écrit-on, c'est la campagne et le repos, tantôt dans ton patrimoine de Véies, tantôt dans les bois des Herniques, tantôt dans l'antique Cures. Là tu écriras surtout en prose. Quelquefois pourtant, tu songes à nous, et dans ta sainte retraite tu fais résonner ta lyre trop longtemps muette (2). » Les amis de Sévère lui répétaient volontiers qu'à force de vivre à Rome il avait complètement dépouillé l'Africain : « Tu n'as ni le langage ni la figure d'un Carthaginois : tu es un vrai Romain d'Italie. Il y a dans la capitale, et parmi les Romains, des enfants de la Libye qui honorent leur pays natal » (3). Etait-ce une flatterie, ou bien est-il vrai que Sévère ne trahissait en rien son origine ? On ne saurait dire; mais l'insistance même de Stace, qui revient à plusieurs reprises sur ce mérite de son ami, rend le compliment suspect. Ce qui est certain, c'est qu'en fin de compte la nature l'emporta sur l'éducation, et l'Afrique reprit son bien ; quand vint la vieillesse, le rhéteur Sévère dut retourner à Leptis ; là naquit son petit-fils, celui qui fut à Rome l'empereur Sévère ; et la famille était redevenue si complètement africaine, que la petite-fille du rhéteur ne savait pas le latin, et que le petit-fils conserva jusqu'au bout, même dans le palais des Césars, son accent punique (4).

(1) Quintilien, IV, 1, 19.
(2) Stace, *Silv.*, IV, 5, 53-60.
(3) *Ibid.*, 45-48.
(4) Spartien, *Sever.*, 15 et 19.

II

Plus heureux que Cornutus et que Sévère de Leptis, Florus a triomphé du temps et peut être jugé sur ses œuvres. Il est le premier auteur africain dont nous possédions encore des ouvrages latins en prose. Et il est d'autant plus intéressant pour nous, que l'on voit nettement poindre chez lui les mérites qui feront l'originalité de ses grands compatriotes, et les défauts qui en seront la rançon.

C'est de nos jours seulement que P. Annius Florus a été réintégré dans tous ses droits. Naguère on distinguait jusqu'à trois personnages de ce nom : un historien, à qui l'on accordait seulement l'*Abrégé des guerres* ; un poète, à qui l'on attribuait plusieurs petites pièces de l'Anthologie latine ; enfin, un rhéteur, qui conservait pour sa part le dialogue intitulé *Virgile est-il orateur ou poète ?* C'était l'application rigoureuse de l'axiome populaire qui emprisonne chaque homme dans une étroite spécialité. Dans le cas dont nous parlons, ce système de répartition équitable ne reposait sur aucune raison sérieuse ; aussi l'on ne croit plus aujourd'hui à ces trois auteurs homonymes, qui auraient été exactement contemporains. Tout devient clair, du moment que les trois Florus n'en font qu'un (1). Loin de former contraste, les trois parties de l'œuvre s'expliquent l'une l'autre. En effet, les pièces de vers conservées dans l'Anthologie sont beaucoup moins d'un vrai poète que d'un bel esprit échappé des écoles ; l'*Abrégé* est une

(1) Sur cette identification, aujourd'hui incontestable, voyez surtout : l'article de Halm, dans les *Neue Iahrbücher*, LXIX, 192 ; Bizos, *Flori historici vel potius rhetoris de vero nomine, aetate, scriptis*, Paris, 1876 ; Thomé, *De Flori elocutione*, Frankenstein, 1881.

œuvre, non d'historien, mais de rhéteur à l'imagination prompte et poétique, et le style y présente absolument les mêmes caractères que dans le *Dialogue*. Donc, aucun doute n'est plus possible : c'est le rhéteur P. Annius Florus qui s'est mêlé d'histoire et de poésie.

Il était Africain. C'est lui-même qui nous l'apprend ; car il aimait à parler de lui, comme la plupart de ses compatriotes. Il nous a laissé des fragments de mémoires, qui étaient joints au traité sur Virgile, en guise de prologue (1). L'opuscule lui-même est perdu : Florus y reprenait pour son compte une discussion assez puérile, qui passionnait dans les écoles, et qu'on retrouve dans les *Saturnales* de Macrobe. Mais l'introduction nous est parvenue, et c'est heureux : car elle est vraiment jolie, et l'auteur s'y confesse avec beaucoup d'esprit.

Un jour, à Tarraco en Espagne, vers le commencement du règne de Trajan, Florus se promenait dans l'enceinte d'un temple, à l'ombre de grands arbres. La tête fatiguée par de longues veilles, il suivait le bord d'un canal, et respirait à pleins poumons l'air vif de la mer. Tout à coup, il vit s'avancer plusieurs personnes : c'étaient des gens de la Bétique, qui revenaient des fêtes de Rome et qu'un coup de vent d'Afrique avait forcés de relâcher à Tarraco. « Salut, mon hôte, dit un de ces hommes. Si tu le veux bien, dis-moi ton nom. Mes yeux ne me trompent pas sans doute, et je crois te reconnaître, mais comme à travers un nuage. » — « Eh bien ! c'est Florus que tu as devant toi. Peut-être m'as-tu entendu autrefois. Si tu te trouvais dans la capitale sous le règne de Domitien, tu as pu être témoin de l'affront qu'on m'a fait. » — Tout s'explique alors : l'interlocuteur de Florus est un Espagnol très lettré qui naguère l'a vu, écouté et applaudi à Rome. « Ah ! c'est toi Florus, l'Africain pour

(1) Florus, *Virgilius orator an poeta ?* (édition Halm, Leipzig, 1854, p. 106-109).

qui nous nous sommes prononcés à l'unanimité ? Mais l'empereur s'est obstiné, il a résisté jusqu'au bout. Ce n'est pas qu'il fût jaloux de toi, jeune comme tu étais. Mais il ne voulait pas que l'Afrique gagnât la couronne aux concours du grand Jupiter... Ah ! j'étais ton partisan ce jour-là ! » — On renouvelle connaissance ; on échange des poignées de mains et des protestations d'amitié. Puis la curiosité de l'Espagnol reprend le dessus : « Pourquoi rester si longtemps dans cette province ? Viens jusque chez nous, en Bétique. Puis tu retourneras dans la capitale, où tous ceux qui lisent chantent tes vers ; on y fête les victoires sur les Daces, et ce beau triomphe met tout le forum en joie. Avec un talent comme le tien et tant de dons naturels, peux-tu rester caché au fond d'une province ? » A cette question, Florus se trouble ; il sent se réveiller toute l'amertume de vieux souvenirs. Mais on insiste si bien qu'il s'exécute et raconte sa vie.

Il appartenait à une riche famille bourgeoise d'Afrique. Il avait reçu une solide instruction au pays natal, sans doute à Carthage. Tout jeune encore, et tout enorgueilli de ses succès d'école, il était parti pour Rome, et, aux jeux Capitolins, il avait concouru pour le prix de poésie. Qu'il eût dû l'emporter sur tous ses rivaux, il n'en doutait pas. Il avait pour lui, dit-il, l'approbation du public et des connaisseurs ; mais l'intrigue s'en mêla ; l'empereur, c'était Domitien, ne voulut pas admettre que les vrais Romains fussent battus par un provincial, un Africain. Bref, le pauvre Florus manqua le prix. Il en éprouva tant de dépit, qu'il en perdit la tête ; il s'enfuit de Rome ; au lieu de retourner en Afrique auprès de ses parents, il se mit à voyager sans savoir où il allait ; il en devint presque fou, c'est lui-même qui le déclare : « Depuis ce jour où, comme tu en es témoin, j'avais vu arracher de mes mains la palme et de ma tête la couronne, je fus ébranlé dans toute mon intelligence et dans

toute mon âme ; je pris cette capitale en horreur ; je fus tellement secoué, tellement écrasé par mon ressentiment, que j'en oubliai même ma patrie, même mes chers parents ; semblable à un fou, je m'égarai de côté et d'autre à travers le monde. » Il voyagea pendant des années. Il visita successivement la Sicile, la Crète, les Cyclades, Rhodes, les bouches du Nil. Rentré en Europe, il ne fit que traverser l'Italie et se dirigea vers l'Occident. Il franchit les Alpes et s'arrêta quelque temps en Gaule. Puis il descendit vers les Pyrénées et arriva en Espagne. A Tarraco, il s'arrêta, sans savoir pourquoi ; et il y resta, sans raison, par dégoût de sa vie errante. Peu à peu, d'ailleurs, il se plut dans ce pays. L'habitude y aidant, il découvrit bien des charmes à cette cité de Tarraco : les gens y étaient honnêtes et paisibles, un peu froids d'abord, mais très accueillants quand on était connu d'eux ; le climat y était particulièrement tempéré, c'était comme un printemps perpétuel ; la campagne était riche, les coteaux couverts de vignes ; la ville était grande, et l'on y pouvait frayer soit avec les colons romains, soit avec la noblesse indigène ; enfin l'on y pouvait rêver à l'ombre des vieux temples. Au moment où se passe le dialogue, Florus est fixé depuis cinq ans à Tarraco. « Mais qu'y fais-tu ? lui demande l'indiscret Espagnol. Et avec quoi vis-tu ? Est-ce que ton père t'envoie d'Afrique quelques fonds ? » — « De là-bas, rien du tout, répond Florus. Car tous ces voyages m'ont brouillé avec mon père... Je vis de mon métier de rhéteur. » — « Triste nécessité ! dit l'autre. Et comment t'es-tu résigné à cela, à trôner dans une école et à enseigner les enfants ? » Florus relève vivement cette sotte remarque et y répond par un éloquent éloge de sa profession : il l'a subie d'abord pour gagner sa vie, mais peu à peu il y a pris goût, et maintenant il ne connaît pas de plus nobles fonctions.

Il semblait heureux alors, et pourtant un vague regret

troublait par instants la sérénité du rhéteur de Tarraco : le regret de Rome et de la gloire rêvée. « Moi aussi, avouait-il, je m'étonne souvent de ne pas vivre à Rome ; mais rien n'est plus difficile que de rendre compte de ses actes. Cesse donc de rappeler ces souvenirs et de rouvrir une plaie si douloureuse. » Une blessure de ce genre ne pouvait se cicatriser que dans la capitale de l'empire. D'ailleurs, le temps passait ; et tout ce que le ressentiment perdait en acuité, l'ambition le gagnait. Que devint Florus pendant les années qui suivirent sa conversation avec l'Espagnol ? Resta-t-il à Tarraco, ou retourna-t-il en Afrique auprès de ses parents ? Nous n'en savons rien. Mais nous ne sommes pas surpris de le rencontrer à Rome quinze ou vingt ans plus tard.

Ses rêves se sont réalisés. Sous le règne d'Hadrien, il est devenu l'un des rhéteurs les plus célèbres et les plus applaudis de la capitale. Il est fort bien en cour, il échange même des couplets avec l'empereur. On sait qu'Hadrien avait la manie des voyages ; Florus l'en raillait avec esprit : « Moi, je ne voudrais pas être César, me promener chez les Bretons, me cacher chez les Germains, m'exposer aux frimas de Scythie. » A quoi l'empereur répondait sur le même air : « Moi, je ne voudrais pas être Florus, me promener dans les cabarets, me cacher dans les tavernes, m'exposer aux piqûres des moucherons (1). » Maintenant Florus ne se contentait plus de donner une couleur poétique à sa prose ; il prétendait encore être poète. Malheureusement cette partie de son bagage littéraire a été fort maltraitée par le temps. C'est sans raisons suffisantes qu'on a voulu lui attribuer la *Veille de Vénus* (2) : l'auteur de cette jolie pièce est

(1) Spartien, *Hadrian.*, 16 ; Charisius, dans les *Grammat. lat. vet.* de Keil, I, 53, 14 ; 123, 7 ; 140, 6. — Cf. Bährens, *Fragm. poetar. roman.*, Leipzig, 1886, p. 373.

(2) O. Müller, *De P. Annio Floro poeta et de Pervigilio Veneris*, Berlin, 1855 ; Eyssenhardt, *Hadrian und Florus*, 1883. — Sur

un Africain du siècle suivant. Une douzaine de fragments très courts, en tout une cinquantaine de vers dactyliques ou trochaïques, voilà tout ce qui reste de l'œuvre poétique de Florus (1). On ne saurait donc l'apprécier exactement. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'on ne trouve point là un aspect nouveau de son talent. Il y montre de l'esprit, de la grâce et du raffinement, comme dans ces hexamètres sur les roses : « Voici que les roses apparaissent dans la riante atmosphère du printemps. Le premier jour, pointent les boutons ; le second jour, la pyramide grossit et se gonfle ; le troisième jour, se dessine le calice ; à la quatrième aurore, la fleur s'épanouit ; et ce jour-là elle tombe, si on ne la cueille dès le matin (2). » Dans un autre genre, on peut citer encore ce couplet de vers moraux : « Il est aussi fâcheux d'avoir trop d'argent, que d'en avoir trop peu ; il est aussi fâcheux d'oser toujours, que de toujours hésiter ; il est aussi fâcheux de trop se taire, que de trop parler ; il est aussi fâcheux d'avoir une amie au dehors, qu'une épouse au logis. — Tout le monde convient que c'est vrai ; mais tout le monde fait le contraire (3) ». Florus vantait la grandeur du métier de poète : « Des consuls, des proconsuls, on en crée tous les ans de nouveaux : il n'y a que les rois et les poètes qui ne naissent pas tous les ans (4) ». Malgré cette fière déclaration, Florus paraît avoir traité la Muse en bel esprit nourri de rhétorique.

Par un nouveau caprice, l'aimable rhéteur se fit historien. Et bien lui en prit : car c'est la seule partie de son œuvre qui ait survécu intacte. C'est probablement sous le règne d'Hadrien qu'il composa son livre intitulé *Abrégé*

l'auteur véritable de la *Veille de Vénus*, voyez plus loin, chapitre VII.

(1) On trouvera ces poésies de Florus dans Bährens, *Poetae lat. minor.*, IV, p. 279-280 et 346-348.

(2) Bährens, *Poetae lat. minor.*, IV, 279.

(3) *Ibid.*, p. 348.

(4) *Ibid.*

de sept cents ans de guerres, d'après Tite Live. Il y a dans ce Précis deux parties distinctes : la première traite des guerres étrangères, des progrès de la conquête romaine, depuis les origines jusqu'à la soumission de tous les peuples ; la seconde traite de l'histoire intérieure, des causes de la décadence, et va des Gracques à la restauration accomplie par Auguste. D'un bout à l'autre, l'écrivain procède de même, par résumés concis et brillants, mêlés de réflexions philosophiques ou morales. Par ses mérites littéraires, par la vivacité du récit, par sa brièveté même, cette Histoire est restée toujours populaire dans le monde romain. Elle a été connue et utilisée encore par l'auteur du *De viris illustribus*, et, plus tard, par Orose et Jordanès. Enfin, elle a toujours été lue au moyen âge. Chez les modernes, rien d'étrange comme la diversité des jugements sur l'*Abrégé* de Florus. De fins connaisseurs en ont fait grand cas : Montesquieu l'admirait fort, et l'a souvent imité. D'autre part, si vous en croyez aujourd'hui nos historiens et nos auteurs de manuels, Florus aurait à peu près tous les défauts sans aucun mérite. Il y a là évidemment un malentendu, qu'il importe d'expliquer.

Avant tout, il faut bien poser la question. Qu'a voulu faire Florus ? Une histoire ? Nullement. Il le déclare lui-même dans sa préface : « Je veux, dit-il, comme en un petit tableau, présenter tout le portrait de Rome. J'espère contribuer à faire admirer le peuple-roi, si dans une vue d'ensemble je montre toute sa grandeur » (1). Voilà qui est clair, semble-t-il : il s'agit d'un panégyrique, et non d'une histoire ; d'une œuvre de littérature, et non de science. Dès lors tombent beaucoup des reproches qu'on adresse souvent à Florus. Le fonds de son ouvrage n'est pas original ? Mais il

(1) Florus, *Epitomae de T. Livio bellorum omnium annorum DCC libri duo* (édition Halm, Leipzig, 1854) ; *Praefat.*, 3.

l'appelle lui-même un *Abrégé de Tite Live* ; et, pour compléter Tite Live, il puise à pleines mains dans Salluste, dans César, dans Hygin, même dans Lucain. Il néglige beaucoup de faits ? Mais c'est son droit, puisqu'il n'entend pas donner un récit complet. Il laisse échapper des erreurs de détail ? Il a tort, sans doute ; mais, pour ce qu'il veut faire, c'est de peu de conséquence. Il n'est pas impartial ? Mais il est dans son rôle de panégyriste. — Au fond, ce que nos historiens modernes reprochent surtout à Florus, c'est de ne pas être un historien ; c'est de leur fournir des renseignements insuffisants sur certaines époques mal connues de nous et dont il parle en passant : bref, c'est de ne pas avoir refait Tite Live, surtout les parties de Tite Live qui sont perdues, c'est de piquer leur curiosité d'érudits sans la rassasier. Mais, si l'on attend de Florus autre chose que ce qu'il a voulu faire, ce n'est vraiment pas sa faute. Son originalité est d'avoir déjà compris l'histoire à la façon de Bossuet, surtout de Montesquieu : d'avoir écrit une œuvre purement littéraire sur un sujet historique, un *Discours* sur l'histoire des Romains ; d'avoir cherché à dégager la philosophie des faits, à en tirer des exemples et des conclusions morales. Ce qu'on admire chez nos grands classiques français, est-il juste de le condamner *à priori* chez le rhéteur africain ?

Dans l'intention de Florus, son *Abrégé* est donc, avant tout, un panégyrique. C'est bien ainsi que le comprenait le plus illustre de ses compatriotes : « Florus, dit saint Augustin, s'est proposé beaucoup moins de raconter les guerres des Romains que de louer l'empire romain » (1). On voit les conséquences de cette idée préconçue. Bon gré mal gré, comme dans le *Discours* de Bossuet, il faudra que les faits s'adaptent à la théorie.

(1) Saint Augustin, *De civit. Dei*, III, 19.

Tout sera calculé pour mieux mettre en lumière la grandeur de Rome. Florus lui-même nous le fait remarquer : « Quoique tous ces événements, dit-il, soient liés et confondus ensemble, je les exposerai séparément, pour leur donner plus de relief, et pour que l'éclat des vertus ne soit pas obscurci par le mélange des crimes » (1). De là, bien des artifices de composition. On ne s'astreindra pas toujours à suivre rigoureusement l'ordre chronologique. On groupera les incidents de plusieurs campagnes successives, pour mieux montrer le progrès des armes romaines dans une même direction. On glissera sur les défaites et l'on insistera sur les victoires. On retardera, autant que possible, le récit des guerres civiles, car ce sont de vilaines ombres qui dépareraient un beau tableau ; et, quand il faudra en venir aux luttes fratricides, on nous les présentera comme l'effet inévitable d'une maladie dont souffre un corps longtemps sain et vigoureux, et dont il finira d'ailleurs par triompher. Cette méthode a le grave inconvénient de fausser la physionomie de certains faits; mais elle a l'avantage de dégager nettement les grandes lignes de l'ensemble. Dans aucun historien de l'antiquité, peut-être, les progrès successifs de la domination romaine ne sont aussi nettement marqués. Par exemple, voici résumée en quelques mots la conquête de l'Italie : « Libres désormais (après l'expulsion des rois), les Romains prirent les armes contre les ennemis du dehors, d'abord pour la défense de leur liberté, ensuite pour leurs frontières, puis pour leurs alliés, enfin pour la gloire et pour l'empire... Trouvant la guerre au sortir de leurs murs, placés entre le Latium et l'Etrurie comme entre deux chemins qui menaient au combat, par toutes leurs portes ils allaient à l'ennemi. Mais, de proche en proche, et comme de contact en contact, ils

(1) Florus, *Epitom.* (édition Halm), I, 34.

s'avancèrent par des conquêtes graduelles, et enfin ils soumirent à leurs lois l'Italie entière (1) ». Rome est prédestinée à l'empire du monde. Tout ce qui entrave sa marche, l'invasion des Gaulois, la guerre de Pyrrhus, le succès d'Hannibal, n'est qu'un accident, ou plutôt une épreuve envoyée par les dieux. Dans ces terribles défaites, ce qui frappe surtout Florus, c'est l'énergie des Romains : « O peuple vraiment digne de commander au monde, digne de la faveur de tous, de l'admiration des dieux et des hommes ! Réduit à l'extrémité, il persévère dans ses projets (2) ». Cependant, dans une si longue histoire, on rencontre des faiblesses et des fautes : l'auteur ne les cache pas, mais il les avoue à regret ou cherche à les expliquer. Il flétrit les mauvais citoyens qui par leurs perfidies ont déshonoré leur patrie ; il défend Rome contre les calomnies de Jugurtha. Il s'afflige au spectacle des guerres civiles : « Ma douleur, dit-il, serait moins profonde, si ces criminels avaient eu pour chefs des plébéiens ou du moins des nobles sans vertu. Mais, ô forfait ! je sais quels hommes, quels généraux, Marius et Sylla, la gloire et l'ornement de leur siècle, ont prêté l'autorité de leur nom à cet exécrable attentat (3) ». Souvent, dans le récit, Rome semble une personne vivante : elle « reprend haleine » après la première guerre punique ; elle « sort de la tombe », quand Hannibal s'oublie en Campanie ; plus tard, « du haut de ses montagnes, elle assiste au spectacle de la guerre des Cimbres » ; elle « panse ses plaies » après les guerres civiles (4). Parfois même on dirait que la narration s'élève au ton de l'épopée : « Un dieu pousse toujours au combat les peuples des Alpes, pour ne point laisser rouiller les armes romaines » ; si

(1) I, 3.
(2) I, 22.
(3) II, 9.
(4) I, 19 ; I, 22 ; I, 38 ; II, 11.

prompte est la construction d'une flotte, que les dieux paraissent avoir changé les arbres en navires ; au début de la première campagne d'Orient, un laurier, présage de victoire, croît spontanément sur le vaisseau prétorien ; pendant un combat nocturne, la lune prend parti pour les Romains et décide la ruine de Mithridate (1). Par endroits, ce panégyrique de Rome ressemble plus aux Annales d'Ennius qu'à un précis.

Mais l'*Abrégé* est autre chose encore : c'est un curieux essai de philosophie de l'histoire. Là où il n'y avait qu'à louer, Florus a voulu donner les raisons de son admiration ; là où l'on pouvait tenter d'excuser les faiblesses ou d'expliquer les crimes, il s'est efforcé d'en analyser les causes. On lui a souvent reproché de moraliser à tout propos. La critique serait fondée, si ces réflexions de l'auteur venaient interrompre et briser un récit méthodique. Mais ce n'est pas le cas ici. Les faits n'y servent guère que d'exemples, de pièces à l'appui : l'essentiel, dans l'intention de l'auteur, y est justement la conclusion morale. Ce n'est point sans raison qu'il consacre toute sa préface à expliquer la fameuse théorie des quatre âges de Rome, et qu'il y revient souvent dans le courant du récit : cette théorie est la clef du livre (2). Montesquieu le savait bien, lui qui doit tant à Florus. Cette préoccupation philosophique de l'évolution du peuple romain a décidé du plan même de l'*Abrégé*, où sont exposées successivement les causes de la grandeur et les causes de la décadence. A tous les moments décisifs, à tous les tournants de cette histoire, reparaît le souci de comprendre et de marquer la suite des événements, de rattacher le présent au passé et à l'avenir. Cette idée directrice de tout son ouvrage inspire à Florus bien des observations profondes et des

(1) I, 19 ; I, 18 ; I, 23 ; I, 40.
(2) Florus, *Præfat.*, 4 sqq ; I, 2 ; I, 17, etc. — Cf. Unger, *Philologus*, 1884 ; O. Schmidt, *Neue Iahrb.*, 1885.

pages éloquentes. Par exemple, il saisit à merveille, et peint en quelques touches énergiques, les différentes phases de la querelle séculaire entre les plébéiens et les patriciens, le rôle des Gracques et des autres tribuns célèbres, le contraste entre la misère au dedans et la grandeur au dehors pendant le dernier siècle de la République, les causes multiples de la désorganisation sociale et des guerres civiles (1). La gradation fatale, l'accélération de la chute est marquée en traits saisissants : des querelles du forum, on arrive aux émeutes, puis aux guerres contre les alliés, contre les esclaves, contre les gladiateurs, enfin aux guerres entre citoyens, à chaque fois plus terribles, jusqu'aux catastrophes suprêmes qui du triumvirat conduisent au césarisme: « Avec César et Pompée, cette folie furieuse s'empare de tous, de Rome, de l'Italie, de tous les peuples, des nations barbares, de l'empire entier ; elle envahit tout, comme un déluge ou un incendie. Ce n'est plus seulement une guerre civile, ni une guerre sociale, ni une guerre étrangère : c'est une guerre qui les réunit toutes, c'est quelque chose de plus qu'une guerre (2). » La plupart de ces idées nous sont familières aujourd'hui, par Bossuet et Montesquieu : mais, avant d'être dans le *Discours* ou dans les *Considérations*, elles étaient dans l'*Abrégé* de Florus, et, sous cette forme systématique, avec cette netteté, elles n'étaient guère que là.

Panégyrique de Rome et philosophie de l'histoire : voilà tout le fond de l'ouvrage. Un tel sujet, ainsi compris, offrait bien des ressources à un habile écrivain. Remarquons d'abord la parfaite unité de l'ensemble : tout est subordonné à une même idée ; toujours au premier plan est le peuple romain, dont il s'agit d'expliquer les progrès rapides, puis la décadence. Par

(1) II, 1-3 ; I, 47.
(2) II, 13.

là même, Florus se trouve affranchi des nécessités ou des conventions qui s'imposaient alors au genre historique. Il supprime entièrement les discours, ce qui donne au récit beaucoup de rapidité. Il ne s'arrête pas au menu détail des faits, il ne se soucie que des grandes lignes : d'où le relief et l'éclat. S'il esquisse un portrait d'homme ou de peuple, c'est en quelques mots d'autant plus frappants ; voici Marius au retour de Carthage : « Il revient d'Afrique, plus grand par sa disgrâce ; sa prison, ses chaînes, sa fuite, son exil, l'avaient enveloppé d'une majesté sombre (1) » ; et voici les Ligures : « Enfoncés dans les gorges des Alpes, entre le Var et la Macra, dans un pays de bois hérissé de buissons, ils étaient plus difficiles à trouver qu'à vaincre : protégés par leur sol et prompts à fuir, infatigables et agiles, ils étaient plus disposés à faire le brigandage que la guerre (2) ». Point de ces longues descriptions où le détail cache l'ensemble ; mais de jolis ou de sombres paysages vivement enlevés. Citons en ce genre les croquis de la Campanie, de Tarente, des ruines du Samnium, ou ce combat naval à Gibraltar : « C'est à l'embouchure même de l'Océan que les deux flottes se rencontrèrent. Les vaisseaux eurent moins à lutter entre eux que contre la mer. L'Océan, comme s'il voulait châtier la folie des Romains, frappa et menaça d'engloutir les deux escadres. Ce fut un horrible spectacle que ce conflit des vagues, des tempêtes, des hommes, des navires, des agrès. Joignez à cela l'aspect effrayant des lieux : ici, les côtes d'Espagne et de Maurétanie avançant l'une vers l'autre ; là, les deux mers en fureur, l'Océan et la Méditerranée ; au-dessus des flots, les colonnes d'Hercule ; partout, le combat et la tempête (3) ». Dans le récit même des

(1) II, 9.
(2) I, 19.
(3) II, 13. — Cf. I, 11 ; I, 13.

guerres abondent les morceaux concis et brillants ; en quelques pages sont mis en relief tous les faits essentiels de longues expéditions, la guerre de Pyrrhus, la campagne d'Hannibal en Italie ou de Scipion en Afrique, l'invasion de Mithridate en Grèce, la conquête de l'Espagne ou des Gaules, la guerre entre César et Pompée. Quelques mots suffisent pour le siège et la prise de Syracuse : « Marcellus fut chargé de la Sicile : elle ne résista pas longtemps. L'île entière fut vaincue en une seule ville. Cette grande capitale, jamais domptée jusque-là, Syracuse, malgré tout le génie d'Archimède, dut enfin capituler. Sa triple enceinte, ses trois forteresses, son port de marbre, sa fontaine d'Aréthuse tant vantée, ne servirent qu'à désarmer le vainqueur, charmé de la beauté de sa prise (1) ». Ailleurs, en une phrase, est annoncée la conquête de tout l'Orient : « Carthage vaincue, personne ne rougit de l'être. Le sort de l'Afrique décida du sort des peuples : la Macédoine, la Grèce, la Syrie, toutes les autres contrées, furent entraînées à leur tour par le torrent de la fortune (2) ». Par ce procédé de concentration et de relief, Florus arrive souvent à des effets puissants, qui frappent l'imagination ; et l'on trouve dans son *Abrégé* bien des récits et des tableaux comparables à son morceau classique sur le désastre de Varus (3).

On observe les mêmes tendances dans le détail du style. Si pour le fond Florus est surtout redevable à Tite Live, pour la forme il relève des écrivains de la nouvelle école, de Salluste, de Sénèque, de Lucain, de Tacite (4). Il a les mêmes préférences littéraires que

(1) I, 22.
(2) I, 23.
(3) II, 30.
(4) Cf. Egen, *De Floro historico elocutionis Taciteae imitatore*, Münster, 1882 ; Bieligk, *De casuum syntaxi a Floro historico usurpata*, Halle, 1883 ; Westerburg, *Rhein. Mus.*, 1882 ; Cumpfe, *Listy filologicke*, 1884.

les Africains des générations suivantes : et comme eux, déjà il tend à pousser jusqu'à l'extrême les procédés du stylisme (1). L'ensemble du développement a l'allure du discours, et les tournures oratoires ne sont pas rares ; mais la phrase est généralement courte, imagée, taillée à facettes. Ici, plus encore que dans Tacite, abondent les antithèses hardies, les traits, les expressions poétiques. Florus dira : « La guerre naviguait vers l'Afrique » ; ou bien : « écrire avec son sang ». Si les Romains, vainqueurs de Numance, trouvent la ville entièrement détruite, « ils ne triomphent que d'un nom ». De même, les Carthaginois, en brûlant tout chez eux, « brûlent les trophées de Rome ». Quand le sénat ordonne aux Espagnols de poser les armes, ceux-ci accueillent cette invitation « comme un ordre de se couper les mains ». Souvent, dans sa prose, Florus a des façons de poète : il appellera la Sicile « un faubourg de Rome » ; il montrera Hannibal « attaché aux entrailles de l'Italie » ou Mithridate se jetant sur « le flanc désarmé de l'empire » ; César, comblé d'honneurs, est « une victime parée pour la mort » ; Corinthe, « l'ornement de la Grèce, est placée entre deux mers comme en spectacle » ; les cendres de Carthage et de Corinthe, « dispersées par les vents, allument l'incendie et la guerre dans le monde entier (2) ». Cette couleur poétique est sensible surtout dans les comparaisons, qui sont nombreuses chez Florus, et souvent heureuses : la conquête romaine est ralentie quelque temps, dans sa marche en avant, par le détroit de Messine, « comme un incendie qui, après avoir ravagé les forêts sur son passage, est brusquement arrêté, s'il rencontre un fleuve » ; Carthage à demi détruite cause à Rome plus d'embarras

(1) Sur les africanismes de Florus, voyez : Wölfflin, *Die ersten Spuren des afrikan. Lat. bei Florus*, dans les *Archiv. für Lexicographie*, 1889.
(2) I, 18 ; I, 34 ; I, 31 ; I, 22 ; I, 40 ; II, 13 ; I, 32.

que jamais, « comme ces bêtes dont la morsure est plus terrible au moment où elles expirent » ; les Gaulois de la Cisalpine, irrésistibles au premier choc, « fondent peu à peu comme la neige de leurs montagnes », et les Gaulois d'Asie-Mineure se sont amollis, « comme les plantes dégénèrent en changeant de sol » ; les pirates sont « comme des amphibies », que Pompée prend tous « d'un coup de filet » ; César refoule les Helvètes dans leur pays, « comme un berger fait entrer son troupeau à l'étable (1) ». Quelquefois même, ce sont tous les détails d'un développement qui ont cette physionomie poétique : les expéditions de César en Bretagne prennent les proportions d'un duel avec l'Océan ; au milieu de la bataille de Munda, tout à coup les deux armées s'arrêtent et il se fait un grand silence, pendant que « la Fortune délibère (2) ». Certains passages de Florus sur le contraste entre l'ancienne et la nouvelle Rome rappellent Ovide ou Properce. « Qui le croirait ? Sora et Algide furent la terreur des Romains ; Satricum et Corniculum furent des provinces ; Vérule et Boville furent l'occasion de triomphes. Avant de marcher contre Tibur, aujourd'hui faubourg de Rome, ou contre Préneste, notre rendez-vous d'été, on faisait des vœux solennels au Capitole (3). » Enfin, par le choix et la précision du détail poétique, Florus obtient souvent des effets pittoresques. Dans les batailles contre Pyrrhus, il aime à suivre de l'œil les éléphants, dont il décrit toutes les manœuvres ; et souvent il se plaît à peindre l'imprévu des luttes sur mer. Au triomphe de Marius, il remarque que le roi Teutobochus, un vrai géant, « dépassait de la tête les trophées conquis sur lui ». Il nous montre Apulon, roi d'Istrie, surpris par les Romains, « hissé sur un cheval, la tête chancelante et appesantie

(1) I, 18 ; I, 31 ; I, 20 ; I, 27 ; I, 41 ; I, 45.
(2) I, 45 ; II, 13.
(3) I, 5. — Cf. I, 6.

par les fumées du vin, et, à son réveil, bien étonné et bien marri d'apprendre qu'il est prisonnier (1) ». Et voyez encore les amusants préparatifs de guerre d'Antiochus. « Au bord de l'Euripe, il fait dresser des tentes tissées d'or et de soie. Il mêle au murmure de la mer les sons de la flûte et de la lyre. De tous côtés, malgré la saison tardive, il fait venir des roses. Et, pour avoir l'air d'un vrai chef d'armée, il enrôle pour ses chœurs des enfants et des jeunes filles (2). » Voilà de ces petits tableaux, d'une touche légère et spirituelle, comme on en rencontre souvent chez Florus.

Bien rarement historien, mais pour le fond, orateur et philosophe, pour la forme, rhéteur, poète et styliste : tel se montre à nous l'auteur de l'*Abrégé*. Par la recherche du pittoresque, du tour poétique et de l'antithèse, du relief et de la couleur, comme par l'allure oratoire du développement, par la passion et par les brusqueries de l'imagination, Florus présente évidemment plus d'un rapport avec son compatriote Manilius, et prépare les voies aux grands rhéteurs d'Afrique. Il les annonce même par certains détails du vocabulaire et de la syntaxe. Et s'il tombe fréquemment dans la déclamation, l'afféterie et le mauvais goût, ce seront là justement des défauts familiers à la prose africaine.

(1) I, 13 ; I, 18 ; I, 38 ; I, 26.
(2) I, 24.

CHAPITRE III

FRONTON DE CIRTA.

A la suite de Florus, bien des Africains étaient partis pour la conquête de Rome. Au début du règne d Antonin, ils y formaient déjà une colonie nombreuse et influente, dans la politique, au sénat, au barreau, dans les lettres. Dans ce cercle d'avocats et de rhéteurs, qu'unissait la communauté d'origine, d'aptitudes et de goûts, comme parmi leurs compatriotes restés au pays natal, tous cédaient le pas à M. Cornelius Fronton, « orateur, consul, maître de deux empereurs », comme dit une inscription (1).

Peu d'hommes ont été aussi unanimement admirés, aussi encensés de leur vivant. Dans toutes les provinces de l'empire, on s'accordait à considérer Fronton comme une des gloires des lettres latines, comme un autre Cicéron. Et cette réputation dura jusqu'aux invasions barbares. Les Africains Macrobe et Capella, les Italiens Eutrope, Cassiodore et saint Jérôme, les Gallo-Romains Eumène, Ausone, Mamertus, Sidoine Apollinaire, tous ont vanté le génie de Fronton, qu'ils plaçaient au premier rang des écrivains, et à qui nul d'entre eux n'eût osé se comparer (2). Dans ce concert d'éloges,

(1) Orelli, 1176.
(2) Macrobe, *Sat.*, V, 1, 7 ; Martianus Capella, V, p. 140 (édition Eyssenhardt); Eutrope, VIII, 12 ; Cassiodore, *Chron. ad ann. 164* ; ; saint Jérôme, *Epist.* 12 ; *Chron. ad ann. 164* ; Eumène, *Paneg. Constant.*, 14 ; Ausone, *Gratiar. act.* ; Mamertus, *Epist. ad Sepaudum* ; Sidoine Apollinaire, *Epist.* IV, 3 ; VIII, 10.

pas une note discordante. Les modernes, nécessairement, admiraient de confiance, et depuis la Renaissance c'était un lieu commun de la critique que de déplorer la perte des ouvrages de Fronton.

Malheureusement pour la gloire du grand homme, une partie de son œuvre a été retrouvée, au commencement de ce siècle, sur des palimpsestes (1). La déception fut grande : et c'est aujourd'hui un lieu commun que de se moquer du pauvre Fronton. Ce serait jouer au paradoxe que d'entreprendre de le réhabiliter. Mais, si l'arrêt qui le condamne est juste au fond, les considérants ne le sont pas toujours. Son œuvre, en somme, est intéressante, quoique médiocre. Il tient, malgré tout, une place importante dans le développement de la littérature africaine. Et on lui rend un peu plus justice, même on comprend à demi son succès, si on le replace bien dans son milieu historique.

I

Fronton naquit dans une vieille cité berbère devenue colonie romaine, à Cirta, notre Constantine, vers le commencement du règne de Trajan. Sa famille, une des plus considérables du pays, lui fit donner la plus solide instruction. Il dut passer sa première jeunesse en Numidie, où il conserva toujours beaucoup de relations ; et, sans doute, il poursuivit ses études à Carthage. Il vint les compléter à Rome, où

(1) Le plus important de ces palimpsestes appartient à la bibliothèque Ambrosienne et a été publié pour la première fois à Milan par A. Mai en 1815. On trouva ensuite d'autres fragments sur un palimpseste du Vatican. Une édition de l'ensemble fut donnée par A. Mai à Rome, d'abord en 1823, puis en 1846. — Nos citations de Fronton se rapportent à l'édition critique de Naber, Leipzig, 1867.

il eut pour maîtres le philosophe Athénodote et le rhéteur Dionysius (1). Il se passionna surtout pour l'éloquence, qui fut l'adoration de toute sa vie et qui ne fut pas ingrate envers lui. C'est au barreau qu'il remporta ses premiers triomphes : à la fin du règne d'Hadrien, il était considéré déjà comme le plus grand avocat du temps ; et il continua de plaider sous Antonin, à de plus rares intervalles, mais toujours avec le même succès (2). Marc-Aurèle lui écrivait en 143 : « Ne renonce pas à plaider ; ou qu'alors avec toi tous les orateurs se taisent (3) ». Très obligeant, Fronton était toujours prêt à prendre la parole en faveur de ses amis, et il avait beaucoup d'amis. Les plus célèbres parmi ses plaidoyers civils étaient ceux qu'il prononça pour Saenius Pompeianus, pour Demonstratus Petilianus, contre Hérode Atticus et contre le médecin Pélops (4). Mais on citait de lui aussi des plaidoyers politiques : il avait parlé au sénat pour les Bithyniens, pour les habitants de Ptolémaïs en Phénicie, surtout pour les Carthaginois (5). En même temps qu'il fondait sa réputation au barreau, il suivait la carrière des honneurs, et son *curriculum* nous est connu en partie par une inscription de Guelma (6) : il remplit des fonctions judiciaires comme *triumvir capitalis*, il fut questeur en Sicile, édile et préteur. Il entra jeune au sénat, où il devint vite très influent. Il y prononça plusieurs panégyriques d'Ha-

(1) Fronton, *Epist. ad M. Caesar.*, IV, 12 (Naber, p. 73) ; *Ad M. Antonin. de eloquent.*, 4, p. 154 ; *Epist. graec.* 3, p. 244.
(2) Dion Cassius, LXIX, 18 ; Fronton, *Ad M. Caesar.*, V, 27, p. 83 ; *Ad Antonin. Pium*, 8, p. 169.
(3) Fronton, *Epist. Graec.* 6, p. 252.
(4) Fronton, *Ad M. Caesar.*, III, 3 ; V, 34, p. 42 et 86 ; *Ad M. Antonin.*, II, 8, p. 111 ; *Ad Verum*, II, 9, p. 138 ; Sidoine Apollinaire, *Epist.*, VIII, 10.
(5) Fronton, *Ad amicos*, I, 14, p. 183 ; Charisius, dans les *Grammat. lat. vet.* de Keil, I, 138 ; Frontonis *Gratiarum actionis pro Carthaginiensibus fragm.*, dans l'édition Naber, p. 260-261.
(6) *Corpus inscr. lat.*, VIII, 5350.

drien ; et ces harangues, nous dit-il, étaient entre les mains de tout le monde. Mais il eut beau se mettre en frais d'éloquence pour cet empereur ; il ne réussit jamais à entrer fort avant dans ses bonnes grâces. Fronton l'avouait naïvement plus tard dans une lettre à Marc-Aurèle : « Hadrien, disait-il, pardonne-moi cette confession, Hadrien était pour moi une sorte de Mars Gradivus, de Pluton. Je cherchais à me le rendre propice et à l'apaiser, plutôt que je ne l'aimais. Pourquoi ? C'est que l'affection ne va pas sans un peu de confiance et de familiarité. La confiance me manquait. Et ce prince, que je vénérais tant, je n'osais pas l'aimer (1) ».

Il allait prendre bientôt sa revanche : pendant la seconde moitié de sa vie, il fut le familier de trois empereurs, dont deux étaient ses élèves. Quelques mois après son avènement, Antonin se préoccupa de compléter l'éducation de ses héritiers présomptifs, L. Vérus, et Marc-Aurèle qui avait alors environ dix-neuf ans. Fronton, que sa grande réputation désignait au choix de l'empereur, fut chargé d'enseigner aux jeunes princes l'éloquence latine. Il entra en fonctions dans le courant de l'année 139, et prit fort au sérieux sa tâche. Il conquit vite une grande autorité sur ses élèves, il se fit aimer d'eux, même adorer : nous en avons cent preuves dans leur correspondance avec leur maître. De cette correspondance, où ne manquent pas d'ailleurs les puérilités, l'intérêt principal et souvent le charme est justement dans ce ton de bonhomie et de confiance, dans ces détails intimes, qui attestent la sollicitude de Fronton et la reconnaissance des jeunes gens. Marc-Aurèle surtout, plus sérieux et d'un caractère plus droit, s'était pris d'une vive affection pour le rhéteur ; il se plaisait beaucoup dans sa société, ne pouvait le quitter ; quand la famille impériale allait passer

(1) *Ad M. Caesar.*, II, 1, p. 25-26.

quelques jours dans une villa, il insistait pour que son maître fût du voyage ; et, si par la force des choses il était séparé de lui, il lui écrivait chaque jour, même plusieurs fois dans une journée (1). Au premier plan de la correspondance sont naturellement les mille détails relatifs aux études, devoirs à faire, observations, questions et réponses, compte rendu des lectures. Mais il est souvent fait mention de bien autre chose, des promenades, des causeries, des plaisirs de la campagne, des incidents de la vie de famille, surtout de la santé : car ni le maître ni l'élève n'avaient un corps bien robuste. Il faut voir l'inquiétude de Fronton, au moment où Marc-Aurèle, consul désigné, va débiter au sénat le remerciement traditionnel à l'empereur ; le bon rhéteur ne veut rien négliger de ce qui peut assurer le succès ; il lit, relit, corrige le discours ; il recommande au jeune prince de ne pas trop veiller, de se ménager pour le grand jour, afin d'avoir le teint frais et les poumons vaillants (2). Quand, plus tard, le prince se détournait peu à peu de la rhétorique, la trouvant vide et creuse, Fronton lutta désespérément, mais sans succès. D'ailleurs, l'affection de Marc-Aurèle n'en fut que plus vive, plus ingénieuse à panser la plaie. Devenu empereur, il continuait de traiter familièrement son ancien maître; comme autrefois, il lui envoyait régulièrement ses vœux pour l'anniversaire de sa naissance (3). Même il feignait de croire encore à la rhétorique, et Fronton, de nouveau, triomphait bruyamment : « Je vois en toi, écrivait-il en 162, un prince aussi distingué que je l'espérais ; aussi juste, aussi honnête, que je le promettais ;

(1) *Ad M. Caesar.*, III, 13, p. 50. — Sur ces relations de Fronton avec les jeunes princes ses élèves, voyez la jolie étude de M. Boissier : *La jeunesse de Marc-Aurèle d'après les lettres de Fronton*, dans la *Revue des Deux-Mondes* d'avril 1868.

(2) *Ad M. Caesar.*, V, 1-3, p. 77 sqq.

(3) *Ad M. Caesar.*, III, 9-10, p. 47 ; V, 30-33, p. 84-85 *Ad M. Antonin. imp.*, I, 1-2, p. 94.

aussi agréable, aussi cher au peuple romain que je le souhaitais ; aussi affectueux pour moi que je le voulais; aussi éloquent que tu l'as voulu toi-même... De vous voir tous deux, de jour en jour, plus éloquents, j'exulte, comme si j'étais encore votre maître. Je chéris et j'embrasse toutes vos vertus ; mais j'avoue pourtant que je me réjouis surtout de ce qui est mon œuvre à moi, votre éloquence (1). » Marc-Aurèle, à ce moment, était peut-être moins enthousiaste sur les résultats de cette éducation. Si dans ses lettres de jeune homme il s'était pâmé devant le génie de Fronton, il est plus réservé dans ses Mémoires ; il y rend surtout justice à la parfaite honnêteté et à la franchise de son maître : « C'est à Fronton, dit-il, que je dois de savoir tout ce qu'il y a d'envie et d'hypocrisie chez un tyran, et combien tous ces hommes que nous appelons des nobles sont généralement incapables d'affection (2). »

Cette éducation de deux princes et cette amitié de trois empereurs, plus encore que les succès oratoires, avaient mis Fronton tout à fait aux premiers rangs de la société romaine. En 143, Antonin l'avait nommé consul. Ce fut la date la plus mémorable de sa vie ; comme Cicéron, son modèle, il avait étonné ses contemporains par l'éloquence de ses harangues, de ses plaidoyers civils et politiques, par la savante familiarité de sa correspondance ; comme Cicéron, il avait été questeur en Sicile, et préteur à Rome ; comme Cicéron, il allait être consul et proconsul. Malheureusement, sous Antonin, un consul n'avait ni l'occasion ni le temps de sauver la république. Fronton ne resta en charge que deux mois, et deux mois d'été, juillet et août. Il fallait donc se presser. Chose extraordinaire, pendant ces soixante jours, Fronton ne trouva pas le

(1) *Ad M. Antonin. imp.*, I, 2, p. 95.
(2) Marc-Aurèle, *De rebus suis*, I, 11. — Cf. *Ad M. Caesar.*, III, 12, p. 49.

loisir d'être malade. Infatigable, il écrivait lettre sur lettre, à Antonin, à l'impératrice, à Marc-Aurèle, à tous ses amis (1). Mais la plus grande affaire, c'était encore le discours de remerciement à prononcer dans le sénat : c'est là que tout le monde attendait le consul. La séance de réception fut retardée par diverses circonstances ; elle eut lieu enfin aux ides d'août. L'orateur s'y surpassa, dit-il. Il envoya sa harangue à Marc-Aurèle, qui était alors à Naples, et qui fut ravi. Jusqu'à sa dernière heure, Fronton se souvint avec attendrissement de cette grande journée ; il en parlait comme Cicéron de la conjuration de Catilina. Mais les honneurs créent des devoirs, et causent des ennuis. C'était l'usage de choisir parmi les anciens consuls, les gouverneurs d'Afrique ou d'Asie. Fronton se résigna : il n'était pas homme à se dérober ; d'ailleurs il comptait bien être envoyé en Afrique, et il se faisait une joie de rentrer en triomphe au pays natal. Mais le sort a des surprises ; c'est la province d'Asie qui échut au rhéteur de Cirta. Il en fut si marri, qu'il en retomba malade. Tout en vivant « de régime et d'eau claire », comme il nous l'apprend, il fit pourtant ses préparatifs de départ. Il songea d'abord à s'entourer de personnes de confiance, et il les chercha dans sa patrie ; il s'assura le concours d'un officier distingué qui servait en Maurétanie ; et il fit venir de Cirta « ses proches et ses amis dont il avait éprouvé la fidélité et l'intégrité ». En même temps, il écrivait à tous ses clients, à ses connaissances de Cilicie et d'Alexandrie, pour leur donner rendez-vous dans Athènes. A Rome même, il faisait appel à tous les dévouements et tâchait de grossir son cortège. La fièvre du départ semblait lui avoir rendu des forces, au point que dans l'intervalle il se remit à plaider.

(1) *Ad M. Caesar.*, I, 6-8; II, 1-17 ; V, 32-33 ; *Ad Antonin. Pium*, 1; *Epist. graec.* 1-2 ; *Ad amicos*, I, 14-15 ; *Ad M. Antonin. imp.*, II, 2 (p. 18 sqq ; 25 sqq ; 85 sqq ; 105 sqq; 163 sqq ; 183 sqq; 239 sqq.).

Mais, quand tout fut prêt, l'Asie était toujours bien loin; aussi « la maladie revint si violente qu'il fallut renoncer à tout espoir de départ ». Fronton, qui était bien en cour, en fut quitte pour écrire à l'empereur une lettre d'excuse (1), et un autre hérita du proconsulat d'Asie.

Fronton resta donc à Rome, où il goûta jusqu'au bout toutes les satisfactions d'amour-propre. Fort de son talent et de son crédit auprès des maîtres du monde, il était le roi de l'éloquence et l'un des principaux personnages de l'Etat; quand il entrait au sénat, il y pouvait saluer sa statue, placée là par Marc-Aurèle (2). Quoiqu'il aimât à se dire pauvre, il avait une très large aisance, qui eût été la fortune pour le commun des mortels : il était propriétaire des jardins de Mécène, et Aulu-Gelle,lui rendant visite un jour, le trouva « entouré d'architectes qu'il avait appelés pour leur commander de nouveaux bains et qui lui montraient divers plans tracés sur parchemin (3) ». Pourtant la vieillesse de Fronton fut attristée par bien des misères. Sensible et bon comme il l'était, il fut cruellement éprouvé dans ses affections de famille. Il perdit successivement cinq enfants et plusieurs petits-fils, puis sa femme Gratia, et, quelques mois après, un autre petit-fils âgé de trois ans, dont la mort amena entre le rhéteur et Marc-Aurèle un échange de *Consolations* dans le goût de celles de Sénèque (4). D'une famille si nombreuse, bien peu de personnes paraissent avoir survécu à Fronton : son frère, qu'il avait poussé dans la carrière des honneurs; sa fille Gratia, qu'il adorait; son

(1) *Ad Antonin. Pium*, 8, p. 169.
(2) Capitolin, *Marc.*, 2.
(3) Aulu-Gelle XIX, 10, 1 ; Fronton, *Ad M. Caesar.*, I, 8, p. 23.
(4) Fronton, *De nepote amisso*, p. 231-236. — Sur la famille de Fronton, cf. *Ad M. Caesar.*, IV, 10 ; V, 53 ; *Ad Verum*, II, 9; *Ad amicos*, I, 5 (p. 72 ; 90 ; 137 ; 177).

gendre Victorinus, son petit-fils Victorinus Fronto. De plus, sa mauvaise santé, qui l'avait tourmenté toute sa vie, s'aggrava encore avec l'âge. Quand Aulu-Gelle va le voir, presque toujours le pauvre homme est au lit. Il est peu de lettres de lui où il ne se plaigne de son misérable corps : tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il souffre toujours quelque part, de douleurs à la gorge, à l'épaule, au coude, au dos, au ventre, à l'aine, aux reins, au genou, au pied, au talon; il a une extinction de voix, ou une migraine, ou des ulcères, ou la colique, ou des rhumatismes; ou bien, il s'est évanoui, et on l'a cru mort; ou il a la goutte, et parle d'aller aux eaux; ou ses esclaves l'ont brûlé en le tirant du bain (1). Rien de lamentable et de curieux comme ces billets si courts, parfois de deux lignes, où il annonce un nouvel accident ou gémit sur ses nuits d'insomnie : on dirait le bulletin d'un médecin. Un jour, dans une crise, il laisse échapper un cri de désespoir, et il écrit à Marc-Aurèle : « Sans toi, j'en aurais assez et trop de la vie, du travail, de l'art, et de la gloire. Quant à cette existence de douleurs et de chagrins, j'en aurais encore plus qu'assez, et plus que trop (2). » Au milieu de ces épreuves et dans ce dégoût de tout, il avait pourtant quelques consolations : l'avènement de ses deux élèves au pouvoir suprême; les délicates attentions de Marc-Aurèle; les lettres de Vérus, alors en Syrie, qui lui demandait ses discours; le compte rendu des séances du sénat, où ses élèves avaient si bien parlé, et où le vieux rhéteur triomphait à distance (3). Il se traîna ainsi, miné de chagrins domestiques et souvent arrêté, cloué chez lui par la maladie, mais toujours enthou-

(1) *Ad M. Caesar.*, I, 9 ; III, 7 ; 19 ; IV, 9 ; V, 6 ; 12-18 ; 25-27 ; 40-44 ; 54-58, etc. (p. 20 ; 44 ; 72 ; 77-92). — Cf. Aulu-Gelle, II, 26, 1 ; XIX, 10, 1.

(2) *Ad M. Caesar.*, V, 33, p. 85.

(3) *Ad M. Antonin. imp.*, II, 7-8 ; *Ad Verum*, II, 1 ; 3 ; 9-10.

siaste de son art et toujours grand homme, jusque vers la fin du règne de Marc-Aurèle : il mourut entre les années 175 et 180.

Telle est cette curieuse physionomie de lettré glorieux, maladif et un peu naïf, gâté par la fortune, mais bon, dévoué à tous, surtout à ses élèves, franc et fidèle à ses amis dans la disgrâce, aimable jusque dans son égoïsme, très serviable et pourtant incapable d'abuser de son crédit, simple même au milieu des siens, quelquefois charmant de bonhomie quand il joue avec ses petits-enfants (1) : dans sa vie publique comme dans sa vie privée, toujours honnête homme. Cette réputation d'honnête homme, c'est peut-être encore à cela qu'il tenait le plus, au moins dans ses vieux jours, comme l'atteste cette profession de foi, belle d'ailleurs, quoiqu'un peu emphatique : « Ce qui me console, c'est de voir ma vie presque terminée et ma fin très proche. Quand la mort viendra, que ce soit la nuit ou le jour, je saluerai le ciel en m'en allant, et du fond de ma conscience je ferai la déclaration que voici. Pendant une vie si longue, je n'ai point commis d'action déshonorante, honteuse ou criminelle. Dans tout le cours de mon existence, je n'ai jamais agi par cupidité ou perfidie. Au contraire, j'ai donné bien des preuves de libéralité, d'amitié, de fidélité, de fermeté, souvent même en risquant ma tête... Les honneurs que j'ai obtenus, je ne les ai jamais recherchés par des moyens déshonnêtes. J'ai donné plus de soins à mon âme qu'à mon corps. J'ai préféré l'étude à la fortune. J'ai mieux aimé vivre pauvre que mendier, manquer de quelque chose que demander... J'ai dit la vérité avec obstination et je l'ai entendue volontiers. J'ai préféré être négligé plutôt que de flatter, me taire plutôt que de

(1) *Ad amicos*, I, 12, p. 181-182. — Cf. *Ad M. Caesar.*, V, 34 ; 37, p. 86-87.

feindre... A chacun j'ai donné dans la mesure de mes ressources ; j'ai secouru les gens avec empressement quand ils le méritaient, avec témérité quand ils ne le méritaient pas. L'ingratitude ne m'a pas empêché d'accorder sans hésiter les bienfaits qui dépendaient de moi. Et jamais je ne me suis irrité contre les ingrats (1). » Sauf quelques réserves de détail, tout cela est vrai : et cette profession de foi n'est démentie ni par Marc-Aurèle ni par Aulu-Gelle, ni par aucun de ses amis ou de ses élèves, par aucun de ceux qui l'ont connu ou lu. Quoi qu'on pense du talent de Fronton, il n'en reste pas moins un vrai galant homme.

Son grand malheur est d'avoir été trop bien servi par les circonstances et grisé par le succès. Dans chaque page qu'il a écrite s'étale une fatuité naïve que le génie seul aurait pu excuser. Il sentait trop que tout l'univers avait les yeux sur lui : « Vieux comme je suis, écrivait-il un jour, j'adore la perdrix : tout le monde le sait, si peu qu'on me connaisse. En effet, il n'est pas une action de moi, pas une parole, que je veuille cacher aux hommes. Bien plus, même les secrets intimes de ma conscience, je voudrais les révéler à l'humanité entière (2) ». Pour s'expliquer ces ridicules accès de vanité, il faut se rappeler que tout le monde alors pensait de Fronton ce qu'il en pensait lui-même. Au moment où il venait de prononcer, comme consul, son fameux discours au sénat, l'héritier présomptif de l'empire lui écrivait : « Les anciens Grecs ont-ils jamais rien fait de semblable ? En juge qui le sait ; pour moi, si j'ose le dire, je n'ai jamais trouvé Caton aussi admirable dans l'invective que toi dans l'éloge... Je n'ai jamais rien lu de plus élégant, de plus antique, de plus spirituel, de plus latin. Es-tu heureux de pos-

(1) *De nepote amisso*, p. 235.
(2) *Ad amicos*, I, 12, p. 182.

séder ainsi l'éloquence !.. Quels arguments ! Quel ordre ! quelle élégance ! quel charme ! quel enchantement ! quelles expressions ! quel éclat ! quelles finesses ! quelle grâce ! que d'art ! que de génie !... Adieu donc, gloire de l'éloquence romaine, gloire de tes amis, merveille du monde (1) ! » Peu de têtes seraient assez solides pour résister à de pareils assauts. Et tous les lettrés du temps, là-dessus, pensaient comme Marc-Aurèle ; tous saluaient en Fronton leur chef de chœur, et lui reconnaissaient un incomparable génie.

Pour se bien figurer cette royauté littéraire, il faut voir Fronton au milieu du cercle de ses adorateurs, qui tous étaient ses amis, et dont beaucoup étaient aussi ses protégés ou ses élèves. Dans ce groupe nous laissons de côté la foule des sénateurs, des avocats et des fonctionnaires dont il est question dans la correspondance de Fronton. Mais au premier rang de ses amis nous trouvons plusieurs personnages célèbres qui auraient pu se poser en rivaux : son compatriote Apollinaire de Carthage, et Aulu-Gelle tout jeune encore ; l'Espagnol Antonius Julianus, rhéteur de talent, dont on raillait un peu l'accent ibérique, mais dont l'école était très fréquentée, et qui passait pour connaître à fond la littérature comme l'histoire de la vieille Rome ; le Gaulois Favorinus, aimable philosophe, dont on vantait beaucoup l'esprit ; Fabius Severus de Trieste, avocat et jurisconsulte renommé ; l'historien Appien d'Alexandrie, alors avocat à Rome, qui fut nommé procurateur par le crédit de Fronton, et qui en retour voulut lui faire cadeau de deux esclaves (2) ; Hérode Atticus de Marathon, ancien consul et professeur de Marc-Aurèle pour la littérature grecque, brouillé avec

(1) *Ad M. Caesar.*, II, 3, p. 28.
(2) Fronton, *Ad Antonin. Pium*, 9, p. 170 ; *Epist. graec.* 4-5, p. 244-251.

Fronton à l'occasion d'un procès, puis réconcilié avec lui par l'entremise de leurs élèves communs (1). Tous ces gens de lettres, sauf peut-être Hérode, s'inclinaient devant le génie de Fronton. Pour ses disciples il était un dieu. Dans la pléiade des jeunes gens qui se formèrent à son école, outre Marc-Aurèle et Vérus, on peut citer l'avocat Sulpicius Cornelianus, le philosophe Julius Aquilinus, le jurisconsulte Fabianus ; l'orateur Volumnius Quadratus, que Fronton appelait son fils ; enfin le polygraphe Julius Titianus, auteur de divers traités de géographie, de rhétorique ou de grammaire, mais qu'on accusait de copier Cicéron ou d'autres écrivains, et que ses camarades avaient surnommé *la guenon* (2). Elèves, amis ou simples admirateurs de Fronton étaient sûrs de trouver chez le maître aide et protection. Il les recommandait pour les emplois, les suivait dans leur carrière, les félicitait ou les consolait. En revanche, ils formaient sa cour. Ils étudiaient, soupaient, se promenaient avec lui, ou lui tenaient compagnie s'il était malade. Chaque fois qu'Aulu-Gelle se présente chez lui, il le trouve entouré de rhéteurs, d'avocats, de grammairiens, de sénateurs. Quelques-uns même, pour l'honneur d'habiter avec le dieu, s'astreignaient à une sorte de servitude volontaire : Fronton nous parle d'un sénateur pauvre, qui dès sa jeunesse lui avait voué un culte, qui lui obéissait comme un client ou un affranchi, qui faisait ses commissions au forum, qui le soignait dans ses maladies, qui le veillait la nuit, qui l'aidait à manger quand la goutte immobilisait ses bras (3).

Dans ce cercle des *Frontoniens*, comme on disait, il faut faire une place à part aux compatriotes, à tous

(1) *Ad M. Caesar.*, III, 2-6, p. 42 sqq.
(2) *Ad amicos*, I, 1 et 4 ; II, 1-4, p. 173 ; 176 ; 190-191 ; Capitolin, *Maximin.*, 27 ; Sidoine Apollinaire, *Epist.*, I, 1.
(3) *Ad Verum*, II, 7, p. 133-135.

ceux qui venaient de Carthage ou de Numidie. Fronton était resté fidèle au pays natal. Il aimait à rappeler qu'il était d'Afrique. Quand il parlait de la Numidie, il disait « ma patrie ». Il avait été élu patron de Cirta, et de la ville voisine de Calama : il s'occupait activement de leurs intérêts, leur donnait au besoin des conseils, et nous possédons encore une lettre de lui aux triumvirs et aux décurions de Cirta (1). Sa protection s'étendait aussi aux grandes villes de la Proconsulaire, et il avait prononcé en faveur des Carthaginois une harangue célèbre dont nous avons quelques fragments (2). Quand il se préparait à aller gouverner l'Asie, c'est à Cirta et en Maurétanie qu'il cherchait des collaborateurs (3). Aussi quiconque arrivait du pays était sûr de trouver chez Fronton un bon accueil : il nous parle d'un certain Licinius Montanus qui était son hôte, qui à Rome descendait toujours dans sa maison (4). Surtout il avait des tendresses particulières pour ceux de ses amis de lettres ou de ses élèves qui étaient Africains : pour Apollinaire de Carthage, pour Aulu-Gelle, pour Celsinus le Numide, pour Festus Postumius, qui était d'une cité voisine de Cirta ; pour le grammairien Porphyrio ; pour Servilius Silanus d'Hippone ; pour Antoninus Aquila, qu'il recommanda au proconsul de Carthage et à qui il fit obtenir une chaire de rhétorique dans sa province ; surtout pour Aufidius Victorinus, dont il fit son gendre et l'ami de Marc-Aurèle, et qu'il poussa dans la voie des honneurs jusqu'à la préfecture de Rome et au consulat (5). Toute sa vie, Fronton fut Africain de cœur : il ne fut pas seulement la gloire de ses

(1) *Ad amicos*, II, 10, p. 200 ; *Corpus inscr. lat.*, VIII, 5350.
(2) *Gratiarum actionis pro Carthaginiensibus fragm.*, p. 260-261.
(3) *Ad Antonin. Pium*, 8, p. 169.
(4) *Ad amicos*, I, 3, p. 175.
(5) *Ad amicos*, I, 7, p. 179 ; II, 10, p. 200 ; *De nepote amisso*, p. 232 ; Aulu-Gelle, XIX, 8 ; 10 ; 13.

compatriotes, il fut encore leur représentant et leur protecteur au barreau, dans les lettres, au sénat, au palais impérial ; et c'est surtout à leur profit qu'il usa de son éloquence, de son crédit et de sa royauté intellectuelle.

II

Nous connaissons l'homme. Que vaut l'œuvre ?

Tous les discours de Fronton sont perdus sauf de rares fragments, et plusieurs des ouvrages conservés sont incomplets ou mutilés. Pourtant l'on peut aisément le juger sur ce qui reste :

1° Sa correspondance. D'après celles des lettres qu'on peut dater, elle se rapporte à deux périodes différentes de la vie de Fronton : d'abord aux années 139-145, c'est-à-dire au temps où il faisait l'éducation de Marc-Aurèle et de Vérus ; ensuite aux années 161-165, c'est-à-dire au temps de la vieillesse du rhéteur. Cette correspondance comprend : cinq livres de lettres à Marc-Aurèle héritier présomptif ; deux livres à Marc-Aurèle empereur ; deux livres à Vérus empereur ; un livre à Antonin le Pieux ; deux livres de lettres familières *Ad amicos ;* enfin quelques lettres en grec, adressées surtout à Appien et à l'impératrice Faustine, femme d'Antonin ;

2° Des fragments du discours *Pour les Carthaginois*, et, dans la correspondance, de nombreux renseignements sur les divers plaidoyers ;

3° Des fragments de deux traités relatifs à la rhétorique, l'un *Sur l'éloquence*, l'autre *Sur les discours*, tous deux dédiés à Marc-Aurèle empereur ;

4° Deux grands morceaux d'histoire, l'un *Sur la guerre des Parthes*, l'autre, intitulé *Principes d'histoire*, sur la campagne de *Vérus* en Orient ;

5° Enfin diverses fantaisies de rhéteur : l'*Eloge de la fumée et de la poussière*, dédié à Marc-Aurèle ; l'*Eloge de la négligence* ; l'*Eroticos* ; l'*Aventure d'Arion* ; quelques vers (1) ; les *Vacances d'Alsium*, sous forme de lettres à Marc-Aurèle ; et le morceau *Sur la perte de mon petit-fils*, en réponse à une consolation de l'empereur.

Malgré la variété apparente, l'œuvre de Fronton présente beaucoup d'unité, même de monotonie. C'est qu'en tout il est rhéteur, et uniquement rhéteur. Pour lui, le mot *orator* signifie *prosateur* : c'est par ce terme qu'il désigne Salluste aussi bien que Caton (2). Donc tout se ramène à l'éloquence. Par cette idée qu'il se fait de la rhétorique, Fronton est bien de son temps et de son pays : mais, à la différence de plusieurs de ses contemporains et de la plupart de ses grands compatriotes, dont le talent a bien d'autres aspects, lui n'existe que par la rhétorique et pour la rhétorique. On ne trouve pas autre chose au fond de tout ce qu'il a écrit ou pensé : lettres familières, idées sur l'éducation, histoire, discours, et théorie de l'éloquence.

Sa correspondance, d'abord. Certes, elle ne manque point pour nous d'intérêt. Elle est instructive pour l'histoire du temps, pour la connaissance de la cour impériale et de la jeunesse de Marc-Aurèle. Elle renferme de curieux détails de mœurs, sur la vie d'Antonin et des jeunes princes, sur les séances du sénat, sur les fêtes champêtres, sur les vendanges ou les chasses. Elle est pleine de renseignements précieux sur l'existence de Fronton lui-même, sur sa famille, sur son caractère, sur ses idées, sur ses ouvrages, sur ses relations avec les grands personnages, avec les lettrés ses amis ou les jeunes gens ses élèves. Même on y rencontre de jolis morceaux, des tableaux gracieux et familiers : mais

(1) Bährens, *Fragm. poetar. roman.*, 1886. — Tous les autres ouvrages de Fronton sont réunis dans l'édition Naber, p. 1-261.
(2) *Ad M. Caesar.*, IV, 3.

ils y sont trop rares. En réalité, la plupart de ces lettres sont devenues intéressantes par contre-coup, et sans que Fronton lui-même y soit pour grand'chose : c'est le genre d'intérêt que nous prenons à un document historique. En elle-même, cette correspondance est assez mesquine, informe et monotone. Le même sujet y est traité sans cesse, et souvent dans les mêmes termes. Presque constamment elle tourne autour de cette idée, mille fois ressassée, que rien n'existe en dehors de l'éloquence, que la rhétorique est la reine du monde, et que Fronton est le roi des rhéteurs.

Cette idée, l'idée unique qui emplit l'œuvre entière, apparaît dès le commencement des relations de Fronton avec Marc-Aurèle, et elle explique ses théories sur l'éducation. Chargé d'élever de futurs empereurs, il n'hésita pas un instant sur la direction à prendre : il voulut en faire des rhéteurs. Et dans ce rôle délicat, il n'a pas l'ombre d'inquiétude, car il se donne tout entier à sa tâche et ne doute pas de l'utilité des choses qu'il enseigne. Il ne comprend rien en dehors des minuties de l'étude, auxquelles il consacre tout son temps et celui de ses élèves. A la campagne, en vendange, à la chasse, on emporte les classiques. Marc-Aurèle va jusqu'à maudire les tribunaux et ses devoirs de prince qui lui enlèvent tant de loisirs ; et s'il s'interrompt dans son travail d'écolier, c'est pour faire admirer à l'empereur quelque discours de Fronton (1). Il traite consciencieusement tous les sujets de devoir ou de déclamation, souvent bien bizarres, qui ont été indiqués et seront corrigés par le maître. Il compose des pièces de vers latins, hexamètres ou hendécasyllabes. Sous l'œil du rhéteur, il s'exerce à manier les lieux communs, à donner à une *pensée* un tour ingénieux et vif. Il lit tous les auteurs, surtout les orateurs,

(1) *Ad M. Caesar.*, I, 6-7 ; II, 4 ; 13-14, p. 13-20 ; 29 ; 36.

et les plus anciens, Caton, les Gracques, Galba, Salluste ; il en fait des extraits (1). La forme seule préoccupe l'élève et le maître : Fronton recommande au jeune homme de travailler davantage son style ; si Marc-Aurèle doit prononcer un discours au sénat, on lui apprend à le polir, à y introduire des comparaisons inattendues (2). Et quand on se délasse de tant de grands travaux, c'est pour s'amuser à des puérilités du même goût : Fronton envoie un éloge du sommeil ; le prince répond en accusant le sommeil ; et le rhéteur discute gravement cette plaisanterie (3). Cependant Marc-Aurèle avait déjà vingt-deux ans ; par une pente insensible il allait échapper à cette étrange direction spirituelle. Un premier symptôme inquiéta le maître : le prince trouvait qu'il ne réussissait guère en latin, il avouait sa préférence pour le grec (4). En réalité, c'était de la rhétorique surtout qu'il se dégoûtait. Fronton vit bien d'où venait le danger : « Je craignais, disait-il, que la philosophie ne lui donnât quelque mauvais conseil » (5). Enfin Marc-Aurèle osa parler ; un jour, dans une lettre, il déclara qu'il avait 25 ans et laissa entendre qu'il en avait assez de la rhétorique (6). Le grand coupable, en tout cela, était le stoïcien Rusticus, qui peu à peu supplantait Fronton. Marc-Aurèle, dans ses *Mémoires*, s'est expliqué nettement sur ce point : « Rusticus, dit-il, m'a détourné des fausses voies où entraînent les sophistes. Il m'a dissuadé..... de déclamer de petites harangues qui ne visent qu'aux applaudissements... Je lui dois d'être resté étranger à la rhétorique, à la poétique, à toute affectation d'é-

(1) *Ad M. Caesar.*, I, 8 ; II, 5 ; 10 ; III, 18-20 ; V, 22-29 ; 59, p. 24 ; 30 ; 34 ; 56 ; 82 sqq; 92.
(2) *Ibid.*, III, 1 ; 8 ; 11 ; V, 3, p. 40 ; 45 ; 48 ; 78.
(3) *Ibid.*, I, 1-5, p. 3-11.
(4) *Epist. graec.* 6, p. 252.
(5) *Ad amicos*, I, 14, p. 183.
(6) *Ad M. Caesar.*, IV, 13, p. 75.

légance dans le style....., d'écrire simplement mes lettres » (1). Fronton s'acharna, et s'y prit d'ailleurs habilement; il essaya de démontrer que l'on calomniait son art, qu'il y avait de la rhétorique partout, et en philosophie plus qu'ailleurs, témoin Socrate et son ironie (2). Vaincu enfin, il ne se résigna jamais à sa défaite. Il revint à la charge après l'avènement de Marc-Aurèle : « J'avoue, dit-il à l'empereur, ce qui est vrai ; il y a une raison, une seule, qui pourrait ébranler un peu mon affection pour toi : ce serait de te voir négliger l'éloquence (3) ». De nouveau, et pendant des années, il sermonna son ancien élève, sur tous les tons, depuis la prière émue jusqu'à l'aigreur : « Ton Chrysippe, lui dit-il, c'était un ivrogne incorrigible » (4). Il insinue même qu'une certaine paresse d'esprit pourrait bien être cause des mépris de l'empereur pour la rhétorique : « A ce qu'il me semble, lui écrit-il, c'est par dégoût du travail que tu as abandonné l'étude de l'éloquence, pour t'égarer dans la philosophie, où il n'y a pas d'exorde à soigner, pas de narration à rendre rapide et nette, pas de questions à classer, pas d'arguments à chercher, pas d'amplifications à trouver » (5). Pour convaincre Marc-Aurèle, il lui adresse une série de mémoires sur l'éloquence. Pour achever sa déroute, il entreprend assez spirituellement de lui démontrer qu'il reste malgré tout son élève et qu'il a bien profité de ses leçons ; pour cela, il prend le dernier discours prononcé au sénat par Marc Aurèle en faveur de Cyzique ; et il lui prouve, pièces en mains, que sa harangue abonde en figures de rhétorique et que l'expression y est très

(1) Marc-Aurèle, *De rebus suis*, I, 7.
(2) *Ad M. Caesar.*, III, 15 (p. 52).
(3) *Ad M. Antonin. imp. de orationibus* (p. 155).
(4) *De feriis alsiensibus* (p. 227).
(5) *Ad M. Antonin. de eloquent.* (p. 150).

soignée (1). De guerre lasse, le prince se résigne, et laisse à Fronton l'illusion de la victoire. L'excellent homme n'en abuse pas d'ailleurs, et il déclare qu'en travaillant bien, Marc-Aurèle peut encore regagner le temps perdu, d'autant mieux qu'il est en bonne voie : il lit les discours du rhéteur et s'en déclare enchanté (2). De la part de l'empereur c'était surtout générosité. Mais n'y avait-il point là aussi une concession nécessaire? Maintenant Marc-Aurèle avait bien des discours à prononcer, et l'éloquence qui plaisait était l'éloquence à la Fronton. En tout cas, le bon rhéteur mourut avec la conviction qu'il avait eu le dernier mot.

Dans ces amusantes discussions, il faut mettre hors de doute la bonne foi de Fronton. Ce qu'il prêchait aux autres, il le faisait lui-même en toute conscience. Au moment même où il cherchait à convertir Marc-Aurèle, il appliquait ses théories à l'histoire. C'est son ancien élève l'empereur Vérus, qui lui en fournit l'occasion en 165. Vérus avait eu le commandement nominal de la guerre contre les Parthes. Il était resté à Antioche, uniquement occupé de ses plaisirs. Après la victoire, il imagina de faire raconter la campagne à sa façon. Pour cela il s'adressa à Fronton. Rien de plus curieux que les lettres où il lui exprime son désir (3) : il est inutile que le futur historien se dérange ou se mette en quête des faits ; on lui fournira tous les matériaux, des mémoires spéciaux rédigés par les secrétaires de l'empereur, surtout ses notes, ses lettres, ses discours, au besoin même, des descriptions de mœurs, des paysages, tout ce qui peut orner le récit. Pour plus de sûreté, on lui indique la méthode à suivre. Ce n'est point la vérité vraie qu'on lui demande :

(1) *Ad M. Antonin. imp.*, I, 2 (p. 94-100). — Cf. *De eloquent.* (p. 139-155) ; *De oration.* (p. 155-162).
(2) *Ad M. Antonin. imp.*, I, 2 ; II, 2 (p. 96 et 105).
(3) *Ad Verum imp.*, II, 3 (p. 131-132).

« Mes exploits, dit cyniquement Vérus, sont en eux-mêmes ce qu'ils sont ; peu importe, mais ils paraîtront d'autant plus grands que tu auras su les rendre tels. » Voici donc comme on procédera : on insistera longuement sur les causes de la guerre ; on fera remarquer qu'avant l'arrivée de Vérus les Romains subissent défaite sur défaite ; dès que Vérus paraît, ils sont partout victorieux ; et il va sans dire qu'on ne parlera pas trop des lieutenants, on aura soin de ne mettre en scène que le général en chef. Voilà l'étrange proposition que reçut Fronton. Un autre homme l'eût considérée comme une injure ; lui ne songea pas même à s'en étonner, et il se mit à l'œuvre. Il mourut avant d'avoir terminé son récit ; mais les deux morceaux que nous en possédons suffisent à montrer ce que l'ouvrage aurait pu être (1). L'opuscule *Sur la guerre des Parthes* est une dissertation adressée à Marc-Aurèle à la suite d'une défaite des Romains au début de la campagne ; c'est un mélange de narrations, d'allusions aux exploits des anciens temps, de consolations et de conseils ; et si l'on y mentionne les revers, c'est pour rendre plus éclatante la vengeance des Romains. Les *Principes d'histoire*, avant d'être un récit de la campagne des Parthes, sont un panégyrique de Vérus, compliqué d'un interminable parallèle avec Trajan, où Trajan est naturellement sacrifié à l'empereur vivant. Vérus dut être content ; mais, par cette façon de comprendre son rôle d'historien, Fronton, l'honnête homme que nous connaissons, se serait déshonoré, s'il avait vu dans l'histoire autre chose qu'un exercice de rhétorique.

L'éloquence même, il ne la traitait pas autrement. Au barreau pas plus qu'au sénat, Fronton ne se soucie

(1) *Principia histor.* (p. 202-210) ; *De bello Parth.* (p. 217-222). — Cf. *Ad M. Caesar.*, IV, 3 (p. 61).

de la vérité : c'est affaire de philosophe ou de savant. « Prends garde dorénavant, surtout au sénat, de ne pas mentir comme cela, lui dit un jour Marc-Aurèle. C'est horrible à toi d'avoir écrit ce discours. Tu es le plus grand de tous les menteurs (1). » Pour Fronton ce n'était qu'un compliment. Non qu'il ne fût capable de franchise dans les relations de la vie; il l'a prouvé maintes fois ; mais il était convaincu que dans un discours la vérité n'avait que faire. Pour lui le fond n'est rien. On aura soin seulement d'observer les divisions consacrées, de composer un exorde, une narration, une confirmation, une péroraison. On ne manquera pas d'introduire dans le développement quelques lieux communs, des morceaux à effet. Il ne sera pas mauvais de parler un peu de soi, comme autrefois Cicéron : « Dans mon plaidoyer pour les Bithyniens, écrit Fronton à Victorinus, il y a bien des nouveautés, et, je pense, de jolies choses. Vois surtout le passage sur ma vie. Il te plaira, je crois, si tu lis le passage analogue de Cicéron dans le *Pro Sylla* » (2). Dans cette conception, le plus grand orateur est celui qui connaît le mieux les recettes. Aussi l'on n'a vraiment à se préoccuper que de la forme ; et en effet il n'est question que du style dans les traités de Fronton sur l'éloquence. L'essentiel est le choix et le bon emploi des mots : on en doit connaître exactement la valeur, la hiérarchie, l'importance, l'âge, la dignité ; comme dans un banquet bien réglé, il faut mettre chacun à sa place, « les ranger deux par deux, trois par trois, quelquefois quatre par quatre, même cinq par cinq, ou en groupes plus nombreux encore » (3). Comme à un banquet encore, il ne faut pas oublier les fleurs : ce sont les métaphores, surtout les comparaisons, les *imagines*.

(1) *Ad M. Caesar.*, II, 3 (p. 29).
(2) *Ad amicos*, I, 14 (p. 183).
(3) *Ad M. Antonin. de eloquent.* (p. 139).

Le jeune Marc-Aurèle doit parler au sénat, il a trouvé déjà dix comparaisons ; mais il est fort embarrassé pour le développement de la neuvième, et il appelle son maître à son secours. C'est bien simple, répond Fronton, voici ton affaire : Soit une île battue par les flots, et, à l'intérieur de cette île, un lac, et, dans ce lac, une autre île ; cette seconde île sera protégée par la première contre la tempête, comme le prince impérial est protégé par l'empereur. Fronton était plus fier encore d'une autre comparaison qu'il avait introduite dans un panégyrique d'Antonin et qui avait eu grand succès : Antonin, sans quitter son palais, avait réellement remporté des victoires en Bretagne, « comme un pilote placé au gouvernail d'un long navire a l'honneur du succès de toutes les manœuvres qui assurent une prompte navigation » (1). Cela, remarque Fronton, c'est la grande éloquence, *pompatica oratio*. Mais on n'arrive pas du premier coup à ces effets-là ; c'est ce qu'il explique au présomptueux Marc-Aurèle : « Tu viens de commencer à lire mes discours ornés et pompeux ; mais n'espère pas que tu puisses tout de suite les imiter. Mettons-nous donc à l'œuvre, comme je te disais ; travaillons sans relâche. Je t'assigne, je suis ton expert et ton garant. Bien vite je te ferai arriver aux sommets de l'éloquence. Les dieux seront pour nous. Adieu, mon seigneur, espère, aie confiance ; compte sur le temps et sur mon expérience » (2). Il y a donc des degrés dans la carrière. L'éloquence peut se faire modeste au barreau ; même une certaine négligence apparente n'y messied pas ; et un habile homme a soin d'y heurter un peu la fin des phrases. Mais au sénat, et dans les circonstances solennelles, il faut

(1) *Ad M. Caesar.*, III, 7-8 (p. 45-46). — Eumène, *Paneg. Constant.*, 14

(2) *Ad M. Caesar.*, III. 16 (p 54-55). — Cf. *Laudes Fumi et Pulv.* (p. 211).

mettre toutes voiles dehors, et Fronton n'y manquait pas : en ces occasions il avait de la magnificence (*pompa*), comme dit Mamertus, il avait la parole imposante (*gravitas*), comme disent saint Jérôme et Sidoine Apollinaire (1). Mais dans tous les genres ce qui importe le plus, c'est de plaire au public. Quand il avait prononcé un discours, Fronton notait avec soin les passages qui avaient été applaudis, et en faisait son profit pour l'avenir. « Dès qu'on parle dans une réunion d'hommes, disait-il, il faut être esclave de leurs oreilles (2). » A l'amphithéâtre, c'est la foule qui décide du sort des gladiateurs ; l'orateur est à sa façon un gladiateur : « Partout le peuple est maître et décide. Il faut donc consulter les goûts du peuple, avant d'agir et de parler. » L'éloquence n'est pas une belle campagne couverte de blé et de vignes ; c'est un parc où l'on aime à rencontrer « des figuiers de Pompéi, des fleurs d'Aricie, des roses de Tarente, de frais bosquets, des fourrés, et l'ombre des platanes » (3). Pourtant Fronton se rendait vaguement compte que cette façon de parler n'eût guère convenu à des gens qui auraient eu quelque chose à dire, et il l'avouait à l'empereur : « L'éloquence de César doit ressembler à la trompette, non à la flûte, qui rend des sons moins éclatants, mais présente plus de difficultés » (4). Fronton, lui, n'a jamais joué que de la flûte.

Puisque le fond ne compte pas, le talent s'affirmera d'autant mieux que la matière sera plus maigre. Aussi le vrai Fronton est-il dans ces purs exercices de rhéteur qui sonnent le creux, dans ces riens qu'il se donne tant de mal à embellir et qu'il ne réussit pas à

(1) Mamertus, *Epist. ad Sapaud.* ; saint Jérôme, *Epist.* 125 ; Sidoine Apollinaire, *Epist.*, IV, 3.
(2) *Ad M. Caesar*, I, 8 (p. 20 sqq.).
(3) *Ibid.*, II, 5 (p. 29).
(4) *Ibid.*, III, 1 (p. 40).

rendre moins insipides : l'*Eroticos*, où il interpelle en grec l'ami de Lysias mentionné dans le *Phèdre* de Platon ; l'*Aventure d'Arion* ; les *Vacances* d'*Alsium*, lourd badinage sur les joies de la campagne ; l'*Eloge de la négligence* ; l'*Eloge de la Fumée et de la Poussière* (1). Au début de ce dernier opuscule, Fronton fixe les lois du genre : il y faut beaucoup de traits, habilement rattachés l'un à l'autre ; les phrases doivent être courtes, élégantes, harmonieuses, et doivent se terminer sur un mot d'esprit ; on y introduira des histoires de dieux et de héros, des vers, des proverbes, des fictions ; on disposera adroitement les arguments ; on traitera le sujet sur un ton grave, avec des expressions solennelles ; avant tout, l'on voudra plaire. Le pauvre rhéteur ne suit que trop bien la méthode indiquée, et l'on ne sait qu'admirer ici le plus, l'effort pour être aimable, l'ennui que distillent ces fantaisies niaises, ou le vide effrayant de la pensée.

On le voit, par quelque côté que l'on prenne l'œuvre de Fronton, elle fond entre les mains. De tout ce qu'il a fait ou voulu faire, il ne reste que le style. Mais ce style est curieux et mérite d'être étudié de près.

Tout d'abord, il est utile de connaître avec précision les préférences littéraires de Fronton. Comme on l'appelait couramment un autre Cicéron, il se devait à lui-même d'admirer Cicéron. En effet, il le nomme souvent et lui donne quelques louanges banales ; mais, au fond, il ne l'aime pas beaucoup. Ce qui le frappe surtout chez son illustre devancier, c'est sa belle carrière d'orateur et d'homme d'État, le grand rôle qu'il a joué, l'influence qu'il a exercée sur les générations suivantes. Sur le talent même de Cicéron, Fronton a bien des réserves. Il fait grâce à la correspondance, qu'il déclare parfaite, et dont il avait extrait

(1) Edition Naber, p. 211-216 ; 223-231 ; 237-238 ; 259 sqq.

bien des passages. Mais il juge les lettres bien supérieures aux discours. Il reproche à l'orateur d'avoir trop souvent négligé le détail, de se contenter trop aisément : « Dans tous ses discours, ajoute-t-il, on rencontre très peu d'expressions frappantes et inattendues, de ces expressions qu'on trouve seulement à force de travail, de soin, de veilles, et par la pratique des vieux poètes » (1). A l'adjectif *Tullianus* (cicéronien), Fronton attache presque toujours une nuance de dédain. Pour faire pièce à Cicéron, il professait une vive admiration pour les écrivains archaïques, dont il aimait d'ailleurs le tour plus vif et chez qui il allait volontiers chercher les titres de noblesse de ses mots populaires. A son avis, Plaute, Ennius, Caton, les Gracques, Lucilius, Lucrèce, presque tous les anciens seraient excellents, s'ils avaient davantage soigné leur style (2). Mais à tous les autres, Fronton préférait Salluste ; il le citait sans cesse, le faisait lire à tous ses élèves ; il en avait extrait bien des morceaux, et il disait : « C'est presque parfait ; on dirait un passage de Salluste » (3). Il aimait à railler Sénèque ; il lui reprochait de se répéter, d'exprimer sous mille formes la même pensée, il comparait ses petites phrases « à ces petites prunes molles qui donnent la fièvre » ; même il le parodiait (4). Mais ce qu'il détestait en Sénèque, c'était uniquement le philosophe : comme écrivain, il était de son école et l'imitait. Enfin il connaissait bien Tacite, dont il avait hérité beaucoup de mots et de tournures. Tacite, Sénèque et Salluste, voilà les modèles de Fronton en l'art d'écrire : on pouvait plus mal choisir.

(1) *Ad M. Caesar.*, IV, 3 (p. 63). — Cf. I, 8 ; II, 1 (p. 23 et 25) ; *Ad M. Antonin. imp.*, II, 5 (p. 107).

(2) *Ad M. Caesar.*, IV. 3 (p. 63 sqq.).

(3) *Ad M. Caesar.*, III, 11 ; *Ad M. Antonin. imp.*, II, 6 (p. 107-111).

(4) *Ad M. Antonin.. de oration.* (p. 155-157) ; *De feriis als.* (p. 224).

D'après ses préférences, on devine qu'il était, lui aussi, un styliste. Mais il ne se contentait pas d'imiter ; il avait la prétention, et ses contemporains lui attribuaient la gloire, d'avoir créé un nouveau style, cette *élocution nouvelle* dont il parle si souvent. Et il y a du vrai dans cette assertion, bien qu'un peu exagérée.

De ce style nouveau, en même temps qu'il en donnait les modèles, il en formulait la théorie. Avant tout, il se préoccupa d'enrichir son vocabulaire. Il trouvait pauvre la langue littéraire de ses prédécesseurs. Il accorda droit de cité à une foule de termes populaires : « C'est à toute la plèbe des mots, pour ainsi dire, qu'il faut faire appel... En temps de guerre, quand on a besoin de lever une légion, on ne se contente pas d'enrôler les volontaires ; on recherche encore ceux qui ont l'âge du service et qui se cachent. De même, quand nous aurons besoin de lever des bataillons de mots, nous ne nous contenterons pas des volontaires qui arrivent d'eux-mêmes, mais nous tirerons de leur retraite ceux qui se cachent, et nous les suivrons à la piste pour les enrôler » (1). C'est ainsi que Fronton fit entrer dans la littérature beaucoup de termes, qu'on employait couramment dans les carrefours de Rome ou dans les provinces, surtout en Afrique. Pour en justifier l'usage, Fronton procéda exactement comme nos romantiques : il remonta aux vieux auteurs, dont le langage, moins épuré, était aussi plus riche. C'est l'explication toute naturelle de son archaïsme, plus apparent que réel ; ce qu'il cherchait surtout dans Ennius, Plaute ou Caton, c'étaient des arguments en faveur des expressions « à la fois vulgaires et antiques » (2) qu'il voulait mettre à la mode. Ces

(1) *Ad M. Antonin. de eloq.* (p. 139-140).
(2) *Ibid.*, p. 152.

expressions, il essayait d'ailleurs de les rajeunir d'une façon ou d'une autre, « afin qu'un seul et même mot pût en même temps se faire accepter en vertu de son ancienneté et charmer par sa nouveauté » (1). Quand la langue populaire ou les vieux auteurs ne pouvaient fournir le terme voulu, Fronton s'adressait au grec. Malheureusement pour lui, il savait mal le grec, témoin ce billet à Marc-Aurèle : « J'ai écrit à ta mère (vois mon impudence) en grec. J'ai mis cette lettre dans celle que je t'envoie. Lis-la d'abord ; s'il y a quelque barbarisme, corrige-le, toi qui es plus frais émoulu de ton grec ; et fais ensuite parvenir ma lettre à son adresse : car je ne voudrais pas que ta mère pût me mépriser comme un barbare » (2). Fronton eut le tort de vouloir faire des emprunts à une langue qu'il ne connaissait pas bien : de là, dans certains passages de ses ouvrages, un mélange informe de grec et de latin qui va jusqu'au ridicule. Il était plus heureux quand il essayait de créer pour son compte des mots latins ; à l'aide de particules, de préfixes, de suffixes, régulièrement ajoutés à une racine usuelle, il réussissait à exprimer des nuances délicates. En somme, malgré les tours que lui a joués le grec, il a fait d'heureuses trouvailles d'expressions, et il a certainement contribué à enrichir la langue (3). Il portait un scrupule infini dans le choix des termes : « Il suffit, dit-il, de transposer, d'enlever ou de changer une lettre, pour changer aussi la valeur et la beauté d'un mot, pour attester l'élégance ou la science d'un orateur... Il est nécessaire d'observer avec le plus grand soin ces menus détails. Sans doute il y a des auteurs qui travaillent avec le levier et le marteau, à la façon des carriers ; mais il y

(1) *Ibid.*, p. 140.
(2) *Ad M. Caesar.*, I, 8 (p. 24).
(3) Sur les mots qui apparaissent pour la première fois chez Fronton, cf. Schwierczina, *Frontoniana*, Breslau, 1889.

en a d'autres qui travaillent à la pointe et au burin, et qui sculptent les mots comme des pierres précieuses » (1). Toutes les discussions où il prend part dans Aulu-Gelle, nous montrent Fronton préoccupé de ces minuties (2). Il exagérait peut-être ; mais sûrement il avait le respect de son art : « Je veux, disait-il, travailler à mon aise, lentement, à loisir, doucement. Si vous voulez écrire, écrivez lentement » (3). Dans l'agencement comme dans le choix des mots, dans la structure de la phrase, rien n'était laissé au hasard. Fronton savait exactement où il fallait redoubler, tripler l'expression, où il fallait placer un trait, une antithèse, une allitération, une image, une comparaison. Par tous les moyens, il voulait piquer l'attention. Et dans son style, si travaillé et si raffiné, où tous les effets sont calculés, il y a sans doute bien des puérilités, beaucoup de mauvais goût et de pédantisme, mais il y a souvent aussi des tours ingénieux et vifs, un heureux mélange d'expressions populaires et poétiques, de l'esprit, du trait, du relief, du pittoresque, et la conscience des vrais artistes.

A vrai dire, rien de tout cela n'était absolument nouveau dans la langue latine. De ce style, on retrouve les origines soit dans Salluste, soit dans Sénèque, soit dans Tacite, soit dans Pline le jeune, soit dans Florus. Mais Fronton a condensé ces divers éléments, et a précisé les formes de l'élocution nouvelle. C'est par là qu'en matière de style, il a été vraiment créateur. C'est aussi ce qui explique son immense succès. Il avait si bien compris les goûts de ses contemporains, que pendant longtemps à Rome tout le monde frontonisa : son siècle se reconnut et s'admira en lui. Jusqu'aux invasions barbares, aucune atteinte ne fut portée à sa

(1) *Ad M. Caesar.*, IV, 3 (p. 64-65).
(2) Aulu-Gelle, II, 26 ; XIII, 28 ; XIX, 8 ; 10 ; 13.
(3) *Ad M. Caesar.*, II, 1 (p. 26).

réputation. Pourtant, de son vivant même, une petite réaction avait commencé contre le genre qu'il avait mis à la mode. Fronton s'en inquiéta, d'autant mieux qu'au premier rang des apostats il voyait ses deux élèves les empereurs. Marc-Aurèle, peu à peu, s'était tourné vers d'autres modèles ; et Vérus allait jusqu'à railler légèrement certains procédés du style de Fronton. Le vieux rhéteur se défendit vivement dans une curieuse lettre que nous possédons (1). Mais il est certain qu'aux siècles suivants, à Rome et dans la plus grande partie de l'empire, la faveur publique fut aux Néo-Cicéroniens.

Il est une région où l'influence de Fronton fut beaucoup plus durable : c'est l'Afrique. Il avait conservé d'étroites relations avec son pays natal. En réalité, malgré son long séjour à Rome, il était resté jusqu'au bout un rhéteur africain. Il écrivait un jour à l'impératrice Faustine : « Je suis un barbare... Je suis un Libyen, et de la région des Libyens nomades » (2). Une autre fois, il invoquait solennellement ses dieux indigènes, Hammon et les divinités libyques ; et nous savons par Minucius Felix que son discours contre les chrétiens avait eu un grand retentissement au pied de l'Atlas (3). Dans son caractère, il y avait bien des traits africains : sa manie d'exagération ; l'expansion un peu théâtrale de son affection pour Marc-Aurèle qu'il déclarait embrasser même en rêve ; son habitude de faire sonner haut sa protection ; la jactance de ses professions de foi ; sa faconde intarissable quand il parlait de lui ; sa rude franchise qui n'épargnait pas même les empereurs. Cette empreinte africaine se marque aussi dans sa langue : ce mélange

(1) *Ad Verum imp.*, I, 1 (p. 113-115). — Cf. *Ad M. Antonin. de eloq.* (p. 153).
(2) *Epist. graec.* 1 (p. 242).
(3) *Ad Verum*, II, 1 (p. 122) ; Minucius Felix, *Octav.*, 9 et 31.

d'archaïsmes, d'hellénismes, de mots populaires, c'était le latin qu'on parlait depuis longtemps en Numidie comme à Carthage. Cette élocution nouvelle, dont Fronton était si fier, son compatriote Florus l'avait déjà ébauchée ; et nous la retrouverons chez ses compatriotes Apulée et Tertullien. Nul doute que le rhéteur de Cirta n'ait été beaucoup lu par les grands Africains ; il a contribué à préparer l'instrument dont leur talent naturel allait tirer de si curieux ou si puissants effets. Il est de leur famille par le tour d'esprit et la forme.

En somme, Fronton est un aimable et galant homme, à qui tout a souri, et dont le malheur est justement d'avoir été gâté par le sort. Il a tant de qualités qu'on lui pardonne presque son orgueil immense de parvenu des lettres, sa phraséologie d'orateur d'école égaré dans une cour, son pédantisme protecteur de soi-disant grand homme, et sa bonhomie égoïste de bourgeois goutteux. Tel qu'il est, il mérite de garder une place dans l'histoire de la littérature, une place qui lui eût paru bien modeste, mais que tout le monde encore n'y prend pas. S'il eut l'esprit creux et une conception puérile de l'éloquence, du moins il a été un artiste en style; il a enrichi le vocabulaire, donné des qualités nouvelles à la langue; et, en Afrique surtout, son œuvre n'a pas été inutile. Enfin, il a si longtemps, si obstinément voulu montrer du talent, qu'il a été parfois tout près d'en avoir.

CHAPITRE IV.

APOLLINAIRE DE CARTHAGE ET SON ÉCOLE. — AULU-GELLE.

Parmi tous ces Africains que nous avons vus se presser autour de Fronton, il en est un qui fut presque son rival, dans un domaine un peu différent ; un homme plus modeste, sans doute, et de réputation moins bruyante, mais non moins estimé des connaisseurs ; critique célèbre, dont la science était admirée de tous, dont les jugements faisaient autorité, dont l'école fut toujours très fréquentée, dont l'influence fut considérable à Rome et plus encore en Afrique. Ce qu'était Fronton pour l'éloquence et la rhétorique, Apollinaire de Carthage le fut pour la grammaire et l'érudition.

I

Nous savons peu de chose sur la vie de Sulpice Apollinaire. Il naquit à Carthage, vers le temps de l'avènement de Trajan. Sans doute il fit son éducation en Afrique, et même y professa quelques années : car il paraît être venu assez tard à Rome, et nulle part il n'est mentionné avant le règne d'Antonin. A ce moment, il passe pour le plus savant et le plus autorisé des grammairiens. Il fréquente assidument les cercles de Frontoniens, qui comprenaient d'ailleurs presque toute

la société polie du temps. Lui aussi, il se plaît surtout avec ses compatriotes, avec Fronton, qui était à peu près du même âge, avec Festus de Numidie, avec ses élèves africains Aulu-Gelle et Celsinus, avec le grammairien Eutychius Proculus de Sicca, qui fut l'un des maîtres de Marc-Aurèle et devint proconsul (1). Apollinaire avait, d'ailleurs, de grandes relations en dehors du monde des lettrés. Il était très lié, par exemple, avec le préfet de Rome Erucius Clarus, qui, malgré tout le tracas des affaires, trouvait le temps de causer souvent avec lui ; fils d'un orateur distingué, Erucius était lui-même un homme fort instruit, et d'un goût délicat ; tout jeune, il avait connu Pline, qui augurait bien de son avenir ; il avait fait son chemin dans la politique, avait été deux fois consul, mais jamais n'avait délaissé l'étude ; il aimait surtout les vieux auteurs ; et, quand il ne pouvait aller en converser avec Apollinaire, il lui demandait par écrit la solution de quelque petit problème érudit (2).

Apollinaire tenait alors une importante école, où fréquentait assidument l'élite de la jeunesse. Les Africains y formaient un groupe nombreux : car c'est là surtout que se rendaient, à peine débarqués, les étudiants venus de Carthage ou des cités numides. Le maître, dont tous révéraient la science et le goût, avait l'art de se faire aimer de ses élèves : il était bon, patient, très obligeant ; il répondait, sans se lasser, à toutes les questions ; et, s'il était exigeant, s'il était impitoyable pour les défauts de prononciation, s'il n'aimait pas qu'on se payât de mots, s'il avait horreur du charlatanisme, du moins il était « très doux et bienveillant

(1) Aulu-Gelle, XIII, 20 ; XIX, 13 ; XX, 6. — Sur Celsinus le Numide, voyez aussi : Aulu-Gelle, XIX, 7 et 10. — Sur Proculus de Sicca : Capitolin, *Marc.*, 2 ; Trebellius Pollion, *Trig. tyr.*, 22.

(2) Aulu-Gelle, VII, 6 ; XIII, 18 ; Pline le Jeune, *Epist.*, II, 9.

dans ses reproches (1) ». C'est un de ses élèves qui nous le dit, un de ceux qui l'admiraient le plus vivement et qui lui gardèrent toujours un souvenir reconnaissant. Parmi ces jeunes gens que forma Sulpice Apollinaire, plusieurs lui firent honneur : par exemple, Aulu-Gelle. Un autre hérita de son école, un garçon d'origine plus que modeste, le fils d'un pauvre marchand de charbons : il se nommait Pertinax (2). Ce Pertinax s'éleva très haut, à force de travail et d'entêtement. Quand il succéda à son maître Apollinaire, vers 160, il avait environ trente-quatre ans. Il se lassa vite du métier de grammairien, qu'il trouvait peu lucratif. Par la protection d'un consulaire, il se fit nommer centurion ; il prit part aux campagnes de Syrie, de Bretagne, du Danube, et monta vite en grade. Il suivait en même temps la carrière administrative, arrivait à la préture, au consulat, au gouvernement de diverses provinces. En 191, il était proconsul à Carthage, où il eut à réprimer des soulèvements populaires excités par les fanatiques de la Tanit punique. A son retour d'Afrique, il fut nommé préfet de Rome. Il fut même empereur : mais son règne ne dura que trois mois. En trente ans, le modeste grammairien d'autrefois, l'élève et le successeur d'Apollinaire, avait fait bien du chemin. Mais plus d'une fois il regretta son école : car c'était un homme aux goûts modestes et simples, égaré dans la politique ; toujours il garda près de lui sa mère, une bonne paysanne, et il entretenait pieusement la boutique de son père le marchand de charbons ; il n'aimait guère le pouvoir ; empereur, il avait souvent à sa table le grammairien Valérien, un ancien confrère, avec qui il causait littérature ; et, tout en se débattant contre les exigences des prétoriens qui finirent par le tuer, il se

(1) Aulu-Gelle, XIII, 20. — Cf. IV, 17 ; XX, 6.
(2) Capitolin, *Pertinax*, 1-4 ; 12.

rappelait avec envie la destinée paisible et glorieuse de son maître Apollinaire, un sage celui-là, qui jusqu'au bout était resté fidèle à la science et à son école.

Mais Apollinaire n'était pas seulement un excellent maître ; c'était encore un savant illustre et un très fin critique. On avait alors la manie de l'érudition et des discussions grammaticales. Aussi dans tous les cercles on recherchait Apollinaire, en qui l'on appréciait beaucoup la solidité des connaissances et la sûreté du goût. On le poursuivait dans les rues, on l'arrêtait dans ses promenades, pour lui demander un renseignement ou le prendre pour arbitre. Lui s'y prêtait de bonne grâce, sans pédantisme ni fausse modestie ; en homme d'esprit qu'il était, il préférait se taire et écouter, se contentant de rire intérieurement des sottises d'autrui ; quand on l'interrogeait, il répondait simplement, avec précision, sachant s'arrêter à temps, même avouer son ignorance ou son embarras ; avec ses amis, il plaisantait volontiers ou causait familièrement ; il ne dissertait que si on l'y forçait, et toujours avec discrétion ; quelquefois, poussé à bout par la fatuité agressive d'un interlocuteur, avec une ironie à la Socrate il s'amusait à piquer et à dégonfler la prétention ignorante et boursouflée des charlatans de science. Aulu-Gelle, qui le suivait partout, buvant ses paroles, a noté plusieurs de ses conversations (1). La scène se passe soit chez les libraires, rue des Cordonniers, soit dans la bibliothèque du Palais de Tibère, soit dans le vestibule du Palatin, soit chez Fronton. Toujours les auditeurs sont nombreux : ce sont des grammairiens, des rhéteurs, des avocats, des sénateurs, des amis ou des élèves. Quand se présente quelque difficulté, on se tourne ordinairement vers Apollinaire : on l'interroge sur les

(1) Aulu-Gelle, XI, 15 ; XII, 13 ; XIII, 18 et 20 ; XVI, 5 ; XVIII, 4 ; XIX, 13 ; XX, 6.

vieux auteurs, qu'il connaissait à merveille et savait presque par cœur, depuis Ennius et Caton jusqu'à Lucrèce et Salluste; sur l'interprétation de Virgile, qu'il avait étudié tout spécialement; sur des étymologies; sur la signification des mots; sur la biographie des auteurs; même sur le droit civil et le droit augural. Apollinaire était un puits de science : presque toujours il tranchait la question par un argument sans réplique, une citation décisive d'un texte grec ou latin. Devant cette précision et cette simplicité de la réponse, les bavards se taisaient, et tous s'inclinaient. Un jour, en sa présence, un grammairien, prié d'exprimer son opinion sur un point douteux, s'excusait en disant : « C'est un sacrilège que de donner son avis sur un mot grec ou latin devant Apollinaire ». Et Fronton, Fronton lui-même, lui parlait avec déférence, l'appelant « Maître » (1).

Apollinaire avait relativement peu écrit. Son ouvrage le plus important était un recueil de *Lettres critiques* (2) : il y traitait les sujets les plus divers à sa façon ordinaire, sur le ton d'une conversation à la fois sérieuse et enjouée; nous savons qu'il y relevait plusieurs erreurs commises par Cæsellius Vindex dans ses *Lectures antiques* et relatives à des passages de Virgile. C'est, en effet, de ce poète qu'Apollinaire s'occupait et parlait le plus volontiers; et il paraît en avoir donné une édition critique (3). Pour aider la mémoire de ses élèves, et comme c'était l'usage dans les écoles, il s'était amusé à versifier de petits sommaires, dont chacun résumait en six hexamètres le contenu d'un des livres de l'Enéide (4). Ces couplets nous ont été conservés dans l'*Anthologie*

(1) Aulu-Gelle, XIX, 13.
(2) Id., XIII, 18; XV, 5.
(3) Id., II, 16; IV, 17.
(4) Bährens, *Poet. lat. minor.*, IV, p. 169-172. — Cf. Beck, *De Sulpicio Apollinari*, Groningen, 1884.

de Carthage. Ils y sont précédés de cette préface en trois distiques : « Ce poème sur le héros troyen, Virgile voulait qu'il pérît avec lui sur le bûcher fatal. Tucca refusa; Varius s'y opposa; et toi, César, tu intervins pour empêcher ce sacrilège envers le nom d'Enée. Peu s'en fallut, ô Troie, que le feu ne te fît mourir de nouveau, et ne fût une seconde fois cause de ta ruine. » Nous possédons encore, du même auteur, des sommaires analogues, de douze vers iambiques chacun, sur les pièces de Térence. Tous ces petits morceaux, malgré leur destination modeste et la difficulté du genre, ne sont point sans mérite; le résumé est toujours net et précis, le style est élégant et facile. Que ces sommaires aient été conservés pendant des siècles et figurent encore aujourd'hui en tête des livres de Virgile et des comédies de Térence, cela seul suffit pour attester la réputation d'Apollinaire. Mais hâtons-nous d'ajouter qu'on ne doit point le juger sur ces exercices d'école. Il ne se montre vraiment à nous que dans l'ouvrage d'Aulu-Gelle, qui nous a transmis des fragments de ses *Lettres critiques* et de sa correspondance, des notes prises à son cours, et des résumés de ses conversations.

Dans ces petites scènes des *Nuits attiques* se marque assez nettement la physionomie d'Apollinaire. C'est une belle figure d'honnête homme, qui en tout préférait le solide au clinquant; simple dans sa vie et dans ses goûts; aimant le vrai en toute chose; fidèle à ses amitiés, mais incapable de leur sacrifier la vérité; dédaigneux de la fortune, arrivant à la réputation sans y songer, laissant venir à lui les plus grands personnages; sérieux sans amertume, souriant sans méchanceté, se mêlant au monde sans le rechercher beaucoup et sans en être dupe. Vivant des revenus de son école, il se montrait bon et dévoué pour ses élèves; il se faisait adorer d'eux sans les flatter, et les ramenait dans le droit chemin sans rudesse. S'il remplissait scrupu-

leusement tous les devoirs de son métier, il ne s'y absorbait point tout entier et ne laissait point s'y endormir sa personnalité. Il avait, avant tout, le culte désintéressé de la science; mais il ne croyait pas qu'il fût nécessaire de la rendre rébarbative. On disait de lui qu'il était « l'homme le plus savant de son temps » (1); mais il était aussi l'un des plus aimables causeurs et l'un des plus fins lettrés. Curieux et exact, c'était aussi un esprit large qui savait dominer son érudition; il y mettait de l'élégance, de la grâce, du piquant, de l'ironie. Comme tous ses compatriotes, il se plaisait surtout à la lecture des vieux auteurs, dont la langue avait bien des points communs avec le latin de Carthage. Mais dans ses préférences pour l'archaïsme, il se gardait de l'exagération; malgré tout, son poète de prédilection était encore Virgile; et, quoiqu'il aimât beaucoup Salluste, le seul jour où il fut un peu méchant, ce fut pour se moquer d'un fanatique de Salluste. En fait de style, il avait à peu près les mêmes idées que Fronton, mais il y portait plus de mesure et de goût; là comme ailleurs, son bon sens et sa finesse le préservaient des excès. Et, quoique son enseignement eût été surtout oral, son influence fut durable, spécialement en Afrique, grâce à son élève Aulu-Gelle.

II

Un jour, à Rome, il y avait réunion nombreuse chez un libraire de la rue des Cordonniers. Au milieu d'un cercle de lettrés et de curieux, Apollinaire parlait, avec beaucoup d'entrain. Poussé à bout par les prétentions

(1) Aulu-Gelle, XIII, 18. — Cf. XII, 13; XIII, 20; XVI, 5; XVIII, 4; XX, 6.

d'un sot, il s'était animé peu à peu, et poursuivait de ses sarcasmes le fanfaron : par sa verve et ses saillies il amusait toute la galerie. Dans un coin se tenait modestement un jeune homme inconnu, auquel personne ne prenait garde. Il avait de seize à dix-sept ans ; il arrivait de sa province, plein d'enthousiasme, mais très sérieux déjà. Comme il entendait faire de solides études, il s'était promis de choisir lui-même ses maîtres ; il courait donc la capitale à la recherche des meilleurs grammairiens ou rhéteurs. Le hasard l'avait amené là, et il écoutait, il admirait de toute son âme. Il fut si complètement séduit par Apollinaire que dès ce jour il s'attacha à lui, et depuis ne le quitta pas : c'était Aulu-Gelle (1).

Quoiqu'il ne nous l'ait pas dit expressément, on ne peut douter qu'il ne fût lui aussi un Africain. Son nom figure sur une inscription qu'on a trouvée tout récemment à Cherchel (2). La plupart de ses maîtres ou de ses camarades, Apollinaire, Fronton, Festus, Celsinus, sont des Carthaginois ou des Numides. Il connaît des mots usités seulement en Afrique, et il en discute l'étymologie (3). Nulle part il n'a été autant lu, aussi souvent imité ou copié qu'au pays de l'Atlas. Par ses goûts littéraires, ses idées, son vocabulaire, sa syntaxe, son style, il est d'Afrique (4).

Aulu-Gelle était né entre les années 125 et 130. Il vint à Rome au moment où il quittait la prétexte, vers l'âge de seize ans. Il se mit à étudier avec acharnement, et sous la direction des meilleurs maîtres. Il essaya de

(1) Aulu-Gelle, XVIII, 4.— Cf. VII, 6 ; XIII, 20 ; XX, 6 (A. Gellii *Noctium atticarum libri XX*, ex recensione Martini Hertz, Berlin, 1883-1885 ; Leipzig, 1886).

(2) Waille, *Lettre sur les fouilles de Cherchel* (*C. R. de l'Ac. des Inscriptions*, janvier 1888).

(3) VIII, 13.

(4) Cf. Sittl, *Die lokal. Verschied. der latein. Sprache*, 1882, p. 144-146.

tout. Pour la rhétorique, il fréquenta l'école du vieux Castricius, un homme grave et austère dont l'empereur Hadrien avait fait grand cas (1); mais le jeune Aulu-Gelle trouvait Castricius un peu sévère, et il se tourna de préférence vers l'un des plus brillants rhéteurs du temps, l'Espagnol Antonius Julianus, avec qui on le rencontrait souvent, et qu'il suivait jusque dans sa villégiature de Pouzzoles (2). Pour la philosophie, il s'attacha surtout au Gaulois Favorinus; il l'accompagnait dans ses promenades, dans ses visites; « avec lui, dit-il, je passais des journées entières; cet homme-là m'avait captivé par la douceur infinie de sa parole; et j'allais avec lui partout, comme enchaîné par son éloquence » (3). Quant au dieu lui-même, il ne tenait plus école, mais on pouvait lui rendre visite; dès que les maîtres ordinaires avaient fini leur cours, le jeune homme se précipitait chez Fronton : « Je voulais jouir de sa conversation si élégante et si instructive. Je ne l'ai jamais vu ni entendu sans acquérir plus de goût et de savoir » (4). Ces doctes entretiens et l'enseignement des écoles étaient complétés par des séances de lecture à la Bibliothèque de la Paix ou ailleurs (5). Aulu-Gelle s'intéressait à tout; mais ce qui l'attirait le plus, c'étaient encore les cours des grammairiens. Il entendit alors tous ceux qui avaient quelque réputation. Mais aucun ne le séduisit autant qu'Apollinaire : quand il l'eut rencontré, il reconnut en lui le maître idéal, longtemps rêvé, aussi aimable et spirituel que savant. Aulu-Gelle lui voua un véritable culte : il considérait ses paroles comme des oracles; le cours fini, il lui soumettait presque toujours quelque question et notait mot

(1) Aulu-Gelle, II, 27; XIII, 22.
(2) XVIII, 5.
(3) XVI, 3, 1. — Cf. III, 1; II, 26.
(4) XIX, 8. — Cf. II, 26.
(5) XVI, 8.

par mot ses réponses. Ni l'âge ni l'absence n'affaiblirent cette confiance et cette touchante affection.

C'était la mode alors, pour les jeunes gens de bonne famille, d'aller terminer leurs études à Athènes. Curieux comme il l'était et respectueux des gloires consacrées, Aulu-Gelle ne pouvait manquer d'entreprendre ce pèlerinage classique. La Grèce l'enchanta, et cette période de sa vie devait laisser dans sa mémoire des souvenirs toujours vivants (1). Il fut à Athènes ce qu'il avait été à Rome : l'écolier modèle. Du matin au soir, il suivait des cours ou assistait à de savantes conversations. En peu de temps, il devint le familier de ses nouveaux maîtres. Il entendit le fameux philosophe cynique Peregrinus, cet original qu'on avait surnommé Protée, et qui plus tard, pour réveiller l'attention du public, imagina de se brûler tout vif aux jeux d'Olympie : il demeurait alors aux portes d'Athènes, dans une cabane, où notre étudiant lui rendait souvent visite (2). Pourtant Aulu-Gelle se plaisait beaucoup plus dans la société d'Hérode Atticus : c'était un grand personnage, qui avait autrefois brillé à Rome et avait été l'un des professeurs de Marc-Aurèle ; il s'était retiré en Attique, où il employait une partie de ses richesses à doter Athènes de monuments ou de travaux d'art, et où tout le monde révérait en lui le bienfaiteur attitré du pays dont il était aussi la gloire. Dans sa magnifique villa de Képhissia, dont on vantait les eaux fraîches et les ombrages, Hérode aimait à recevoir les Romains distingués qui séjournaient à Athènes ; Aulu-Gelle allait fréquemment passer quelques jours chez lui, et tirait bon profit de ses entretiens (3). Pendant une de ces villégiatures, le jeune homme fut pris de la fièvre et dut s'aliter ; dès qu'on le sût, ses camarades vinrent le

(1) II, 21 ; VIII, 10 ; XII, 5 ; XV, 2.
(2) XII, 11. — Cf. VIII, 3.
(3) I, 2 ; XVIII, 10. — Cf. IX, 2 ; XIX, 12.

voir avec le philosophe platonicien Taurus ; justement le médecin qui soignait Aulu-Gelle, un médecin de campagne, se trouvait là ; il donna de bonnes nouvelles du malade, mais il eut le malheur d'inviter le philosophe à lui « tâter la veine. » Taurus se fâcha tout rouge : fallait-il être ignare pour confondre les veines et les artères ! Et le philosophe de commencer un petit cours de médecine sur le bras du malade : Aulu-Gelle en fut si ravi qu'il guérit vite, et de ce jour il prit du goût pour ce genre d'études. Ce Taurus, que nous venons de voir si fort en colère à Képhissia, était pourtant le meilleur homme du monde. Ce fut en Grèce le maître préféré d'Aulu-Gelle, qui régulièrement après les cours le reconduisait chez lui et souvent y dînait (1). Le jeune homme s'asseyait d'autant plus volontiers à la table du philosophe, que, tout en riant, l'on s'y instruisait. Le menu était modeste ; il se composait ordinairement de lentilles d'Egypte et de citrouilles hachées dans la même marmite. Mais, quand on soupait chez Taurus, chaque convive devait apporter son écot, quelque subtile question à traiter : c'étaient là, disait le maître de maison, les friandises du dessert. D'ailleurs les moindres incidents du repas faisaient naître d'interminables discussions. Un petit esclave, par étourderie, avait-il apporté une cruche vide et la retournait-il d'un air effaré, croyant l'huile gelée et s'attendant à la voir fondre, on riait d'abord, mais bientôt l'on se demandait pourquoi l'huile gèle souvent, le vin rarement, le vinaigre presque jamais. Aulu-Gelle prenait tant de plaisir dans la société de Taurus qu'il l'escorta dans son pèlerinage à Delphes pour les jeux pythiques ; il en fut récompensé, d'ailleurs ; car, en passant à Lébadée, les voyageurs assistèrent à l'agonie d'un stoïcien qui luttait bravement contre la mort ; et, à peine remonté en voiture, Taurus commença

(1) I, 26 ; VII, 13 ; XVII, 8.

un beau discours sur la constance dans la douleur (1). Apprendre, et toujours apprendre, telle était l'idée fixe d'Aulu-Gelle. Quand les maîtres n'étaient pas là, on s'instruisait encore entre camarades. Tous ces jeunes gens discutaient gravement pendant leurs promenades à travers les bosquets du Lycée, pendant leurs excursions à Eleusis, même dans la barque qui les ramenait d'Egine au Pirée (2). Tous les huit jours, avait lieu un dîner d'étudiants ; Aulu-Gelle y assistait régulièrement et s'y plaisait, car il y entendait souvent des conversations utiles ; mais il y avait pris en horreur un Crétois qui songeait uniquement à boire ou à faire boire, et qui prétendait couvrir son conseil de l'autorité de Platon. Les fêtes des Saturnales amenaient, dans ce monde des étudiants, une série d'amusements et de banquets. A l'heure du bain, on jouait aux sophismes, comme d'autres aux dés ou aux osselets ; on se les lançait à la tête, et, suivant qu'on trouvait ou non la réponse, on recevait ou l'on payait un sesterce ; puis on mettait en commun tous les gains, ce qui fournissait aux frais d'un souper pour tous les joueurs. De plus, pendant cette période d'agapes, chacun offrait à son tour un dîner ; celui qui régalait déposait sur la table un livre et une couronne de laurier ; il préparait autant de questions qu'il y avait de convives, et l'on tirait au sort ; le premier qui trouvait une solution juste recevait la couronne et le livre ; si personne ne devinait, le prix était consacré à Saturne, le dieu de la fête (3). Ainsi, jusque dans les réunions d'étudiants, Aulu-Gelle rencontrait ce qui lui plaisait tant aux cours et dans les conversations des maîtres athéniens : un mélange de sérieux et de gaieté, un moyen de s'instruire sans ennui. Ce séjour à Athènes devait rester toujours l'âge doré de sa vie.

(1) XII, 5.
(2) II, 21 ; VII, 16 ; VIII, 10.
(3) XV, 2 ; XVIII, 2 et 13.

Il avait passé en Grèce une année entière, peut-être deux ans (1). Il dut enfin songer au retour. Tel nous l'avons vu à Rome et à Athènes, tel nous l'allons voir en voyage. Pendant qu'on relâchait à Patras, il se mit à fureter en ville et découvrit dans une bibliothèque un vieux manuscrit de Livius Andronicus (2). Pendant la traversée de la mer Ionienne, le navire fut assailli par une terrible tempête ; au milieu des rafales, sous un ciel noir de brune, les vagues déchaînées par l'ouragan couvraient le pont. Les passagers se croyaient perdus. Sans être plus brave que les autres, Aulu-Gelle était du moins soutenu par sa curiosité. Une chose le préoccupait plus encore que le danger : c'était d'observer l'attitude d'un célèbre stoïcien qu'il avait connu à Athènes. Ce philosophe se raidissait et ne laissait pas échapper une plainte : mais on le voyait pâlir. Quand le beau temps eut reparu, un riche et sot Asiatique ne se gêna pas pour rire des frayeurs du stoïcien, ce qui lui valut cette réplique hautaine : « Aristippe te répondra pour moi. Dans une circonstance semblable, un homme en tout semblable à toi lui demanda comment un philosophe pouvait avoir peur, tandis que lui-même était sans crainte. — C'est bien simple, dit le sage ; c'est que nous ne courons pas les mêmes risques ; toi, tu n'as pas à t'inquiéter pour ta vie, qui est celle d'un vaurien; mais, moi, j'ai peur pour la vie d'Aristippe. » Aulu-Gelle enregistra la boutade ; mais il voulut en avoir le cœur net. Un peu avant d'arriver au port, il s'approcha du stoïcien et l'interrogea humblement sur les causes de sa pâleur : cette fois, le philosophe s'adoucit, et, pour se justifier, il lut à son interlocuteur un passage d'Epictète sur la crainte involontaire, dont le corps seul est responsable (3). Aulu-Gelle avait donc trouvé à s'instruire

(1) *Praefat.*, 4 ; I, 2 ; II, 21 ; XVII, 8 ; XVIII, 2 et 13 ; XIX 1.
(2) XVIII, 9.
(3) XIX, 1.

jusque sur le bateau que fouettait une mer démontée. A peine débarqué à Brindes, et pour se remettre des émotions du voyage, il se promène sur le port : tout à coup il aperçoit un lot de vieux livres poudreux, qui étaient à vendre ; il s'approche, les feuillette, et y trouve des récits merveilleux, des histoires d'enchantements ; séduit par le bon marché, il achète toute la collection et passe deux nuits à l'étudier. Dans l'intervalle, il se rend à une séance de littérature ; la municipalité de Brindes avait fait venir de Rome un maître de latin, et, pour éprouver son mérite, on avait décidé qu'il se tiendrait ce jour-là à la disposition du public, prêt à répondre sur toutes les questions ; Aulu-Gelle s'aperçoit vite qu'il a devant lui un ignorant, un rhéteur bon pour l'exportation, et il s'amuse à l'embarrasser, à se moquer de lui (1). C'est le dernier épisode caractéristique de ce voyage si fertile en incidents et en enseignements.

Rentré à Rome, Aulu-Gelle s'occupa de régler sa vie. Il possédait quelque fortune. Il se maria, eut des enfants, dont il surveilla de près l'éducation (2). Il entra au barreau, et remplit diverses fonctions judiciaires : il fut assesseur au tribunal du préteur, juge pour les causes privées, juge extraordinaire désigné par les consuls. Modeste, timide, et, avant tout, homme de cabinet, il avoue son embarras et son effarement « lorsqu'on le tira du coin où il vivait dans l'ombre avec ses livres et ses maîtres, et qu'il parut au milieu des hommes et à la lumière du forum ». Il s'acquitta, d'ailleurs, de ces fonctions avec la conscience qu'il portait en tout. Il compulsa les ouvrages grecs et latins sur le droit. Il assistait aux conférences d'avocats et de jurisconsultes. S'il hésitait sur l'arrêt à rendre, il allait consulter Favorinus ou quelque autre de ses anciens maîtres. Un jour, il reçut

(1) IX, 4 ; XVI, 6.
(2) *Praefat.*, 23.

une lettre de convocation où on lui ordonnait de siéger « à partir du jour des calendes » ; pris de scrupule, et ne sachant si le jour des calendes était compris ou non dans la session, il alla demander l'avis d'Apollinaire (1).

Cependant les tribunaux lui laissaient des loisirs. Il les consacrait tout entiers à l'étude ; il continuait ses investigations littéraires, historiques, philologiques ; il courait les bibliothèques et les boutiques des libraires ; il entendait des cours, des déclamations. Son plus grand bonheur était de se promener aux endroits où l'on était sûr de rencontrer des groupes de rhéteurs, de grammairiens, de philosophes, de poètes, partout où l'on causait, où l'on discutait : aux environs du Palatin, au Champ-de-Mars, sur la place Agrippa, au Forum de Trajan, dans la rue des Cordonniers, dans le quartier des Sigillaires, chez Favorinus, chez Apollinaire, chez Fronton. Aulu-Gelle, pendant son séjour à Athènes, était resté en correspondance avec ses amis de Rome ; de retour en Italie, il avait été accueilli à bras ouverts par ses camarades et ses anciens maîtres ; et il avait repris ses habitudes d'autrefois. Tous les moments qu'il pouvait dérober aux affaires de son métier ou à l'étude, dont il se faisait également un devoir de conscience, il les passait dans cette société d'honnêtes gens aimables pour qui les lettres étaient tout. Il suivait Apollinaire ou Fronton, comme l'ombre suit le corps ; il dînait souvent chez Favorinus, chez Julianus, ou chez le poète Julius Paulus, qui avait une jolie villa au Vatican ; on lisait à table quelque ancien auteur, puis on le commentait jusqu'au soir, et l'on discutait encore dans la rue, en rentrant chez soi (2). Mais ces heureux entr'actes qui lui rappelaient sa jeunesse, ces loisirs intelligemment remplis qu'il savait se ménager dans sa vie affairée d'avocat ou

(1) I, 22 ; XI, 3 ; XII, 13 ; XIII, 13 ; XIV, 2 ; XVI, 10.
(2) II, 22 ; V, 4 ; VII, 15 ; IX, 9 ; X, 1 ; XIV, 5 ; XVI, 10 ; XIX, 7 ; 9-10 ; 13.

de juge, Aulu-Gelle les trouvait toujours et trop rares et trop courts. Aussi, chaque année, il attendait avec impatience les vacances des tribunaux. Presque toujours, à ce moment, il quittait Rome ; il s'en allait à Préneste, à Tibur, chez des amis ; il partait pour Naples avec Julianus, pour Antium ou pour Ostie avec Favorinus ; aux fêtes des vendanges, il passait quelques jours au pays des Falisques, en Etrurie, dans la villa du poète Annianus. Et partout les journées semblaient douces, car elles s'écoulaient en causeries savantes. Sur la plage d'Ostie, Aulu-Gelle assistait à la querelle d'un péripatéticien et d'un stoïcien. Une autre fois, à Tibur, comme on buvait de l'eau de neige, un philosophe s'écria : « C'est une boisson malsaine » ; on protesta, mais il n'en démordit point et courut à la bibliothèque du temple d'Hercule, d'où il rapporta un texte décisif d'Aristote. De ce jour, Aulu-Gelle déclara la guerre à la neige. Il faisait ainsi son profit de tout : pendant un autre séjour à Tibur, il découvrit à la bibliothèque un manuscrit précieux de Quadrigarius ; et, quand par hasard il se promenait seul, en voiture ou à pied, il se posait à lui-même des questions pour tenir en haleine son esprit et sa mémoire (1).

Il paraît être mort vers l'année 175. Son voyage en Grèce, ses fonctions judiciaires, son mariage, furent les seuls incidents de sa vie, tout entière vouée à l'étude, à la lecture et aux doctes entretiens. Simple de goûts et de caractère, il dédaignait toutes les vanités humaines : pour s'affermir dans ce mépris, il avait naïvement appris par cœur un discours de Favorinus contre le luxe (2). Il travailla jusqu'à son dernier jour, avec une obstination et une passion qui touchaient à la manie : « J'ai, dit-il, feuilleté et parcouru un nombre infini de

(1) VI, 7 ; IX, 10 ; 14-15 ; X, 25 ; XI, 3 ; XVII, 10 ; XVIII, 1 ; XIX, 5 ; XX, 8.
(2) XV, 8.

volumes, dans tous les moments de loisir que j'ai pu dérober aux affaires; et cela, au point de m'épuiser(1). » Il était curieux de tout, et voulait tout connaître avec précision. Il avait horreur des à-peu-près : pour éviter dans la conversation toute erreur de date, il avait rédigé à son usage un tableau synchronique de l'histoire des Grecs et des Romains. Malgré son admiration pour ses maîtres, malgré sa confiance absolue en eux, il ne pouvait s'empêcher de contrôler par lui-même leurs affirmations, pour le plaisir de constater qu'ils avaient raison. Il avait fureté dans presque toutes les bibliothèques d'Italie et de Grèce, compulsé les manuscrits, lu les vieux édits. Il tentait même quelques petites expériences pour s'assurer de l'exactitude de certains faits scientifiques. Quoiqu'il fût dévot et porté au respect, il trouvait ridicules certains récits de Pline; et à l'occasion il osait, lui, l'homme timide, se moquer d'un fat ignorant (2). C'est qu'à défaut de plus brillantes qualités il avait du bon sens et de la conscience. Il transporta dans l'érudition ses habitudes de probité ; il a pu se tromper, il s'est trompé souvent, mais il a tout fait pour saisir la vérité : son scrupule d'honnête homme avait éveillé en lui l'esprit critique. Par là il est le digne élève d'Apollinaire ; mais il n'est que cela : toute sa vie, il resta l'étudiant modeste et laborieux qu'il était à dix-huit ans.

Maintenant que nous connaissons l'homme, son livre nous est connu. En effet, si l'on veut bien comprendre et goûter les *Nuits attiques*, il faut y voir simplement les *Mémoires* d'Aulu-Gelle. C'est un recueil de notes prises au jour le jour, après des lectures, des cours, des conversations, des promenades ou des dîners, et com-

(1) *Praefat.*, 12.
(2) II, 3; VI, 17; IX, 7; X, 12; XI, 17; XIII, 31; XV, 9; XVII, 21.

plétées par des recherches dans les bibliothèques. C'est bien ce que nous dit l'auteur dans sa préface : « Toutes les fois que j'avais pris en main quelque volume grec ou latin, toutes les fois que j'avais entendu quelque chose de remarquable, tout ce qui m'avait frappé sur n'importe quel sujet, je le transcrivais sans ordre et sans suite. Je constituais ainsi un fonds de réserve pour aider ma mémoire : c'étaient comme des provisions littéraires. » C'est en Attique, pendant les longues nuits d'hiver, qu'il avait commencé à réunir ses notes et à préparer le recueil : d'où le titre de son ouvrage. Il poursuivit ce travail en Italie. Dans la seconde moitié du règne de Marc-Aurèle, il se décida à publier les vingt livres qui étaient prêts, et qui nous sont parvenus, sauf le huitième. Il avait l'intention de compléter plus tard ces Mémoires : « Pendant le reste des jours qu'il plaira aux dieux de m'accorder encore, tous les loisirs que me laisseront le soin de mes affaires domestiques et l'éducation de mes enfants, tous les moments dont je pourrai disposer, je les consacrerai à recueillir les matériaux de nouveaux Mémoires. Ainsi s'accroîtra le nombre de mes livres, si les dieux me viennent en aide, à mesure que s'accroîtra le nombre de mes jours ; et je ne désire voir se prolonger ma vie qu'autant que je serai capable d'écrire et d'étudier. » La mort ne lui permit pas de compléter son œuvre, qui était déjà considérable. S'il eût voulu la continuer, c'est qu'il la croyait utile ; il la destinait surtout à ses enfants, mais il pensait bien que tous les lettrés y trouveraient leur compte. Hanté de cette préoccupation, il y entassait tout ce qui lui paraissait bon à savoir. « Il y a donc, dit-il, dans ces Mémoires la même incohérence de matières que dans mes notes primitives, prises à la hâte, sans méthode et sans ordre (1). » Comme les *Essais* de Montaigne, ce

(1) *Praefat.*, 1-4 ; 23-24.

livre est né du hasard des conversations et des lectures d'un paisible homme d'étude ; mais, comme il y manque la charmante personnalité d'un Montaigne et la magie du style, les *Nuits attiques* ne sont que les Mémoires d'un écolier.

Ces Mémoires n'en sont que plus précieux à certains égards ; car ils offrent un grand intérêt historique. D'abord Aulu-Gelle nous a conservé une foule de renseignements curieux, d'anecdotes, de fragments des vieux auteurs. Puis, c'est toute la société littéraire du temps qui revit dans ce livre, avec son étroite conception de la littérature, avec son pédantisme frivole, avec sa manie de discussions sans fin, avec son épidémie d'érudition qui envahit tout, les rues, les places, les temples, les dîners d'amis, le chevet des malades ; mais aussi avec son ardeur sincère pour l'étude, avec son enthousiasme, avec sa grande probité. Car la plupart de ces philosophes, de ces rhéteurs, de ces grammairiens n'étaient pas les premiers venus ; ils n'avaient pas seulement beaucoup de savoir, ils avaient encore de l'esprit, de la verve, souvent même du bon sens. Et c'étaient d'honnêtes gens dans toute la force du terme. Quand ils se mêlaient de morale, leur enseignement ne manquait pas d'élévation et ils savaient en tirer les conclusions pratiques. Comme Favorinus faisait tranquillement son cours, on lui annonça que la femme d'un de ses auditeurs ordinaires, une dame de grande famille, venait d'accoucher ; le philosophe se mit aussitôt en route, suivi de nombreux disciples, pour aller complimenter l'heureux père ; en apprenant que l'on s'apprêtait à donner une nourrice au nouveau-né, Favorinus interpella très vivement la mère de la jeune femme, dont le premier devoir, disait-il, était d'allaiter elle-même son enfant ; et il développa ce thème avec une abondance de raisons, avec une éloquence entraînante dont s'est souvenu et que n'a point

dépassée Rousseau (1). Mais les scènes de ce genre sont rares dans Aulu-Gelle. Le grand travers des lettrés de l'époque était d'employer tout ce qu'ils avaient de science, de talent et d'esprit, à discuter d'insignifiants détails. C'est ce qu'un misanthrope osa dire à Favorinus lui-même. Comme ce philosophe se promenait avec Aulu-Gelle près du temple de Carmentis, il rencontra le grammairien Domitius et l'interrogea sur le sens d'un mot : « Assurément, répliqua le bourru, nous sommes bien malades. Voilà que les plus illustres philosophes s'occupent uniquement des mots, de la valeur des mots. Je t'enverrai un livre où tu trouveras la réponse à ta question. Moi grammairien, j'étudie les préceptes de la morale pratique. Vous philosophes, vous n'êtes, comme dit Caton, que des registres mortuaires ; vous ne savez que ramasser de méchants mots, des détails obscurs, des sons vides et frivoles comme les litanies des pleureuses d'enterrement. Plût aux dieux que nous fussions tous muets ! » Domitius avait raison : à peine eut-il tourné le dos que Favorinus, souriant de cette boutade, reprenait tranquillement sa discussion grammaticale (2). Dans ces petites scènes des *Nuits attiques* passe toute la société instruite du siècle des Antonins. Dans un coin, au second plan, l'auteur s'est peint lui-même sans y songer ; et, tout en riant un peu de cet excellent homme si naïf, on ne peut s'empêcher de l'aimer pour sa candeur, pour sa réelle modestie, pour sa curiosité, pour sa bonhomie, pour le plaisir innocent qu'il éprouve et qu'il nous cause en nous parlant de lui-même, de ses études et de ses maîtres. Trois Africains, plus que tous leurs compatriotes, se sont illustrés dans la Rome de ce temps : Fronton en est le grand prêtre ; Apollinaire en est

(1) XII, 1.
(2) XVIII, 7.

le spectateur impartial et le critique ; Aulu-Gelle en est le nouvelliste, le reporter, comme nous dirions aujourd'hui.

Malgré l'intérêt du livre, la valeur littéraire en est mince. Il n'y a presque rien d'original dans les *Nuits attiques*, ni pour le fond, ni pour la forme. Littérature ou grammaire, archéologie, histoire ou biographie, philosophie, droit, médecine, astronomie, géométrie ou physique, fables ou proverbes, musique, morale ou casuistique, anecdotes, cuisine, il y a de tout dans ces Mémoires. Çà et là, des renseignements ou des révélations bien bizarres : les vertus du nombre sept ; la liste des personnes mortes de joie ; des histoires de femmes changées en hommes ; la taille d'Hercule ; les malheurs qu'amène la soixante-troisième année de la vie ; le moyen d'adoucir les douleurs de la sciatique, en jouant certains airs de flûte (1). Mais tout cela n'appartient pas à Aulu-Gelle ; il l'avait entendu raconter ou lu ; il enregistrait pêle-mêle, sans savoir écarter les détails parasites pour en dégager l'idée essentielle. De même pour le style. Son goût de l'archaïsme, sa prédilection pour Salluste, ses néologismes apparents, même ses bizarreries de forme et les expressions pittoresques dont il relève ses paysages, tout cela n'est à lui que par contre-coup : il parle simplement la langue des Africains de son temps ; il adopte toutes leurs idées, principalement celles d'Apollinaire, dont il n'est que le reflet.

Mais par là encore son livre est très précieux pour nous. Aulu-Gelle ne se faisait point d'illusion sur son compte, et, avec une modestie spirituelle, il avouait que sa part d'originalité était bien petite : « Il y a, dit-il, de petits animaux de peu de valeur qui ont la rage d'imiter tout ce qu'ils voient et entendent : moi

(1) I, 1 ; III, 10 ; 15 ; IV, 13 ; IX, 4 ; XV, 7.

de même (1) ». Toute sa vie, il eut devant les yeux le portrait d'Apollinaire et s'efforça d'y conformer sa physionomie. Le maître, qui avait peu écrit, s'est survécu par l'élève, dont les *Mémoires*, toujours très lus à Rome, devinrent surtout populaires en Afrique, où Apulée, Nonius et Macrobe, Lactance et Augustin ont fait bien des emprunts aux *Nuits attiques* (2). Apollinaire de Carthage et Aulu-Gelle, pour la grammaire et le style, avaient complété l'œuvre de Fronton de Cirta. Dès ce moment étaient réunis tous les éléments de la prose africaine ; et depuis longtemps déjà était né en Numidie l'homme de grand talent qui dans le pays même allait les mettre en œuvre.

(1) XVII, 20.
(2) Pour cette influence d'Aulu-Gelle, spécialement sur les auteurs africains, voyez la préface de la grande édition de Hertz (Berlin, 1883) et ses *Opuscula Gelliana* (Berlin, 1886). — Saint Augustin, par exemple, faisait grand cas d'Aulu-Gelle, qu'il appelle : « vir elegantissimi eloquii et multæ ac facundæ scientiæ. » (*De Civit. Dei*, IX, 4.)

CHAPITRE V

APULÉE DE MADAURA. — L'ANE D'OR.

Avec Apulée on peut dire que l'Afrique prend définitivement conscience de son génie littéraire. Toutes les innovations de ses prédécesseurs au pays d'Atlas, le mysticisme et le réalisme pittoresque de Manilius, le stylisme de Florus, la rhétorique à outrance de Fronton, la curiosité érudite d'Apollinaire et d'Aulu-Gelle, toutes les influences combinées de la race et du climat, toutes les singularités du latin local, tout cela vient se fondre dans l'œuvre d'Apulée. Non seulement il fut admirablement doué par la nature ; mais encore il eut la chance d'arriver à son heure, de trouver l'instrument tout prêt, et d'être en parfaite communion d'esprit avec son public. Pour charmer ses compatriotes, il n'eut qu'à s'abandonner à son instinct, d'autant mieux qu'il eut assez de bon sens ou fut assez malin pour se fixer au milieu d'eux. Loin de l'Italie, sur la côte libyque, son génie original se développa librement ; il fut, dans les lettres, l'enfant chéri et le vivant portrait de l'Afrique romaine, qui aimait à se contempler en lui ; il resta toujours l'auteur favori de son pays natal, et il décida de la voie où allait s'engager pour des siècles toute la littérature locale.

I

Apulée, bien sûr qu'on ne le prendrait pas au mot, aimait à se donner pour une façon de barbare : il disait

de lui-même, dans des discours d'apparat, qu'il était à moitié Numide, à moitié Gétule (1). Modestie ou vanité, c'était exagérer un peu. Madaura, aujourd'hui *Mdaourouch*, où il naquit dans la première moitié du règne d'Hadrien, était située non point, comme il le prétend par hyperbole, « sur les confins de la Numidie et de la Gétulie », mais à l'extrémité de la Numidie Proconsulaire et tout près des frontières de la Numidie propre : la Gétulie, c'est-à-dire le désert, commençait bien loin de là, au sud de Théveste, de Lambèse et du mont Aurès. En tout cas, Apulée était fier de sa ville natale : « Je ne rougirais pas de ma patrie, disait-il, quand bien même nous serions encore une place forte de Syphax. Mais, après la défaite de Syphax, notre cité fut cédée à Masinissa par le peuple romain. Puis, elle a été fondée de nouveau par des vétérans, et maintenant nous sommes une magnifique colonie. » Le site était admirable. Bâtie à l'extrémité septentrionale des Hauts-Plateaux de Numidie, à trois mille pieds d'altitude, et protégée au sud par des crêtes boisées, Madaura dominait la vallée du Bagradas (la *Medjerda*), où l'on apercevait les cités florissantes de Thubursicum et de Thagaste ; des bords du plateau, où se creusaient de nombreux torrents, on voyait se dérouler, au delà du fleuve, en un large demi-cercle, les montueux horizons et les forêts de Calama, d'Hippone et de Thabraca. Apulée, tout enfant, subit la fascination de ces beaux paysages ; et, pour toute sa vie, son œil s'ouvrit aux reflets de lumière, aux tons chauds et aux formes pittoresques. Madaura, d'ailleurs, était une ville de ressources. Grande et

(1) *Apol.*, 24 (L. Apulei Madaurensis *Apologia* sive *De Magia Liber*, edidit G. Krueger, Berlin, 1864). — Pour plus de détail sur Apulée, qu'on nous permette de renvoyer le lecteur à nos études précédentes : *Note critique sur la chronologie des œuvres d'Apulée* (*Revue arch.*, 1887) ; *Apulée magicien, histoire d'une légende africaine* (*Revue des Deux-Mondes*, 1er février 1888) ; *Apulée, roman et magie*, Paris, 1889.

riche, elle avait le goût des arts : l'élégance de ses ruines suffit à l'attester. Elle possédait d'importantes écoles : Augustin y commença ses études ; là aussi se formèrent deux enfants de Madaura qui devinrent célèbres par toute l'Afrique, le rhéteur Maxime, camarade d'Augustin, et Martianus Capella. Apulée put donc recevoir une bonne éducation dans sa ville natale, où il passa toute son enfance jusqu'à l'âge de seize ou dix-sept ans.

On fut ambitieux pour lui. Il appartenait à l'une des premières familles du pays ; son père, qui était riche, avait rempli successivement toutes les charges municipales et avait même été élu duumvir (1). Aussi l'on songea à pousser le jeune Apulée. Avant tout, pour qu'il fît son chemin dans le monde, il fallait le dépayser. Comme tous ses camarades, il savait surtout la langue du pays, un patois libyque, mêlé de punique ; il avait bien appris le latin à l'école, mais il le parlait avec un accent détestable, dont il ne put jamais se défaire entièrement, et qui plus tard lui valut à Rome bien des railleries. Aussi fut-il envoyé à l'Université de Carthage. Là, il se lia avec des jeunes gens distingués, dont plusieurs devaient avoir une belle carrière politique. Il se mit au travail avec une ardeur incroyable, étudiant surtout le grec, le latin, la philosophie. Devenu célèbre, il aimait à se rappeler cette époque de sa vie, et il disait aux Carthaginois : « Je suis votre compatriote ; je suis venu à vous dès mon enfance ; je ne suis pas un étranger pour vos maîtres (2). »

Comme tant d'autres, il voulut compléter son instruction par un voyage en Grèce. Il rencontra en Attique toute une colonie d'étudiants africains, qui devinrent ses amis et dont plus tard il se plaisait à

(1) *Apol.*, 23-24.
(2) *Florid.*, 16 et 18 (Apulei *Floridorum quae supersunt*, ed. G. Krueger, Berlin, 1865).

faire les interlocuteurs de ses dialogues. L'un de ses meilleurs camarades était Pontianus d'Œa, qui devait jouer un rôle décisif dans sa vie ; à Athènes, les deux jeunes gens logèrent ensemble et vécurent dans une étroite intimité. Pour connaître l'existence qu'ils menaient, il suffit de se reporter aux récits d'Aulu-Gelle, qui étudia vers le même temps à la même Université. Avec une intelligence autrement vive, Apulée portait dans son travail autant d'enthousiasme. Il s'intéressait à tout, à la rhétorique, à la grammaire, à la musique, à la poésie, aux sciences, à la dialectique, à l'ensemble de la philosophie : « Dans Athènes, dit-il, j'ai bu à toutes les coupes (1). » Sa curiosité l'avait entraîné bien plus loin encore. La précision de certains paysages de son roman prouve qu'il avait visité la Thessalie et la Grèce centrale. Peut-être alla-t-il jusqu'en Egypte et en Syrie. Sûrement il parcourut la côte d'Asie-Mineure et les îles voisines : il nous dit lui-même qu'il connaissait la Phrygie, et dans une de ses conférences de Carthage il a décrit longuement, et en témoin oculaire, le temple de Héra à Samos (2). » Ce qui l'attirait surtout vers l'Orient, c'était son ambitieuse dévotion. Il voulait pénétrer tous les cultes secrets, il se fit admettre aux mystères de Dionysos, d'Isis, de bien d'autres divinités : « En Grèce, dit-il, j'ai été initié à presque toutes les religions. J'ai reçu de leurs prêtres différents signes et symboles que je conserve avec soin (3). » Il demandait la vérité à toutes les sectes comme à toutes les philosophies, et il ne se préoccupait guère de mettre d'accord ces révélations incohérentes des savants et des prêtres ; sa curiosité et sa foi ardente suffisaient à tout.

(1) *Florid.*, 18 et 20 ; *Apol.*, 72.
(2) *Apol.*, 23 ; *Florid.*, 15 ; *De Mundo*, 17 (Apulei *opuscula de philosophia*, ed. Goldbacher, Vienne, 1876) ; *Metam.*, XI, 28 (Apulei *Metamorphoseon libri XI*, ed. Eyssenhardt, Berlin, 1869).
(3) *Apol.*, 55.

Platon surtout était son dieu, mais le Platon transfiguré et à demi oriental des écoles du temps ; et dans ce néo-platonisme mystique se résumaient toute la science et tous les rêves d'Apulée.

Il était à Corinthe et venait d'être initié aux mystères d'Isis, quand cette déesse lui apparut et lui ordonna de retourner dans sa famille. Il obéit, et partit aussitôt pour l'Afrique. A Madaura, ses parents l'accueillirent comme l'enfant prodigue. Mais il y était à peine depuis quelques jours, que la déesse intervenait de nouveau, lui enjoignant de préparer ses bagages et de s'embarquer pour Rome. Une heureuse et prompte traversée le conduisit au port d'Ostie. « Là, dit-il, je montai dans une voiture qui m'emporta comme le vent ; et, vers le soir, la veille des ides de décembre, je fis mon entrée dans la cité sacro-sainte. » Il y goûta bien des joies mystiques, mais il y eut aussi bien des déboires. Sur l'ordre d'Isis, il se fit admettre aux mystères d'Osiris, fut affilié à la congrégation des Pastophores, et devint même l'un des dignitaires de l'ordre. Asinius Marcellus, qui fut le parrain d'Apulée dans ces cérémonies, eut un songe qui promettait la gloire littéraire au nouveau confrère venu de Madaura. En attendant, le futur grand homme se débattait contre la gêne. Sa vie d'aventures ou d'études et des libéralités de tout genre avaient ébréché son patrimoine, et l'existence coûtait cher à Rome : pour payer son costume d'initiation, il avait dû vendre jusqu'à ses hardes. Il dut songer à se créer des ressources. Un personnage influent, qu'il avait sans doute connu à Carthage et qui fut plus tard proconsul d'Afrique, l'avait recommandé à ses amis de la capitale. Apulée se fit inscrire au barreau et y gagna quelque argent ; mais il y devint le point de mire des mauvais plaisants, qui riaient de son accent numide et de son latin barbare. Heureusement Osiris lui apparut, l'engagea à persévérer et à se moquer des envieux. Bravement Apulée se

remit à l'étude du latin, sans maître cette fois. Il y peina beaucoup, nous dit-il; enfin il se corrigea de quelques défauts de langage, et trouva même quelques affaires lucratives. Pourtant il se dégoûta vite de Rome, où il sentait qu'il resterait toujours un étranger : bientôt il quitta la capitale, pour n'y plus rentrer (1).

Des raisons de famille précipitèrent sans doute son retour en Afrique. Son père venait de mourir, laissant une fortune assez considérable. Apulée hérita de la moitié du patrimoine, et en même temps des honneurs municipaux : désormais il eut un siège à la curie de Madaura. Il songea à se fixer dans sa patrie, où il reprit son métier d'avocat; et peu s'en fallut qu'il ne devînt à son tour, comme ses ascendants, un bon bourgeois de Numidie. Mais ce n'est pas en vain qu'on a couru le monde, goûté à la science et à la gloire. Apulée eut bien vite la nostalgie des grandes villes. Sans rompre avec ses compatriotes, et en conservant chez eux ses places, il s'établit à Carthage, où il commença de fonder sa réputation. Nous savons qu'alors il prononça un discours d'apparat devant le proconsul Lollianus Avitus; et il a tant vanté le bon goût d'Avitus, qu'évidemment le proconsul l'avait beaucoup applaudi (2).

Un jour, on ne sait pourquoi, et suivi d'un seul esclave, il se mit en route pour Alexandrie d'Egypte Mais il n'avait pas encore franchi les limites de la Proconsulaire qu'il tomba malade. Il dut s'arrêter dans la ville d'Œa, aujourd'hui *Tripoli*. Tout en se soignant, il plaidait et faisait des conférences publiques ; il débuta par un discours sur Esculape, qui eut beaucoup de succès et que les lettrés du pays apprirent par cœur. Une fois qu'on eut entendu l'habile orateur, on mit tout en œuvre pour le retenir à Œa ; on lui représenta le dan-

(1) *Metam.*, I, 1 ; XI, 24-30 ; *Florid.*, 17; *Apol.*, 23.
(2) *Apol.*, 23-24 ; 94-96.

ger qu'il y avait à traverser en été un désert infesté de lions; bref, on le décida à patienter au moins jusqu'à l'hiver. Chaque discours qu'il prononçait était un nouveau triomphe; et il restait toujours. Au bout d'un an, comme il venait de parler à la basilique, le public fut si enthousiaste qu'on le nomma citoyen d'Œa et qu'on le supplia de s'établir définitivement dans le pays. De fait, il y séjourna trois années, s'éloignant quelquefois pour des tournées de conférences dans les villes voisines, jusque dans les montagnes et les oasis du désert, mais revenant toujours vers Œa (1). Pourtant il regrettait Carthage et s'entretenait par lettres avec les amis qu'il y avait laissés : les suites d'une aventure romanesque allaient le ramener dans la capitale de la province.

En arrivant à Œa, il était descendu chez ses hôtes les Appii. Mais à peine y était-il installé qu'il avait vu arriver son ancien camarade d'Athènes, Pontianus. Celui-ci avait son idée : comme sa mère Pudentilla songeait à se remarier, il cherchait un honnête homme qui ne s'efforçât point d'accaparer la fortune, et son ami le philosophe lui semblait devoir être le beau-père idéal. Aux premiers mots de mariage, Apulée s'était mis en garde, déclarant qu'il aimait trop les voyages pour enchaîner sa vie. Pontianus avait tant et si adroitement insisté que les Appii avaient consenti à céder leur hôte, et le jeune philosophe, bon gré mal gré, avait dû accepter tout au moins l'hospitalité de son camarade. D'ailleurs, il s'était plu tout de suite dans la maison de Pudentilla, surtout à cause des belles terrasses d'où le regard s'étendait au loin sur la mer. Peu à peu il avait apprécié les vertus et l'amabilité de la veuve, et pour payer son écot, tout en travaillant pour son compte, il s'était mis à diriger les études de Pontianus et de son frère Pudens. Bien des mois avaient passé, quand Pontianus revint à la charge :

(1) *Apol.*, 17 ; 41 ; 55 ; 72-73. — Cf. Saint Augustin, *Epist.* 138.

« Si tu prétends te dérober, lui dit-il, parce qu'on te propose non point une jeune et belle pupille, mais une femme de médiocre beauté et mère de deux enfants ; si de semblables considérations te déterminent à chercher ailleurs plus de charme ou de richesse, je ne verrai plus en toi ni un ami ni un vrai philosophe (1). » Cet argument emporta les résistances d'Apulée ; au fond, il ne demandait qu'à se laisser convaincre. Le mariage fut célébré bientôt après à la campagne. Mais, dès que les deux époux rentrèrent en ville, Apulée se vit en butte à d'odieuses calomnies. Pudentilla était riche ; et la famille de son premier mari accusait hautement le philosophe de vouloir détourner la fortune. Après divers incidents, ces insinuations prirent corps dans un procès : les ennemis d'Apulée prétendirent qu'il avait usé de sortilèges pour gagner le cœur de la veuve, et ils l'inculpèrent de magie. L'affaire fut portée devant le proconsul d'Afrique. C'est à cette occasion que fut prononcée la curieuse et charmante *Apologie* que nous possédons. Apulée eut gain de cause ; mais ces calomnies, ce déchaînement de haines et ces attaques l'avaient dégoûté de la ville d'Œa.

Il revint à Carthage, et il s'y fixa, cette fois pour toujours. C'est dans cette grande cité, la métropole de l'Afrique, qu'allait se déployer tout son talent et se consacrer sa réputation. Il y exerça bien des métiers, en même temps qu'il remplissait diverses fonctions honorifiques : à la fois avocat, médecin consultant, philosophe, savant, rhéteur, poète, romancier, bibliothécaire et prêtre d'Esculape, député au Conseil provincial. Il avait d'ailleurs l'indépendance que donne la fortune : il avait partagé avec son frère l'héritage paternel qui montait à près de deux millions de sesterces, et, malgré tous ses voyages et ses largesses, il affirme

(1) *Apol.*, 72-73.

lui-même que son patrimoine n'était pas trop entamé ; de plus, sa femme Pudentilla, qui appartenait à une famille de chevaliers, possédait des biens-fonds en Tripolitaine et d'importants revenus. Apulée pouvait donc, en toute liberté, se livrer à l'étude, et sa femme elle-même le secondait dans ses travaux ; il passait une bonne partie de ses journées dans sa bibliothèque ou son laboratoire, lisant, écrivant, disséquant. Avant tout, il se sentait né pour l'éloquence, et il saisissait toutes les occasions de se produire. Souvent il entreprenait quelque tournée littéraire en province ; il courait de ville en ville, partout attendu, reçu en triomphe, acclamé, fêté, applaudi, honoré de statues. Mais à tous il préférait ses chers Carthaginois. C'était là son vrai public, avec lequel il se sentait toujours en communion d'esprit. Apulée était toujours prêt à parler ; car il estimait que, pour bien parler, il faut parler souvent. On pouvait l'entendre un peu partout : au sénat de Carthage, où il siégeait sans doute en sa qualité de prêtre ; à la bibliothèque ; sur l'Acropole de Byrsa, au temple d'Esculape, dont les terrasses, tournées vers les ports, dominaient un escalier monumental. Le plus souvent, les conférences d'Apulée avaient lieu au théâtre, qui était situé dans le quartier de l'Est, sur les pentes du plateau et en vue de la mer. On plaisantait un peu l'orateur sur le choix du local, et l'on affectait de comparer ces séances d'éloquence à des représentations dramatiques. Apulée s'en défendait avec esprit; mais, au fond, il ne parlait jamais si bien qu'au théâtre. C'est que, d'abord, il lui fallait un public nombreux, il le dit lui-même ; et il aimait à voir devant lui une foule compacte « telle qu'on n'en vit jamais dans l'auditoire d'un philosophe. » Puis, cette vaste scène encadrait à merveille son talent un peu théâtral. Il était né orateur : il avait la belle prestance, le regard dominateur, l'imagination forte, le verbe enflammé, la souplesse et

l'audace de l'homme qui par des mots mène un peuple. Dévot comme nous le connaissons et avide de surnaturel, s'il eût vécu cinquante ans plus tard, il eût sans doute été conquis par le christianisme, comme Tertullien et tant d'autres rhéteurs du pays ; il eût trouvé dans la religion nouvelle un aliment à sa chaude éloquence. Mais un païen qui vivait sous les Antonins, au milieu d'une société paisible et blasée, ne pouvait que gaspiller les plus beaux dons oratoires : ce fut le destin d'Apulée. Ne pouvant instruire et entraîner, du moins il sut toujours plaire et amuser. Pour cela, comme on l'adorait à Carthage, il n'avait qu'à parler de lui. Avec une verve intarissable et une bonne humeur communicative, avec une complaisance naïve et spirituelle, il racontait sa vie, ses voyages, ses aventures dévotes, ses occupations, ses lectures, ses réflexions, ses maladies, ses succès. Il lisait des fragments de ses œuvres ; et, si par hasard quelque envieux l'avait attaqué, il prenait le public à témoin de l'injustice de ses ennemis. Quand il traitait un sujet de philosophie, ou d'histoire, ou de littérature, ou de science, il suivait de l'œil ses auditeurs, toujours prêt à réveiller l'attention par une anecdote, un portrait, une fable, un mot piquant, une drôlerie quelconque. Sa vaste érudition, sa mémoire toujours prête, son imagination alerte lui fournissaient à propos l'argument décisif, le trait qui porte ; et cette éloquence fantasque s'enveloppait tout naturellement d'un style étrangement personnel, incorrect et maniéré, mais vivant et lumineux (1).

Rarement un orateur a été aussi complètement goûté, aussi constamment suivi de son public. Les Carthaginois ne pouvaient se lasser d'entendre Apulée. On lui reprochait toujours de mettre trop d'intervalle entre ses conférences. On lui demandait compte de la moindre

(1) *Florid.*, 5 ; 9 ; 13 ; 17-18. — *Apol.*, 23 ; 92 sqq.

absence. Un jour, au théâtre, un orage avait interrompu une séance de lecture ; Apulée avait promis de poursuivre le lendemain, mais on l'avait attendu en vain ; pour le forcer à reparaître, on avait imaginé de lui élever une statue. Le moyen était bon, car on revit bientôt le conférencier. Il arriva en boitant, mais enchanté ; il expliqua pour s'excuser comment, après la réunion précédente, il avait eu la malencontreuse idée de se réfugier à la palestre ; là il s'est tourné le pied, puis a été pris d'accès de fièvre, ce qui l'a forcé d'aller se soigner aux Eaux Persiennes ; il n'est pas entièrement guéri, mais il a voulu partir quand même, pour retrouver ses amis les Carthaginois ; en route, il a appris les honneurs qu'on lui décernait, et cette bonne nouvelle l'aura vite remis d'aplomb sur ses deux pieds : tout cela raconté avec force détails drôlatiques et un entrain à réveiller un mort. Dès qu'Apulée se montrait de nouveau, on lui pardonnait aisément ses fugues. Mais, quand on le tenait, on entendait bien le contraindre à déployer toutes ses grâces ; on lui demandait, par exemple, d'improviser sur un sujet choisi par l'auditoire ; tantôt il devait s'exprimer en grec, tantôt en latin ; et si les avis étaient partagés au début de la séance, il lui fallait commencer dans une langue et terminer dans l'autre. L'orateur et le public, qui ne pouvaient se passer l'un de l'autre, faisaient assaut de caprices et de compliments. Apulée ne cessait de vanter Carthage, la grandeur et la beauté de la ville, l'intelligence et le bon goût des habitants ; chaque témoignage de sympathie, tout honneur qu'on lui rendait, lui fournissait l'occasion d'un remerciement solennel au public, au proconsul, au sénat local ; en reconnaissance de tant de bienfaits, il s'engageait à se donner partout comme Carthaginois ; il composait des panégyriques de la cité ; et, comme ses livres se vendaient bien, dit-il, la gloire de Carthage se répandait dans le monde entier.

D'ailleurs, tout ce que disait Apulée était parole d'or ; et toujours des sténographes étaient là, prêts à lancer dans la capitale et dans toute la province le dernier discours (1).

Cela dura bien des années, jusqu'au moment où mourut Apulée, sans doute dans la seconde moitié du règne de Marc-Aurèle. Par son talent, par ses succès d'écrivain et d'orateur, il était devenu l'un des principaux personnages et la gloire de l'Afrique. Il était l'idole de la foule, il était recherché de toute la haute société ; il vécut dans l'intimité des proconsuls qui se succédèrent à Carthage, de Lollianus Avitus, de Claudius Maximus, de Severianus, d'Orfitus, qui tous l'applaudirent bien souvent. Il siégeait au Conseil provincial, probablement comme député de Madaura, et c'est ainsi qu'il put être élu président de cette assemblée, grand-prêtre d'Afrique : en cette qualité il donna des jeux, et dans les cérémonies il ne cédait le pas qu'au gouverneur. Depuis longtemps on lui avait élevé des statues dans beaucoup de villes ; il en eut au moins deux à Carthage de son vivant, l'une offerte par le consulaire Æmilianus Strabo, l'autre par le sénat de la cité (2). Il dut mourir content; car il avait toujours rêvé la gloire, et il aimait toutes les formes de la louange.

S'il fut si populaire dans l'Afrique des Antonins, c'est qu'il était bien de son temps et de son pays. Il tient de son siècle par son immense érudition un peu confuse, par son ardeur pour la science, par son goût des minuties et par sa frivolité pédante. Mais il tient bien plus encore de l'Afrique, par son patriotisme local, par ses caprices d'imagination, par son enthousiasme mystique, par ses exagérations et ses audaces, par le tour ora-

(1) *Florid.*, 9; 16-24.
(2) *Florid.*, 9; 16-17 ; saint Augustin, *Epist.* 138.

toire, la sincérité et la personnalité de ses œuvres, par le réalisme, l'éclat et le relief de son style, par sa maladresse à manier le latin classique. Parmi les païens, il est l'Africain par excellence, comme Tertullien parmi les chrétiens. C'est une physionomie singulière et bien vivante, toute en contrastes. Comblé de tous les dons de la fortune, affamé de gloire, soigneux de sa réputation jusqu'aux mesquineries de la vanité, chatouilleux sur les critiques et prompt à la riposte, Apulée du moins ne se laissa point gâter par le succès ; il conserva ses goûts simples et continua d'étudier, toujours honnête homme, bon pour tous, fidèle en ses amitiés. Il était généreux, ouvrait largement sa bourse, dotait des filles pauvres : il n'avait que le tort de raconter ses bienfaits. Il affectait de dédaigner la richesse et les avantages physiques, ce qui ne l'empêchait pas à d'autres moments d'énumérer avec complaisance ses revenus, d'être fier de sa beauté virile et de sa longue chevelure bouclée. Il passa la moitié de sa vie à courir le monde, et cependant il adorait son pays natal, y pensait toujours et y revenait : une seule chose lui plaisait autant que les aventures du voyage, c'était l'existence calme et sédentaire du savant. Homme d'imagination et de fantaisie, il vivait dans les laboratoires et les bibliothèques. Orateur applaudi et toujours rappelé, il emmagasina dans sa tête toute la science de son temps. Erudit infatigable, il sut rester original : il portait allègrement ce lourd bagage, et avec sa naïveté de cœur il gardait sa fraîcheur d'impressions. Philosophe, mathématicien, naturaliste, romancier réaliste et railleur sans vergogne, il fut en même temps prêtre et le plus crédule des dévots ; il avait toujours sur lui quelque talisman ; il fut affilié à toutes les sectes, aux mystères de l'Orient ; il accepta les rêveries du néoplatonisme et admit l'existence des démons ; il eut le tourment de l'occulte, et passa pour sorcier. Il usa et

abusa de tous les artifices de la rhétorique, et néanmoins il eut un style bien à lui, à la fois naturel et raffiné, pédant et fantasque, avec un mélange de trivialités et de délicatesses, plein de mauvais goût, mais aussi de verve, d'esprit et de couleur.

De ces contrastes on trouve l'explication dans quelques-uns des traits dominants de cette figure si complexe. D'abord l'acharnement au travail : « Dès mes premières années, dit Apulée, je me suis voué corps et âme aux belles-lettres, et à elles seules ; j'ai méprisé tous les autres plaisirs, jusqu'à l'âge où me voici ; j'ai peut-être plus travaillé qu'aucun autre homme ; j'ai peiné jour et nuit ; j'ai prodigué, j'ai sacrifié une constitution des plus vigoureuses, uniquement pour m'instruire (1). » Avec cela, une imagination mobile et une curiosité gloutonne, qui tour à tour l'entraînaient vers les lointains pays ou l'enfermaient dans un cabinet d'études, qui le poussaient alternativement vers la science et vers les dévotions mystérieuses. Enfin le besoin de paraître, de s'enivrer de mots, l'audace, les ressources infinies d'un talent original et bien personnel : il osa tout, par amour de la gloire ; il réussit en tout, grâce à une prodigieuse souplesse d'esprit ; il laissa son empreinte sur tout ce qu'il toucha. De là ces aspects si variés de son talent ; car il fut également célèbre comme philosophe et comme savant, comme orateur, comme romancier, comme écrivain.

II

Une des faiblesses d'Apulée était de vanter sans cesse l'universalité de ses connaissances et de ses aptitudes.

(1) *Apol.*, 5.

Il disait un jour au théâtre de Carthage : « Je compose des poèmes de toute sorte, des vers qui s'accompagnent sur la cithare avec l'archet, sur la lyre avec les doigts, des vers qui conviennent au brodequin ou au cothurne. C'est peu : satires et logogriphes, histoires diverses, harangues vantées par les hommes éloquents, dialogues loués par les philosophes, j'écris de tout, et cela en grec, en latin, toujours avec la même complaisance, la même ardeur, le même succès. » Une autre fois, il déclarait avec une amusante emphase : « Empédocle fait des vers, Platon des dialogues, Socrate des hymnes, Epicharme de la musique, Xénophon de l'histoire, Xénocrate des satires : votre compatriote Apulée compose de tout cela à la fois, il honore les neuf Muses avec un zèle égal (1). » Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces gasconnades de notre Africain sont encore au-dessous de la vérité. C'est un de ces esprits encyclopédiques, enthousiastes et richement doués, comme on en vit dans l'ancienne Grèce ou à la Renaissance : insatiables dans leur ardeur de connaître, ils veulent tout embrasser, et ils sont capables de si grands efforts qu'ils y réussissent presque.

De tous les titres que l'on donnait à Apulée, aucun ne le ravissait autant que celui de philosophe. C'est ainsi qu'il se désigne sans cesse dans l'*Apologie*, où il va jusqu'à identifier sa cause avec celle de tous les sages (2). Mais il prétendait être, et réellement il était philosophe au sens primitif du mot, à la façon des Ioniens ou d'Aristote. Il estimait qu'on risque de stériliser l'intelligence en l'enfermant dans une case distincte. Ce terme de philosophie résumait pour lui toutes les conquêtes de l'esprit humain. Aussi peut-on dire qu'il s'était essayé en tous les genres. Nous le voyons net-

(1) *Florid.*, 9 et 20.
(2) *Apol.*, 3-4 ; 10.

tement à l'œuvre comme orateur et comme romancier ; mais il fut aussi critique d'art, historien, grammairien, poète, mathématicien, naturaliste, médecin, dialecticien, moraliste, métaphysicien. Et sur tout cela il écrivait ou parlait indifféremment en grec ou en latin.

Malheureusement la plus grande partie de ces ouvrages est perdue : en dehors des *Métamorphoses*, du recueil des *Florides* et de l'*Apologie*, nous n'avons que des traités de philosophie pure ; dans les autres domaines il est impossible, sur quelques fragments ou quelques vagues indices, de juger sûrement ce que valait Apulée. Comme critique d'art, on citait de lui un livre sur la musique, et partout il saisissait les occasions d'introduire des descriptions de monuments, de statues, de tableaux, d'objets précieux ; il excellait dans ces petits croquis d'une touche ingénieuse et fine, et nous en possédons de jolis spécimens, le vestibule de Byrrhène et les ex-voto d'Isis dans les *Métamorphoses*, la figurine de Mercure dans l'*Apologie*, et, dans les *Florides*, le bronze de Samos où l'on croyait reconnaître Pythagore (1). Comme historien, Apulée avait rédigé un *Précis*, dont nous ne savons rien d'ailleurs ; comme grammairien, divers opuscules, dont un traité sur les *Proverbes* (2). Comme poète, son bagage paraît avoir été assez considérable. A l'en croire, il aurait composé des morceaux épiques, des odes, des tragédies, des comédies, des satires ; mais sans doute c'étaient seulement des traductions. Parmi ses œuvres originales, il mentionne lui-même ses hymnes grecs et latins en l'honneur d'Esculape, dont il donnait lecture au théâtre de Carthage, et dont l'un était précédé d'un

(1) *Metam.*, II, 4 ; XI, 9-11 ; *Apol.*, 63 ; *Florid.*, 15 ; Cassiodore, *De musica* (*s. f.*).

(2) Priscien, dans les *Grammat. lat.* de Keil, II, p. 250 ; III, p. 482 ; Charisius, *ibid.*, I, 240 ; Macrobe, *Sat.*, VII, 3, 24 ; Sidoine Apollinaire, *Epist.*, IX, 13.

dialogue ; son poème sur le proconsul Orfitus ; surtout le recueil de ses poésies de jeunesse, les *Ludicra*, petites pièces légères et souvent licencieuses à la mode des épigrammes grecques, et dont il nous a conservé deux morceaux où l'on trouve de l'élégance, de l'esprit et de la crudité (1).

Comme savant, son œuvre était immense et prodigieusement variée. Mathématicien, il avait laissé un livre sur l'arithmétique, un autre sur l'astronomie (2). Il était attiré surtout vers les sciences d'observation. Agronome, il écrivit plusieurs ouvrages sur l'agriculture, dont un sur les arbres (3). Physiologiste, il avait beaucoup étudié les maladies nerveuses, et on venait le consulter dans les cas difficiles ; il connaissait tous les symptômes et le traitement de l'épilepsie, croyait à l'hypnotisme, à la suggestion ; il avait consigné les résultats de ses expériences dans des *Recherches médicales* (4). Physicien, il s'occupait des phénomènes d'optique, et l'on voyait chez lui des miroirs de toute forme (5). Naturaliste, il avait commencé dès sa jeunesse à recueillir des observations, et il continua toute sa vie ; il avait publié une foule de mémoires spéciaux, les uns en grec, les autres en latin, et un gros livre intitulé *Questions naturelles*, qui traitait surtout des poissons et dont il nous donne le plan dans l'*Apologie*. Il était très fier de ses connaissances et de ses découvertes dans ce domaine ; au cours de son procès devant le proconsul, il parla complaisamment de ces travaux

(1) *Apol.*, 6 et 9 ; *Florid.*, 9 ; 17-18 ; 20. — Bährens, *Fragm. poetar. roman.*, 1886 ; *Poetae lat. minor.*, IV, 104-105.
(2) Cassiodore; *De arithmet.* (*s. f.*) ; Isidore, *Origin.*, III, 2 ; Lydos, *De mens.*, IV, 7 ; 73 ; *De ostent.*, 3-10 ; 44 ; 54.
(3) Servius, *Ad Vergil. Georg.*, II, 126 ; Photius, *Bibl.*, cod. 163 ; Palladius, *De re rust.*, I, 35, 9.
(4) *Apol.*, 40 ; 44 ; 48-51 ; Priscien, dans les *Grammat. lat.* de Keil, II, 203.
(5) *Apol.*, 13-16.

et fit même lire des fragments de ses traités sur les sciences naturelles. Il étudiait, nous dit-il, les organes de tous les animaux ; il se proposait de contrôler et de compléter les théories d'Aristote sur l'anatomie comparée. Pour cela, il se faisait apporter à grands frais les espèces rares, et il disséquait sans trêve dans son laboratoire de Carthage ou d'Œa, qui était célèbre dans toute l'Afrique et que les étrangers ne manquaient pas de visiter (1). — Que valait au juste toute cette science ? On ne saurait le dire avec précision. Il est vraisemblable que beaucoup des traités scientifiques d'Apulée faisaient partie d'une vaste encyclopédie, renouvelée de Varron, et dans le goût de celles que composèrent plus tard les Africains Capella et Fulgence. Il est probable aussi que le fond de ces ouvrages était souvent emprunté à des sources latines ou grecques. Pourtant il est certain que cette science d'Apulée, tout au moins en histoire naturelle, en physiologie et en optique, n'était pas purement livresque : nous l'avons vu dans son laboratoire, où pendant toute son existence il n'a cessé de chercher, d'observer, d'expérimenter pour son compte. Comme savant, il a été bien souvent cité, principalement en Afrique, et il resta toujours une autorité. Cette réputation a survécu aux invasions barbares ; bien plus tard, on lui attribua nombre d'ouvrages apocryphes, des traités sur les *Remèdes*, sur la *Physionomie*, sur les *Plantes*, sur l'*Orthographe*, et le dialogue hermétique intitulé *Asclepius* ; pendant tout le moyen âge, il s'est trouvé des gens pour admirer la science d'Apulée ; et nous ne pouvons dire qu'ils aient eu tort, puisque nous ne possédons plus aucun de ses traités originaux.

Les ouvrages de philosophie pure ont été moins maltraités par le temps. Ce n'est pas que nous puissions

(1) *Apol.*, 33-38.

lire en son intégrité cette partie de l'œuvre d'Apulée : nous n'avons ni ses dialogues imités de Platon, ni sa traduction du *Phédon*, ni son *Eroticos*, ni son *De Republica* (1). Mais nous avons encore son livre sur *Le dieu de Socrate*, sa *Doctrine de Platon*, et son *Traité du monde*.

L'opuscule sur Socrate est fort curieux et nous découvre tout un côté de la physionomie d'Apulée. En elle-même, la question qu'il traitait là n'était pas nouvelle. Récemment Plutarque avait composé un dialogue sur ce sujet : il avait transporté la scène à Thèbes, au moment de la conspiration contre la domination spartiate ; il avait supposé que les conjurés, réunis dans la maison de l'un des chefs, au milieu des alertes et pour détourner les soupçons, s'étaient mis à discuter sur la réalité du démon de Socrate. A l'exemple de Plutarque, beaucoup de curieux s'étaient passionnés pour ce petit problème de philosophie dévote. En Orient, Maxime de Tyr y consacra deux dissertations publiques. De même, Apulée en fit le sujet d'une de ses conférences de Carthage : car l'allure oratoire de l'exposition et plusieurs détails précis prouvent que le traité sur le *dieu de Socrate* a été présenté d'abord sous forme de discours. Apulée a certainement connu le dialogue de Plutarque ; mais il n'en a pas moins fait œuvre originale, car dans ce thème il a vu surtout une occasion de formuler sa théorie sur les démons. Il n'hésite pas à admettre l'existence du génie familier de Socrate : le difficile est d'en déterminer la nature. Les dieux, nous dit-il, ne quittent pas l'éther, et les hommes sont rivés au sol ; ils ne pourraient communiquer entre eux, s'il n'y avait une classe d'êtres intermédiaires, assez lourds pour se rapprocher de nous,

(1) Lydos, *De magistr.*, III, 64 ; Fulgence, *Exposit. sermon. antiq.*, p. 396 Roth ; Priscien, dans les *Grammat. lat.* de Keil, II, 520 ; Sidoine Apollinaire, *Epist.*, II, 9.

assez légers pour fendre l'air, chargés de mettre en relations la terre et le ciel. C'est le rôle des démons et de leur roi Mercure-Hermès. Ils portent nos vœux là-haut, et nous transmettent les bienfaits des dieux ; ils président aux révélations, aux présages, aux enchantements ; à leur gré, ils se rendent visibles ou invisibles ; ils se mêlent à nos affaires, participent à nos passions, et nous font mouvoir par un acte de volonté, comme de simples marionnettes. Chaque démon a ses attributions spéciales, et il y en a bien des catégories différentes : d'abord les prétendus dieux des poètes, qui n'ont rien de commun avec les vrais dieux ; puis le Sommeil, la Mort, tous les êtres qui règlent les circonstances infiniment variées de la vie. De plus, chaque homme après l'agonie devient à son tour un démon, lare ou larve, suivant qu'il a été bon ou méchant. Enfin, à chaque âme est attaché un génie particulier, une sorte d'ange gardien, chargé de nous conseiller, de nous guider si nous l'écoutons, de nous observer et plus tard de nous accuser, si nous méprisons ses avis. A cette dernière catégorie appartient le génie de Socrate : à force de docilité et de vertu, ce philosophe avait comme apprivoisé son démon ; il l'écoutait, conversait avec lui, même il le voyait. Et l'opuscule se termine par un vrai sermon : imitons Socrate, méprisons les biens de ce monde ; la règle de la vie, c'est de gagner l'estime et la bienveillance de notre génie familier, de l'écouter religieusement, d'obéir en tout à ce compagnon qui est notre meilleur conseiller et qui deviendra notre juge. — En cette étrange doctrine, la mythologie traditionnelle se complique d'idées orientales et de rêveries néoplatoniciennes. Ce que Platon marquait d'un trait léger avec un demi-sourire, Apulée le déforme par sa précision réaliste : ces démons que les Grecs n'étaient pas sûrs d'avoir jamais entendus, lui, il veut les voir, il les a vus. Cette assurance du philosophe de Madaura,

cette foi tranquille de païen devaient exaspérer les chrétiens d'Afrique, surtout saint Augustin, qui prit fort au sérieux ce traité sur le démon de Socrate et qui, dans la *Cité de Dieu*, a longuement réfuté ces théories d'Apulée, non sans l'accuser de relations avec le diable (1).

Dans la *Doctrine de Platon*, Apulée a condensé tout le système de son maître favori : dans le premier livre, tout ce qui se rapporte à la nature et à la divinité ; dans le second livre, qui est adressé à un certain Faustinus, la morale ; dans le troisième livre, dont l'authenticité est d'ailleurs douteuse, la logique. Le *Traité du Monde*, dédié encore à Faustinus, est une adaptation très libre d'un ouvrage grec analogue qu'on attribuait alors à Aristote, mais dont l'auteur véritable était sans doute Nicolas de Damas ; après un bel éloge de la philosophie, Apulée y décrit à grands traits l'univers : le ciel, les étoiles, l'axe du monde, l'atmosphère, les continents, l'Océan, les îles, les phénomènes météorologiques, et, au centre, Dieu qui mène le monde à la façon d'un roi d'Orient. Ces deux traités sont probablement des œuvres de jeunesse : dès le temps de son séjour d'Œa, on appelait communément Apulée « le philosophe platonicien » (2). En tout cas, le fond de ces ouvrages est peu original : l'auteur se contente le plus souvent de résumer les Grecs. Mais la forme est curieuse ; on rencontre fréquemment de brillants morceaux, d'ingénieuses descriptions, de l'esprit, de la fantaisie. A ce moment, la philosophie n'était encore pour Apulée qu'un prétexte pour étaler ses connaissances ou pour tracer des croquis de mœurs, pittoresques et crus. Plus tard, dans l'opuscule sur Socrate, on le voit qui moralise et se complaît en ses théories mys-

(1) Saint Augustin, *De civit. Dei*, VIII, 14-22. — Cf. Priscien, *Grammat. lat.*, II, 509.

(2) *Apol.*, 10.

tiques. Mais nulle part nous ne découvrons trace d'un véritable esprit philosophique.

Ces trois ouvrages constituent une sorte de trilogie, où défilent à tour de rôle les trois grands penseurs grecs, Socrate, Platon, Aristote. Apulée les admirait tous les trois, mais il aimait surtout Platon. Dans l'*Apologie*, il parle sans cesse de lui, le cite à tout propos, le proclame son maître (1). Il lui resta toujours fidèle, mais en lui prêtant ses idées et ses rêveries propres, en le faisant *pythagoriser*, comme il dit (2). Pour ses contemporains, pour ses compatriotes des générations suivantes, et jusque dans les couvents du moyen âge, il fut toujours « le philosophe platonicien de Madaura ». Et saint Augustin écrivait : « Apulée l'Africain a été un noble platonicien » (3).

III

Toutes ces œuvres de philosophie ou de science auraient suffi pour assurer à Apulée l'estime ou l'admiration d'une élite. Mais c'est à l'éloquence qu'il dut sa bruyante renommée. Pendant son séjour à Rome, il avait débuté comme avocat (4). Rentré en Afrique, il continua de plaider, bien qu'à de plus rares intervalles : en Tripolitaine, nous savons qu'il défendit en justice les intérêts de Pudentilla, puis les siens propres ; à Carthage, il était toujours prêt à prendre en main la cause d'un ami. Mais il se tourna de plus en plus vers l'enseignement et l'éloquence d'apparat. Avant même

(1) *Apol.*, 4 ; 41 ; 65, etc.
(2) *Florid.*, 15.
(3) Saint Augustin, *De civit. Dei*, VIII, 12-14 — Cf. Sidoine Apollinaire, *Epist.*, IX, 13 ; Charisius, *Gramm. lat.* de Keil, I, 240.
(4) *Metam.*, XI, 28-30.

son départ pour Œa, il avait attiré sur lui l'attention publique par des harangues au proconsul. Durant les trois années qu'il vécut en Tripolitaine, il donna bien des conférences soit à la basilique d'Œa, soit dans les villes voisines (1). Après son procès de magie et son retour définitif à Carthage, toute l'Afrique s'accordait à saluer en lui le premier des orateurs du pays. Dans les différentes cités de la Numidie ou de la Proconsulaire, et plus encore dans la capitale de la province, il prononça un nombre prodigieux de discours publics, comme prêtre d'Esculape, comme décurion de Madaura et sénateur de Carthage, comme député à l'Assemblée provinciale, comme grand prêtre d'Afrique, comme philosophe, rhéteur et conférencier ordinaire des Carthaginois. De cette immense œuvre oratoire, il nous reste deux spécimens fort intéressants : les *Florides* et l'*Apologie*.

On ne peut dire exactement comment s'est formé le recueil des *Florides*. Il est probable que nous avons là seulement des morceaux choisis, extraits d'une collection plus complète par quelque admirateur d'Apulée. Tout au plus pourrait-on y reconnaître des notes retrouvées dans les papiers de l'orateur et publiées après sa mort. En tout cas, il ne faut s'attendre à trouver ici que les miettes de son éloquence. Cette réserve faite, l'ouvrage est bien curieux. Il comprend dans nos éditions quatre livres ; mais c'est là une division tout artificielle et puérile, introduite sans doute par quelque grammairien ou copiste du moyen âge. En réalité, les *Florides* sont simplement une collection de vingt-quatre fragments, de dimensions très inégales, et rapprochés ici au hasard des extraits : le seul rapport qu'aient entre eux ces morceaux, c'est que tous ont figuré dans des discours ou des leçons d'Apulée. Etant

(1) *Apol.*, 1 ; 24 ; 41 ; 55 ; 73.

donné les goûts encyclopédiques de l'orateur et la variété des circonstances où il parla, on ne doit point trop s'étonner de rencontrer un peu de tout dans ce recueil : des lieux communs de morale ou de philosophie ; de la mythologie, comme dans l'aventure de Marsyas ; de l'histoire naturelle, comme dans la description de l'aigle ou du perroquet ; de la géographie, comme dans les pages sur l'Inde ou sur Samos ; de la critique littéraire ou artistique ; un portrait d'Alexandre ; la fable du Corbeau et du Renard ; des anecdotes relatives aux rhéteurs Protagoras et Hippias, au médecin Asclépiade, à Pythagore, à Platon et à Cratès le cynique. Les morceaux les plus précieux pour nous sont ceux qui renferment des souvenirs personnels à l'orateur, des allusions précises à ses études, à ses voyages, à ses ouvrages, à ses relations avec le public (1) : ce sont des fragments de Mémoires. Enfin il y a aussi de vrais discours, comme l'exorde d'une harangue débitée aux portes d'une ville, comme les panégyriques des proconsuls Scipio Orfitus et Rufinus Severianus, comme le remerciement au consulaire Æmilianus Strabo (2). Deux de ces morceaux peuvent être datés sûrement : ce sont les discours prononcés devant Severianus en 161, et devant Orfitus en 163-164 (3). La harangue où Apulée rend grâces à Strabo, qui venait de lui élever une statue, appartient probablement à l'une des années suivantes (4). Ces indications chronologiques nous reportent donc à la première moitié du règne de Marc-Aurèle, et il est très vraisemblable que tous les autres fragments, où il est fait de fréquentes allusions à Carthage, sont de la même période : c'est justement l'époque de

(1) *Florid.*. 5 ; 9 ; 15-24.
(2) *Id.*, 1 ; 9 ; 16-17.
(3) *Id.*, 9 et 17. — Cf. Tissot, *Fastes de la province romaine d'Afrique*, Paris, 1885, p. 108 et 110.
(4) *Florid.*, 16. — Cf. Tissot, *Fastes*, p. 119-120.

la plus grande activité oratoire et des succès les plus retentissants d'Apulée. On voit l'intérêt que présentent les *Florides* : elles nous montrent à l'œuvre cette éloquence si variée et toujours en éveil, nourrie de lettres, de sciences et d'érudition, et pourtant toute de circonstance, émaillée d'anecdotes et de souvenirs personnels, souvent incorrecte et maniérée, encombrée de rhétorique, et très familière dans son pédantisme, d'ailleurs relevée d'imagination, d'impressions vives, de réalisme, de traits satiriques et de pittoresque. Dans la plupart de ces fragments, rassemblés au hasard, se dessine au premier plan la figure d'Apulée. Pourtant les *Florides* risquent de donner une idée un peu fausse de son talent ; tous ces morceaux brillants, isolés ainsi du corps même du discours, ne laissent guère voir que le virtuose, et Apulée n'a pas été seulement cela : pour bien juger ses moyens oratoires, il faut en revenir à l'*Apologie*.

Ce plaidoyer si curieux, unique en son genre, est souvent appelé aussi *Livre sur la magie*. L'ouvrage en lui-même est nettement caractérisé par le titre qu'il porte sur beaucoup de manuscrits : « Discours en un livre sur la magie, prononcé par Apulée, le Platonicien de Madaura, pour sa propre défense, devant le proconsul Claudius Maximus ». L'époque du proconsulat de Maximus étant jusqu'ici incertaine, il nous est impossible de préciser la date du procès ; tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il eut lieu à Sabrata, en Tripolitaine, dans la seconde moitié du règne d'Antonin (1).

Voici dans quelles circonstances s'engagèrent les débats. En Afrique, comme ailleurs, le gouverneur romain avait coutume de transporter périodiquement

(1) « Hic *Sabratae* eum hesterna die animadverti satis notabiliter in medio foro... » (*Apol.*, 59.) — « *Pro tribunali proconsuli* recitet, apud virum sanctissimum Claudium Maximum, ante has *imperatoris Pii* statuas... » (*Ibid.*, 85.)

son tribunal dans les divers chefs-lieux des circonscriptions judiciaires. C'est ainsi que le proconsul Claudius Maximus était venu à Sabrata tenir des assises, ce qu'on appelait un *conventus*. Apulée demeurait alors dans la ville voisine d'Œa. Pudentilla ayant des démêlés d'intérêts avec les Granii, il plaida naturellement pour sa femme. Ses ennemis montèrent contre lui une cabale et gagnèrent les avocats de la partie adverse qui se mirent à l'accabler d'injures, l'accusèrent de magie, et même insinuèrent qu'il n'était pas étranger à la mort de son beau-fils Pontianus. Devant la gravité des faits allégués, Apulée à plusieurs reprises somma ses adversaires de déposer une accusation formelle. Ce n'était pas le compte des calomniateurs, qui essayèrent de se dérober. Mais à son tour le proconsul insista, et ils durent s'exécuter immédiatement. Ils ne parlèrent plus de la mort de Pontianus ; mais ils se rejetèrent sur le grief de magie (1).

Au fond de ce procès il n'y avait qu'une question d'argent. On se rappelle la singulière campagne entreprise par Pontianus pour remarier sa mère ; il avait réussi, mais l'union n'était pas encore conclue que lui-même avait changé d'avis. C'était un esprit faible : il céda bien vite aux suggestions d'un certain Rufinus, dont il venait d'épouser la fille, une aventurière. Ce Rufinus, financier véreux, ruiné par des spéculations, avait résolu d'assurer aux siens toute la fortune de Pudentilla. Il eut vite fait d'enrôler dans son parti Pontianus et son jeune frère Sicinius Pudens, puis leur oncle paternel Sicinius Æmilianus. On commença par répandre de méchants bruits sur le compte d'Apulée, et l'on s'efforça par tous les moyens d'empêcher son mariage. Mais Pudentilla s'entêta, et l'union fut célébrée. Les ennemis du philosophe ne se tinrent pas pour

(1) *Apol.*, 1-2.

battus. Pontianus venait de mourir, après avoir d'ailleurs reconnu ses torts : Rufinus s'en consola en faisant épouser sa fille au petit Sicinius Pudens. La campagne de calomnies recommença : on accusait hautement Apulée d'avoir profité de l'amour de sa femme pour l'ensorceler et capter sa fortune, d'avoir supprimé Pontianus, de s'enrichir à force de crimes et de maléfices (1). De là les incidents de Sabrata, qui allaient aboutir à un procès en règle.

Ces ennemis d'Apulée étaient d'habiles coquins. Rufinus, qui avait conduit toute l'affaire et qui avait d'ailleurs une très mauvaise réputation, eut l'art de ne se point montrer. Æmilianus, qui s'était trop avancé devant le proconsul, ne put reculer tout à fait ; mais, pour éviter les conséquences d'une imputation calomnieuse, il resta au second plan, il fit signer l'acte d'accusation par Sicinius Pudens, un enfant, et il confia l'affaire à l'avocat Tannonius Pudens (2). Celui-ci, à son tour, manœuvra fort adroitement. Pour avoir chance de convaincre les juges, il fallait que les accusateurs parussent désintéressés dans la question. Aussi l'on prit une voie détournée. On n'introduisit qu'incidemment l'histoire du mariage d'Apulée et de la captation des biens : on allégua seulement ces faits comme un exemple de ses maléfices. Tout l'effort de l'accusation porta donc sur le grief de magie (3). Pour rendre vraisemblables les sortilèges du philosophe, on ramassa tous les commérages d'Œa. On rappela certaines aventures mystérieuses de ses voyages en Orient, son initiation à tant de religions secrètes. On s'attacha à faire suspecter la moralité de ce beau parleur qui s'était si promptement enrichi, qui composait des vers si licencieux, qui dans

(1) *Apol.*, 1-2 ; 67 ; 72-74 ; 76 ; 88 ; 98.
(2) *Id.*, 4 ; 30 ; 46.
(3) « Ne omnino desistere videretur calumnia magiæ,... eam solum sibi delegit ad accusandum. » (*Apol.*, 2.)

son laboratoire réunissait tant d'instruments étranges, et en qui la foule depuis longtemps voyait un magicien. Puis l'on précisa :

1° — Apulée fait acheter partout des poissons d'espèces rares ; il les met en pièces dans son laboratoire, et il en fabrique un breuvage dont il s'est servi pour ensorceler une femme. On peut interroger là-dessus son esclave Thémison, qui est chargé de ces mystérieuses commissions ;

2° — Quand Apulée demeurait chez Pontianus, il gardait soigneusement dans la bibliothèque et dérobait à tous les regards un mystérieux talisman enveloppé dans un mouchoir. De ce fait nous avons un témoin irrécusable : c'est le bibliothécaire lui-même, un affranchi de Pontianus ;

3° — Apulée a fait fabriquer secrètement un petit squelette en bois, destiné à ses opérations magiques. Nous avons assigné à comparaître l'artiste qui a reçu et exécuté la commande : c'est Saturninus d'Œa, ici présent ;

4° — Dans l'appartement de son ami Appius Quintianus, et avec lui, Apulée a célébré des sacrifices nocturnes ; peu de temps après, Quintianus déménageait, et dans l'une des pièces, où l'on releva des plumes d'oiseaux, on s'aperçut que les murs étaient noircis de fumée. Ci-joint la déposition écrite de Junius Crassus, le propriétaire de la maison ;

5° — Apulée a fasciné un jeune esclave, nommé Thallus. La scène s'est passée dans un endroit écarté, près d'un petit autel et à la lueur d'une lanterne. Dès qu'ont été prononcées les formules magiques, l'enfant a roulé sur le sol, sans connaissance ; puis l'opérateur l'a rappelé à la vie. Quatorze esclaves, camarades de Thallus, confirmeront le fait, et avec eux Sicinius Pudens, témoin oculaire. D'ailleurs, bien d'autres enfants ont été victimes de semblables incantations ;

6° — Une femme malade a été conduite par son médecin chez Apulée, qui promit de la guérir, mais qui d'un regard la fit tomber à terre sans connaissance. Qu'on interroge à ce sujet le médecin;

7° — Par ses artifices magiques, Apulée a contraint Pudentilla à l'épouser; à peine marié, il lui a fait signer une donation de presque tous ses biens; et, avec l'argent de sa femme, il a acheté sous son nom une magnifique propriété. Cela, tout le monde le sait à Œa; et, dans une lettre que nous produisons, Pudentilla déclare elle-même : « Apulée est un magicien; et j'ai été ensorcelée par lui (1). »

Tels sont les faits et les témoignages sur lesquels les ennemis d'Apulée basaient leur accusation de magie. Ils insistaient naturellement sur les dangers de toute sorte que présentaient ces sortilèges : dangers pour la santé et la raison des victimes; dangers aussi pour l'ordre social, comme le prouve l'exemple de Pudentilla qui en est arrivée à déshériter ses fils. Et l'on requérait contre le magicien l'application de la loi. Si Apulée était condamné, toute donation était nulle, et l'héritage était sauvé. Mais, en reléguant au second plan la question d'intérêt, les accusateurs s'attribuaient le beau rôle et avaient l'air de ne poursuivre que le châtiment d'un sorcier.

Cette tactique ne laissa pas que d'embarrasser Apulée. Presque tout le monde alors admettait la possibilité et l'efficacité des opérations magiques. En Afrique principalement, ces croyances étaient très populaires. Pline, qui avait visité le pays, nous parle de familles indigènes dont les membres pouvaient jeter des sorts sur les arbres, les moissons, les troupeaux, les chevaux, les enfants : tout ce que touchait le charme, était voué à la

(1) *Apol.*, 2-4; 25; 27; 29; 42; 48; 53; 57; 61; 66-67; 82; 101.

mort. Le même Pline prétend avoir été témoin d'un miracle plus extraordinaire encore : « Moi-même en Afrique, dit-il, j'ai vu une femme changée en homme le jour de ses noces. C'est L. Cossitius, citoyen de Thysdrus, qui vit encore au moment où je raconte son aventure (1). » Plus tard, Septime Sévère de Leptis fut impliqué dans un procès de magie ; et il y croyait si bien que, devenu empereur, il fit condamner et exécuter pour le même crime le proconsul Apronianus (2). L'accusation intentée à notre philosophe n'avait donc en elle-même rien d'invraisemblable. — Or les opérations qu'on lui reprochait étaient très sévèrement punies par les tribunaux. Il le remarque lui-même : « La magie, dit-il, est chose grave, qui tombe sous le coup de la loi. Dès les plus anciens temps, elle a été interdite par les Douze Tables, à cause des incroyables enchantements dont on peut frapper les productions de la terre (3). » Ce fut bien pis sous l'empire. Tibère et ses successeurs promulguèrent des lois spéciales contre les adeptes des sciences occultes. Les empereurs chrétiens devaient redoubler de sévérité et ordonner de terribles persécutions contre les magiciens : sous Constantin, le philosophe néo-platonicien Sopater, bien qu'ami du prince, fut condamné à mort pour avoir enchaîné les vents et empêché ainsi les convois de blé d'arriver à Constantinople ; sous Valentinien, un proconsul de Carthage fut traduit en justice et torturé pour avoir consulté des sorciers (4). Il s'agissait donc pour Apulée d'une très grave affaire. Ce qui augmentait pour lui le danger, c'est qu'il ne se sentait pas tout à fait innocent. Quand on lit et relit avec attention son plaidoyer, on arrive à cette

(1) Pline, *Hist. Nat.*, VII, 16 et 36. — Cf. Aulu-Gelle, IX, 4.
(2) Dion Cassius, LXXVI, 8-9 ; Spartien, *Sever.*, 4
(3) *Apol.*, 47. — Cf. Tertullien, *Apolog.*, 35.
(4) *Cod. Theodos.*, IX, 16, 4-6 ; Eunape, *Vit. Sophist.* (Ædesius) ; Ammien Marcellin, XXVIII, 1, 17-23.

conclusion que non seulement il croyait à la magie, mais qu'encore il s'y était quelque peu compromis. Ce n'était point évidemment, comme le disaient ses ennemis, pour tirer profit de sa science occulte; c'était curiosité de savant ou de dévot. Mais enfin ses ennemis n'avaient qu'à moitié tort : et cela suffisait pour rendre très difficile sa défense.

Il s'en est tiré à force de talent, et par des ruses d'avocat. Ses adversaires avaient eu la perfide habileté de tout ramener au grief de magie. C'était là tout le procès, Apulée le déclare lui-même : « Cette imputation de magie, qui prête plus à la diffamation qu'à une discussion précise, voilà le seul texte qu'ils aient choisi pour leur accusation (1). » Ne se sentant point en sûreté sur ce terrain, il va employer toute son adresse à déplacer la question et à détourner d'un autre côté l'attention des juges. Il retardera autant que possible l'examen des sortilèges qu'on lui reproche ; et, quand il devra enfin les passer en revue, il dissimulera la faiblesse de sa réfutation au milieu de longues et spirituelles digressions. Au contraire, il se jettera dès le début sur les épigrammes que lui a décochées l'avocat de ses ennemis, et il discutera complaisamment les épithètes malsonnantes que l'on a accolées à son nom. Peu à peu il ramènera cette affaire criminelle aux proportions d'un simple procès civil ; dans toute la seconde moitié de son plaidoyer, il ne parlera guère que de son mariage et de son désintéressement. Dans ces conditions, la réfutation sera facile. Avec une verve intarissable, Apulée démasquera ses accusateurs, il insistera sur leurs mauvais antécédents et les tournera en ridicule ; il raillera les hésitations d'Æmilianus, qui, malgré l'intervention du proconsul, n'a pas osé soutenir lui-même ses calomnies et en a rejeté la responsabilité sur un enfant. Il mon-

(1) *Apol.*, 2.

trera que la haine de ses ennemis a son origine dans de basses considérations d'argent : « A part une stérile envie, dira-t-il, mon mariage est la seule cause de l'accusation présente et de toutes les calomnies antérieures (1). » En face de ces turpitudes de coquins rapaces, il peindra son existence à lui, existence d'honnête homme voué à l'étude; il profitera de sa popularité pour parler beaucoup de sa personne, de son caractère et de ses ouvrages. Et comme le proconsul, qui préside le tribunal, est lui-même un stoïcien distingué, un ancien maître de Marc-Aurèle, Apulée n'hésitera pas à identifier sa cause avec celle de tous les philosophes imprudemment raillés par ses ennemis : « Ce n'est pas seulement moi, s'écriera-t-il, que j'ai à justifier, c'est encore la philosophie dont la dignité repousse le moindre blâme à l'égal de la plus grave accusation (2). » Tout cela prêtera à de beaux développements oratoires; surtout, le danger d'un véritable procès de magie se trouve écarté. Les sortilèges n'ont plus rien à voir dans l'affaire : il s'agit de savoir si on laissera insulter par des scélérats et des imbéciles la confrérie des philosophes, si un sage comme Apulée a pu détourner une fortune.

De là, l'ingénieuse disposition du plaidoyer, où rien n'est abandonné au hasard.

Au début, pour se concilier la faveur des juges, Apulée se complaît en de spirituels développements sur sa personne. « Je crois nécessaire, dit-il, pour l'intégrité de mon honneur, de réfuter toutes les mesquines calomnies, avant d'en venir au fond de la cause (3). » L'avocat Tannonius Pudens avait commencé son réquisitoire par ces mots : « Nous accusons devant vous un beau

(1) *Apol.*, 66.
(2) *Id.*, 3. — Sur Claudius Maximus, voyez : *Apol.*, 1 sqq; 19; 25; 36; 48; 64; Marc-Aurèle, *De reb. suis*, I, 15; VIII, 25. — Cf. Tissot, *Fastes*, p. 103-105.
(3) *Apol.*, 3.

philosophe, aussi éloquent en grec qu'en latin (1) » ; puis venaient des railleries sur les poésies d'Apulée, sur une recette de dentifrice, sur des vers licencieux, sur ses miroirs, sur son origine barbare, sur sa pauvreté d'autrefois. C'étaient pour le philosophe autant de portes de sortie, et il saisit avec empressement l'occasion qu'on lui fournit. Après quelques compliments au proconsul et un exposé satirique des préliminaires du procès, il reprend une à une et discute longuement les insinuations de ses ennemis. Lui reprocher sa belle figure, c'est lui faire un compliment ; car la beauté est un don des dieux, souvent accordé aux philosophes. Encore est-il si beau qu'on veut bien le dire ? Il a tant travaillé que ses traits sont désormais flétris ; et, comme personne, il dédaigne la parure : « Ma chevelure, ajoute-t-il, que par un mensonge effronté l'on m'accuse de laisser flotter sur mes épaules par un calcul de coquetterie, ma chevelure, vous la voyez. Comme elle est séduisante et bien soignée ! Est-il une crinière plus hérissée, plus enchevêtrée ! Ne dirait-on pas de l'étoupe en paquets et en bourre ? Impossible de s'y dépêtrer, tant il y a de jours que je n'ai pris soin de l'arranger, même de la démêler et de la séparer (2). » Est-il éloquent ? ce n'est pas à lui d'en juger, mais il a assez travaillé pour mériter d'acquérir quelque talent. S'il a rimé la recette d'une poudre dentifrice, il l'a fait sur la demande d'un ami : d'ailleurs lui-même soigne ses dents, il l'avoue ; pour tout homme, c'est un droit ; pour un avocat et un prêtre, c'est un devoir. Ses poésies légères, que ses ennemis citent en se voilant la face, ne sont point si licencieuses, et il n'hésite pas à les lire en plein tribunal : qu'y a-t-il là de dangereux ? On trouve bien autre chose chez les

(1) *Id.*, 4.
(2) *Id.*, 4-5.

poètes, et, après tout, il n'a fait qu'imiter Solon et Platon. Des miroirs, il en a sans doute : même il s'y regarde quelquefois, comme l'ont conseillé Socrate et Démosthène; mais lui, il s'en sert surtout pour ses expériences d'optique. On l'a traité de barbare, parce qu'il est né aux confins de la Numidie; mais il ne rougit pas de sa patrie, qui d'ailleurs n'est point si barbare : en tout cas, il aurait d'autant plus de mérite à être civilisé. On l'accuse d'avoir été pauvre, d'avoir eu pour tout patrimoine une besace et un bâton ; mais la pauvreté n'a jamais déshonoré personne, elle a été le lot de la plupart des grands hommes ; d'ailleurs, il n'est pas si dépourvu de biens, il a hérité d'une assez jolie fortune : s'il s'est appauvri quelque peu, c'est par ses générosités (1).

Après ces amusantes discussions épisodiques, destinées à dérider les juges, Apulée se décide à aborder la question : « J'arrive maintenant, dit-il, à l'accusation même de magie, immense bûcher qu'on allumait à grand fracas pour me perdre, et qui, contre l'attente de tous, s'est éteint dans je ne sais quels contes de vieilles femmes (2). » Ici plus que jamais il va s'évertuer à éviter le point précis du procès. D'abord il s'amuse à ergoter sur les mots. Qu'est-ce que cette magie dont l'accusent ses ennemis? Chez les Perses et pour Platon, c'est tout simplement le culte des dieux : en ce sens, l'orateur se déclare fort honoré d'être classé parmi les mages. Prétendra-t-on qu'il est magicien dans l'acception vulgaire du terme? Alors il s'étonne qu'on n'ait pas craint de s'attaquer à un homme qui dispose d'une telle puissance : en réalité, accuser un homme de magie, c'est déclarer qu'on ne l'en croit pas coupable. « Du reste, ajoute Apulée, rien de plus vain, de plus

(1) *Id.*, 5-23.
(2) *Id.*, 25.

inepte, de plus niais, que les prétendues preuves de mes accusateurs. » D'un air dédaigneux, il énumère rapidement les faits allégués, en marquant chacun d'eux d'un trait satirique. Ces sottises ne méritent même pas une réfutation, et il pourrait arrêter là son discours ; mais, comme la clepsydre est presque pleine encore, il va les passer en revue, pour remplir le temps. « Vrai ou faux, dit-il, je ne nierai rien ; j'avouerai tout, comme si tout était vrai. De cette façon, la foule immense qui de toutes parts est accourue pour l'audience comprendra clairement que contre les philosophes on ne peut rien avancer non seulement de vrai, mais encore de faux ; ils sont si forts de leur innocence qu'ils préfèrent se justifier alors qu'ils pourraient nier (1). » C'était reconnaître implicitement l'exactitude des faits incriminés. Ne pouvant les contester, Apulée entreprend de démontrer que dans tout cela il n'y a pas trace de magie. Ces poissons qu'on lui reproche d'acheter lui servent tout simplement pour ses études d'anatomie, et jamais animaux marins n'ont été employés pour des opérations magiques ; ce Thallus et cette femme qui sont tombés raides devant lui, c'étaient des épileptiques, et ni l'un ni l'autre ne remplissait les conditions indispensables aux extases magiques ; ce talisman qu'on a vu dans sa bibliothèque, c'est un emblème religieux que seuls des initiés ont le droit de voir ; ces sacrifices nocturnes dont on a parlé ne sont guère vraisemblables, et ils ont existé seulement dans la déposition d'un ivrogne qui a vendu son faux témoignage ; ce prétendu squelette, fabriqué par un artiste d'Œa, est une charmante statuette de Mercure que les juges auront plaisir à admirer (2). La plupart de ces réponses ne sont pas absolument décisives. Presque toujours Apu-

(1) *Id.*, 25-28.
(2) *Id.*, 29-63.

lée reste prudemment en dehors du point précis de l'accusation : qu'il dissèque des poissons, qu'il possède un portrait de Mercure, qu'il ait traité des épileptiques, cela ne prouve pas nécessairement que les poissons, les sujets épileptiques et le portrait de Mercure, dieu des sorciers, n'aient pu réellement lui servir à des opérations magiques. D'ailleurs, il expédie lestement et cache au milieu de son discours les griefs les plus graves. Et toujours il procède de même : à peine a-t-il mentionné le fait, qu'il se met à railler ses ennemis, à égarer ses auditeurs dans de longues dissertations sur l'histoire naturelle, la médecine, la philosophie, la religion ou les sciences occultes. On prend tant de plaisir à l'écouter qu'on oublie de quoi il s'agit : on rit avec lui, et un juge qui rit est désarmé.

L'orateur change de tactique dans la dernière partie de son discours, qui est aussi la plus considérable. Evidemment gêné par l'accusation de magie, il a jusqu'ici tourné la difficulté par des plaisanteries et d'habiles digressions. Il affecte de ne prendre au sérieux et de ne discuter à fond que les imputations relatives à son mariage. C'est que sur ce point il se sentait sûr de lui. Sa conscience d'honnête homme ne lui reprochait rien, et il avait des preuves plein les mains. Ses accusateurs ont produit une lettre, où suivant eux sa femme elle-même se plaint de ses sortilèges : la lettre est authentique, mais on a eu soin d'isoler le passage en question, ce qui en dénature le sens; de la lecture du document tout entier, il ressort au contraire que Pudentilla répétait cette calomnie pour la réfuter. Que vient faire la magie dans toute cette histoire? Pudentilla était veuve ; elle avait non pas soixante ans, comme on l'a dit méchamment, mais quarante ans; elle a été fort heureuse de trouver un bon mari comme Apulée ; et s'ils se sont épousés à la campagne, ce n'est pas qu'ils eussent à cacher aucune intrigue, c'est tout

simplement qu'ils voulaient éviter les ennuis d'une noce en ville (1). On accuse l'orateur d'avoir confisqué la fortune ; bien au contraire, il a fait preuve d'un entier désintéressement : « Quand bien même, dit-il, j'aurais été le plus grand magicien du monde, je n'aurais eu aucun intérêt à employer les enchantements et les filtres pour séduire Pudentilla (2). » Et, pièces en main, il prouve que son mariage ne lui a pas été avantageux : la dot, qu'il n'a pas encore touchée, est modeste, et elle doit faire retour aux héritiers de sa femme, si lui-même meurt sans enfant ; bien plus, alors que Pudentilla voulait déshériter l'ingrat Pudens, c'est Apulée qui l'a décidée à tester en faveur de son fils ; quant à cette propriété magnifique que le philosophe aurait acquise pour lui, c'est un petit domaine acheté au nom de Pudentilla, comme en témoignent le tuteur de la dame et le trésorier qui a encaissé les droits de vente (3). Apulée a donc les mains nettes ; son innocence est démontrée, et il résume toute son argumentation en quelques phrases incisives : « Voyons donc un seul de ces maléfices ; je n'en demande qu'un, le moins évident ou le plus contestable de tous. Quant aux griefs que vous avez formulés, voyez si j'y réponds en deux mots :

« Tu brosses tes dents ? — J'ai le droit d'être propre.
« Tu regardes des miroirs ? — Un philosophe le doit.
« Tu fais des vers ? — C'est permis.
« Tu études les poissons ? — Aristote l'enseigne.
« Tu consacres du bois ? — Platon le conseille.
« Tu prends femme ? — Les lois l'ordonnent.
« Ta femme est ton aînée ? — C'est fréquent.
« Tu as agi par cupidité ? — Regarde le contrat de

(1) *Id.*, 66-89.
(2) *Id.*, 90.
(3) *Id.*, 91-101.

mariage, rappelle-toi la donation, lis le testament (1). »

Ces derniers mots du plaidoyer caractérisent bien la tactique d'Apulée : il y répond à tout, sauf à l'essentiel, à la seule accusation nettement formulée par ses adversaires, l'accusation de magie. Il avait changé peu à peu l'objet du débat : il avait prouvé jusqu'à l'évidence que, fût-il le plus puissant des sorciers, il n'avait point fait un usage criminel de sa science occulte. Cette démonstration suffit pour le faire acquitter, parce qu'il parlait devant des juges éclairés et philosophes, charmés de son éloquence et de son esprit ; il bénéficia d'ailleurs de sa popularité et du mauvais renom de ses accusateurs, d'autant mieux qu'à ce moment, sous Antonin, pour tout ce qui relevait uniquement de la conscience, le mot d'ordre était à la tolérance. Mais, en réalité, il n'avait nulle part touché le fond de la question : oui ou non, était-il magicien ? oui ou non, s'était-il livré à des opérations magiques ?

Qu'il crût aux sciences occultes et que sa curiosité eût été attirée de ce côté, c'est ce dont on ne peut douter. Malgré lui, son embarras se trahit quand il arrive aux faits incriminés. Il affecte de les dédaigner, mais il ne peut les nier. Il déclare qu'il les avouera tous, évidemment pour ne pas être obligé de reconnaître formellement que tels ou tels sont vrais. « Je prouverai, dit-il, qu'il n'y a dans tout cela rien qui touche à la magie. Je montrerai ensuite que, fussé-je le plus grand magicien du monde, je n'ai donné aucun motif, aucune occasion de me surprendre au milieu de quelque maléfice (2). » Pour repousser tout soupçon de sortilèges ou pour ne pas entrer dans de compromettantes explications, il allègue sa piété, ses études d'histoire

(1) *Id.*, 103.
(2) *Id.*, 28.

naturelle ou de physiologie. Cet objet sacré où l'on a prétendu voir un talisman, il ne peut le montrer, ni même en révéler la nature. Ce grand dieu qu'il adore, il refuse de le nommer (1). Ces sacrifices nocturnes, il se contente d'en rire. Pourtant il est forcé de convenir qu'à plusieurs reprises, devant lui, des personnes ont été prises du sommeil magnétique ; dans l'affaire de Thallus, quand on le somme de produire les témoins, il amène bien les quatorze camarades de l'esclave, qui n'étaient pas là, mais il s'arrange pour ne pas montrer le seul témoin irrécusable, le sujet lui-même (2). D'ailleurs Apulée avoue qu'il croit à l'hypnotisme : « Voilà, dit-il, ce que je lis dans plusieurs auteurs sur les enfants magiques. Mais j'hésite, quand il s'agit de déclarer si je crois ou non ces choses-là possibles. Sans doute, je pense avec Platon qu'entre les dieux et les hommes existent certaines puissances divines, intermédiaires par leur nature et par l'espace qu'elles occupent ; ce sont ces êtres qui président à toutes les divinations, à tous les prodiges de la magie. Il y a plus : je suis persuadé qu'une âme humaine, surtout l'âme saine d'un enfant, peut, au moyen de charmes qui la transportent, de parfums qui l'extasient, être entièrement soustraite à la conscience des choses de ce monde ; insensiblement elle peut oublier son corps, être ramenée, réduite à sa nature essentielle, qui est immortelle et divine ; alors, dans une espèce de sommeil, elle peut prédire l'avenir » (3). Il admet également que les sortilèges peuvent agir sur le cœur des femmes (4). Enfin, il connaît à merveille les éléments de l'art magique ; il cite tous les sorciers célèbres, et, pour se moquer de l'ignorance de ses

(1) *Id.*, 56 sqq. ; 64-65.
(2) *Id.*, 45. — Cf. 43 et 48.
(3) *Id.*, 43.
(4) *Id.*, 78 sqq.

accusateurs, il se laisse entraîner à faire devant les juges un véritable cours de magie (1). De tout cela on peut induire que le dévot philosophe, si passionné pour tous les genres d'expériences, s'était laissé tenter, lui aussi, et avait quelquefois mis en pratique ce qu'il connaissait si bien. C'est du moins la conclusion qu'en tira la foule dans sa logique impitoyable, le jour même du procès. La plaidoirie approchait de la fin, et Apulée venait de dire : « Trouvez un seul motif, même des plus frivoles, qui ait pu me faire rechercher la main de Pudentilla pour un intérêt personnel quelconque ; prouvez qu'il soit résulté pour moi de ce mariage le moindre bénéfice, et alors je consens à passer pour un Carinondas, un Damigéron, un Moïse, un Jannès, un Apollonius, un Dardanus, ou n'importe quel magicien connu depuis Zoroastre et Hostanès... » A ce moment, l'orateur fut interrompu par les violentes rumeurs du public ; et le proconsul eut bien de la peine à apaiser la foule. Apulée poursuivit, un peu déconcerté par ce vacarme : « Voyez, je vous prie, Maximus, quel tapage ils ont fait, parce que j'ai énuméré les noms de quelques magiciens. Comment procéder avec des gens aussi grossiers, aussi barbares ? Dois-je répéter encore que ces noms et bien d'autres ont été tirés par moi des plus illustres auteurs dont les bibliothèques publiques renferment les ouvrages ? Faut-il leur prouver qu'autre chose est de connaître des noms, autre chose de se livrer aux mêmes pratiques, et que des citations dues à un peu de mémoire et d'érudition ne sauraient être considérées comme l'aveu d'un crime ? Ne vaut-il pas bien mieux, Claudius Maximus, m'en rapporter simplement à vos lumières, à votre science, et dédaigner de répondre à ces clameurs de gens grossiers et ignorants ? Oui, c'est ce parti que j'adopte. Qu'ils pensent

(1) *Id.*, 30-31 ; 40-43 ; 90.

ce qu'ils voudront, je ne n'en soucierai (1) ». De cet incident d'audience il résulte nettement que l'argumentation d'Apulée n'avait pas convaincu la foule, pas plus que nous : son plaidoyer ne fit que donner un nouvel aliment aux commérages et fortifier les soupçons depuis longtemps répandus.

Telle est l'origine de cette curieuse légende d'Apulée magicien, qui fut si populaire en Afrique pendant des siècles. Elle commença de se former dès le temps de la jeunesse du philosophe. De bonne heure on trouva suspects ses longs voyages en Orient, son goût des religions occultes, son initiation à tant de mystères, sa foi de néo-platonicien, ses travaux de laboratoire, sa fortune rapide, même la fascination de son éloquence. Ces préjugés populaires avaient abouti à l'accusation solennelle de magie, portée devant le proconsul. Acquitté, Apulée n'en fut que plus soupçonné : malgré toute l'habileté de sa défense, il avait laissé voir son goût et sa connaissance des sciences occultes ; on pensa tout simplement qu'il s'était tiré d'affaire en ensorcelant ses juges. Après sa mort, la légende se précisa encore ; on lut tous ses ouvrages avec des yeux prévenus ; on y vit qu'avec des plantes il opérait des guérisons mystérieuses ; dans ses traités de philosophie on trouva la preuve qu'il avait toujours cru aux démons ; dans son roman des Métamorphoses, on rencontra en foule des aventures d'enchanteurs et de sorciers, bien plus, on y releva cet aveu que lui-même s'était changé en âne ; et de ce qu'il disait on conclut tout ce qu'il ne disait pas. Peu à peu se produisit un singulier revirement de l'opinion publique : on s'enorgueillit en Afrique de la puissance surnaturelle du grand Africain. Et quand arrivèrent les apôtres chrétiens, parlant des miracles de leur Christ, les

(1) *Id.*, 90-91.

défenseurs de la vieille société leur opposèrent les miracles du païen Apulée, miracles d'une authenticité incontestable, puisqu'ils s'étaient accomplis dans le pays même. Aussi les apologistes chrétiens partirent en guerre contre le philosophe de Madaura, qui d'ailleurs, dans son roman, avait raillé les partisans de la religion nouvelle (1). Polémistes ou évêques, ceux-là mêmes qui admiraient le plus son talent d'écrivain et qui pour le style relevaient directement de lui, s'efforcèrent de ruiner son action sur les âmes. La lutte dura longtemps, autant que la bataille entre le paganisme et le christianisme. Au troisième siècle, Lactance mentionne les miracles d'Apulée (2). Au commencement du cinquième siècle, saint Augustin, qui cependant appréciait beaucoup le philosophe pour l'avoir beaucoup lu, se fâcha souvent contre le magicien : « Apulée, dit-il, et d'autres personnages versés dans les arts de la magie, voilà les hommes que l'on compare, même que l'on préfère au Christ (3) ! » Et bien des fois il combattit avec acharnement cet adversaire qu'il jugeait très dangereux. La légende se répandit même hors de l'Afrique, comme l'atteste ce passage de saint Jérôme : « Ce n'est pas un grand privilège que de faire des miracles : en Egypte, les magiciens en firent contre Moïse ; de même, Apollonius et Apulée (4). » Chose curieuse, tout en attaquant le philosophe, les chrétiens croyaient à sa puissance surnaturelle ; ils étaient convaincus qu'il avait été en relations avec les démons. Ainsi, jusqu'à l'invasion vandale, païens et chrétiens d'Afrique ont livré bataille autour du nom d'Apulée le sorcier.

(1) *Metam.*, IX, 14.
(2) Lactance, *Inst. divin.*, V, 3, 7.
(3) Saint Augustin, *Epist.* 138. — Cf. *Epist.* 136 et 137 ; *De civit. Dei*, VIII, 19.
(4) Saint Jérôme, *in Psalm. LXXXI* (*Patrologie* de Migne, tome XXVI, p. 1066).

On voit le grand intérêt historique que présente l'*Apologie* : non seulement elle renferme une foule de détails curieux sur les sciences occultes et la société du temps, mais encore on y voit germer une légende intéressante pour l'histoire du christianisme. La valeur littéraire du plaidoyer n'est pas moindre. Malgré les défauts qu'on y peut relever, malgré l'abus des digressions et des jeux d'esprit, c'est une œuvre des plus originales, unique en son genre, infiniment curieuse, vraiment éloquente par endroits et toujours amusante, pleine de fantaisie, de grâce et de verve, toujours étrangement personnelle. En étudiant la structure du discours, nous avons montré l'habileté de l'avocat. Mais, à ne considérer que la forme, il y a encore beaucoup à admirer. Apulée s'y montre écrivain toujours ingénieux et spirituel. Çà et là, de jolis morceaux, un peu épisodiques, mais brillants, sur la pauvreté, sur les miroirs, sur le veuvage, sur l'ingratitude, sur les mariages à la campagne (1). Les portraits en charge des accusateurs ou des témoins, de l'escroc Rufinus et des honnêtes personnes qui l'entourent, du vieux paysan Æmilianus, du jeune et sot Pudens, de l'ivrogne Junius Crassus, de l'épileptique Thallus, sont de vrais chefs-d'œuvre de malice et de satire bouffonne (2). En beaucoup d'endroits, de petits croquis de mœurs, des scènes de la vie, des intérieurs de campagnards ou de coquins, des paysages, annoncent le romancier. Tout cela s'éclaire d'un style rapide, précis, mordant, pittoresque, éclatant de couleurs. Apulée déclare au début de son discours qu'il a eu seulement cinq ou six jours pour préparer sa défense (3) ; on peut en conclure que, suivant l'usage, il a beaucoup remanié le plaidoyer primitif ; car l'*Apologie*, avec ses airs de laisser-aller,

(1) *Apol.*, 14-22 ; 85-88 ; 92.
(2) *Id.*, 43-44 ; 56-60 ; 74-77 ; 97-98
(3) *Id.*, 1.

est une œuvre très étudiée où revit, avec toute la puissance de sa parole, avec tout son entrain et sa fantaisie, l'orateur adoré des Carthaginois.

IV

De tant de livres d'Apulée, un seul a pris rang dans la littérature générale, parmi ces chefs-d'œuvre privilégiés que lisent les gens un peu instruits de tous les pays et de tous les temps. Le philosophe, le savant, même l'orateur, sont aujourd'hui peu connus. Seul, le romancier a vraiment survécu : pour la postérité, Apulée n'est plus que l'auteur de l'*Ane d'or*.

Il avait composé plusieurs romans. Tel était cet *Hermagoras*, qui a été assez souvent cité par Priscien ou d'autres grammairiens d'Afrique (1). Les courts fragments que nous en possédons se rapportent à des récits d'aventures, à des paysages, à des scènes de mœurs. Mais, d'après ces débris, il est naturellement impossible de se faire une idée de l'œuvre.

Au contraire, le roman des *Métamorphoses*, surnommé l'*Ane d'or* par l'admiration enthousiaste des lecteurs d'autrefois, nous est parvenu presque intact. C'est un ouvrage très considérable, en onze livres, et d'autant plus précieux que, si l'on met à part le *Satyricon* de Pétrone, c'est le seul spécimen original de la littérature romanesque chez les Latins. Quoique plusieurs critiques se soient efforcés récemment d'em-

(1) Les principaux fragments de l'*Hermagoras*, tous très courts d'ailleurs, nous ont été conservés par Priscien (livres III, IV, VI, et X ; tomes II et III des *Grammat. lat.* de Keil), et par Fulgence dans son *Exposit. sermon. antiqui.*

brouiller la question (1), nous ne doutons point que les *Métamorphoses* n'aient été écrites à Carthage pendant la dernière moitié de la vie d'Apulée. Elles ne peuvent dater de sa jeunesse : car dans l'*Apologie*, où il parle si complaisamment de toutes ses œuvres, aucune allusion n'est faite à ses romans ; et, s'il en eût publié déjà, ses ennemis n'auraient pas manqué d'exploiter contre lui les aventures prodigieuses et la licence de ses récits. En réalité, les *Métamorphoses* sont mentionnées pour la première fois dans la biographie d'Albinus par Capitolin : au moment où Septime Sévère et Albinus, deux Africains, se disputaient l'empire, Sévère se moquait de son compétiteur « qui perdait son temps à des contes de bonne femme, et qui vieillissait au milieu des amusements littéraires et des *milésiennes puniques* de son Apulée (2). » De ce texte précis on doit conclure : 1° que le roman a été composé à

(1) Rohde, *Rhein. Mus.*, XL, 76 sqq. ; Bürger, *Hermes*, XXIII, 489 sqq. ; Teuffel. *Gesch. der röm. Lit.*, 5e édition, 1890. — Suivant l'opinion qui prédomine aujourd'hui dans la critique allemande, et qu'est tenté d'adopter le continuateur de Teuffel, les *Métamorphoses* seraient le plus ancien des ouvrages d'Apulée. Cette opinion s'appuie seulement sur les allusions que fait Apulée au temps de son séjour à Rome (*Metam.*, I, 1 ; XI, 26-30). Mais, en réalité, ces allusions ne prouvent rien ; Apulée, de retour à Carthage, s'est souvenu de Rome, comme il se souvient d'Athènes, de Corinthe ou de Samos. Par contre, l'hypothèse soulève de très graves objections. On ne s'explique pas alors pourquoi le roman n'est mentionné ni dans l'*Apologie* ni dans les *Florides*, où Apulée parle si souvent de lui et de toutes ses œuvres ; pour tourner cette difficulté, on est obligé d'admettre que les *Métamorphoses* avaient d'abord paru sans nom d'auteur, ce qui est une supposition toute gratuite. Tout aussi forte est l'objection tirée de la forme : les caractères propres du style d'Apulée se dessinent bien plus nettement dans le roman que dans le plaidoyer ; et, pour cette raison encore, on doit rapporter les *Métamorphoses* à la seconde moitié de la vie d'Apulée. Enfin, si elles avaient été écrites à Rome, pourquoi Capitolin les aurait-il appelées un « roman carthaginois » ?

(2) « Cum ille næniis anilibus occupatus inter *milesias punicas* Apulei sui et ludicra litteraria consenesceret. » (Capitolin, *Clod. Albin.*, 12.)

Carthage, pour les Carthaginois, puisqu'il est qualifié de *punique* ; 2° qu'il est antérieur à l'année 197, date de la mort d'Albinus. — Comme Apulée s'établit à Carthage vers la fin du règne d'Antonin et comme il ne paraît pas avoir vécu jusqu'à la fin du règne suivant, les *Métamorphoses* doivent avoir été écrites dans la première moitié du règne de Marc-Aurèle. A ce moment, Apulée était en pleine possession de son talent comme de sa gloire : l'*Ane d'or* est le chef-d'œuvre de sa maturité.

C'est un chef-d'œuvre d'un genre bien particulier. Les *Métamorphoses* sont une sorte de roman à tiroir, où les épisodes, très nombreux et très variés, sont reliés au sujet principal par un fil assez mince. Le cadre est fourni par une histoire enfantine, les aventures d'un homme changé en âne. Lucius, le héros du livre, se rend pour affaires en Thessalie. Dans un défilé du mont Œta, il fait route avec un marchand de fromages, qui lui raconte des événements extraordinaires, des exploits de sorcières. Il écoute ces récits avec une curiosité croissante, à la fois tremblant et ravi ; car, s'il croit à la magie, il la connaît mal, et il espère bien la voir de plus près en Thessalie, dans cette terre classique des enchantements. Aussi, quand il entre dans la ville d'Hypata, il soupçonne partout des mystères. Pour comble de chance, il y reçoit l'hospitalité dans un logis prédestiné : si Milon, son hôte, est un vieil avare qui le laisserait volontiers mourir de faim, Pamphile, la maîtresse de maison, est experte en l'art de la magie. Vainement Byrrhène, une ancienne amie de sa mère, cherche à mettre Lucius en garde ; il se jure à lui-même qu'il verra la sorcière à l'œuvre ; pour arriver à ses fins, il courtise la servante Fotis, qui pourra lui être utile. Cependant il est invité à un grand festin chez Byrrhène ; là il n'entend parler que de nécromancie et de magie, il voit devant lui un convive dont le nez

et les oreilles ont été mangés par des sorcières. Il revient au milieu de la nuit, un peu pris de vin, et l'imagination surexcitée; il se heurte à trois bandits qui veulent enfoncer la porte de son hôte; il se jette sur eux, et les perce de coups. Le lendemain matin, on l'arrête; on le conduit au théâtre, au milieu d'une foule immense; on instruit solennellement son procès; mais, au moment où l'on prononce sa condamnation à mort, un fol accès d'hilarité secoue toute l'assistance: on s'est moqué de lui, les habitants d'Hypata viennent de célébrer à ses dépens leur fête du Rire, et ses trois victimes étaient trois peaux de bouc animées par son hôtesse. Cette mésaventure ne fait que redoubler la curiosité de Lucius, et il supplie la servante de lui révéler les mystères de la maison. Fotis le conduit un soir au grenier, et là, par la fente d'une porte, lui montre Pamphile occupée à se métamorphoser en oiseau. Il veut imiter la sorcière; mais il se trompe d'onguent et se change en âne: il ne recouvrera sa forme humaine qu'après avoir mangé des roses fraîches. Pendant bien longtemps le pauvre baudet cherchera vainement le rosier qui doit mettre fin à ses braiments. A peine est-il descendu à l'écurie que des voleurs y pénètrent et l'emmènent en compagnie de son cheval. Après une longue marche et d'inutiles tentatives de fuite, il arrive à la caverne des brigands. Quelques jours plus tard, il veut s'enfuir, avec une jeune fille enlevée pendant la cérémonie de ses noces; mais on rattrape les fugitifs, et l'on condamne la femme à être cousue vivante dans la peau de l'âne. Heureusement survient un brigand inconnu, qui enivre et garrotte ses nouveaux confrères: c'est le fiancé de la prisonnière. Lucius est sauvé; il fait une entrée solennelle dans la ville voisine et est invité aux noces. Pour lui assurer une vie heureuse, on le confie avec force recommandations à l'intendant du haras: mais à la campagne il ne trouve que

misères et coups. Quand on apprend la mort tragique des maîtres, l'intendant prend la fuite en emmenant toutes les bêtes de la ferme. Lucius est vendu au marché. Il appartient successivement aux prêtres mendiants de la déesse syrienne, à un meunier, à un jardinier, à un soldat : ce n'est partout que tribulations. Enfin, la chance vient à tourner : acheté par deux esclaves, un cuisinier et un pâtissier, il se régale de bons morceaux et de petits gâteaux ; puis il passe au service direct du maître, qui a remarqué ses talents. Dès lors, il va de triomphe en triomphe ; il devient un âne savant, célèbre par toute la Grèce ; il mange et boit à table, et l'on se pâme à tous ses mouvements ; même il a des aventures galantes. Enfin, à l'occasion des jeux donnés par son maître, il doit paraître sur le théâtre de Corinthe en compagnie d'une femme condamnée à mort. Cette perspective l'épouvante : tout à coup, durant la représentation, il se dérobe et s'enfuit vers le port de Cenchrées. Au milieu de la nuit, pendant qu'il sommeille sur la plage, Isis lui apparaît et lui annonce la fin de ses maux. En effet, le lendemain, une procession sort de Corinthe et se dirige vers Cenchrées où l'on doit baptiser un navire ; le grand-prêtre tient à la main un bouquet de roses : le baudet s'approche sans être vu, et, dès qu'il a mâché quelques feuilles, il redevient Lucius. Pour témoigner sa reconnaissance à la déesse, il se fait initier aux mystères d'Isis ; puis il s'embarque pour Rome, où il se consacre encore à Osiris et se fait affilier à la confrérie des Pastophores. — Ainsi finit ce singulier roman. En apparence, il ne s'agit ici que des aventures d'un âne. Mais ce n'est là qu'un cadre commode qui se prête à toutes les fantaisies d'un conteur et d'un satirique. En réalité, les *Métamorphoses* sont une œuvre très complexe et très variée ; et, pour la bien comprendre, il est nécessaire d'en distinguer avec soin les divers éléments.

Apulée lui-même nous apprend d'où il a tiré le fond de ses récits. « Je vais coudre ici divers contes de la façon de Milet (1) » : tels sont les premiers mots de son roman. En effet, l'*Ane d'or* est, avant tout, un recueil de ces fables milésiennes qui furent si populaires dans l'antiquité. Aventures de cœur et voyages extraordinaires, galanterie et sortilèges, tel était le domaine varié de ces petits contes, tantôt délicats, tantôt licencieux, faits d'observation réaliste et de fantaisie, de rire et d'attendrissement. Plusieurs étaient aussi anciens que la civilisation grecque ; ils apparaissent dans l'Odyssée avec l'épisode de Circé, dans les poèmes cycliques avec les aventures de la belle Hélène, de Troïle et Cressida, ou de la magicienne Médée. Ils se glissent même dans l'histoire avec Hérodote, qui a religieusement enregistré les merveilleux exploits du roi Candaule, de Gygès, de Midas, de Polycrate, de Crésus. Par les colons de Milet, ils se répandent sur toutes les côtes de la mer Egée et de la mer Ionienne. Ils flottent dans l'imagination populaire jusqu'à la période alexandrine. Par suite des expéditions en Asie et de la fondation des royaumes hellénistiques, ils se mêlent aux récits orientaux, et donnent naissance à deux genres littéraires distincts : le roman proprement dit, curieux des lointains voyages, du fantastique et des galanteries exotiques, mais trop réglementé, alourdi de conventions, de rhétorique, de sophistique ; et le conte, qui eut l'esprit de s'en tenir à la peinture des mœurs populaires. Le roman grec se développa dans une atmosphère de pédantisme, et devint vite très ennuyeux. Mais le conte garda sa libre allure ; toujours rapide et ironique, il se moqua de tout, mais en glissant jusque dans sa fantaisie un grain d'observation vraie. Au second siècle avant notre ère, Aristide de Milet eut l'idée de composer un recueil de ces

(1) *Metam.*, I, 1.

contes milésiens, anciens ou nouveaux. Ce fut une mine inépuisable où se fournirent pendant des siècles les écrivains grecs et latins. Vers le temps de Sylla, l'historien Sisenna traduisit les *Milésiaques* d'Aristide, ce qui augmenta encore leur popularité (1). Ovide, qui les connaissait bien et qui les cite, s'en est souvenu plus d'une fois dans ses *Métamorphoses*; Pétrone y a pris la *Matrone d'Ephèse* et bien d'autres épisodes de son *Satyricon*. Ces récits de Milet furent toujours très goûtés à Rome; et plus tard saint Jérôme s'irritait de ce succès : « On trouve plus de gens, dit-il, pour lire les *Milésiennes* que les livres de Platon (2) ». A travers le moyen âge, beaucoup de ces contes sont arrivés jusque dans nos littératures modernes : après avoir inspiré bien des fableaux et des romans, ils ont passé dans Boccace, dans Shakespeare, dans Rabelais, dans La Fontaine, dans Swift; et l'une de ces histoires, les *Amours de Psyché*, a tenté encore Corneille et Molière, sans compter des peintres comme Raphaël, des sculpteurs comme Pradier, et tant d'autres artistes de nos jours. Cette brillante fortune des *Milésiennes* est due surtout au roman d'Apulée.

Ces petits récits à la façon de Milet étaient à la mode dans l'Afrique du second siècle. Tertullien y fait allusion ; et l'empereur Albinus, grand admirateur de l'*Ane d'or*, paraît s'être essayé en ce genre (3). Apulée trouvait donc à Carthage un public tout préparé. C'est bien dans les recueils de Contes milésiens qu'il a pris la matière de ses *Métamorphoses* : il le déclare formellement, et dans les *Æsopea*, dans Babrius, dans les œuvres de

(1) Ovide, *Trist.*, II, 443-444 ;

Vertit Aristiden Sisenna ; nec obfuit illi
Historiæ turpes inseruisse jocos.

(2) Saint Jérôme, *Comment. in Isaï.*, XII, 40; *adv. Rufin.*, I, 17.

(3) Tertullien, *De anima*, 23 ; Capitolin, *Clod. Albin.*, 11. — Cf. Fronton, *Epist.*, p. 62 (Naber) ; Martianus Capella, II, 100 (ed. Eyssenhardt, p. 28).

Lucien, on rencontre, avec quelques variantes, plusieurs de ses récits (1). Il a emprunté aux *Milésiennes* : 1° le cadre de son roman, c'est-à-dire les aventures de l'Ane ; 2° divers petits contes ; 3° l'épisode le plus considérable, l'histoire de Psyché.

En elle-même, la fable de l'homme changé en âne n'a rien d'exclusivement hellénique. C'est une de ces inventions populaires qu'on rencontre un peu partout : celle-ci se retrouve chez les Orientaux, par exemple chez les Arabes, sans que l'on puisse conclure de cette coïncidence à un emprunt. Mais il est certain qu'Apulée a pris cette histoire dans quelque conteur grec : le héros du livre, par ses ancêtres, prétend se rattacher à diverses races helléniques ; la scène se passe en Thessalie ou à Corinthe ; enfin Apulée nous dit : « Attention, lecteur, tu vas rire : c'est un conte grec qui commence (2). » A défaut de la Milésienne originale, nous possédons du moins une adaptation hellénique de la même fable : c'est le charmant opuscule de Lucien qui est intitulé *Lucius ou l'Ane*. Il est fort intéressant de comparer les deux œuvres. Elles ne dérivent point directement l'une de l'autre, malgré toutes les hypothèses qu'on a voulu émettre à ce propos (3). Mais elles ont été composées vers le même temps, l'une en Orient, l'autre à Carthage, d'après un même original qui est aujourd'hui perdu et où plusieurs détails trahissent la main d'un conteur ionien (4). Quoi qu'il en soit de cette Milésienne qui a

(1) Cf. O. Crusius, *Philologus*, XLVII, p. 448 sqq.

(2) « Fabulam græcanicam incipimus. » (*Metam.*, I, 1. — Cf. 2.)

(3) Dilthey, *Göttinger Festrede*, 1879 ; Goldbacher, *Zeitschrift für österr. Gymn.*, XXIII, p. 323 et 403. — Cf. Bürger, *De Lucio Patrensi*, Berlin, 1887 ; Rohde, *Ueber Lucians Schrift Lucius*, Leipzig, 1869 ; *Rhein. Mus.*, XL, 91.

(4) Sur cet original grec, dont se sont également inspirés Lucien et Apulée, nous ne savons rien de précis. Le patriarche Photius (*Biblioth.*, p. 129) mentionne, il est vrai, un recueil de *Métamorphoses* d'un certain Lucius de Patras dont les deux premiers livres contenaient la même histoire que l'*Ane* de Lucien. Mais

servi de modèle, les deux adaptations que nous possédons, le conte grec et le roman africain, sont des chefs-d'œuvre, mais de physionomie très différente, et d'une portée très inégale. Des deux côtés, la charpente de l'histoire principale est identique : pour tout ce qui se rapporte directement à l'âne, les incidents sont les mêmes, les personnages ne se distinguent que par le nom, et encore le héros s'appelle-t-il Lucius chez les deux auteurs. Mais là s'arrête l'analogie. Dans l'opuscule de Lucien, il n'est question que du baudet ; le récit est court et rapide, bien composé, fin et délicat, sobre de détails, parfois jusqu'à la sécheresse, mais plein de mesure, de goût, et relevé d'une légère ironie. Au contraire, le gros roman d'Apulée est touffu, encombré d'épisodes et de digressions, violent de tons, réaliste jusqu'à la crudité, mais prodigieusement varié, riche de fantaisie pittoresque et de couleur, très vivant, et toujours amusant. A coup sûr, l'*Ane d'or* est pour nous infiniment plus précieux que l'*Ane :* malgré toute sa grâce, le récit de Lucien est un petit conte sans conséquence ; les *Métamorphoses* d'Apulée, malgré les défauts qu'on y relève, sont un de ces livres immortels qui suffisent à la gloire d'un homme et où revit toute une société. A ne considérer que la forme, la comparaison de ces deux ouvrages met en pleine lumière l'opposition du génie grec et du génie africain.

Apulée définissait bien son livre, quand il l'appelait un tissu d'histoires milésiennes. En effet, la longue odyssée de son baudet ne lui est souvent qu'un prétexte à conter pour conter. C'était à la fois l'avantage et le

Photius lui-même ne pouvait dire lequel des deux écrivains avait imité l'autre. Or le personnage de Lucien s'appelle justement Lucius de Patras (cf. *Lucius*, 55). A notre avis, ces *Métamorphoses* du pseudo-Lucius étaient une encyclopédie de contes milésiens, mise par un faussaire sous le nom du héros de Lucien, dont les aventures remplissaient les deux premiers livres du recueil.

danger du cadre adopté. Lucien lui-même a fait entrer dans son récit divers épisodes, par exemple celui des prêtres syriens (1). Mais, chez l'auteur grec, ces hors-d'œuvre sont peu nombreux et courts : malgré tout, c'est ordinairement l'âne qui est en scène. Chez Apulée, au contraire, l'essentiel de la fable est bien souvent sacrifié à l'accessoire. Ne nous en plaignons pas d'ailleurs : car il a donné ainsi beaucoup plus de variété à son livre, et il nous a conservé une foule de contes, dont beaucoup sont charmants. Ce sont d'abord des histoires de voleurs : *Brigand par amour*, où un jeune homme s'enrôle dans une bande de brigands pour délivrer sa fiancée; *Trois frères*, où les trois fils d'un riche paysan sont massacrés par un hobereau féroce aidé de ses valets et de sa meute; l'*Ours de Platée*, où un voleur héroïque, sans une plainte, se laisse dévorer par les chiens dans la peau de l'ours où il s'est caché (2). Puis des contes fantastiques: le *Spectre*, où le fantôme d'une jeune fille pénètre en plein midi dans la cour d'un moulin et entraîne le meunier dans une chambre où il se pend; *Téléphron*, où un pauvre homme s'endort en veillant un mort et se laisse manger le nez par des sorcières ; les *Trois outres*, où la magicienne Pamphile, par inadvertance, au lieu des cheveux roux d'un gros Béotien qu'elle aime, jette dans son creuset des poils de bouc, et, croyant appeler à elle le garçon, ne réussit qu'à animer et attirer des outres (3). Les plus jolis parmi ces contes, et les plus finement ciselés, sont ceux qui nous peignent des scènes de ménage : le *Cuvier*, un vrai chef-d'œuvre, plus amusant encore dans Apulée que dans La Fontaine; les *Sandales de Philésitère*, où le galant trouve un très ingénieux moyen de se tirer d'affaire et de rentrer en possession de ses sandales

(1) *Lucius*, 35-41.
(2) *Metam.*, IV, 13-21 ; VII, 5-13 ; IX, 33-38.
(3) *Id.*, II, 20-32 ; III, 15-17 ; IX, 30.

oubliées un soir chez le décurion Barbarus; la *Cage d'osier*, où le foulon découvre un intrus, caché là par sa coquine de femme, et à moitié mort d'une indigestion de soufre ; le *Van de bois*, d'où sortait un pied suspect que l'âne fit exprès d'écraser en passant pour se venger de la meunière (1). Ailleurs, ce sont de vrais drames de famille, comme l'*Empoisonneuse*, comme la *Phèdre de village*, comme cette histoire de *Thrasylle*, où une femme, pour venger la mort de son mari, crève à coups d'épingle les yeux du meurtrier, un ancien prétendant (2). Tous ces petits contes, si variés et si curieux, ont été évidemment beaucoup remaniés par Apulée ; on y reconnaît aisément son style et son tour d'esprit. Mais l'idée première ne lui appartient pas ; on peut l'affirmer au moins pour la plupart de ces récits, dont l'origine grecque nous est révélée par bien des détails, par le lieu de la scène, par des allusions précises, par le nom même des personnages. Si la forme est bien d'Apulée, le fond a été presque toujours emprunté au cycle milésien. En général, ces épisodes sont rattachés au sujet principal par des procédés un peu primitifs. Personne ne soupçonne une intelligence humaine derrière la grosse tête du baudet ; on ne se méfie pas de ses longues oreilles, on ne se gêne nullement devant lui, et les commérages vont leur train : mais Lucius note ces conversations, et c'est ainsi que nous sont présentés la plupart des contes. Une autre méthode familière au romancier consiste à identifier quelque personnage épisodique du canevas grec avec le héros d'une fable distincte : sous prétexte de nous révéler tous les antécédents de l'individu, il introduit, en réalité, un autre récit. Parfois même, plusieurs histoires sont enchâssées l'une dans

(1) *Id.*, IX, 5-7 ; 17-21 ; 24-28.
(2) *Id.*, VIII 1 14 ; X, 2-12 ; 23-28

l'autre. On peut certes imaginer une composition plus savante : mais, après tout, Apulée procède ici à la façon des épopées, des chroniques et des vieux romanciers. Sans doute l'habile rhéteur africain n'a pas adopté au hasard cette méthode naïve : elle convenait peut-être mieux que toute autre à son recueil de contes populaires.

Il ne s'est pas mis plus en frais pour relier à son sujet les *Amours de Psyché*. Dans la caverne des brigands, pour distraire une jeune fille prisonnière, une vieille servante débite ce long récit, qui remplit deux livres des *Métamorphoses*, et que l'âne écoute patiemment, oublié dans un coin : « Voilà, dit-il, ce que dans son ivresse la vieille radoteuse contait à la jeune fille captive. Et moi, debout près de là, je m'affligeais vraiment de n'avoir ni tablettes ni poinçon pour noter une si gracieuse histoire (1). » Cet épisode de Psyché, qui est de beaucoup le plus considérable du roman, résume à lui seul tous les aspects des contes milésiens : c'est un récit d'aventures, mêlé de fantastique, de galanterie, de drame, de détails réalistes et de raillerie. Sans aucun doute, c'est la partie la plus connue des *Métamorphoses* ; et pourtant l'on s'en fait d'ordinaire une idée assez inexacte. Nos poètes et nos artistes, laissant dans l'ombre tout le côté satirique de la fable, ont si bien idéalisé Psyché qu'ils l'ont rendue presque méconnaissable. Bien plus, des critiques transcendants ont prétendu découvrir dans cette histoire une profonde allégorie métaphysique : pour eux, les malheurs de la pauvre fille symbolisent les souffrances de l'âme à la poursuite de l'idéal. Au fond de cette théorie, il n'y a qu'un jeu de mots, fort ancien d'ailleurs, et dont, tout d'abord, il faut rendre responsable l'école néo-platonicienne : Psyché est le nom grec de l'âme (ψυχή), on voit le reste... Heureusement la vérité est beaucoup plus

(1) *Id.*, VI, 25

simple. Dans les *Métamorphoses*, bien certainement, cette longue histoire, qui est débitée dans un repaire de voleurs par une cuisinière ivre, et qui est notée par un âne, n'est qu'une histoire pour rire. Elle débute comme nos contes de fées : « Il y avait une fois dans une ville un roi et une reine. » Comme dans Perrault, ce roi et cette reine « eurent trois filles, toutes trois fort belles ; pour les deux aînées, si charmantes qu'elles fussent, on pouvait trouver des formules de louange ; mais la cadette était d'une beauté si rare, si merveilleuse, que le langage humain était trop pauvre pour la louer dignement (1). » Et la fable se déroule avec la symétrie des récits populaires : Psyché est tourmentée par ses deux sœurs aînées, reçoit d'elles trois visites, s'entretient trois fois avec son époux mystérieux, se rend en suppliante à trois temples, est soumise par Vénus à trois épreuves, dont elle se tire à l'aide des fourmis, d'un roseau enchanté et d'un aigle ; quand elle porte aux enfers la boîte fatale, une tour lui parle et lui indique la route à suivre. Enfin l'histoire se termine encore par la phrase traditionnelle : « C'est ainsi que Psyché épousa Cupidon, et, quand le temps fut venu, il leur naquit une fille, qu'on appela Volupté (2). » Dans ce curieux épisode de l'*Ane d'or*, il faut donc voir tout simplement un conte populaire. On retrouve la donnée générale et certains détails de ce récit dans les traditions de la plupart des peuples indo-européens. Mais l'histoire de Psyché, telle que nous la présente Apulée, s'était précisée sur la côte d'Asie Mineure. Le romancier lui-même appelle ce conte une *Milésienne*, et de son modèle il a conservé quelques traits significatifs, par exemple les allusions à l'oracle de Milet (3). Si la provenance

(1) *Id.*, IV, 28.
(2) *Id.*, VI, 24.
(3) « *Dei Milesii* vetustissimum percontatur oraculum... Apollo quanquam Græcus et *Ionicus* propter *Milesiae* conditorem sic Latina sorte respondit. » (*Metam.*, IV. 32.)

ionienne de la fable n'est point douteuse, on ne sait rien de l'original grec : d'ailleurs, ce sujet, qui dès l'antiquité avait inspiré tant d'œuvres d'art, avait tenté aussi plusieurs écrivains, entre autres l'Athénien Aristophonte. Dans ces conditions, on ne peut déterminer exactement quelle est ici, chez Apulée, la part d'invention. Sans doute, comme pour les aventures de l'âne, il a reproduit fidèlement les grandes lignes de l'original hellénique ; mais il a dû ajouter bien des détails. Le contraste est singulier entre la donnée enfantine de la fable et le raffinement de la forme : tel qu'il est, le conte est charmant. Ce qui est frappant surtout, c'est l'intention satirique. Le père de Psyché est un bon bourgeois uniquement préoccupé de caser sa fille. Les deux sœurs jalouses font à l'envi la caricature de leurs maris. Les scènes où figurent les dieux sont de vraies parodies : Vénus querelle Cupidon, le traite de vaurien, et le menace de se remarier ; Mercure crie partout une proclamation grotesque ; Jupiter, au moment où il pardonne à l'Amour, rappelle en riant ses propres fredaines; la séance de l'Assemblée des dieux et les Noces de Psyché tournent à la bouffonnerie (1). Chose plus significative encore, la raillerie se glisse jusque dans les scènes entre les amoureux : au moment où s'enfuit Cupidon, brûlé par la goutte d'huile, l'héroïne se cramponne à sa jambe droite et le suit quelque temps dans les airs (2). Tout cela montre le caractère véritable de l'histoire de Psyché. Pour bien goûter la jolie fable d'Apulée, nous ne devons pas la prendre plus au sérieux qu'il ne l'a fait lui-même : ce n'est que le plus long de ses contes milésiens.

Aventures de l'âne et récits de tout genre, c'est presque toute la matière de ses *Métamorphoses* qu'Apu-

(1) *Metam.*, IV, 32 ; V, 9-10 ; 29-30 ; VI, 8 ; 22-24.
(2) *Id.*, V, 24.

lée emprunte aux conteurs d'Ionie. Mais le roman n'en est ni moins original ni moins personnel. Ces *Milésiennes carthaginoises*, comme disait Septime Sévère (1), sont de provenance hellénique ; mais la mise en œuvre y est bien africaine, et partout y circule l'imagination alerte du brillant rhéteur de Carthage. Les contes se transforment entre ses mains, se déforment, si l'on veut ; mais, ce qu'ils perdent en délicatesse, ils le regagnent largement en couleur et en précision réaliste. Rien n'est moins grec d'aspect que ces récits de l'*Ane d'or* ; de ses modèles, Apulée ne garde que les traits dominants, l'idée essentielle ; toujours il façonne le détail au gré de sa fantaisie. Dans ce travail d'adaptation il porte une invention inépuisable ; il ajoute plus qu'il n'emprunte. Il se préoccupe de décrire et de peindre encore plus que de conter. Il aime à montrer son talent et l'avoue ingénûment ; par exemple, il arrête son héros devant la caverne des brigands pour nous dire : « C'est maintenant le moment de décrire l'aspect des lieux et la grotte qu'habitaient les voleurs. En même temps, je vous soumettrai un échantillon de mon savoir-faire. Et vous jugerez par vous-mêmes, si mon esprit et mon goût sont d'un âne comme ma figure (2). » De là, sans doute, bien des défauts, l'abus des morceaux à effet, de l'antithèse, des façons poétiques, des amplifications, des apostrophes, des monologues et des discours ; le rhéteur ici ne perd jamais ses droits, et, s'il n'est pas dupe de ses procédés, si même il est le premier à en rire, cependant par tous ces jeux d'esprit il ralentit et alourdit souvent le récit. Mais de là, aussi, bien des beautés neuves. Apulée, plus peut-être qu'aucun autre écrivain de l'antiquité, excelle à saisir les aspects changeants de la nature et de la

(1) Capitolin, *Clod. Albin.*, 12.
(2) *Metam.*, IV, 6.

comédie humaine. Qu'il s'agisse d'un paysage, d'un meuble, d'un intérieur de maison, d'un portrait, d'une silhouette de passant, d'un croquis de mœurs, d'une fête populaire, le romancier carthaginois est un grand maître en l'art de peindre. Du premier coup d'œil, il découvre le trait précis qui résume la physionomie d'un objet, d'une personne ou d'un groupe. Pour rendre son impression, il ne recule devant aucune hardiesse. Il va, s'il le faut, jusqu'au plus effréné réalisme. S'il veut nous représenter l'intérieur d'un moulin, il ne voilera aucune des meurtrissures des êtres rachitiques qu'on y torture, ni la peau des hommes sillonnée de coups, ni leur front marqué de l'initiale du maître, ni leurs paupières brûlées, ni les ulcères des mulets et des chevaux édentés aux flancs caverneux, creusés par le fouet ou la corde du manège (1). Avec la même précision, il décrira les oscillations d'un pendu, l'effondrement des routes, l'horreur d'un cimetière, la gaieté d'un déjeuner champêtre, une bataille de chiens et de loups, l'agonie d'un esclave enchaîné que dévorent les fourmis ; il nous apprendra comment on doit dépecer un ours, bouchonner un cheval ou défoncer un coffre-fort. Presque à chaque page des *Métamorphoses*, on rencontre de ces petits tableaux d'un relief extraordinaire. De ce réalisme, par un heureux choix du détail, Apulée presque toujours fait sortir le pittoresque. Dans les aventures de son baudet, il se plaît aux amusants contrastes; il nous le montre galopant devant le bâton d'un gamin qui a suspendu à sa queue un paquet d'épines, ou se jetant dans une mare pour éteindre un incendie d'étoupes allumé sur son dos, ou culbutant la table d'un festin, ou mangeant des gâteaux, ou lançant un braiement sonore au milieu d'un cortège solennel. Sans doute, la plupart de ces petites scènes étaient indiquées

(1) *Id.*, IX, 11-13.

dans l'original grec ; mais elles ont ici infiniment plus de couleur. Partout où va son baudet, Apulée observe le paysage et les hommes. Il fouille les maisons et les places, s'amuse aux querelles de ménage, aux jeux des charlatans, aux scènes de la vie populaire ; il nous conduit au village et à la ville, à l'écurie et à la cuisine, à la ferme, dans les boutiques, sur le marché aux poissons, au forum, au tribunal, au théâtre; il suit une caravane d'esclaves fugitifs, un cortège grotesque de prêtres mendiants, ou les mascarades des processions d'Isis. Tout cela vit, s'anime à force de précision, se colore de fantaisie pittoresque. Apulée n'est guère moraliste, il se soucie peu des âmes et l'on ne trouve point chez lui de vrais caractères ; il regarde et dessine l'individu par le dehors ; et ses portraits tournent à la caricature. Mais il saisit à merveille l'originalité de chaque type, et il le montre dans toute la vérité de son profil, de son costume et de son geste. C'est là l'essentiel et le grand intérêt des Métamorphoses. Dans ces récits milésiens qu'il adaptait, Apulée a vu surtout un cadre commode pour ses croquis de mœurs. Et ce recueil de contes est en même temps un large tableau de la vie provinciale.

C'est toute la société africaine du siècle des Antonins qui défile ici, comme dans les compartiments d'une longue fresque. Au village, le meunier, qui exploite sans pitié bêtes et gens, uniquement préoccupé de faire tourner sa meule ; la fermière, qui tyrannise son monde et prend en grippe un baudet inoffensif ; le riche propriétaire, ordinairement à table ; le maraîcher, qui travaille du matin au soir, toujours à la veille de mourir de faim ; l'ânier féroce ; l'intendant du haras, qui attend l'occasion de voler son maître ; le chevrier, qui rêve sur la montagne ; le berger, qu'on soupçonne d'être sorcier ; l'aubergiste, qui guette les voyageurs, tandis qu'aboient les dogues toujours furieux ; l'éleveur, dont les chevaux

paissent tranquillement au pré en compagnie des oies et des poules. Parfois une alerte, une nouvelle à sensation, groupe tous les gens du village : c'est un charlatan qui passe, un marchand ambulant, une troupe de saltimbanques, un chien enragé, une bête échappée qui dévaste un potager, une fête, une noce, une chasse au sanglier, l'apparition d'un ours ou d'une bande de loups. A la ville, nous entrons dans toutes les boutiques, chez le boulanger ou le boucher, chez le barbier ou le tondeur, chez le foulon, chez le cabaretier, tandis que passent le crieur public, le marchand de fromages, le soldat ou l'usurier. Puis, nous rendons visite aux bourgeois : aux décurions, aux divers magistrats, à l'édile, aux juges, à l'avocat, au médecin, aux vertus trop peu farouches, au banquier qui tremble pour ses écus derrière sa porte verrouillée. Mais voici l'aristocratie provinciale : le viveur; les prêtres des grands temples; le gouverneur et les fonctionnaires; la grande dame, heureuse d'entasser les œuvres d'art dans son hôtel somptueux et de se ruiner en banquets ou en fêtes; les riches parvenus ou les ambitieux, préoccupés de servir au peuple de nouveaux jeux, des combats d'ours ou de gladiateurs, des pantomimes ou des chasses. Dans toutes les maisons un peu importantes, une nombreuse population d'esclaves, et, à leur tête, l'intendant, rarement honnête, la cuisinière, souvent galante, le concierge, toujours morose. Enfin, tous les irréguliers de la société : mendiants et voleurs, prophètes égyptiens, astrologues chaldéens, charlatans de toute sorte, marchands d'oracles, sorcières, prêtres de la déesse syrienne, diseuses de bonne aventure saltimbanques, danseurs de corde ou avaleurs de sabres. Le romancier nous conduit tour à tour dans les milieux les plus divers. Souvent aussi, toutes les classes de la société se rencontrent dans quelque grande scène d'ensemble, sur le forum, sur le marché aux poissons ou aux chevaux,

autour d'un tribunal où se plaide une cause célèbre, dans une grande fête populaire, à une procession, au baptême d'un navire, dans le parvis d'un temple, ou bien au théâtre pour la représentation d'une pantomime ou d'un ballet (1). Ce sont là les grandes toiles d'Apulée, des toiles à la Rubens, brossées par un maître artiste avec une remarquable sûreté de main, avec une verve incroyable et une prodigieuse débauche de couleurs.

Pour compléter ce curieux panorama des mœurs de son temps, le peintre, par un nouveau caprice, s'est peint lui-même dans un coin. A la fin du roman, il se substitue peu à peu à son héros et insère dans son récit des souvenirs de voyage ou d'aventures dévotes, presque des fragments de Mémoires (2). Ces derniers épisodes frappèrent tellement les imaginations africaines qu'on en vint insensiblement à identifier partout Apulée avec son baudet ; on crut sérieusement qu'il avait été changé en âne ; et l'on considéra les *Métamorphoses* comme les *Confessions* du magicien. Saint Augustin lui-même osait à peine élever quelques doutes sur cette interprétation ; il dit dans la *Cité de Dieu :* « Nous aussi, quand nous étions en Italie, nous entendions des récits de ce genre sur certain endroit de la contrée. On racontait que des cabaretières expertes en ces maléfices servaient parfois aux voyageurs, dans du fromage, des ingrédients qui les changeaient aussitôt en bêtes de somme. On faisait porter des fardeaux à ces malheureux, et, après un pénible service, ils reprenaient leur forme. Dans l'intervalle, leur âme n'était pas devenue celle d'une bête, ils avaient conservé la raison de l'homme. Apulée, dans l'ouvrage qu'il a intitulé l'*Ane d'or*, raconte que cette aventure lui est arrivée ;

(1) *Metam.*, I, 24-25 ; III, 2-12 ; VIII, 23-25 ; IX, 21 ; X, 29-34 ; XI, 8-12 ; 16-19.

(2) *Id.*, XI, 8-30.

par la vertu de certaine drogue, il fut changé en âne, tout en gardant son esprit d'homme. On ne sait si l'auteur consigne là un fait réel ou un conte de sa façon (1). » Ce qui dut contribuer à accréditer la légende, c'est que, d'un bout à l'autre du roman, l'auteur parle en son nom. En outre, il a glissé dans le préambule quelques allusions au séjour qu'il avait fait à Rome. Mais dans tous les récits qui suivent, jusqu'à la fin du dixième livre, la personnalité du romancier ne se laisse entrevoir que dans quelques détails secondaires, là surtout où il veut faire admirer son talent. C'est seulement au XIe livre qu'Apulée lui-même entre vraiment en scène. Mais ici aucun doute n'est plus possible. Tous les détails qu'il nous donne à cet endroit sur le temps où il vivait à Rome, sur ses débuts comme avocat, sur ses déboires et ses embarras d'argent, sur son initiation aux mystères, s'accordent tout à fait avec les renseignements contenus dans les *Florides* ou l'*Apologie*. Voici même une allusion très claire à la patrie d'Apulée et à ses succès littéraires. Osiris apparaît en songe à l'un des Pastophores et lui dit : « Je t'envoie un citoyen de Madaura. Il est très pauvre en ce moment. Mais on doit l'admettre immédiatement aux saints mystères ; car ma Providence lui réserve la gloire littéraire (2). » Tourmenté par son impérieux besoin de parler de lui, Apulée n'a pas voulu clore son roman, où défilent tant d'originaux, sans se présenter lui-même au lecteur. Il a choisi pour cela quelques-unes de ses aventures dévotes, son initiation aux cultes d'Isis, de Sérapis et d'Osiris. Dès qu'il s'introduit, le ton change. Il n'a fait jusqu'ici que railler ; désormais, à son ironie, il va mêler un recueillement de piété, qui achèvera de le peindre. La transition est, d'ailleurs, spirituellement ménagée. L'âne vient de

(1) Saint Augustin, *De civit. Dei*, XVIII, 17-18.
(2) *Metam.*, XI, 27.

s'échapper du théâtre de Corinthe ; il s'est réfugié sur la plage de Cenchrées où il repose. Il sent que le moment approche où il recouvrera sa forme première, et cette pensée lui cause une douce émotion religieuse. « La nuit, le silence, la solitude, tout portait au recueillement (1). » Au milieu du ciel, la lune brille dans son plein. Le baudet se lève et se purifie dans les flots. Puis il invoque la lune, symbole de toutes les divinités féminines. Soudain, Isis se montre à lui, et lui promet sa protection ; le lendemain, qui est son jour de fête à elle, sera aussi pour lui le jour de la délivrance ; elle lui indique ce qu'il doit faire, et lui ordonne de se vouer à son culte. Bientôt, dans la direction de Corinthe, apparaît une longue procession qui se dirige vers la mer ; grâce au bouquet de roses que tient le grand-prêtre, l'âne redevient Lucius, et Lucius se confond avec Apulée. Le pontife lui fait donner une robe de lin : « Que les impies voient, dit-il ; qu'ils voient et qu'ils reconnaissent leur erreur (2). » Et le nouveau fidèle se joint au cortège. Après la bénédiction du navire, on retourne au temple de la déesse. Apulée prend part aux prières ; puis il loue une loge dans le parvis. Dès lors, il assiste à tous les offices ; par la méditation et le jeûne, il se prépare à la grande initiation. Isis lui rend visite à plusieurs reprises et l'engage à persévérer. Quand le temps du noviciat est accompli, le grand-prêtre Mithras lui lit quelques versets des livres sacrés, lui fait prendre un bain et lui révèle certains secrets qu'on ne peut répéter. Après dix autres jours de jeûne, le novice, vêtu de lin, est introduit dans le sanctuaire : « Peut-être, lecteur curieux, me demanderez-vous avec anxiété ce qui fut dit, ce qui fut fait ensuite. Je le dirais, si cela pouvait se dire ; vous l'apprendriez, s'il vous était permis de l'entendre.

(1) *Id.*, XI, 1.
(2) *Id.*, XI, 15.

Mais le crime serait égal et pour les oreilles et pour la langue qui se rendraient coupables d'une aussi téméraire indiscrétion... J'approchai des limites du trépas; je foulai du pied le sol de Proserpine, et j'en revins en passant par tous les éléments. Au milieu de la nuit, je vis le soleil briller d'un éclat éblouissant. Je contemplai face à face les dieux de l'enfer, les dieux du ciel : je les adorai de près. Voilà tout ce que je puis vous dire. Mais vous avez beau entendre ces paroles, vous ne pouvez les comprendre (1). » La cérémonie secrète une fois terminée, Apulée est couvert de douze robes chamarrées de broderies, et on le place sur une estrade richement décorée; on écarte une tenture, et il apparaît aux yeux des profanes dans un rayonnement de lumière. Bientôt après, sur l'ordre de la déesse, il part pour Rome où il se fait encore initier aux mystères de Sérapis et d'Osiris (2). Dans ces derniers chapitres des *Métamorphoses*, on sent un accent très personnel, et la précision des détails ne permet pas de douter qu'Apulée n'y raconte ses propres aventures. Il se peint ici tel qu'il fut réellement, tel que nous l'ont montré ses autres ouvrages : avec son entêtement de curiosité, qui le pousse à noter par le menu les moindres incidents de ces graves cérémonies, comme à analyser ses impressions ; avec son imagination capricieuse et son tour d'esprit satirique, qui s'amusent aux mascarades de la procession d'Isis; mais aussi avec l'emportement de cette dévotion sincère et maladive qui l'entraîna toujours vers l'inconnu de la religion ou de la science. Et tout cela, cette foi naïve, cette curiosité, cette fantaisie, cette ironie, tout cela se mêle, on ne sait comment, dans les derniers mots de l'*Ane d'or* : « Depuis ce moment, je me fais complètement raser les cheveux. Je remplis

(1) *Id.*, XI, 23.
(2) *Id.*, XI, 27-29.

avec joie les fonctions de cette antique corporation qui remonte au temps de Sylla. Je ne cache ni ne couvre ma tête chauve; mais je laisse voir mon crâne à tout venant (1). »

Telle est cette œuvre étrange, très mêlée sans doute, mais puissante et savoureuse, l'une des plus originales et des plus curieuses que nous ait léguées l'antiquité. Comme dans l'*Histoire de Pantagruel* ou le *Don Quichotte*, on trouve de tout dans l'*Ane d'or :* des histoires enfantines, les aventures d'un baudet ; des contes populaires, mis au point par le plus habile artiste ; ici de la délicatesse, là de la violence et de la crudité ; du fantastique, du réalisme, de la satire, des tableaux de mœurs, des souvenirs personnels ; un singulier mélange de scepticisme et de dévotion, d'érudition et de façons populaires, de laisser-aller et de raffinement ; des négligences, du mauvais goût, mais partout de l'esprit, de la verve, une bonne humeur entraînante, d'heureuses hardiesses, une imagination ardente et mobile qui s'enflamme à propos de tout et jaillit en tout sens pour retomber en lumière et en couleur. Par cette variété d'aspects, l'*Ane d'or* offre pâture à tous les goûts ; par la richesse du contenu et l'éclat de la forme, il a enchanté les lecteurs de tous les temps.

V

Pour rendre tant d'impressions vives, pour fixer les aspects pittoresques de la vie sociale et la physionomie changeante des choses, Apulée dut créer à son usage une nouvelle forme littéraire. Lui-même se rendait bien compte qu'il ne parlait point le langage de tout le monde, et il

(1) *Id.*, XI, 30.

s'en excuse au commencement de son roman : « Je suis, dit-il, un étranger dans Rome ; votre langue littéraire, j'ai bien peiné pour l'apprendre, et cela sans maître. En débutant, je vous demande donc pardon pour toutes les expressions exotiques et faubouriennes qui se présenteront ; je suis un conscrit en fait de style (1). » Un conscrit, cela est vrai si l'on veut le juger, comme c'est la coutume, d'après les règles ordinaires du latin classique. Mais on reconnaîtra en lui un incomparable artiste en style, si on le replace dans son milieu naturel, à Carthage, si l'on remarque qu'il est à la fois l'héritier de la tradition africaine, et, pour son compte, un grand novateur.

Assurément, il n'a point tout inventé dans ses procédés d'expression. A Rome même, dès le temps où le latin savant atteignait son apogée avec Cicéron, Salluste avait ouvert des voies nouvelles, où s'engagèrent Sénèque et Lucain, Pétrone et Tacite. Cette révolution littéraire, précipitée au premier siècle par l'intervention des Espagnols, s'acheva dans l'Afrique du second siècle. La plupart des rhéteurs du pays d'Atlas avaient accepté avec empressement le style nouveau, qui s'accommodait merveilleusement à leur tour d'esprit ; Florus s'y était essayé ; Fronton en avait donné la formule ; Apollinaire de Carthage et Aulu-Gelle s'y étaient ralliés. Apulée poussa plus loin qu'eux tous. D'abord, il resta toujours foncièrement Africain ; homme d'imagination et de libre fantaisie, épris des formes et des couleurs plus que de l'idée, son tempérament le portait à décrire et à peindre plus qu'à raisonner. Puis, il ne fut jamais très familier avec la langue classique de Rome ; dans son enfance, il avait parlé un patois punico-libyque, et il lui en resta quelque chose ; il vécut presque toujours en Afrique, et le seul latin où il se sentît à l'aise était

(1) *Id.*, I, 1.

le latin de l'Atlas. Enfin, quand même il aurait eu le choix, la nature seule des sujets qu'il traitait aurait suffi pour l'entraîner loin des voies battues. La langue de Cicéron, malgré toutes ses élégances, était bien pauvre en mots, pauvre en couleur, sans précision réelle et sans relief; elle pouvait convenir au développement des lieux-communs oratoires ; déjà en philosophie, en critique littéraire, elle criait misère, devait sans cesse mendier le secours du grec ; et Cicéron lui-même était obligé de la trahir, quand il voulait dans sa correspondance causer familièrement avec ses amis. Jamais le latin classique n'eût pu se plier à toutes les fantaisies de l'*Ane d'or* : à cet égard, l'exemple de Pétrone est décisif. Apulée, heureusement pour lui, n'entendait rien à toutes les harmonies cicéroniennes. Au contraire, son latin de Carthage, tout incorrect et barbare qu'il parût aux beaux esprits de la capitale, lui offrait d'infinies ressources pour ses croquis de mœurs. Il n'eut donc pas à chercher ; il écrivit comme on parlait autour de lui ; il profita de tous les efforts déjà tentés par d'autres Africains, et il n'eut qu'à s'abandonner à son instinct ou à son sujet pour créer définitivement un nouveau mode d'expression.

Il importe cependant de faire ici quelques distinctions. A première vue, on peut être frappé surtout des contrastes que présentent entre eux les divers ouvrages d'Apulée : et il est certain que l'*Ane d'or* n'est point écrit exactement comme l'*Apologie*, ni les *Florides* comme la *Doctrine de Platon*. Mais il y a là une différence de degré, et non de nature. Tout d'abord, il faut tenir compte des exigences distinctes de chaque genre : un traité philosophique sera nécessairement moins libre d'allure qu'un roman, et un conte se dégagera plus aisément qu'un discours de la longue période oratoire. Il faut se souvenir aussi que toutes les œuvres d'Apulée n'appartiennent pas à la même époque de sa vie:

célèbre de bonne heure comme philosophe et comme savant, il se tourna ensuite vers l'éloquence, et ne se fit romancier que plus tard ; ses traités, ses discours, son roman marquent les étapes de son talent d'écrivain. Suivant l'âge de l'auteur et le genre qu'il adopte, la proportion change donc, dans le style, entre la tradition et la nouveauté ; mais, au fond, les éléments restent les mêmes. Toujours et partout, il s'est montré rhéteur et styliste ; dès sa jeunesse, il s'essayait aux croquis de mœurs, dans ses œuvres philosophiques comme dans ses discours ; et ni les formes oratoires ni les abstractions ne manquent dans son roman. Il est bien vrai que la *Doctrine de Platon* ou le *Traité du monde* se rapprochent davantage du latin classique, que l'*Apologie* et les *Florides* s'en écartent déjà beaucoup plus, et que l'*Ane d'or* s'en éloigne tout à fait : et pourtant rien n'apparaît dans le roman, dont on ne trouve le germe dans les livres précédents. Il n'y a donc pas contraste, mais évolution lente, et conquête progressive de l'originalité. Mais, évidemment, c'est avant tout dans les *Métamorphoses* qu'il faut étudier les nouveautés du style d'Apulée ; car c'est là qu'il est le mieux en possession de ses moyens, et qu'il se met le plus à l'aise.

Apulée, plus que tous ses prédécesseurs des deux premiers siècles de l'empire, rompt absolument avec la tradition classique par l'objet même qu'il donne au style. Chez les grands écrivains d'Athènes et de Rome, le style n'est que le vêtement de l'idée : de là, surtout chez les Grecs, ces formes simples, légères et nettes, qui se moulent sur les ondulations de la pensée. Par une conséquence logique, ce long travail de l'esprit avait abouti, chez les Athéniens avec Isocrate, chez les Romains avec Cicéron, à l'invention de la période qui dans ses larges replis enveloppait tous les aspects de l'idée. Apulée procède, au contraire, comme beaucoup

de modernes. Ce qu'il veut rendre, ce n'est point la pensée elle-même en toute son ampleur, mais l'impression brusque qu'un objet ou une réflexion produit sur son imagination. Pour cela, il se gardera bien de s'empêtrer dans les draperies d'une période ; il lui faut, non point la régularité d'un développement logique, ni de belles cadences, ni un ensemble harmonieux, mais des traits incisifs, des mots neufs et colorés, des constructions hardies, de l'imprévu, du mordant, du relief. C'est, chez lui, toute une révolution, non seulement dans le style, mais dans la langue elle-même.

On l'a souvent traité de barbare ou de pédant, à cause de tous les termes inconnus, trop vieux ou trop jeunes, exotiques ou vulgaires, qu'on rencontre dans son œuvre. On oublie qu'aucun changement un peu important dans le style n'est possible sans un renouvellement du vocabulaire : c'est ce que prouve bien, chez nous, l'exemple de la Pléiade et de l'école romantique. Depuis plusieurs générations, tous les auteurs africains s'étaient préoccupés d'enrichir la langue à leur usage : Florus après Manilius, Apollinaire et Aulu-Gelle comme Fronton. Apulée, surtout si on le compare aux classiques romains, dispose d'un vocabulaire prodigieusement riche. D'abord, en sa qualité d'Africain qui écrit pour les Africains, il puise à pleines mains dans le latin de l'Atlas, latin de colons et de soldats, déjà grossier par ses origines, et bien plus déformé encore, depuis deux ou trois siècles de vie provinciale, au contact des idiomes indigènes. De plus, pour ses peintures de mœurs populaires, Apulée fut amené à enrôler dans la littérature une foule de mots d'un usage courant qui n'y figuraient point jusque-là : termes de métier, argot, jargon abrégé et pittoresque de la conversation. Enfin, il a cédé, lui aussi, au goût du temps, à la manie de l'archaïsme, beaucoup moins cependant qu'on ne le dit communément : si, comme tous ses

compatriotes, il préférait les vieux auteurs contemporains des guerres puniques, c'est que leur langue différait moins du latin de Carthage ou de la Numidie ; beaucoup de ces mots, que l'on croit purement archaïques, s'étaient conservés en Afrique et se retrouvent dans les inscriptions du pays ; ils appartenaient au patois de la région. Ainsi Apulée acceptait de toutes mains et furetait en tous sens pour constituer son arsenal de mots. Réminiscences du punique, du libyque et du grec, latin vulgaire d'Afrique, argot des métiers ou des faubourgs de Carthage, expressions renouvelées des vieux auteurs, locutions familières ou jargon, tout lui est bon à prendre ; car il veut peindre tout ce qu'il voit, et sa curiosité l'entraîne dans tous les mondes. Au besoin, il crée le terme qui lui manque, et on le comprend bien, parce qu'un instinct sûr le guide dans ses créations. Tantôt, pour rendre quelque nuance délicate, il se contente de changer un suffixe ou un préfixe ; tantôt il tire d'un verbe un nom d'action, ou, au contraire, il ajoute une terminaison de verbe à un radical de substantif ou d'adjectif, même de préposition ou d'adverbe. Pour noter au passage une impression fugitive, il est à l'affût des expressions abstraites, et, comme le latin traditionnel n'en avait guère, il les invente, soit en forgeant le mot, soit en appliquant à cet usage nouveau un terme du langage ordinaire. Une foule de noms et de verbes ne se trouvent que dans Apulée ; cela ne veut pas dire qu'il les ait tous créés; mais il est hors de doute que, dans le vocabulaire de la littérature africaine, sa part d'innovation est considérable (1).

(1) Sur la langue d'Apulée, voyez d'intéressantes remarques de M. Sittl, *Archiv. für latin. Lexicogr.*, 1889. — Cf. Jordan, *Krit. Beitr. zur Gesch. der latein. Sprache*, p. 325 ; Erdmann, *De Apulei elocutione*, Stendal, 1864 ; Kretschmann, *De latinitate Apulei*, Königsberg, 1865 ; Koziol, *Der Stil des Apuleius*, Vienne, 1872 ; H. Becker, *Studia Apuleiana*, Berlin, 1879.

Dans cette immense réserve qu'il a sous la main et qu'il enrichit à mesure, Apulée est sûr de trouver toujours le mot jeune, précis et coloré, par lequel il veut fixer son impression du moment. Car c'est à cela qu'il subordonne tout dans sa phrase. Il se préoccupe uniquement de mettre en relief le substantif, le verbe ou l'adjectif qui résume la sensation et qui doit faire image. Pour cela, il violente la grammaire traditionnelle, simplifie la syntaxe, supprime autant que possible les petits mots secondaires et les liaisons qui alourdiraient son allure ; il se permet toutes les hardiesses d'inversion, les rapprochements les plus forcés, tous les genres d'antithèses, toutes les bizarreries de la syllepse ou de l'anacoluthe. Peu importent les incorrections et les contorsions de la phrase, pourvu que se dessine nettement le mot en vedette. Pour attirer l'attention sur ce terme expressif, qui seul intéresse son caprice, il a bien des ruses d'artiste. Souvent, cela va sans dire, et selon la méthode classique, il le place au commencement ou à la fin. Mais le procédé serait monotone ; aussi connaît-il bien d'autres moyens. Ce détail essentiel, il l'isole parfois au moyen de l'ablatif absolu, ou par une brusquerie de construction, ou par une parenthèse, ou par un redoublement de l'expression, par l'emploi d'un nom d'action ou d'une tournure abstraite. Sa méthode la plus curieuse, et qu'on a remise à la mode de nos jours, est peut-être l'ingénieux usage qu'il fait de l'adjectif. S'il veut peindre la lassitude d'un voyageur après une longue course à cheval, il nous le montre sautant sur ses pieds pour secouer sa fatigue « sédentaire » (1). Souvent l'adjectif, au lieu de s'accorder avec le substantif, prend la valeur d'un nom neutre suivi du génitif, comme dans ce passage : « Je

(1) « Ut ipse etiam *fatigationem sedentariam* incessus vegetatione discuterem. » (*Metam.*, I, 2.)

traverse l'abrupt des montagnes, le glissant des vallées, l'humide des prairies, le terreux des plaines » (1). Dans tout cela, certainement, il y a de l'affectation : en tout temps, c'est l'écueil du stylisme. En revanche, Apulée réussit à fixer avec des mots une foule d'impressions et de nuances qui se déroberaient devant les procédés classiques. Dans ce style, qui se propose uniquement de peindre, le dessin est presque toujours d'une merveilleuse précision et le ton est juste dans son éclat. Par exemple, voici en quelques lignes un petit tableau achevé : « Psyché, craintive et tremblante, au sommet du rocher pleure encore, quand une légère brise de zéphyre souffle mollement, fait onduler ses jupes, puis gonfle sa robe, peu à peu la soulève, sans secousse la transporte, puis, le long des pentes du rocher escarpé, dans le vallon qu'il domine, sur un lit de gazon en fleurs la laisse glisser, et la pose » (2).

L'ensemble de chaque morceau est disposé comme la phrase. Dans le récit, Apulée subordonne tout à l'effet qu'il veut produire. Qu'il décrive un objet ou un paysage, qu'il esquisse un portrait ou une scène de la vie familière, qu'il peigne un cortège ou une fête, qu'il analyse le progrès d'une passion, il procède par une série de traits nets, accusés en relief et en couleur, et dont chacun domine une phrase : de ces touches successives, de plus en plus vigoureuses, sort un tableau expressif, violent de tons, un peu chatoyant, mais qui amuse l'œil et retient l'imagination. Apulée est, avant tout, un descriptif. Il est curieux du détail typique ; il voit juste, mais il s'arrête à la surface. Il s'intéresse au mobilier, au costume, au paysage, au milieu exact. D'un homme il ne regarde que le profil, le geste, les jeux de physionomie, la manie ; presque toujours, ses

(1) « *Ardua* montium et *lubrica* vallium et *roscida* cespitum et *glebosa* camporum emersi. » (*Ibid.*)
(2) *Metam.*, IV, 35.

portraits sont des caricatures. Il pousse jusqu'au plus minutieux scrupule le souci de l'exactitude. L'expression est souvent chez lui d'une rigueur scientifique ; et aucune considération de goût, ou de grammaire, ou de morale, ne le fait hésiter devant le détail qu'il croit le plus caractéristique et qui l'a le plus frappé. C'est l'un des écrivains les plus réalistes qu'on ait vus : par exemple, la bataille des étalons contre l'âne, la scène où des paysans meurtris pansent leurs blessures, et tant d'autres épisodes des *Métamorphoses*, sont d'une étonnante précision (1) ; quelquefois, comme dans l'histoire de l'esclave mangé par les fourmis, comme dans le morceau où sont analysés les progrès lents du poison, cette précision va jusqu'à l'horreur (2). Mais Apulée n'est pas seulement un réaliste déterminé ; dans ces tableaux, il ne tente point de reproduire la complexité de la nature ; il choisit, mais au gré de son caprice, un détail rigoureusement exact, sur lequel se porte tout l'effort de sa mise en œuvre ; il est fantaisiste jusque dans son réalisme. De là, dans les *Métamorphoses*, tant de scènes pittoresques, d'autant plus frappantes que la satire ou la bouffonnerie n'enlève rien à la vérité de la peinture : par exemple, la Fête du rire, la Caravane des prêtres syriens, la Bande d'esclaves en fuite, la Pantomime, le Baptême du navire, la Procession d'Isis (3).

Rien de plus individuel, en apparence, que ce style heurté, incorrect, riche en mots et en couleur, fait d'impressions vives, de traits, d'images, de relief, de fantaisie réaliste et de pittoresque : style d'artiste nerveux, esclave de son imagination, inégal, bizarre et puissant. Et pourtant Apulée allait faire école. C'est qu'après tout, tel qu'il était, il personnifiait le génie

(1) *Id.*, VII, 16-17 : VIII, 18.
(2) *Id.*, VIII, 22 ; X, 28.
(3) *Id.*, III, 2-12 ; VIII, 15-18 ; 24-30 ; X, 30-33 ; XI, 8-10 ; 26.

littéraire de son pays natal ; et l'Afrique émerveillée se reconnut en lui. Acclamé, encensé de son vivant, il devint après sa mort l'idole de ses compatriotes. Sa réputation d'orateur, de philosophe et de savant, le succès de ses *Métamorphoses*, la singulière légende qui se forma autour de son nom, tout cela entretint et renouvela sa gloire pendant bien des siècles. On lut beaucoup ses œuvres, et l'on s'efforça d'imiter son style, non seulement les païens de la région, qui presque tous le prirent pour modèle, mais encore les chrétiens. Tertullien, qui dans sa jeunesse avait dû l'entendre bien souvent à Carthage, est en littérature son héritier direct ; par Tertullien, l'influence du romancier s'est étendue sur les Eglises de l'Atlas. Deux siècles plus tard, saint Augustin disait encore : « Chez nous Africains, Apulée, en sa qualité d'Africain, est le plus populaire » (1). Quoiqu'il eût bien peu de l'air d'un classique, l'auteur de l'*Ane d'or* devint pour ses compatriotes, chrétiens ou païens, une façon de classique : audacieuse et sincère, vibrante, réaliste et pittoresque, c'est d'Apulée surtout que relèvera toujours la littérature de l'Afrique.

(1) Saint Augustin, *Epist.* 138 : « Apuleius... nobis Afris Afer est notior. »

CHAPITRE VI.

LES EMPEREURS AFRICAINS ET LA LITTÉRATURE. — LES SÉVÈRES ET LES GORDIENS. — LA COLONIE CARTHAGINOISE A ROME.

Vers la fin du règne de Marc-Aurèle, un double courant se dessine dans la littérature africaine. Beaucoup d'écrivains du pays, et, parmi eux, les plus grands, les plus originaux, sont attirés par le christianisme ; ils s'y jettent avec une ardeur passionnée, et, dans la prédication, dans l'apologétique, dans l'exposition des dogmes, dans la polémique, ils trouvent matière à contenter leur imagination mystique et leur besoin d'action, comme à déployer toutes les ressources de leur chaude éloquence ; par leur talent et l'enthousiasme de leur foi, ils assurent dans tout l'Occident une autorité prépondérante à l'Eglise de Carthage. C'est parmi les chrétiens que nous rencontrerons les plus illustres représentants des lettres africaines. Mais la gloire d'un Tertullien, d'un Cyprien, d'un Lactance, d'un Augustin, ne doit pas faire oublier ni dédaigner les mérites plus modestes, très réels pourtant, de leurs compatriotes restés païens. Ceux-ci ont été victimes de leur fidélité aux anciens cultes : en littérature comme en religion, ils ont eu le malheur de toujours regarder en arrière ; par cet attachement désespéré à la tradition, ils ont rétréci leur horizon et se sont condamnés à tourner toujours dans le même cercle. D'ailleurs, beaucoup d'entre eux ont eu

du talent : et c'est la matière qui a fait défaut, plus que la main de l'ouvrier.

Dans le camp des païens, comme dans celui des chrétiens, la contrée de l'Atlas a été féconde en écrivains, et cela jusqu'aux invasions barbares. Trait significatif, parmi ces auteurs figurent non seulement des lettrés de profession, des rhéteurs, des poètes, des grammairiens, mais encore des hommes d'Etat, jusqu'à des empereurs. Rien ne prouve mieux combien était forte désormais, chez les Africains, la passion des choses de l'esprit. La Proconsulaire et la Numidie étaient maintenant en pleine prospérité, et elles passaient pour les plus riches provinces de l'empire. C'est dans leurs ports qu'on embarquait pour Rome les plus grosses cargaisons de blé. Aussi les empereurs avaient-ils, pour ce pays, des attentions particulières. Le proconsulat de Carthage était depuis longtemps un poste d'honneur : Galba, Vitellius et Vespasien, plus tard Pertinax, Didius Julianus, Gordien, d'autres encore, l'occupèrent tour à tour avant d'arriver à l'empire. Hadrien surtout combla l'Afrique de ses bienfaits ; il y vint à deux reprises, d'abord pour réprimer une révolte des Maures, ensuite pour étudier par lui-même les besoins de la contrée. Il y fonda des colonies, y fit construire des routes, des aqueducs, et le camp de Lambèse (1). Sous Antonin et sous Marc-Aurèle, Fronton de Cirta se chargea d'attirer souvent sur son pays natal le regard du prince. Même ce fou de Commode se prit d'une belle passion pour les provinces africaines ; il médita bien des fois d'y aller en personne, et il leva un impôt spécial pour payer les

(1) Spartien, *Hadr.*, 13. — Nous possédons des monnaies à l'effigie d'Hadrien avec la légende « *Restitutori Africae.* » (Cohen, *Description historique des monnaies frappées sous l'empire romain*, Paris, 1859-1868, tome II, p. 236, *monnaies d'Hadrien*, nos 1053-1056) — Beaucoup d'inscriptions africaines se rapportent à l'empereur Hadrien ; voyez surtout son célèbre discours de Lambèse (*Corpus inscr. lat.*, VIII, 2532).

frais du voyage ; il voulut que Carthage portât son nom à lui, et, en retour, il la dota d'une flotte particulière ; il eut une garde d'archers maures, et sur ses médailles il s'est fait représenter en Hercule, posant le pied sur la proue d'un navire, et tendant la main à l'Afrique chargée d'épis (1). Naturellement les princes des dynasties suivantes, les Sévères, les Gordiens, enfants du pays, lui témoignèrent encore plus de sollicitude. Le résultat répondit à l'effort. Pendant le siècle des Antonins, la colonisation avait pris un merveilleux essor ; au siècle suivant, elle s'étendit même à une partie de la Maurétanie. Grâce à tous les travaux qu'exécutèrent les soldats, grâce surtout aux barrages qui assuraient des réserves d'eau, les campagnes étaient devenues d'une fertilité légendaire. Bien reliées entre elles et aux bourgs voisins par un réseau de routes militaires ou de chemins, défendues contre les nomades par une armée nombreuse, par les camps retranchés ou les fortins de la frontière, et d'ailleurs enveloppées de murs et de fossés qui les mettaient à l'abri d'un coup de main, les villes du Tell oriental avaient grandi et s'étaient vite enrichies. Carthage était devenue une immense capitale, presque la rivale de Rome. Partout s'élevaient ces temples, ces théâtres, ces thermes, ces basiliques, ces aqueducs, ces arcs de triomphe, dont nous admirons encore les ruines. La prospérité matérielle, chez ces races d'imagination vive, avait éveillé la curiosité de l'esprit. Une littérature originale était née dans la région : Apulée venait de l'illustrer, et Tertullien lui ouvrait un vaste domaine encore inexploré. Quelle que dût être plus tard leur destinée, tous les jeunes bourgeois des cités numides ou puniques s'étaient façonnés d'abord aux écoles de leur municipe, puis à celles de

(1) Lampride, *Commod.*, 9-12 ; 17. — Cf. Cohen, III, p. 83-84, *monnaies de Commode*, nos 212-213 ; 719 sqq.

Carthage : toute leur vie, ils conservaient le goût de l'étude, et toujours ils y portaient le tour d'esprit des Africains. Les uns se consacraient tout entiers à la littérature, à la poésie, à l'éloquence, à l'enseignement ; d'autres se tournaient vers la politique et tentaient la carrière des honneurs : mais tous également restaient des lettrés d'Afrique. C'est ainsi que nombre de consuls, de proconsuls et d'empereurs ont pris rang parmi les écrivains du pays d'Atlas. Ces auteurs d'occasion ne sont pas moins intéressants pour nous que les auteurs de profession : après les rhéteurs du second siècle, et en même temps que les grands chrétiens leurs compatriotes, ces hommes d'Etat et ces empereurs, d'origine punique, maure ou numide, passionnés comme ils l'étaient pour l'éloquence ou la poésie, ont contribué beaucoup au rayonnement de la littérature africaine.

I

Depuis longtemps, l'immense contrée de l'Atlas ne suffisait plus à l'activité et à l'ambition de ses enfants. Il semblait que ce vieux pays punique et berbère, rajeuni par une infusion de sang italien, eût entrepris la conquête pacifique de Rome. De Leptis, de Carthage, de Cæsarea, des jeunes gens partaient, qui allaient chercher fortune dans la capitale ; et beaucoup y firent une brillante carrière. Dès le temps des Antonins, on y rencontre partout des Africains : dans les écoles, au barreau, dans la politique, au Sénat, au Palatin. Malgré la divergence de leurs occupations, tous ces compatriotes savaient bien se retrouver dans la grande ville ; on voit par les lettres de Fronton, par les récits d'Aulu-Gelle, par les biographies des Sévères et des Gordiens, qu'ils aimaient à vivre ensemble et se prêtaient un mu-

tuel appui : ils formaient à Rome une colonie nombreuse et influente, qui restait en relations constantes avec le pays natal, et qui était fortement unie par la communauté d'origine, de langue, de goûts et de sympathies littéraires.

Au centre de cette société était le groupe des orateurs et des gens de lettres proprement dits. Déjà, sous les derniers Césars, Carthage envoyait à Rome beaucoup d'avocats et de rhéteurs. Même on l'en raillait un peu ; mais, au fond, l'on rendait justice à leur talent, et un poète italien du temps déclarait que les Libyens de la capitale honoraient leur patrie (1). Cornutus et Sévère de Leptis avaient eu à Rome beaucoup de réputation. Ensuite étaient venus Florus, Fronton de Cirta, Apollinaire de Carthage, Aulu-Gelle, et beaucoup d'autres que nous avons vus se grouper autour d'eux : sous Antonin et sous Marc-Aurèle, ce furent ces Africains qui donnèrent le ton à toute la littérature latine. Plus tard, avec les Sévères, avec les Gordiens, arrivent à Rome bien d'autres rhéteurs de l'Atlas ; et, au IVe siècle, nous y trouverons encore Servius le Maure, Macrobe, Victorin, Augustin, pour ne citer que les plus célèbres. Pendant trois ou quatre siècles, chaque génération de lettrés a compté dans la capitale de l'empire quelques Africains de marque.

A ces rhéteurs, à ces savants, à ces avocats, se joignaient des jurisconsultes. Les études de droit étaient florissantes à Carthage, sans doute en raison même des difficultés que présentait l'application des lois romaines au milieu de ces populations berbères ou phéniciennes. Sous les Antonins, plusieurs juristes africains eurent à Rome une grande autorité. Le plus célèbre fut Salvius Julianus d'Hadrumète. Il était le chef de l'école progressiste, dite des Sabiniens. Préteur en 131, il fut

(1) Stace, *Silv.*, IV, 5, 45-48. — Cf. Juvénal, *Sat.*, VII, 147-149.

chargé par l'empereur Hadrien de rassembler les anciennes ordonnances et de constituer une sorte de code de la juridiction prétorienne, ce fameux *Edit perpétuel* qui fut longtemps la base du droit civil. Ce savant travail, qui eut beaucoup de retentissement, fit de Julianus un personnage considérable : il fut deux fois consul, membre du Conseil d'Etat, préfet de la ville en 161-162. D'ailleurs il poursuivit toute sa vie ses études de jurisprudence, et nous possédons beaucoup de fragments de ses divers ouvrages : de son livre sur les *Difficultés d'interprétation*, de ses *Commentaires* sur les traités d'Urseius Ferox et de Minicius, surtout de son énorme *Digeste* en quatre-vingt-dix livres, par demandes et par réponses, dont le plan a servi de modèle au *Digeste* de Justinien. Par l'étendue et la solidité de ses connaissances, par la sûreté de son jugement, Julianus est l'une des gloires de la jurisprudence romaine (1). A côté de lui, et dans le même domaine, plusieurs de ses compatriotes avaient conquis un rang fort honorable : par exemple, son élève Cæcilius l'Africain, qui s'occupa surtout de législation comparée et qui publia sous Antonin neuf livres de dialogues sur des *Questions de droit;* et Pactumeius Clemens, qui fut consul et patron de Cirta (2). Tous ces jurisconsultes vivaient à Rome dans la société des lettrés africains. Fronton, dans sa correspondance, raconte une visite qu'il vient de faire à Julianus malade ; et Aulu-Gelle était ami de Cæcilius, avec qui nous le rencontrons un jour dans la cour du Palatin, et dont il nous a conservé une longue et intéressante conversation sur la loi des Douze Tables (3).

(1) Spartien, *Did. Julian.*, 1 et 8 ; *Hadr.*, 18 ; Eutrope, VIII, 17 ; *Digest.*, XXXVII, 14, 17 ; XL, 2. 5.

(2) *Corpus inscr. lat.*, VIII, 7059-7061 ; *Digest.*, XIX, 1, 45 ; XXV, 3, 3 ; 30, 39 ; XL, 7, 21.

(3) Fronton, *Epist. ad Caesar.*, p. 59-60 (Naber) ; Aulu-Gelle, XX, 1.

Dans ces cercles, où l'on causait de littérature, de science ou de droit, fréquentaient volontiers ceux des Africains qui avaient suivi la carrière politique, et qui s'étaient fixés ou passaient à Rome. Et ils étaient nombreux : Fronton, écrivant à la municipalité de Cirta, déclarait que le Sénat de la capitale était peuplé de ses compatriotes ; les villes de Numidie ou de Proconsulaire n'avaient que l'embarras du choix pour y trouver des patrons (1). Si l'on veut donner une idée de cette invasion carthaginoise, il suffit de mentionner quelques-uns des Africains qui furent consuls, rien qu'au temps de Fronton : d'abord Fronton lui-même, puis son gendre Victorinus, plus tard son petit-fils et son arrière-petit-fils ; Servilius Silanus d'Hippone ; Salvius Julianus d'Hadrumète, et Pactumeius Clemens de Cirta ; Æmilianus Strabo, qui avait été camarade d'Apulée aux écoles de Carthage ; Lollius Urbicus, né près de Cirta, à Tiddis, où l'on voit encore aujourd'hui l'élégant mausolée de sa famille (2) ; enfin, Didius Julianus, Albinus et Sévère. Avant ou après leur consulat, la plupart de ces personnages avaient gouverné diverses provinces ; plusieurs avaient été proconsuls d'Afrique. Beaucoup étaient, en même temps, des écrivains ou des savants ; tous avaient la passion des lettres. Pendant tout le milieu du second siècle, le rendez-vous ordinaire de ces Africains fut la maison de Fronton ; plus tard, ce fut le palais même des empereurs, le Palatin.

En effet, ce n'est plus seulement au consulat, au gouvernement des provinces, à l'autorité dans le Sénat, que vont prétendre ces lettrés de l'Atlas : c'est à la dignité impériale. Ils entrent brusquement en scène à la mort de Commode, et par un coup d'éclat. En 193, Rome

(1) Fronton, *Epist. ad amic.*, II, 10, p. 201 (Naber).
(2) Sur ce personnage, voyez : Apulée, *Apol.*, 2 ; Fronton, *Ad amic.*, II, 6-7 (p. 98) ; Capitolin, *Antonin. Pius*, 5 ; *Corpus inscr. lat.*, VIII, 6705-6707 ; Tissot, *Fastes*, p. 100.

acclame successivement l'ancien grammairien Pertinax, qui avait quitté l'école d'Apollinaire de Carthage pour la politique, et qui l'année précédente avait gouverné l'Afrique; Didius Julianus, originaire d'Hadrumète, l'arrière-petit-fils du grand jurisconsulte Salvius Julianus, et le successeur de Pertinax dans son proconsulat; enfin, Septime Sévère de Leptis. Trois ans après, Albinus d'Hadrumète prétend, lui aussi, à l'empire. Sévère bat son compétiteur et, par son mariage avec Julia Domna, fonde la dynastie, demi-syrienne, demi-africaine, à laquelle appartiennent Caracalla et Géta, Elagabal, Alexandre Sévère. Après Caracalla, le Maure Macrin est empereur pendant deux ans. En 238, les deux Gordiens sont proclamés à Carthage; et leur héritier, Gordien III, règne six ans à Rome. En 240, éclate dans l'Atlas l'insurrection de Sabinianus, qui à son tour vise au pouvoir suprême (1). Pendant la période troublée qui suivit, nous trouvons encore bien d'autres empereurs africains: par exemple, le Maure Æmilianus en 253, et, plus tard, Mémor (2). A l'avènement de Celsus, en 265, se produisit un incident curieux, très significatif, qui trahit bien l'arrière-pensée des populations de l'Atlas : en saluant le nouveau prince, ses partisans jetèrent sur ses épaules, non pas, comme c'était l'usage, un manteau de pourpre, mais le peplum sacré de Tanit, la grande déesse punique (3). Ce Celsus était, d'ailleurs, un fort honnête homme, un bon géant, qui vivait paisiblement dans ses propriétés ; on l'élut malgré lui, et le pouvoir ne lui réussit guère, car il fut tué presque aussitôt. « Son corps, nous dit-on, fut mangé par les chiens de Sicca, qui étaient restés fidèles à Gallien; par un raffine-

(1) Capitolin, *Gordian.*, 23; *Corpus inscr. lat.*, VIII, 1090.
(2) Trebellius Pollion, *Trig. tyr.*, 22; Aurélius Victor, *Epitom.*, 31.
(3) Trebellius Pollion, *Trig. Tyr.*, 29.

ment d'outrages, on crucifia son portrait, au milieu d'une populace en délire, qui croyait voir crucifier Celsus lui-même. » Quelques années plus tard, arrivent à l'empire d'autres princes d'origine africaine, Carus, puis ses fils Carinus et Numérien. En 293, un certain Julianus est encore proclamé en Afrique (1). Enfin, de 308 à 311, Domitius Alexandre y règne sans être inquiété et restaure à son profit l'empire carthaginois. Cette dernière équipée coûta cher aux Africains : Maxence, vainqueur de Domitius, ordonna le sac de Carthage ; après la capitale, la Proconsulaire et la Numidie furent mises au pillage (2). Cette terrible exécution calma, pour deux ou trois générations, les ambitions africaines et les velléités d'indépendance. Mais, pendant plus d'un siècle, de 193 à 311, la contrée de l'Atlas avait envoyé à Rome bien des prétendants ; quelques-uns avaient échoué, beaucoup avaient réussi. Ces empereurs africains ne perdirent jamais des yeux leur pays d'origine. Ils contribuèrent à sa prospérité et au rayonnement de sa littérature. Presque tous s'intéressaient aux choses de l'esprit, et plusieurs étaient eux-mêmes des écrivains : c'est devant ceux-ci que nous devons nous arrêter.

II

Albinus, l'un des premiers parmi ces empereurs africains, était un homme de lettres égaré dans la politique. Le jour où il naquit à Hadrumète, vers 143, son père, Ceionius Postumus, annonça cette nouvelle à son ami Bassianus, proconsul à Carthage, par le billet suivant :

(1) Aurelius Victor, *Caesar.*, 39.
(2) *Id.*, 40 ; Zosime, II, 12.

« Un fils m'est né le sept des calendes de décembre. Dès le premier moment, tout son corps était d'une blancheur extraordinaire, plus éclatante que celle des langes dont on l'enveloppa. Aussi lui ai-je fait place dans la famille des Albinus. Continue de veiller sur la République, sur toi et sur nous (1) ». Cet enfant, qui appartenait à une riche famille du pays, reçut à Hadrumète une solide éducation, qu'il compléta sans doute à Carthage. Plus tard, il suivit la carrière des honneurs et y marcha vite. Nous possédons une lettre de Marc-Aurèle qui lui confère un commandement militaire : « Marc-Aurèle Antonin à ses préfets, salut. J'ai attribué la direction de deux cohortes auxiliaires à Albinus, de la famille des Ceionius. C'est un Africain, il est vrai ; mais il ne tient pas trop des Africains. Il est le gendre de Plautillus (2). » Dans la suite, l'empereur n'oublia pas son protégé : Albinus fut consul, vers 176. Il gouvernait la Bretagne lors de l'avènement de Sévère, qui lui offrit le titre de César : il répondit en se faisant proclamer lui-même. L'année d'après, en 197, une grande bataille s'engagea près de Lyon entre les deux prétendants africains. Albinus fut vaincu et se tua. Quoiqu'il eût fini par céder à l'ambition et aux circonstances, c'était un homme de goûts paisibles, et même on l'en plaisantait. Aux honneurs, qui ne lui manquèrent pas cependant, il préférait l'agriculture et les belles-lettres. A l'exemple d'Apulée, qu'il admirait fort et qu'il lisait sans cesse, il composa des *Milésiennes*, qui eurent quelque réputation. Il était poète aussi : entre autres, il avait écrit les *Géorgiques* (3). Mais nous ne pouvons juger ni ses vers ni sa prose ; car, de toutes ses œuvres, rien ne nous est parvenu.

Septime Sévère, qui par politique affectait de railler

(1) Capitolin, *Clod. Albin.*, 4.
(2) *Ibid.*, 10.
(3) *Ibid.*, 11-12.

les préoccupations littéraires d'Albinus, était pourtant, lui aussi, un lettré. « Parti d'assez bas, nous dit son biographe, il gravit tous les échelons de l'école et de l'armée, avant que la fortune l'eût conduit à l'empire (1). » Petit-fils de ce rhéteur Sévère, qui fut célèbre à Rome sous Domitien, il avait de qui tenir. Il naquit à Leptis, en 146 ; il y fut élevé, et l'on s'en aperçut toute sa vie. On lui fit donner une instruction complète : c'était de tradition dans cette famille ambitieuse où l'on continuait de parler punique, mais où l'on avait rang de chevalier romain et où l'on comptait déjà plusieurs consuls. A dix-huit ans, le jeune Sévère, suivant la mode de l'époque, s'exerçait à des déclamations publiques dans sa ville natale ; il s'exprimait aisément en grec, mais il savait encore très peu de latin. Dans les premières années du règne de Marc-Aurèle, il vint poursuivre ses études à Rome ; il s'y adonna surtout au droit, y eut pour maître Scævola et pour camarade Papinien. Puis, comme Apulée, il partit pour Athènes, où il compléta son bagage de littérature, de philosophie, de sciences, en même temps qu'il se faisait initier à bien des mystères : en bon Africain, il était aussi dévot qu'avide d'instruction. Revenu à Rome, il y tenta diverses carrières. Il fut rhéteur ; il se fit inscrire au barreau, et devint avocat du fisc (2). Bientôt il trouva ces métiers trop peu lucratifs, et il s'engagea dans la politique. En 172, à vingt-six ans, il entrait au sénat comme questeur. Puis il suivit tous les degrés de la hiérarchie, fut tribun militaire, légat du proconsul d'Afrique, prit part à plusieurs campagnes, remplit diverses charges, et partout se distingua. Consul sous Commode en 190, il reçut l'année suivante, avec le

(1) Spartien, *Sever.*, 18. — Cf. Aurelius Victor, *Caesar.*, 20.

(2) Spartien, *Sever.*, 1 et 3 ; Aurelius Victor. *Caesar.*, 20 ; Eutrope, VIII. 18.

titre de légat propréteur, le commandement des légions de la Pannonie. Deux ans après, il y fut proclamé empereur, battit successivement tous ses rivaux, et il régna jusqu'en 211. Quand il envoya au Sénat la tête d'Albinus avec une lettre menaçante, on crut à un nouveau Commode (1). Et de fait, considéré d'un certain côté, il peut avoir l'air d'un tyran : il fit exécuter des familles entières de sénateurs, il ordonna de véritables massacres, il fut implacable dans la répression des attentats ou des émeutes, il donna le signal de terribles persécutions contre les chrétiens. Pourtant, il n'était point cruel par tempérament; il le devint souvent par l'exagération d'une de ses qualités, la passion de l'ordre. Dans cet empire, qui depuis la mort de Marc-Aurèle était livré à l'anarchie, il voulut établir la discipline d'un camp; pour faire rentrer tout le monde dans le devoir, il ne recula pas devant les moyens violents. Malgré tout, il fut un grand prince : par ses campagnes contre les Parthes et les Bretons, il rendit aux légions un peu de gloire militaire; par son énergie, il brisa la résistance des prétoriens; par son administration intègre, économe et vigilante, il remit en ordre les finances de Rome et assura aux provinces une réelle prospérité. Il prétendit maintenir chacun à son rang et faire respecter en lui la dignité impériale : il se résigna, pour cela, aux mesures les plus rigoureuses, comme autrefois, légat en Afrique, il avait fait bâtonner un de ses compatriotes de Leptis qui l'embrassait familièrement en pleine rue. En somme, cette énergie un peu barbare, prête à frapper quiconque sortait du droit chemin, tournait à l'avantage de tous. D'ailleurs, il donnait l'exemple, toujours à son poste, dur pour lui-même comme pour les autres, infatigable, simple dans sa vie, dédaigneux des vaines apparences

(1) Capitolin, *Clod. Albin.*, 12.

et capable de refuser le triomphe après ses victoires d'Asie. Il fut esclave de son métier d'empereur, et il mourut en disant : « Travaillons ».

Il travailla tous les jours de sa vie ; et, s'il fit passer les affaires avant tout, il ne négligea point pour cela les lettres. Jusqu'au bout il se souvint qu'il avait débuté comme rhéteur et comme avocat. Il fut un orateur distingué, nerveux et mordant, d'une concision sonore dans ses harangues aux soldats, avec un air de majesté impériale dans ses discours au sénat : l'éloquence d'un homme né pour commander, et qui entend être obéi. Il se mêla de science, surtout de médecine : il soignait lui-même ses amis, emportait toujours une provision de remèdes dont Galien avait fait l'ordonnance. Il avait poussé fort avant l'étude de la philosophie, du droit, de la rhétorique, de la littérature (1). Il paraît avoir composé divers ouvrages. En tout cas, il écrivit ses *Mémoires*, en grec comme Marc-Aurèle ; il y racontait sa vie privée et sa vie publique, avec une entière bonne foi, nous dit-on, si ce n'est qu'il cherchait à excuser ses cruautés, surtout à propos de la mort d'Albinus (2). Suivant Dion Cassius, qui l'avait bien connu, « il était curieux de littérature plutôt qu'il n'y réussissait ; aussi trouvait-on chez lui plus de pensées que de belles expressions (3) ». Cela veut dire qu'il n'entendait rien à toutes les mièvreries d'un Dion Cassius. A en juger par les fragments que nous possédons de ses lettres au Sénat, Sévère portait dans son style l'âpreté de son caractère et de son éloquence : aucune grâce, et point d'apprêt ; mais de l'énergie, de la concision, du relief et du mordant.

(1) Galien, *Theriac.*, XIV, p. 218 (Kuhn) ; Spartien, *Sever.*, 18 ; Aurelius Victor, *Caesar.*, 20 ; Eutrope, VIII, 19.
(2) Spartien, *Sever.*, 3 et 18 ; Capitolin, *Clod. Albin.*, 10 ; Hérodien, II 15 ; Aurelius Victor, *Caesar.*, 20 ; Dion Cassius, LXXV, 7.
(3) Dion Cassius, LXXVI, 16.

Il aimait à s'entourer de gens de lettres. Mais il goûtait peu les Romains de Rome. Dans cette cour où commandait un empereur de Leptis, dont la femme était syrienne, on rencontrait surtout des Africains et des Grecs. L'impératrice Julia Domna, fille du prêtre du Soleil à Emèse, forma au Palatin un vrai salon littéraire. A côté de sa sœur Julia Mæsa, de ses nièces Soaemias et Mamée, on y voyait beaucoup d'écrivains ou de savants célèbres : le poète Oppien, qui chanta les plaisirs de la chasse ; Elien, le conteur « à la langue de miel », occupé à recueillir les anecdotes de ses Histoires Variées ; le médecin Galien ; l'érudit Sammonicus ; les jurisconsultes Ulpien et Papinien, tous deux d'origine syrienne ; le philosophe Diogène Laërte ; le rhéteur maure Ælius ; Gordien, poète alors en attendant qu'il fût empereur ; Philostrate, qui enregistrait les aventures prodigieuses du thaumaturge Apollonios de Tyane ; et tous ces familiers du Palatin qu'Athénée met en scène dans son Banquet des Sophistes.

A cette cour, on parlait surtout le grec. D'abord, c'était la langue de l'impératrice et des princesses qui l'entouraient. C'était aussi l'idiome littéraire que préférait l'empereur ; il l'avait appris dès son enfance, et il l'employa pour la rédaction de ses Mémoires. Mais, pour Sévère, la raison principale de cette prédilection pour le grec, c'est qu'il savait mal le latin classique. Sa langue maternelle était le punique, et ses parents n'en parlaient point d'autre. Un jour, nous dit Spartien, « sa sœur arriva de Leptis ; elle connaissait à peine quelques mots de latin, ce qui causa beaucoup de honte à l'empereur ; aussi l'invita-t-il à retourner dans sa patrie ». Suivant son compatriote Aurelius Victor, Sévère savait suffisamment le latin, il possédait le grec, mais il ne s'exprimait avec une entière aisance qu'en punique. Et ce latin, qu'il avait appris assez péniblement, c'était le latin de la Proconsulaire ; Spartien re-

marque qu'il conserva jusque dans sa vieillesse l'accent africain; et l'on relève bien des fautes dans les légendes de ses monnaies impériales. En ce prince, élevé à Leptis et ancien avocat, il y eut toujours du rhéteur africain (1). Dès sa jeunesse il avait pris pour modèle Hannibal. De ses compatriotes, il eut l'âpreté, l'entêtement, la curiosité, la dévotion mystique; sous Commode, il fut accusé d'avoir consulté les astrologues pour savoir s'il serait empereur; dans ses Mémoires, il enregistrait complaisamment les présages, les oracles, les songes, qui avaient prédit son avènement; il en fit faire des tableaux, qui furent exposés à Rome. Pendant tout son règne, il donna à son pays natal bien des preuves de sa sollicitude. Un de ses premiers actes fut de constituer une province indépendante de Numidie. Il visita l'Afrique en 203, pour se rendre compte de ses besoins. Il conféra le droit italique à Carthage, à Utique, à Leptis; et nous possédons des médailles qui attestent la reconnaissance des Carthaginois. Il força les nomades à respecter la frontière, et il organisa une police très ferme, dont témoigne Tertullien. Il développa beaucoup la colonisation, surtout en Maurétanie; il fit construire des routes, et une foule d'inscriptions du pays se rapportent aux travaux exécutés pendant ce règne (2). A Rome, il accueillait ou attirait bien des Africains. Son principal ministre fut Plautianus, son compatriote, peut-être son parent, « son compagnon indispensable

(1) « Cum soror sua Leptitana ad eum venisset *vix latine loquens...* » (Spartien, *Sever.*, 15); « canorus voce, sed *afrum quiddam* usque ad senectutem sonans... » (*Ibid.*, 19); « latinis litteris sufficienter instructus; graecis sermonibus eruditus; *punica eloquentia promptior*, quippe genitus apud Leptim provinciæ Africæ. » (Aurelius Victor, *Epitome*, 20.)

(2) Tertullien, *Apolog.*, 2; Aurelius Victor, *Caesar.*, 20; *Digest.*, XV, 8, 11; Eckhel, *Doctrina nummor.*, VII, p. 183 (monnaies de Sévère avec la légende: *Indulgentia in Carth.)*; Cohen, *Monnaies impériales*, III, p. 249; *Corpus inscr. lat.*, VIII, 10337-10338; 10351-10353; 10358-10364, etc.

dans toutes les guerres », comme dit une inscription (1). Il le nomma deux fois consul, et préfet du prétoire ; il maria la fille de son ministre à l'héritier présomptif. Plautianus abusa longtemps de l'affection de Sévère, qui bien des fois pardonna, et qui peut-être eût pardonné toujours, si Caracalla n'eût produit les preuves d'un complot et frappé lui-même le préfet (2). Un autre Africain, Macrin le Maure, fut intendant de Plautianus, puis de Sévère. Parmi les gens de lettres qui avaient leurs entrées à la cour, nous trouvons encore des compatriotes de l'empereur : le rhéteur Ælius, son biographe ; le poète Gordien ; le savant Sammonicus Serenus, dont la bibliothèque était fameuse, et qui avait composé une foule d'ouvrages, entre autres une encyclopédie dans le goût de Pline et de Macrobe (3). Sévère lui-même, en littérature, avait les prédilections ordinaires aux Africains ; comme eux, par exemple, il adorait Salluste, et, à son lit de mort, il fit lire à ses fils le discours de Micipsa mourant (4). Par cet accord des sympathies et par toutes ces attentions, il gagna le cœur des gens de son pays. On était fier de lui et on l'aimait. Bien des inscriptions de la contrée sont encore là pour l'attester : tantôt elles énumèrent ses victoires ou ses bienfaits (5) ; tantôt elles remercient les dieux de l'avoir préservé contre un complot (6) ; on voit un brave homme de Théveste léguer à sa ville une somme d'argent qui doit payer les frais d'un arc

(1) *Corpus inscr. lat.*, V, 1074 : « necessarius et comes per omnes expeditiones ». Cf. III, 6075 ; V, 2821.

(2) Dion Cassius, LXXV, 14-16 ; LXXVI, 1-6 ; Spartien, *Sever.*, 14.

(3) Spartien, *Sever.*, 20 ; *Get.*, 5 ; Capitolin, *Gordian.*, 18 ; Arnobe, *Adv. gent.*, VI, 7 ; Servius, *Ad Georgic.* I, 30 ; 102 ; Macrobe, *Sat.*, III, 9, 6 ; 16, 6.

(4) Spartien, *Sever.*, 21.

(5) *Corpus inscr. lat.*, VIII, 2465 ; 4583 ; 4826 ; 6944 ; 9029 ; 10337-10338, etc.

(6) *Ibid.*, 1628.

de triomphe (1). L'Afrique n'oublia jamais Sévère; elle lui éleva des autels et des temples : « Les Africains, dit Spartien, l'adorent comme un dieu (2)».

Tous les princes de cette dynastie syrio-africaine, fondée par Sévère, ont hérité de son goût pour les lettres et de ses sympathies pour les provinces de l'Atlas. Géta était grand ami de Sammonicus, à qui cette amitié coûta cher et qui fut tué bien vite, au milieu d'un banquet, par les soins de Caracalla (3). Sévère Alexandre fut un orateur distingué ; il fut aussi poète, et il écrivit en vers des biographies d'empereurs. Il s'intéressa beaucoup aux universités : il créa des bourses d'études pour les jeunes gens pauvres, et il fonda, tant à Rome que dans les provinces, un grand nombre de chaires officielles, chaires de rhétorique, de grammaire, de médecine, de divination, de mathématiques, de mécanique, d'architecture. Il eut pour ministres les jurisconsultes Paul et Ulpien, l'historien Dion Cassius. Il ne négligea pas non plus l'Afrique, où il fit exécuter divers travaux publics; il avait une garde d'archers maures; il admit dans son Conseil l'un des Gordiens, et il témoigna beaucoup d'amitié au poète Sammonicus Serenus, fils de l'érudit du même nom que nous avons rencontré à la cour de Septime Sévère (4). Les mêmes tendances apparaissent jusque dans les folies de Caracalla et d'Elagabal. Dans ses discours au Sénat, Caracalla ne manquait jamais de glorifier « son compatriote Hannibal », dont il commanda bien des portraits. Son fameux édit, par lequel il accorda le droit de cité à tous les hommes libres de l'empire, s'explique en partie, sans doute, par ses préoccupations fiscales : mais il céda aussi à une fantaisie d'empereur provincial, il voulut mettre tous

(1) *Ibid.*, 1858.
(2) « Ab Afris ut deus habetur. » (Spartien, *Sever.*, 13.)
(3) Spartien, *Caracalla*, 4.
(4) Lampride, *Alex. Sever.*, 27; 30 ; 44 ; 68.

ses compatriotes sur le même rang que les Romains. Il se piquait de littérature, et rendait à ses classiques de singuliers hommages : il s'habillait en Achille, ou bien il se montrait sous le costume d'Alexandre, dont il prétendait imiter les campagnes ; un jour, il tua son favori Festus pour avoir l'occasion de renouveler les funérailles de Patrocle. Elagabal, qui passait pour le fils de Caracalla, renchérit encore sur toutes ces folies. Il imagina, par exemple, de marier son dieu Soleil d'Emèse avec la déesse Céleste de Carthage. Il fit venir à Rome les deux divinités, avec leurs costumes et leurs trésors. Il leur bâtit un temple, où les conduisit une procession solennelle : devant le char qui portait les deux idoles, Elagabal, selon le rite, courait à reculons ; par derrière, défilaient les statues des dieux romains et se pressait la foule. Cet étrange hymen du Soleil d'Emèse et de la Lune carthaginoise est comme le symbole de cette dynastie et de ces règnes où se mêlent à Rome la Syrie et l'Afrique (1).

Entre la mort de Caracalla et l'avènement d'Elagabal se place le règne d'un autre Africain, étranger à la famille des Sévères, et qui se mêla de poésie. Macrin était né dans la capitale de l'une des Maurétanies, à Cæsarea, aujourd'hui Cherchel. Il eut une fortune singulière. Il commença par être esclave et gladiateur. Puis il devint l'intendant du ministre Plautianus, son compatriote. Plus tard, il passa au service de Septime Sévère, qui s'intéressa à lui et finit par le nommer directeur des postes de la voie Flaminienne. Préfet du prétoire sous Caracalla, il le suivit en Orient ; sachant sa vie menacée, il fit ou laissa tuer le tyran. Trois jours après, ses soldats le virent si affligé de ce meurtre, que, pour le consoler, ils l'élurent empereur. Il prit sa tâche

(1) Hérodien, IV, 8 et 14 ; V, 5 ; Lampride, *Elag.*, 3 ; Dion Cassius, LXXVII, 9 ; LXXIX, 12.

au sérieux; il voulut arrêter le gaspillage des finances et rétablir la discipline, ce qui amena bien des défections. Battu par les troupes d'Elagabal, il périt dans sa fuite, après seize mois de règne : mal lui en prit d'avoir voulu marcher sur les traces de Septime Sévère, dont il avait adopté le nom. C'était, du reste, un excellent homme, très juste et très doux. Il aimait les lettres, et il avait même composé de jolis vers, surtout des iambes. Il était lié avec le rhéteur africain Cælianus, qu'il avait chargé d'élever son fils Diadumène. Et il fut populaire dans son pays natal : à Zana, entre Sétif et Batna, est encore debout l'arc de triomphe qui fut élevé à Macrin par la colonie de Diana Veteranorum (1).

La famille des Sévères venait de s'éteindre, et le Goth Maximin régnait à Rome depuis trois ans, quand fut fondée à Carthage une nouvelle dynastie africaine. Au commencement de 238, une grave émeute de paysans éclate en Proconsulaire. Un procurateur avait condamné à des amendes ruineuses plusieurs propriétaires de Thysdrus. Ceux-ci obtiennent un délai de trois jours. Ils profitent de ce répit pour appeler tous leurs fermiers et les colons du voisinage, qu'ils font entrer de nuit dans la ville. Au jour, l'on assiège la maison du procurateur; on s'empare de lui, on le tue. Justement le proconsul était de passage à Thysdrus : malgré lui, la foule le proclame empereur, et lui associe son fils, qui l'accompagnait en qualité de légat. Ce proconsul était Gordien. Il gouvernait la province depuis huit ans, et il y était très populaire : « Il fut aimé des Africains, nous dit-on, comme jamais ne l'avait été un proconsul ». Bien des fois, déjà, la foule l'avait acclamé, l'appelant « un nouveau Scipion, un vrai Scipion ». Il était enfant du pays, et dans les documents officiels il est qualifié

(1) Capitolin, *Macr.*, 11 et 14; Lampride, *Diadumen.*, 8; *Corpus inscr. lat.*, VIII, 4598.

de « Romain d'Afrique ». Il appartenait à une grande et riche famille; son père, son grand-père, son bisaïeul avaient été consuls ; il descendait des Gracques et de Trajan; sa femme était une arrière petite-fille d'Antonin. Il avait rempli bien des charges importantes et avait été l'ami de Septime Sévère, puis de Sévère Alexandre. Mais il avait quatre-vingts ans, quand on voulut faire de lui un empereur. Il eût mieux aimé se dérober ; mais, s'il hésitait, cette manifestation populaire serait une condamnation à mort pour lui et les siens. Il se résigna donc; et l'assemblée provinciale d'Afrique reconnut officiellement les deux Gordiens. A Rome, on se moqua d'abord des nouveaux « Carthaginois », comme on disait; mais l'élection n'en fut pas moins confirmée par le Sénat, qu'avaient exaspéré les brutalités de Maximin. La plupart des provinces acceptaient le fait accompli, et tout semblait favoriser les Gordiens. Mais ils avaient dans l'Afrique même un adversaire bien dangereux, le légat de Numidie, Capellianus, depuis longtemps leur ennemi personnel. On avait essayé de le déposséder. Capellianus n'en avait tenu compte, et, à la tête de la légion de Lambèse, grossie encore par des bandes de Numides, il marchait sur Carthage. Gordien II, qui tenta de l'arrêter, fut vaincu et tué; toute la Proconsulaire fut mise au pillage; et, de désespoir, le vieux Gordien se pendit. Mais sa famille n'était pas éteinte; son petit-fils, qui était à Rome, y fut proclamé à son tour. quelques mois après. Gordien III était un tout jeune homme, presque un enfant ; mais il eut pour ministre un homme aussi énergique qu'intègre; et son règne rendit à l'empire un peu de tranquillité, même de gloire (1).

Ces trois Gordiens étaient des gens de lettres. Gor-

(1) Capitolin, *Maximin.*, 13-19; *Gordian.*, 2-5 ; 7 ; 11 ; 15-17; 23-24; 32. — Cf. Tissot, *Fastes*, p. 168-170.

dien Ier était un homme de goûts paisibles, amoureux de l'étude. Il méritait ce bel éloge que Sévère Alexandre lui avait décerné dans un message au Sénat : « Vous ne pouviez rien faire pour moi de plus agréable et de plus doux, Pères conscrits, que d'envoyer comme proconsul en Afrique Antonius Gordianus. C'est un noble caractère et une grande âme, un homme éloquent, juste, modéré, honnête. » Selon Capitolin, « il mena une existence exemplaire ; il vivait toujours dans la compagnie de Platon, d'Aristote, de Cicéron, de Virgile et des autres anciens ». Dès son enfance, il écrivait en vers. Dans sa jeunesse, il déclama souvent en public. Il composa le panégyrique de tous les Antonins. Il eut de la réputation comme orateur, et il publia divers poèmes, entre autres une épopée historique en trente livres, l'*Antoniniade*, où il célébrait Antonin le Pieux et Marc-Aurèle (1). Gordien II, qui avait été membre du Conseil d'Etat sous Sévère Alexandre, était un jurisconsulte éminent. Il fut intimement lié avec le poète Sammonicus Serenus, qui avait été son maître, et qui lui légua en mourant la bibliothèque héritée de son père l'érudit : « Ce don lui causa une joie céleste, nous dit Capitolin ; car une telle bibliothèque, qui contenait tant de livres précieux, le rendit célèbre dans le monde des lettres (2). » Gordien III avait reçu de même une éducation complète. Elève du rhéteur Misithée, dont on vantait l'éloquence et le savoir, il épousa sa fille, et fit de lui son principal ministre. Lui-même, malgré sa mort prématurée, passa pour un orateur de talent (3). Dans cette dynastie carthaginoise, le goût des lettres se transmit comme l'empire.

Numérien, qui régna quarante ans plus tard, fut aussi un écrivain célèbre en son temps. On ne sait où il na-

(1) Capitolin, *Gordian.*, 3-5 ; 7.
(2) *Id.*, 18. — Cf. Lampride, *Alex. Sever.*, 27 ; 68.
(3) Capitolin, *Gordian.*, 24 ; 27.

quit; mais, au témoignage de l'historien Fabius Cerylianus, sa famille était d'origine punique. Sa jeunesse s'écoula sans doute en Afrique; dans un concours, il disputa le prix à Némésien de Carthage, qui plus tard lui dédia son poème sur la chasse. Il fut un empereur médiocre; car il était, avant tout, homme d'études. Tout enfant, il déclamait en public. On vantait surtout ses vers, et son biographe assure qu'il l'emporta sur tous les poètes de sa génération : il chanta, entre autres, les campagnes de son père Carus. On admirait aussi son éloquence. Un de ses discours au Sénat eut tant de succès qu'on lui vota une statue, en spécifiant que l'hommage s'adressait uniquement au rhéteur; on plaça le monument dans la Bibliothèque Ulpienne, avec cette dédicace : « A Numérien César, le plus puissant orateur de son temps (1). »

D'Albinus aux Sévères, des Gordiens à Numérien, on le voit, la liste est longue de ces lettrés de l'Atlas qui arrivèrent à l'empire. Cette période est vraiment le siècle des Africains. Rhéteurs, avocats, jurisconsultes, hommes d'Etat, consuls, empereurs, ils sont partout. Cette colonie carthaginoise de Rome servit de trait d'union entre la contrée de l'Atlas et l'Italie. Par Fronton et son école, l'Afrique littéraire imposa ses goûts à la capitale; par les Sévères et les Gordiens, elle étendit son influence, en même temps qu'elle prenait conscience de sa force. Peu à peu l'on s'habituait dans tout l'Occident à tourner les yeux vers l'Afrique : grâce au talent et aux succès de ces païens de l'Atlas, la voix des grands chrétiens du pays en sera plus retentissante.

(1) Vopiscus, *Car.*, 4-7; 11. — A Verecunda, près de Lambèse, on éleva un temple à Carus sous le règne de Numérien (*Corpus inscr. lat.*, VIII, 4221).

CHAPITRE VII.

LA POÉSIE PAÏENNE D'AFRIQUE AU IIIe SIÈCLE. — NÉMÉSIEN DE CARTHAGE.

Depuis Manilius, la poésie avait toujours été cultivée en Afrique. Elle avait tenté la plupart des rhéteurs, Cornutus et Sévère de Leptis, Florus, Apollinaire, Fronton, Apulée, et, après eux, beaucoup d'empereurs originaires du pays, Albinus, Macrin, Sévère Alexandre, Gordien, Numérien. Sauf quelques fragments insignifiants, tous leurs ouvrages en vers sont perdus. Mais plusieurs de leurs compatriotes, qui s'étaient consacrés entièrement à la Muse, ont été moins maltraités par le temps. De ceux-ci nous possédons soit des morceaux isolés, soit des recueils entiers, où se marquent nettement les caractères essentiels de la poésie païenne d'Afrique au IIIe siècle.

I

Tout d'abord, il faut remarquer que cette école poétique est étroitement enchaînée à la tradition classique. Nous ne trouvons ici ni un Apulée, ni un Tertullien, ni même un Fronton : car, en son style du moins, Fronton fut un novateur. Les Africains de ce temps gardaient toutes leurs audaces pour la prose, qu'ils façonnaient

en toute liberté, et dont ils tiraient des notes originales. Mais on dirait que le vers paralysait leur génie. Dès qu'ils voulaient enfermer leur pensée dans un rythme, leur fantaisie se glaçait. On reconnaît bien la marque africaine à quelques détails ; mais, à ne considérer que l'ensemble, il est bien vrai que la nouveauté fait défaut. Là, comme ailleurs, il est curieux d'observer que la révolution littéraire fut bien plus prompte et plus complète en prose qu'en poésie. Il fallut le christianisme pour rendre à certains poètes de la région leur liberté d'allure. Les païens, sauf quelques réserves, s'obstinèrent dans la tradition : au lieu de s'engager franchement dans les voies ouvertes par Manilius, on s'asservit aux modèles classiques, que naturellement l'on n'égala point.

Cette poésie fut donc surtout une poésie d'école. Tous ces auteurs relèvent évidemment des Universités. D'abord leurs sujets sont empruntés le plus souvent à la mythologie. Quand ils cherchent une matière un peu plus neuve, ils la choisissent encore avec le parti-pris et le pédantisme naïf d'un rhéteur ou d'un grammairien de profession. Ce qui les tente alors, c'est la difficulté même : Térentien le Maure s'amuse à versifier un traité de métrique, et Sammonicus Serenus une collection de recettes médicales. Ils ont la préoccupation d'être utiles, ils songent à leurs élèves : de là toute cette poésie sententieuse et morale, qui a été si féconde dans le pays. En gens du métier, ils connaissent les bons modèles et les imitent ; ils soignent la versification, mais donnent à leurs vers une allure oratoire. Parfois ils usent leur talent à exécuter des tours de force un peu niais. Témoin ce Pentadius, dont nous avons six petits morceaux en rythme élégiaque (1). Il ne manquait point d'esprit, si l'on en juge par cette jolie épigramme :

(1) Bährens, *Poetae lat. minor.*, IV, p. 343-345 ; 358-359.

« Confiez votre barque aux vents, mais ne confiez pas votre cœur aux femmes : car l'onde est plus sûre que la fidélité féminine. Aucune femme n'est bonne ; ou, s'il s'en rencontre une par hasard, je ne sais comment une chose mauvaise a pu devenir bonne. » Mais il voulait montrer plus de talent qu'il n'en avait. Pour cela, il s'exerçait à composer des vers serpentins, c'est-à-dire qu'il s'astreignait à reproduire le premier hémistiche de l'hexamètre à la fin du pentamètre, comme dans ce distique : « Je le sens, l'hiver s'est enfui; le zéphyre réveille la terre, l'Eurus réchauffe les ondes ; je le sens, l'hiver s'est enfui. » Employé avec discrétion, ce refrain peut avoir de la grâce; répété sans cesse, il devient insupportable. Ce procédé, et d'autres de ce genre, qui se généraliseront plus tard, sont encore une exception, il est vrai, chez les Africains de ce temps ; mais, presque chez tous, on observe la tendance aux puérils raffinements de forme.

Trop souvent aussi, ils sont hantés par des réminiscences classiques. Ils imitent surtout Virgile, qui toujours fut très lu dans les écoles de la contrée. Par exemple, les Bucoliques servent de modèle à Némésien pour ses *Eglogues*; Albinus compose des *Géorgiques* ; et Gordien, une *Antoniniade*, renouvelée de l'Enéide. De Virgile aussi relevaient les *Poésies Champêtres* de Septimius Serenus, dont son compatriote Térentien le Maure a vanté le talent, et dont nous possédons quelques fragments très variés de rythmes (1). Quel que fût le sujet traité, il n'est guère de poète africain chez qui l'on ne rencontre, dans le détail, quelques réminis-

(1) Bährens, *Fragm. poetar. roman.*, 1886, p. 384. — Septimius Serenus, que naguère encore l'on plaçait au IIIe siècle (Teuffel, *Gesch. der röm. sch. Lit.*, 4e édit. (1882, § 383, 3), a certainement vécu au IIe siècle sous les derniers Antonins. En effet, il est souvent cité par Terentien et par Juba, deux contemporains de Septime Sévère (*Grammat. lat.* de Keil, III, p. 421 ; VI, p. 382 ; 384-385 ; 403). De plus, il appartient à l'école pastorale d'Annia-

cences analogues. Parfois l'on poussa cette manie d'imitation jusqu'à façonner des ouvrages entiers avec des centons de Virgile. Le chef-d'œuvre en ce genre était la *Médée* d'Hosidius Geta, dont riait Tertullien, et qui nous a été conservée par l'Anthologie de Carthage (1). C'est toute une tragédie, en onze scènes et près de cinq cents vers, sur la donnée classique : Médée tuant ses fils, pour se venger de Jason. Dans l'agencement du drame, l'auteur, sauf quelques changements sans importance, a copié la pièce correspondante de Sénèque. Le dialogue est en hexamètres; les chœurs, en un rythme bizarre qui comprend les trois derniers pieds et demi de l'hexamètre : et, depuis la première ligne jusqu'à la fin, ce sont des hémistiches de Virgile placés bout à bout. Ce qui est effrayant à constater, c'est qu'il y a là-dedans une certaine habileté de mise en œuvre : Hosidius Geta, qui s'amusait à ces niaiseries, n'était pourtant pas le premier venu ; il n'avait que le tort de céder à la manie du temps, et d'admirer Virgile jusqu'à le copier.

Beaucoup de morceaux de cette époque, qui sont compris dans l'Anthologie de Carthage, ne sont que des devoirs d'élèves, ou, tout au plus, des exercices de rhéteurs. Tel est, par exemple, le *Discours d'Achille* : le héros est à Scyros, occupé à filer dans le gynécée où ses

nus, l'auteur des *Falisca*, qui était ami d'Aulu-Gelle (*ibid.*, IV, p. 465 : « docta Falisca, Serene, reparas » ; Aulu-Gelle, VI, 7, 1 ; IX, 10, 1 ; XX, 8, 1). De ces deux faits l'on doit conclure que Septimius Serenus a composé ses *Opuscula ruralia* dans la seconde moitié du IIe siècle. — Nous le croyons d'origine africaine, pour plusieurs raisons : 1° son nom même était très commun en Afrique ; 2° il est connu et cité surtout par les auteurs africains, Térentien, Juba, Nonius, Servius, Capella ; 3° enfin, Térentien le Maure parle de lui comme d'un compatriote :

Nam et melius *nostri* servarunt metra minores.
Septimius, docuit quo ruris opuscula libro,
Hoc genere adsidue cecinit.

(Keil, *Grammat. lat.*, VI, p. 384, aux vers 1974-1976.)

(1) Bährens, *Poetae lat. minor.*, IV, 219-237. — Cf. Tertullien, *De praescript. haeretic.*, 39.

parents l'ont enfermé sous un habit de femme; tout à coup, il entend la trompette de Diomède, qui réveille ses instincts virils; son ardeur guerrière s'exprime en une centaine d'hexamètres, assez bien frappés d'ailleurs, mais trop souvent imités de Stace. Telle est encore la *Lettre de Didon à Enée*, qui rappelle les épîtres d'héroïnes chez Ovide. Didon écrit à Enée avant de se donner la mort ; elle connaît son Virgile, et ne s'interdit ni les figures de rhétorique, ni les sentences, ni les allitérations. La versification est habile et correcte, et le développement est égayé de deux jolis refrains, répétés de cinq en cinq vers. Mais il n'y a rien d'original dans cette amplification d'école ; et l'auteur a raison de réclamer l'indulgence du lecteur, quand il nous dit : « Doux sont les chants qu'inspire l'amour ; si vous aimez le plaisir, aimez aussi un modeste poète (1). » Heureusement l'on rencontre des œuvres plus intéressantes dans la poésie africaine du troisième siècle : et, sans parler de Némésien, qui mérite d'être étudié à part, Reposianus et Vespa ont montré du talent dans leurs idylles, le pseudo-Caton dans ses Distiques, Serenus dans son Manuel de Médecine.

Reposianus a chanté, en deux cents hexamètres environ, les *Amours de Mars et de Vénus*. Dans son préambule, qui est assez spirituellement tourné, il met tous les hommes en garde contre les passions illégitimes : elles sont bien dangereuses, puisque Vénus même s'est laissé surprendre, et Mars avec elle. Suit une fraîche description du bois où les divins amoureux se donnent rendez-vous. Vénus paraît la première et procède à sa toilette, aidée de ses Nymphes. Mars arrive à son tour, et dès lors le poète donne carrière à son imagination voluptueuse. Cependant Phébus, du haut du ciel, aperçoit dans une clairière les deux amants endormis. Aus-

(1) Bährens, *Poetae lat. minor.*, IV, p. 271-277 ; 322-325.

sitôt il envoie prévenir son ami Vulcain. Le pauvre boiteux fabrique un filet, dans lequel il prend les coupables pour faire constater par Jupiter lui-même le flagrant délit (1). Assurément, la donnée n'est pas neuve, et l'on relève dans ce petit poème bien des défauts, surtout des longueurs et un excès de raffinement. Mais on y doit reconnaître beaucoup d'esprit, une versification élégante, de curieux détails réalistes, et de jolis tableaux dignes de l'Anthologie grecque.

De Vespa nous possédons une amusante idylle satirique, intitulée *Procès du cuisinier et du boulanger par-devant Vulcain.* Suivant les lois du genre, l'auteur débute par une solennelle invocation aux Muses : « O vous, les Neuf Sœurs, qui présidez à tous les arts, quittez les collines de Piérie, et venez à mon aide. Je vous le demande, moi, votre Vespa, à qui vous avez attiré souvent, dans bien des villes, la faveur d'une foule de spectateurs. Je veux maintenant écrire un plus grand ouvrage, en vers agréables. Ici l'on ne trouvera pas seulement le miel de la poésie; il y aura aussi un peu de droit. Le demandeur est le boulanger, son adversaire est le cuisinier. Ils ont pour juge Vulcain, qui les connaît bien tous deux. » Le boulanger s'avance à la barre, la tête enfarinée. Pour prouver sa supériorité, il prend à témoin Cérès et Apollon, Saturne, le Père Enée, et le peuple, qui aime tant les gâteaux. Sans le pain, il n'y aurait point de civilisation, on en serait encore à ronger des glands au pied d'un chêne. Par là, le boulanger est l'égal des dieux; tout le monde connaît ses bienfaits et en profite; tout le monde aussi connaît les festins de Thyeste ou de Térée, et tous les crimes qui ont eu la cuisine pour complice. Le cuisinier, qui paraît à son tour, la figure toute noircie, n'est pas en reste d'arguments : la

(1) *Ibid.*, p. 348-356.

nature entière lui paie tribut ; il règne dans les palais ; il est un artiste, tandis que son adversaire n'est qu'un manœuvre. Le malheureux Vulcain, un peu étourdi de tant d'éloquence, et désireux de ménager également les deux rivaux, rend une vraie sentence d'arbitre : « Toi, cuisinier, tu es un homme charmant ; toi aussi, boulanger, tu es un délicieux compère. Je vous donne raison à tous deux ; car le dieu qui vous parle vous connaît bien. Mettez-vous d'accord : les honnêtes gens n'aiment point les querelles. Ou bien, gare ! je me retire de vous, et je vous laisse en face de vos fourneaux vides (1), » Ainsi finit cette fantaisie de rhéteur, qui n'a point sans doute de grandes prétentions, mais où le style est élégant, où la composition est bien ordonnée, où la parodie est relevée de jolis détails, de spirituelles inventions, de précision juridique, de réalisme, et de jeux de mots assez drôles.

Le recueil des *Distiques de Caton* a été très populaire pendant tout le moyen âge : il a été lu, traduit, imité en Italie, en France, en Allemagne, en Bohême, aux Pays-Bas, en Angleterre (2). Bien des indices en trahissent l'origine africaine. Il présente, dans la langue, dans la versification, beaucoup de rapports avec les autres œuvres poétiques de l'Atlas. Dans les écoles de ce pays, on a toujours aimé les maximes morales, qui abondent dans l'Anthologie de Carthage ; on y adorait le vieux Caton, que les grammairiens citent sans cesse, et sous ce même nom ont paru les essais d'un autre Africain du temps des Vandales. Enfin, les Distiques ne sont

(1) *Ibid.*, p. 326 sqq.

(2) Cf. Zarncke, *Der Deutsche Cato*, Leipzig, 1852 ; Feifalik. *Der altböhmische Cato (Sitz. der Wiener Akad.*, XXXVI, 211) ; Tobler, *Die altvenezian. Uebersetz. der Sprüche des Dion. Cato* (*Abh. der Berlin. Akad.*, 1883) ; Goldberg, *Die Caton. Dist. in der engl. und franz. Lit.*, Leipzig, 1883 ; Beets, *De Dist. Cat. in het Middel-Nederland.*, Groningen, 1885 ; Stengel, *Die Dist. Cat.*, Marburg, 1886.

mentionnés qu'une fois avant le moyen âge, et c'est par le médecin Vindicianus de Carthage : il fut proconsul d'Afrique au quatrième siècle, et il affirme qu'à ce moment le livre était très répandu dans la région (1). Tout concorde donc, et tout nous amène à conclure que les *Distiques* ont été composés, au troisième siècle, par quelque rhéteur africain. Le recueil, qui comprend près de deux cents maximes, en quatre livres, était destiné à l'enseignement, et on le faisait apprendre par cœur aux élèves. La marque de l'école est visible dans plusieurs sentences, dans celle-ci, par exemple : « Instruis-toi, mais auprès des gens instruits ; enseigne toi-même les ignorants ; car il faut propager les connaissances utiles » ; ou encore : « Nourris-toi de préceptes, et ne cesse pas d'apprendre ; car, sans la science, la vie est comme l'image de la mort » (2). Mais l'auteur se préoccupe surtout de donner des conseils pour la conduite de la vie. Le plus souvent, il prêche une morale toute pratique, même assez terre-à-terre : « Aime les autres, mais regarde-toi toujours comme ton plus cher ami ; ne sois bon qu'avec les bons, de peur d'être mal payé de tes bienfaits. — Note soigneusement les biens que tu as reçus en héritage ; conserve-les en les augmentant, pour ne pas être la risée du public. » C'est un timide et un résigné : « Ne va jamais heurter seul l'opinion : tu ne plairais à personne, en méprisant le plus grand nombre. — Cède à la fortune, cède aux puissants : celui qui a pu te nuire, pourra un jour t'être utile » (3). Pourtant, il est capable de sentiments plus élevés : « Si tu as commis une faute, sois le premier à te punir : dans

(1) *Epistula Vindiciani comitis archiatrorum ad Valentinianum imp.*, dans le *De medicam.* de Marcellus de Bordeaux (édition Helmreich. Leipzig, 1889, p. 24). — Sur Vindicianus de Carthage, voyez plus loin (*chap.* XI).

(2) *Catonis Disticha*, III, 1 ; IV, 23 (édition de Bährens, dans les *Poetae lat. minor.*, tom. III, p. 205-244).

(3) *Id.*, I, 11 ; II, 29 ; III, 8 ; IV, 39.

le traitement des blessures, la douleur guérit la douleur. » Même il a des idées humanitaires : « Quand tu auras acheté des esclaves pour ton service personnel, tout en les appelant tes serviteurs, souviens-toi pourtant qu'ils sont hommes. » En religion, il condamne les sacrifices sanglants comme les sortilèges, et il s'élève à une sorte de monothéisme : « N'interroge pas le sort, pour connaître les desseins de la Divinité ; elle ne te consulte point pour décider de toi. — N'offre à Dieu que de l'encens, laisse grandir le veau pour la charrue : n'espère pas apaiser la Divinité par le sang. — Si Dieu est un esprit, comme les poètes nous le disent, avant tout, c'est avec une âme pure qu'il faut l'adorer » (1). Chacune de ces maximes est enfermée en deux hexamètres, et l'auteur, en terminant, nous fait remarquer la difficulté du genre : « Tu t'étonnes que j'écrive des vers d'un style si nu ? C'est que j'ai voulu enfermer chaque précepte dans un distique » (2). Cette brièveté même contribua beaucoup au succès du livre : ce fut un manuel commode qui fut adopté dans toutes les écoles de l'Afrique, puis qui passa en Italie et de là dans tout l'Occident. Chemin faisant, le recueil s'altéra quelque peu. Surtout, il grossit à mesure. Ces conseils de Caton à son fils fournissaient un cadre très élastique, où chacun pouvait faire entrer ses propres réflexions : on ajouta une collection d'hexamètres isolés, puis des maximes en prose, où l'on reconnaît la main d'un chrétien. Un érudit du temps de Charlemagne donna une édition de l'ensemble, et plaça devant chaque livre un prologue de sa façon, en vers ou en prose : c'est sous cette forme que le recueil s'est répandu dans les divers pays d'Europe (3). L'œuvre primitive est, d'ailleurs, bien supérieure à toutes les additions. Le style y

(1) *Id.*, I, 1 ; II, 12 ; IV, 38 ; 40 ; 44.
(2) *Id.*, IV, 49.
(3) Cf. la préface de Bährens, *Poetae lat. minor.*, III, p. 205-208.

est presque toujours d'une précision énergique. Beaucoup de belles sentences se détachent bien en relief, parfois colorées d'une image : « Fuis le superflu, contente-toi de peu ; la barque est plus en sûreté, quand elle vogue sur un moins grand fleuve. — Evite les gens mornes et taciturnes : quand le courant se ralentit, c'est peut-être que l'eau est plus profonde. — Ne compte pas sur une longue existence : partout où tu vas, la mort te suit comme ton ombre » (1). On croit entendre parler la sagesse arabe. En somme, ce catéchisme laïque est l'œuvre d'un homme de talent, et fait honneur aux écoles de l'Afrique romaine.

C'est une poésie encore plus utilitaire que celle de Sammonicus Serenus dans son Manuel de Médecine. L'origine de cet ouvrage ne nous paraît point douteuse : comme son père l'érudit, le poète Sammonicus vécut toujours dans l'intimité des empereurs africains, des Sévères, puis des Gordiens, surtout de Gordien II, dont il fut le maître (2) ; et le vocabulaire, comme le style, est d'un auteur de l'Atlas. Le Manuel de Médecine est une collection de plus de soixante morceaux isolés qui comprennent ensemble plus de onze cents hexamètres. Malgré les altérations et les transpositions que paraît avoir subies le recueil, on y reconnaît encore une sorte de plan : après la dédicace à Apollon, dieu de la médecine, Sammonicus passe en revue les maladies particulières de la tête, puis de la poitrine, de l'estomac, du foie, des reins ; ensuite, il traite des maladies qui atteignent tout l'organisme, corruption du sang, goutte, blessures et morsures, fièvres, épilepsie, empoisonnement. On le voit, c'est un manuel complet à l'usage des valétudinaires. Sammonicus répète plusieurs fois qu'il veut avant tout être utile. Il se moque de la médecine

(1) *Catonis Disticha*, II, 6 ; IV, 31 ; 37.
(2) Lampride, *Alex. Sever.*, 30 ; Capitolin, *Gordian.*, 18.

officielle, inefficace et trop coûteuse : « Les médecins, dit-il, ont coutume de composer toute sorte de breuvages. Mais, quand tu as payé bien cher, tu es attrapé; c'est en vain que tu auras déboursé beaucoup de pièces d'argent. Eh bien donc ! apprends comme on se guérit sûrement à peu de frais. » Lui, il songe surtout aux pauvres gens : « Inutile de citer ces remèdes à la Philon, où entrent tant de choses. Inutile de mentionner toutes les variétés d'antidote. Tout cela est bon pour les riches. Moi, c'est pour les pauvres que je veux indiquer un traitement salutaire (1). » Souvent il allègue son expérience personnelle, et prétend qu'il a éprouvé sur lui-même ou sur d'autres l'efficacité de ses ordonnances. Ailleurs, cependant, il s'en réfère à ses lectures, et il leur doit plus encore qu'il ne le dit. Sans doute, il avait observé pour son compte; mais il empruntait beaucoup à Pline ou à Dioscoride, et il avait aussi consulté des oracles d'Esculape ou d'Apollon (2). Avec toute cette science, il manque absolument de critique; la plupart de ses conseils sont des recettes de paysans, quelquefois simples et utiles, mais souvent bien bizarres. Non seulement il fait une grande consommation d'huile, de vinaigre, de sel, de farine, de légumes et de bon vin; mais encore il recommande le sang de tortue, les vers de terre, la boue, la poussière de fourmis, la moelle de cerf, la cendre de belette, le fiel d'ours ou de rat, les décoctions de grenouilles. Pour combattre un accès de délire, on mettra sur la tête du patient un chapelet formé de poumons de brebis; on l'enveloppera de fumigations en brûlant de la laine non lavée; on lui fera mâcher de la racine de pyrèthre; on le frottera avec des baies de sureau; on lui fera aspirer, par le nez, de la

(1) Sammonicus Serenus, *Liber medicin.*, XXI, 392-394 ; XXVII, 518-521 (édition de Bährens, dans les *Poetae lat. minor.*, III, p. 103-158).
(2) *Id.*, XXIV, 472 ; XXXII, 621 ; XLI, 785.

sève de lierre ou de la rue dissoute dans du vinaigre. La calvitie a pour cause l'absorption d'un poison ou le contact de la salamandre; on en arrête sûrement le progrès avec la cendre d'une peau de vipère, ou du sang de tortue, ou des glands de chêne frottés de graisse d'ours (1). Le poète, qui condamne pourtant la superstition et l'usage des incantations magiques, accepte pour son compte bien des recettes de bonne femme : si une mère veut que son enfant ait les yeux noirs, elle n'a qu'à manger des souris; pour faciliter la dentition, il suffit de suspendre au cou du bébé un collier de dents de poulain ; pour éviter les accès de fièvre, il est prudent de porter une amulette ornée de certains mots cabalistiques (2). Cette crédulité est d'autant plus étrange que l'auteur est évidemment un lettré. Quand le terme latin vient à manquer, il appelle à son aide le mot grec. Il connaît ses classiques, et, au besoin, il invoque leur autorité : après le Catius d'Horace, il recommande, dans certain cas, de manger des escargots et des moules (3). Il cite bien des auteurs, Démocrite, Ennius et Titinius, Plaute, Lucrèce, Varron, Tite Live. Pour égayer ses ordonnances, il aime à donner des exemples historiques : il sait qu'Ennius abusait du vin, que Fabius eut des verrues, qu'Hortensius mourut d'un mal de gorge, l'acteur Phérécyde et Sylla de la phtiriasis (4). Il s'élève au ton épique pour maudire la goutte ou chanter la royauté de l'estomac, et il prêche comme Sénèque sur les misères de la vie humaine (5). La versification, presque toujours élégante, est d'un homme du métier, qui se souvient de Lucrèce, de Vir-

(1) *Id.*, VII, 87-101 ; VIII, 102-110.
(2) *Id.*, IV, 54-55 ; L, 927-931 ; LI, 935 sqq. ; LVIII, 1029-1034.
(3) *Id.*, LI, 932-934 ; XXVII, 528-529 (cf. Horace, *Sermon.*, II, 4, 28).
(4) *Id.*, V, 59-63 ; XV, 257-260 ; XXXVI, 706-707 ; LXIII, 1093-1094.
(5) *Id.*, XVII, 300 sqq. ; XXVIII, 534 sqq. ; XLI, 767 sqq.

gile et d'Horace. Le style est souvent d'une singulière précision, très réaliste à l'occasion, comme dans le portrait de l'hydropique ou la description du ténia (1). Rien de plus curieux, et d'ailleurs de plus fréquent chez les Africains, que ce mélange de crédulité et de raffinement. Aussi le poème de Sammonicus eut-il un grand succès dans les écoles de l'Atlas, puis en Italie; on le lisait beaucoup encore au temps de Charlemagne et pendant le reste du moyen âge. Et, après tout, ce Manuel de Médecine en vers méritait cette popularité : c'est l'œuvre d'un médecin instruit, superstitieux et parfois un peu naïf, homme d'esprit pourtant, habile versificateur et souvent bon écrivain.

II

Parmi tous ces poètes, il faut réserver la place d'honneur à Némésien de Carthage. Il semble avoir passé toute son existence en Afrique, et il est toujours appelé sur les manuscrits « le poète Carthaginois. » Il vivait dans la seconde moitié du troisième siècle : dans un concours littéraire il avait eu pour rival son compatriote Numérien, le futur empereur. Némésien, nous dit-on, « se distingua et brilla entre tous les colons ». Parmi ses œuvres de toute sorte, on vantait principalement ses poèmes descriptifs sur la Pêche, sur la Chasse, sur la Navigation (2). Il songeait même à entreprendre une épopée sur les campagnes de Carinus et de Numérien ; et il disait à ces princes en 284 : « Bientôt j'élèverai le ton et j'essaierai de rappeler vos triomphes, vaillants fils du divin Carus. Je chanterai l'empire entre vous

(1) *Id.*. XXVI, 493-497 ; XXIX, 558-563.
(2) Vopiscus, *Car.*, 11.

partagé, deux frères domptant les nations qui boivent les eaux du Rhin ou du Tigre, les sources lointaines de la Saône ou du Nil. Je dirai d'abord les guerres victorieuses que récemment tu as conduites toi-même dans le Nord, ô Carinus, toi qui l'emportes presque sur le dieu ton père. Je dirai ensuite comment ton frère a pénétré au cœur de la Perse et a pris la vieille forteresse de Babylone, vengeant ainsi l'injure faite au royaume de Romulus ; je raconterai la fuite honteuse des Parthes, réduits à fermer leurs carquois, à détendre leurs arcs, faute de javelots. Tels sont les chants que vous consacrera ma Muse, dès que j'aurai eu le bonheur de contempler vos traits sacrés, bienfaisantes divinités de la terre (1) ». Numérien fut tué quelques mois après, et Carinus l'année suivante : il est donc peu probable que Némésien ait jamais écrit le poème annoncé ici avec un peu d'emphase. D'ailleurs, beaucoup de ses œuvres sont perdues; par exemple, nous n'avons ni sa Pêche ni sa Navigation. Mais nous possédons encore de lui une partie des Cynégétiques, quatre Eglogues, et un Hymne en l'honneur de Vénus.

Le poème sur la Chasse est dédié aux empereurs Numérien et Carinus ; postérieur à la mort de Carus (décembre 283), antérieur à la mort de Numérien (été de 284), il date donc des premiers mois de l'année 284. Plusieurs détails prouvent qu'il a été composé en Afrique; par exemple, l'auteur appelle l'Espagne « le pays situé au delà des montagnes de Calpé (2) », c'est-à-dire au delà des Colonnes d'Hercule; et l'Espagne n'occupe cette position que par rapport à l'Afrique. D'après le plan indiqué, les Cynégétiques ont dû comprendre plusieurs livres : les trois cent vingt-cinq vers qui nous sont parvenus étaient le début du poème.

(1) Némésien, *Cyneget.*, 63-85 (édition de Bährens, dans les *Poetae lat. minor.*, III, p. 174-204).
(2) *Id.*, 251. — Cf. 80-85.

Dans une longue introduction, qui rappelle beaucoup celles de Manilius, Némésien raille les vieux sujets mythologiques, depuis longtemps épuisés ; et il expose l'objet de son ouvrage : « Je chante les mille genres de chasse ; je raconte les joyeux exercices, les courses rapides, et les combats qui troublent la paix des campagnes... Je fouille les bois, les prairies et les plaines ; je m'égare çà et là dans les champs ; aidé de mon chien docile, je cherche à saisir différentes proies. Je me plais à percer le lièvre timide et le daim sans défense, à tendre des pièges au loup audacieux et au rusé renard ; j'aime mieux encore errer sur les bords ombragés d'un fleuve, et sur ses paisibles rives chercher l'ichneumon, au milieu des fourrés de roseaux ; de mes longs javelots je veux transpercer le chat sauvage et le fixer au tronc d'un arbre ; ou bien je rapporterai chez moi le hérisson dont le corps épineux se replie sur lui-même (1) ». Après ce préambule, le poète traite des préparatifs de la chasse, du dressage des chevaux et des chiens, de la confection des engins. Quoi qu'il en dise, son sujet n'était point si nouveau. Peu de temps auparavant, le grec Oppien, relégué dans l'île de Malte, y avait chanté aussi la chasse. Némésien connaissait bien cet ouvrage, et il l'imite à l'occasion, comme dans le détail du style il se souvient de Virgile et de Manilius. Malgré ces emprunts, il a montré du talent dans ses Cynégétiques. Voici, par exemple, dans le goût classique, une belle invocation à Diane : « O toi qui parcours les paisibles profondeurs des bois, Phébé, gloire de Latone, parais dans ta tenue ordinaire. Prends l'arc en main ; suspends à tes épaules ton brillant carquois ; apporte tes flèches d'or ; attache à tes pieds blancs des cothurnes de pourpre ; revêts ta chlamyde brodée d'or et à plis froncés ; ceins ton baudrier où scintillent les pierres pré-

(1) *Id.*, 1-3 ; 48-58.

cieuses; relève avec un diadème les boucles de tes cheveux. Parais, avec tes gracieuses Naïades, avec tes jeunes et fraîches Dryades, avec les Nymphes des sources, avec les Nymphes des montagnes à qui répond Echo. O déesse, conduis ton poète dans les fourrés; je te suis; découvre-moi les retraites des bêtes sauvages. Et venez avec moi, vous qui aimez la chasse et détestez la chicane, vous qui fuyez les agitations du commerce, le bruit des villes et le fracas des armes, vous que la cupidité n'entraîne point sur l'abîme des flots (1) ». Ce qui est plus original, ce sont toutes les scènes réalistes qui égaient le poème : les jeux et l'éducation des petits chiens, la pâtée, la rage, les soins à donner aux bêtes (2). Le style est souvent d'une précision remarquable. surtout dans la description des différentes races. Voici, par exemple, un portrait de chienne : « Choisissez-la bien; qu'elle sache partir et revenir à la voix; qu'elle soit de Laconie ou d'Epire, et de bonne race. Qu'elle ait les jambes hautes et fermes, la poitrine large, les côtes fortes et arrondies avec grâce, le ventre mince et grêle, les reins amples et vigoureux, les cuisses bien arquées, les oreilles souples et pendantes (3) ». Voyez encore cette description du cheval maure, celui que nous appelons aujourd'hui le cheval arabe, et que le poète connaissait bien : « Procurez-vous un cheval de Maurétanie, mais un pur sang du pays, un cheval que le Mazace bronzé ait élevé dans le désert et qu'il ait endurci à la fatigue. Ne vous inquiétez pas de l'apparence. Sa tête est assez laide ; son ventre est difforme ; il ne connaît pas le frein, il est libre comme son maître, et sa crinière flottante fouette son dos. Mais il est souple et docile. Dès qu'on touche son cou folâtre, il obéit. Une baguette suffit à le conduire. D'un petit coup, on le

(1) *Id.*, 86-102.
(2) *Id.*, 140-192 ; 212-223 ; 283-298.
(3) *Id.*, 106-113.

lance au galop, ou on l'arrête. Plus la plaine s'étend loin devant lui, plus il court, plus son sang bouillonne, et plus il acquiert de forces : l'émulation le pousse à devancer tous ses rivaux... C'est avec l'âge seulement que le cheval maure acquiert le talent de soutenir ainsi sa course ; mais jusque dans sa vieillesse il conserve une vigueur juvénile. Tous les mérites qu'il a eus dans sa maturité, il les garde jusqu'au bout ; et son ardeur ne s'épuise qu'avec son corps (1) ». Par l'exactitude et le pittoresque de ces descriptions, les Cynégétiques conquirent l'estime des lettrés, et l'ouvrage resta classique jusqu'au moyen âge.

Les mêmes qualités, l'élégance de versification et la précision des peintures, se retrouvent dans les Idylles. Naturellement ces Eglogues, qui viennent après tant d'autres, ne semblent pas bien neuves par le sujet : la première, sous le nom de Mélibée, fait l'éloge d'un protecteur du poète, d'un homme d'Etat qui était aussi homme de lettres ; la seconde contient les louanges d'une jeune fille appelée Donace ; la troisième, intitulée Pan, est consacrée surtout à Bacchus ; la quatrième est un long dialogue amoureux. Ces Idylles sont souvent imitées des Bucoliques de Virgile ou des Eglogues de Calpurnius, auxquelles on a souvent joint celles du poète africain. Mais c'est une imitation qui n'a rien de banal. Ces petits morceaux sont intéressants par l'habileté de la mise en œuvre, par l'exactitude de l'observation et la fidélité du rendu. Le cadre de la scène est toujours nettement dessiné par quelques détails bien choisis et vrais ; la composition est simple, le style rapide, l'ensemble harmonieux. Il y a souvent de la sincérité dans le sentiment, témoin ces plaintes sur la mort d'un ami du poète : « Hélas ! tu as été pris par le froid de la mort, et te voilà étendu sans mouvement. C'est la loi

(1) *Id.*, 259-282.

commune. Mais ta glorieuse vieillesse t'a rendu digne du ciel et de l'assemblée des dieux. Ton cœur ne connaissait que l'équité. Tu aimais à servir d'arbitre dans les querelles des paysans ; tu écoutais patiemment et tu apaisais toutes les plaintes. Tu as répandu le goût de l'agriculture et le respect de la justice. Tu fixais les limites des champs. Sur ton visage grave on lisait la bonté ; sur ton front calme, la bienveillance et la fierté ; mais ton âme était encore plus douce que ta figure (1) ». On rencontre dans ces Idylles des croquis pleins de grâce et de justesse. Par exemple, voyez Silène jouant avec le petit Bacchus : « Silène, le vétéran, prend son nourrisson ; il le réchauffe contre sa poitrine, ou le tient couché dans ses bras ; il le touche du bout du doigt pour le faire rire, ou il le berce pour l'endormir, ou de ses mains tremblantes il agite un hochet à sonnettes. Le divin marmot lui sourit, lui arrache les poils de sa poitrine ; avec ses petits doigts, il tire les oreilles pointues de Silène, palpe sa tête chauve ou son menton trop court ; ou bien, de son petit pouce, il lui écrase son nez camus (2) ». Par la précision réaliste du détail, Némésien renouvelle ces vieilles descriptions classiques. Il arrive ainsi à tracer des tableaux de mœurs d'une vérité saisissante, comme dans cette scène de vendanges : « Ils détachent des ceps les grappes de raisin, les emportent dans des paniers, les entassent dans une cuve de pierre, et les écrasent avec leurs pieds. La vendange bouillonne au sommet du coteau ; sous le mouvement des pieds, les grappes éclatent et le jus pourpré rejaillit sur la poitrine nue des vendangeurs. Alors chacun se fait une coupe avec ce qui lui tombe sous la main. L'un saisit un canthare ; l'autre une corne à boire ; un troisième se façonne une tasse avec le creux de sa main ;

(1) *Eclog.*, I. 49-57.
(2) *Eclog.*, III, 27-34.

celui-ci se penche sur la cuve, et de ses lèvres aspire bruyamment le moût; celui-là y plonge la cymbale des signaux, et la liqueur qu'il puise rebondit sur l'airain; un autre se couche sur le dos, et au-dessus de sa bouche il presse des grappes dont le jus inonde ses épaules et sa poitrine. Tout le monde est à la joie, au chant, à la danse; et le vin fait songer à Vénus (1) ». Ces scènes pittoresques donnent un charme particulier à la troisième Eglogue de Némésien. La quatrième, dans un genre tout différent, est un vrai chef-d'œuvre. Lycidas et Mopsus s'arrêtent désespérés à l'ombre d'un peuplier. Tous deux ont vu mépriser leur amour : ni Méroé ni Iolas ne viennent plus aux rendez-vous ordinaires. Ni les prières, ni les présents, ni les incantations rustiques n'ont pu ramener les infidèles : on ne les voit plus sous les ormeaux du vallon, ou près des hêtres, ou dans la grotte, ou à la fontaine. Au bord du bois désert, les deux bergers tâchent d'oublier leur peine en la chantant. La violence de leur amour éclate en une série de couplets, de cinq vers chacun, couplets symétriques et alternés que termine invariablement ce refrain mélancolique : « Que chacun chante son amour; chanter adoucit le chagrin. »

La *Veille de Vénus* est une œuvre fort curieuse, de physionomie originale. On a beaucoup discuté sur cette poésie; on a voulu tour à tour l'attribuer à Catulle, à Florus, à Tiberianus, à Luxorius. Pour notre compte, nous n'hésitons pas à la joindre aux œuvres de Némésien. D'abord, on est à peu près d'accord aujourd'hui pour la placer au troisième siècle de notre ère. De plus, l'origine africaine n'en est pas douteuse : la *Veille de Vénus* figure dans l'Anthologie de Carthage; l'auteur connaît et imite Manilius, ce qui est tout à fait spécial aux Africains; enfin la langue y

(1) *Id.*, 42-56.

présente beaucoup de détails particuliers au latin de l'Atlas. Le vocabulaire, le style, la versification rappellent absolument les Cynégétiques et les Idylles de Némésien ; le sujet même fait songer à la deuxième Eglogue, où est célébrée comme ici la Vénus de Sicile, et à la quatrième Eglogue, qui chante également la toute-puissance de l'amour ; enfin de part et d'autre, l'on trouve des couplets semblables, suivis d'un refrain en un vers. Aussi doit-on rétablir le nom de Némésien en tête de cette poésie anonyme, qui appartient sûrement à l'Afrique du troisième siècle, et qui a tant de rapports avec les ouvrages authentiques du poète Carthaginois.

C'est un hymne en l'honneur de Vénus, mère de tous les êtres, reine du printemps et des fleurs, protectrice de l'empire romain. Sa fête se célébrait en avril; elle avait été remise en vogue par Hadrien, et elle avait en Sicile un éclat particulier. C'est là que nous transporte le poème : dans cette île restée à moitié punique, pour la fête de la déesse qu'on identifiait avec la grande divinité de Carthage (1), les dévots d'Afrique se rendaient en foule (2). La *Veille de Vénus* était destinée sans doute à être chantée pendant les cérémonies nocturnes : « Voici le printemps, l'harmonieux printemps, et avec lui renaît le monde. Au printemps s'engagent les amours, au printemps s'accouplent les oiseaux, et les bois, fécondés par les pluies, déploient leur verte chevelure. Demain la reine des amours, sous l'ombrage des arbres, façonne ses cabanes de feuillage

(1) Tanit, la grande déesse de Carthage, ordinairement appelée par les Romains *Juno Caelestis*, était souvent aussi confondue avec Astarté ou Aphrodite Ourania. Sur ces confusions, voyez : Apulée, *Métam.*, XI, 5 ; saint Augustin, *De civ. Dei*, II, 26 ; Hérodien, V, 6, 4 ; Firmicus Maternus, *De errore profan. relig.*, IV, 1.

(2) Nous possédons encore les dédicaces des monuments consacrés à Vénus Erycine par Apronius, fils du proconsul d'Afrique, après ses victoires sur Tacfarinas (*Corpus inscr. lat.*, X, 7257).

avec des branches de myrte... Pendant trois nuits, les chœurs de danse, escortés par la foule des pèlerins, parcourent les bois au milieu des guirlandes de fleurs et des cabanes de myrte. Cérès et Bacchus sont là, et, avec eux, le dieu des poètes. La nuit entière retentit d'hymnes d'allégresse (1) ». La *Veille de Vénus* devait être un de ces hymnes qu'entonnaient les processions nocturnes La disposition du poème s'y prêtait à merveille. Il comprend une centaine de vers, des septénaires trochaïques, qui forment une série de strophes. Les divers couplets sont de longueur inégale, sans doute à cause des différentes cérémonies rituelles qu'accomplissait le cortège; mais tous se terminent par ce même refrain : « Aimez demain, vous qui n'avez jamais aimé; et vous qui connaissez l'amour, aimez demain ». L'hymne débute par un éloge du printemps. Quand Vénus paraît, elle envoie ses Nymphes et l'Amour dans le bosquet où se trouve Diane, pour l'avertir que la fête va commencer et pour inviter la chaste déesse à se retirer. Puis Vénus s'assied sur un trône de fleurs et convoque toutes les jeunes filles. Alors on entonne l'hymne proprement dit ; on chante la reine de l'amour, qui féconde la terre et l'univers entier : « Elle fait circuler son souffle dans les veines et dans l'âme de tous les êtres; par sa force mystérieuse, elle gouverne et crée tout. Dans les cieux, sur la terre, au fond des mers, elle enseigne les éternelles voies de la reproduction et apprend au monde à se régénérer (2) ». Les Romains sont les fils privilégiés de Vénus ; mais elle étend partout son empire, sur les animaux et les plantes comme sur les hommes. A la fin, le poète intervient et ajoute à cet hymne enthousiaste sa note mélancolique : « L'hirondelle chante : moi, dois-je me taire ? Quand donc viendra mon printemps?

(1) *Pervigil. Veneris*, 2-6 ; 42-46 (édition de Bährens, *Poetae lat. minor.*, IV, p. 292-297).
(2) *Id.*, 63-68.

Quand ferai-je comme l'hirondelle, quand donc cesserai-je de me taire ? Le silence a perdu ma Muse, et Apollon me dédaigne... Aimez demain, vous qui n'avez jamais aimé; et vous qui connaissez l'amour, aimez demain (1) ».

Cette jolie *Veille de Vénus* est le chef-d'œuvre de Némésien, comme Némésien est le poète le plus distingué dans cette Pléiade africaine du troisième siècle. Assurément, ce n'est point le talent qui fit défaut à cette école, c'est l'audace : on n'osa point rompre avec des traditions surannées. En vers comme en prose, les auteurs du pays d'Atlas inclinaient à l'observation exacte, au réalisme et au pittoresque ; mais, chez les poètes, cette tendance ne se marque que dans le détail. On resta fidèle aux genres consacrés, et l'on continua d'imiter les classiques ; par là, on augmenta de plus en plus la part des conventions. Pour comprendre tout ce qu'il y eut d'artificiel dans cette poésie d'Afrique, il suffit de jeter les yeux sur les inscriptions métriques du pays, presque toutes incorrectes et barbares (2). On avait à peu près perdu le sens de la quantité prosodique, et, dans l'usage courant, on ne tenait plus compte que de l'accent tonique. Cela est si vrai que les meilleurs écrivains, pour mieux marquer la cadence dans la seconde moitié du vers, font presque toujours tomber les temps forts sur des syllabes accentuées : de là cette sonorité du rythme, qui est simplement une preuve indirecte de l'altération prosodique. La versification traditionnelle ne s'apprenait plus que chez le grammairien : c'était une convention littéraire, comme autrefois, chez nous, le vers latin. Ainsi les poètes furent nécessairement des gens d'école : enchaînés à la tradition par leur fidélité au mètre et par leurs habitudes d'es-

(1) *Id.*, 89-93.
(2) *Corpus inscr. lat.*, VIII, 152 ; 2035 ; 2401 ; 5352 ; 7427 ; 8234 ; 9519, etc. Cf. l'*Index*, p. 1103.

prit, ils ne renouvelèrent pas davantage le fond : ils vécurent de souvenirs et d'imitation, ne se permettant que des hardiesses de détail. Devenue forcément artificielle, la poésie africaine n'avait fait que décliner après Manilius : elle ne se relèvera que par le christianisme, par l'audace aventureuse d'un Commodien ou d'un Dracontius.

CHAPITRE VIII.

LA CRITIQUE AFRICAINE AU IIIe SIÈCLE. — TÉRENTIEN LE MAURE ET JUBA. — NONIUS DE THUBURSICUM.

A partir du IIIe siècle, l'érudition envahit de plus en plus la littérature païenne d'Afrique, et pour bien des raisons. D'abord, il est certain que dès lors les esprits les plus originaux vont au christianisme. Les timides ou les entêtés qui ne voulaient point abandonner l'ancienne religion, s'attachèrent obstinément à cette civilisation classique qui s'en allait : pour se consoler du présent, ils vécurent dans le passé. Les Africains, d'ailleurs, avaient toujours montré beaucoup de goût pour ce genre d'études. A l'exemple du roi Juba, presque tous les auteurs du pays y avaient touché : Cornutus, Fronton, Apulée, la plupart des poètes et des empereurs, sans parler des érudits de profession. En face du christianisme grandissant, ce qui avait été jusque-là une préférence devint pour beaucoup un devoir : expliquer et commenter les grands auteurs était une façon de rajeunir les gloires du paganisme. En Afrique surtout, ces études furent florissantes, pour un motif tout particulier : la civilisation latine, qui devait y disparaître si promptement et si complètement sous le coup des invasions barbares, y était plus artificielle qu'ailleurs; au milieu de ces populations libyques et puniques, la grammaire et la prosodie classiques s'altéraient plus vite et plus profondément. Dans

les écoles du pays, la réaction fut d'autant plus énergique. Pour les maîtres, c'était presque une obligation sociale que d'être bons grammairiens et bons métriciens. Aussi l'Afrique a-t-elle produit la plupart des savants célèbres des derniers siècles ; et, parmi les provinces africaines, c'est la moins latinisée, la Maurétanie à demi barbare, qui a été la plus féconde en érudits.

I

Les deux grands métriciens du troisième siècle sont deux Maures : Térentien et Juba. Tous deux furent à peu près contemporains de Septime Sévère (1), et ils furent les chefs des deux écoles rivales. La plus ancienne de ces écoles, illustrée autrefois par Varron, cherchait à simplifier la théorie de la versification en expliquant toutes les variations métriques par l'altération de deux mètres primitifs, l'hexamètre dactylique et le trimètre iambique. Ce système avait été exposé surtout par Cæsius Bassus dans un Manuel qui était devenu classique et qu'avaient entre les mains tous les grammairiens de l'Atlas. Bassus était un poète célèbre du temps de Néron ; de concert avec Cornutus

(1) Depuis Lachmann (*ad Terentian.*, p. XI, Berlin, 1836), on plaçait Térentien et Juba à la fin du IIIe siècle, sous le règne de Dioclétien (cf. Teuffel, *Gesch. der röm. Lit.*, 4e édit. (1882), § 395 ; 5e édit. (1890), § 373). La seule raison pour cela était que Térentien cite souvent Pétrone, et que sur la foi de Niebuhr on faisait vivre Pétrone au milieu du IIIe siècle. Il faut donc écarter cette hypothèse. Or Térentien et Juba parlent, comme d'auteurs modernes, presque contemporains, des *poetae novelli* (Annianus, Alfius Avitus, Septimius Serenus, etc.) qui sont du temps des Antonins (*Grammat. lat.*, de Keil, III, p. 421 ; VI, p. 382 : Septimius qui scripsit opuscula *nuper* ; *ibid.*, p. 384 : sumo exempla *novella*). On en doit conclure que ces deux auteurs africains écrivaient peu après cette génération de poètes, sous le règne de Septime Sévère.

de Leptis, il publia les œuvres de Perse, qui avait été son grand ami, et qui lui avait dédié sa sixième satire en l'accablant d'éloges : « L'hiver, ô Bassus, t'a déjà rapproché de ton foyer de la Sabine. Commences-tu à réveiller ton luth, et en ranimes-tu les cordes sous ton archet mordant, toi qui chantes si merveilleusement l'origine des choses et qui tires de la lyre latine de si mâles accords (1) ? » Bassus passait, en effet, pour un écrivain de grand talent ; il avait donné un recueil de poésies légères que Quintilien place immédiatement après celles d'Horace (2). De plus, il s'intéressait beaucoup à la technique de son art. Il avait étudié le vers iambique dans un mémoire dédié à Néron. Il nous dit lui-même qu'il projetait un traité spécial sur la poésie mélique et les chœurs des tragédies ; mais sans doute il n'eut pas le temps de l'écrire ; car il mourut jeune, il fut brûlé dans sa villa lors de l'éruption du Vésuve (3). Il avait du moins terminé son ouvrage d'ensemble sur la métrique, dont nous possédons des fragments très intéressants (4). Il l'avait composé très vite, en quelques jours, nous dit-il, et sans autre secours que sa mémoire. Ce n'en était pas moins un livre de valeur, qui a été souvent mis à contribution par les érudits des siècles suivants, surtout par les Africains Térentien le Maure, Juba, Victorin et Priscien. Grâce à cette popularité du Manuel de Cæsius Bassus, c'est la doctrine unitaire, celle de Varron, qui prévalut dans l'enseignement des grammairiens. Pourtant, au

(1) Perse, *Sat.*, VI, 1-6. — Cf. *Schol. ad Pers. VI*, 1, et la *Vita Persii.*

(2) Quintilien, X, 1, 96. — Cf. Bährens, *Fragm. poetar. roman.*, 1886 ; *Grammat. lat.* de Keil, II, p. 527.

(3) Pline de jeune, *Epist.*, VI, 16, 8 ; *Schol. ad Pers. VI*, 1 ; *Grammat. lat.* de Keil, VI, p. 272 et 555.

(4) Keil, *Grammat. lat.*, VI, p. 255-272. — Voyez p. 271 : « Hoc libro quem et paucis composui diebus et memoria tantummodo adjuvante... »

second siècle de notre ère, sous le règne d'Hadrien, le célèbre métricien grec Héliodore avait proposé une autre théorie, qui est peut-être plus près de la vérité. Au lieu de deux mètres primitifs, Héliodore en admettait un grand nombre; c'était, en apparence, compliquer la science; au fond, c'était faciliter sa tâche et lui donner plus de certitude en supprimant beaucoup d'hypothèses (1). Quoi qu'il en soit, ces deux systèmes se sont partagé la faveur des érudits d'Afrique : au temps de Sévère, Térentien le Maure tient pour Cæsius Bassus, et Juba pour Héliodore.

Juba eut une grande réputation : « Notre compatriote Juba, dit Victorin, a conquis parmi les métriciens l'autorité d'un savant de premier ordre. Il a suivi les traces d'Héliodore, qui chez les Grecs avait été le maître suprême, peut-être le seul, en cet art (2) ». Juba avait condensé toute sa science dans un gros ouvrage intitulé *L'Art Métrique*. Il s'y inspirait beaucoup d'Héliodore et des Grecs; mais il y exposait aussi des théories originales. Son système nous est assez bien connu par Aphtonius et Victorin, qui l'ont suivi de très près. Du traité même de Juba nous n'avons plus que de rares fragments, et l'abrégé de deux ou trois chapitres (3). C'est trop peu, évidemment, pour nous donner du livre une idée nette; c'est assez cependant pour nous en expliquer le succès. On y reconnaît un esprit ouvert, à la science aussi ingénieuse que solide. La langue même est intéressante par le mélange de tournures helléniques, de mots populaires et d'africanismes.

Térentien le Maure a été plus heureux que son rival;

(1) Cf. Leo, *Die beiden metr. Systeme des Altertums* (*Hermes*, XXIV, p. 280).

(2) Keil, *Grammat. lat.*, VI, p. 94. — Cf. p. 88.

(3) *Id.*, VI, p. 620-631; 561; III, 420. — Cf. Ten Brink, *Jubae Maurusii de re metrica reliquiae*, Utrecht, 1854; Wentzel, *De Juba metrico*, Oppeln, 1881; Hense, *De Juba artigrapho* (*Acta Lips.*, IV).

car son œuvre nous est parvenue presque intacte. Il nous a raconté lui-même l'origine de son curieux livre. Il avait vécu jusque-là, nous dit-il, d'une vie active, tout entière consacrée à l'éloquence et au devoir professionnel. Sa santé s'altéra et le condamna au repos. Pour se consoler de vieillir et pour oublier ses souffrances, il imagina de résumer en vers sa longue expérience du métier. Dans sa préface, il se compare à ce vieil athlète qui avait remporté trois fois le prix aux jeux Olympiques, et qui, forcé de renoncer à la palestre, mais résolu quand même à entretenir sa vigueur, passait toutes ses journées à tirer de l'eau dans un puits : « Moi aussi, j'ai vieilli, ajoute Térentien. Je ne saurais plus prétendre à la haute éloquence; mon esprit n'est plus assez jeune pour cela, et je n'ai plus assez de souffle. Aussi je renonce aux grandes routes et je suis l'étroit sentier de l'étude : car je ne veux pas me condamner à la paresse et au silence (1) ». Bien souvent de cruelles souffrances sont venues l'interrompre dans sa besogne, et il s'en plaint en beaux vers dans l'épilogue d'un de ses livres : « Quand j'écrivais ceci, j'étais depuis dix mois malade : misérable corps toujours ballotté entre la vie et la mort, allant de l'une à l'autre sans pouvoir se fixer à aucune. Car la mort ne pouvait se décider à me dévorer, et le fil des Parques n'était point assez fort pour me retenir parmi les vivants. Ainsi tourmenté, de souffrance en souffrance, je suis arrivé jusqu'à l'heure présente, toujours menacé, jamais délivré. Quand je l'ai pu, cependant, je me suis traîné vers ma tâche et j'ai terminé l'ouvrage commencé. Je ne sais si j'ai vécu ; mais par là, du moins, j'aurai l'air d'avoir vécu (2) ».

Ce poème, ainsi enfanté dans la douleur, a toute la

(1) Térentien, *Praefat.*, aux vers 51-58 (édition de Keil, dans les *Grammat lat.*, VI, p 325-413).
(2) Térentien, *De syll.*, 1291-1299 (p. 363).

sérénité d'une grande œuvre scientifique. Il en a les dimensions imposantes : tout près de trois mille vers. il en a aussi la simplicité et la scrupuleuse exactitude. Il comprend trois parties, qui traitent « Des Lettres, des Syllabes, des Mètres ». Il est bien possible que ces trois parties aient été à l'origine trois ouvrages distincts. En effet, la préface vise surtout le premier livre, qui forme un tout complet; le second livre renferme un prologue et un épilogue; le troisième livre, plus spécialement consacré à la métrique, n'en débute pas moins par une courte étude sur l'alphabet et la quantité, il pourrait donc être détaché de l'ensemble. Selon toute apparence, Térentien, déjà vieux et malade, n'osa point entreprendre une œuvre de longue haleine; il composa d'abord son petit traité sur les lettres; puis il passa aux syllabes, à la prosodie; en dernier lieu, il écrivit sa métrique, qu'il fit précéder d'un résumé des deux ouvrages précédents, et qu'il n'eut d'ailleurs point le temps d'achever; après sa mort, on réunit les trois parties en un seul poème. Malgré tout, ce poème, tel qu'il se présente à nous, a une certaine unité, et la composition en semble assez logique : après l'étude des lettres et de la prononciation, qui remplit tout le premier livre, l'auteur, au second livre, s'arrête plus spécialement à la comparaison de l'alphabet grec et de l'alphabet latin, puis il montre comment les différentes lettres se combinent entre elles, et il arrive à la quantité des syllabes, à la mesure des pieds; au livre III, il résume rapidement tout ce qui précède, avant d'exposer la théorie des différents mètres. La métrique, à elle seule, occupe la moitié du poème, et c'est elle surtout qui en fit le succès. Elle est bien ordonnée et intéressante. Comme Cæsius Bassus, qu'il cite plusieurs fois, Térentien fait dériver de l'hexamètre ou du trimètre iambique toutes les espèces de vers. Il s'occupe surtout de Catulle et d'Horace. Il emprunte naturellement un

certain nombre d'exemples à ses prédécesseurs ; mais, autant que possible, il évite de mentionner les Grecs, dont il ne savait pas très bien la langue; et, pour son compte, il préfère citer, parmi les poètes latins, ceux qu'il appelle les « modernes », c'est à dire les auteurs du siècle des Antonins, surtout son compatriote Septimius Serenus. C'étaient là des nouveautés en métrique, et il le fait remarquer avec assez d'esprit : « Vraiment, dit-il, je ne puis connaître tant de vieux poètes, ni appuyer toujours ce que j'avance sur des citations d'anciens. Pour un Maure, je connais encore bien des Grecs. On ne doit donc pas m'en vouloir si je prends des exemples plus récents ; d'ailleurs nos modernes ont mieux observé la mesure, par exemple, Septimius dans son recueil de poésies champêtres (1)». Ces concessions faites aux modernes, dans ce livre de science et de critique, étaient pour les lecteurs un attrait de plus.

La forme est plus curieuse encore que le fond. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que ce traité d'orthographe, de prosodie et de métrique soit en même temps un poème, et un poème très varié de rythme. Certes, l'idée était bizarre ; mais c'est un vrai tour de force que de l'avoir si bien réalisée. Térentien, sûr de sa science, a voulu la rendre aimable : « Je l'ai mise en vers, dit-il, comptant sur l'harmonie et le charme de la mesure pour faire passer l'ennui d'une matière trop aride (2) ». Et il y a souvent réussi. Sans doute, il laisse voir un peu de gêne dans la première moitié du poème, tant qu'il traite de l'alphabet ou de la prosodie : « Cela, dit-il, est au-dessus de mes forces. Comment expliquer clairement en vers ces minces détails, où ne se risque pas toujours la prose ? Finissons-en donc avec ces bagatelles (3) ». Mais, quand

(1) *De metr.*, 1969-1976 (p. 384).
(2) *De syll.*, 281-282 (p. 334).
(3) *De litt.*, 274-278 (p. 333).

il arrive à la métrique, il se sent beaucoup plus à l'aise, et bien des passages y sont ingénieusement traités. Dans toute cette dernière partie, l'emploi du vers présentait réellement plus d'avantages que d'inconvénients. Jusque-là, il y avait eu forcément de l'arbitraire dans le choix du mètre : glyconiens dans la préface, sotadéens dans la théorie de l'alphabet, puis tétramètres trochaïques et hexamètres dactyliques. Au contraire, depuis le milieu du poème, le rapport est toujours logique entre la forme et le fond : pour expliquer le mécanisme d'un rythme, l'auteur emploie ce rythme même; les citations s'y encadrent sans détonner ; il donne à la fois le précepte et l'exemple. Partout l'on observe une grande habileté de facture ; on rencontre même de beaux vers, surtout dans les épisodes. En ce métricien se révèle, à l'occasion, un vrai poète. Rien qu'à lire sa préface, on devinerait qu'il avait le souci de l'art : « Je m'avance, dit-il, entre des broussailles et des rochers, dans un défilé rocailleux. A première vue, l'on pourrait croire que ma tâche est aisée et digne d'un enfant. A l'œuvre, on s'aperçoit que le travail est dur et le fardeau bien lourd à porter. Mais mon esprit s'acharne d'autant mieux. Je ne me contente pas du premier mot venu. J'ai beau traiter des questions difficiles, je veux ne négliger aucun détail, aucune nuance. Je me mets en garde contre l'obscurité du style, contre l'archaïsme ou la négligence, contre l'hiatus, la lourdeur ou l'équivoque. Il faut se surveiller comme si l'on traitait des sujets sublimes ; il faut apporter ici autant de soin, sans que l'on puisse espérer la même gloire (1). » Ces scrupules, que Térentien avoue dans sa préface, l'ont suivi dans tout son ouvrage, où le style et la versification sont d'une précision remarquable, malgré la difficulté du sujet; ses bizarreries et ses incorrections

(1) *Praefat.*, 61-84 (p. 326-327).

apparentes ne sont que des africanismes. Tourmenté par ce besoin de perfection, il ne se déclare jamais satisfait. Dans le touchant prologue de son second livre, il supplie sa famille de revoir son poème avant de le publier : « O Bassinus, mon fils, et toi, Novatus mon gendre, polissez mes vers, limez-les, tant que vous pourrez. Examinez-les bien à fond, non comme l'œuvre d'un père et d'un beau-père, mais comme l'œuvre d'un étranger ». Il fait à ses enfants de minutieuses recommandations sur la façon dont ils devront revoir les moindres détails, et il ajoute : « Mon livre restera enfermé au logis, je ne le laisserai point connaître, jusqu'à ce que votre avis motivé m'ait enlevé ce scrupule : je saurai alors si mon travail est vain ou utile. Mais il faudra vous donner bien de la peine pour me lire .. Je prétends à la louange des délicats, non à la faveur du premier venu. Corrigez sans crainte, je n'aurai pas la sottise de défendre mes vers, ni le mauvais goût de les trop aimer; je détruirai aussitôt le mauvais pour faire place au bon (1) ». A la fin du livre, Térentien fait encore son examen de conscience. Il craint qu'on ne le trouve parfois un peu prolixe ou obscur; peut-être, dit-il, est-ce la faute du sujet, même du lecteur, autant que du poète : « Le destin d'un livre dépend de l'intelligence du lecteur. Quant à moi, je ne me repens pas de mon choix. Je vous dédie mon ouvrage, ô vous qui avez l'amour de la science, vous qui consacrez votre vie à l'étude. C'est à vous que je m'adresse, c'est en vous que j'ai confiance (2) ». Térentien le Maure a obtenu la gloire qu'il rêvait. Ce savant et curieux livre, qu'il confiait en mourant à son fils et à son gendre, n'a pas été apprécié seulement dans le cercle étroit de sa famille et de ses élèves, il s'est vite répandu par toutes les provinces africaines, où il est

(1) *De syll*. 283-326 (p. 334-335).
(2) *Id.*, 1282-1290 (p. 363).

devenu classique; et il y a eu des lecteurs d'élite comme Victorin, Servius ou Priscien, et des admirateurs comme saint Augustin.

II

La critique et l'érudition, comme la rhétorique, étaient très florissantes dans cette Afrique du troisième siècle. Elles se mêlaient à tout, et, parmi les lettrés ou les savants de l'époque, il n'en est aucun qui ne relève de l'école. Tous y ont étudié, et presque tous y ont professé : les hommes d'Etat et les futurs empereurs, comme Sévère, Albinus, Macrin ou Gordien; les rhéteurs païens, comme Ælius le Maure, Cælianus, les deux Sammonicus; les rhéteurs chrétiens, comme Tertullien, Minucius, Cyprien, Arnobe, Lactance; les poètes, comme Pentadius, Hosidius, Vespa, Reposianus, le pseudo-Caton, Némésien ou Commodien. A côté de ces ambitieux ou de ces enthousiastes qui ont cherché la fortune ou trouvé la gloire en dehors de l'école, il ne faut pas oublier leurs modestes confrères qui jusqu'au bout sont restés à leur poste et n'ont vécu que pour l'enseignement ou pour la science. Les uns, comme Térentien et Juba, s'adonnaient à la métrique : d'autres s'en tenaient à l'interprétation des textes et à la grammaire proprement dite. La critique verbale était depuis longtemps cultivée en Afrique : dès le règne d'Auguste, le roi Juba, à Cherchel, avait donné le signal de ces études; Cornutus avait suivi, puis Apollinaire et Aulu-Gelle, et Fronton lui-même. Au IIIe siècle, c'est dans ce domaine que s'enfermèrent Porphyrion et Nonius.

Sur la vie de Porphyrion, nous ne savons presque rien. Ce qui est sûr, c'est qu'il fut élève de Fronton, et

l'on s'en aperçoit en le lisant : car, en ce grammairien, il y a du rhéteur et du styliste. Nous n'avons de lui qu'un ouvrage, son *Commentaire* sur Horace, dont le texte est quelque peu altéré et incomplet, mais qui n'en est pas moins précieux (1). Il a puisé à de bonnes sources : Acron, Scaurus, Claranus, Suétone. Et, ce qui vaut mieux encore, il a généralement bien compris et il a aimé le poète qu'il interprétait. Il ne s'en tient pas aux remarques grammaticales. Il s'attache surtout à suivre, dans tous ses caprices, la pensée fuyante d'Horace, et à marquer l'enchaînement des idées ; il traite souvent, pour son compte, les questions de rhétorique ou de littérature que soulève son poète, et il nous renseigne sur les personnages qui figurent dans les différentes pièces. Le style même est intéressant par la netteté du tour, et assez pur, malgré le mélange d'africanismes. Comme écrivain, Porphyrion est de l'école de Fronton ; il est partisan de « l'élocution nouvelle » ; pour lui, les poètes du temps d'Auguste, Virgile ou Horace sont déjà des « anciens ». Somme toute, ce savant grammairien est un homme de goût, qui dans des travaux plus personnels eût pu montrer du talent.

Assurément l'on n'en saurait dire autant de Nonius Marcellus. Et pourtant on l'a de nos jours traité si durement, qu'on serait presque tenté de prendre sa défense La plupart des savants qui l'ont étudié parlent de lui avec le plus profond mépris. A cet érudit l'on reproche jusqu'à une invraisemblable ignorance : on a prétendu qu'il faisait de M. Tullius et de Cicéron deux personnages différents. Il y a quelques années, un critique américain résumait assez bien l'opinion courante, quand il disait : « Si stupide que soit Nonius, son ouvrage est

(1) Pomponii Porphyrionis *Commentarii in Q. Horatium Flaccum*, rec. Meyer ; Leipzig, 1874. — Cf. *Schol. ad Lucan.* I 214 ; Keil, *Grammat. lat.*, I, 220. — Sur la langue de Porphyrion, voyez : Sittl, *Die Lok. Verschied. der Lat. Sprache*, p. 89.

très important (1) ». Dans ces appréciations si sévères, il entre tout au moins quelque ingratitude : si l'on s'occupe tant de Nonius, c'est donc qu'il en vaut un peu la peine. D'ailleurs, on ne tient pas assez compte des altérations de toute sorte qu'ont subies au moyen âge les manuscrits de son ouvrage, et dont, en bonne justice, on ne saurait le rendre responsable.

Nonius Marcellus, qui vécut sans doute vers la fin du IIIe siècle, est souvent appelé « le péripatéticien de Thubursicum ». Il y avait en Afrique deux villes de ce nom, situées toutes deux dans la vallée du Bagradas, mais l'une en Proconsulaire, l'autre en Numidie. On ne peut guère douter aujourd'hui que la patrie de Nonius ne soit la cité numide : car on y a trouvé une inscription relative à un Nonius Marcellus Herculius qui y avait élevé à ses frais des monuments, et qui doit être ou le grammairien lui-même ou son fils (2). Ce Thubursicum des Numides était bâti sur l'emplacement du village actuel de Khremissa (près de Souk-Ahrras), où l'on visite encore les ruines d'un théâtre, d'établissements thermaux, de villas et d'arcs de triomphe; c'était une colonie importante, fondée près des sources de la Medjerda, dans une admirable situation. La beauté de ces horizons frappa vivement Apulée et Augustin qui naquirent tout près de là, l'un à Madaura, l'autre à Thagaste. Mais Nonius n'était pas un homme d'imagination : du monde, il ne connut que ses livres. Il dut professer la philosophie, puisqu'on le qualifie toujours de « péripatéticien ». Sans doute il écrivit sur les matières de son enseignement ; mais nous n'avons rien de lui en ce genre. Il avait publié, nous dit-il, des *Lettres sur le*

(1) *American Journal of Philology*, 1882 : article de Nettleship sur *Nonius Marcellus.*

(2) *Corpus inscr. lat.*, VIII, 4878. — Cf. Mommsen, *Hermes,* XIII, p. 559.

voyage, qui sont perdues (1). Pour nous, il n'est qu'un grammairien, et l'un des moins originaux. L'ouvrage que nous possédons est une sorte de lexique, dédié à son fils, et intitulé *Abrégé de science.* Il comprend vingt chapitres : les douze premiers traitent des mots ; les huit derniers, des choses. On y trouve un peu de tout : des notes sur la propriété du langage, sur le genre ou le sens des noms, sur les synonymes, sur la déclinaison et la conjugaison, sur les nombres et les cas ; des renseignements sur la navigation, sur le costume, sur la forme des vases, sur la cuisine, sur les armes. En principe, dans chacune de ces sections, l'auteur suit l'ordre alphabétique ; mais souvent les matériaux sont disposés au hasard ; ce qui s'explique sans doute par l'altération du texte. Evidemment l'ouvrage n'est qu'une compilation. Le plus souvent Nonius ne remonte pas aux écrivains originaux dont il invoque le témoignage : il les connaît de seconde main, par divers livres d'école, commentaires, encyclopédies, lexiques ou grammaires. Quoiqu'il oublie ordinairement d'indiquer ses sources, il doit beaucoup à ses devanciers, surtout à Verrius Flaccus et à Aulu-Gelle. Chose curieuse, dans ses renvois aux auteurs, il suit presque toujours un ordre déterminé d'avance : après Plaute, il cite Lucrèce, puis Accius, puis Pomponius, puis Lucilius, et ainsi de suite ; souvent même, comme pour Cicéron, les divers livres d'un même écrivain occupent des places très différentes dans cette série. En réalité, rien de plus puéril que cet ordre fixe, tout arbitraire, déterminé sans doute par le classement de ses notes ou par la disposition fortuite des volumes dans sa bibliothèque. Malgré tout, cet ouvrage est pour nous très précieux : justement parce qu'il n'a rien d'original, il nous a conservé une foule

(1) Nonius Marcellus, *Compendiosa doctrina per litteras ad filium*, p. 451, 11 (édition de L. Müller, Leipzig, 1888).

de choses qui autrement seraient perdues. Nonius faisait peu de cas des modernes : les derniers écrivains qu'il nomme sont ses compatriotes Apulée et Septimius Serenus. En revanche, comme tous les Africains, il s'intéressait beaucoup au vieux latin et il nous a transmis d'innombrables fragments de l'ancienne littérature romaine, des contemporains d'Ennius, de Plaute ou de Caton. C'est ce qui a fait vivre sa *Compendieuse Doctrine*, et ce qui doit rendre indulgent pour lui. Son livre est toujours resté en honneur dans les écoles. Après avoir pillé ses prédécesseurs, il eut la gloire d'être pillé à son tour, surtout par ses compatriotes Priscien et Fulgence (1). Au début du cinquième siècle, il trouvait bien loin de son pays natal, à Toulouse, un admirateur, un certain Sabinus qui donnait de l'ouvrage une édition critique et qui signait : « Moi, Julius Tryfonianus Sabinus, garde du corps, j'ai lu ce livre qui m'appartient, sous le 5e consulat des seigneurs Arcadius et Honorius (en 402). Autant que je l'ai pu, sans maître, je l'ai corrigé et annoté. J'avais alors 30 ans, et, depuis 4 ans, j'étais en garnison dans la cité de Toulouse (2) ». Et vraiment, Nonius méritait cet hommage : par son énergie de compilateur, il a sauvé bien des débris précieux de la vieille littérature ; et par là, aujourd'hui encore, il contraint à le lire ceux-là même qui médisent le plus de lui.

(1) Keil, *Grammat. lat.*, II, 35 ; 269 ; 499. — Cf. L. Müller, *Nonius*, II, p. 259.
(2) Cf. O. Jahn, *Ber. der sächs. Ges.*, 1851, p. 332.

CHAPITRE IX.

LES RHÉTEURS DU IVe SIÈCLE. — VICTORIN. — SERVIUS LE MAURE ET CHARISIUS. — AURELIUS VICTOR.

Au IVe siècle, l'Afrique est encore féconde en gens de lettres. La place d'honneur appartient sans doute aux chrétiens, à saint Augustin et à la pléiade d'écrivains ecclésiastiques que nous verrons groupés autour de lui, et qui furent ses maîtres ou ses condisciples ou ses élèves, surtout ses partisans ou ses adversaires dans les querelles d'Eglise. Mais le camp des païens comptait aussi des rhéteurs distingués, comme ce Maxime de Madaura, qui eut une grande réputation dans toute la contrée et dont Augustin, son camarade d'université, était le premier à reconnaître le talent et la parfaite sincérité (1). De même que Maxime, quelques-uns de ces rhéteurs continuaient à soutenir la lutte contre le christianisme triomphant. Mais la plupart affectaient de l'ignorer et s'enfermaient dédaigneusement dans le cercle des études traditionnelles, comme si la conversion de Constantin n'eût apporté rien de nouveau dans le monde. Délaissant les grandes questions, ils s'acharnaient au menu détail de la rhétorique, de l'histoire ou de la grammaire. Et leur labeur n'a pas été vain : car au milieu du naufrage de tout ce qui leur était cher, ils ont recueilli bien des épaves de la civilisation antique.

(1) Saint Augustin, *Epist.* 16-17.

I

Victorin résume en lui seul ces aspects si variés de l'Afrique de son temps. Il fut illustre comme rhéteur, comme philosophe et comme orateur, comme écrivain et comme érudit, comme grammairien et comme métricien. Et il fut l'un des plus intrépides défenseurs et l'une des gloires du paganisme, jusqu'au jour où, sur le tard, il se convertit lui-même au Christianisme.

Il naquit dans l'une des provinces africaines, sans doute en Proconsulaire, vers le commencement du IVe siècle. Il paraît avoir passé au pays natal toute la première moitié de sa vie. Il était dans la maturité de l'âge et du talent, quand il partit pour Rome, vers le milieu du règne de Constance. Il y professa la rhétorique avec un éclatant succès : saint Augustin, saint Jérôme et Boèce s'accordent à nous le représenter comme un orateur et un maître de premier ordre. Dès l'année 353, l'enthousiasme des Romains lui avait élevé une statue sur le Forum de Trajan. « Ce vieillard si savant, nous dit Augustin, était très versé dans tous les genres d'études libérales. Il avait lu une foule de philosophes, les avait approfondis et commentés. Il avait eu pour élèves beaucoup de nobles sénateurs ; et même, par la gloire de son enseignement, il avait mérité et obtenu une statue sur une place de Rome (1). »

Rhéteur admiré, philosophe, savant universel et homme de goût, Victorin était aussi un noble caractère. L'histoire de sa conversion tardive en est une preuve.

(1) Saint Augustin, *Confess.*, VIII, 2. — Cf. saint Jérôme, *Vir. illustr.*, 101 ; *Praefat. Comment. in Epist. ad Galat.* ; *Chronic. ad ann. 353* ; Boèce, *Comment. in Porphyrium a Victorino translatum*, p. 1, 36 Rot. : « orator sui temporis ferme doctissimus. »

Jusqu'à un âge avancé, il avait été un païen non seulement convaincu, mais encore militant, un polémiste redouté et souvent admiré de ses adversaires. Mais la sincérité même et la passion qu'il apportait dans la lutte, l'amenèrent peu à peu à adopter la religion qu'il avait si longtemps combattue. Soucieux de justice, et dédaigneux de vaines calomnies, il avait voulu connaître avec précision les croyances des chrétiens; pour cela, il avait lu avec soin tous leurs livres et médité sur l'Ecriture; ne s'arrêtant pas à la lettre, il s'était efforcé de pénétrer l'esprit. Un jour, il était alors « dans l'extrême vieillesse », suivant saint Jérôme, il dit à Simplicianus, un prêtre de l'Eglise de Rome : « Savez-vous que désormais je suis chrétien ? » Il l'était devenu en effet, de cœur et d'esprit, mais il hésitait à faire profession, à rompre avec tout son passé. Il redoutait aussi le déchaînement des haines et des calomnies que sa palinodie ne manquerait pas d'exciter dans le camp païen. « Il craignait, dit Augustin, de déplaire à ses amis, aux orgueilleux adorateurs des démons; il reculait devant les inimitiés qui allaient fondre sur lui du sommet de cette altière Babylone et de ces cèdres du Liban que Dieu n'avait pas encore brisés. » Cependant Simplicianus lui répétait : « Je ne vous croirai pas et je ne vous mettrai pas au nombre des chrétiens, tant que je ne vous aurai pas vu dans l'Eglise du Christ. » Victorin répliquait en riant : « Ce sont donc les murailles qui font les chrétiens ? » Mais à mesure que sa foi s'affermit, le vieux rhéteur comprit qu'il devait renoncer à cette équivoque. Brusquement il dit à son ami : « Allons à l'Eglise, je veux être chrétien ». Simplicianus, transporté de joie, l'y accompagna sur l'heure; en peu de temps, il fut instruit des principes de la religion, et bientôt il se fit inscrire pour la cérémonie du baptême. Cette nouvelle produisit partout une grande émotion : « Rome fut remplie d'étonnement et l'Eglise de joie. Les Superbes n'en

pouvaient croire leurs yeux ; ils s'irritaient et grinçaient des dents, et séchaient de dépit. Mais votre serviteur, ô mon Dieu, mettait en vous toute son espérance, et ne daignait plus se retourner vers les vanités du siècle et les folies menteuses. » Une fois qu'il eut pris son parti, rien n'arrêta plus Victorin. Le jour du baptême, par égard pour son passé, les prêtres lui proposèrent de faire sa profession de foi à huis clos, comme c'était l'habitude pour les néophytes que semblait devoir embarrasser un reste de respect humain. Mais il refusa, et voulut que la cérémonie fût publique, comme l'avait été son enseignement païen. « Quand il monta sur l'estrade pour prononcer la formule, tous les assistants qui le connaissaient de vue le désignèrent à leurs voisins, et l'on répéta son nom avec un bruit confus de joie : car tout le monde avait entendu parler de lui. Passant de bouche en bouche, partout retentit ce nom : Victorin ! Victorin ! Ce cri avait éclaté soudain dans l'enthousiasme de tous les spectateurs ; mais bientôt l'on se tut pour l'entendre. Il prononça sa déclaration sincère avec une assurance merveilleuse : à l'écouter, tous les fidèles auraient voulu l'enlever pour le mettre au fond de leur cœur. » Cette conversion fameuse fut un grand succès pour les chrétiens, qui étaient encore à Rome et dans l'empire une minorité. Longtemps après, Augustin triomphait en rappelant cet effet de la grâce divine : « Le glorieux vieillard, qui pendant tant d'années n'avait cessé de défendre les idoles avec une terrible éloquence, Victorin lui-même n'a pas rougi de devenir enfant du Christ, de s'abreuver à ses sources, de courber la tête sous l'humble joug de l'Evangile, d'abaisser son front superbe sous l'opprobre de la croix... On aimait à se rappeler que le diable avait fait du cœur de Victorin une forteresse inexpugnable, et que la langue de Victorin, redoutable et pénétrante comme un dard, avait tué bien des âmes ; car les fidèles triomphaient

d'autant plus d'avoir vu l'homme fort enchaîné par notre Dieu. » Augustin, qui entendit raconter en détail par Simplicianus lui-même l'histoire du vieux rhéteur, fut vivement frappé de ces récits; et l'exemple de son célèbre compatriote contribua beaucoup à hâter sa propre conversion. Depuis le jour de son baptême, Victorin mit tout ce qui lui restait de forces au service de sa foi. En 362, il renonça tout à fait à l'enseignement, par suite de l'édit de Julien qui interdisait aux chrétiens de professer la rhétorique. Mais il continua d'écrire. Il composa un Commentaire des Epîtres de saint Paul, et diverses poésies d'inspiration biblique. Toujours belliqueux malgré son âge, il soutint de vives polémiques contre les Ariens et les Manichéens. Il devint une autorité dans l'Eglise et fut même élu évêque. Il mourut en 371, chargé d'ans et de gloire (1).

L'œuvre païenne de Victorin était considérable. Malheureusement, la partie essentielle, la plus intéressante à coup sûr, en est perdue : naturellement les chrétiens n'ont eu garde de nous conserver ces pamphlets dont ils avaient eu si peur, et qu'ils croyaient inspirés par le diable. De ce polémiste si redouté, de cet orateur si célèbre, il ne nous reste que des ouvrages d'érudition. Philosophie, rhétorique, grammaire et métrique, il avait touché à tout. Comme philosophe, il avait été attiré surtout par la doctrine néo-platonicienne, qui peu à peu l'achemina vers le christianisme, car elle admettait déjà la divinité du Verbe Eternel. Il avait traduit du grec en latin beaucoup d'ouvrages platoniciens, entre autres l'*Isagoge* de Porphyre, sans compter plusieurs livres d'Aristote, comme les *Catégories* et l'*Interprétation*. Il ne s'était pas contenté de traduire, il avait voulu

(1) Saint Augustin, *Confess.*, VIII. 2 et 4-5 ; saint Jérôme, *Vir. illustr.*, 101. — Les œuvres chrétiennes de Victorin, dont nous n'avons point à parler ici, sont réunies dans le tome VIII de la *Patrologie* de Migne.

encore expliquer, et il avait montré dans sa critique beaucoup de pénétration. On vantait ses remarques sur les *Catégories* d'Aristote, sur les dialogues philosophiques et les *Topiques* de Cicéron (1). Tout cela est perdu pour nous. Mais nous possédons encore son livre sur les *Définitions* et son commentaire sur l'*Invention* de Cicéron (2), où l'on ne relève, à vrai dire, rien de bien original : dans ces domaines, depuis si longtemps fouillés, il ne pouvait guère que suivre ses devanciers. Plus intéressant est son *Art Grammatical*, qu'on lit encore avec profit (3). C'est un gros ouvrage en quatre livres, dont le plan rappelle celui de Térentien : après de curieux chapitres sur l'alphabet, l'orthographe, la prononciation et la prosodie, Victorin arrive à la métrique proprement dite, qui remplit les trois quarts du traité, et il termine par une étude complète sur la technique des Odes d'Horace. Evidemment la matière de son *Art Grammatical* est ordinairement empruntée à ses prédécesseurs : en ce genre d'études, après tant de siècles de recherches érudites, c'était presque une nécessité, et aucun auteur n'a pu s'y soustraire. Du moins, Victorin puise à de bonnes sources : il avait certainement lu Térentien, mais il suit surtout Aphtonius, qui lui-même avait copié Juba le Maure ; c'est donc, en réalité, la doctrine de Juba que nous retrouvons ici. Cet ouvrage de Victorin est, d'ailleurs, bien ordonné et plein de renseignements précieux ; le jugement y est ferme ;

(1) Saint Jérôme, *Adv. Rufin.*, I, 16 ; saint Augustin, *Confess.*, VII, 9 ; VIII, 2 ; Boèce, *in Ciceronis topica*, p. 270 (Orelli) ; Cassiodore, *Inst. div.*, II, *s. f.* ; *Exposit. in Psalm. II*, p. 28 ; Isidore, *Origin.*, II, 28, 25. — Cf. Koffmane, *De Mario Victorino philosopho*, Breslau, 1880 ; Geiger, *C. Victorinus Afer, ein neuplaton. Philos.*, Metten, 1889.

(2) Victorin, *Explanationes* (édition Halm. dans les *Rhetores lat. minor.*, p. 153 sqq.) ; *De definitionibus* (édition Stangl, Münich, 1888). — Cf. Cassiodore, *Rhet.*, 10.

(3) Victorin, *Ars grammatica* (dans les *Grammat. lat.* de Keil, VI, p. 1-184).

le style net, souvent expressif, avec une liberté d'allure tout africaine ; et la personnalité de l'auteur, qui de temps à autre intervient dans ces arides discussions, rend certaines pages assez vivantes.

On le voit, de l'œuvre totale de Victorin, nous n'avons plus aujourd'hui que des parties secondaires, des ouvrages tout à fait spéciaux, qui relèvent absolument de l'école. Si l'on voulait le juger uniquement d'après cela, on serait injuste envers lui. Il était sans doute un érudit, et, comme tel, il resta célèbre : Charisius et bien d'autres lui ont fait beaucoup d'emprunts ; et l'on a mis sous son nom respecté divers traités, surtout des manuels destinés à l'enseignement. Mais Victorin fut de plus très admiré comme orateur, comme philosophe, comme polémiste. Ce que fut le pamphlétaire et l'orateur, saint Jérôme et saint Augustin nous l'ont dit. Ce que fut le philosophe, des témoins compétents nous le font soupçonner : Boèce, Cassiodore, Isidore de Séville l'avaient en grande estime ; ils possédaient tous ses ouvrages dans leurs bibliothèques, et plus d'une fois ils les ont résumés ou commentés. Par cette variété d'aptitudes, et par son tour d'esprit, Victorin est comme une première ébauche d'Augustin ; pour conserver sa place aux premiers rangs des écrivains et des penseurs, il ne lui a peut-être manqué que de se convertir plus jeune.

II

Jusqu'à présent nous avons vu les ambitieux d'Afrique partir pour Rome. Mais depuis Constantin l'empire avait deux capitales : aussi, commence à se diviser, dès le milieu du IVe siècle, le courant d'émigration littéraire. Déjà Lactance était allé professer à Nico-

médie. Charisius est, à notre connaissance, le premier rhéteur africain qui s'établit à Constantinople. Il enseigna d'abord en Afrique, d'où sa réputation se répandit au loin. En 358, mourut Evanthius, le commentateur de Térence, qui occupait à Constantinople une des chaires de cette nouvelle université créée par Constantin : pour remplacer Evanthius, on fit venir Charisius (1). Celui-ci passa sans doute dans la capitale de l'Orient grec toute la seconde moitié de sa vie. Il a résumé son enseignement dans un ouvrage assez volumineux, qu'il dédia à son fils avec cette curieuse préface : « Mon cher fils, je veux te faire aimer la langue latine. *L'Art grammatical* a été perfectionné par l'industrie d'illustres savants; à mon tour, je l'ai traité en cinq livres et je t'en fais don..... Il dépend maintenant de toi de montrer du zèle, de lire souvent mes travaux, où se fondent divers ouvrages, et de les fixer dans ta mémoire. L'avantage que t'a refusé la nature de ton pays natal, tu peux le conquérir désormais par ta fermeté d'âme (2). » Evidemment le jeune Africain, transplanté à Constantinople, savait mal le latin classique, et le père comptait sur son encyclopédie pour gagner ce cerveau rebelle. Nous ne savons s'il réussit. En tout cas cet *Art grammatical* était plus propre à effrayer qu'à séduire un étudiant novice. Dans cette longue compilation en cinq livres, Charisius a fait entrer toute sa science d'école, tout ce qu'il avait appris en lisant Pline, Cominianus, Marcius Salutaris, Palémon, Romanus et bien d'autres. Ce traité, peu original en lui-même, est, de plus, assez mal ordonné ; et, s'il a pour nous quelque intérêt, c'est qu'il nous a conservé bien des fragments

(1) Saint Jérôme, *Chronic. ad ann.* 358 : « Euanthius... Constantinopoli diem obit; in cujus locum ex Africa Charisius adducitur. » — Cf. Usener, *Rhein. Mus.*, XXIII, p. 492.

(2) Charisius, *Ars grammatica*, *Praefat.* (Keil, *Grammat. lat.*, I, 1 sqq.)

d'ouvrages antérieurs. Charisius n'est qu'un pédant d'école, empêtré dans son érudition. Il n'en a pas moins eu l'honneur d'être assez souvent copié par Servius, par Rufin, par Priscien et par Cassiodore. C'est que, malgré la pauvreté de la forme, la matière était assez riche, et le manuel était commode.

Servius le Maure est un esprit beaucoup plus distingué. Il naquit en Maurétanie vers le milieu du IVe siècle. Il vint jeune à Rome, où il fut vite célèbre par son enseignement et ses livres. C'était un homme fort instruit, d'une science sûre, et d'un goût délicat : avec cela, modeste, de bonnes manières, et très aimable. Il vécut surtout dans la société de Symmaque, qui avait été plusieurs années proconsul à Carthage, et qui s'en souvint toujours. Dans ce monde très aristocratique, attaché aux vieilles traditions, passionné pour les lettres, et où les Africains étaient les bienvenus, Servius rencontra plusieurs compatriotes, par exemple les deux Cæcina Albinus, le père et le fils, originaires d'Hadrumète, comme le compétiteur de Sévère, et tous deux très lettrés. Ce cercle de Symmaque se composait de païens déterminés. Servius avait les mêmes croyances, avec une ombre de scepticisme : « Sur le compte des dieux, dit-il, il faut s'en tenir à la fable ; car nous ignorons la vérité (1) ». Son paganisme élégant, son origine africaine, sa vaste érudition, sa renommée de savant, sa bonne grâce, tout avait contribué à le faire très bien accueillir par Symmaque et par ses amis. Cette haute société romaine, celle que peint Macrobe dans ses Saturnales, avait Servius en grande estime et lui témoignait beaucoup d'égards. On le voit bien au rôle qu'il joue dans les dialogues de Macrobe. Quoiqu'il soit jeune encore à ce moment, on l'accable de compliments

(1) Servius, *Comment. ad Æneid.* I, 297 ; cf. *Ibid.*, I, 79 (édition Thilo et Hagen, Leipzig, 1878-1884).

et de prévenances. On s'accorde à louer sa science précoce, son amabilité, sa modestie ; on lui demande son avis dans les cas difficiles, et l'un des interlocuteurs lui dit : « Eh bien ! Servius, tu es plus savant non seulement que tous les jeunes gens de ta génération, mais aussi que tous les vieillards (1) ».

C'est à son *Commentaire sur Virgile* que Servius devait cette réputation et cette autorité. Ce commentaire, il l'avait publié de très bonne heure. Les personnages des Saturnales, vers 384, y font de fréquentes allusions, par exemple en ce passage : « Maintenant, que Servius nous dise ce qu'il a remarqué dans Virgile. Lui qui commente chaque jour le poète doit nécessairement le posséder à fond et être prêt à répondre (2) ». L'ouvrage paraît même être antérieur à 375 ; car c'est probablement cette année-là que Grâtien refusa le titre de souverain pontife, et on lit dans Servius : « Aujourd'hui encore nous donnons aux empereurs le nom de pontife (3) ». Il est impossible de préciser davantage, d'autant mieux que le Commentaire a certainement paru en plusieurs fois : dans ses remarques sur les Géorgiques et sur les Bucoliques, l'auteur renvoie lui-même à ses études sur l'Enéide (4). Quoi qu'il en soit de cette question de date, le Commentaire sur Virgile a une grande valeur. Nous en possédons comme deux éditions différentes : l'une courte et un peu sèche, comme un livre d'école ; l'autre tout à fait complète, bien plus variée d'aspect et plus riche de matière, comme un livre savant. Dans la première, destinée sans doute aux jeunes gens, l'auteur se plaît sur-

(1) Macrobe, *Sat.*, VII, 11, 2 ; cf. I, 24, 8 et 20 ; VI, 6, 1 ; I, 2, 15 : « doctorem recens professus, juxta doctrina mirabilis et amabilis verecundia. »

(2) *Ibid.*, VI, 6, 1 ; cf. I, 24, 8 et 20.

(3) Servius, *Ad Æneid.* III, 80. — Cf. Mommsen, *Röm. Staatsrecht*, II, p. 1054.

(4) Servius, *Ad Bucol.*, VII, 26 ; *Ad Georg.*, I, 488 ; II, 170 ; 481 ; IV, 101.

tout aux observations sur le style, aux notes de grammaire et de rhétorique. Dans la seconde, ces remarques de détail sont complétées par des renseignements historiques, par d'intéressantes dissertations sur les légendes, la religion, les institutions de l'ancienne Rome, sur le vieux latin et la littérature des premiers siècles. On admet généralement de nos jours que, seul, le petit Commentaire serait l'œuvre authentique de Servius ; l'autre, le travail vraiment original, serait l'œuvre anonyme de quelque grammairien qui aurait complété à sa façon le travail de son devancier (1). Mais cette supposition nous paraît peu justifiée : dans cette hypothèse, on s'explique mal comment un érudit, qui avait tant de choses à dire sur Virgile, n'aurait pas tenté de le dire pour son compte, comment il aurait gardé l'anonyme, et se fût résigné à cette besogne ingrate de compléter un livre de classe, de commenter un commentateur. N'est-il pas plus naturel de penser que les deux éditions sont également l'œuvre de Servius ? Il était très jeune, nous dit Macrobe, quand il publia ses premières études sur Virgile ; au temps des conversations que nous rapportent les Saturnales, il continuait ses recherches sur son poète ; plus tard, en pleine possession de sa science et de son talent, il reprit son travail de jeunesse, le compléta et l'enrichit de son expérience nouvelle. En réalité, le Servius que nous peint Macrobe est bien l'homme d'esprit ouvert, le critique sagace, curieux de légendes, d'institutions et d'histoire, que révèle le grand Commentaire sur Virgile. Servius le Maure consacra toute sa vie au poète de l'Enéide. Il utilisa naturellement les recherches de ses prédécesseurs, de Suétone, de Probus, d'Asper, d'Urbanus, d'Ælius Donatus, d'autres encore. Mais il sut

(1) Cf E. Thomas. *Essai sur Servius*, Paris, 1880 ; Thilo, *Préface* de son édition critique ; Teuffel, *Gesch. der röm. Lit.*, § 431.

choisir, apprécier, classer ce qu'il empruntait; et il y ajouta le résultat de ses longues études personnelles. Ainsi s'est formé peu à peu ce précieux commentaire, où la plus vaste et la plus solide érudition se coordonne avec aisance sous la main d'un homme d'esprit et de goût, et où le style, toujours élégant et ferme, s'égaie assez souvent de notes plus personnelles, de quelques brusqueries d'expressions : répertoire inépuisable de renseignements curieux sur la langue courante, sur les vieilles traditions grecques et italiques, sur la religion et l'ancienne organisation de Rome.

Tout en poursuivant ces études si complètes et si neuves sur Virgile, Servius s'occupait aussi de grammaire et de métrique. Nous possédons encore de lui un Commentaire sur l'*Art grammatical* d'Ælius Donatus, rhéteur célèbre du temps de Victorin ; un traité sur les *Finales*, adressé à un certain Aquilinus ; enfin un petit livre intitulé *Les cent mètres* (1). Le dernier de ces trois ouvrages est de beaucoup le plus intéressant ; Servius l'a dédié à son compatriote Albinus le jeune, qui avait été son camarade à l'université, et qui avait le goût des lettres comme son père et son aïeul. Dans sa préface, où il rend hommage à ces nobles traditions de la famille des Albinus, l'auteur expose l'objet de son travail : « Il serait peut-être audacieux, dit-il, mais il serait exact d'appeler ce livre *Les cent mètres*. Car tel est le nombre des mètres que j'explique ici, aussi brièvement que je l'ai pu ». C'est en effet l'intérêt de ce petit traité : au lieu des énormes compilations où se plaisaient les grammairiens du temps, nous trouvons ici résumée, en quelques pages sobres et claires, toute la théorie de la versification classique ; et, à l'appui de ce qu'il avance, l'auteur cite toujours des exemples, qu'il fabrique lui-même ; l'ensemble est agréable et de lecture facile. Ces

(1) Keil, *Grammat. lat.*, IV, 405 ; 449 ; 456.

travaux de métrique et de grammaire accrurent encore la gloire de Servius. Aux siècles suivants, on lui attribua divers traités qui pour la plupart étaient des résumés de ses livres authentiques : par exemple, les *Remarques sur Donat* ; l'opuscule sur les lettres, les syllabes, les pieds, les accents et la ponctuation ; un livre sur les finales des mètres ; un autre sur la métrique d'Horace ; et plusieurs petits glossaires gréco-latins, encore utiles à consulter pour les études de philologie comparée (1). Mais tout cela n'est que la menue monnaie de Servius. Dans ces traités apocryphes, qui attestent sa popularité, on retrouve souvent ses idées, mais non la sûreté de sa science et son bon goût. D'ailleurs, pour connaître le vrai Servius, il ne faut même point l'aller chercher dans ses ouvrages authentiques de grammaire, il faut en revenir toujours au fameux Commentaire sur Virgile.

III

L'originalité d'Aurélius Victor parmi les rhéteurs africains de ce temps, c'est tout d'abord d'avoir repris les traditions de Florus, et de s'être tourné vers l histoire. Mais ce n'est point là sa seule originalité.

Victor l'Africain, comme il est appelé sur les manuscrits, naquit sans doute aux environs de Leptis ; car il aime à se dire compatriote de Septime Sévère. Il était fils de paysans, et il eut l'esprit de ne jamais rougir de son humble origine. C'est lui-même qui nous renseigne sur sa famille : « Je suis né à la campagne, dit-il, mon père était un pauvre laboureur illettré. Mais j'ai su me tirer d'affaire jusqu'ici ; et, pour ennoblir ma vie, je n'ai

(1) *Id.*, IV, 468 ; 475 ; 486. — Cf. Loewe, *Prodrom. corpor. glossar. lat.*, Leipzig, 1876, p. 200.

compté que sur l'étude (1) ». Il entra de bonne heure dans la carrière politique et remplit différentes charges. En même temps, il s'occupait de recherches historiques. En 361, il venait de terminer son travail sur les empereurs romains et il servait comme officier à Sirmium en Pannonie, quand Julien passa par là. Ce prince le remarqua, le fit venir à son quartier-général, et, bientôt après, le nomma gouverneur de la Pannonie inférieure; il le tenait en si grande estime qu'il lui fit même élever une statue de bronze. Ces hautes fonctions administratives et sa réputation d'écrivain avaient fait d'Aurélius Victor un personnage important. Plus tard, sans doute en 392-393, il fut préfet de Rome. Il était bien en cour auprès de Théodose et nous possédons encore la dédicace d'un monument consacré par lui à cet empereur (2).

Ce paysan africain ne s'était élevé si haut que par son mérite. C'était un homme d'un beau caractère et d'une probité rigide. Suivant Ammien Marcellin, qui n'est point toujours tendre dans ses jugements, « il pouvait servir de modèle par sa vertu (3) ». Victor était païen; comme tel, il admettait les prodiges et n'aimait pas les nouveautés religieuses : cela put contribuer à lui attirer la faveur de Julien. Mais c'était un de ces païens qui par leur profonde honnêteté faisaient le désespoir des chrétiens. Le sentiment de l'honneur lui tenait lieu de foi positive : « C'est en vain, dit-il, que tout vous réussira : si l'honneur est compromis, qui donc peut être heureux ? S'il est sauf, tous les maux sont supportables (4) ». Du passé, il ne voulait voir que les grandeurs ; et il croyait à la vertu moralisante de l'étude. Il

(1) Aurélius Victor, *Caesar.*, 20.
(2) Ammien Marcellin, XXI, 10, 6 ; *Corpus inscr. lat.*, VI, 1186.
(3) « *Virum sobrietatis gratia aemulandum.* » (Ammien Marcellin, XXI, 10, 6.)
(4) Aurélius Victor, *Caesar.*, 28 ; cf. 5.

plaçait au-dessus de tout la gloire littéraire : « Les arts libéraux ont tant de puissance que la cruauté d'aucun tyran ne peut nuire à la renommée d'un écrivain. Vouloir anéantir ses œuvres, c'est lui rendre hommage, et se vouer à l'exécration publique. Les contemporains, et surtout la postérité, pensent que, pour tenter d'étouffer le génie, il faut être un brigand ou un fou (1) ». Il estimait qu'il était du devoir d'un empereur d'avoir un esprit cultivé; mais, chez tous, la vertu doit s'allier au savoir. Etre à la fois honnête et savant, telle est la clef du bonheur : « Au début, la pratique du bien semble pénible : mais, par l'habitude, elle devient une volupté et une jouissance (2) ». Il y a de la grandeur dans ce paganisme renouvelé des stoïciens ; et Victor semble avoir toujours réglé sa conduite sur cette conception de la vie.

Il admirait et s'efforçait d'imiter les vertus des anciens temps ; mais à bien des traits l'on s'aperçoit qu'il n'est pas un Romain de Rome. Par exemple, il se plaît à faire remarquer que presque tous les bons empereurs ont été des provinciaux : « Jusqu'ici, dit-il, ce sont des Romains ou des Italiens qui ont gouverné l'empire ; maintenant, c'est le tour des étrangers; et peut-être, comme autrefois Tarquin l'Ancien, furent-ils bien meilleurs que les premiers. Moi, du moins, d'après tout ce que j'ai lu ou entendu raconter, je suis absolument convaincu que la ville de Rome doit surtout son regain de vigueur à la vertu de ces étrangers dont le talent s'est greffé sur la vieille souche romaine (3) ». De toutes les provinces, celle qu'il préfère, c'est naturellement l'Afrique, son pays natal, qu'il adorait et dont il était fier. Au-dessus de tous les empereurs il place son grand compatriote Septime Sévère, dont il a tracé avec com-

(1) *Id.*, 20. — Cf. 28 ; 39-42.
(2) *Id.*, 20. — Cf. 8 et 19.
(3) *Id.*, 11.

plaisance un long et beau portrait. Il profite de l'occasion pour vanter la gloire de l'Afrique, si fertile en talents : « A mon avis, dit-il, notre race est privilégiée et comme prédestinée, tant elle est féconde en gens de mérite ; et tous ces enfants qu'elle a produits et formés, elle les voit arriver aux plus hautes situations. Citons comme exemple Sévère lui-même, dont personne dans la République n'a surpassé la gloire ». Il s'enorgueillit de la prospérité de Carthage, s'attendrit en racontant les misères de la grande ville, et maudit ceux qui lui ont fait du mal : « Carthage, l'ornement de la terre, et les plus belles parties de l'Afrique furent dévastées, pillées, brûlées par ordre de Maxence, tyran farouche et sanguinaire, plus ignoble encore par ses débauches, avec cela, tremblant et lâche ». Au contraire, il vante avec enthousiasme la générosité de Constantin, qui avait relevé et embelli la vieille cité numide de Cirta, devenue Constantine. Il pousse le patriotisme local jusqu'à célébrer le grand ennemi de Rome ; pour faire l'éloge de Probus, il déclare que ce fut « presque un autre Hannibal ». Et il rappelle à ce propos que l'illustre général carthaginois a été et reste encore le bienfaiteur du pays ; car c'est Hannibal qui a fait planter par ses soldats ces admirables bois d'oliviers qui sont une des richesses de l'Atlas. Ces traits complètent bien la physionomie d'Aurélius Victor ; en ce païen décidé, admirateur des Romains d'autrefois, subsiste le patriotisme africain (1).

Avec cette tournure d'esprit et cette préoccupation du passé, on ne peut s'étonner qu'il ait été attiré vers l'histoire. Il choisit un sujet aussi vaste qu'intéressant : les Annales de l'empire romain, depuis Auguste jusqu'à l'avènement de Julien. L'ouvrage avait été composé, en grande partie, pendant les dernières années du

(1) *Id.*, 20 ; 37 ; 40.

règne de Constance, qui y est appelé « notre prince », et qui y est loué parfois comme on loue les vivants. Mais il ne fut terminé et publié que plus tard : car dans les dernières pages, l'auteur critique assez sévèrement la faiblesse de Constance à l'égard de ses ministres (1). Le livre parut sans doute au début du règne de Julien, dans les derniers mois de l'année 361. Aurélius Victor s'était proposé de continuer Tite-Live, en s'aidant de Suétone, de Tacite, et d'un vaste recueil de biographies d'empereurs qui est aujourd'hui perdu, mais où ont puisé Eutrope et les rédacteurs de l'*Histoire Auguste* (2). Saint Jérôme et Paul Diacre, faisant allusion à ce grand ouvrage d'Aurélius Victor, l'appellent simplement *Histoire de Victor* (3). C'est là évidemment une abréviation ; d'après les manuscrits, on peut rétablir ainsi le titre complet : « Histoire des empereurs, depuis Auguste Octavien, c'est-à-dire depuis la fin de Tite-Live, jusqu'au dixième consulat de Constance Auguste et au troisième consulat de Julien César ». Ce dixième consulat de Constance et ce troisième consulat de Julien se rapportent à l'année 360 : Victor avait donc poussé son récit jusqu'à la période tout à fait contemporaine. Malheureusement cette Histoire des empereurs ne nous est point parvenue sous sa forme originale. Nous n'en avons que des extraits, souvent même abrégés et mutilés par des compilateurs. Aussi, pour juger Aurélius Victor, est-il indispensable de distinguer très nettement ce qui lui appartient.

On lui a longtemps attribué quatre ouvrages distincts, qui sont joints sur un manuscrit :

1° Un opuscule sur les *Origines du peuple romain*,

(1) *Id.*, 34 et 42. — Cf. 13 et 28.
(2) Cf. Enmann, *Philologus*, 1883 ; Mommsen, *Sitz. der Berlin. Akad.*, 1884.
(3) Saint Jérôme, *Epist.*, X, 3 ; Paul Diacre, *Gest. Longobard.*, II, 18.

depuis ses ancêtres mythiques Janus et Saturne. C'est un recueil de légendes sur Saturne, Janus, Faunus, Evandre, Latinus, Enée, Ascagne et les rois Albains : compilation verbeuse et pédante, encombrée de dissertations et de citations (1) ;

2° Les *Hommes illustres de la ville de Rome*, collection de quatre-vingt-six biographies, rangées à peu près par ordre de date, depuis Procas et Romulus jusqu'à Antoine et Cléopâtre. On trouve dans ce livre des renseignements de valeur, empruntés surtout aux *Hommes illustres* d'Hygin, qui lui-même avait suivi Valerius Antias, Varron, Cornelius Nepos et Tite-Live. Mais la mise en œuvre est maladroite ; le style est sec et lourd (2) ;

3° Les *Césars*, en quarante-deux chapitres, recueil de biographies d'empereurs, depuis Auguste jusqu'à Constance et Julien. Cette collection est très inégale : à côté de pages assez arides qui sont de simples sommaires, on y rencontre des morceaux de grand mérite, écrits d'un style concis et pittoresque ;

4° Un *Epitome*, qui porte comme sous-titre : « Vie et caractère des empereurs romains, extraits des livres d'Aurélius Victor, depuis César Auguste jusqu'à l'empereur Théodose ». C'est un recueil analogue au précédent, mais encore plus inégal, et, dans l'ensemble, bien inférieur (3).

Si l'on examine de près et si l'on compare entre eux ces quatre ouvrages, on arrive à cette conclusion que les deux premiers sont apocryphes, que le troisième a été formé presque entièrement avec des extraits authentiques d'Aurélius Victor, et que le quatrième ren-

(1) *Liber de orig. gentis roman.*, édition Sepp. Eichstädt, 1885.
(2) *De viris illustr. urbis Romae*, édition Keil, Breslau, 1872.
(3) Pour les *Caesares* et l'*Epitome*, voyez l'édition Schröter, Leipzig, 1829-1831.

ferme aussi, dans les premiers chapitres, des fragments de sa grande Histoire (1).

Les livres sur les *Origines* et sur les *Hommes illustres* ne sont point de Victor, pour plusieurs raisons. D'abord, il ne s'était pas occupé de la période antérieure à la fondation de l'empire. Ensuite, ces deux ouvrages ne présentent aucune analogie de ton ni de style avec les biographies d'empereurs qui appartiennent sûrement à Aurélius Victor. D'ailleurs, on s'explique aisément d'où est venue la confusion. Un grammairien du temps des invasions barbares entreprit une sorte d'encyclopédie biographique de l'histoire romaine. Pour simplifier sa tâche, il se contenta de reproduire, en les abrégeant, trois ouvrages antérieurs, dont les premiers étaient anonymes : le livre des *Origines*, les *Hommes illustres* du temps de la République, et l'*Empire* d'Aurélius Victor. A l'ensemble il donna ce titre qu'on lit encore sur un manuscrit : « Origines du peuple romain depuis ses fondateurs Janus et Saturne, avec la suite des rois, jusqu'au dixième consulat de Constance : ouvrage composé, au début, d'après Verrius Flaccus et Valerius Antias, puis d'après les Annales des Pontifes, d'après Cincius, Egnatius, Verratius, Fabius Pictor, Licinius Macer, Varron, César, Tubéron, et tous les vieux historiens ; enfin, d'après le témoignage des modernes, c'est-à-dire de Tite-Live et de Victor l'Africain ». On le voit, pour tout ce qui concerne les légendes primitives, la Royauté et la République, c'est-à-dire pour la matière des *Origines* et des *Hommes illustres*, l'auteur de la collection se recommande des vieux auteurs, complétés par Tite-Live ; c'est seulement pour la période impériale qu'il fait des emprunts à Victor.

(1) Il nous est impossible d'admettre, comme Teuffel (*Gesch. der röm. Lit.*, § 414, 2), que les *Caesares* soient l'ouvrage original de Victor. Dans cette hypothèse, on ne saurait s'expliquer les inégalités et les contrastes de tout genre que présente le livre.

Et nous en avons la preuve formelle dans cette note qui figure sur le manuscrit, et qui marque nettement la séparation : « Ici finit la première partie de l'ouvrage. Maintenant commence la seconde partie, qui est tirée d'Aurélius Victor. »

Au contraire les *Césars* sont nettement attribués à Victor. Et l'*Epitome* nous est donné comme un « recueil d'extraits », comme un « abrégé » de son Histoire. Mais ici se présente une nouvelle difficulté. Si les *Césars* étaient vraiment l'ouvrage original, l'*Epitome*, qui est toujours désigné comme un « abrégé des livres de Victor », serait donc un abrégé des *Césars*. Or ce n'est pas le cas. Dans la plus grande partie de l'*Epitome*, le style n'est pas le même que dans les *Césars*; et, pour le fond, entre ces deux ouvrages, on ne constate de rapports évidents que dans la biographie des premiers empereurs, d'Auguste à Domitien. En réalité, l'*Epitome* ne suit Aurélius Victor que pour les onze premiers chapitres : à partir du douzième, il puise à d'autres sources. Et de la comparaison de ces premiers chapitres avec les parties correspondantes de l'autre ouvrage, il résulte que les *Césars* sont simplement un recueil de fragments de Victor : autrement, l'on ne saurait s'expliquer que sur certains points, par exemple pour le règne d'Auguste, l'abrégé soit beaucoup plus complet. Il suffit, d'ailleurs, de lire avec attention les *Césars*, pour y trouver une nouvelle preuve, toute littéraire mais non moins forte, à l'appui des précédentes : on constate une étrange disproportion dans le développement ; de simples sommaires précèdent ou suivent de longs portraits complets. Le vrai caractère de ce livre des Césars est nettement précisé par le titre qu'il porte dans notre unique manuscrit : « Abrégé des Histoires de Victor (1). »

(1) « Aurelii Victoris *historiae abbreviatae* » (manuscrit de Bruxelles, n° 9757).

D'où cette conclusion : le grand ouvrage d'Aurélius Victor n'existe plus dans son ensemble ; mais nous en avons de très nombreux fragments, ceux-là mêmes qui composent les onze premiers chapitres de l'*Epitome* et tout le recueil des *Césars*.

Il était indispensable de bien élucider cette question de critique avant de se prononcer sur la valeur d'Aurélius Victor comme historien. C'est pour avoir négligé ces préliminaires que l'on a porté sur lui des jugements si contradictoires : on n'a pas eu de peine à relever, dans ce que nous possédons de son œuvre, beaucoup d'incohérences, de singuliers disparates, une absence totale de composition et de proportion ; en même temps, tous ceux qui l'ont lu ont été frappés de ses mérites de style et lui ont reconnu du talent. Mais, si nous n'avons de lui que des fragments, on voit que la contradiction disparaît. Naturellement, d'après une série de morceaux détachés et souvent altérés, on ne saurait juger un grand ouvrage d'histoire. Mais de son œuvre, si mutilée qu'elle soit, nous possédons assez pour qu'il soit permis d'apprécier l'écrivain et d'observer ses tendances.

D'abord il est bien évident qu'Aurélius Victor avait traité l'histoire en rhéteur ; et, sur cela, on ne doit point le condamner *à priori*, car c'est le cas de plusieurs historiens de génie, de Tacite tout le premier. Dans les fragments de Victor, le rhéteur se trahit sans cesse au tour oratoire, à la recherche de l'effet, au goût des morceaux brillants et des portraits, à l'habitude de disserter à propos des faits. En ce rhéteur historien, il y avait aussi du philosophe : ce qui ne doit point surprendre, étant donné ce que nous savons de son caractère. Il n'était point de ceux qui content simplement pour conter. Il cherchait la raison des choses et ne craignait point de juger les événements et les hommes. S'il arrive à Dioclétien, qui, on le sait,

organisa définitivement le monde romain en monarchie et prépara le Bas-Empire, Aurélius Victor ne manque pas de remarquer que ce vaniteux Dioclétien était un parvenu : « C'était un grand homme, dit-il, mais il avait bien des défauts. Il fut le premier empereur qui porta un manteau brodé d'or, des chaussures de soie rouge étincelantes de pierreries : magnificence indigne d'un citoyen de Rome, et qui trahissait une âme orgueilleuse et vaine. Il alla bien plus loin encore. Il fut le premier des empereurs, sauf Caligula et Domitien, qui se fit officiellement appeler *Seigneur*, invoquer et adorer comme un dieu. Cet exemple prouve, autant que j'en puis juger, que les parvenus, une fois qu'ils se sont élevés de la condition la plus basse aux plus hautes dignités, ne savent dominer ni leur orgueil, ni leur ambition.... Leur âme, autrefois sevrée, devient insatiable de pouvoir, comme une longue diète pousse à l'intempérance (1). » Mais si le caractère est naturellement bien trempé, l'homme peut profiter beaucoup de l'adversité ; l'exemple des princes Illyriens prouve que « par les épreuves du malheur on acquiert l'expérience et la vertu. Au contraire, ceux qui n'ont jamais connu l'infortune jugent du mérite d'après la richesse et se trompent souvent (2) ». Presque à chaque page d'Aurélius Victor, on retrouve ces préoccupations de moraliste. C'est d'après ces principes austères qu'il apprécie les divers empereurs ; même dans le portrait de son cher compatriote Septime Sévère, il n'hésite pas à condamner la faiblesse que montra souvent ce prince dans sa vie privée (3). Toujours le philosophe domine et juge les faits de l'histoire.

Aurélius Victor était aussi un écrivain original. Comme les grands prosateurs de son pays, comme saint

(1) *Caesar.*, 39.
(2) *Ibid.*
(3) *Caesar.*, 20.

Augustin, son contemporain, il a un style à la fois bizarre et puissant. Il dispose d'un riche vocabulaire, et ne se laisse guère arrêter par la grammaire ou des scrupules de goût. Il aime le relief, la couleur, et y sacrifie tout. Il sait voir et faire voir. Souvent, d'un trait, d'une anecdote, il peint un personnage et le rend vivant. Quelques-uns de ses portraits, par exemple ceux de Trajan, de Titus et de Sévère, sont esquissés de main de maître (1). En deux ou trois pages nerveuses, il dessine le règne de Vespasien ou de Marc-Aurèle (2). En quelques lignes, il caractérise l'époque des trente tyrans : « Dès lors les ambitieux se soucièrent plus de commander à leurs concitoyens que de vaincre l'étranger. Ils s'armèrent les uns contre les autres et précipitèrent l'empire dans un abîme de maux. On vit se ruer sur le pouvoir, pêle-mêle, gens de bien et coquins, nobles et inconnus, même beaucoup de barbares : c'est que tout était désordre et confusion ; personne n'était maintenu à sa place ; chacun se croyait permis, à la faveur des troubles, d'usurper les fonctions d'autrui, fût-il incapable de les remplir, et dût-il les déshonorer par sa honteuse ignorance. Ainsi la fortune, ouvrant les voies à la licence, poussait les mortels sur la voie funeste des passions ; en vain la vertu s'opposait au mal, comme un rempart ; bientôt le vice dompta presque tout le monde ; et l'on vit les derniers des hommes, des gens sans éducation, diriger l'Etat (3). » On rencontre souvent dans les *Césars*, de ces morceaux brillants et justes, pleins de choses, pressés de style et colorés, qui éclairent une physionomie d'homme ou une époque historique.

Par la façon dont il a compris l'histoire, par sa préoccupation de philosophe et de moraliste, par la concision

(1) *Id.*, 10 ; 13 ; 20.
(2) *Id.*, 9 et 16.
(3) *Id.*, 24.

et l'éclat de la forme, Aurélius Victor rappelle évidemment Salluste et Tacite, que d'ailleurs il imite quelquefois. Par le détail du style, il est bien d'Afrique : il est de la famille de Florus, d'Apulée, d'Augustin. Il a de l'âpreté, du mordant, peu de goût, un réalisme assez cru, un sens aigu du pittoresque, de la force et de l'audace. A côté d'incohérences dont ses abréviateurs seuls sont responsables, il montre bien du talent dans certains fragments des *Césars* : si son Histoire des Empereurs nous était parvenue intacte, sans doute l'Afrique aurait en lui son Tacite.

CHAPITRE X.

LES DERNIERS AUTEURS PAÏENS D'AFRIQUE. — LES SATURNALES DE MACROBE. — MARTIANUS CAPELLA ET LES NOCES DE MERCURE.

En face des chrétiens qui se préoccupaient avant tout d'organiser la société nouvelle et d'assurer l'avenir, les lettrés païens d'Afrique s'étaient de plus en plus asservis au passé. Insensiblement ils avaient détourné les yeux du spectacle de la vie contemporaine, et s'étaient condamnés à n'avoir d'autre horizon que celui de l'école. Sauf quelques rares exceptions, comme Victorin ou Aurélius Victor, c'étaient des gens à l'esprit un peu étroit, trop esclaves de la tradition, plus curieux des mots que des idées. Mais ils avaient la foi, ils défendaient vaillamment l'héritage de la civilisation classique, et, pour tout ce qu'ils nous ont conservé, nous leur devons bien quelque reconnaissance. Après tout, cette érudition africaine, considérée dans son ensemble, a quelque grandeur ; et elle tient une place importante dans la littérature latine des derniers siècles. Ces savants du pays d'Atlas, depuis le temps des Antonins, forment une longue série ininterrompue où, de génération en génération, se transmet et s'accroît le dépôt des connaissances. Tous ces Africains lisent et citent surtout leurs compatriotes : de Térentien ou de Juba relèvent Victorin et Servius, plus tard Augustin et Pompée le Maure ; Apollinaire et Fronton ont pour

élèves Porphyrion et Aulu-Gelle; Aulu-Gelle, à son tour, est souvent mis à contribution par Nonius, qu'a bien connu Priscien. Au moment où le christianisme l'emportait définitivement, au début du ve siècle, toute cette science des écoles africaines a été condensée en deux gros ouvrages, aussi curieux de forme que riches de matière, et dont les auteurs sont les derniers païens de la région : les *Saturnales* de Macrobe et les *Noces* de Martianus Capella.

I

Macrobe, qui fut témoin des premières invasions barbares, vivait à la fin du IVe siècle et au commencement du Ve. Tout à fait contemporain de saint Augustin, nous ne doutons point qu'il ne fût aussi son compatriote. Il déclare lui-même qu'il était d'origine provinciale: « Je suis né, dit-il, sous un autre ciel, et je ne connais guère le bon latin classique (1) ». On a parfois prétendu qu'il était originaire de quelque pays d'Orient. Mais cette hypothèse est démentie par bien des faits. D'abord il connaît surtout les auteurs latins, et il les trouve supérieurs aux Grecs, ce que n'a jamais accordé un Grec. De plus, il savait mal la langue hellénique; presque toujours il cite de seconde main, souvent d'après des traductions, et il ne comprend qu'à moitié les écrivains d'Athènes et d'Alexandrie (2). Au contraire, il se rattache à l'Afrique par ses préférences et ses ten-

(1) Macrobe, *Sat.*, *Praefat.*, 11-12 : « nos sub alio ortos caelo Latinæ linguæ vena non adjuvet..... ; in nostro sermone nativa Romani oris elegantia desideretur » (édition Eyssenhardt, Leipzig, 1868).
(2) Cf. Wissowa, *De Macrob. Saturn. fontibus,* Breslau, 1880, p. 15 sqq.

dances littéraires, par tout ce que nous savons de sa vie. Il a lu Cornutus, Fronton et Apulée (1) : il imite sans cesse Aulu-Gelle. Sa langue et son style, génie à part, rappellent saint Augustin. Il admire beaucoup Servius le Maure et les Albinus d'Hadrumète, qu'il met en scène dans ses *Saturnales*. Il fut gouverneur de Carthage, et vers la même époque un certain Macrobe, sans doute un de ses parents, était évêque des donatistes à Hippone (2). Tout porte à croire que l'auteur des Saturnales était originaire, lui aussi, des environs d'Hippone.

Il remplit de grandes fonctions administratives (3). En 399-400, comme lieutenant d'un préfet du prétoire, il gouverna l'Espagne, puis la Gaule. En 409-410, il fut proconsul à Carthage ; il dut être alors en relations avec saint Augustin, qui était une puissance, et dont nous possédons encore beaucoup de lettres adressées à ses prédécesseurs et à ses successeurs. En 422, nous le trouvons à Rome, comme grand chambellan de l'empereur. Peut-être s'est-il, sur le tard, converti au christianisme. Mais dans ses ouvrages il est un païen décidé (4). Pendant les divers séjours qu'il fit à Rome, il vécut surtout dans le cercle aristocratique des Symmaques, des Prétextats, des Nicomaques, des Albinus, qui tous étaient les entêtés partisans et les défenseurs de la vieille religion. Dans sa jeunesse, il avait connu le plus célèbre des Symmaques, l'orateur, dont une lettre lui est adressée (5). Plus tard, il dédia l'un de ses ouvrages à un autre Symmaque, le fils ou le petit-fils du précédent. Les deux familles restèrent longtemps en relations d'a-

(1) Macrobe, *Sat.*, V, 1, 7 ; 19, 3 ; VII, 3, 24.
(2) Saint Augustin, *Epist.* 108.
(3) *Cod. Theod.*, VI, 8, 1 ; VIII, 5, 61 ; XI, 28, 6 ; XVI, 10, 15. — Cf. Tissot, *Fastes de la province romaine d'Afrique*, p. 284.
(4) *Sat.*, I, 12, 8 ; 17, 1 sqq. ; 24, 1 etc.
(5) Symmaque, *Epist.*, IX, 21. — Cf. Macrobe, *Sat.*, I 1, .

mitié ; et sur un manuscrit nous voyons un Macrobe et un Symmaque s'associer à Ravenne pour donner une édition critique du Commentaire sur le Songe de Scipion. En cent endroits des Saturnales se marque l'admiration de l'auteur pour ces illustres païens du temps de Théodose. Macrobe lui-même, qui cependant parle de tant de choses, ne daigne point mentionner le christianisme, et, dans ses longs chapitres d'exégèse mythologique, il laisse voir une vive sympathie pour le paganisme. Il se piquait de philosophie, et, comme beaucoup de ses contemporains, il s'était fait une religion de la doctrine néo-platonicienne. Il y trouvait le principe d'une morale élevée, et il justifiait sa croyance par la profonde honnêteté de sa vie. Il était de ces païens modèles qui, à force de vertu, tâchaient de prouver qu'on pouvait se passer du christianisme. Comme autrefois Sénèque, il prêchait la fraternité humaine et défendait avec éloquence le droit des esclaves (1). Il accomplissait scrupuleusement tous ses devoirs. S'il s'est fait auteur, c'est avant tout pour l'instruction de son fils. Cette affection active se montre bien dès les premiers mots de la préface des *Saturnales* : « Mon fils Eustache, dit-il, de tous les sentiments naturels que nous apportons en cette vie, aucun n'est plus fort que notre tendresse pour nos enfants. Notre préoccupation principale est de leur donner une bonne éducation et une solide instruction. En cas de succès, les parents sont au comble de la joie ; dans le cas contraire, c'est leur plus grand chagrin. Voilà pourquoi, moi aussi, je mets au-dessus de tout, le souci de ton instruction (2). » C'est pour son fils que Macrobe a composé, et c'est à son fils qu'il a dédié ses deux grands ouvrages : le *Commentaire* et les *Saturnales*.

(1) *Sat.*, I, 11, 2-30.
(2) *Id. Praefat.*, 1-2. — Cf. *Comment. in Somm. Scip.*, I, 1.

Philosophie, science, histoire, littérature, Macrobe avait tout étudié. C'était un esprit curieux et avide qui voulait tout embrasser. Il s'est moqué avec esprit des pédants qui prétendaient réduire toute la critique à l'analyse des mots : « Dans Virgile, dit-il, on trouve une riche matière. La plupart de nos gens d'école ne s'y arrêtent point et passent dédaigneusement, comme si un grammairien devait borner son ambition à l'explication des termes. Tous ces beaux messieurs ont tracé des limites à la science, et par leurs formules l'ont enfermée dans une enceinte analogue au *pomerium* des villes. Si quelqu'un s'aventure au delà, on crie au sacrilège, comme s'il avait risqué un regard dans le temple de la Bonne-Déesse qui est interdit aux hommes. Mais nous, qui ne voulons point abêtir ainsi Minerve, nous pénétrerons dans le mystérieux sanctuaire, nous chercherons la clef de ces pensées qu'on nous dérobe, et nous ouvrirons les portes toutes grandes à l'admiration des connaisseurs (1). » Telle est l'originalité de Macrobe parmi les érudits des derniers temps de l'empire : il s'intéresse aux choses et aux idées autant qu'aux mots ; loin d'être purement verbale, sa critique s'étend à presque tous les objets de la curiosité humaine. Des trois ouvrages que nous possédons de lui, un seul est uniquement grammatical : c'est son traité « Sur les différences et les rapports du verbe en grec et en latin », qui est dédié à l'un des Symmaques, et dont nous n'avons d'ailleurs qu'un abrégé, utile à consulter pour la comparaison des deux langues classiques (2). Le second ouvrage, le *Commentaire*, en deux livres, sur le *Songe de Scipion*, a beaucoup plus de portée. D'abord il nous a conservé cet admirable épisode de la *République* de Cicéron, où

(1) *Sat.*, I, 24, 12-14.
(2) Macrobe, *De differ. et societ. graec. latinique verb.* (dans les *Grammat. lat.* de Keil, V, 599 sqq.).

Scipion Emilien, lors de sa première campagne d'Afrique, voit en songe son aïeul le premier Africain et son père Paul-Emile qui lui décrivent le système du monde et les récompenses réservées aux justes dans l'autre vie. De plus, le Commentaire de Macrobe est, en lui-même, très précieux pour nous : car il résume toutes les théories de la science antique sur l'astronomie, l'astrologie, la physique céleste et la métaphysique. Ce traité nous montre surtout à l'œuvre le philosophe néo-platonicien. Les sept livres des *Saturnales*, beaucoup plus variés d'aspect, présentent un intérêt plus général et ont en même temps une valeur littéraire : à ce double titre, ils méritent de nous arrêter.

Les Saturnales nous rapportent une série de conversations qui sont censées avoir eu lieu vers 384 ; mais l'ouvrage fut rédigé assez longtemps après, sans doute dans les premières années du ve siècle. L'auteur nous explique nettement l'origine et l'objet de son livre ; à l'usage de son fils et des jeunes gens studieux, il a voulu condenser le meilleur de ses lectures et de ses recherches en tout genre. Macrobe s'est donc proposé d'être utile, et, comme tant d'autres de ses compatriotes, il unit le sens pratique à la plus insatiable curiosité : « Mon fils, dit-il, pour compléter ton instruction, j'ai pensé qu'il valait mieux te mettre entre les mains un abrégé, que de te laisser te perdre en longs détours. Impatient de te voir au but, je n'attends point que tu t'en approches par tes seuls efforts personnels, par ton zèle et par tes veilles ; mais je veux te faire aussi profiter de mes lectures. De tout ce que j'ai recueilli, depuis ta naissance et même avant, dans les divers volumes grecs ou latins, de tout cela je veux faire ton bagage de connaissances. Ce sera, pour ainsi dire, tes provisions littéraires. Quand tu auras besoin soit de ces renseignements historiques qui se cachent dans l'amas des livres et par là se dérobent au vulgaire, soit d'une

parole ou d'un fait mémorable, tu le trouveras ici facilement, comme si tu l'avais sous la main (1) ». Cet ouvrage, si riche d'informations, était donc surtout un manuel commode à l'usage des étudiants et des gens du monde ; et rien ne trahit mieux l'idée qu'on se faisait alors de l'éducation et de la littérature.

A ne considérer que le fond, les Saturnales sont une vaste encyclopédie historique, religieuse, littéraire, et même gastronomique, égayée de bons mots, d'anecdotes et de curiosités. L'érudition y est immense, très variée, et, en général, assez sûre. Elle est souvent de seconde main, mais prise à de bonnes sources : chez les Grecs, les *Propos de table* de Plutarque, le *Banquet des Sophistes* d'Athénée, les *Problèmes physiques* du pseudo-Alexandre d'Aphrodisias, divers traités de Jamblique ou de Porphyre, les fragments de Didyme connus par des traductions ; chez les Latins, Aulu-Gelle, Suétone, Pline et Sammonicus Serenus, Sénèque, Cornelius Labeo, le recueil de bons mots de Domitius Marsus, et les différents commentaires sur Virgile (2). Par lui-même, Macrobe avait dépouillé nombre d'auteurs originaux, surtout la littérature du temps de la République dont il nous a transmis tant de précieux fragments. En effet, les Saturnales sont émaillées d'innombrables citations, souvent assez longues. L'auteur a cru devoir s'en excuser : « Ne me reprochez pas, dit-il, si en vous donnant le résultat de mes lectures si variées, je reproduis souvent les expressions mêmes de mes auteurs. C'est que je veux dans le présent ouvrage, non point faire étalage d'éloquence, mais réunir des connaissances

(1) *Praefat.*, 2.

(2) Cf. Wissowa, *De Macrob. Saturn. fontibus*, Breslau, 1880 ; *Hermes*, XVI, p. 499 sqq. ; Linke, *Quaest. de Macrob. Saturn. fontibus*, Breslau, 1880.

nécessaires (1) ». On doit tenir compte à Macrobe de cette modestie. Il avait assez de talent pour voler toujours, s'il l'eût voulu, de ses propres ailes. En se résignant à un rôle moins ambitieux, il a pourtant bien mérité des lettres, car il a sauvé de l'oubli une foule de fragments originaux et de renseignements curieux sur les questions littéraires, les croyances religieuses, les mœurs, et les antiquités de Rome. Il y en a pour tous les goûts dans les Saturnales. Les deux premiers livres et le dernier traitent du calendrier, de la mythologie, du costume, de la médecine et de la cuisine, sans compter un riche répertoire de bons mots à l'usage des gens d'esprit. Mais tout le milieu de l'ouvrage, quatre livres sur sept, est consacré à Virgile, qui y est étudié sous tous ses aspects : imitation d'Homère, emprunts aux anciens poètes latins, rhétorique, éloquence, religion, astronomie, philosophie, détails de versification et de style. Ce commentaire si complet, si curieux sur Virgile est le sujet principal des *Saturnales*, celui autour duquel tout le reste gravite.

Pour ne pas effrayer le lecteur par cet amas énorme de citations et de faits, Macrobe a voulu rendre son livre agréable. Il fait remarquer lui-même qu'il n'a pas entassé au hasard ses matériaux ; il les a disposés avec art, et il se compare à l'abeille qui sur toutes les fleurs butine son miel : « Je n'ai point présenté pêle-mêle, et comme en tas, ces faits mémorables. De toutes ces choses si différentes, empruntées à tant d'auteurs et à tant d'époques, j'ai façonné un ensemble harmonieux. Ce que j'avais noté au hasard pour aider la mémoire, je l'ai mis en ordre pour en former comme les membres d'un même corps... Nous devons en quelque sorte imiter les abeilles, qui çà et là volent sur les fleurs, puis disposent adroitement leur butin, le répartissent

(1) *Praefat.*, 4.

entre leurs rayons ; par un art qui leur est propre, elles savent si bien mêler et transformer les sucs divers, qu'elles en tirent une substance d'une saveur unique (1) ». Avec tous les éléments de sa vaste érudition, Macrobe a voulu façonner une œuvre littéraire. Comme autrefois Platon ou Cicéron, il a encadré sa science dans un dialogue. Pour trouver les interlocuteurs et le prétexte de ce dialogue, il n'eut qu'à se souvenir ; c'est ce qui rend très intéressante la mise en scène des Saturnales, où défilent des personnages très réels, que Macrobe connaissait bien pour les avoir souvent vus et entendus autrefois.

Déjà le Prologue nous transporte dans la société d'où sont tirés les originaux des *Saturnales*. C'est une conversation entre Decius Albinus et Postumianus. Decius est un Africain, de la grande famille des Ceionius Albinus d'Hadrumète ; c'est à lui que Servius le Maure a dédié son traité des *Cent mètres* ; il suivit la carrière administrative et devint en 402 préfet de Rome ; au moment où nous sommes, il est tout jeune et s'occupe surtout de littérature ; il fréquente assidûment les cercles d'écrivains et de savants (2). Postumianus est un des premiers avocats de la capitale ; il a le goût des lettres et est très lié avec Symmaque, qui le mentionne souvent dans sa correspondance (3). Le jeune Decius profite des vacances des tribunaux pour aller rendre visite à Postumianus ; car il veut l'interroger sur une affaire d'importance, qui pourra bien occuper l'avocat une journée entière. Decius est curieux ; son père lui a parlé de conversations très intéressantes entendues récemment pendant les Saturnales, mais n'a pu lui en

(1) *Ibid.*, 3-5.
(2) *Sat.*, I, 2, 3 sqq.
(3) *Id.*, I. 2, 1-13 ; 5, 15 ; 6, 2 ; Symmaque, *Epist.*, III, 48 ; VI, 22 et 26 ; IX, 30 (ed. Seeck, Berlin, 1883).

conter le détail, obligé qu'il était de partir aussitôt pour Naples ; le jeune homme est en quête de renseignements plus complets, et il est venu en demander à Postumianus, qui, dit-on, assistait aux réunions. L'avocat commence par déclarer qu'il n'était pas là ; il était invité par ses amis, mais il n'a pu se joindre à eux, ayant des dossiers à étudier ; cependant il sait exactement tout ce qui s'y est dit ; il se l'est fait répéter par le rhéteur Eusèbe, qui l'a remplacé aux banquets ; il a bonne mémoire, et, d'ailleurs, il a noté mot pour mot le récit. Il est enchanté de faire plaisir à Decius, et il emploiera toute une journée de ses vacances à raconter ce qui s'est passé le mois précédent, à la fin de décembre (1). Après ce court prologue, la personnalité de Postumianus s'efface ; jusqu'au bout, il se réduira au rôle de greffier.

Nous sommes chez Prétextat, la veille de la fête des Saturnales. Ce Prétextat était l'un des premiers personnages de l'Empire. Il avait eu une carrière très brillante ; proconsul d'Achaïe en 362, préfet de Rome en 367, il était préfet du prétoire et allait prendre possession du consulat, quand il mourut subitement dans les derniers jours de 384. Poète et philosophe, traducteur d'Aristote et ami de Symmaque, c'était un païen convaincu : l'année même de sa mort, il provoqua un décret impérial qui restituait aux temples tous leurs biens meubles. Pour comprendre l'ardeur de sa piété, il suffit de lire le début de son épitaphe, qui énumère pompeusement tous ses titres sacrés : « Vettius Agorius Prætextatus, augure, pontife de Vesta, pontife du Soleil, quindecemvir, curiale d'Hercule, prêtre de Liber, hiérophante des Eleusinies, néocore, fournisseur des tauroboles, père des pères ». Aussi avait-il étudié surtout les antiquités religieuses ; et c'est justement le

(1) *Sat.*, 1, 1, 7 ; 2, 1 sqq.

genre de questions que lui fait traiter Macrobe (1). Au moment où commence le récit de Postumianus, Prétextat attend des visiteurs ; il est de loisir, à cause des fêtes, et il a fait prévenir ses amis qu'il serait heureux de les voir. Déjà deux d'entre eux sont arrivés : Aviénus et Rufius Albinus. D'Aviénus nous ne savons pas grand'chose ; c'est sans doute le fils du poète Aviénus qui avait gouverné l'Achaïe et l'Afrique ; dans le dialogue, il nous est présenté comme un tout jeune homme, aimable et toujours à l'affût des occasions de s'instruire (2). Rufius Albinus appartenait à la famille des Ceionius Albinus d'Hadrumète, branche des Rufius; son père, qui est appelé « le philosophe » sur une inscription, avait été consul en 335 ; son fils, surnommé Volusianus, fut proconsul d'Afrique en 411, et connut saint Augustin qui entreprit de le convertir ; lui-même, le Rufius Albinus du dialogue, fut préfet de Rome, de 389 à 391. C'était un savant distingué ; il avait composé divers ouvrages de géométrie, de musique, de philosophie et de métrique ; dans le livre de Macrobe, il traite surtout de l'ancienne littérature romaine (3). C'est ainsi qu'au commencement du dialogue il cause avec Prétextat d'un sujet de circonstance, l'origine de la fête des Saturnales (4).

Cependant l'on annonce de nouveaux visiteurs : Symmaque, Cæcina Albinus, et Servius le Maure. Servius nous est déjà connu ; il est représenté jeune, très timide, et un peu gauche ; il s'avance en se cachant derrière ses amis, « les yeux baissés comme un homme

(1) *Sat.*, I, 5, 4 ; 7, 17 ; 17, 1 ; 24, 1, etc. ; Symmaque, *Epist.*, I, 44-55 ; X, 21 ; *Cod. Theod.*, VI, 5, 2 ; *Corpus inscr. lat.*, VI, 1778-1780.

(2) *Sat.*, VI, 7, 1 ; VII, 3, 23.

(3) *Id.*, I, 2, 16 ; III, 14, 1 ; VI, 1, 1 sqq. ; Boèce, *Comment. in Aristot. de interpret.*, I, 1 ; Cassiodore, *de mus.*, 70 ; Keil, *Gramm. lat.*, VI, 211 et 565.

(4) *Sat.*, I, 2, 15-20.

qui voudrait se cacher » ; on raille un peu sa modestie exagérée, mais on ne l'en estime que davantage ; on l'appelle « le plus grand des docteurs » ou « le plus grand de tous les maîtres » ; on le force à parler, et, surtout quand il est question de Virgile, ses réponses sont des oracles (1). Cæcina Albinus, ami de Servius comme de Symmaque, est aussi un Africain, un Ceionius Albinus d'Hadrumète, mais de la branche des Cæcina ; c'est le père du Decius Albinus qui figure dans le Prologue ; il avait gouverné la Numidie vers 365, et depuis il paraît s'être surtout consacré à l'étude ; il était fort savant, nous dit-on, et dans les conversations il cite volontiers les vieux auteurs latins (2). Symmaque est le célèbre orateur, dont nous possédons encore des discours, des rapports, et toute une correspondance. C'était le grand homme du temps, un autre Fronton. Si nous le voyons arriver en compagnie d'Africains, c'est qu'il avait été en 373 proconsul à Carthage, et s'y était fait beaucoup d'amis. A Rome, il n'était pas moins influent comme homme d'Etat qu'admiré comme

(1) *Id.*, I. 2, 15 ; 24, 20 ; VI, 6, 1 ; 7, 4 ; VII, 11, 2.

(2) *Id.*, I, 2, 15 ; 3, 1 sqq. ; VI, 1, 1. — Comme on le voit, trois personnages du nom d'Albinus figurent dans le livre de Macrobe. Pour plus de clarté, nous croyons utile de résumer ici la généalogie de cette famille au IVe siècle, telle que nous l'avons reconstituée d'après les documents. Les Ceionius Albinus d'Hadrumète, qui prétendaient tous descendre du compétiteur de Septime Sévère, formaient alors deux branches distinctes :

I. La branche des *Rufius*, à laquelle appartenaient : 1° Rufius Albinus, consul en 335, dit *le philosophe* (*Corpus inscr. lat.*, VI, 1708) ; — 2° son fils Rufius Albinus, préfet de Rome en 389, auteur de divers ouvrages et interlocuteur des *Saturnales* (I, 2, 16, où des éditeurs modernes écrivent à tort *Furius*) ; — 3° Rufius Albinus Volusianus, fils du précédent, proconsul d'Afrique en 411-412, ami de Namatianus et d'Augustin (cf. Rutilius Namatianus, I, 168 sqq. ; saint Augustin, *Epist.* 132 ; 135 ; 137).

II. La branche des *Caecina*, que représentent à la même époque : — 1° Cæcina Albinus, gouverneur de Numidie vers 365, et interlocuteur des *Saturnales* (I, 2, 15) ; — 2° son fils Cæcina Decius Albinus, préfet de Rome en 402, et interlocuteur du *Prologue* de Macrobe (I, 2, 3 sqq.).

orateur et comme écrivain ; il fut préfet de la ville en 384, consul en 391 ; et il fut toujours très écouté au sénat. Il était le chef de l'aristocratie et du parti païen; et l'on connaît ses luttes mémorables contre saint Ambroise. En littérature comme en politique, c'était l'homme de la tradition : aussi dans le dialogue parle-t-il surtout de rhétorique et de religion (1).

Après les compliments d'usage, on met les nouveaux venus au courant de la conversation ; on cause des fêtes et du calendrier. Mais déjà il se fait tard, et chacun songe à rentrer chez soi. Comme ces savants entretiens intéressent tous les assistants, on s'accorde à penser qu'on ne saurait mieux employer le temps des vacances. Prétextat invite ses amis à dîner pour le lendemain ; mais l'on se réunira dès le matin, et l'on passera toute la journée ensemble. Symmaque, pour que la fête soit complète, propose de prévenir Nicomaque, Postumianus et Eustathe. Tout le monde approuve, et l'on se donne rendez-vous pour le jour suivant (2).

A l'heure dite, on arrive chez Prétextat, qui reçoit ses amis dans sa bibliothèque où il les attendait : « Je vois, dit-il, que la journée sera bonne pour moi ; car vous voici mes hôtes ; et ceux que nous avons décidé d'adjoindre à notre compagnie se sont engagés à venir. Seul, Postumianus a préféré s'enfermer avec ses dossiers ; à sa place, j'ai invité le grand rhéteur grec Eusèbe, dont la science égale l'éloquence. A tous j'ai insinué qu'ils se devaient à nous dès le matin. En effet, tous les services publics sont aujourd'hui suspendus ; et, de toute la journée, on ne verra un homme en toge, ou en trabée, ou en manteau militaire, ou en pré-

(1) *Sat.*, I, 2, 15 ; 5, 13 ; V, 1, 7 ; *Corpus inscr. lat.*, VI, 1699. — Sur la correspondance et le rôle de Symmaque, voyez les études de M. Boissier, *La fin du paganisme*, II, p. 181-226 ; 267-338.

(2) *Sat.*, I, 5, 11-17.

texte (1) ». Presque aussitôt l'on introduit Nicomaque et Eustathe, « illustre couple d'amis ». Eustathe, grec de naissance, était le plus célèbre philosophe du temps : de tendances éclectiques, il tâchait de concilier le stoïcisme avec les doctrines de Platon et d'Aristote ; on vantait la variété de ses connaissances et la souplesse de son talent ; il s'exprimait aisément en latin, et c'est à lui qu'on s'adressera généralement pour les questions de littérature et de philosophie (2). Nicomaque, par son tour d'esprit et par son rôle politique, était un autre Symmaque. D'ailleurs, ils étaient étroitement liés, et leurs familles n'en formaient qu'une : le fils de Symmaque s'était marié avec la petite-fille de Nicomaque, et le fils de Nicomaque avec la fille de Symmaque ; nous possédons même encore un cadeau qui a figuré à l'une de ces noces, c'est un diptyque où chacun des côtés porte le nom d'une des familles. Nicomaque, lui aussi, avait rempli les plus hautes fonctions administratives et politiques. Comme Symmaque, il avait des amis à Carthage, car il avait été vicaire d'Afrique en 377. Il occupa diverses charges de cour auprès de Théodose ; il fut préfet du prétoire, d'abord en 383, puis de 390 à 394. C'était aussi l'un des meneurs du parti païen : en 393, il profita de son crédit auprès de l'usurpateur Eugène pour faire rétablir au sénat le fameux autel de la Victoire, pour faire autoriser la divination et rendre aux temples leurs revenus ; en 394, il restaura dans la capitale les fêtes d'Isis, de Cérès et de Flore, invita les chrétiens à apostasier, et ordonna la célébration d'un *lustrum*, comme au beau temps du paganisme. Chargé de défendre l'Italie contre Théodose, il fit dresser des images de Jupiter jusque sur les sommets des Alpes ; mais Jupiter ne sut point le protéger

(1) *Id.*, I, 6, 1-2.
(2) *Id.*, I, 5, 13-16 ; 6, 4 ; VII, 1, 8.

contre l'empereur chrétien ; il fut abandonné par ses troupes et se tua en septembre 394. Ce païen énergique et acharné était un homme grave, irréprochable dans sa vie. C'était aussi un écrivain de mérite, un « historien très éloquent », comme dit une inscription. Il avait laissé de nombreux ouvrages : des *Annales*, dédiées à Théodose ; une traduction de la vie d'Apollonios de Tyane par Philostrate ; et divers traités philosophiques auxquels fait allusion Symmaque. En sa qualité de grand pontife, il était très versé dans les questions d'antiquités religieuses, et, dans les Saturnales, il traite surtout de droit augural (1).

Peu de temps après Nicomaque et Eustathe, se présente le rhéteur Eusèbe. C'est lui sans doute qui fut préfet du prétoire en 395. Mais il était connu surtout comme orateur : « C'est le premier, nous dit-on, parmi les rhéteurs grecs de nos jours, et, de plus, il n'est pas étranger à la littérature latine (2) ». L'arrivée d'Eusèbe complète le cénacle. Chacun se félicite de trouver autour de soi tant de gens de mérite, et, dans la bibliothèque de Prétextat, l'on discute paisiblement sur le calendrier romain. Tout à coup, au milieu de la conversation, l'esclave chargé d'introduire les visiteurs vient prévenir Prétextat que deux personnes sont là et demandent à voir le maître de la maison : c'est Evangelus et Disaire. A cette nouvelle, la plupart des assistants froncent le sourcil. C'est que tout le monde connaît trop bien Evangelus : un riche Romain qui amène partout la guerre, un bavard insupportable et une mauvaise langue, un railleur sans vergogne, un trouble-fête. Mais Prétextat est un homme trop aimable pour fermer sa porte même à un importun : il ordonne de recevoir les visiteurs. On

(1) *Id.*, I, 5, 13 ; 24. 17 ; Symmaque, *Epist.*, II, 1 sqq. ; 61 ; 83-84 ; Sidoine Apollinaire, *Epist.*, VIII, 3 ; *Corpus inscr. lat.*, VI, 1782 ; Gori, *Thes. Diptych.*, I, 203, pl. 6.
(2) *Sat.*, I, 2, 7 ; 24, 14.

leur fait bon visage, surtout à Disaire, qui passait alors pour le plus grand médecin de Rome : il était ami de Symmaque, et se piquait de philosophie autant que de science (1). On n'est pas fâché non plus de voir entrer l'Égyptien Horus, un ancien athlète, qui, après bien des victoires au pugilat, s'était tourné vers la philosophie, et qui occupait un rang distingué parmi les cyniques (2). Quant à Evangelus, il est à peine là qu'il soulève une querelle : « Eh bien ! Prétextat, dit-il, est-ce le hasard qui a réuni chez toi tant de visiteurs ? Ou bien y a-t-il entre vous quelque conspiration qui n'admette pas de témoins, et vous êtes-vous assemblés à dessein pour délibérer ? S'il en est ainsi, je n'ai qu'à m'en aller ; je ne veux pas me mêler à vos secrets. Le hasard a pu me faire tomber ici ; mais je saurai me retirer (3) ». Il faut toute la patience de Prétextat pour calmer Evangelus ; on insiste pour le retenir ; et on l'invite à prendre part aux discussions et aux banquets.

Désormais tous les interlocuteurs du dialogue sont réunis. On cause de choses et d'autres ; et, comme Evangelus ose médire de Virgile, Symmaque engage ses amis à défendre le grand poète ; chacun le considérera sous l'aspect qu'il connaît le mieux. Mais c'est un sujet bien grave pour le moment, et l'on renvoie la discussion au jour suivant. On entre dans le triclinium, où le dîner est servi (4). A table, l'on se contente de citer des bons mots et de parler cuisine. Le lendemain, la scène se passe chez Nicomaque, qui, à son tour, a voulu inviter toute la bande ; pendant la matinée, et l'après-midi, on discute sur Virgile ; le soir, au banquet, on revient aux conversations sur le luxe de table (5). La troisième

(1) *Sat.*, I, 7, 1 ; VII, 4, 3 ; 11, 2 ; 15, 14 ; Symmaque, *Epist.*, III, 37 ; IX, 44.
(2) *Sat.*, I, 7, 3 et 13-14 ; 15, 3-4 ; Symmaque, *Epist.*, II, 39.
(3) *Sat.*, I, 7, 2-11.
(4) *Id.*, I, 24, 1-25.
(5) *Id.*, I, 24, 25 ; III, 13, 1 ; 18, 1.

journée nous transporte évidemment sur le mont Caelius, chez Symmaque, qui, à un certain moment, fait prendre un livre dans sa bibliothèque ; comme précédemment, l'on s'occupe d'abord de Virgile ; la conversation du soir, au banquet, est beaucoup plus variée, et l'on pose une foule de questions au médecin Disaire, qui sait répondre à tout (1). Avec cette soirée chez Symmaque se termine le dialogue, qui commence la veille des Saturnales, et se prolonge pendant les trois jours de la fête.

On le voit, il y a un certain art de composition dans cet ouvrage de Macrobe ; et on lui fait tort quand on ne veut considérer en lui que le compilateur et l'érudit. Pour la mise en scène, l'auteur déclare qu'il a voulu imiter Platon et Cicéron ; en maint endroit, il se souvient aussi des *Nuits* d'Aulu-Gelle et du *Banquet* de Plutarque. Malgré ces réminiscences, les conversations des *Saturnales* n'en ont pas moins leur originalité ; car elles peignent sur le vif la haute société païenne de la fin du IVe siècle, et le dialogue y est ingénieusement disposé.

Hommes d'Etat ou gens de lettres, tous les interlocuteurs sont des personnages très réels, dont plusieurs ont joué un grand rôle politique, et dont la plupart figurent dans les inscriptions du temps ou dans la correspondance de Symmaque. Cela même nous permet de fixer exactement la date de ces conversations plus ou moins authentiques : à ce moment, le personnage le plus considérable est évidemment Prétextat ; la veille

(1) *Id.*, III, 20, 8 ; V, 3, 17 ; VII, 1, 1 ; Symmaque, *Epist.*, VII. 18-19. — De ces passages des *Saturnales* auxquels nous renvoyons, on peut conclure en toute certitude que le lieu de la scène se déplace, et que l'auteur nous conduit tour à tour chez Prétextat, chez Nicomaque et chez Symmaque. D'ailleurs, Macrobe nous le fait lui-même remarquer : « Convivia sibi *mutua* comitate præbentes... Apud Vettium Prætextatum fuit, et *discurrens post inter reliquos grata vicissitudo* variavit. » (I, 1, 1 ; 2, 5.)

de la fête, il avertit ses amis qu'il désirerait les voir, et il les attend chez lui ; fréquemment on fait allusion à ses hautes fonctions, et on le prend comme arbitre (1) ; après lui, c'est à Symmaque et à Nicomaque que l'on témoigne le plus de déférence ; or Prétextat, qui mourut à la fin de 384, était, cette année même, préfet du prétoire ; Nicomaque avait rempli la même fonction en 383, et Symmaque fut préfet de Rome en 384 ; on voit que toutes ces données concordent fort bien, et, selon toute vraisemblance, les entretiens qui font le sujet des *Saturnales*, se rapportent au mois de décembre 383 ou 384. Macrobe lui-même affirme qu'il a respecté scrupuleusement la vérité historique. Tout ce qu'il s'est permis, dit-il, c'est de vieillir un ou deux de ses personnages (2) : sans doute Servius et Aviénus, qui sans cela auraient été un peu jeunes pour être admis en si grave compagnie. L'auteur avait personnellement connu Symmaque, Servius et leurs amis : et il les a peints tels qu'ils furent réellement, tels qu'ils se montrent à nous dans d'autres documents. Il a très bien rendu, non seulement ce qu'ils avaient en commun, la passion des lettres, la manie d'érudition, mais encore les traits caractéristiques de chacun d'eux : la gravité de Nicomaque, la bonté solennelle de Symmaque, l'aménité de Prétextat, la modestie de Servius. Le tour d'esprit et les connaissances particulières de chaque interlocuteur déterminent le rôle qu'il joue dans les conversations : Symmaque se produit aussi volontiers que Servius cherche à s'effacer ; et, dans les discussions sur Virgile, chacun parle de ce qu'il avait étudié spécialement, Symmaque de la rhétorique, Eusèbe de l'éloquence, Prétextat du droit pontifical, Nicomaque du droit augural, Eustathe de la philosophie et des emprunts à la littérature grec-

(1) *Sat.*, I, 2, 15 ; II, 1, 3 ; III, 19, 8 ; VII, 4, 2.
(2) *Id.*, I, 1, 5.

que, les deux Albinus des vieux auteurs latins, Disaire de médecine, Servius des questions de grammaire (1). Cette fidélité de la peinture, ce souci constant de la vraisemblance historique, n'est pas le moindre attrait des *Saturnales*.

Le dialogue, en lui-même, est souvent intéressant. D'abord l'auteur montre de l'habileté dans la façon dont il introduit successivement ses divers personnages ; ce qui permet au lecteur de les connaître mieux et plus vite, en les considérant tour à tour. Puis, les interlocuteurs n'ont pas été choisis au hasard. Ils forment divers groupes qui s'opposent l'un à l'autre : d'abord les Romains de la capitale, des politiques et des orateurs comme Symmaque, Prétextat et Nicomaque, le médecin Disaire, des jeunes gens studieux ou railleurs comme Evangelus et Aviénus ; puis les Orientaux, le rhéteur grec Eusèbe, le philosophe Eustathe, l'Egyptien Horus enfin les Africains, les deux Albinus, et Servius le Maure. Dans chacun de ces groupes, les aptitudes et les préférences ne diffèrent pas moins que les caractères (2). Toutes ces divergences de race, de langue, de goût, de métier, amènent des discussions assez vives et des railleries, même des querelles, quand Evangelus intervient. Le moindre incident, l'arrivée d'un visiteur, l'entrée d'un esclave, une réflexion d'un des assistants, le menu d'un banquet, un rien suffit à modifier le cours de la conversation et parfois donne le signal d'un plaisant intermède. Le lieu de la scène change assez souvent : on est tantôt chez Prétextat, tantôt chez Nicomaque ou chez Symmaque ; on passe de la bibliothèque dans la salle du banquet, et en même temps l'on dé-

(1) *Id.*, I, 24, 8-25.

(2) *Id.*, I, 15, 4 : « Ne nobis quidem quibus *origo romana* est. » — V, 3, 16 : « Quæcumque *vestro* (Homère) *noster* (Virgile) mutuatus est ». — VII, 3, 24 : « *vester* Apuleius. » — Cf. I, 24, 2-9 ; II, 2, 12-13 ; III, 10, 1 sqq. ; VII, 16, 1, etc.

laisse Virgile ou le calendrier pour de plus joyeux propos (1). Tout cela est assez vivant et juste de ton.

Voilà bien des qualités dans cet ouvrage de Macrobe. Il est riche de faits et très précieux par tout ce qu'il contient. La mise en œuvre est souvent habile, le dialogue assez bien conduit et assez varié, les personnages nettement dessinés et historiquement très vrais : c'est toute la société des Symmaques qui revit ici. Que manque-t-il donc aux *Saturnales ?* C'est l'harmonie entre le fond et la forme. Tiraillé en sens divers par deux instincts opposés, l'auteur n'a point su prendre son parti : il n'a fait ni une œuvre vraiment scientifique, ni une œuvre vraiment littéraire. Il n'a point su dominer son érudition. Dans ce cadre ingénieux, où devraient se mouvoir librement ses personnages, il a entassé d'interminables dissertations, et le dialogue tourne trop souvent au monologue. Il a, comme à plaisir, alourdi et déformé son livre, par son irrésolution d'homme de lettres trop érudit. Cette indécision se trahit jusque dans son style où se marquent deux tendances opposées. Il s'efforce d'imiter les classiques, surtout Cicéron ; mais il sent lui-même qu'il n'y réussit guère, que son instinct secret l'attire d'un autre côté. « Excusez-moi, dit-il, si vous ne trouvez pas dans mon langage l'élégance d'un vrai Romain (2) ». De fait, par son vocabulaire et sa syntaxe, par ses termes abstraits et ses tournures analytiques, par son goût des images et ses habitudes d'incorrection, par le tour à la fois précieux et populaire de son style, il est peut-être moins loin d'Augustin que de Cicéron ; mais, en réalité, il n'atteint pas plus à la puissante originalité de l'un qu'à la perfection classique de l'autre. Ici, comme dans le dessein de ses *Saturnales*, il n'a pas su choisir, ni suivre franchement ce conseil d'un des

(1) *Id.*, I. 1, 4 ; 24, 22-25 ; II, 8, 1 ; VII, 12, 1, etc.
(2) *Praefat.*, 12. — Cf. I, 1, 4-5.

personnages de son livre : « Vivons donc comme les anciens, mais parlons la langue d'aujourd'hui (1) ».

II

La dernière œuvre que nous possédions d'un païen d'Afrique, résume les tendances des lettrés et des savants du pays. Mélange de prose et de vers, d'érudition indigeste et de fantaisie, de négligence et de raffinement pittoresque, de façons populaires et de stylisme, le roman allégorique de Martianus Capella est un livre fort curieux, important même dans l'histoire générale de la littérature, et où l'imagination trouve à se glisser jusqu'au milieu des dissertations pédantes et des abstractions.

Capella, qu'on appelait au moyen âge « l'Africain de Carthage », était né à Madaura, la patrie d'Apulée ; mais il vint se fixer à Carthage, où se passa presque toute son existence. Plusieurs détails précis permettent de déterminer l'époque où il vivait. Il fait allusion à la prise de Rome en 410. D'autre part, il écrivait avant la conquête vandale ; car il nous dit qu'il plaidait devant les proconsuls, et il célèbre Carthage « autrefois illustrée par les armes, maintenant imposante par sa prospérité (2) ». Il a donc composé son roman entre l'année 410 et l'année 439, date de la prise de Carthage par les Vandales. Il est tout à fait contemporain de saint Augustin, et il a dû parler devant Macrobe, qui fut pro-

(1) « Vivamus ergo moribus præteritis, præsentibus verbis loquamur. » (I, 5, 2.)

(2) Martianus Capella, VI, 637 (p. 213 de l'édition Eyssenhardt, Leipzig, 1866) ; *id.*, VI, 669 (p. 231) : « Carthago inclita pridem armis, *nunc* felicitate reverenda » ; *id.*, IX, 999 (p. 375) : « *proconsulari* [jura] dantem culmini. »

consul à Carthage en 409-410. Il exerçait le métier d'avocat, qu'il aimait peu d'ailleurs, et où il ne s'enrichit pas. Il dit de lui-même dans la pièce de vers qui termine son livre : « Capella est un malheureux, voué aux procès enragés de ce siècle ignorant, où il faut aboyer comme un chien. On l'entend aussi au tribunal du proconsul. Mais depuis longtemps s'est fanée la fleur de sa vie, qui sera bientôt fauchée ; car ses cheveux ont blanchi. La superbe cité de Didon, sa mère adoptive, le voit assiéger sans cesse le quartier des Jugaires, refuge des paresseux ; mais il n'en retire que des profits bien misérables, et, même à l'heure du sommeil, le souci lui tient les yeux ouverts (1) ». Ce qu'il reprochait surtout aux tribunaux, c'était de lui prendre tout son temps, qu'il eût voulu consacrer à l'étude. Il se fait dire quelque part : « Tu es maintenant un Arcadien, un vrai Midas, depuis que cette besogne ingrate, cette impérieuse nécessité d'aller criailler au Forum, a émoussé ton intelligence et l'a rendue incapable de travaux meilleurs (2) ». Il se ménagea pourtant quelques loisirs, pour écrire le gros roman que nous possédons. Mais il était vieux quand il le composa ; de là bien des défauts, qu'il avoue à son fils avec beaucoup de bonhomie : « Mon fils Martianus, dit-il, voilà l'histoire que voulait te raconter ton vieux père. La Satura au visage mobile est venue me la dicter à la lueur des lampes ; en voulant enseigner ici toute la science des Grecs, elle a composé un plat grossier qui effraierait sans doute une fourchette attique. Il lui a fallu neuf volumes. C'est qu'elle est bavarde, la dame. Elle a mêlé la grossièreté à la science ; à ce qu'elle devait dire, elle a ajouté ce qu'elle aurait dû taire. Elle a fait intervenir les Muses et les dieux. En voulant égayer le cycle des études, elle

(1) *Id.*, IX, 999 (p. 375).
(2) VI, 577 (p. 195-196).

s'est montrée bien crue dans ses fictions de paysan... Tu vois, mon fils, on te dit que l'auteur est vieux ; sois donc indulgent, quand tu liras mes bagatelles (1). » Du moins, cet avocat de Carthage ne s'en faisait pas accroire sur son mérite. Comme tant d'autres de ses compatriotes, c'était un de ces savants honnêtes et consciencieux dont la vie s'écoulait monotone dans l'accomplissement d'un devoir professionnel, et dont le seul plaisir était l'étude. Il dédaignait le présent, et les auteurs les plus récents qu'il ait cités étaient morts depuis plus de deux siècles. Pour lui, cent ans après la conversion de Constantin, la religion du Christ était encore non avenue : comme à Macrobe et à beaucoup d'autres, le néo-platonisme lui suffisait. A côté de saint Augustin et à la veille des invasions Vandales, il ne s'intéressait qu'au passé, aux choses d'école ; et le meilleur de l'héritage qu'il ait légué à son fils, c'est cette encyclopédie des sept arts libéraux, ce roman bizarre intitulé : *Les noces de Mercure et de la Philologie*.

L'ouvrage débute assez drôlement. Capella est de loisir ce jour-là, et il s'est enfermé au logis pour travailler à son aise. On le croit tout absorbé par ses graves études quand tout à coup on l'entend chanter. On prête l'oreille : le vieil avocat vient d'entonner un air d'hyménée ; le couplet fini, il recommence sans se lasser. Comme il a plus de cinquante ans et des cheveux blancs, son fils accourt un peu inquiet, se demandant à part lui si la tête déménage. Capella s'explique : son chant d'hyménée est de circonstance ; car il termine un roman dont le sujet principal est un mariage. Pour convaincre son fils, il lui conte en détail toute l'histoire (2).

Il y avait une fois dans le monde des dieux une épidémie de noces. Comme les autres, Mercure a voulu

(1) IX, 997 sqq. ; 1000 (p. 374-375).
(2) I, 1-2.

se marier. Mais on a beau être dieu, c'est décision grave. Le pauvre prétendant se heurte à bien des refus, tout comme les plus disgraciés parmi les mortels. Il est éconduit trois fois, par la Sagesse, par la Divination, par l'Ame. La Vertu le prend en pitié et lui conseille de confier sa cause à Apollon. Ce dieu, qui s'y connaît en grammaire, découvre vite la fiancée idéale : Mercure-Hermès est le *Logos* des néo-platoniciens, il doit donc aimer et épouser la *Philologie*. C'est une charmante fille qui connaît tout, le Parnasse, l'Enfer et l'Olympe, les astres et l'océan. Mercure, le dieu des sciences, ne saurait redouter une femme savante : il accepte. En compagnie de la Vertu, d'Apollon et des Muses, il traverse l'espace au milieu de l'harmonie des sphères célestes. Le voici au palais du roi des dieux. On expose le cas ; Jupiter hésite. Pallas fait observer qu'il conviendrait d'appeler au conseil tous les dieux mariés et les déesses d'un âge respectable. On convoque le ban et l'arrière-ban des ménages divins : mais on a soin de consigner à la porte la Sédition et la Discorde. Après une longue discussion, on autorise Mercure à épouser la Philologie, à la condition que l'on divinisera la future. On la trouve loin de là, amoureuse et tremblante. Elle médite longuement sur les nombres qui représentent les événements à venir : l'union sera heureuse. Sa mère, la Réflexion, veille à la toilette de la fiancée. Les Muses entonnent leur chant d'allégresse. Puis quatre matrones saluent l'épousée : ce sont les Vertus cardinales. Paraissent les trois Grâces : pour embellir ses yeux, son langage et son cœur, la première l'embrasse au front, la seconde à la bouche, la troisième au sein. Cependant la demoiselle d'honneur, Athanasie, se démène avec inquiétude : elle prend à part la fiancée et l'engage à se défaire d'un objet encombrant qui lui déforme la poitrine. On le jette à terre : c'est un ballot de livres que se partagent les Muses. Enfin Philologie

reçoit d'Apothéose la coupe qui donne l'immortalité. Elle monte en litière, chemine le long des planètes sous la protection de Juno Pronuba, arrive à la voie lactée où trône Jupiter. Le futur est déjà là. Sa belle-mère fait lire la loi Poppæa, qui interdit d'aliéner la dot. Puis on apporte la corbeille. Quand on a examiné les cadeaux, Phébus présente une troupe de jeunes esclaves, dont le mari fait don à sa femme. Ce sont les sept *Arts libéraux*, la Grammaire, la Dialectique, la Rhétorique, la Géométrie, l'Arithmétique, l'Astronomie, l'Harmonie. Ces savantes filles portent un costume et des instruments symboliques. Tour à tour, en un long livre, chacune expose elle-même les principes de la science à laquelle elle préside. Parfois le public des dieux et des déesses bâille ou critique. Les doctes vierges continuent sans se troubler, et si longtemps, si longtemps que leurs sœurs, l'Architecture et la Médecine, doivent renoncer à placer leurs discours. La nuit est venue. L'Harmonie, au bruit des chansons d'hyménée, conduit la mariée à la chambre nuptiale A-t-on consigné à la porte les *Arts libéraux* et leur pédantisme ? L'auteur ne le dit point : mais à coup sûr on peut plaindre le pauvre Mercure et sa nuit de noces.

Au fond, ce long roman, en neuf livres, n'est qu'un manuel d'école. Les aventures amoureuses, les préliminaires et les cérémonies du mariage remplissent, il est vrai, les deux premiers livres ; mais, dans le reste de l'ouvrage, l'auteur ne revient à sa fiction que de loin en loin, pour être fidèle à son plan, et pour rompre la monotonie d'un développement abstrait par quelques intermèdes humoristiques. Capella lui-même a marqué la transition par une petite pièce de vers où on lit : « Tu as parcouru, lecteur, la plus grande partie de l'histoire.... Maintenant donc, le mythe est terminé; les livres suivants traiteront des arts. Ils écarteront la fiction et s'attacheront à la vérité; ils exposeront la

théorie des sciences, sobrement d'ordinaire, mais sans s'interdire absolument le badinage. Tu es prévenu de ce qui t'attend, si j'ai pour moi les dieux, les Muses et la lyre d'Apollon (1). » Si l'on écarte le cadre romanesque, on trouve dans les sept derniers livres une encyclopédie des sept Arts Libéraux. En elle-même, cette encyclopédie est peu originale. Capella n'a fait que compiler les travaux érudits des siècles précédents. Pour la rhétorique (livre V), il a souvent copié Aquila Romanus et Fortunatianus; pour la géométrie et la géographie (livre VI), Solin et Pline; pour la musique (livre IX), Aristide Quintilien. Pour l'ensemble, il a suivi de près les *Disciplines* de Varron, où les différents arts se succédaient dans le même ordre; il a seulement laissé de côté l'architecture et la médecine, qui ne relevaient point des écoles de grammairiens ou de rhéteurs. Dans le détail du développement, il a emprunté ses exemples à Ennius, à Térence, à Salluste, surtout à Virgile et à Cicéron; parmi les écrivains plus récents, il n'a guère connu que ses compatriotes, Apulée, Septimius Serenus, Sammonicus, Térentien le Maure. D'ailleurs, qu'il cite ou qu'il copie, Capella laisse voir beaucoup de négligence et commet bien des confusions. Il n'avait point l'esprit critique et n'avait guère approfondi les sujets qu'il voulait traiter : du savant, il avait la curiosité, mais non la méthode et le scrupule. Les sept livres sur les sept Arts Libéraux ne sont que des sommaires assez lourds, secs et confus, de lecture assez ingrate. Pourtant cette encyclopédie est pour nous fort intéressante : d'abord parce qu'elle a exercé une grande action sur le moyen âge; ensuite parce qu'elle complète heureusement les fragments des *Disciplines* d'Augustin, et nous donne une idée précise de l'enseignement des écoles africaines.

(1) II, 219-220 (p. 52-53).

Evidemment, ce qu'il y a de plus curieux dans les Noces de Mercure, c'est la forme. L'auteur explique nettement ce qu'il a voulu faire, une *Satura*, c'est-à-dire un roman moitié sérieux, moitié comique, mêlé de prose et de vers. Suivant son tour d'esprit ordinaire, Capella aime à personnifier la Satura, qui lui dicte son ouvrage pendant les veillées d'hiver et qui intervient parfois dans le récit pour approuver ou critiquer (1) : c'est une gracieuse dame, nullement farouche, et même friande de la gaudriole ; mais, sérieuse au milieu de ses folies, elle voit clair et lance la moquerie à coup sûr. Capella a suivi les conseils de la déesse du genre, et, par le cadre, son encyclopédie est réellement une Satura. L'idée romanesque, qui se développe librement dans les deux premiers livres, recule ensuite au second plan, mais elle ne disparaît jamais entièrement, et elle domine l'ouvrage jusqu'au bout. Là-dessus, l'intention de l'auteur est formellement exprimée dans ce petit dialogue en vers qui précède le traité de grammaire : « De nouveau, la Muse prépare ses bijoux pour ce livre. Elle veut des fables et des fictions. Elle rappelle que de la froide vérité on ne tire aucun profit. Elle reproche au poète d'affaiblir la science. Elle demande du charme et de la gaieté ; elle veut qu'on embellisse les pages et qu'on les colore. — « Mais, dis-je, j'ai déclaré au livre précédent que je renonçais aux mythes, et que dans les volumes suivants les Arts diraient seulement la vérité. — Eh bien ! répond-elle en éclatant de rire, ne mentons pas; contentons-nous d'habiller les Arts. Ces doctes sœurs que tu dois présenter aux fiancés, vas-tu donc les leur amener toutes nues ? Peux-tu les conduire ainsi devant Jupiter et l'assemblée des dieux ? Si tu ne veux point pour elles de costume, que comptes-tu faire ? — Allons ! tout en faisant dire à chacune ce

(1) I, 2-3 ; VI, 576 sqq. ; VIII, 807-809 (p. 2 ; 195-196 ; 299-300).

qu'elle doit dire, je ferai leur portrait; mais je ne changerai rien à leurs paroles. — Ces paroles n'en seront pas moins une fiction, et tu auras manqué à ta promesse. Pourquoi donc ne pas avouer qu'on ne peut se passer de la fable ? — Ainsi la Muse m'a convaincu : décidément, je joindrai le plaisant au vrai (1). » En effet, les Arts Libéraux sont toujours présentés comme des personnes vivantes. Ce sont de vraies femmes, plus ou moins aimables suivant les prédilections de l'auteur, qui, avant de leur donner la parole, décrit en prose ou en vers leur entrée, leur physionomie, leur costume, les instruments symboliques dont elles sont chargées. Elles expliquent leur doctrine, elles plaident leur cause devant le tribunal des dieux et devant un public de philosophes, de poètes, de savants, qui parfois applaudit (2). Elles font des exordes et des péroraisons : l'Arithmétique termine son discours par un petit couplet sur l'ennui qu'elle apporte avec elle ; la Géométrie, en se retirant, remet aux juges, pour plus de détails, les livres d'Euclide (3). Les dieux mêmes jouent leur rôle. Apollon introduit les Arts l'un après l'autre ; et, vers la fin, il vient excuser l'absence de la Médecine et de l'Architecture qui sont occupées sur la terre. Minerve, qui n'aime pas les pédants, ne se gêne pas pour imposer silence à la Grammaire et à la Dialectique. Parfois, des intermèdes comiques jettent un peu de variété sur l'exposition. Quand on introduit l'Arithmétique, la Volupté raille le marié de sa patience. Comme l'Astronomie se fait un peu attendre, au milieu du silence recueilli de l'assemblée, tout à coup retentissent les ronflements sonores de Silène ; Cupidon s'approche et lui joue des tours, à la grande joie de tout le monde. Quand l'Astronomie se retire, comme la séance menace

(1) III, 221-222 (p. 53-54).
(2) VI, 724 ; VIII, 803 (p. 254 et 296). — Cf. II, 211-213 (p. 51).
(3) VI, 724; VII, 802 (p. 254 et 295-296).

de se prolonger, Vénus se fâche, déclare qu'en voilà assez, et veut entonner le chant d'hyménée ; on se querelle ; et Jupiter doit intervenir (1). — Par le cadre, tout au moins, ce roman où le vers se mêle à la prose, et le pédantisme à la parodie, est donc une *Satura*, dans le goût des Satires Ménippées de Varron et du Satyricon de Pétrone. Et ce qui en augmente pour nous le prix, c'est qu'en ce genre si aimé des Latins, l'ouvrage de Capella est le seul qui nous soit parvenu presque intact.

Mais la Satura prend ici une physionomie toute nouvelle, par l'emploi systématique de l'allégorie. L'abstraction avait toujours été très aimée des Africains ; et elle tient une grande place non seulement dans le style des auteurs du pays, mais encore dans la langue courante, dans le latin vulgaire de l'Atlas. Par une conséquence très naturelle chez ces races d'imagination vive, on en arriva peu à peu à prêter une sorte de vie mystérieuse à ces choses abstraites ; et, dans cette voie, l'Afrique alla beaucoup plus loin que l'Italie. Même les écrivains chrétiens de la contrée, Tertullien, Cyprien, Augustin, personnifient sans cesse les vertus et les vices. Dans les *Métamorphoses* d'Apulée passent bien des figures allégoriques ; par exemple, dans la pantomime du X[e] livre, Minerve a pour écuyers la Terreur et la Crainte ; dans l'épisode de Psyché, Vénus appelle à son aide la Sobriété, elle se fait amener la fugitive par l'Habitude, lui fait donner le fouet par l'Inquiétude et la Tristesse (2). Martianus Capella a pris pour modèle les *Amours de Psyché ;* en sa qualité de néo-platonicien, il

(1) III, 326 ; IV, 423-424 ; VII, 725-727 ; VIII, 803-805 ; IX, 888-904 (p 97 ; 136-137 ; 254-256 ; 296-298 ; 331-338).

(2) Apulée, *Métam.*, V, 30 : « Petamne auxilium ab inimica mea *Sobrietate...* ? » ; *id.*, VI, 8 : « Occurrit una de famulitio Veneris nomine *Consuetudo..* » ; *id.*, VI, 9 : « Ubi sunt, inquit, *Sollicitudo* atque *Tristities*, ancillæ meæ ? » ; *id.*, X, 31 : « Præliaris deæ comites armigeri *Terror* et *Metus* nudis insultantes gladiis. »

n'y avait vu qu'une longue allégorie ; il en a imité bien des passages pour sa description des noces ; et il en a adopté à peu près le plan. De part et d'autre, il s'agit d'un mariage entre un dieu authentique et une héroïne ; seulement, l'avocat de Carthage, qui est un pédant d'école, a remplacé l'Amour par Mercure, le dieu des étudiants, et Psyché ou l'Ame par la Philologie ; aux épreuves que doivent subir les amants, il donne la forme d'un examen d'Université. Mais, entre les deux auteurs, il y a une différence capitale, dans l'importance relative accordée aux divers éléments du récit. Apulée, qui est un habile lettré et un homme d'imagination, laisse au second plan l'allégorie, et il a écrit un conte charmant. Au contraire, Capella, qui est avant tout un érudit, fait de l'allégorie l'essentiel, et la plupart de ses personnages sont de froides abstractions. Mercure, qui a été successivement éconduit par la Sagesse, par la Divination, et par l'Ame, est présenté par la Vertu à la Philologie, fille de la Réflexion. La fiancée, que viennent saluer les Vertus Cardinales et qu'accompagne l'Immortalité, est divinisée par l'Apothéose ; les sept esclaves qu'elle reçoit comme cadeau de noces sont les sept Arts Libéraux. Dans l'assemblée des dieux, à défaut de la Discorde et de la Sédition qu'on refuse d'admettre, siègent du moins des abstractions comme la Santé, la Faveur, la Crainte, la Célérité, le Fruit du Printemps (1). Même les divinités authentiques ne semblent pas d'une autre race : Vénus ne se distingue guère de sa suivante la Volupté ; Mercure n'est que le Verbe des néo-platoniciens, et c'est l'étymologie seule qui décide de son mariage avec Philologie. Par cette prédominance absolue de l'allégorie, Capella s'écarte beaucoup de son modèle Apulée : heureuse ou malheureuse, c'était là une innovation.

(1) *Valitudo, Favor, Pavor, Celeritas, Veris Fructus,* et une foule d'autres (cf. I, 50 sqq. (p. 18 sqq.).

Ainsi s'explique la genèse du livre bizarre de Martianus Capella. Avant tout, il s'est proposé d'écrire une encyclopédie des Arts Libéraux, destinée aux écoles. Comme presque tous ses compatriotes, il a voulu donner à son ouvrage d'érudition les apparences et la couleur d'une œuvre littéraire. D'autres Africains, pour des traités analogues, ont choisi la forme du poème, comme Térentien le Maure et Sammonicus; la plupart s'en sont tenus au dialogue, comme Aulu-Gelle dans ses Nuits, Macrobe dans ses Saturnales, Augustin dans ses Disciplines. Capella, pour son compte, a cherché du nouveau : il a voulu faire une satura, à la façon de Varron ou de Pétrone. Mais il a complètement transformé ce genre, inconsciemment peut-être : obsédé qu'il était par le néo-platonisme et par le souvenir des *Amours de Psyché*, il a peuplé son livre d'abstractions, et, par là, il a créé le roman ou le drame allégorique.

C'est ce qui a fait vivre son ouvrage et son nom. Capella, un peu oublié et bien rarement lu aujourd'hui, est resté pendant dix siècles un grand homme. Les Noces de Mercure et de la Philologie sont vite devenues classiques, d'abord en Afrique, puis dans tout le monde latin. On en admirait également le fond et la forme; car c'était un manuel commode pour l'enseignement; et, dans la partie romanesque, les chrétiens approuvèrent pleinement la façon toute philosophique dont était interprété le paganisme. Dès la fin du ve siècle, l'Africain Fulgence adoptait la méthode de Capella, qu'il a souvent imité ou copié dans ses traités sur la Mythologie et sur Virgile. Vers le milieu du vi^e^ siècle, un certain rhéteur Félix, aidé d'un de ses élèves, publiait à Rome une édition critique des Noces de Mercure. Dès cette époque, suivant le témoignage de Grégoire de Tours (1), ce livre était connu et fort estimé

(1) Grégoire de Tours, *Hist. Francor.*, X, p. 449 : « si te... Martianus noster septem disciplinis erudiit... »

dans les écoles de Gaule. Il fut traduit en diverses langues, par exemple en vieil allemand ; il fut commenté à diverses reprises, par Scot Erigène, Hadoard, Neckam, Remi d'Auxerre (1). Il a exercé une influence considérable sur les idées et sur l'enseignement du moyen âge. Dans le *Trivium* et le *Quadrivium* des écoles du temps, les Arts Libéraux défilent dans le même ordre et avec les mêmes traits que chez Capella ; et son livre, qu'avaient entre les mains tous les clercs, a beaucoup contribué à orienter les imaginations vers le drame allégorique (2).

Mais s'il a vite passé les mers, l'ouvrage de Capella n'en est pas moins une production très caractéristique de l'Afrique romaine. Nous l'avons montré en étudiant la forme et la mise en scène. Il faut s'en souvenir toujours si l'on veut comprendre quelque chose au style. C'est le plus étrange qu'on puisse imaginer : une incroyable combinaison de latin vulgaire et de maniérisme. Capella, qui ne paraît pas avoir quitté l'Afrique et qui vivait à la veille de la conquête vandale, n'avait guère fréquenté les grands écrivains classiques ; aussi emploie-t-il sans cesse des mots et des tournures propres à la langue populaire de l'Atlas ; une foule de termes ne se rencontrent que chez lui. Mais, de plus, il était né à Madaura comme Apulée, et il avait voué à son illustre compatriote une sorte de culte : comme écrivain, il est le singe d'Apulée. Ici pourtant l'on doit distinguer entre sa prose et sa poésie. Il a versifié beaucoup de passages de son roman, surtout les descriptions, le commencement et la fin des livres. Dans

(1) Piper, *Schriften Notkers*, Freiburg, 1882 ; Narducci, *Intorno a vari commential Marz. Capella* (*Bull. delle scienze mat.*, 1882 (XV), Roma).

(2) De même, les artistes du moyen âge, dans les sculptures des cathédrales, ont donné aux Arts Libéraux les attributs qu'ils avaient déjà dans Capella.

ces intermèdes, il emploie les rythmes les plus variés : hexamètre, distique élégiaque, iambique ou trochaïque, phalécien, adonique, asclépiade, anapestique. Quelquefois, suivant les habitudes populaires, il allonge une syllabe brève accentuée, surtout dans les mots d'origine grecque; mais en général il observe exactement les règles de la prosodie traditionnelle. Il est assez habile versificateur, et l'on rencontre dans son livre nombre de morceaux agréables : par exemple, les couplets que débitent tour à tour les neuf Muses en présentant leurs compliments à la fiancée, ou la description épique qui annonce l'entrée de la Rhétorique, ou le gracieux chant d'Hyménée, ou l'Ode à refrain qu'entonne l'harmonie (1). Comme poète, malgré toutes ses bizarreries, Capella s'éloigne beaucoup moins de la tradition classique. Mais dans sa prose, il s'affranchit de toute contrainte, sauf du souvenir d'Apulée. Il aime les expressions populaires, les tournures familières, les archaïsmes, les néologismes et les abstractions. Il a beaucoup de négligences, et, à côté de cela, il pousse le raffinement jusqu'au baroque. Même dans les discussions les plus ingrates, il abuse des façons poétiques, des images, des comparaisons. Il manque de souffle, et pourtant il entreprend d'ambitieuses périodes qu'il complique à mesure, et où le lecteur se perd avec lui. Presque à chaque page, il est hanté par quelque réminiscence des Métamorphoses d'Apulée, et il l'imite en outrant tous ses effets, en copiant ou en faussant tous ses procédés. A force de chercher, il rencontre parfois le pittoresque et le joli ; mais, s'il trouve d'ingénieux détails, il ne sait point composer un ensemble, il manque totalement de goût et ne peut jamais s'arrêter à temps. Malgré quelques trouvailles

(1) II, 117-126 ; V, 425 ; IX, 902-903 ; 911-919 (p. 32-37 ; 138 ; 336-337 ; 341-345). — Cf. Stange, *De re metrica Martiani Capellae*. Leipzig, 1882.

heureuses, son stylisme renforcé sonne le creux. D'Apulée il ne reproduit guère que les défauts; comme il n'a point le talent de son modèle ni le don de la création plastique, il s'égare dans les abstractions et supplée à l'imagination ou à l'idée par le vain cliquetis des mots. Cette prose, si barbare en ses éléments, si raffinée dans la mise en œuvre, n'en est pas moins fort curieuse à étudier. Par son style, où il exagère jusqu'à l'invraisemblable les procédés ordinaires de ses compatriotes, comme par le contenu et le cadre romanesque de son livre, ce dernier auteur païen de Carthage, ce contemporain d'Augustin, est l'héritier direct de la longue tradition africaine que nous avons suivie depuis le règne d'Auguste jusqu'aux invasions vandales.

CHAPITRE XI.

LA VIE LITTÉRAIRE A CARTHAGE. — LE PUBLIC CARTHAGINOIS ET LA LITTÉRATURE AFRICAINE. — CONCLUSION.

C'est à Carthage qu'il faut se placer, si l'on veut juger l'ensemble de la littérature africaine. Car, aux temps de l'empire romain comme aux temps de l'empire carthaginois, cette grande cité fut vraiment la métropole de toute la contrée. Postée comme à l'avant-garde du pays punique et berbère, ayant derrière elle d'immenses réserves d'hommes et de terres, assez loin de Rome pour conserver une physionomie originale, et pourtant assez près de l'Italie comme de l'Orient pour se mêler au mouvement général de la civilisation, Carthage était comme prédestinée au rôle de capitale. Elle fut le centre intellectuel de l'Afrique romaine, un centre de vie riche et active, qui attirait toutes les forces vives de la nation pour féconder l'œuvre commune et rayonner en tout sens. Beaucoup d'auteurs y sont nés; beaucoup d'autres sont venus s'y fixer; tous y ont passé; aucun n'a échappé à cette attraction, même parmi ceux que l'ambition entraînait plus tard vers Rome ou parmi ceux qui s'établissaient ensuite dans quelque ville lointaine de Maurétanie ou de Numidie. De tout le nord de l'Afrique, on venait chercher à Carthage un complément d'instruction, la réputation ou la fortune. L'on y trouvait ce qui a fait de tout temps l'attrait des vraies capitales, non seulement l'agrément de la vie et des ressources

variées pour l'étude, mais encore le milieu favorable à l'éclosion des œuvres littéraires, l'excitation nerveuse, les amitiés ou les querelles d'auteurs, les foules qui dispensent la gloire, et un public de connaisseurs.

I

Carthage, à peine relevée de ses ruines par Auguste, avait pris l'aspect d'une capitale. Presque aussitôt elle avait remplacé Utique, comme chef-lieu politique de la province, et dès le règne de Tibère elle passait pour la première cité d'Afrique. Sous les Césars, sous les Flaviens, sous les Antonins, elle n'avait cessé de grandir (1). Plusieurs empereurs lui avaient témoigné une sympathie toute particulière, et lui avaient même donné leur nom : elle fut successivement la « ville d'Hadrien », la « ville de Commode », la « ville d'Antonin Caracalla (2) ». Sous les dynasties africaines des Sévères et des Gordiens, elle était devenue presque l'égale de Rome. Comme siège du gouvernement local et de l'assemblée provinciale, elle centralisait tous les grands services administratifs ou financiers. Ce qui augmentait encore l'importance de Carthage, c'était son rôle économique. « L'Afrique, dit Salvien, était autrefois si riche que par l'étendue de son commerce elle me paraissait avoir accumulé chez elle non seulement ses propres trésors, mais tous les trésors du monde » ; et il ajoute que l'invasion vandale avait « comme coupé les veines et arrêté le souffle vital de l'empire (3) ». Or Carthage était le grand entrepôt

(1) Strabon, XVII, p. 833 ; Pomponius Mela, I, 7, 2 ; Hérodien, VII, 6, 1 ; Ausone, *de claris urb.*, 2.
(2) Spartien, *Hadr.*, 20 ; Lampride, *Commod.*, 17 ; *Corpus inscr. lat.*, VIII, 1220.
(3) Salvien, *De gub. Dei*, VI, 68 ; VII, 60 (ed. Halm, Berlin, 1877).

de l'Afrique, et il lui suffisait de fermer ses ports pour affamer l'Italie.

Elle était aussi belle que populeuse et riche. Les Romains l'avaient rebâtie sur l'emplacement qu'avait occupé autrefois la ville d'Hannibal, sur la presqu'île rocheuse qui, resserrée d'abord entre la Sebkha et le lac de Tunis, s'élargit ensuite et s'avance par trois pointes dans la mer. La situation est admirable, l'horizon large et des plus variés : à l'Est, le golfe de Tunis, et le long promontoire de Mercure; au Nord-Ouest, la Sebkha, puis des collines, la vallée de la Medjerda ; au Sud-Ouest, le lac, les riches plaines de l'Oued-Melian, et, au loin, les crêtes du Zaghouan. La Carthage punique, groupée d'abord autour d'une petite colline voisine des ports, avait ensuite eu pour centre l'Acropole de Byrsa; puis elle s'était allongée peu à peu dans la direction du nord, en s'annexant tour à tour le faubourg de Magalia, la ville neuve de Megara, et la nécropole ; elle avait fini par enfermer dans son enceinte la presqu'île entière, qu'une muraille ininterrompue, triplée du côté de l'isthme, avait transformée en une vaste forteresse (1). Tel fut aussi l'emplacement de la nouvelle Carthage ; elle conserva jusqu'aux vieux noms des quartiers puniques; elle se prolongea seulement vers l'ouest par deux grands faubourgs, dont l'un bordait le lac, et l'autre la route directe de Tunis ; dans cette direction, elle put s'étendre presque indéfiniment, car on n'y établit de fortifications qu'à l'approche des Vandales, en 424.

Bâtie de toutes pièces sur l'ordre d'Auguste, la Carthage romaine fut disposée suivant un plan régulier en forme d'échiquier ; et encore aujourd'hui deux des anciennes rues de la ville, les deux routes qui mènent de

(1) Polybe, I, 73, 4 ; Virgile, *Æneid.*, I, 365 sqq. ; Servius, *Ad Æneid.* I, 368 ; Appien, *Punic.*, 95.

Sidi-bou-Saïd à Tunis et de Saint-Louis à Kamart, se croisent entre elles et coupent à angle droit tous les chemins du plateau (1). Mais la régularité de l'ensemble n'enlevait rien au pittoresque, à cause de l'inégalité du terrain : sur le ciel toujours bleu, sur l'horizon lointain du golfe, de la montagne ou du lac, se profilaient les collines de l'enceinte, couronnées de superbes édifices en marbre blanc ou multicolore. La vie industrielle et commerciale restait concentrée à l'Est, du côté de la mer, quartier de l'arsenal et des entrepôts; les deux anciens ports puniques étant devenus insuffisants, on avait établi d'autres quais au Nord-Est, sur une longueur de plusieurs kilomètres ; et plus loin encore, vers le Nord, on avait aménagé trois petites baies, où pouvaient mouiller les navires ; enfin le lac de Tunis formait comme une immense rade ; tout cela constituait un ensemble de bassins et de quais dont on ne trouverait peut-être l'équivalent dans aucune autre cité de l'ancien monde. Comme au temps d'Hannibal, le quartier de Byrsa, au nord du port militaire, était toujours le centre

(1) Tous les textes et documents relatifs à la topographie de la Carthage romaine sont réunis dans le grand ouvrage de Tissot, *Géographie comparée de la Province romaine d'Afrique*, Paris, 1884, I, p. 565-665. Cf. Dureau de la Malle, *Recherches sur la topographie de Carthage*, 1833 ; Falbe, *Rech. sur l'emplacement de Carthage*, 1833 ; Beulé, *Fouilles à Carthage*, 1861 ; Lavigerie, *De l'utilité d'une mission arch. à Carthage*, Alger, 1881 ; Labarre, *Die röm. Kolonie Carthago*, 1882 ; Sainte-Marie, *Mission à Carthage*, 1884 ; Castan, dans les *C. R. de l'Ac. des Inscript.* t. XIII. (1885), p. 118-132 — En général, nous adoptons les conclusions de Tissot, que nous avons pu contrôler sur le terrain. Cependant nous nous séparons de lui sur quelques points, par exemple en ce qui concerne le temple de Tanit. Nous ne doutons pas que le sanctuaire de la grande déesse protectrice n'ait été situé sur l'Acropole de Byrsa, comme les temples de Baal et d'Eschmoun. A cet égard. le témoignage de Virgile nous paraît décisif : Enée, à peine débarqué, rencontre Vénus qui lui montre de loin Byrsa (*Æneid.*, I, 365-367) ; il escalade la colline (*ibid.*, 419 sqq.) ; et là, au milieu d'un bois sacré, il voit en construction le temple de Junon, c'est-à-dire de Tanit (*ibid.*, 446 sqq. : « templum Junoni ingens Sidonia Dido Condebat »).

religieux et politique de Carthage. Sur l'Acropole même s'élevaient les sanctuaires de la trinité punique, de Tanit-Astarté, surnommée la déesse Céleste, de Baal-Hammon, et d'Eschmoun; un escalier monumental, tourné vers la mer, conduisait à la terrasse du temple d'Eschmoun, dont les fondations existent encore sous la chapelle actuelle de Saint-Louis. Au versant oriental de Byrsa était adossé le palais du Proconsul, le Prætorium ; et, plus à l'est, pas très loin de la mer, s'étendait le Forum entouré de portiques et de basiliques. Une large ceinture de monuments enveloppait le quartier de Byrsa et du Forum : au nord-est, dans la direction de Sidi-bou-Saïd, le théâtre, l'Odéon demi-circulaire et des thermes ; au nord, divers édifices qui ont laissé des traces sur le sol, mais qu'on ne peut identifier ; à l'ouest, du côté de Tunis, l'amphithéâtre et le cirque, qui subsistent en partie, sans doute aussi le gymnase. C'était là le vieux Carthage, où se concentrait toute l'activité commerciale, religieuse, politique et administrative : autour des ports, autour de Byrsa, sur le Forum, sur la place Neuve, dans la rue Céleste ou la rue des Orfèvres. Mais au nord, jusqu'à la Sebkha et à la ville des morts, s'étendaient à l'infini les quartiers de luxe, où les palais s'alignaient le long des avenues de Megalia, puis de Megara ; et vers l'Ouest, à droite et à gauche des deux routes de Tunis, d'innombrables villas toutes blanches brillaient au milieu des jardins et des bois d'orangers. Carthage était admirablement pourvue d'eau ; on ne s'était pas contenté de restaurer les grandes citernes puniques, situées les unes à l'est près des ports, les autres à l'ouest près de l'amphithéâtre ; au temps d'Hadrien, on avait capté les sources du Djebel-Zaghouan, à cent dix kilomètres de là, et l'on avait construit le magnifique aqueduc qui aujourd'hui encore alimente Tunis; des réservoirs de la Malka, l'eau était largement distribuée à tous les quartiers et

aux nombreux Thermes de Carthage. Dès le siècle des Antonins, pour le nombre et la magnificence des édifices, comme pour le confort de la vie, la capitale de l'Afrique ne le cédait guère à Rome elle-même. Plusieurs fois dévastée par l'incendie ou la guerre, sous Antonin, après la défaite des Gordiens, après la victoire de Maxence (1), Carthage s'était toujours relevée plus belle ; et avec les progrès du christianisme, elle s'enrichit encore d'au moins vingt-deux églises. Mais si elle rappelait Rome par son importance et ses airs de capitale, elle avait pourtant sa physionomie propre ; comme l'a dit Salvien, c'était une Rome africaine (2).

Rien de plus bigarré que la population de Carthage. Chef-lieu politique du pays punique, centre industriel de tout l'Atlas, et, en même temps, grand port de commerce, c'était le rendez-vous de toutes les races et de toutes les langues. Autour du proconsul et de l'imposante colonie des fonctionnaires civils ou militaires, se groupait la haute société locale, l'aristocratie indigène, et tous ceux que le talent ou la fortune y faisait admettre. Mais cette classe privilégiée, à demi romanisée, était comme noyée dans l'immense population laborieuse de la ville : esclaves et matelots de toute nation ; marchands grecs et aventuriers ; bourgeoisie punique, occupée de commerce ou d'usure ; portefaix nègres ; indigènes berbères, voués à tous ces petits métiers qu'ont décrits Apulée, Manilius ou Tertullien, et que les voyageurs arabes ont encore vus sculptés sur les murs de l'amphithéâtre (3). Chacun parlait sa langue, punique, grecque, libyque, en y mêlant quelques mots latins appris par hasard. L'apparition d'une toge romaine était un

(1) Capitolin, *Antonin. Pius*, 9 ; *Gordian.*, 15 ; Aurélius Victor, *Caesar.*, 40

(2) « In Africano orbe quasi Romam. » (Salvien, *De gub. Dei.*, VII, 67.)

(3) El-Bekri, *Description de l'Algérie*, trad. de Slane, Paris, 1859, p. 105 ; Edrisi, *Géogr.*, trad. Dozy, p. 131-132.

événement dans les quartiers populaires où se frôlaient les vieilles tuniques carthaginoises, les manteaux courts des Grecs, les capuchons coniques des Berbères et les nègres à demi nus (1).

Toutes les religions aussi y étaient représentées. Les colons romains avaient importé naturellement les dieux d'Italie; et, sous les Césars, s'était répandue dans toute l'Afrique la religion impériale. Comme la plupart des cités de Proconsulaire ou de Numidie, Carthage avait son culte municipal des *Divi*, des empereurs divinisés (2); de plus, elle était le centre du culte provincial de Rome et d'Auguste, dont le grand-prêtre, élu par les députés de toutes les villes, était le premier personnage après le proconsul (3). Mais ces religions officielles, administratives, qu'encourageait et protégeait le gouvernement, ne disaient rien à l'âme des foules. En réalité, chacun restait fidèle à ses dévotions nationales. Les nègres adoraient leurs fétiches. Les marchands venus de Rhodes, d'Egypte ou de Syrie, ne connaissaient que leurs divinités grecques ou orientales, Hêraklès ou Apollon, Isis, Sérapis, ou Mithra (4). Les Berbères, suivant le canton d'où ils étaient originaires,

(1) « Carthaginiensium *tunicatam* juventutem » (Aulu-Gelle, VI, 12). — Sur ces populations si mêlées d'Afrique, sur leur physionomie et leur costume, voyez surtout le *de Pallio* de Tertullien et l'*Apologie* d'Apulée. On rencontre aussi bien des types de Liby-phéniciens, de Grecs ou de nègres sur les bas-reliefs africains et sur les monnaies frappées dans le pays (cf. de la Blanchère, *Musées de l'Algérie*, en cours de publication; Müller, *Numismatique de l'Afrique ancienne*, 1860-1874; Babelon, *Recherche des antiquités dans le nord de l'Afrique*, 1890, p. 174-215).

(2) *Corpus inscr. lat.*, VIII, 1023; 1165; 1494.

(3) Apulée, *Florid.*, 16; saint Augustin, *Epist.* 138; *Cod. Théod.*, XII, 5, 2. — Cf. Pallu de Lessert, *Les assemblées provinciales et le culte provincial en Afrique*, 1884; *Nouvelles observat. sur les assembl. provinc. dans l'Afrique rom.*, 1891.

(4) Apulée, *Métam.*, XI, 5 sqq.; *Corpus inscr. lat.*, VIII, 1003-1007. — De Carthage, ces cultes orientaux s'étaient répandus en Numidie et en Maurétanie (*ibid.*, 2630-2631; 2675; 8440; 9256, etc.).

honoraient les « dieux maures », « le grand dieu des Numides », Anthée, Auliswa, Baldir, et leurs anciens rois, Hiempsal ou Juba (1). La grande masse de la population carthaginoise s'en tenait à la vieille religion punique : pour faire accepter les dieux romains, on avait dû les associer à ceux du pays, Junon à Tanit, Saturne à Baal-Hammon, Esculape à Eschmoun, Auguste à presque toutes les divinités indigènes. Rien n'avait pu détrôner les triades puniques, particulières à certains cantons, à certains quartiers, à certaines familles, et toutes subordonnées à la trinité de Byrsa. Une foule de documents attestent cette persistance des anciens cultes carthaginois. Nous possédons d'innombrables stèles votives, avec inscriptions latines ou néo-puniques, qui ont été consacrées sous l'empire romain aux divinités locales, surtout à Baal-Hammon et à Tanit (2). Le Saturne africain n'avait point renoncé aux exigences terribles du Moloch phénicien ; il voulait des victimes humaines, et il en obtenait au troisième siècle de notre ère, en dépit des gouverneurs romains (3). La foule se pressait aux fêtes d'Eschmoun, dont Apulée fut prêtre (4). Plus populaire encore était Tanit, qui fut la patronne de la Carthage romaine comme de la Carthage punique. Son temple était toujours le centre de la piété nationale, et le destin de la ville était lié à ce peplum sacré, dont on enveloppait en 265 un prétendant africain. L'oracle de la déesse Céleste, que les proconsuls mêmes avaient coutume de consulter, et les sor-

(1) Tertullien, *Apolog.*, 24 ; saint Cyprien, *Quod idola dii non sint*, 2 ; *Corpus inscr. lat.*, VIII, 8834.

(2) Pour ces stèles et ces inscriptions puniques de l'époque romaine, voyez : *Corpus inscr. semitic.*, *Pars* I, *cap.* XIII ; Ph. Berger, *Rech. des antiq. dans le nord de l'Afrique*, p. 62-88 ; *Stèles d'Hadrumète* (*Gaz. arch.*, 1884) ; *La triade carthaginoise* (*Rev. arch.*, 1884) ; *C. R. de l'Ac. des inscr.* (13 janvier 1893).

(3) Tertullien, *Apolog.*, 9 ; *Scorpiac.*, 7 ; Minucius Felix, *Octav.*, 30 ; Lactance, *Inst. div.*, I, 21.

(4) Apulée, *Florid.*, 18.

ciers, qui pullulaient dans le quartier environnant, avaient le don de surexciter le fanatisme populaire et de déchaîner périodiquement les émeutes. Jusqu'aux derniers jours de la domination romaine, on célébra solennellement la fête de Tanit, que saint Augustin vit bien des fois et qu'il nous a décrite (1). Le Christ n'avait pu encore triompher de la déesse Céleste, quand Salvien visita Carthage au moment de l'arrivée des Vandales : « A Carthage, nous dit-il, les habitants n'avaient point cessé de professer ouvertement le paganisme. Car ils avaient au milieu même de leur cité un hôte criminel ; je veux parler de cette déesse Céleste qui est le démon des Africains... Qui donc parmi eux n'était pas initié au culte de cette idole? Lequel d'entre eux ne lui était pas voué dès sa naissance et même avant?... Ceux-là mêmes qui se disaient chrétiens adoraient cette déesse Céleste, soit après le Christ, soit, ce qui est bien pis encore, avant le Christ. Ils étaient encore imprégnés de la fumée de ces sacrifices diaboliques, quand ils franchissaient le seuil de la sainte maison de Dieu ; ils sentaient encore le démon, quand ils approchaient de l'autel du Christ... Voilà ce qu'était la foi des Africains, surtout des plus nobles ; voilà ce qu'était leur religion, leur christianisme : ils se disaient chrétiens pour outrager le Christ (2). » Ainsi, Carthage presque tout entière restait païenne au début du ve siècle, deux cents ans après Tertullien, cent ans après Constantin : toutes les religions d'Afrique, d'Italie ou d'Orient s'y rencontraient, et, au-dessus de toutes ces divinités venues du dehors, trônaient toujours les grands dieux carthagi-

(1) Saint Augustin, *De civ. Dei*, II, 26. — Sur cette persistance du culte de Tanit ou Juno Caelestis, protectrice de la Carthage romaine, voyez : Virgile. *Æneid.*, I, 15-18 ; 446-449 ; IV, 608 ; Apulée, *Métam.*, VI, 4 ; Tertullien, *Apolog.*, 24 ; Plutarque, *C. Gracch.*, 11 ; Capitolin, *Pertinax*, 4 : *Macrin.*, 3 ; Trebellius Pollion, *Trig. tyrann.*, 29 ; Victor de Vita, *Persec. vandal.*, I, 3.
(2) Salvien, *De gub. Dei*, VIII, 9-13.

nois, surtout Tanit. Malgré deux siècles et demi de prédication, les chrétiens y formaient seulement une petite colonie, qui souvent même s'y défendait mal contre le retour offensif des superstitions. Au temps de saint Augustin, les rues n'y étaient point sûres pour un chrétien : « A l'intérieur de Carthage, nous dit-on, les serviteurs de Dieu ne pouvaient se montrer sur les places et dans les carrefours sans être insultés et maudits. » La populace en voulait surtout aux moines : « Dans les cités d'Afrique, et surtout dans les murs de Carthage, quand passait un homme pâle, vêtu du pallium et tonsuré, ce peuple aussi malheureux qu'infidèle ne pouvait guère le voir sans l'injurier et le suivre de ses imprécations. Parfois quelque serviteur de Dieu, venu des monastères d'Egypte ou des Lieux Saints de Jérusalem ou des retraites vénérables du désert, se rendait à Carthage pour y remplir ses divines fonctions. Dès que la foule l'apercevait, elle l'accueillait par des outrages, des blasphèmes et des malédictions. Non seulement cela, mais le saint homme était poursuivi par les éclats de rire de tous ces scélérats et par leurs sifflements de taureau. Si quelqu'un avait vu cela sans être au courant de la chose, il aurait cru, non point qu'on se moquait d'un homme, mais qu'on voulait chasser et tuer un monstre d'un nouveau genre (1). » Jusqu'à la conquête vandale, Carthage resta la ville de Baal, d'Eschmoun et de Tanit ; et à l'abri des cultes puniques pullulaient toutes les superstitions, la sorcellerie, l'astrologie, la magie.

Le vernis de la civilisation romaine cachait donc à Carthage bien des contrastes, bien des divergences de race, de langue, de religion. Dans ce milieu complexe prédominait de beaucoup l'élément punique, dont le contact et l'action latente transformaient peu à peu les

(1) *Id.*, VIII, 21-23.

groupes d'origine étrangère, les Romains et les Grecs comme les Berbères. De plus, la ville elle-même, par sa richesse ou sa beauté, exerçait une invincible séduction sur tous ceux qui l'habitaient, et créait entre eux un lien puissant. De là bien des traits communs chez tous ces Carthaginois de naissance ou d'adoption : d'abord, l'amour de Carthage, une sorte de patriotisme local, le goût des fêtes et des spectacles; puis, la préoccupation mercantile, le génie des affaires, le sens de l'utile; en même temps, la curiosité des sciences occultes et la dévotion mystique poussée jusqu'au fanatisme.

Tout cela, en somme, était l'héritage de l'ancienne Carthage; et tout cela est passé dans la littérature africaine. Quand du haut de Byrsa on évoque le souvenir de ces foules affairées, ardentes et rêveuses, qui dans cette immense capitale de l'Afrique romaine emplissaient les rues, les théâtres et les temples, on comprend mieux, semble-t-il, le poème astrologique de Manilius, la légende magique d'Apulée, la violence des polémiques religieuses, l'âpreté des pamphlets de Tertullien et certains chapitres des Confessions d'Augustin.

II

Avant de prétendre aux acclamations de la foule, les auteurs devaient songer aux classes lettrées de Carthage; car de ce public plus restreint dépendaient tout d'abord la réputation et le succès.

Sans compter les écrivains de métier, qui toujours y furent nombreux, il y avait dans la capitale de l'Afrique bien des amateurs de littérature. Carthage avait attiré beaucoup de vieilles familles puniques enrichies par le commerce, et une partie de l'aristocratie provinciale de Numidie; cette haute société indigène, assez instruite, et vite naturalisée dans la capitale, peuplait les

palais du quartier de Megara. C'était un monde d'oisifs, toujours en quête de distractions, où l'on s'évertuait, sans trop y réussir, à copier les usages de Rome. Ces élégants de Carthage ont été peints sur le vif par divers auteurs du pays, surtout par Tertullien, qui avec une verve intarissable a raillé leur vie de désœuvrement, leur luxe tapageur, leur manie de paraître, leurs somptueux dîners, leurs fêtes et leurs modes. L'été venu, ils partaient pour leurs villas ou leurs terres. Ils tâchaient de se guérir ou de se distraire dans quelqu'une de ces stations thermales qui sont si nombreuses dans tout le Nord de l'Afrique, et dont la plupart étaient exploitées déjà du temps des Romains. Les villes d'eaux préférées des Carthaginois étaient naturellement les plus voisines : *Carpis* (Hammam-Kourbès), située en face de la capitale sur l'autre rive du golfe ; *Hammam-Lif*, qui n'est pas loin de Tunis; les *Eaux Persiennes*, où nous rencontrons un jour Apulée (1). D'ailleurs on n'avait que l'embarras du choix, si l'on ne craignait point la distance ; et en Numidie, jusqu'en Maurétanie, se trouvaient aussi des stations très fréquentées (2). A l'automne, le beau monde rentrait à Carthage, pour recommencer la vie de fête et d'ennui. Si l'on en croyait un auteur du ve siècle, il n'y aurait eu dans cette société

(1) *Aquae Gummitanae* (*Corpus inscr. lat.*, VIII, 996-997) ; *Aquae Carpitanae* ou *Calidae* (*ibid.*, 993 ; Tite-Live, XXX, 24 ; Strabon, XVII, p. 834). — Apulée, *Florid.*, 16 : « Apud *Persianas aquas* leni temperie nec minus utique blando fomento gressum recuperavi. » — « Gratissima prorsus et sanis natabula, et ægris medicabula. » (*Ibid.*)

(2) Par exemple : en Proconsulaire, *Aquae Tacapitanae* (El-Hamma, près Gabès) ; en Numidie, *Aquae Tibilitanae* (Hammam-Meskhoutin), *Ad aquas* (Hammam-Oulad-Ali, près Ghardimaou), *Ad aquas Caesaris* (Hammam, près Tébessa), et diverses villes d'eaux aux environs de Souk-Ahrras. de Guelma, de Sétif ; en Maurétanie, *Aquae Calidae* (Hammam Rir'a), etc. — Dans toutes ces stations thermales on visite encore des ruines de bains antiques, et dans la plupart on a trouvé des inscriptions latines cf. l'*Index* du *Corpus*).

carthaginoise que vice et corruption : « Dans la cité entière, dit-il, je ne vois que torrents de vices. Je vois bouillonner dans la ville tous les genres d'iniquité. Elle est pleine de foules, mais encore plus de turpitudes; pleine de richesses, mais encore plus de vices. Ces hommes ne rivalisent entre eux que de scandales, tantôt de rapacité, tantôt d'impureté. Les uns sont engourdis de vin, les autres gonflés de nourriture; ceux-ci couronnés de fleurs, ceux-là imprégnés de parfums; tous pourris d'intempérance... Tous, il est vrai, ne sont point ivres de vin; mais tous sont enivrés de leurs péchés » (1). Comme on le devine, c'est un chrétien qui parle, et de païens; cela permet de supposer un peu d'exagération. En tout cas, s'ils aimaient le plaisir, ces riches inutiles se piquaient du moins d'encourager les arts et la littérature; ils remplissaient les théâtres et les salles de conférences où ils allaient applaudir l'orateur en vogue.

L'exemple leur était donné par la Curie ou le Sénat de Carthage. Cette assemblée municipale, nommée à l'élection et recrutée surtout dans l'aristocratie locale, avait un prestige tout particulier, en rapport avec l'importance de la ville. Elle avait reçu des empereurs un titre honorifique très envié : ses membres étaient les « primats d'Afrique » (2). Elle était traitée avec beaucoup d'égards par le sénat de Rome, comme en fait foi une lettre officielle qui nous est parvenue et qui est relative à l'avènement de l'empereur Tacite (3). Les

(1) Salvien, *De gub. Dei*, VII, 70.

(2) Apulée, *Florid.*, 16 : « Principes Africæ viri. » — Tertullien, *De pallio, Proœm.* : « Principes semper Africæ, viri Carthaginienses... ». — *Corpus inscr. lat.*, VIII, 1165 ; 2409 : « splendidissima colonia Carthaginiensium. »

(3) Vopiscus, *Tacit.*, 18 : « Senatus amplissimus curiæ carthaginiensi. » — Sur les décurions et les magistrats municipaux de la Carthage romaine, voyez le *Corpus inscr. lat.*, VIII, 883 ; 1002-1004 ; 1016 ; 1141 ; 1147 ; 1165 ; 1413 ; 2409.

décurions de Carthage ne ménageaient rien pour embellir leur capitale, et ils l'avaient parée de somptueux édifices. Ils estimaient aussi que les orateurs et les écrivains pouvaient contribuer à la gloire de leur cité ; par exemple, ils allaient en corps entendre Apulée, ils lui votaient une statue; quoïque païens, ils méritaient que Tertullien leur rendît hommage. Dans cette protection donnée aux lettres, l'assemblée provinciale rivalisait avec le sénat de Carthage ; elle s'honorait en élisant Apulée président de la session et grand-prêtre d'Afrique (1).

A cette aristocratie indigène, de l'intelligence ou de la fortune, se mêlait la colonie très influente des financiers romains et des fonctionnaires de toute sorte. La plupart des grandes affaires et toutes les administrations étaient centralisées à Carthage. Le spectacle de cette activité politique et commerciale frappa vivement Salvien lors de son voyage d'Afrique : « Parmi tant de cités de la région, il en est une qui était la reine et comme la mère des autres; c'est l'éternelle rivale de Rome, autrefois par les armes et le courage, depuis par la magnificence et la majesté; je parle de Carthage, la plus redoutable adversaire de notre Rome, et, pour ainsi dire, la Rome du monde Africain. Toutes les grandes institutions politiques, tout ce qui constitue l'administration ou le gouvernement, elle renfermait tout. Là se trouvaient tous les services publics ; là étaient des écoles pour tous les arts libéraux et pour toutes les sectes philosophiques, des gymnases de tout genre pour l'étude des langues ou des mœurs ; là aussi résidaient des corps de troupes et les grands chefs militaires. Là demeurait le proconsul, ce maître et ce juge souverain, qui par le titre n'était qu'un proconsul, mais qui par la puissance était un vrai consul. Là enfin étaient tous les chefs des admi-

(1) Apulée, *Florid.*, 16

nistrations, aussi différents par le grade que par le nom ; ils occupaient pour ainsi dire toutes les places et tous les carrefours ; ils veillaient sur tous les coins de la ville et gouvernaient les membres de ce grand corps » (1). Beaucoup de ces fonctionnaires, de ces officiers, de ces financiers, étaient Africains d'origine ; car les administrations se recrutaient surtout dans le pays, et tous ceux qui y étaient nés y revenaient volontiers. Aussi tout ce monde officiel se mêlait aisément au monde aristocratique de la ville ; de ces deux éléments, qui s'attiraient l'un l'autre, se formait la haute société locale, toujours prête à quitter les affaires pour les plaisirs, toujours passionnée pour le théâtre et curieuse de littérature.

A la tête de ce public d'élite on trouvait ordinairement le proconsul. Beaucoup d'hommes de grand mérite ont tour à tour gouverné l'Afrique ; à cet égard, Carthage fut vraiment privilégiée. Ce titre même de proconsul, le voisinage de l'Italie, la sympathie de beaucoup d'empereurs pour le pays d'Atlas, l'importance de la province, les ressources et jusqu'au nom de la ville, tout contribua à faire de ce commandement un poste d'honneur. On dirait que Rome mettait une sorte de coquetterie à doter Carthage d'un gouverneur dont elle eût lieu d'être fière. En tout cas, la plupart de ces proconsuls ont eu l'amour des lettres ; beaucoup même étaient des orateurs, des savants ou des écrivains distingués. Au Ier siècle de notre ère, c'est, par exemple, Quinte-Curce, qu'on croit être le père de l'historien ; Vespasien, qui était déjà célèbre par son éloquence, et qui, devenu empereur, créa l'enseignement public. Sous Hadrien, le jurisconsulte Javolenus Priscus. Sous Antonin, ces gouverneurs lettrés devant qui parla si souvent leur ami Apulée : l'orateur Lollianus Avitus,

(1) Salvien, *De gub. Dei*, VII, 67-68.

qui fut lié aussi avec Fronton et qui protégea Pertinax; le philosophe Claudius Maximus, devant qui fut plaidé le procès de magie. Sous Marc-Aurèle, Scipio Orfitus, encore un ami d'Apulée; Aufidius Victorinus, gendre de Fronton; sans doute aussi Æmilianus Strabo, un camarade d'Apulée. Sous Commode, le grammairien Pertinax, qui fut l'élève et le successeur d'Apollinaire de Carthage avant d'arriver à l'empire. Au IIIe siècle, Balbin, jurisconsulte, orateur, poète, plus tard empereur; l'historien Dion Cassius; Gordien, qui s'illustra par ses vers avant de fonder une dynastie. Au IVe siècle, le poète Aviénus; l'orateur Symmaque; le médecin Vindicianus; le rhéteur Pacatus, un ami d'Ausone. Au début du Ve siècle, Macrobe, l'auteur des Saturnales; Symmaque le jeune; l'orateur Volusianus, ami d'Augustin comme de Rutilius Namatianus; et les autres proconsuls avec qui fut en relations l'évêque d'Hippone (1). On voit que Carthage, à toutes les époques, a été souvent gouvernée par des gens de lettres, qui naturellement s'intéressaient à la littérature locale. Plusieurs étaient nés en Afrique, et avaient toujours partagé les idées ou les goûts du pays. Même ceux qui étaient étrangers à la région se laissaient prendre au charme de Carthage. C'est ce que prouve bien la correspondance de Symmaque. C'était pourtant un vrai Romain, et il avait eu beaucoup de tracas pendant les deux années de son proconsulat, qu'avait troublé la grande révolte de Firmus. Malgré tout, il avait été si enchanté de l'Afrique, qu'il la considéra toujours comme une seconde patrie. Ses pouvoirs expirés, en 375, il y avait séjourné encore quelque temps, et il avait acheté des domaines en Maurétanie. Il écrivait à un ami : « Si tout me réussit, je le dois à l'amour de Carthage ». Dans ses lettres,

(1) Cf. Tissot, *Fastes de la prov. rom. d'Afrique*, p. 62 ; 66 ; 86 ; 101-105 ; 110 ; 118-120 ; 130 ; 155 ; 159 ; 168 ; 258 ; 265 ; 283-294.

il parlait sans cesse de sa « chère Afrique », s'intéressait à sa prospérité, s'affligeait de ses malheurs ; vingt-deux ans après l'avoir quittée, il la recommandait chaudement à la sollicitude du ministre Stilichon. Il se faisait à Rome le protecteur de tous les Africains, même d'un évêque de Cæsarea, ce qui coûtait un peu d'effort à son paganisme militant (1). L'exemple de Symmaque montre quelle séduction Carthage exerçait jusque sur ses proconsuls. Aussi avaient-ils pour cette grande cité beaucoup de ménagements et d'attentions. Non seulement ils respectaient ses usages populaires et ses vieux cultes puniques ; mais encore ils assistaient à ses fêtes et ne manquaient pas d'aller interroger l'oracle de Tanit (2). A plus forte raison étaient-ils les bienvenus auprès de la classe dirigeante. La haute société Carthaginoise avait pour centre le palais des proconsuls.

Les rendez-vous ordinaires de ce monde élégant étaient les théâtres. Les Africains ont eu la passion des spectacles de tout genre. Apulée, Manilius, Tertullien, Cyprien, Arnobe, Augustin nous l'ont dit ; et leur témoignage est confirmé par toutes les ruines qui couvrent encore le sol de la Tunisie et de l'Algérie. Carthage, à notre connaissance, avait au moins un théâtre, un odéon, un amphithéâtre et un cirque. On y célébrait différents jeux périodiques : par exemple, les jeux provinciaux du culte de Rome et d'Auguste, dont Apulée fit un jour les frais ; des jeux Pythiques ; d'autres jeux donnés en l'honneur des diverses familles impériales ou à l'occasion des anniversaires d'empereurs. D'ailleurs, presque chaque fêt[illegible] officielle ou locale, politique ou religieuse, fournissai[illegible] [illegible]xte de spectacles variés, que les ma-

(1) Sym[illegible] [illegible]V, 5 ; VII, 66 ; VIII, 5 ; 20 ; X, 1[illegible]

(2) « V[illegible] [illegible] [illegible]scitante proconsule de stat[illegible] [illegible]... » (Capitolin, *Macrir[illegible]*

gistrats offraient au peuple (1). Même les dévastations des Vandales ne diminuèrent point cette ardeur pour le plaisir : « Autour des murs de Carthage et de Cirta retentissaient les armes des barbares ; et l'Eglise de Carthage se ruait dans les cirques, s'amollissait dans les théâtres (2) ». L'annonce des courses de chars surexcitait la populace. La ville se partageait en deux camps : la faction rouge et bleue, la faction verte et blanche. On employait les sortilèges, les incantations magiques, pour entraîner la défaite du parti rival (3). Souvent l'on en venait aux mains dans le cirque, et la bataille continuait dans la rue. Pour ce genre de spectacles, les gens d'esprit cultivé se passionnaient comme la foule. A peine Alype, arrivé de Thagaste, était-il entré à l'Université que « ce gouffre de Carthage, où bouillonnaient les spectacles frivoles, l'avait entraîné dans le fol amour des jeux du cirque ». Augustin, qui enseignait alors la rhétorique, n'osait intervenir à cause d'une brouille entre lui et le père du jeune homme. Alype n'était plus pour le moment son élève ; mais il saluait pourtant son ancien maître et compatriote, venait parfois à ses leçons, l'écoutait, puis se retirait sans bruit. Un jour qu'Augustin dans sa chaire expliquait un auteur, il développa avec une vivacité moqueuse une comparaison empruntée aux jeux du cirque. Alype se trouvait là ; il prit la leçon pour lui-même, quoique le maître n'eût pas songé à lui. Le jeune homme renonça à ses distractions frivoles et ne voulut plus d'autre professeur qu'Augustin. Mais il eut plus tard une singulière rechute. Il était encore étudiant en droit,

(1) Tertullien, *Scorpiac*, 6 ; *de resurr. carn.*, 42 ; saint Augustin, *Confess.*, I, 10 ; *De civ. Dei*, II, 26 ; *Epist.* 138.
(2) Salvien, *De gub. Dei*, VI, 69.
(3) Voyez, à ce sujet, les *Tabulae execrationum* découvertes à Carthage (*Corpus inscr. lat.*, VIII, *supplem.*, 12504-12511) ; une très curieuse *Tabella devotionis* a été trouvée récemment dans les ruines d'Hadrumète (*C. R. de l'Ac. des Inscript.*, 1er et 22 juillet 1892).

quand des camarades l'entraînèrent presque de force à un combat de gladiateurs. Il ferma les yeux en entrant et résolut de ne pas regarder le spectacle. Mais, à une grande clameur du peuple, Alype n'y put tenir, il entr'ouvrit un œil. Sa vieille passion se réveilla, plus ardente que jamais : « Aussitôt qu'il eut vu ce sang, il but à longs traits la férocité de ce spectacle ; il ne s'en détourna plus ; il y fixa ses regards ; il en savoura la fureur, sans le savoir ; et, enchanté de ce criminel combat, il s'enivra d'une sanglante volupté. Ce n'était plus ce même homme qui était venu là malgré lui ; c'était un homme de la foule, un digne compagnon de ceux qui l'avaient amené. Que dirai-je de plus ? Il regarda, il cria, il s'enflamma ; il sortit de là avec une ardeur folle d'y retourner, non plus entraîné par les autres, mais avant tous, et même les entraînant à son tour (1) ». Chez l'étudiant de Carthage, reparaissait cet amour maladif des spectacles sanglants qui a fait élever tant d'amphithéâtres dans tous les coins des provinces africaines.

Tout en prenant sa part des plaisirs populaires, la société de Carthage avait des plaisirs plus relevés. Tertullien, dans ses pamphlets *Sur les spectacles* et *Sur l'idolâtrie*, ne parle pas seulement des courses de chevaux, des exhibitions d'éléphants ou de lions, des luttes athlétiques et des combats de gladiateurs ; il mentionne encore les concerts, les tragédies et les comédies (2). Tout cela existait encore à Carthage dans les derniers temps de la domination romaine. L'Odéon avait été construit tout exprès pour les séances et les concours de musique. Et saint Augustin a peint en traits de feu l'impression que les représentations dramatiques de Carthage produisaient sur sa vive sensibilité : « J'étais

(1) Saint Augustin, *Confess.*, VI, 7-8.
(2) Tertullien, *De spectac.*, 10 ; 17. — Cf. Apulée, *Florid.*, 5 et 18.

alors entraîné vers le théâtre, où je trouvais l'image de mes misères et un aliment pour la flamme de mes passions. Pourquoi donc l'homme tient-il à s'affliger en contemplant des choses funestes et tragiques qu'il ne voudrait pas souffrir lui-même? car il est bien vrai que le spectateur y cherche la douleur, et que cette douleur est pour lui un plaisir. Alors, au théâtre, je prenais part à la joie des amants, quand ils se livraient à leurs criminelles passions ; et cependant tout cela n'était qu'un jeu. Quand ils étaient séparés, je m'attendrissais et m'affligeais avec eux ; je prenais autant de plaisir à la douleur qu'à la joie... Je n'aurais pas aimé à souffrir les malheurs que j'aimais à contempler. A entendre ces fictions, il me semblait qu'on m'égratignait la peau ; mais ce chatouillement, semblable à l'action des ongles sur une tumeur brûlante, finissait par produire en moi une plaie saignante et corrompue (1) ». Ces tragédies, ces comédies, ces concerts, étaient les distractions préférées des mondains de Carthage. Ils avaient aussi le goût des arts plastiques : les fragments d'architecture qu'on retrouve dans le sol de leur ville dénotent une recherche d'élégance qui n'est point commune dans les édifices romains ; et les statues dont ils décoraient leurs palais ou les monuments municipaux, sont souvent remarquables, tantôt par une finesse d'exécution et une pureté de lignes qui trahissent la main d'artistes grecs, tantôt par une exactitude du rendu et une hardiesse de réalisme qui montrent chez les artistes indigènes la même tendance que chez leurs confrères les écrivains.

Enfin ces cercles élégants de Carthage raffolaient de littérature. Ils aimaient les séances de poésie et d'éloquence, les concours, les solennités religieuses et politiques, où les orateurs devaient se mettre en frais. Ils s'intéressaient beaucoup à l'érudition et aux sciences ;

(1) Saint Augustin, *Confess.*, III, 2.

mais ils voulaient qu'on les leur rendît aimables, qu'on ne ménageât point l'esprit, l'anecdote et le bon mot. Pourvu qu'on les amusât, ils admettaient fort bien qu'on leur parlât du passé. En face du christianisme, ils affectaient une indifférence de bon goût; ils restaient païens par habitude, par élégance, et ils l'étaient encore pour la plupart, quand la ville tomba sous les coups des Vandales. Tel fut le public ordinaire d'Apulée, de Némésien, de Capella, même de Tertullien et d'Augustin dans leur jeunesse. C'était la classe dirigeante, celle qui faisait l'opinion, et les chrétiens eux-mêmes devaient compter avec elle. Aussi cette haute société de Carthage a-t-elle laissé une empreinte sur toute la littérature africaine.

III

Il y avait un autre public, plus spécial, dont un auteur devait se préoccuper aussi : c'étaient les cercles de gens de lettres.

Ils étaient nombreux; car tous les Africains que tentait l'ambition littéraire se rencontraient à Carthage. Ce n'est point que le reste du pays n'offrît aucune ressource à un homme d'étude. Au contraire, la vie intellectuelle s'était éveillée successivement dans toutes les régions où la colonisation était devenue florissante : d'abord sur quelques points du littoral, puis en Proconsulaire, en Numidie, et même, depuis le troisième siècle, dans la Maurétanie orientale. On trouvait de bonnes écoles et des esprits cultivés, non seulement dans les vieilles cités à demi-grecques comme Leptis, Utique ou Cæsarea, mais encore dans plusieurs villes puniques ou berbères qui s'étaient développées plus récemment entre les mains de Rome, par exemple Oea en Tripolitaine,

Hadrumète et Sicca en Proconsulaire, Hippone, Thagaste, Madaura, Cirta, Théveste en Numidie. Dans chacune de ces écoles ont parlé des maîtres célèbres, et elles peuvent revendiquer leur part dans le patrimoine commun de la littérature africaine. Il n'en est pas moins vrai que depuis le règne d'Hadrien, Carthage draine à son profit tous les talents de la contrée. Cela, pour deux raisons. D'abord, par l'importance de son rôle politique et commercial, par sa prospérité matérielle, par la magie de son nom glorieux, elle faisait sentir bien loin autour d'elle, sur toutes les classes de la population, l'attraction que toutes les capitales exercent sur les provinces voisines ; et aux gens de lettres, comme aux autres, elle offrait un plus vaste champ d'activité. Puis, elle possédait la seule Université d'Afrique, au sens précis du mot. Là seulement étaient représentés tous les genres d'enseignement, la philosophie comme la rhétorique ou la grammaire, les sciences naturelles comme les mathématiques, le droit, la médecine, l'architecture et la peinture. Carthage était richement pourvue de bibliothèques, de laboratoires, de tous les instruments de travail. Aussi attirait-elle presque toujours les maîtres les plus distingués et la plus nombreuse population d'étudiants. Une fois qu'ils avaient goûté de la capitale, tous ces jeunes gens ne retournaient dans leur ville natale qu'à leur corps défendant. A peine sortis de cette grande Université, leur ambition ordinaire était d'y revenir enseigner à leur tour. Comme il n'était point très facile de s'y faire d'emblée sa place, il s'établit peu à peu une sorte d'échange régulier entre Carthage et toute la province. On commençait ses études au pays natal, on les terminait dans la capitale ; puis l'on retournait professer dans l'intérieur du pays, en attendant une heureuse chance ou un coup d'audace qui ramenait l'ambitieux dans la grande ville rêvée : telle fut la carrière d'Apulée ; telle

fut celle d'Augustin dans la première partie de sa vie. En somme, malgré tout le talent et toute la science de certains maîtres, il n'existait en Proconsulaire et en Numidie que des centres secondaires. Au-dessus de ces écoles de province, Carthage centralisait le haut enseignement.

Elle fut toujours aussi la capitale littéraire de l'Afrique, parce que la littérature africaine releva toujours de l'école. Le monde des auteurs et le public instruit se rattachaient étroitement à l'Université. Autour d'elle et de ses maîtres restaient groupés tous les gens de profession libérale, très estimés et honorés, comme l'attestent une foule d'inscriptions (1) : les médecins, les avocats, les jurisconsultes, qui tous avaient étudié aux écoles de Carthage et en avaient conservé la curiosité des choses de l'esprit ; même les artistes, architectes, sculpteurs, peintres, qui s'étaient formés, eux aussi, dans les ateliers officiels de l'Université. Là se rencontraient naturellement les gens de lettres de toute l'Afrique : au IIe siècle, Apulée, Fronton, Apollinaire, Tertullien : au IIIe siècle, Némésien, Gordien, Cyprien, Lactance ; plus tard, Capella, Macrobe, Augustin et ses amis. Ceux qui s'étaient fixés en province ou à Rome suivaient de loin tous les incidents de la vie de Carthage, et y revenaient volontiers. Beaucoup d'écrivains étrangers y passaient ou y séjournaient, comme fonctionnaires ou comme curieux : Velleius Paterculus et Pline, Pertinax et Balbin, Dion Cassius et Aviénus, Symmaque, Salvien, Orose, et tant d'autres. Tout cela entretenait à Carthage l'activité des esprits. Ces gens de lettres, de provenance et d'occupations si diverses, se groupaient en différents cercles : les chrétiens en face des païens ; les rhéteurs

(1) *Corpus inscr. lat.*, VIII, 15-16 ; 126 ; 2775 ; 2834 ; 3506 ; 4602-4604 ; 4816 ; 4896 ; 5211 ; 7057-7061 ; 8489 ; 9618 ; 10899 ; etc. ; *Cod. Theod.*, XIII, 4, 1-4.

en face des grammairiens ; les philosophes en face des savants. D'un camp à l'autre, on se raillait volontiers ; mais on se connaissait, on se lisait, on s'écoutait, on discutait. Ainsi se formait, en toute occasion, l'opinion des connaisseurs, qui entraînait souvent l'opinion mondaine.

Les fêtes littéraires ne manquaient pas. C'était une conférence au théâtre, sur un sujet d'histoire, de philosophie, de critique ou de science. C'était le panégyrique d'une divinité locale, comme au temps où Apulée, en costume de prêtre d'Eschmoun, édifiait les dévots sur la terrasse de Byrsa. Ou encore, c'était une harangue au Sénat de Carthage, à l'Assemblée provinciale, ou le discours de bienvenue dont l'orateur à la mode saluait le nouveau proconsul (1).

Fréquemment s'ouvraient des concours d'éloquence et de poésie. Les plus brillants avaient lieu tous les cinq ans, à l'occasion des grands jeux provinciaux. Toutes les jeunes ambitions s'y portaient avec enthousiasme ; car la distribution des récompenses se célébrait avec beaucoup d'apparat ; c'était le proconsul lui-même qui plaçait la couronne sur la tête du vainqueur. On vit un jour s'engager une lutte mémorable pour le prix de poésie : Numérien, le futur empereur, y fut battu par Némésien, le poète de Carthage (2). Augustin parle volontiers des victoires qu'il remporta dans ces jeux : « Je recherchais, dit-il, le mensonge de la gloire populaire jusque dans les applaudissements du théâtre, les concours de vers, les disputes de couronnes (3) ». Il triompha, par exemple, aux fêtes quinquennales de 380. Le gouverneur de Carthage était alors un Africain, Vindicianus, « comte des médecins en chef », comme il s'intitulait lui-même dans la dédicace de son livre *Sur*

(1) Apulée, *Florid.*, 16-18.
(2) Vopiscus, *Car.*, 11.
(3) Saint Augustin, *Confess.*, IV, 1.

les remèdes éprouvés ; il était « célèbre dans le monde entier », nous dit son élève Théodore Priscien ; il était entré dans la politique, et il administra son pays natal, d'abord comme vicaire d'Afrique, puis comme proconsul ; c'est ainsi qu'il couronna le jeune Augustin, vainqueur au concours de poésie : « C'était, dit le lauréat, un homme sagace, très habile et très célèbre dans l'art médical... C'était le grand médecin de notre temps (1) ». Comme Augustin, l'élite des jeunes gens de Carthage rêvait de couronnes. Aussi l'on vit naître de singulières industries : des devins s'engageaient, moyennant finances, à assurer la victoire de tel ou tel candidat. Pour cela il suffisait d'immoler quelque animal et d'évoquer un diable : « Je me souviens, dit un concurrent, qu'à cette époque, comme je voulais disputer le prix de poésie sur un théâtre, un devin me fit demander ce que je donnerais s'il me procurait le moyen de vaincre. Plein d'horreur pour ces honteux sacrilèges, je lui répondis que, la couronne à gagner fût-elle en or et immortelle, je ne souffrirais pas qu'il tuât une mouche pour m'assurer la victoire. Car je savais que dans ces sortes de sacrifices il immolait des animaux et espérait par ces honneurs impies me rendre les démons favorables (2) ».

Les lettrés faisaient belle figure à Carthage, surtout les rhéteurs, qu'on voyait constamment en scène, à l'Université, au théâtre, dans les temples, dans toutes les cérémonies religieuses ou politiques. Apulée, Augustin, et bien d'autres, étaient admis dans l'intimité des proconsuls, comme Fronton à la cour de Marc-

(1) Saint Augustin, *Confess.*, IV, 3; VII, 6 ; *Epist.* 138 ; Vindicianus, *Epistula ad Valentinianum imp.* (dans le *De medicam.* de Marcellus, éd. Helmreich ; Leipzig, 1889) ; Théodore Priscien, *Medicin.*, p. 81 ; *Cod. Theod.*, X, 19, 9 ; XIII, 3, 12. — Cf. Tissot, *Fastes de la prov. d'Afrique*, p. 265.

(2) Saint Augustin, *Confess.*, IV, 2.

Aurèle. Un rhéteur acclamé pouvait prétendre à tout, à la gloire, à la fortune. aux premières charges de l'Etat; on vit des orateurs d'Université arriver au gouvernement des provinces, même à l'empire.

D'ordinaire, cette existence d'apparat et ces brillantes perspectives n'altéraient pas la bonhomie du personnage. Le rhéteur applaudi et fêté se reposait de tout ce bruit dans l'intimité d'un cercle d'amis, vieux camarades d'école, auxquels le ramenaient une communauté de goûts et des souvenirs de jeunesse. Augustin, qui avait étudié à Thagaste et à Madaura les éléments de la littérature et de l'éloquence, était venu compléter son instruction à Carthage : il y avait noué de solides amitiés qui le suivirent toute sa vie. Quand à son tour il y enseigna la rhétorique, il aimait à se retremper dans ce courant de chaudes sympathies : « Bien des choses, dit-il, m'enchantaient dans ces relations avec mes amis. On causait, on riait entre soi. On cherchait mutuellement à se plaire. On lisait ensemble de beaux livres. On se divertissait en commun. On se donnait des témoignages d'estime et d'honneur. On discutait parfois, mais sans aigreur, comme un homme avec lui-même : c'était assaisonner par de rares dissentiments l'accord ordinaire de nos pensées et de nos opinions. On s'instruisait réciproquement. On regrettait les absents avec impatience. On accueillait avec joie ceux qui revenaient (1) ». Voilà certes un aimable coin du monde lettré de Carthage. Dans cette réunion discrète et souriante d'amis sûrs, le rhéteur venait reposer ses oreilles où bourdonnait l'écho des applaudissements de la Carthage mondaine.

Ces petits cercles de gens de lettres avaient leurs événements et leurs surprises. C'étaient les débuts bruyants de quelque maître arrivé de province, comme

(1) Saint Augustin, *Confess.*, IV, 8.

Apulée au second siècle. C'était l'avancement rapide d'un jeune ambitieux qu'on avait connu étudiant, la nomination d'un poète ou d'un orateur au poste si recherché de gouverneur d'Afrique, surtout l'arrivée d'un homme célèbre qu'on désirait entendre, voir de près et mesurer. Par exemple, Augustin nous raconte la déception que causa le rhéteur manichéen Faustus. C'était, disait-on, un des plus habiles hommes du temps. « Pendant presque toute la durée de ces neuf ans, assure Augustin, je ne cessai d'attendre avec une extrême impatience ce célèbre Faustus. » Vu de près, le grand homme, comme tant de grands hommes, perdit de sa taille. D'abord tout alla bien. Faustus débuta dans une salle de conférences publiques, devant un auditoire prévenu. Il avait le mouvement, la verve, la parole prompte, l'expression juste et élégante. Mais si, d'une main indiscrète, on soulevait ce beau voile, on ne trouvait plus rien, ou presque rien. Tout en l'applaudissant d'abord, Augustin souffrait de l'entendre : « Il me charmait comme les autres, et même je le louais, je le vantais plus encore que personne. Mais je souffrais de ne pouvoir en public lui présenter et lui soumettre les objections qui me tourmentaient. J'aurais voulu pouvoir engager avec lui un de ces entretiens familiers où chacun écoute et répond à son tour ». Enfin Augustin et quelques intimes réussissent à prendre à part l'orateur triomphant. Ils lui font quelques objections. Voilà notre homme mis à nu. Ce maître qui parle de tout avec tant d'assurance, n'a même pas le léger bagage d'un bon élève. Il n'a guère dépassé les éléments de la grammaire. Il a lu plusieurs discours de Cicéron, deux ou trois traités de Sénèque, quelques poètes, des ouvrages de théologie : voilà tout. Mais il s'est exercé chaque jour à parler dans le vide ; comme il a de l'entregent, une certaine grâce naturelle, il réussit à faire illusion. D'ailleurs Faustus sait être modeste à l'occa-

sion : les charlatans de la science et de la littérature excellent à battre en retraite devant les gens du métier ; ils se font petits alors, ils sont si sûrs de prendre leur revanche avec la légion des naïfs. Voyant à qui il avait affaire, Faustus avoua franchement son ignorance. C'était d'ailleurs un honnête homme à sa façon ; et c'est déjà une preuve d'esprit, de s'apercevoir qu'on ne sait rien. Par sa sincérité il plut à Augustin, qui entreprit son éducation : « Je n'avais retiré aucun secours de cet illustre docteur. Je continuai pourtant de le voir à cause de son goût passionné pour la littérature, dont j'étais alors professeur à Carthage. Je me mis à lire avec lui ce qu'il désirait le plus apprendre, ou ce qui me paraissait le mieux approprié à son esprit (1) ». Voilà le maître fameux, attendu neuf ans, qui redevient écolier : bizarre aventure qui égaya les railleurs du temps.

Les écrivains et les orateurs d'Afrique trouvaient à Carthage, non seulement un théâtre retentissant, la fortune et l'espérance de la gloire, mais encore la société de leurs pairs, des amitiés d'élite, des intelligences toutes prêtes à les comprendre. Aussi tous ont parlé de Carthage sur le ton de l'enthousiasme. Elle produisait une vive impression, même sur les étrangers, sur ceux qui arrivaient tout droit de Rome, comme Symmaque, de Gaule, comme Salvien, ou d'Espagne, comme Orose. Chez les auteurs africains, ce sont de vrais dithyrambes : pour Aurélius Victor, Carthage est « l'ornement de la terre » ; pour Apulée, c'est « la Muse céleste de l'Afrique (2) ».

(1) Saint Augustin, *Confess.*, V, 3 ; 6-7.
(2) Apulée, *Florid.*, 20 : « Carthago provinciæ nostræ magistra venerabilis, Carthago Africæ Musa Caelestis ». — Aurélius Victor, *Caesar.*, 40 : « Carthaginem terrarum decus. » — *Corpus inscr. lat.,* VIII, 928 ; 1277 : « alma Carthago. »

IV

Carthage a donc été en Afrique le grand centre de vie intellectuelle, ce que fut Rome pour l'Europe occidentale, et, en Orient, Alexandrie, plus tard Constantinople. Pour bien dégager et expliquer les caractères essentiels de la littérature africaine, il était fort utile de connaître avec précision le milieu historique où elle s'est surtout développée. Evidemment, la physionomie de Carthage s'est quelque peu modifiée pendant ces quatre siècles ; et, quand on suit le cours des temps, on y voit apparaître quelques traits nouveaux. Mais ces légers changements n'intéressent que la littérature chrétienne du pays ; et, pour cette raison, nous n'avons point à nous y arrêter ici. En somme, la Carthage que nous peignent Augustin et Salvien, présente le même aspect d'ensemble que celle d'Apulée, et cela pour une raison bien simple : c'est que jusqu'aux Vandales, et malgré les grands noms du christianisme africain, elle est restée presque entièrement païenne. Toujours nous y trouvons les trois publics que nous avons tenté de faire revivre : la foule, où domine l'élément punique et berbère ; la société mondaine, à demi latinisée ; et les cercles de gens de lettres, groupés autour de l'Université. Or la littérature africaine a payé son tribut à chacun de ces trois publics ; et il suffit de résumer ce qu'elle leur doit, pour la peindre tout entière.

Tous les auteurs de la contrée, chrétiens ou païens, ont été des gens d'école, des rhéteurs, des grammairiens, des philosophes, des savants. De là, bien des qualités, et quelques défauts : la simplicité de vie, l'honnêteté professionnelle, la probité littéraire, des connaissances

étendues et précises, une science solide et jamais de surface ; mais aussi l'étalage d'érudition, la curiosité de l'infiniment petit, un penchant au pédantisme, et, chez quelques-uns, la manie d'imitation. Tout cela plaisait ou ne choquait point trop à l'Université : ce qu'on avait vu faire étant élève, on continuait à le faire inconsciemment, une fois devenu maître et auteur. De plus, comme ils vivaient au milieu ou tout près de l'école, les écrivains ont en général bien connu les modèles classiques, et, mieux encore, leurs compatriotes des générations précédentes ; pendant plusieurs siècles, sans aucune interruption, ils se sont transmis la tradition africaine, qui a pris par là d'autant plus de logique et d'unité. Souvent aussi ils ont eu des préoccupations de pédagogues, non pas seulement dans les manuels proprement dits, mais encore dans des œuvres originales en prose ou en vers. Enfin l'Université a beaucoup contribué à propager la connaissance de la langue grecque, qui est l'un des éléments constitutifs du latin local, et de la doctrine néo-platonicienne qui a conquis tant d'esprits depuis Apulée jusqu'à Macrobe, Augustin et Capella.

Le public mondain de Carthage, dont l'on tenait à gagner le suffrage, poussa les auteurs dans la voie où leur tempérament les entraînait déjà. Comme on traitait devant lui tous les sujets, on donnait à tout, même à la science, un tour oratoire. On imaginait un ingénieux cadre littéraire pour y faire entrer les études les plus abstraites, les plus spéciales, comme Térentien pour la métrique, Sammonicus pour la médecine, Capella et Augustin pour les Arts Libéraux ; chez tous les auteurs africains, même chez les chrétiens, on retrouve cette préoccupation de la mise en scène. Dans le détail on se laissait entraîner aux jeux d'esprit, aux raffinements de métrique ou de style ; et, comme ce public de blasés, pour qui l'on se donnait tant de mal, n'a-

vait point le goût très délicat, on tombait dans l'afféterie, parfois dans le baroque. C'étaient là des inconvénients presque inévitables. Mais, si l'on lit avec attention les Florides d'Apulée, on s'aperçoit que les mondains de Carthage aidaient au développement de plusieurs qualités éminentes chez leurs écrivains. Par l'accueil qu'il faisait aux croquis de mœurs, ce public encourageait la tendance au réalisme et au pittoresque, en même temps qu'il semblait inviter l'orateur à déployer librement sa personnalité : or ce sont là des traits dominants dans toute la littérature africaine, surtout dans ses chefs-d'œuvre comme les Métamorphoses ou l'Apologie d'Apulée, les traités de Tertullien, les Confessions d'Augustin.

Les foules anonymes de Carthage ont eu aussi leur part d'influence sur les auteurs. Seules, elles disposaient de la gloire en applaudissant les orateurs, en sanctionnant de leurs acclamations bruyantes l'arrêt des connaisseurs. Bien souvent Apulée avait harangué le peuple, au théâtre, au temple d'Eschmoun, les jours de fête, ou bien au retour de ses tournées triomphales. Plus tard, les chrétiens, dans leurs sermons et même dans certains de leurs ouvrages, voulurent être compris des dernières classes de la population, les plus facilement accessibles à la foi nouvelle. Le lien ne fut donc jamais brisé entre les lettrés et les ignorants. De fait, il n'est point d'auteur africain chez qui l'on ne trouve bien des traces du latin vulgaire ou des patois indigènes, des expressions et des façons toutes populaires. Les écrivains du pays sacrifiaient aussi au goût de la foule, quand ils se laissaient entraîner à la déclamation, même à la parade. Ils ressemblaient encore à leurs compatriotes des bas quartiers et des faubourgs de Carthage par leur tour d'esprit pratique comme par leur imagination mystique, par leur ardeur de dévotion et par leur curiosité de l'occulte : Apulée fit si bien qu'on

l'accusa de magie, et Augustin, comme Manilius, fut longtemps un adepte de l'astrologie.

Telles sont les influences contradictoires que les auteurs africains ont subies dans cette grande cité cosmopolite, où se rencontraient tant de races et de langues, et où se prolongeait sourdement, en pleine paix romaine, la lutte séculaire entre Rome et Carthage. Ce milieu si complexe n'était point fait assurément pour rétablir l'équilibre du génie africain, pour concilier chez les écrivains les effets de leur éducation classique avec les tendances persistantes de leur tempérament national. Au contraire, en attirant à elle tous les talents et toutes les ambitions, Carthage exaspéra et mit directement aux prises les deux instincts opposés de l'Afrique romaine. Toute l'histoire de la littérature locale est dans cette éternelle querelle, engagée entre l'indigène et le colon sur tous les points du territoire, renouvelée sans cesse dans l'âme de chaque lettré, et toujours à l'ordre du jour dans la vieille cité d'Hannibal relevée par Auguste.

Devenue la capitale intellectuelle de toute la région de l'Atlas, Carthage l'a mise en relations constantes avec l'Italie et avec l'Orient. Elle importait les œuvres et les idées de Rome, d'Alexandrie, d'Antioche, et elle exportait celles des provinces africaines. Par ce mouvement d'échanges, elle fécondait les intelligences du pays punique et berbère, en même temps qu'elle aidait au rayonnement de la littérature locale, qui agit sur celle de Rome depuis les Antonins, et au prestige des Eglises africaines, qui tiennent une si grande place depuis Tertullien.

Tel a été le double rôle de Carthage. C'est là que le monde africain a rencontré l'Occident latin et l'Orient hellénique. Et c'est là que l'Afrique elle-même a pris conscience de son génie propre. Avec sa population bigarrée, punique et grecque, berbère et romaine,

Carthage était une Afrique en raccourci, où tous les Africains se sentaient chez eux, où des civilisations hétérogènes se mêlaient sans jamais se fondre entièrement. Païenne ou chrétienne, la littérature qui s'y est développée en a reproduit tous les contrastes.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

LE GÉNIE AFRICAIN ET L'ÉDUCATION CLASSIQUE.

LIVRE DEUXIÈME

LES PAIENS.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



POITIERS. — TYPOGRAPHIE OUDIN ET Cie.

